LE MESSAGER

SPIRITISME 1891-1892 QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

Hors la Charité point de Salut



LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

CONTENANT

LES FAITS DE MANIFESTATIONS DES ESPRITS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ALLAN KARDEC.

20me ANNÉE

1891-1892

LIÉGE

Bureau : Rue de l'Etuve, 26

10 C[mes] LE NUMÉRO 20e ANNÉE — N° 1 Liège, 1er Juillet 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

AVIS

L'administration des postes fera présenter à domicile dans le courant de ce mois nos quittances de réabonnement pour l'année 1891-1892; nous prions nos abonnés belges d'y faire bon accueil.

Nos abonnés de l'étranger sont priés instamment d'envoyer leur renouvellement par un mandat-poste international au nom de M. H. Saive.

Congrès régional annuel

tenu à Seraing, salle Ramelot, le 24 mai 1891.

—

PREMIÈRE SÉANCE.

150 personnes au moins assistent à cette réunion.

Le bureau est composé de MM. Paulsen, Closset, Houart, Gony et de Mlle Gaye.

M. Paulsen ouvre la séance par une allocution sympathiquement accueillie. Il rappelle la bonne nouvelle répandue dans le pays: cette revision assurée désormais de divers articles de la Constitution belge, qui va ramener le calme et l'ordre public profondément troublés depuis quelque temps. Nous pourrons, dit-il, au sein de la paix nationale continuer à travailler à la propagation de nos chers principes et à la prospérité de notre beau et noble pays.

La parole est donnée ensuite au secrétaire de la Fédération qui lit le rapport suivant :

Mesdames, Messieurs,

Comme l'année dernière, nous sommes heureux de vous présenter un rapport satisfaisant sur la marche et le développement de la Fédération régionale que nous avons fondée il y a deux ans.

En tenant compte des difficultés du début, des vains efforts tentés précédemment en différentes localités pour grouper ou fédérer les nombreux partisans de notre cause bienfaisante, il y a d'autant plus lieu de nous en féliciter que la plupart d'entre nous étaient sinon indifférents ou hostiles à notre œuvre, du moins légitimement sceptiques quant à la réussite du mouvement. Il en est même encore qui n'ont pas actuellement tout apaisement, mais nous espérons bien parvenir à faire leur conquête à force d'union et de dévouement en nous inspirant de tout ce qui peut contribuer à rendre l'union féconde, le dévouement productif et en évitant les écueils contre lesquels se sont buttés les efforts du passé.

Pour atteindre ce but grand, noble et digne de notre cause, votre bureau a besoin du concours de votre bonne volonté à laquelle il fait un chaleureux appel.

Si ce concours ne fait pas défaut, le succès est assuré.

Pendant le cours de l'année dernière, nous avons accompli les œuvres de propagande suivantes :

1° Envoi gratuit de 781 journaux spirites aux adresses indiquées par les sociétés et groupes fédérés.

2° Edition de 3500 exemplaires de la brochure intitulée : « *Enseignements et consolations* » pour compte fédéral et sa distribution proportionnelle aux groupes et sociétés.

3° Dépôt des œuvres d'Allan Kardec et du nouvel ouvrage de M. Léon Denis à Liège où une quarantaine de volumes ont été vendus.

5° Conférences publiques données à Seraing par M. G. Duparque et à Fléron et Chanxhe-Sprimont par M. Paulsen, localités où les orateurs ont rencontré un auditoire nombreux et sympathique. Quant au projet d'édition de la brochure destinée à la jeunesse, il est en élaboration: MM. Duparque, Paulsen, Gony et Houart en sont chargés.

MM. Paulsen, Duparque et Leruth, délégués,

se sont rendus à Bruxelles pour s'entretenir avec MM. Martin et Sellière au sujet du prochain congrès international, mais depuis lors la question de la date ayant été résolue et fixée à 1894 au lieu de 1892, il n'y a pas lieu de s'en occuper pour le moment.

Différentes propositions d'ordre et d'organisation ont été également adoptées par le Conseil fédéral, notamment l'adoption de l'usage de la langue wallonne dans les réunions et conférences, la formation et la distribution aux sociétés et groupes fédérés de la liste d'adresses des spirites connus de la région; indemnité des frais de déplacement aux délégués de la société de Verviers; envoi de la brochure « *Enseignements et consolations* », le lendemain de l'enterrement aux familles éprouvées par la mortalité dans les localités et par les personnes suivantes: MM. J. Foccroulle pour Liége; Vanhorzel pour Verviers; L. Foccroulle, Poulseur; J. Closset, Herstal; G. Gony, Jemeppe, Seraing et environs; Dubois, Dolhain; Jacquemin, Ensival; A. Lamy, Dison; G. Duparque, Chênée et environs; et Paulsen pour Angleur.

Nous avons en outre décidé d'établir autant que possible des cercles d'études spirites dans les communes environnantes; de faire le placement d'œuvres spirites dans les aubettes et librairies de Liége, Seraing et Verviers. Nous avons accepté la date de 1894 du Congrès international qui doit se tenir à Bruxelles.

Nous avons aussi accordé un subside au journal spirite le *Messager*, fait un versement à cet effet et décidé la création d'un denier de la presse spirite.

Dans notre séance du 22 février dernier, nous avons eu le plaisir d'affilier à notre œuvre le groupe *la Concorde* de Fléron, établi chez M. Demoulin-Piron et qui a pour président M. Jean Magis que j'ai l'honneur de vous présenter.

Le bureau du Congrès vous souhaite la bienvenue, Mesdames et Messieurs. Il prie l'Esprit saint de descendre sur l'assemblée et vous donne l'accolade fraternelle.

— Après lecture de la situation financière de la Fédération, M. Lamy, secrétaire de l'*Alliance fraternelle* de Verviers, présente le rapport suivant :

Notre groupe existe depuis trois ans. Il se compose actuellement de 27 membres qui paient chacun une cotisation minimum de 50 centimes par mois. Le membre qui veut faire participer sa famille aux droits des sociétaires paie une demi cotisation pour sa femme et pour chaque enfant mineur.

Un tronc est placé au local. Son produit sert à faire face aux dépenses de la bibliothèque.

Nos séances ont lieu le mardi à 8 1[2 heures et le dimanche à 4 heures de relevée.

Nous possédons 7 médiums écrivains, 2 voyants et 2 somnambules.

La séance d'évocation n'est accessible qu'aux membres de la société. L'entrée est libre ensuite pour la séance d'instruction.

Pour être admis comme membre, il faut donner des preuves d'initiation à la doctrine. Indépendamment des séances où l'on évoque les Esprits et où l'on commente les lectures faites dans les ouvrages d'Allan Kardec, il existe un autre groupe composé de 5 médiums qui sert d'étude et d'expérimentation.

Quatre magnétiseurs se rendent à tour de rôle au local le dimanche afin d'opérer les malades qui se présentent. Ces séances ont lieu de 10 heures du matin à une heure de relevée.

Une brochure destinée aux malades est distribuée gratuitement. Elle traite du magnétisme et renferme les notions les plus propres à obtenir le soulagement et la guérison des malades.

Notre bibliothèque est créée depuis deux ans. Elle renferme actuellement 83 volumes. Cette collection a été formée d'ouvrages dus à la plume d'auteurs appréciés.

Nous possédons aussi les collections complètes des journaux : Le *Messager* et le *Moniteur spirite* ainsi qu'un bon dictionnaire en 5 volumes résumant l'historique de toutes les doctrines connues.

— Le groupe spirite l'*Espérance*, de Poulseur présente ensuite son rapport.

Le fonctionnement des médiumnités est resté à peu près dans le même état que précédemment. A mon avis, c'est par la médiumnité guérissante que les faits les plus probants, les plus positifs s'obtiennent. On ne pourrait trop engager les spirites qui ne possèdent pas de faculté médianimique à faire des essais dans cette voie. Chacun doit être désireux de chercher par l'expérimentation le développement des facultés latentes qui existent en nous. Je crois utile de faire remarquer que ce n'est pas le nombre d'adeptes qui donne la mesure du progrès que font nos idées dans certains milieux. Présenter le spiritisme d'une façon sérieuse, le faire admirer dans la conduite de ses adeptes est un excellent moyen de propagande. Il impose le respect de nos croyances à ceux même qui ne se sentent guère disposés à les partager. Vous savez que les persécutions n'ont été nulle part plus intenses et plus variées qu'à Poulseur lorsque le spiritisme y fit son apparition. Pendant plusieurs années, les adeptes de notre belle doctrine y furent en butte à toutes les avanies suscitées par la malveillance et le fanatisme. Eh bien! aux dernières élections communales, notre président a voulu tâter le terrain d'une façon positive afin de démontrer publiquement ce que peut valoir aujourd'hui un spirite dans l'opinion publique à Poulseur. Notre président a été nommé conseiller et premier échevin de la commune. Ce résultat est d'autant plus remarquable qu'il est connu comme socialiste militant, membre fondateur et ex-secrétaire de la *Ligue ouvrière* de Poulseur. Vous voyez qu'avec une volonté ferme et une énergie constante, on arrive à surmonter bien des obstacles.

Quoique composé uniquement d'ouvriers, notre groupe est parvenu à se procurer un drap mortuaire, grâce au don de soixante francs que lui fit feu M. l'avocat Devillers. A défaut de fonds suffisants, nous n'avons pu y faire broder que les deux inscriptions suivantes: « Craindre la mort, c'est la méconnaître. » Et du côté opposé: « La mort n'est que la fin d'une de nos étapes vers le mieux. »

M. Jean Magis, président du groupe la *Con-*

corde de Fléron prend ensuite la parole et donne quelques explications sur la marche de cette société nouvellement constituée et qui vient de se rallier à la Fédération.

Il est ensuite donné lecture du rapport de l'*Union Spiritualiste* de Liège. Après avoir donné le compte de la situation financière ce rapport cite les excellents résultats obtenus par l'œuvre des tombolas, œuvre philanthropique et intellectuelle. Ils engagent, à persister dans cette voie ; l'assemblée est du reste appelée à considérer cette œuvre comme l'un des points de propagande de son ordre du jour. Les achats de livres faits en commun permettront par leur importance d'obtenir une réduction de 15 °/o ainsi que cela a lieu pour les sociétés Franklin du pays.

Le comité de l'*Union Spiritualiste*, afin de donner autant que possible une direction convenable aux groupes d'évocations, distribuera à chacun des présidents la brochure de M. Metzger intitulée : *Médiums et Groupes.*

Au sujet de la bibliothèque, l'auteur du rapport insiste sur la nécessité d'engager les adeptes à développer leur goût pour la lecture. Ne pourrait-on, dit-il, augmenter la collection en se procurant des ouvrages ayant un caractère attrayant et scientifique? Nous avons pour devoir de rendre accessibles à tous la science et les enseignements du Spiritisme contenus dans des livres écrits dans un but de vulgarisation. Ils sont d'un prix minime et se recommandent par conséquent comme l'un des meilleurs moyens de propagande. Tout membre d'une société spirite doit être un apôtre ; mais il doit étudier pour savoir répandre en connaissance de cause les enseignements qui lui ont été donnés. Il est absolument indispensable aussi qu'il sache exposer ses idées, ses croyances sous la forme la plus correcte possible, la plus rationnelle, qu'il sache toujours puiser dans les bons auteurs les arguments scientifiques qui déjouent les raisonnements de nos détracteurs.

Et si je sonde le mal, c'est afin de mieux y porter remède.

Le spiritisme à Liège reste à peu près stationnaire si nous nous en rapportons seulement aux nouvelles adhésions recueillies. Vous allez ouvrir la discussion sur une organisation nouvelle émanant de M. Martin de Bruxelles. Il est utile que cette question de fédération belge soit agitée ; l'union de nos forces éparses étant reconnue nécessaire pour agir avec plus d'entente pour la propagande.

En finissant je vous signalerai la formation à Liège depuis six mois d'un cercle fondé tout spécialement dans le but d'étudier scientifiquement les phénomènes psychiques. Il serait désirable que cet exemple fût suivi dans les localités importantes de la province. Ce serait ainsi la formation d'un noyau de spirites éclairés dont le savoir et le mérite reconnus de tous atténuerait sensiblement le tort causé par bien des débutants ne possédant que des notions trop rudimentaires de la science spirite.

Etudions donc et travaillons avec persévérance car, ainsi que le dit le grand fabuliste : c'est le fond qui manque le moins.

M. G. Gony, secrétaire de l'*Union spirite* de Seraing, prend ensuite la parole pour faire l'exposé de la marche de cette société pendant l'année écoulée.

Dans son rapport de 1882, le comité de notre Société pour ainsi dire découragé par les obstacles qui s'opposaient alors au progrès de notre doctrine et à l'union de ses adeptes, mais conservant une foi inébranlable en l'avenir, s'exprimait en ces termes :

« Nous sommes amenés à laisser au temps et au progrès de nos idées le soin de remédier au mal ; en attendant de meilleurs jours, nous ne pouvons que faire un chaleureux appel au dévouement et à l'union des sociétaires restés sur la brèche. Le courage et la persévérance sont les conditions *sine qua non* du succès. »

La situation présente de notre société est la confirmation de ces dernières paroles. En effet, il suffit de comparer l'état actuel de la société à ce qu'elle était au début et à ce qu'elle a été jusqu'ici, pour se convaincre de cette vérité. Son organisation, son matériel, ses moyens d'action et le nombre croissant de ses membres assurent non seulement son existence, mais encore son légitime succès.

L'année dernière au congrès de Poulseur, mon prédécesseur accusait le nombre de 46 familles adhérentes ; aujourd'hui ce nombre s'élève à 102 familles.

Comme partout ailleurs, les *débuts* de notre œuvre ont été accueillis par le sarcasme et la calomnie d'adversaires intéressés ou inconscients, et les spirites qui s'étaient groupés et attachés à notre modeste institution ont eu à lutter ferme par la parole et par la plume, contre la malveillance des uns et la méchanceté des autres, pour mener à bien l'œuvre entreprise. A présent, leurs efforts et surtout leur persévérance opiniâtre ont produit un résultat qui les récompense amplement. Non seulement leurs principes philosophiques sont généralement respectés, mais ils commencent à être partagés par une foule de personnes qui, naguère encore, étaient sinon hostiles, du moins parfaitement indifférentes. Mais il est juste d'ajouter qu'une grande part du succès actuel est due à la parole éloquente et entraînante de nos dévoués amis, Mrs Denis, de Tours, et Paulsen, de Liège. C'est ainsi que, depuis les conférences publiques et contradictoires qu'ils ont données dans nos localités, quantité d'adhérents se sont fait inscrire à notre société. C'est là, certes, un résultat heureux dont il y a lieu de se féliciter, d'autant plus que parmi les nouveaux combattants de notre cause bienfaisante, il se trouvent des personnes capables de la défendre avec tout le talent et la dignité nécessaires. On cite, à l'heure qu'il est, un groupe de jeunes gens qui se distinguent par l'abandon d'une vie trop libre d'allures, se livrent et se consacrent aujourd'hui entièrement à la propagation de notre philosophie rationnelle et à la pratique des vertus qu'elle enseigne.

Dans le cours de l'année écoulée, nous avons : 1° créé une section musicale au sein de notre Société et procuré à ses membres, à titre d'avance, les gros instruments de musique néces-

saires; 2° fait l'achat d'un drapeau dont la réception a eu lieu le 28 septembre 1890 et à laquelle nous avions invité tous les spirites de la région. L'orateur lit le compte-rendu de cette cérémonie, qui a paru dans le n° du *Messager* du 15 octobre dernier, et où Mrs Houart et Paulsen avaient pris la parole. Dans le cours de son allocution, M. Paulsen avait recommandé aux membres de l'*Union spirite* de Seraing de fonder une bibliothèque, composée d'ouvrages traitant du spiritisme et de la morale, afin de pouvoir, par ce moyen, acquérir les connaissances indispensables pour pouvoir répondre aux attaques de nos adversaires et ainsi concourir à la diffusion de notre sainte philosophie parmi eux.

Eh bien ! ce vœu de notre ami nous l'avons réalisé et aujourd'hui nous possédons une bibliothèque qui compte déjà 84 volumes des meilleurs auteurs.

Dans ces derniers temps nous avons aussi eu l'occasion de procéder pour la première fois à des enterrements dans les localités de Tilleur, Montegnée et Jemeppe, où Mlle G. Gaye et moi nous avons prononcé des discours qui ont été écoutés avec le respect le plus absolu.

Envisageant ensuite la propagande future, M. Gony termine en affirmant de nouveau cette nécessité pour tous de mettre au service de la moralisation des masses populaires courage, dévouement, énergie, à l'exemple de tous ceux qui défendent avec ardeur les revendications si justes de la classe ouvrière opprimée par les castes égoïstes au pouvoir.

On procède ensuite au renouvellement du bureau.

Sont nommés membres : Mlle Gaye, Mrs Paulsen, Barhon, Gony, Houart, Magis, L. et P. Foccroulle et Dejardin.

(A suivre.)

Le magnétisme, l'hypnotisme, le spiritisme sont des sciences abominables !

—

Un curé de village, gros, courtaud, rougeaud, pérorait en chaire un dimanche. Son éloquence tapageuse, bruyante, pétulante épatait les bons villageois qui lui prêtaient attention. Le digne prédicateur avait pris pour sujet de son sermon le démon : « Le démon, s'écriait-il, plus que ja- » mais est le maître du monde, il est l'inspira- » teur de tout ce qu'il y a de mauvais, il est le » grand séducteur, le grand corrupteur de l'hu- » manité qu'il considère comme sa proie. Il est » l'auteur de toutes les mauvaises inventions; de » nos jours il a inventé le magnétisme, l'hypno- » tisme, et ce qui est le comble de l'abomination » le spiritisme, sciences odieuses, dangereuses, » funestes, etc., etc., etc. » Et il se démenait, soufflait, suait sang et eau ; on voyait la sueur perler sur sa face rebondie et rubiconde, ses yeux enflammés, d'où jaillissaient de véritables éclairs semblaient se précipiter de leurs orbites, il frappait du poing sur les rebords de sa chaire et chacune de ses paroles était soulignée par un geste violent, dégingandé, qu'on pourrait même appeler démoniaque. On voyait une écume blanchâtre apparaître sur ses lèvres. Quelques-uns de ses auditeurs effrayés de son tapage, de ses éclats de voix, des coups de poing dont il criblait sa chaire, de ses gestes forcenés, se demandaient s'il n'était pas possédé lui-même de quelque démon dans le moment où il hurlait ses anathèmes, car le démon se donnait d'aucunes fois, disait-on, le malin plaisir de prendre possession des personnes réputées les plus saintes.

Il n'en était rien fort heureusement, le bon ecclésiastique était simplement animé d'un zèle ultra-ardent pour le salut de ses ouailles qu'il voulait préserver du poison des mauvaises doctrines, du venin des sciences nouvelles et dangereuses. L'unique démon dont il était possédé était celui de la bonne chair, de la dive bouteille. Il est vraisemblable que pour donner un peu de ton et de chaleur à son éloquence il avait cru devoir prendre la précaution de se gargariser préalablement avec quelques gouttes de la liqueur fêtée avec exagération il y a six mille ans par le patriarche Noé. Si je parle de ce bon curé, ce n'est pas pour me donner la facile satisfaction de ridiculiser son zèle outré, ni de décrier ses gestes ultra-extravagants et son éloquence ultra-tonitruante, mais pour relever quelques erreurs échappées à son érudition dans la chaleur de l'improvisation. Le vénérable pasteur considère le magnétisme, l'hypnotisme et le spiritisme comme des sciences funestes, dangereuses, abominables inventées par le démon. Je prendrai la liberté de répliquer à M. le curé qu'il se trompe. Les sciences qu'il croit de son devoir de flétrir ne sont pas de nouvelles inventions, ce sont de vieilles, de très vielles sciences, et le démon ne les a pas créées.

Lisez dans l'ancien Testament la fameuse scène du festin de Balthazar, alors que le roi et sa cour légèrement alourdis par les fumées du vin aperçurent tout d'un coup une main mystérieuse qui écrivait sur le mur en face d'eux trois mots d'une langue inconnue que Daniel put seul expliquer. De quelle science relève ce fait miraculeux, si ce n'est de cette science que nous appelons aujourd'hui spiritisme, que Daniel professait et qui de son temps portait un autre nom? Qui a tracé ces trois mots fameux, *Mane, Thecel, Pharès?* Est-ce le démon ? Au dire de Daniel c'était Dieu lui-même. On voit encore dans l'ancien Testament que le prophète Habacuc qui se trouvait à une très grande distance, comme qui dirait plus de

deux cents kilomètres de Babylone, y fut transporté dans les airs comme un éclair auprès de Daniel par l'ange du seigneur. Nouveau miracle que nous appelons aujourd'hui phénomène de lévitation et qui est encore du ressort du spiritisme.

Qu'est-ce que ces résurrections de différentes personnes mortes, ces guérisons par attouchement; aveugles qui recouvrent la vue, paralytiques qui marchent, si ce n'est du pur magnétisme ?

Qu'est-ce que ces expulsions de démons ou de soi-disant tels du corps de certaines personnes affligées d'étranges maladies, si ce n'est encore du spiritisme? La doctrine spirite ou spiritualiste ainsi que les faits sur lesquels elle repose est *vieille comme le monde*; elle a été professée par les hommes réputés les plus saints et qui mettaient sur le compte de la divinité les faits merveilleux qu'ils accomplissaient et vous dites, Monsieur le curé, que ce sont de nouvelles inventions du démon? Mettez vos lunettes, Monsieur le curé, et plongez bien vite votre appendice nasal dans l'ancien et le nouveau Testament, vous en lirez bien d'autres. Tenez! l'apparition de Samuel au roi Saül par l'intermédiaire de la pythonisse d'Endor, n'est-ce pas du véritable spiritisme? Les personnages réputés saints n'étaient pas les seuls à professer cette science contre laquelle vous tempêtez, contre laquelle vous lancez anathèmes sur anathèmes; des profanes l'ont aussi professée et ont opéré des miracles tout comme les saints; ils ont chassé des démons ni plus ni moins que Jésus, que les Pharisiens accusaient de les chasser de par Beelzebuth. Voici ce que je lis dans un dialogue de Michel Psellus, célèbre philosophe bizantin et platonicien, conseiller de l'impératrice grecque Théodora qui a vécu de 1020 à 1110 de notre ère.

Ce dialogue traduit du grec en latin par un autre philosophe platonicien de l'époque de la Renaissance, Marsile Ficin, et intitulé *De operatione dæmonum*, traite précisément de la question des Esprits, ce qui prouve une fois de plus qu'elle n'est pas une invention nouvelle. Vous entendez, monsieur le curé! L'auteur du dialogue qui se cantonne dans la stricte orthodoxie, s'appuie sur St-Paul et sur les Pères de l'Eglise; il ne jure que par eux. Il dit que les démons comme les anges ont un corps d'une substance bien plus subtile que notre corps charnel, douée parfois d'une certaine clarté qui les aide à se transporter partout où ils veulent. N'est-ce pas là le périsprit des spirites ?

J'arrive au cas de possession que je traduis du latin. Je lis vers le milieu du chapitre XVI du dialogue : « Mon frère avait épousé une femme, » dont il avait beaucoup à se louer, qui était » affligée de fréquentes indispositions. Pendant » une grossesse qui fut très laborieuse, il lui prit » je ne sais quel accès qui la transporta hors » d'elle-même. Elle déchirait ses robes et parlait » une langue barbare complètement inconnue des » personnes présentes. On ne savait que penser » ni que faire en une telle conjoncture. Enfin » une des femmes qui assistaient ma belle-sœur » amena un jour un homme étrange, très âgé, la » face rugueuse et noire comme un Ethiopien. » Cet étranger approcha du lit où reposait la » malade, il brandissait d'un air menaçant une » épée nue et l'apostropha en termes violents. » Ma belle-sœur bondit comme une furibonde » hors de son lit et se précipita au devant de » celui qui l'interpellait comme si elle voulait » engager une lutte avec lui. L'étranger ne s'en » émut point, il fit entendre des paroles d'adju» ration, puis comme s'il eut été transporté de » fureur à son tour il la menaça de la frapper. » La malade s'apaisa soudain, elle se sentit inti» midée et répondit d'une façon humble à l'é» tranger et dans sa langue que personne ne » connaissait et qu'elle n'avait jamais apprise, » ignorant le pays auquel il appartenait. Après » avoir conversé avec lui, lui et elle se compre» nant parfaitement, elle s'endormit tranquil» lement, et à son réveil elle se trouva délivrée » du démon qui la rendait furieuse et qui lui » faisait parler une langue étrangère qu'elle avait » toujours ignorée. Quelqu'un lui ayant demandé » quelle sorte de démon s'était emparé d'elle, elle » répondit que cet esprit impur avait les traits » d'une femme, sa figure était sombre, ses che» veux en désordre, et que ce fantôme féminin » lui avait inspiré une grande frayeur à son » apparition. »

Ce fait, comme on le voit, relève complètement de cette science prétendue nouvelle que nous appelons spiritisme. Non, monsieur le curé, le magnétisme, l'hypnotisme, le spiritisme n'ont rien de nouveau ; le démon, quoique vous le prétendiez, ne les a pas inventés ; il est trop fin, il est trop subtil pour fournir aux faibles humains des armes contre lui-même.

HORACE PELLETIER.

Correspondance.

—

Madon, le 24 juin 1891.

Messieurs les Rédacteurs du *Messager*,

Permettez-moi, pour faire suite à mon article

sur les effets de la force psychique, de vous faire observer que je ne suis pas le moins du monde contraire à l'hypothèse qu'un Esprit peut fort bien manier à son gré la dite force dans un intérêt quelconque.

Les représentants de la religion chrétienne soutiennent, eux, que c'est le démon et ils prennent ce mot en mauvaise part. Je suis loin d'être hostile à la doctrine chrétienne, mais je blâme énergiquement les chrétiens d'avoir détourné le mot démon de son acception primitive et de lui avoir contrairement à son étymologie imposé une signification triste, odieuse, pénible.

Démon, en grec *daimôn* signifie, au singulier, intelligence, âme, esprit, divinité, génie, destin ; au pluriel, les mânes, les ombres. Le mot grec *daimôn* a un sens bien plus spiritualiste que le mot esprit, *spiritus* des latins qui rappelle quelque chose de matériel et qui vient du verbe *spirare* souffler, respirer. *Spiritus*, souffle, haleine, éveille une sensation de fraîcheur, et en effet, la présence des Esprits s'annonce souvent par une sensation de l'espèce.

Le mot latin *spiritus* se traduit exactement par le mot grec *pneuma* qui veut dire aussi esprit, souffle, haleine. Mais *daimôn* a, selon moi, une signification plus dégagée de la matière, une nuance toute spiritualiste, car il veut dire surtout intelligence; il signifie aussi âme, mais âme immatérielle tandis que *psychè* qui a aussi le sens d'âme éveille une idée de souffle, de respiration également et de fraîcheur. Le verbe grec *psychô* se traduit par refroidir, rafraîchir. L'âme serait *psychè*, la respiration *pneuma* et l'intelligence *daimôn*. *Daimôn* est la plus haute expression de la spiritualité, c'est tout ce qu'il y a de plus immatériel; dans *psychè* et dans *pneuma*, il y a un tantinet de matière comme dans le périsprit, dans le corps astral. C'est à cause du sens très spiritualiste de *daimôn*, que je blâme les chrétiens de lui avoir donné un sens qui n'est pas le sien et de lui avoir préféré *pneuma* qui éveille une idée de matière. Ils traduisent saint-esprit en grec par *agios*, saint et *pneuma*, esprit. J'aurais préféré *agios daimôn* et l'expression aurait eu un sens plus élevé, du moins selon ma manière de voir. Le mot grec *diabolos* que nous traduisons par calomniateur et par diable convient infiniment mieux aux esprits méchants et pervers que *daimôn*, que les chrétiens, je le répète ont eu le tort de détourner de sa véritable acception en lui donnant une odieuse couleur. Les anciens grecs distinguaient les bons et les mauvais démons, les premiers étaient appelés *agathodémons* et les seconds *cacodémons*, comme nous disons les bons et les mauvais esprits et les chrétiens les bons et les mauvais anges. A quoi bon ne donner au mot démon, *daimôn*, qu'un sens triste et lugubre. Je n'en reconnais pas l'utilité. Quant à l'expression latine *spiritus* qui veut dire *souffle*, elle exprime parfaitement bien la sensation qu'éprouvent mes sensitifs quand je leur fais tenir les mains étendues au-dessus d'un objet inanimé et lourd pour le faire mouvoir et le déplacer sans contact. Toujours le mouvement et le déplacement coïncident avec une sensation de souffle frais qui se manifeste à la paume de leurs mains. C'est bien là le *spiritus*, le *pneuma* qui agit; mais peut-être n'est-il que l'agent, le serviteur, l'instrument dont une intelligence occulte, *daimôn*, se servirait suivant certaines théories?

Veuillez agréer, messieurs, mes cordiales civilités. H. PELLETIER.

UNE CURIEUSE NOTICE

concernant la manière d'obtenir des communications spirites par des étrangers à de longues distances.

—

Le soussigné, suédois de naissance et citoyen de Cincinnati depuis 1852, abonné depuis plus de six ans au *Messager*, journal spirite français publié à Liége (Belgique) a lu avec étonnement dans ce journal, numéro du 15 janvier 1891, des sentences en suédois et les noms de mon fils Emile, le mien, et celui de mon beau-père Otto Jacob Natt och Dag, écrits sur la surface intérieure d'une double ardoise fermée, autour de onze portraits produits par un Esprit-artiste et destinés à un membre du comité du *Messager* par un médium Mme Ivey, une étrangère, de Dahlonega (Georgie).

Son mari, le juge W.-D. Ivey, avait fait photographier l'ardoise et l'avait envoyée à l'éditeur du *Messager*. Celui-ci ne pouvant traduire pour ses lecteurs les inscriptions, dans son compte rendu demanda aux linguistes de vouloir bien lui venir en aide. Je lui fis savoir que c'était du suédois et lui en donnai la traduction. Comme les sentences étaient les mêmes que celles qu'un esprit suédois, une amie qui m'était chère, Mme Fredrika Ehrenborg avait écrites pour moi en 1882 (publiées dans mon livre de communications spirites), je pris la liberté d'écrire au juge Ivey, que je ne connaissais nullement, pour l'informer de ce fait, lui disant que la même dame avait peut-être écrit les sentences pour l'éditeur belge, et probablement aussi que mon beau-père, qui avait beaucoup de dispositions naturelles comme artiste, était l'auteur des portraits. Ceci attira l'attention du juge Ivey qui m'écrivit une lettre très polie et très amicale où entre autres bonnes choses se trou-

vait cette généreuse proposition : « Ma femme se fera un plaisir de tenir une séance pour vous quand il vous plaira si vous voulez bien nous envoyer votre portrait et celui de votre dame. » En suite de cette offre gracieuse, je lui envoyai les photographies de mon beau-père, de ma femme et la mienne. Le 15 février 1891, le juge m'écrivit m'informant qu'il m'avait envoyé deux ardoises par la poste et disant : « Ma femme et moi, nous avions convenu de tenir une séance pour vous cette après-midi ; nous avons pris une demi douzaine d'ardoises que nous avons bien nettoyées et nous les avons placées l'une au dessus de l'autre sur une petite table entre nous deux ; nos mains posées sur les ardoises, quelques instants après, l'esprit du chief Justice R.-B. Fancy, influençant ma femme, donna des instructions. Il me fut dit de prendre les deux ardoises de dessous et à l'aide d'une corde qui se trouvait sur le manteau de la cheminée, de les lier solidement ensemble, de placer votre photographie d'un côté de ces ardoises fermées et la photographie de votre dame de l'autre côté. Ces ardoises fermées furent placées de nouveau sur la pile, tout cela d'après les instructions données. Mettant nos mains sur les ardoises, nous sentîmes l'opération commencer subitement. Pendant la séance ma femme resta sous l'influence des esprits presque tout le temps, les esprits étant la petite Millie Taylor, Phebe Carey et le chief Justice R.-B. Fancy qui expliquèrent que dans ces circonstances de meilleurs résultats pouvaient être obtenus en tenant ma femme sous *controle* la plupart du temps pendant que l'opération était en train, ce qui dura 30 ou 40 minutes.

Et pendant que la petite Millie, notre guide de cabinet, *controlait* ma femme, elle me notifia la présence du père de M[me] Anna E. Helleberg et qu'il ferait le dessin sur l'ardoise pour vous ; elle nous annonça aussi la présence d'un autre esprit-artiste de notre groupe : Gustave Doré. Lorsqu'on annonça que l'opération était finie, ledit esprit Doré fit savoir que le travail était bien fait.

Je demandai le nom de l'artiste qui avait dessiné ; elle dit que son nom était Otto Jacob Natt och Dag ; elle ajouta que lorsqu'il vint dans ce pays il prit un autre nom parce que nos nationaux ne pouvaient prononcer ni écrire correctement son nom. Je lui demandai quel nom il prit et elle épela le nom de Franks. Elle dit qu'il était le père de M[me] Anna E. Helleberg. Tous les esprits faisant partie de votre groupe étaient présents à cette occasion, beaucoup de leurs noms furent donnés, mais je ne peux me souvenir que de quelques-uns ; j'ai entendu les noms de Emile, Ida, Mary, Jennie M. Kee, Madame Ehrenborg et autres. Pendant la séance, j'entendis le bruit d'une ardoise qui se cassait ; le guide nous engagea à ôter nos mains des ardoises d'un coup, la batterie étant trop forte. Nous cessâmes de toucher les ardoises jusqu'à la fin de la séance. Vous remarquerez qu'un coin de l'ardoise où se trouvent les portraits est cassé. Lorsque ce guide annonça que l'opération était finie nous déliâmes les ardoises et trouvâmes sur l'une dix-neuf figures outre un message tout autour du dessin ; la seconde ardoise était aussi pleine de l'écriture de l'esprit de Madame Ehrenborg. Les esprits de votre groupe ont été de fréquents visiteurs de notre cercle avant que Madame Ehrenborg m'eût été décrite par ma femme (qui est clairvoyante et clairaudiente) comme une petite personne portant un chapeau et un costume noirs. Je vous fais parvenir les deux ardoises. »

Les ayant reçues, nous les fîmes photographier. Le 11 mars, pendant qu'elles se trouvaient chez le photographe, je reçus sur une autre ardoise par un médium privé, quelques noms appartenant aux Esprits se trouvant sur l'ardoise qui nous avait été envoyée ; quatre autres noms : Eugène Sue, Thiers, D[r] Wahu et Lamartine qui appartenaient à l'ardoise destinée à l'éditeur du *Messager* de Liége.

Le 23 mars après avoir reçu les photographies je plaçai des numéros sur tous les portraits depuis 12 jusqu'à 30 et dans une séance privée nous demandâmes de nouveau à notre père de vouloir bien nous donner les noms en répondant si possible aux numéros. Il fut écrit sur l'ardoise ce qui suit : « Ces esquisses ne furent pas « proposées » comme d'exactes ressemblances, il me fut permis d'opérer comme les autres artistes ; j'étais désireux de vous convaincre que je pouvais faire pareille opération. Je ne suis pas satisfait de mon travail, il a été trop pressé et n'est pas comme j'aurais voulu l'obtenir, si j'avais eu plus de pratique et l'occasion de *contrôler* le médium aussi souvent que je l'aurais voulu. (Je demandai si le portrait n° 12 représentait Charles XII, ancien roi de Suède ?) « Oui, les Suédois sont tous groupés ensemble et les autres personnes sont surtout des artistes ou ces personnes dont je vous ai donné les noms le 11 mars. Tout ce que je puis dire maintenant c'est que j'ai donné les correctes impressions au médium ; regardez les figures et je vous dirai de nouveau tous les noms dont je me souviens. »

Nous suivîmes ces instructions et en voici le résultat :

N° 12 Charles XII, ancien roi de Suède, 13 Bernadotte, ancien général sous Napoléon I et ensuite roi de Suède sous le nom de Charles XIV,

14, Knut Natt och Dag, capitaine de la marine suédoise et parent, 15 Mme Anna Baumgratz, une de nos connaissances, 16 White Star, une jeune fille indienne qui communique souvent avec nous, 17 l'indien Tecumpsch, 18 Harrison, 19 John Qrinay, 20 Adams, ancien président, 21 Abraham Lincoln, 22 le médium Jennie M. Kee, 23 probablement le chief Justice Fancy, 24, 25, 26, 27, 28 pour la plupart des artistes. N° 27 est le célèbre peintre hollandais Rembrandt qui vécut sur terre de 1607 à 1669 et a peint 700 tableaux, la plupart de grande valeur au dire de l'Encyclopédie Britannique. Son nom est écrit sur sa poitrine, sur le portrait.

Après que les noms eurent été donnés le plus exactement possible, il nous fut dit sur l'ardoise ce qui suit : « La preuve n'est-t-elle pas suffisante que les esprits sont autour de vous tous, désireux d'affirmer leur présence. Les amis qui ont quitté la terre ne sont pas toujours ceux qui reviennent et se manifestent. Des étrangers qui désirent s'instruire sont souvent attirés auprès de vous ; ainsi les esprits qui sont venus chez Mme Ivey ne furent pas tous connus d'elle ou de moi ; ils venaient pour s'instruire. Ceux que j'ai reconnus étaient attirés vers moi et ils savaient que vous auriez leurs noms. Je n'ai pas donné les noms la première fois que vous avez tenu une séance à cette intention, mais ils sont venus et ils ont impressionné le médium pour écrire leurs noms. Tous sont venus à votre *home* en différents temps. Je crois avoir donné les explications nécessaires pour le présent. *Otto Jacob Natt Och Dag.* »

Cette manifestation artistique est venue non sollicitée par un médium privé, une étrangère, à des centaines de milles de nous, ce que je certifie ainsi être la vérité.

Cincinnati (Ohio) 177, Auburn avenue, le 27 mars 1891. C.-G. Helleberg.

Nota. — Voilà traduite aussi fidèlement que possible la notice qui accompagnait l'envoi des deux photographies dont nous avons accusé réception dans le *Messager* du 1er mai. Plusieurs des numéros d'ordre collés sur les portraits ont été perdus dans le voyage et les éléments nous font défaut pour vérifier l'exactitude des ressemblances indiquées ainsi que pour la photographie reçue directement de M. Ivey. Nous montrerons les photographies aux personnes qui nous en feraient la demande. N. d. l. R.

Bibliographie.

Vient de paraître : *L'Hypnotisme, le Magnétisme et la Médiumnité scientifiquement démontrés* par M. A. D'Anglemont — Paris, rue Halévy, 14, Prix : 1 franc.

Cette brochure est extraite d'un volume in-8 actuellement sous presse. *Les Harmonies universelles (tome II de l'Omnithéisme)*, dans lequel l'auteur continue à poursuivre ses recherches savantes des causes de tout ce qui existe afin de formuler scientifiquement l'idéal vers lequel l'humanité doit tendre sans cesse.

Mais dans l'ouvrage que nous annonçons, mis généreusement à la portée de toutes les bourses, M. D'Anglemont, rend surtout service au spiritisme en donnant les lois de tous ses phénomènes et en établissant le tableau sériaire des médiumnités, ce qui n'avait pas été fait jusqu'ici.

Cette œuvre est donc appelée à beaucoup de succès parmi nous et partout où la science et la morale unies peuvent toucher les cœurs et élever les esprits.

Nous aurons l'occasion d'entretenir encore nos lecteurs du contenu de cet excellent ouvrage.

* * *

Une heure d'oubli. — M. Paul Grendel, l'auteur d'*Elfa*, de *Blidic* et de plusieurs autres romans spirites, vient de faire paraître une œuvre intéressante. La doctrine spirite y est habilement défendue ; elle est présentée sous une forme attrayante qui, rend très agréable la lecture du livre. La haute moralité se dégage du récit ; nous engageons nos lecteurs à faire de nouveau connaissance avec son sympathique auteur.

Nouvelles.

Que sont les pressentiments? — La famille Radziwill gardait une nièce orpheline, la comtesse Agnès Lankoronska, élevée au château avec les enfants du prince. Agnès, âgée à cette époque de cinq à six ans poussait des cris de terreur chaque fois qu'elle devait entrer par une porte de la grande salle. Plus tard, quand elle s'efforça de se dominer, elle montrait toujours tremblante, le tableau appendu au-dessus de la porte, *la Sybille de Cumes* comme l'objet de son effroi.

Le prince ne voulant pas céder à une crainte sans motif, refusa de retirer ce tableau; mais comme les crises d'Agnès se renouvelaient à chaque entrée par cette porte, on lui permit l'accès d'une autre.

Un jour que, fiancée au prince Wisnowiski, cinquante à soixante convives étaient dans la salle, Agnès, au bras de son fiancé, dompta son angoisse et pénétra dans la salle; sur le seuil même elle trembla à nouveau, on la plaisanta, on l'exhorta et on ferma la porte pour l'empêcher de fuir. Agnès se lamentait et suppliait d'ouvrir, disant qu'elle était en danger de mort; soudain l'on entendit un terrible fracas; le tableau avec son cadre massif était tombé en lui écrasant la tête!... *(Souvenirs de la marquise de Créqui.)*

Denier de la propagande

O.-C. Houart, à Seraing . . .	fr.	10.00
G. F. R., à Roulers.	fr.	3.00

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 2 — Liège, 15 Juillet 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Congrès régional annuel

tenu à Seraing, salle Ramelot, le 24 mai 1891.

DEUXIÈME SÉANCE.

Quatre cents personnes assistent à cette séance. Le bureau est composé de Mrs Paulsen, L. Foccroulle, G. Gony et O. Houart.

M. le Président ouvre la discussion sur le premier objet à l'ordre du jour :

Création d'une Fédération Nationale.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Martin, dans laquelle celui-ci en proposant de tenir une réunion en septembre à Bruxelles afin de jeter les bases de la Fédération en question nous soumet le projet sommaire suivant :

1° Le but de la réunion sera l'union de tous les groupes par les liens de la fraternité ; 2° Nomination d'un comité central ; 3° Division de la Belgique en régions ou départements ; 4° Désignation de délégués dans chaque région avec mission de visiter les groupes et de travailler à leur amélioration ; 5° Chaque région ferait annuellement une assemblée générale à l'effet de se rendre compte des progrès accomplis.

. Aucune cotisation ne serait imposée et les frais de correspondance etc., seraient couverts par les dons particuliers.

M. Paulsen, sans partager toutes les idées émises par M. Martin, quant à l'organisation, en est partisan en principe.

Notre but, dit-il, est d'abord de nous unir d'un bout de la Belgique à l'autre. Réunis comme nous le sommes actuellement à Liège, nous ne pouvons entreprendre de grandes œuvres de propagande ; il est donc désirable que nous puissions nous entendre avec nos frères des autres provinces.

M. Engel fait remarquer qu'une Fédération nationale a existé dans le temps, mais qu'elle n'a produit aucun résultat, il voudrait auparavant créer des Fédérations comme la nôtre dans toutes les provinces.

M. Houart préconise l'union, il faut que les spirites de tout le pays s'unissent, la devise de notre Belgique n'est-elle pas l'*Union fait la force*, nous la maintiendrons de toute notre énergie. Il demande un vote favorable.

M. Paulsen répond à M. Engel qu'il ne s'agit pas de dissoudre notre fédération puisqu'elle formera l'un des organes les plus importants de la Fédération nationale, mais au contraire de la fortifier.

On nous dit que la défunte fédération *Franco-Belge et Latine* n'a produit aucun résultat; c'est la preuve qu'elle était mal organisée et qu'elle n'était pas gérée dans de bonnes conditions.

Pour ne citer qu'un exemple : On publiait tous les trois mois de volumineux compte-rendus qui coûtaient très cher, absorbaient quasi toutes les ressources dont disposait le Comité.

Nous devons profiter de l'expérience tentée par nos prédécesseurs pour ne pas retomber dans les mêmes errements en formant la Fédération dans un large esprit de tolérance, de progrès et en facilitant autant que possible son fonctionnement par la simplicité des statuts.

M. Engel voudrait créer au préalable des Fédérations régionales comme celle de Liège; mais la Fédération nationale pourra mieux que personne

encourager ces essais et tenter de créer ces organismes là où les hommes capables se trouveront.

Il en est de même au point de vue des expérimentations en favorisant la création de groupes scientifiques à l'instar de celui de Paris et en améliorant les sociétés particulières existantes.

J'engage donc l'assemblée à voter ce principe que nous vous proposons.

M. le président demande s'il peut considérer les marques d'approbation comme acquiescement à la proposition du bureau. (Oui, oui, longues acclamations).

Les délégués chargés de se rendre à Bruxelles pour s'entendre avec les spirites de Belgique, seront nommés par le bureau.

Moyens de propagande

M. Houart demande que l'on continue comme on l'a fait jusqu'à présent en étendant encore la propagande par la parole, la brochure, le journal, (distributions aux cimetières le jour des morts).

M. le président partage cet avis et dit que des mesures seront prises en ce sens. Il voudrait que le *Messager* se transformât et devînt plus populaire en s'occupant davantage des questions qui intéressent l'opinion publique du pays.

M. Paulsen, en parlant de la propagande, fait allusion à l'orgueil et aux prétentions du monde savant qui ne daigne pas s'émouvoir du mouvement spirite. Nous adresser à ceux qui ont des prétentions à la science, c'est nous butter au rocher de la suffisance, au scepticisme quand même. Ceux-là viendront à nous par la force même des choses. Allons donc au peuple! allons aux petits! instruisons-les! éclairons-les! Mon ami Gony, d'autres et moi, nons nous engageons à faire tout notre possible, à nous dévouer à cette cause sainte et juste. (Salve d'applaudissements.)

Qu'il me soit permis en terminant de rendre hommage à notre ami Léon Denis, le digne disciple d'Allan Kardec; efforçons-nous de suivre l'exemple de ce propagateur éloquent, dévoué et désintéressé, de cet homme de bien. Nous espérons qu'il viendra porter encore la bonne parole en Belgique; qu'il viendra à Bruxelles, foyer de l'athéisme, combattre les idées néantistes; à Anvers, la ville de l'égoïsme; à Gand, où il parlera devant nos frères les ouvriers, qui comme nous combattent pour la justice; enfin qu'il viendra encore à Verviers, centre d'anarchisme, éclairer et instruire ceux que l'injustice sociale égare. Que nous le verrons enfin dans notre métropole wallonne défendre la science spirite. (Applaudissements prolongés).

3° Moyens d'améliorer la marche des sociétés et groupes spirites.

Après une discussion contradictoire entre Mrs Engel, Barhon, J. Foccroulle, Leruth, Houart et Paulsen, au cours de laquelle on rappelle la nécessité pour les médiums d'avoir une conduite excessivement morale et d'étudier sans cesse, on recommande la lecture du livre de M. Léon Denis: *Après la mort*; à ce propos M. Barhon dit qu'à Verviers cet ouvrage a déjà amené deux personnes notables au spiritisme; on adopte les points suivants, résumant les débats :

1. Se souvenir du conseil du maître Allan Kardec. Étudiez, retournez chaque chose et ne croyez que lorsqu'aucun doute ne subsiste plus dans votre esprit ; ce que vous ne comprenez pas, rejetez-le.

2. Se méfier surtout des grands noms ; examiner encore plus sévèrement ces communications-là que les autres.

3. Étudier (ne pas lire seulement, mais scruter, étudier) le *Livre des Médiums*, la dernière brochure de M. Metzger, et tous les ouvrages qui peuvent développer l'intelligence.

4. Faire comprendre aux médiums leur véritable rôle ; ils ne sont que des instruments passifs ; il faut aussi tenir compte de l'autosuggestion.

5. Faire des essais en somnambulisme, transe, typtologie *surtout*, en magnétisme, etc.

6. Se rallier à la Fédération, fréquenter les centres spirites et discuter l'opinion des délégués de la Fédération.

7. La constitution de groupes scientifiques ou d'études.

M. Jacques Foccroulle demande que chacun fasse son possible pour engager les groupes non affiliés à se faire inscrire.

M. le président appuie cette proposition et les spirites non ralliés promettent de se faire inscrire.

Un membre demande que l'on s'occupe de l'instruction des enfants nés de parents spirites afin de combattre en eux l'influence des enseignements confessionnels.

M. Barhon recommande encore d'instruire les médiums et de ne faire des séances d'expérimentation qu'après une étude sérieuse du *Livre des Médiums*.

M. Engel met également en garde contre les dangers de la médiumnité mal dirigée.

Le résumé donné ci-dessus est adopté par acclamation.

4° Impression et distribution des statuts

Le bureau est chargé de s'occuper de cette question.

Le bureau propose d'ajouter aux statuts un article par lequel tous les spirites fédérés se déclarent solidaires pour le cas où l'un des leurs serait victime de persécutions. (Adopté par acclamations.)

Les listes d'adresses seront renouvelées.

On apprend qu'un spirite isolé et malheureux, qui a résisté aux démarches réitérées des prêtres, est à l'agonie ; il est entendu que la Fédération se charge de ses funérailles.

M. le président donne lecture de l'attaque que M. de Guaita formule contre les spirites et parue dans le *Moniteur spirite*, de Bruxelles, du 15 mai 1891, laquelle renferme des épithètes de sorciers, de fauteurs d'œuvres néfastes, de démons nuisibles, de dégénérescence, etc., etc.

Il propose l'ordre du jour suivant : 400 spirites réunis en Congrès à Seraing, après avoir pris connaissance des attaques indignes formulées au nom des occultistes par M. de Guaita, regrettent que ceux-ci aient oublié les principes de la charité et de la fraternité, protestent énergiquement contre ces infamies et félicitent Mrs Bouvery, de Paris, et Henri Sausse, de Lyon, pour leur courageuse défense du spiritisme. (Triple salve d'applaudissements).

M. le président donne rendez-vous pour l'an prochain à Verviers. X. Y. Z.

EXPÉRIENCES DU DOCTEUR CYRIAX

(Tiré du livre : *Cherchons !* par L. Gardy)

—

Dans une brochure publiée il y a quelques années sous le titre de *Wie ich ein Spiritualist geworden bin*, le docteur B. Cyriax, rédacteur du journal *Neue Spiritualistische Blätter*, de Berlin, fait un récit très intéressant des circonstances qui l'ont amené au spiritualisme. M. Gardy, de Genève, dans son beau livre : *Cherchons !* en a extrait quelques pages instructives ; elles répondent aux objections nées des difficultés que rencontrent parfois ceux qui veulent se rendre compte par eux-mêmes de la réalité des phénomènes et elles prouvent qu'en y mettant de la persévérance on peut arriver presque infailliblement à des résultats concluants.

« Le docteur Cyriax, habitant en 1853 Baltimore, eut à plusieurs reprises l'occasion d'entendre parler de spiritisme et de ses miracles ; très sceptique à cette époque, ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il se décida à examiner de plus près la question et, dès lors, les phénomènes qui finirent par avoir raison de son incrédulité furent aussi nombreux que variés.

» Je fus invité un jour, dit M. Cyriax, par le père Lanning à assister dans son atelier à une séance de développement. Il ne s'agissait pas là de phénomènes physiques, mais de manifestations purement intellectuelles : les personnes qui s'y développaient étaient pour la plupart des médiums cherchant à devenir *intrancés* — c'est la dénomination donnée à cette faculté — s'ils ne possédaient pas encore ce genre de médiumnité.

Je dois avouer que ce que j'entendis pendant la première demi-heure ne fut nullement de mon goût et que j'en éprouvai, au contraire, une telle répulsion que j'aurais volontiers renoncé à ces recherches, si des manifestations d'un genre tout différent n'étaient venues plus tard modifier ces impressions fâcheuses.

Pendant que je réfléchissais à la pauvreté des discours que je venais d'entendre, une dame de Pittsburg, Mme French, placée en face de moi, était tombée en *trance* (sommeil magnétique) et me tendait la main au travers de la table. Mon voisin m'engageant à prendre la main de l'Esprit, comme je regardais autour de moi cherchant l'Esprit, il ajouta : Prenez la main de l'Esprit qui vient se communiquer par Mme French. Je tendis alors la main à cette dame qui se mit aussitôt à parler en excellent allemand, avec un léger accent saxon, et me dit en substance ceci : « Mon cher fils, je suis heureux de voir que tu t'intéresses à l'importante question de la persistance de la vie après la mort ; examine et expérimente aussi consciencieusement que tu l'as fait avant d'accepter ma méthode curative, et ne te laisse pas arrêter par l'opinion des masses. Tu es médium toi-même ; si tu organises dans ta maison des séances régulières, je viendrai y assister et j'en prendrai par la suite la direction. » A ma question : « Qui me parle ainsi ? » Je reçus cette réponse : « Je suis le fondateur de l'homœopathie, Samuel Hahnemann. Tu te souviens bien du vieux monsieur qui te prenait sur ses genoux chez le docteur Plaubel, dans la maison de ton père, et qui, pendant bien des mois, examinait tes yeux enflammés et indiquait alors au docteur Plaubel les remèdes à employer pour ta guérison. » Tout ceci me revint alors à la mémoire, de même que les globules de sucre (remède homœopathique) que le docteur Plaubel me faisait prendre et au moyen desquels mes yeux avaient été guéris d'une longue inflammation. Je pus me convaincre plus tard dans la soirée, que Mme French, le médium ne savait pas un mot d'allemand, et pourtant tout ce qu'elle m'avait dit l'avait été en fort bon allemand ; la communication donnée prouvait la personnalité du docteur Hahnemann, puisqu'elle reposait sur des faits entièrement vrais, dont le médium ne pou-

vait avoir aucune connaissance et qu'il ne lui aurait pas été possible de puiser dans ma pensée, car ce furent les circonstances mêmes racontées par l'Esprit qui, seules, me rappelèrent des évènements dont j'avais perdu le souvenir. »

« — Une centaine de personnes se trouvaient un soir réunies dans le vaste atelier du peintre Lanning pour entendre un discours de Mme French *intrancée*, lorsqu'elle fut tout-à-coup enlevée de l'estrade et portée vers le fond de la salle dont elle fit complètement le tour en planant à une hauteur de deux pieds environ du plancher. La vue de ce phénomène constaté de mes yeux, comme il l'était au même moment par une centaine de dames et de messieurs, me donna le frisson ; je voyais devant moi, étant dans la plénitude de ma connaissance, une personne qui, sans remuer un membre, les bras croisés et les *yeux fermés*, planait au-dessus du plancher, était transportée entre deux rangées de bancs contenant chacune une cinquantaine de personnes, puis revenait de la même manière du fond de la salle jusque sur l'estrade et poursuivait son discours comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire ! Je voyais toutes les autres personnes constater ce phénomène et en être abasourdies aussi bien que moi ! Mes sens ne m'avaient donc pas trompé ; ce que j'avais vu s'était bien réellement passé ! Quelle était donc la force qui avait été mise en jeu? Une force naturelle aveugle serait-elle capable de réaliser des résultats aussi étonnants sans se heurter à chaque obstacle ? Cette hypothèse étant en opposition avec l'expérience, je fus obligé, après un sérieux examen, d'en venir à la conclusion que, dans ces circonstances, les lois de la pesanteur paraissant supprimées ou rencontrant, tout au moins, de la résistance, il me fallait admettre l'intervention d'une volonté intelligente et que, puisque cette volonté faisait preuve d'intelligence, elle ne pouvait émaner que d'une personnalité, d'un individu. Vouloir trouver l'explication par une manifestation inconsciente du cerveau n'était pas admissible ; je cherchai vainement à expliquer ce que j'avais vu, par les lois naturelles connues. »

Après avoir assisté pendant trois mois, deux ou trois fois par semaine, à des séances de différents genres et fait des expériences multiples, le docteur Cyriax était obligé, en dépit de son scepticisme de se rendre à l'évidence, non seulement de la réalité des phénomènes, mais aussi de l'intervention des Esprits : « Mon matérialisme, dit-il, était jeté par-dessus bord ; l'idée magnifique de devenir un bienfaiteur de l'humanité par la divulgation de la folie spirite, s'en alla en fumée et, au lieu de cela, j'eus la mortification de me voir en butte aux avanies de gens qui me traitaient de détraqué, prétendant que je m'étais laissé jouer. D'autres, disait-on, n'auraient pas été leurrés si facilement ; au lieu de la reconnaissance sur laquelle j'avais compté, je ne récoltai donc que des injures.

Je pris alors le parti, pour faire une expérience décisive, d'organiser des séances chez moi, sans recourir à l'aide d'aucun spirite, ni d'un médium quelconque, car j'étais persuadé que, si les choses que je voyais dans les cercles spirites étaient bien l'effet de la réalité, elles devaient pouvoir se pratiquer aussi chez moi, ce qui supprimerait toute raison d'être au soupçon de tromperie. On verra plus loin combien mes appréciations se trouvèrent erronées, ensuite de ma connaissance insuffisante des faits. »

Afin d'être bien indépendant et de pouvoir me passer complètement des spirites et de leurs cercles, je fis établir une table ronde bien ordinaire, en sapin, avec un simple plateau, collé sur un trépied sans clou ni vis, et sans battant. Ayant pris place, nos mains sur la table, suivant le mode habituel, un M. Von Colomb de Posen, et moi, nous attendions les évènements mais ce fut en pure perte. Le premier soir, nous y restâmes pendant deux bonnes heures, si bien que nos bras tombaient de fatigue, sans qu'il se produisît rien, absolument rien. Notre patience et notre persévérance ne se démentirent pas *vingt séances durant*, mais sans autre résultat qu'un tremblement et parfois un léger mouvement des mains ; perdant alors patience, je me refusai à consacrer davantage de temps à de semblables balivernes ; j'en étais arrivé à la conclusion que, en dépit de tout ce que j'avais vu, ces phénomènes n'étaient décidément que le produit de la fraude, car je ne voyais pas pourquoi il ne m'était pas possible d'obtenir chez moi, à l'abri de toute duperie, des manifestations semblables à celles qui réussissaient régulièrement en présence des spirites.

Ceux qui connaissent les conditions nécessaires au développement des médiums seront certainement portés à rire de mes exigences vis-à-vis des Esprits ; mais je désire, dans l'intérêt des personnes qui voudraient tenter ces mêmes expériences dans leurs propres familles, montrer clairement dans quelles erreurs mon ignorance m'avait entraîné.

Le Dr Hahnemann parlant des observations et des essais qu'il a faits avec les médicaments à petites doses, s'exprime ainsi : *Faites-les aussi, mais faites-les comme il faut.* Ce conseil est bon à suivre dans toute expérience nouvelle. Si l'on veut se convaincre d'une chose que d'autres

affirment avoir constaté sous certaines conditions, il est nécessaire de se renseigner très exactement sur les moyens qui ont été employés pour parvenir au résultat obtenu et procéder ensuite de la même manière et par les mêmes méthodes ; on risquerait sans cela de porter un jugement qui ne serait pas parfaitement correct. *Ainsi je l'avais fait, mais pas comme il fallait*, et c'est la raison pour laquelle j'avais eu tort de compter sur la réussite. J'avais négligé de prendre des renseignements exacts auprès de ceux qui connaissaient les lois sous le régime desquelles les manifestations pouvaient être obtenues ; j'avais voulu expérimenter à mon idée, ce qui était une sottise qui nous coûta vingt soirées ennuyeuses et fatigantes, sans compter la perte d'un temps précieux.

... M. Von Colomb m'engageant sans trève ni repos à poursuivre les séances, je me décidai à en tenir encore une, la vingt-et-unième, me promettant bien de ne plus m'occuper de cette affaire, si nous n'obtenions rien. Dans cette séance, je ressentis à l'improviste une sensation toute particulière, tantôt de chaleur, tantôt de froid ; je perçus ensuite une sorte de courant d'air frais qui passait sur mon visage et sur mes mains, puis il me sembla que mon bras gauche s'endormait, comme l'on dit ; mais l'impression était toute différente de celle de fatigue que j'avais ressentie dans les autres séances. Actuellement mon bras était pour ainsi dire paralysé et ma volonté était impuissante à le faire bouger, pas plus que mes doigts ; j'eus ensuite le sentiment que quelqu'un mettait mon bras en mouvement et quelle que fut la rapidité avec laquelle il s'agitait, je ne parvins pas à l'arrêter. Comme ces mouvements avaient de l'analogie avec ceux que nous faisons pour écrire, ma femme alla chercher du papier et un crayon qu'elle mit sur la table ; tout d'un coup ma main gauche s'empare du crayon et pendant quelques minutes trace des signes dans le vide avec une incroyable rapidité, en sorte que mes deux voisins étaient obligés de se jeter en arrière pour ne pas être atteints ; après quoi ma main s'abat brusquement sur le papier, le frappe violemment et brise la pointe du crayon. A ce moment, ma main reposant doucement sur la table, je comprenais fort bien que ma volonté avait été tout à fait innocente des mouvements que je venais d'exécuter, de même qu'elle n'était pour rien dans la phase actuelle de repos ; le fait est que je n'avais pu arrêter mes gestes et qu'à présent je ne pouvais pas davantage remuer le bras, qui restait insensible et comme s'il ne m'appartenait plus. Mais lorsque le crayon, taillé de nouveau, fut remis à ma portée, ma main s'en saisit et commença à abîmer plusieurs feuilles de papier, les couvrant de grandes barres et de déchirures ; puis elle se calma et à notre profond étonnement, se mit à faire des exercices d'écriture tels qu'on en fait faire aux enfants, des traits d'abord, des jambages, puis des N, M, A, O, etc., et enfin l'O, sur lequel je restai longtemps, jusqu'à ce que la force qui contrôlait mon bras fut parvenue à faire mouvoir le crayon en cercle, toujours le même, avec une grande rapidité. Après cela la force paraissant épuisée, l'agitation de mon bras cessa ; je sentis un nouveau courant d'air frais passer à travers et sur ma main et bientôt toute fatigue et toute douleur avaient disparu.

Le calme s'étant rétabli, nous levâmes la séance, heureux d'avoir constaté la manifestation d'une force indépendante de notre volonté propre et à laquelle il ne nous était pas possible de résister ; que cette force fût magnétique ou spirite, ou qu'elle provînt de l'activité inconsciente du cerveau, c'était une question réservée jusqu'à nouvel ordre.

Quelque mince que fût le résultat obtenu, nous ne fûmes pas tranquilles avant d'avoir tenté de nouvelles expériences ; le lendemain soir, nous nous remettions à l'œuvre et, cette fois, l'attente ne fut pas longue ; à peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées, que déjà je sentais l'air froid et que la même sensation était aussi éprouvée par mes collègues ; puis survinrent les mouvements brusques et souvent douloureux de ma main gauche, qui frappait parfois pendant plusieurs minutes de suite le bord de la table à coups précipités, avec une telle violence que je croyais devoir être complètement écorché ; à ma surprise, je ne découvrais pas ensuite la moindre blessure et toute trace de douleur disparaissait comme par enchantement. Les personnes qui cherchent à développer en elles la médiumnité à effets physiques sont généralement sujettes à ce genre de mouvements vifs et pénibles et à des battements de mains similaires ; mais, comme ils n'ont pour objet que de fournir aux Esprits un contrôle absolu sur les bras et les mains du sujet, ils cessent aussitôt que le but est atteint ; on ne doit jamais chercher à les contrecarrer, ni permettre à d'autres personnes de retenir les mains car on peut facilement ainsi provoquer la rupture d'un muscle ou la luxation d'une jointure.

Dès ce jour, ma médiumnité se développa d'autant plus rapidement que, suivant les conseils de mes amis américains, nous nous étions adjoint deux dames et, un monsieur. Je commençai à écrire de la main gauche, d'abord comme exercice ; puis vinrent des communications de diffé-

rents Esprits et un soir, je dessinai une jolie corbeille de fleurs. Je dois dire que je suis très maladroit de la main gauche à l'état normal, ne sachant pas seulement m'en servir pour manger, à plus forte raison pour écrire ; quant au dessin, je m'y entends fort peu, même avec la main droite.

J'avais maintenant acquis la plus entière certitude que la force qui écrivait et dessinait par mon entremise était indépendante de moi, et qu'elle devait résider dans une intelligence autre que la mienne, car, pendant ces manifestations, je conservais toute ma lucidité; je n'en ressentais aucun inconvénient sauf en ce qui concerne mon bras gauche qui, pendant toute la séance, ne semblait plus m'appartenir et me faisait l'effet d'être utilisé par quelqu'un d'autre contre ma volonté même. Mon esprit y était pour si peu de chose que, tandis que ma main écrivait, je pouvais faire tout à mon aise la conversation avec les autres personnes du cercle. Un collègue qui assistait un jour à la séance ayant voulu arrêter le mouvement de ma main et ayant pour cela, placé ses mains de manière à faire porter sur la mienne tout le poids de son corps, n'y réussit pas du tout ; ma main poursuivit son travail avec force et régularité, tandis que c'est à peine si je sentais le poids des mains sur la mienne.

Un soir je fus pris pendant la séance d'une fatigue insurmontable et malgré tous mes efforts, je m'endormis; je fus bien étonné au réveil d'apprendre que l'Esprit de ma belle-sœur avait parlé par ma bouche pendant une demi-heure, et qu'elle nous avait donné des instructions sur la manière de diriger nos séances.

Comme je n'avais aucune idée d'avoir tenu ce discours et que j'avais même parlé de choses que je connaissais pas, je fus bien obligé d'en conclure que j'étais tombé dans l'état qu'on désigne sous le nom de *trance* et qu'un Esprit s'était emparé de mes organes pour pérorer comme je l'avais vu faire dans des séances par mes amis américains. »

A partir de cette époque, la médiumnité du docteur Cyriax passa par les phases les plus intéressantes et les plus variées; il obtint successivement les coups frappés, la danse des tables, le déplacement d'objets inertes, des réponses à des questions posées soit de vive voix, soit mentalement, en frappant de la main sur la table; l'état de *trance*, pendant lequel se produisaient les témoignages les plus concluants et se tenaient des discours instructifs; la double vue, la double ouïe (médiumnité auditive) et enfin, l'émancipation de son esprit, au moyen de laquelle il lui fut donné de voir des choses du monde spirituel, tandis que son corps restait étendu sur le sopha, froid et inerte comme dans la mort; plus tard, il obtint encore le phénomène de matérialisations de divers Esprits, dont sa brochure donne des détails très circonstanciés. Chacune de ces différentes phases était de courte durée, un nouveau genre de médiumnité venant remplacer le précédent dès que celui-ci avait atteint un degré de développement suffisant.

Le docteur Cyriax n'échappa pas aux tribulations réservées à tous ceux qui ont osé braver l'opinion publique et déclarer hautement leurs convictions sur ce sujet spécial; il se vit en butte, comme William Crookes, à toutes sortes d'avanies qui ne lui firent toutefois, modifier en rien la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Il continua donc à proclamer ce qu'il avait à grand peine reconnu être la vérité et, suivant le désir de ses guides spirituels, il revint dans son pays d'origine s'y faire l'apôtre du spiritisme, après avoir habité l'Amérique pendant trente-huit ans. C'est à Leipzig qu'il fonda son journal et, quelques années plus tard, il transporta à Berlin le siége de son activité.

Bibliographie.

—

L'Hypnotisme, le Magnétisme, la Médiumnité scientifiquement démontrés, par Arthur d'Anglemont. Brochure de 100 pages in-8°, prix : 1 franc. En vente à la librairie Spirite, rue Chabanais, 1, et au Comptoir d'Edition, 14, rue Halévy, à Paris.

Jusqu'à présent, Arthur d'Anglemont nous avait habitués aux recherches savantes et profondes d'une philosophie transcendante embrassant l'universalité des êtres et des choses. Dans la brochure que nous annonçons aujourd'hui, cet auteur s'applique à démontrer particulièrement les lois de l'hypnotisme, du magnétisme et de la médiumnité. Il le fait avec le secours de sa méthode d'investigation, basée sur les lois de *série*, *d'analogie* et de *solidarité*. C'est dire que les trois grandes sciences qui préoccupent à cette heure les intelligences d'élite, sont étudiées au microscope, analysées avec un soin extrême et échelonnées, dans les termes constituants de leurs séries, avec une précision rare.

Qu'est-ce que l'hypnotisme fascinant l'être par l'être, guérissant les malades, suggestionnant, annihilant ou transformant la pensée? Pour l'auteur, c'est un produit de la volonté de l'âme, de l'âme aussi nécessaire aux phénomènes de l'hypnotisme qu'à ceux du magnétisme, ceux-ci cependant bien différents de ceux-là, car le magnétisme laisse le sujet endormi *libre de ses actions et*

de ses pensées, tandis que l'hypnotisme ne s'exerce que par une *action impérative* comme celle du serpent fascinant l'oiseau, comme celle de l'oiseau de proie cherchant à s'emparer de ses victimes terrifiées.

Dans le magnétisme, la volonté douce du magnétiseur s'impose au sujet dans une certaine mesure, mais pour le fortifier par l'apport des fluides de l'opérateur, et nullement pour l'annihiler comme dans l'hypnotisme. C'est toujours l'âme qui est le foyer des fluides émanés de la volonté radiante; c'est l'âme qui est le point de départ de tous les phénomènes hypnotiques et magnétiques. Seulement, l'auteur montre, dans le magnétisme, cette âme se dégageant en quelque sorte du corps matériel humain pour actionner le second corps que nous possédons et qui est le véritable véhicule de la pensée, de la volonté de l'esprit. Ce corps, appelé *angélique* par l'auteur, n'est autre chose que *le périsprit*, dont l'existence est démontrée par Arthur d'Anglemont.

Avec la médiumnité, le cadre s'élargit. Toutes les expériences que les spirites tentent depuis quarante ans, sont passées au crible de la logique et du raisonnement. L'auteur a découvert les lois de ces phénomènes et il a dressé de ceux-ci un tableau sériaire des plus intéressants, que le texte de la brochure développe ensuite dans tous les termes qui le constituent. C'est ainsi qu'on verra naître de l'observation rigoureuse des faits: les causes de la médiumnité à effets physiques, comprenant les *lévitations*, *les transports corpusculaires* et les *effets particulièrement intelligents*; puis les causes de la médiumnité communicative, comprenant la *médiumnité sensorielle*, la *médiumnité affective* et la *médiumnité intellective*; et enfin les causes de la médiumnité suprême. Si nous touchions aux subdivisions, nous rencontrerions, dans un ordre précis, se suivant comme les anneaux d'une chaîne: les effets de force, les effets de mouvement comprenant les projectiles lancés, la traction avec balancement et locomotion rapide et les objets transportés, la lévitation humaine; puis, les apports, les matérialisations, les coups frappés, l'exécution musicale, le moulage, le dessin, la photographie, les incarnations, la typtologie, l'écriture, etc., etc.

Un appendice, qui termine ce petit ouvrage, donne une figure représentant les divers groupements de la matière. Rien n'est plus ingénieux que cette découverte de l'auteur, montrant la matière s'épurant, se spiritualisant de plus en plus, au fur et à mesure que l'être s'élève dans la voie hiérarchique des règnes. Le corps humain, si grossier, est composé de *corpuscules*, constitués par des agglomérations de molécules, formées elles-mêmes par la réunion de *sphérules* dont chacune est un assemblage d'atomes. Dans les règnes supérieurs à l'homme, le corpuscule est dissous; ses molécules devenues libres représentent une matière plus tenue, plus subtile. Montons encore, la molécule est dissoute à son tour et ce sont ses sphérules devenues libres qui composent la matière. Cette gradation dans la substance suivant sa marche ascendante en même temps que le progrès de l'esprit, n'est pas une des moindres merveilles qu'il nous est permis d'étudier dans les œuvres d'Arthur d'Anglemont.

Nous recommandons sa nouvelle brochure à nos amis, parce qu'il n'est pas possible que le résultat des observations et de l'intuition de cet éminent philosophe ne soit pas d'un grand secours à tous ceux qui, dans la recherche de leur idéal philosophique et scientifique, se dégagent de l'esprit de parti, de l'obscurantisme des idées faussement accréditées, pour saluer la vérité dans sa simplicité et dans sa splendeur.

* * *

Vient de paraître à la librairie J.-P. Massin, à Verviers : *L'hypnotisme en Belgique et le projet de loi soumis aux Chambres législatives* par *Léon Lobet*, petite brochure très intéressante surtout pour nos frères qui s'occupent de magnétisme et de médiumnité guérissante.

L'auteur y défend avec talent la liberté de l'hypnotisme.

L. R.

Nécrologie

Le dimanche 21 juin dernier, à 5 1/2 heures, ont eu lieu, à Oupeye, les funérailles civiles de M. Hubert Florkin, un frère spirite rentré dans la vie spirituelle après trente-quatre années d'existence terrestre.

L'enterrement (le premier enterrement civil qui avait lieu dans cette commune) était organisé par les soins de la Fédération régionale ; le cortège, composé de plus de 1500 personnes, était précédé d'un corps de musique; le cercueil recouvert du drap mortuaire de l'*Union spiritualiste*, de Liège, était porté par les amis du défunt.

Au cimetière, trois discours ont été prononcés et écoutés avec une grande attention par la foule.

M. G. Duparque, au nom des amis, a rappelé la courageuse conduite de notre frère Florkin, qui a sû vaillamment soutenir notre drapeau malgré les attaques et les persécutions qui l'ont

assailli. Il résume en termes excellents et avec éloquence les principes de notre doctrine.

M. J. Closset, au nom de l'*Union spiritualiste* de Liége, en un discours touchant, défend également les croyances du défunt.

M. F. Paulsen, en une courte et énergique improvisation, explique ce que les spirites entendent par Dieu et la vie future.

Nouvelles.

—

Nous avons lu dans *la Gazette de Liége* du 10 juin un article assez étendu intitulé : *Les sorciers contemporains*, emprunté probablement à un autre journal et très propre à jeter la confusion dans l'esprit des lecteurs bénévoles en représentant en bloc les partisans des sciences occultes, les spirites, les magnétiseurs pour des « toqués » et des « illuminés ». L'auteur anonyme termine par cette conclusion : « Pauvres dupeurs, pauvres dupés ».

Si on pouvait demander un peu de bon sens et de logique aux rédacteurs de la feuille épiscopale, nous les engagerions à relire dans la collection de la *Gazette*, les témoignages du père Franco et autres théologiens en faveur de la réalité des phénomènes spirites et magnétiques ; qu'ils méditent également l'article de notre éminent collaborateur Horace Pelletier qui a paru dans notre numéro du 1er juillet ; ils verront alors que les dupeurs et les dupés, ou les ignorants, ou les gens inconsistants ou de mauvaise foi se trouvent dans leurs rangs mais pas chez nous.

* * *

Véracité d'un savant. — Nous lisons dans le *Journal de Liége* du 26 juin 1891, une lettre intéressante de M. Delbœuf faisant suite à la polémique soutenue par l'honorable professeur en faveur de la liberté de l'hypnotisme. La critique minutieuse à laquelle il a soumis de prétendus accidents causés par Donato en Italie et rapportés par le Dr Lombroso, est venue à point pour mettre en lumière la mauvaise foi de ce savant italien.

Il semble bien avéré aujourd'hui, d'après des témoignages non récusables que si M. le Dr Lombroso n'a pu répondre que par le silence aux défis de Mrs Delbœuf et Donato, c'est qu'en réalité les exemples cités pour prouver les dangers de l'hypnotisme ont été inventés pour les besoins de la cause.

Le manque de probité scientifique que l'on reproche à M. Lombroso vient encore dernièrement de s'affirmer clairement. Il est l'auteur des *Observations relatives aux types d'anarchistes* publiées il y a quelques temps dans une importante *Revue* française. Des *photographies judiciaires* d'anarchistes arrêtés le 1er mai qu'il a examinées, *dit-il*, il résulte que le type criminel s'iy rencontre dans la proportion de 40 pour cent.

Or, il a été reconnu et bien constaté que des mesures sérieuses sont prises pour mettre entièrement à l'abri de toute indiscrétion les pièces en question et qu'elles n'ont jamais été montrées à M. Lombroso. Que penser de ce savant fumiste? Sans doute, l'importante *Revue* qui a inséré sa communication, va lui demander compte de ses affirmations et l'*Académie royale de médecine* ne pourra que s'abstenir dans la suite de citer cette autorité si peu digne de considération.

Fédération régionale.

—

Réunion du bureau du 14 juin 1891

Président : M. Paulsen ; Vice-présidents : MM. Barhon et L. Foccroulle ; Secrétaire : M. Gony ; Secrétaire-adjoint : M. O. C. Houart ; Trésorier : M. P. Foccroulle ; Commissaires : Mlle Gaye, Mrs J. Magis et G. Dejardin.

Reddition des comptes.

M. Duparque lit son rapport et verse en main du trésorier la somme de fr. 98.53.

Le bureau arrête l'ordre du jour de la prochaine séance du conseil fédéral comme suit :

1° Examen de la question : Envoi de délégués dans les séances spirites.

2° Fédération nationale suivant le projet de M. B. Martin et les autres communications reçues.

3° Propagande par la presse.

4° Renouvellement des listes d'adresses.

5° Fixation de la date pour le paiement des cotisations fédérales.

La réunion du Conseil aura lieu le 19 juillet au local de l'*Union spiritualiste* de Liège, rue Saint-Hubert, 15.

Denier de la propagande

—

M. V. Tournier . . . . fr. 4.00
M. H. Pelletier . . . . fr. 5.00

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO 20e ANNÉE — N° 3 Liége, 1er Août 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Communications spirites

—

J'ai dit, dans mes *Souvenirs*, que j'avais obtenu, par la typtologie, des communications très nombreuses et très variées. Presque toutes celles que j'avais conservées ont paru dans divers journaux, quelques unes sans indication d'origine.

Je comptais m'en tenir là, lorsque les directeurs du *Messager* me témoignèrent le désir d'en avoir d'autres. J'écrivis donc aux fils de mon défunt ami, le capitaine Azerm, de vouloir bien m'envoyer les cahiers dans lesquels leur père écrivait chaque communication à mesure qu'elle était dictée. Je me suis fait lire ces communications, et j'ai fait choix de celles qui m'ont paru pouvoir intéresser les lecteurs de ce journal.

J'ai toujours éprouvé une grande répugnance à évoquer les morts illustres, mais il m'a été quelquefois impossible de ne pas le faire. Et c'est précisément par trois évocations de Lamartine, George Sand et Planche que je débuterai.

Le 1er mars, 1877, nous étions réunis chez mon ami Azerm et l'on causait de la seconde partie de la *Légende des siècles* qui venait de paraître. Je n'avais pas plus lu la seconde que la première partie ; mais on m'en avait lu quelques passages.

Mon ami Azerm manifesta le vif désir d'évoquer l'Esprit de Lamartine, pour lui demander son appréciation sur l'œuvre de Victor Hugo. J'hésitais un peu, lorsqu'il me montra un portrait lithographié du grand poëte qui le lui avait donné en 1848, avec une dédicace de sa main. Cela me décida, et nous obtînmes une communication que, comme nous, on trouvera sans doute fort belle.

Mis en goût, par ce succès, Azerm, le 11 mars, voulut évoquer George Sand et lui demander son opinion sur le même sujet.

J'adhérai de nouveau à son désir.

Enfin, le 18 du même mois, un rédacteur de la *République Française*, de passage à Carcassonne, voulut assister à une de nos séances. On lui lut les communications signées Lamartine et George Sand qu'il trouva belles. A son tour, il désira avoir l'opinion de Gustave Planche qu'il disait avoir connu.

Après cette communication, il resta incrédule comme avant, et prétendit que c'était moi qui les avais faites toutes les trois, ajoutant que j'étais plus fort que je ne voulais le paraître. C'était, sans doute, très flatteur pour moi, mais ce n'était pas vrai : les communications pouvaient ne pas être de Lamartine, de George Sand et de Planche, mais, assurément, elles étaient d'êtres invisibles.

Communication d'Alphonse de Lamartine.

Mon cher ami de la planète terre, je me fais un vrai plaisir de répondre à tes désirs.

La deuxième série de la *Légende des siècles* prouvera au monde que le vieillard a plus de force dans l'imagination que n'en avait le merveilleux jeune homme.

Victor Hugo grandit en vieillissant. Lorsqu'il devrait, selon la loi de la nature, se courber, il se redresse plus fort que jamais. Son œuvre actuelle dépassera de beaucoup tout ce qu'il a fait jusqu'à ce jour. La forme emporte le fond, il est vrai, mais ce fond n'en constituera pas moins le

poëme le plus gigantesque que l'esprit de l'homme ait jamais conçu et enfanté.

Ma gloire a été de vivre à côté de ce géant et d'avoir mérité son amitié.

La *Légende des siècles* mettra son auteur au-dessus de Dante d'Homère et de celui qu'il admire tant et qu'il a été, William Shakspeare.

Victor Hugo ne connaît pas le temps au-dessus duquel il plane ; il ne connaît que l'éternité dans laquelle il se meut comme dans son domaine.

Ma pensée ne peut pas se communiquer dans toute sa plénitude, à cause de la lenteur de l'instrument, mais je la résumerai de façon à la faire suffisamment comprendre.

L'œuvre que vous me demandez d'apprécier est une montagne dont la cime se perd dans les cieux et dont les fondements arrivent aux demeures infernales. La cime porte un phare dont la lumière a la splendeur du soleil et éclaire de ses éblouissants rayons l'humanité entière. Le fond est plongé dans la nuit obscure, image de la création qu'elle raconte.

Le poëte, fait lui-même d'ombre et de lumière, est le créateur et l'image de l'œuvre.

Communication de George Sand.

Ma vie a été, comme celle de Victor Hugo, ardue et familière avec la muse de la fiction. Je faisais des œuvres de facile, très facile fabrique. J'en étais, comme lui, fière. Mais, maintenant, je vois le néant de tout cela.

Pauvre Victor Hugo ! Il se croit un Dieu, et il n'est qu'un homme, grand par le génie de l'antithèse, mais fort petit par la raison.

Lamartine, avec sa faconde ordinaire, a donné, l'autre jour, une appréciation fantaisiste de la *Légende des siècles.*

La *Légende des siècles* est sans doute une composition remarquable. De là, il ne faut pas conclure que c'est le poëme le plus gigantesque que l'esprit de l'homme ait jamais conçu et enfanté.

Ce poëme ne mettra pas son auteur au-dessus de Dante, d'Homère et de William Shakspeare, que Victor Hugo a été, à la vérité, mais qu'il ne fait que répéter. Je me fais un devoir de vous dire, que cet auteur manque de la qualité la plus essentielle, la mesure. La mesure produit la beauté. Seule, elle imprime sur toute composition littéraire ou artistique, le cachet d'immortalité.

Communication de Gustave Planche.

Je pense de ce gigantesque poëme que Victor Hugo a fait dans sa puissante tête, ce qu'en pense celle qui se manifesta l'autre jour. Cependant, je dois faire quelques réserves sur la forme de cette appréciation : elle est beaucoup trop dure. Georges Sand, au lendemain de sa mort, se trouve dans un état de désillusion qui explique cette dureté envers elle-même et envers son ami. La tombe a des lumières éclatantes devant lesquelles vos plus grandes lumières pâlissent. La grande romancière voit des poëmes autrement gigantesques que ceux que le plus grand écrivain de notre humanité puisse composer, et cela lui fait prendre en dégoût ce qu'elle a fait, ce qu'ont fait les autres. Mais elle a le tort de ne pas tenir compte de la gêne dans laquelle le corps tient l'esprit. S'il n'en était pas ainsi, elle apprécierait plus justement l'œuvre de la *Légende des siècles.* Ce vaste effort de l'esprit humain a certainement de nombreux défauts ; mais ses qualités, encore plus nombreuses, le placeront à la hauteur de tout ce qui a été écrit de plus admirable.

11 JANVIER 1877

Communication de l'esprit d'un de nos amis M..., mort récemment et qui avait été, de son vivant, à la fois très honnête et très matérialiste.

Son beau-frère G... nous avait donné, le 26 décembre 1876, une communication, dans laquelle il disait : M... ne peut pas encore revenir de l'étonnement de se trouver en vie.

— Ma belle sœur demande à savoir de mes nouvelles? je suis disposé à lui en donner. G..., au fait, en a donné.

Je me trouve assez bien dans ma nouvelle existence, quoique je ne la désirasse pas. Ma foi, j'en ai pris mon parti : on n'est pas mal dans ce monde, quand on n'a pas été un cafard dans le vôtre. Dites à ma femme que je l'attends, mais qu'elle n'a pas besoin de se presser; je peux attendre encore.

Ma belle sœur me voudrait savoir en Paradis. Hélas ! je ne suis qu'en Purgatoire; mais on n'y est pas trop mal ; pas de diables à cornes, ni à queue; on voit les amis; on parle avec eux de ceux qu'on a laissés ; on les va visiter ensemble ; enfin on étudie pour préparer sa nouvelle incarnation. Donc, on passe bien son temps.

Marie (sa fille) me prie de dire à sa mère qu'elle veille sur elle, que son épreuve, un jour, finira, et que plus elle est douloureuse, plus elle lui sera profitable, si elle la supporte avec patience et résignation. Elle me charge aussi de toutes ses affections pour sa bonne tante, ainsi que pour tous les autres membres de la famille qui lui sont également chers, et pour vous aussi, mon cher ami Tournier qui nous procurez le bonheur de communiquer avec ceux qui nous sont si chers.

Ma femme ne croit pas que je l'aime, cepen-

dant elle se trompe. J'ai voulu plaisanter pour me faire connaître : voilà tout.

18 JANVIER 1877.

Evocation de l'Esprit de M. F., avocat, ami de M. Jaubert et le mien. Il s'adresse à Mme Jaubert qui l'avait évoqué.

— Madame, je me fais un plaisir de vous servir. De vos bontés, je me sens fier. Mon cœur à la félicité toujours s'entrouvre, quand je peux me communiquer à vous.

Je me nommais F., maintenant je me nomme Esprit. Mon tout, depuis la mort, est l'inconnu. La trop fameuse camarde nous enlève notre personnalité d'hier et ne nous donne qu'une personnalité d'Esprit. Impossible à vous de comprendre; votre manie d'évoquer les hommes est ridicule. Il n'y a pas d'hommes dans ce monde; il n'y a que des Esprits.

Misérable condition que la vôtre! Vous êtes esclaves de vaines apparences, mais les réalités vous échappent.

Madame, pardon de cette philosophie; ma langue a fourché. Je n'aurais dû que vous dire des choses aimables; mais l'ami Jaubert se serait fâché; Tournier m'aurait anathématisé.

Je finis; le rhéteur doute de sa morale.

* * *

Pour l'intelligence des deux communications suivantes, il faut savoir que le capitaine Louis Azerm, étant l'incarnation même de l'honnêteté et de la franchise, était trop porté à croire à l'honnêteté et à la franchise des autres, hommes ou Esprits. Quand sa bonne, Marie, était en France, un Esprit qui se donnait pour celui de sa femme regrettée, Madame Lucile Azerm, lui contait que cette fille était à sa seconde incarnation, après laquelle elle aurait franchi tous les degrés qui séparent l'humanité de la nature angélique; et ce, dans le but évident de lui inspirer une confiance aveugle dans tout ce qui lui serait dit par l'intermédiaire de ce médium et pouvoir ainsi plus facilement le tromper.

C'est pour le mettre en garde contre ces tentatives de mystification que son père d'abord, sa mère ensuite, se communiquèrent.

25 JANVIER 1877

Communication du père Azerm, empêchée au début par une communication fantaisiste d'un mauvais Esprit.

— Ton fils se trouve très bien dans le monde où il est; la seule préférence qu'il donne au vôtre, c'est qu'on y grandit par l'effort que les besoins du corps nous obligent à faire. C'est pour cela que je regrette d'être mort si jeune......

— Le fatal Major est encore intervenu. Je suis le père d'Azerm; je lui dirai qu'il doit ne pas plus s'en rapporter à ce que dit Marie dans l'état somnambulique, qu'à ce que dit la table. Le Major peut tromper dans les deux cas avec la même facilité. Il faut toujours être sur ses gardes.

Le Major est le chef d'une bande de mauvais Esprits, et nous ne sommes pas toujours en force pour le vaincre. Voilà l'explication de tous les insuccès que vous éprouvez parfois.

27 JANVIER, 1877.

Communication de la mère de M. Azerm.

— Ma préoccupation la plus forte est mon fils Louis. Il ne comprend pas comment l'Esprit de l'abîme peut arriver à le tromper. Je voudrais le prémunir contre ces attaques subtiles et dangereuses; mais son aveuglement est grand. Je l'avertirais en me communiquant par Marie, mais ce médium est envahi depuis quelques jours par le major qui prend la figure de Lucile et son langage, pour le tromper. Il est fort habile et n'attaque pas les gens en face; il commence d'abord par flatter ce qu'il y a de bons sentiments en eux; mais avec le temps il se fait connaître à ceux que n'aveugle pas la passion, par sa trop vive ardeur à leur dicter des choses extravagantes. Par exemple, ce qu'il dicta à propos des deux incarnations de Marie, qu'il montra comme un exemple unique depuis la création, c'est-à-dire depuis toujours. Cela est absurde; car, dans ce cas, Marie serait la fille la plus prodigieuse qui eût jamais vécu. C'est en donnant d'elle cette idée à Louis, qu'il voulait arriver à lui faire accepter avec confiance et sans examen, tout ce que sa malice inventerait pour le rendre ridicule et même odieux.

De cette façon, au lieu de servir comme il le désire, la cause de la nouvelle révélation, il deviendrait un empêchement à sa divulgation, en la ridiculisant dans sa personne.

Qu'il écoute la voix de la raison qui se fait entendre par l'Esprit de sa mère, et il comblera de joie celle qui l'aime et qu'il aime.

15 NOVEMBRE, 1877.

Communication spontanée du major.

— Je pourrais dire que Mac Mahon se démettra, mais tu ne le croirais pas. Ta radicaille l'emportera; Mac Mahon n'est pas de taille à la vaincre.

Vous serez bientôt en possession du pouvoir. La France, malheureusement, fondera la République.

Radicaille maudite ! tu me combattras; mais je vivrai encore assez longtemps pour essayer de prendre ma revanche.

La papauté périclite. Je le regrette profondément, car c'était le boulevard de ma puissance. Un jour cependant j'espère la rétablir. Ce sera avec le concours des spirites de l'avenir, comme j'ai rétabli le pontificat de Jérusalem, avec le concours des successeurs de ceux qui le détruisirent.

31 JANVIER 1878

Communication de la mère de M. Azerm.

— Vous ne savez pas tout ce qui se passe dans le monde des Esprits. Si votre regard pouvait plonger dans ce monde, vous y constateriez des luttes acharnées entre ses habitants, luttes que celles dont votre monde est le théâtre ne peuvent que très imparfaitement représenter.

Les Esprits du mal n'entendent pas céder le terrain à ceux qui veulent pousser l'humanité dans les voies du progrès moral. Ils comprennent que le jour où le bien serait le plus fort sur la terre, elle deviendrait un séjour inhabitable pour eux. Alors, il leur faudrait forcément ou faire de douloureux efforts pour devenir bons comme les autres, ou se retirer volontairement dans une autre planète inférieure, de crainte d'y être précipités.

— *Le médium.* Nous désirerions, cher Esprit, quelque chose de plus complet. Est-ce trop vous demander ?

— Le complément n'est pas difficile à trouver.

Pour retarder le plus possible ce jour douloureux de leur défaite, les Esprits mauvais cherchent à détourner les hommes de la vérité. Voilà pourquoi ils font tant d'efforts pour empêcher vos amis de répondre à votre appel, et voilà pourquoi vous éprouvez tant de difficultés à obtenir d'eux les communications que vous leur demandez.

Le médium. Comment se fait-il que nous obtenions parfois de bonnes communications et qu'à certaines périodes elles soient toutes mauvaises?

— Cela vient de ce que les Esprits chargés de vous diriger veulent que vous sachiez comment est composé le monde invisible. Si vous n'obteniez que de bonnes communications, vous seriez portés à croire qu'il n'y a que de bons Esprits; et il est bon que vous sachiez, par expérience, qu'il y en a de mauvais. Il faut aussi, pour des raisons que vous connaîtrez plus tard, qu'on laisse aux mauvais Esprits l'illusion de croire qu'ils peuvent lutter, avec des alternatives de succès et de revers, contre les bons, et qu'ils sont égaux en force. Ils ne voient pas les Esprits supérieurs qui par leur intervention pourraient anéantir leurs efforts, et ils ne croient pas à leur existence. De cette façon, leur libre-arbitre n'est point gêné, leur raison trouve l'occasion de s'efforcer. Et il faut que le libre-arbitre soit respecté et que la raison s'exerce. Le progrès de l'Esprit, la grande loi, peut seulement ainsi avoir lieu.

V. TOURNIER.

(A suivre.)

POLARITÉ

Comment et comme quoi grâce à la bonne mère Savate et au papa Tartempion un modeste légume et un barreau aimanté se virent transformés en engins du démon.

Vous connaissez sans doute la bonne mère Savate ? Comment ! vous ne connaissez pas la mère Savate ? Je vais vous dire alors ce qu'elle est. La mère Savate est une bonne femme ultra-quinquagénaire que les plaisantins du village ont nommée ainsi parce que sa démarche n'est pas tout à fait celle d'une jeune nymphe, elle traîne légèrement la savate.

Quant au papa Tartempion, je vous le ferai connaître tout à l'heure. Le hasard m'a fait découvrir dans la bonne mère Savate un sujet sinon d'une grande valeur sous le rapport magnétique, au moins suffisamment convenable pour mes expériences, et comme ma maison sur laquelle, à cause de la branche de science que je cultive il court d'assez mauvaises légendes, est médiocrement notée, j'ai été heureux de pouvoir rencontrer en cette femme une personne que l'odeur de roussi n'effrayait pas trop. Faisant du magnétisme et de l'hypnotisme à outrance, j'étudie en même temps la polarité. Après avoir lu les ouvrages de M[rs] de Rochas, Durville et Chazarain sur la polarité, j'ai voulu m'assurer par moi-même des propriétés magnétiques de certains végétaux et, comme début de mes expériences, je fis choix d'un vulgaire légume, de la carotte, que les botanistes ont baptisée *Daucus carota*, famille des Ombellifères. La mère Savate ayant consenti sans se faire trop prier à se soumettre à mes essais, j'opérai sur elle. Je dois vous prévenir que suivant la théorie polariste, la carotte a deux pôles et une ligne neutre comme un véritable aimant. La sommité est polarisée positivement et l'extrémité conique négativement.

Je fis asseoir ma quinquagénaire, et sur le petit orteil de son pied déchaussé qui est positif, j'appliquai la sommité positive de la carotte. Comme en vertu des lois de la polarité, les pôles de même nom repoussent, contracturent, endorment, au

bout de cinq minutes le pied et la jambe de mon sujet furent tellement contracturés qu'il lui fut impossible de détacher son pied du sol, malgré tous ses efforts. Je maintins pendant quelques minutes encore le magique légume sur le petit orteil, et la paralysie, ou plutôt la contracture, gagna la cuisse et jusqu'à la ceinture.

La bonne femme fut dans le moment étonnée de cet effet qui lui parut étrange, l'effroi même fut sur le point de la gagner. Je m'empressai de la calmer en retournant la carotte et en appliquant l'extrémité conique et négative au même endroit où j'avais appliqué l'extrémité positive. En moins de deux minutes la patiente fut dégagée complètement et reprit l'usage de son pied et de sa jambe. J'essayai de l'endormir avec la même carotte dont j'appliquai le sommet positif au milieu du front positif, à la racine des cheveux. Ma quinquagénaire était moins sensitive à *la partie* supérieure du corps qu'à la partie inférieure. Il me fallut un bon quart d'heure, peut-être même vingt minutes pour l'endormir, mais je réussis, mon succès fut complet. Pour la réveiller, je n'eus qu'à retourner la carotte et à appliquer au même endroit du front l'extrémité inférieure qui est négative. Conformément à cette autre loi de la polarité que les pôles de nom contraire attirent, décontracturent, réveillent, cinq minutes me suffirent pour la tirer de son lourd sommeil. Ce double succès m'encouragea à tenter d'autres expériences du même genre, mais en employant un autre procédé que la carotte qui venait de faire glorieusement ses preuves et que je laissai reposer à l'ombre de ses lauriers, je me servis d'un barreau aimanté. Comme pour la carotte, j'appliquai le pôle positif au front du sujet et je l'endormis à peu près dans le même laps de temps.

Pour le réveiller je changeai de pôle et j'appliquai le pôle négatif. Le réveil ne tarda pas à se produire. J'essayai avec l'aimant de paralyser le pied et la jambe, et je réussis comme la première fois ; je les dégageai en retournant l'aimant comme j'avais retourné la carotte.

Ma bonne mère Savate fut dans l'enchantement, elle me traita de magicien, de thaumaturge, de faiseur de miracles; elle me quitta émerveillée, ravie, transportée. J'étais grand aux yeux de la bonne mère Savate, j'étais un géant, les autres mortels ne lui apparaissaient plus que comme de misérables pygmées. Les flots et l'esprit des dames sont changeants, a dit je ne sais quel poëte ancien. Je ne tardai pas à faire l'épreuve de cette vérité en ce qui concerne la mère Savate ; de retour chez elle, la respectable vieille repassa dans son esprit toutes les expériences auxquelles elle s'était prêtée, il lui parut qu'il y avait en elles quelque chose de louche, de très louche.

Elle conta son aventure à ses voisines qui la répétèrent à d'autres et à d'autres encore, et la carotte prit une vilaine, une très vilaine couleur. Le mot de sorcellerie s'échappa de plusieurs lèvres, et le mari d'une des voisines, le papa Tartempion, qui passe pour une autorité parce qu'il a failli être nommé marguiller — il ne sait lire que les grosses lettres, s'il avait su lire les petites lettres l'affaire était faite, il était appelé à trôner sur le banc d'œuvre, — le papa Tartempion, dis-je, fut prié de peser le pour et le contre, il étudia, il éplucha la question sous toutes ses faces et sa conclusion fut qu'il y avait dans les allures de cette carotte en apparence inoffensive quelque chose de suspect, de tout-à-fait diabolique même. Il crut voir en elle toutes les apparences d'un engin du démon. Le papa Tartempion est considéré au village comme un docteur, voire même comme un oracle, ses décisions sont sans appel, et mon barreau aimanté qui avait rivalisé de gloire avec l'ombellifère, fut comme lui déclaré diabolique et mis à l'index. Je voulus utiliser la mère Savate pour d'autres expériences, mais elle s'y refusa avec énergie, et depuis ce temps je suis assez mal regardé (expression du pays) de certaines personnes. Cela ne m'a pas empêché de trouver d'autres sujets et d'aller mon petit train train. Les gros bonnets de mon endroit continuent de « mal me regarder » et cela me fait rire.

Spectatum admissi risum teneatis amici.

HORACE PELLETIER,
conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir et Cher).

L'Esprit de Charles M. Foster.

Etant un jour tranquillement assise dans ma chambre je fus bien surprise d'apercevoir une ombre qui s'approcha de moi et me demanda la permission de devenir mon guide. N'ayant jusque-là jamais été en relation avec des spirites, encore moins avec des médiums, je fis à cet esprit un assez mauvais accueil. Il me dit qu'il s'appelait Charles M. Foster. Je ne vous connais pas, lui répondis-je.

Quelques jours après, me trouvant en compagnie d'un monsieur, spirite de longue date, je lui demandai s'il avait connaissance d'un certain Charles M. Foster. Certainement, me répondit-il, c'était un puissant médium.

Plus tard me trouvant au camp spirite de Lake

Pleasant, le même Esprit se présenta de nouveau à moi et me dit : « Je désire me matérialiser pour vous dès que j'en aurai l'opportunité, ce qui arrivera au mois d'avril. »

N'ayant jamais assisté à aucun phénomène spirite, j'eus bientôt dans mon ignorance jugé qu'ils étaient impossibles et je ne m'en inquiétai pas davantage.

Ayant entendu parler des séances de Mme Cadwell, je me sentis poussée à y assister une fois par curiosité. Tout à fait étrangère dans son salon où personne ne me connaissait, même de nom, je me préparais à prendre note de toutes les illusions et des fraudes qui allaient se dérouler sous mes yeux, quand à mon grand étonnement, un homme de haute taille et de belle prestance, sortit du cabinet en donnant son nom : Charles M. Foster. Je m'écriai aussitôt : « Si vous êtes réellement celui dont vous donnez le nom, vous devez avoir quelque chose à me dire. » Effectivement, répondit-il, en me tendant la main, je désire vous faire savoir que je serai pour vous un guide véritable et fidèle aussi longtemps que durera votre incarnation.

Un jour que cet Esprit s'était de nouveau manifesté à moi, je lui fis part des doutes que j'avais à son sujet et sur son identité. Bien, répondit-il, regardez votre bras. Je relevai la manche de ma robe et je ne fus pas peu étonnée d'y voir écrit en caractères rouges le nom de Charles M. Foster. Je ne savais pas encore alors que c'était là ce qui caractérisait sa médiumnité.

Un autre jour, dès que je fus rentrée d'une séance chez Mme Cadwell, je lui demandai pourquoi il s'annonçait chez moi simplement par ces mots : « Charles est ici, » et dans les séances publiques par Charles M. Foster, lui faisant remarquer que j'aimais mieux la première manière de se faire connaître. Quelques jours après, étant à la séance de Mme Cadwell, à peine l'Esprit fut-il dehors du cabinet, que l'entendis sa voix disant : « Charles est ici. » Je n'avais confié à personne ce que j'avais dit à Foster.

Un jeudi du mois de juin, cet Esprit s'emparant de ma main, écrivit ces mots : « Prenez courage, ma chérie, votre compagnon terrestre sera bientôt avec nous dans le monde des Esprits. »

Je ne crus pas alors que la chose fût possible, car mon mari jouissait d'une santé parfaite. Le dimanche suivant, Foster écrivit de nouveau : « Préparez-vous, le temps approche. » Le mardi suivant, mon mari se noya en faisant une course en bateau. Ce malheur m'abattit à tel point que j'eus peur d'en perdre la raison ; pleurant et priant, je demandais aux ondes de me rendre au moins le cadavre du cher défunt. Le samedi mon guide fidèle écrivit de nouveau : « Le corps est retrouvé, dans quelques heures vous saurez tout. » Il était neuf heures du matin et à midi et demi un officier public m'apporta ce message : « Le corps a été trouvé ce matin à neuf heures. »

Mollier Renouf.

(Annali dello spiritismo, novembre 1890.

Madame Blavatsky se communique

—

On sait que d'après l'école théosophique dont Mme Blavatsky était le représentant le plus autorisé, rarement ou jamais les esprits des défunts se seraient manifestés ; l'esprit de l'homme étant souvent annihilé après la mort, les spirites ne pourraient avoir de communications qu'avec des fantômes, espèces d'émanations ou défroques de corps morts, des élémentaires, des élémentals, des larves, etc., etc.

Or, nous voyons, dans la revue *l'Aurore*, dirigée par la duchesse de Caithness, numéro de mai, que le jour de sa mort, Mme Blavatsky aurait fait savoir à cette dame qu'elle avait passé à une autre sphère, nouvelle qui fut confirmée le lendemain par les journaux. L'apparition exprima une grande terreur à la pensée que son corps allait être incinéré, elle craignait par là de perdre sa personnalité. Quelques jours après, seconde visite de Mme Blavatsky venant rétracter plus spécialement quelques-uns de ses enseignements ayant rapport aux phénomènes spirituels. « Je ne pus m'empêcher, dit la duchesse de Caithness, de lui faire observer que ses disciples les plus ardents hésiteraient à prêter aucune attention à un message qui serait censé venir d'elle, puisqu'ils sont forcés de considérer tous les phénomènes de ce genre comme étant produits par des fantômes, en sorte que les prendre au sérieux serait rejeter un de ses enseignements les plus précis, et rendre les armes aux spiritualistes. Elle sembla fort affectée de cette remarque et nous affirma avec véhémence qu'elle n'était point un fantôme, mais bien son propre Moi réel et véritable, et les signes de regret au sujet de la « grande erreur » ainsi qu'elle l'appelle maintenant, erreur qu'elle avait été entraînée à adopter et à enseigner, étaient trop évidents pour qu'il fût possible de douter que nous communiquions réellement avec le véritable esprit de notre amie. »

Nous lisons d'autre part dans une lettre publiée par le journal *Light* de Londres, du 13 juin, le passage suivant qui a bien sa signification :

« Je me suis rendu hier soir, accompagné de quatre dames, chez M. Husk pour une séance

privée, dans le but de fournir à mon père, décédé dernièrement, l'occasion de pouvoir se montrer comme il en avait exprimé le désir à plusieurs reprises, par la médiumnité de ma femme. Après que plusieurs formes eurent apparu, il en vint une qui se dirigea vers ma femme, et dont j'attendais la venue avec anxiété croyant sûrement que c'était mon père. Mais c'était une femme qui me regarda en face avec des yeux si graves, si sérieux, si étonnants qu'il m'est avis que quiconque les voyant une fois seulement comme je l'avais vu dans un récent petit portrait publié dans l'*Illustrated London News* ne pourrait jamais les oublier. Donc je lui dis : « Etes-vous H.-P. Blavatsky ? » sur quoi la figure vint de nouveau près de moi faisant trois fois signe de la tête, et à ma demande Mme Blavatsky se montra à chacun des assistants. Puis sur uu ton doux et avec un accent étranger agréablement teinté, elle remarqua : « La fournaise, comme vous le voyez, ne m'a pas consumée entièrement. »

GEORGES DAVIS.

South Norwood, 7 juin 1891.

Correspondance.

Un frère en croyance nous écrit :

« Messieurs,

» Dans votre numéro du 15 juin, article Bibliographie, vous émettez une opinion au sujet de la séparation des Eglises et de l'Etat que je crois devoir combattre.

» Vous demandez s'il est bien certain que l'abolition du budget des cultes porterait le coup mortel au cléricalisme. C'est n'envisager la question qu'au point de vue du tort qui peut être causé à des adversaires séculaires. Ce n'est point par ce côté, me paraît-il, que nous devons juger d'un principe ; nous devons examiner s'il est juste et rationnel. Cette conviction acquise, nous devons travailler à la mise en pratique de l'idée sans trop nous préoccuper des résultats. Est-il admissible que des citoyens paient de leurs deniers des hommes qui vont en public combattre les principes de ceux qui les entretiennent, insulter ce qu'ils ont de plus cher au monde ? Voilà pourtant la situation dans laquelle nous nous trouvons en Belgique, nous tous libre-penseurs religieux, dissidents quelconques non officiellement reconnus ! Chaque citoyen contribue pour sa part à un budget des cultes énorme salariant des adversaires qui même en temps de gouvernement libéral combattent celui-ci à outrance. Quelle logique !

» Vous citez les Etats-Unis. Ont-ils là-bas à se plaindre de la mesure prise ? Un premier résultat acquis c'est que l'Eglise catholique s'y est rapprochée des prolétaires, s'est démocratisée. A l'heure actuelle, elle lutte pour l'émancipation des petits et ici elle travaille... à l'écrasement des faibles de concert avec ceux qui détiennent le pouvoir, unis aux classes soi-disant dirigeantes. Encore est-il bon d'observer que l'Eglise catholique américaine a subi l'évolution dans des milieux très peu développés intellectuellement, parmi les populations nègres, par exemple, et dans les villes où elle n'a pu en rien arrêter l'élan des idées modernes... »

Nota. — Ce que nous avons dit et ce que nous maintenons, c'est que la suppression du fameux budget ne portera pas nécessairement le coup de grâce au cléricalisme ; qu'aux Etats-Unis, par exemple où le gouvernement n'accorde et n'a jamais accordé aucun subside au catholicisme, celui-ci ne fleurit et ne progresse pas moins d'une façon inquiétante. Les procédés sont identiquement les mêmes qu'ici. C'est par l'école, la compression des consciences, la captation des héritages que le catholicisme se développe. La presse de ce pays ne cesse de jeter le cri d'alarme, mais là comme chez nous elle refuse d'aborder d'une manière sérieuse l'examen des principes spirites, ce qui serait le meilleur moyen selon nous de combattre le cléricalisme.

L'opinion de M. Tarde, publiciste français, au sujet du droit de vote, dont s'occupe notre correspondant trop longuement dans la seconde partie de sa lettre, peut être envisagée et appréciée à divers points de vue. Nous ne croyons pas devoir nous étendre sur une question qui a été débattue à satiété dans les journaux socialistes et politiques. En ce qui concerne la Belgique, nous avons fait connaître dernièrement encore notre préférence pour le suffrage universel pur et simple. C'est le mode de votation qui nous paraît le plus pratique dans l'état actuel de la situation.

* * *

Le comité du groupe *l'Union*, rue d'Or, 4, à Bruxelles, nous adresse la lettre suivante :

« Messieurs,

» Nous avons appris avec grand plaisir par l'organe *le Messager* qu'il y a projet d'une Fédération spirite belge.

» Le groupe *l'Union*, de Bruxelles, applaudit à cette heureuse idée et y adhère de tout cœur ; il est plus que temps que le monde spirite montre de la vitalité ; il est surtout à désirer que nulle

part on ne trouve ce vain amour-propre qui consiste à n'oser se déclarer hautement *spirite*. Eh quoi! on craindrait d'affirmer appartenir à une doctrine enseignant les grandes vérités, n'appuyant les convictions que sur des faits positifs indépendants de toute religion! Ce serait nous laisser dépasser par les occultistes qui se proclament bien haut; ce serait nous laisser dépasser par les athées libres-penseurs, si puissants par les centaines de groupes fédérés et organisés.

» Nous comptons dans nos rangs de nombreux savants de grand mérite qui, par leur collaboration à l'étude des phénomènes spirites, ont su leur donner un caractère scientifique. Cela doit nous encourager à faire entendre notre voix, à apporter tous une pierre à l'édifice commun. Que tous les adeptes se fassent un devoir de soutenir le journal *le Messager* afin de lui donner les moyens de se répandre; c'est par la presse que toute chose nouvelle se propage le mieux. Que ceux qui ont la parole facile la répande abondamment partout. Que tous nous fassions le sacrifice de quelque pécule pour enrichir nos bibliothèques, enfin que l'union soit notre apanage et nous aurons bien mérité de l'avenir.

» *Les membres du Comité :*

» PIERRARD et G. DOSSAER. »

Preuves d'existence du deuxième corps adjoint au corps humain.

Lorsqu'un membre, bras ou jambe, a été supprimé dans l'organisme corporel tangible, il arrive fréquemment que celui qui a été victime de l'amputation de ce membre, ressent des douleurs plus ou moins caractérisées qui lui en rappellent la présence, car ces douleurs se manifestent sur tout le parcours de l'organe qui a été retranché, et principalement à ses extrémités, comme si cette partie du corps n'eût pas été amputée.

A quelle cause attribuer un tel phénomène si ce n'est à la présence permanente de l'âme qui rayonne dans le réseau nerveux du deuxième et du troisième corps, comme elle rayonne dans le réseau nerveux du premier, leur donnant ainsi à tous leur sensibilité ?

Cependant, le deuxième corps, tout particulièrement uni au corps humain proprement dit, est le seul qui participe aux souffrances de celui-ci, et même d'une manière bien atténuée, tandis que le troisième corps, étant par sa nature en communion plus complète avec l'âme, se trouve ainsi qu'elle, assurément, exonéré des souffrances organiques. Mais quand l'amputation d'un membre a lieu, ce n'est que le premier corps qui la subit, les deux autres y échappent en raison de la grande ténuité de leur matière constituante qui ne peut éprouver aucune atteinte.

Il arrive, ainsi que le fait voir l'observation, qu'à certaines époques de l'année, sous l'influence des variations atmosphériques, la douleur se réveille là où a été opérée la section du membre. Et comme cette douleur est permanente également pour le deuxième corps, en raison des sympathies corporelles, elle poursuit son cours en celui-ci jusqu'à l'extrémité du membre qui n'a cessé d'être présent en ce corps. Telle est la preuve convaincante de l'existence de ce dernier, existence qui ne peut se confondre avec celle de l'âme, car celle-ci, qui est le siége de la pensée, n'a d'autre habitacle que le cerveau; ou bien alors l'action pensante se ferait aussi bien sentir dans les pieds ou dans les mains que dans cet organe, ce qui n'a pas lieu.

(Extrait de l'ouvrage de M. A. d'Anglemont : *L'Hypnotisme, le Magnétisme, la Médiumnité scientifiquement démontrés.*)

Nécrologie

Le 14 juillet dernier ont eu lieu à Ougrée les funérailles spirites de M. Ferdinand Delcroix.

A la maison mortuaire, M. Engel a dit la prière de circonstance et le cortége composé de plus de 2000 personnes s'est ensuite dirigé vers le cimetière communal, précédé de la section musicale et du drapeau de l'*Union Spirite* de Seraing.

On remarquait dans cet imposant cortége des dames et des demoiselles au nombre d'environ 500, marchant immédiatement après les membres de la famille, ce qui a laissé la meilleure impression. La foule énorme formant le convoi funèbre témoignait de l'estime profonde dont jouissait M. Delcroix qui avait su par une vie laborieuse, une nature honnête et un caractère loyal gagner les sympathies de ses concitoyens.

Au cimetière, devant la foule profondément attentive, M. Engel a retracé longuement la vie du défunt et défini les croyances spirites que le frère Delcroix sut toujours défendre avec ardeur.

Ensuite M. Gustave Gony, au nom de la *Fédération Spirite* de la région de Liége a rendu aussi en excellents termes l'hommage fraternel et mérité que nous devons tous aux hommes de cœur qui se font les apôtres des idées larges et généreuses. Le *Réveil* de Seraing a inséré dans son n° du 19 juillet l'excellent discours prononcé par notre ami M. Gony. L'espace nous manque pour reproduire ces deux discours très étendus.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C[mes] LE NUMÉRO 20e ANNÉE — N° 4 Liége, 15 Août 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Fédération spirite belge.

—

L'appel que nous avons adressé aux spirites belges, de se réunir à Bruxelles, à l'effet de poser les bases d'une fédération nationale a été entendu. Les adhésions sont arrivées nombreuses de toute part, groupes organisés, groupes intimes. spirites isolés y ont répondu avec un empressement qui nous fait augurer un succès complet. L'idée n'est pas nouvelle. Un premier essai de fédération a été tenté en Belgique. Mais soit que les bases sur lesquelles elle était assise' ne fussent pas assez solides, soit que certaines clauses des statuts en aient rendu le fonctionnement trop difficile, elle n'a pas produit les effets que nous en attendions. Mûrie par l'expérience, celle que nous avons en vue se présente sous des conditions plus favorables qui en assureront le succès. Notre fédération ne sera que la genèse, l'appel d'une fédération universelle, à laquelle seront conviés tous les spirites du monde entier. Il y a cinq ans M. W. Stainton Moses, de Londres formula un projet de confédération internationale des sociétés spirites. Mais l'idée parut prématurée. En effet, il eût été difficile, à cette époque, de réunir en un seul faisceau les groupes innombrables répandus sur la surface du globe. Il fallait préalablement que cette fédération internationale universelle fût précédée par l'établissement de fédérations régionales, lesquelles seraient reliées entre elles et formeraient un tout compact. Le moment est venu où le projet de M. W. Stainton Moses pourra se réaliser.

L'heure des fédérations spirites a sonné. L'Espagne a ouvert la voie. En Europe comme en Amérique tous les grands centres de langue espagnole, ont établi des fédérations régionales et plusieurs d'entre elles fonctionnent régulièrement depuis plusieurs années. Citons les principales dans la péninsule : Fédération andalouse, dont la réunion, à laquelle étaient représentés vingt et un groupes spirites a eu lieu le 21 juillet dernier ; Fédération Catalane, tenue à Barcelone sous la présidence de M. Torrès de Solanot et la vice présidence de Mme Domengo y Solès ; en dernier lieu, établissement à Barcelone, sous la dénomination de *Fraternité universelle,* d'une fédération à laquelle *El Critério espiritista* de Barcelone qui en est l'initiateur, convie toutes les sociétés spirites de toutes les nations à s'associer. Elle établit sept grades par lesquels doivent passer les initiés. La France et la Belgique marchent dans la même voie. Reims a vu, il y a deux ans, se réunir tous les groupes de la circonscription de l'Est de la France qui se sont formés en Fédération régionale. M. Léon Denis, le sympathique auteur du livre : *Après la Mort*, parcourt en apôtre dévoué les centres principaux des départements de l'intérieur et de l'Ouest et y crée des groupes nombreux qu'il reliera ensuite en faisceau puissant.

En Belgique, le mouvement spirite prend de larges proportions. La colonie spirite au pays de Liége, qui se subdivise en de nombreux groupes, organisées à Liége, Verviers, Seraing, Chênée, etc., possède depuis plusieurs années sa Fédération régionale qui vient de clore son congrès annuel, auquel ont pris part plus de 600 membres et dans lequel des résolutions importantes ont

été prises. Le bassin de Charleroi, qui compte plus de cinquante groupes a également sa fédération régionale qui fonctionne avec ordre et régularité. Bruxelles est en voie de reprendre le rang qu'il n'aurait jamais dû abandonner. Conjointement avec la fédération spirite, Bruxelles, Liége, et le bassin de Charleroi ont établi des sociétés d'enterrement laïque, auxquelles se sont affiliés les spirites de chacun de ces centres. Cette institution se soude naturellement aux fédérations régionales et complète l'union des spirites entre eux. Avec de tels éléments, nul doute que le projet de fédération nationale que nous avons en vue n'obtienne un succès complet.

B. MARTIN.

* * *

Un projet de règlement sera soumis à l'assemblée de septembre qui aura la mission de le discuter et de l'arrêter d'une manière définitive.

ARTICLE 1er. — La Fédération nationale se compose des groupes, sociétés et fédérations régionales adhérentes ainsi que de membres isolés.

ART. 2. — Toutes les mesures importantes seront soumises aux fédérés par voie de referendum.

ART. 3. — Une assemblée générale des fédérés de Belgique aura lieu tous les trois ans au mois de septembre et sera tenue successivement dans les principales villes du pays.

ART. 4. — Le congrès ou assemblée générale nommera à chaque réunion les membres du comité pour un terme de trois ans. En cas de décès ou de démission de l'un des membres du comité, il sera procédé à son remplacement dans les trois mois, par voie de referendum et le membre élu continuera le mandat de son prédécesseur jusqu'à l'expiration du terme.

ART. 5. — Le comité est composé de 7 membres choisis dans les provinces de la Belgique où existent des fédérations régionales. Il se composera d'un président, d'un vice-président, d'un trésorier, d'un secrétaire et de deux commissaires. Les membres du comité sont rééligibles.

ART. 6. — Les membres du comité se partageront la Belgique divisée en autant de sections qu'il y a de membres et dont chacun prendra la direction.

ART. 7. — Chaque membre visitera une fois par mois un des groupes de sa section. En tout temps il correspondra avec eux.

ART. 8. — Aucune cotisation ne sera imposée. Les menus frais de correspondance, de location de la salle où se tiendront les réunions, etc., seront couverts par des dons volontaires.

ART. 9. — Le comité se réunit, sur l'invitation du président, une fois par trimestre.

ART. 10. — Un conseil national est formé du comité exécutif et délégués des groupes fédérés de chacune des sept sections régionales. Chaque section a droit à un délégué par cinquante membres. Leur mandat est annuel. Le conseil national se réunit une fois par an, au mois de septembre.

ART. 11. — Il prend connaissance des rapports des sociétés et groupes affiliés; décide des mesures de propagande et de ce qui peut contribuer au progrès du spiritisme en Belgique.

ART. 12. — Toutes les questions sont résolues par le conseil fédéral, sauf le recours indiqué à l'article 2 du présent règlement.

ART. 13. — Le siège social est à *Bruxelles*.

* * *

Un projet complémentaire a été formulé par M. Duparque de Chênée.

Le voici en substance.

L'enseignement du spiritisme devant être proportionné aux aptitudes et aux facultés d'assimilation de chaque adepte, nous croyons qu'il est désirable qu'il y ait trois ordres d'initiation, savoir : les aspirants, les initiés et les initiateurs.

1° Pour être aspirant il faut une conduite exempte de tout reproche et connaître les éléments du spiritisme tels qu'ils sont exposés dans l'ouvrage d'Allan Kardec : *Qu'est-ce que le spiritisme?*

2° Pour être initié il faut pouvoir répondre à toutes les questions traitées dans les cinq volumes d'Allan Kardec et *Après la Mort* de M. L. Denis.

3° Pour être initiateur il faut connaître les éléments de physiologie humaine, surtout les fonctions du système nerveux; les principes du magnétisme et de l'hypnotisme; établir la différence qui les distingue; connaître les divers genres de médiumnités, leur pratique, leurs dangers.

Ces projets seront discutés en comité d'abord et ensuite soumis à l'assemblée générale.

La réunion aura lieu le premier dimanche de septembre et sera reprise après deux heures de sursis à 2 heures après-midi.

Le Messager du 1er septembre indiquera le local ou elle sera tenue.

La vraie morale

—

La morale n'est pas et ne saurait être jamais une chose chimérique, car elle s'appuie toujours sur les fondements les plus sérieux de l'être dont

on fait l'étude; dire cependant que la morale n'est pas le plus souvent une chose de convention, ce serait commettre sans le savoir ou sans le vouloir, une erreur véritable. Tout est convention sur la terre, car la vérité ne s'y présente que voilée, à cause de la faiblesse des yeux destinés à la contempler. Ce qui touche à la morale est donc sujet à la loi du progrès comme toutes choses, et à mesure que l'être intelligent avance dans sa voie, il devient naturellement plus moral, bien que, quelquefois, il semble reculer.

Ce ne sont que des apparences qui, à cause de l'ignorance et de la fausse interprétation des choses semblent parfois, mais faussement une réalité. L'être ne recule pas moralement, pas plus que sous le rapport intellectuel; si l'intelligence semble quelquefois baisser dans l'homme, il n'y a là qu'un trompe-l'œil, ce sont les organes corporels qui baissent et se détériorent, et non la lumière intellectuelle elle-même. Quand les glaces transparentes d'une lanterne sont bien brillantes, la lumière qui s'y trouve intérieurement les traverse sans effort et va projeter au loin sa clarté limpide et agréable à voir au milieu des ténèbres de la nuit; si les verres de la lanterne sont peu propres et enfumés, la lumière qu'elle donne est sale et peu engageante et cependant elle a la même force et la même pureté en elle-même.

Il en est ainsi de l'intelligence, il en est ainsi du sens moral; ni l'une ni l'autre, ni l'intelligence, ni le sens moral ne diminuent ni ne baissent dans l'être, ils augmentent et s'élèvent au contraire chaque jour davantage et à chaque pas nouveau fait en avant. Mais il faut chercher la morale là où elle est et non où elle n'est pas, il faut l'appuyer autant que possible sur un fondement solide qui ne laisse rien à désirer au moment où on l'emploie et qui soit de nature à s'accommoder de toutes les tranformations nécessaires à l'accomplissement du progrès. La tyrannie, la sujétion, la domination capricieuse en vue de l'intronisation d'un pouvoir quelconque, ne sauraient rien avoir de commun avec la vraie morale.

Le vrai pouvoir est dans l'être, il existe par lui-même sans que personne ait le droit ou la faculté de l'établir ou de le créer; il n'est de véritable puissance, de puissance certaine et positivement réelle que celle qui est infuse dans l'être, car celle-là vient certainement de Dieu. C'est la récompense de travaux jadis accomplis par ce même être qui lui ont mérité nous ne dirons pas cette faveur ou cette distinction, mais bien cette justice; en effet tout est justice et c'est là la sublimité absolue de la morale divine. Toute justice doit être morale, c'est à dire aussi parfaite que possible; plus elle s'élève, plus elle est parfaite, plus elle est morale et conforme par conséquent à la pensée divine, à la pensée du Tout-Puissant, créateur de toutes choses.

C'est en lui qu'est la justice, la morale, la perfection absolue, tellement au-dessus de ce qu'on peut imaginer jamais, qu'aucune parole, qu'aucune pensée même inexprimée faute de termes connus, ne peuvent en donner une idée. Mais cette idée on la possède par un bout et on y pénètre chaque jour davantage de manière à la mieux connaître et à ne plus se laisser beaucoup arrêter par telles ou telles différences de formes, toutes incapables d'exercer la plus petite influence réelle sur le fond.

La pensée divine, la pensée morale par excellence, remplit tout, féconde tout et ne laisse nulle part un vide quelqu'il soit, qui deviendrait nécessairement une inutilité. Or, il n'en est pas, il n'en existe pas, tout est utile et a un caractère de nécessité, que rien ne saurait enlever ; la loi qui régit toutes choses, tant en ce qui touche le moral qu'en ce qui touche le physique, est l'œuvre d'un législateur qui ne se trompe ni sur les principes ni sur les conséquences des choses.

Le bien, c'est la connaissance de ces choses et la ferme intention de ne pas s'écarter de la ligne tracée naturellement par cette même connaissance qui est pour l'être humain une boussole aussi sûre que possible ; le mal c'est l'absence de cette connaissance, c'est l'absence de cette lumière qu'elle porte avec elle. Le mal c'est l'absence du bien et ce n'en est pas même encore l'absence absolue, car il n'est pas de mal sur la terre qui ne soit mitigé de quelque bien, pas plus qu'on ne saurait y trouver quelque bien qui ne porterait pas avec lui une trace du mal ; tel est le sort des mondes qui n'ont pas encore atteint un assez haut degré d'avancement, nous ne disons pas de perfection, car ce mot ne saurait être raisonnablement prononcé en ce qui touche les choses de la terre.

On peut cependant leur donner un certain caractère qui les dirige de ce côté, mais cela doit être envisagé à un point de vue tellement relatif qu'il n'y a pas un grand fonds à faire là-dessus. Il ne faut pas croire cependant que la conquête d'une certaine perfection ou plutôt d'un certain avancement inconnu jusqu'ici soit interdite ; les progrès maintenant accomplis malgré des difficultés sans nombre, sont un sûr garant de ce qui peut être fait encore dans l'avenir ; le passé a fait le présent, le présent va faire l'avenir. La vraie morale c'est la charité, l'amour du prochain sans distinction de castes, de sectes, d'opinions diverses, de

nationalités, sans distinction du plus ou moins d'avancement conquis jusqu'à l'heure présente par les uns ou les autres.

Nous savons bien qu'à mesure qu'on avance dans la voie du progrès il se crée des sympathies nouvelles et qu'il se forme aussi des antipathies contre lesquelles on lutte quelquefois vainement; ce qu'il faut ou plutôt ce qu'on doit appeler de tous ses vœux, c'est que les sympathies nouvelles ne nuisent pas aux sympathies anciennes, c'est surtout qu'elles ne créent pas des antipathies correspondantes. Favoriser les sympathies, travailler avec instance à leur développement par la transformation continue des sentiments haineux et antipathiques, voilà la tâche que les maîtres en vraie morale doivent surtout s'appliquer à remplir.

Ne sont pas maîtres en vraie morale ceux qui divisent au lieu d'unir, ceux qui sous prétexte d'orthodoxie prêchent la haine et la discorde, et creusent à tous les moments des divisions de plus en plus profondes entre des hommes dont le premier et le principal désir doit être l'union de tous dans une commune pensée. Elle existe cette pensée commune, elle est au fond de tous les cœurs, elle rayonne dans toutes les intelligences, elle réchauffe les âmes et leur fait présager un avenir de vrai progrès et de liberté véritable. Elle existe et il n'y a qu'à la formuler et à faire entrevoir les fruits vraiment précieux qu'elle doit nécessairement porter pour la faire accepter dans un avenir très prochain.

La vraie morale ne condamne pas la liberté, bien au contraire, c'est sur elle qu'elle s'établit, c'est sur ce solide piédestal qu'elle s'établit ; c'est de là qu'elle rayonne dans les âmes, leur donnant la force et la chaleur qui sont nécessaires à l'accomplissement de leurs destinées. L'amour du genre humain, voilà le principe ; cet amour des hommes n'exclut pas l'amour de Dieu, cette force sublime qui transforme en héros ceux qui la possèdent réellement et auprès de laquelle tout autre prétendue force n'est rien. L'amour du genre humain s'augmente de tout ce que porte en lui l'amour de Dieu, c'est par l'idée de Dieu qu'il se complète et acquiert dans les âmes toute la force qui lui est nécessaire pour produire les bienfaisants effets qu'on doit attendre de lui.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

A propos du projet de loi sur l'hypnotisme

Les journaux annoncent que la section centrale chargée de l'examen du projet de loi sur l'hypnotisme, conclut à l'adoption de ce projet, sauf une modification.

Une loi est nécessaire sans doute, pour parer aux abus ; mais sera-t-elle, pourra-t-elle être bien faite, vu les obscurités qui entourent encore la question ?

Le projet semble prouver le contraire.

L'article premier punit d'un emprisonnement et d'une amende, quiconque aura donné une séance publique d'hypnotisme. Ce sera mal récompenser ceux qui ont forcé l'opinion publique, d'abord, les médecins, ensuite, et l'Académie de médecine de Paris, en dernier lieu, à admettre que l'hypnotisme n'est pas un vain mot. Mais, s'il y a abus, une restriction se comprend; seulement l'opinion publique ne sera plus tenue en éveil. Les détenteurs officiels de la science n'en profiteront-ils pas pour se renfermer de nouveau dans cette délicieuse routine dont il est si difficile de les tirer au grand dam de ceux qui souffrent ?

L'article deux dit que nul, à part les médecins, ne pourra hypnotiser, même en particulier, les personnes qui n'ont pas atteint l'âge de 18 ans.

La section centrale voudrait 21 ans. C'est la seule modification au projet qu'elle propose.

Les médecins seront donc seuls à remplir une mission dont ils n'ont généralement qu'une idée vague, vu que l'Université ne leur a pas donné le moindre enseignement à ce sujet et qu'aujourd'hui encore, quand ils s'occupent théoriquement d'hypnotisme, ils ne le font guère que pour en contester les bienfaits.

Des gens qui ont fait une étude spéciale de la question, comme M. Delbœuf, professeur à l'Université de Liége, et M. A. Bonjean, avocat à Verviers, seront traités en interdits.

Supposons un père de famille qui craint qu'on abuse de ses filles ou qu'on fasse faire des actes malhonnêtes à ses garçons, par le pouvoir de l'hypnotisme. Il voudra les faire endormir, non pour les rendre plus magnétisables encore, comme d'aucuns le croient, mais pour les empêcher d'être la victime du premier hypnotiseur venu. C'est à son médecin qu'il devra s'adresser. Celui-ci, comme beaucoup de ses confrères, ignorant le magnétisme, en contestera les bienfaits. Pour éviter cet écueil, notre père de famille recherchera donc un expérimentateur consciencieux, qui, faute de diplôme, deviendra passible d'une amende et d'un emprisonnement, pour avoir rendu service.

La conclusion de ces observations, c'est qu'il faut, tout en instituant l'enseignement de l'hypnotisme dans les Universités, agréer comme hypnotiseurs ceux qui pourront passer un examen pratique, en laissant à ces opérateurs la respon-

sabilité de leurs actes, tout comme on la laisse déjà aux pharmaciens.

Au reste, il n'est pas certain que tous les médecins pourront opérer eux-mêmes convenablement; on se fatigue d'une manière particulière en hypnotisant et les plus forts mêmes, pour résister, doivent réparer leurs forces en conséquence.

Si l'on ne prend pas les mesures que nous signalons, la loi sera injuste à l'égard de ceux qui ont travaillé envers et contre tous à faire connaître l'hypnotisme ; elle empêchera pendant longtemps encore le public de profiter des bienfaits de cette nouvelle science et, finalement, elle viendra en aide aux personnes qui ne demandent qu'à mettre la lumière sous le boisseau.

Espérons donc que nos législateurs n'admettront pas sans d'importantes modifications la loi qui leur est proposée. A. D.

(*L'Union libérale* de Verviers).

Un prêtre socialiste

Un prêtre catholique français, sorti depuis douze ans du séminaire de Toulouse, et attaché à l'église de Passy, est devenu socialiste. Il a voulu publier un livre. L'archevêque de Paris le lui a défendu et l'a invité, le mois dernier, à faire une retraite chez les jésuites. Comme il s'y refusait, on lui a défendu da célébrer la messe.

L'abbé Jouet a été interviewé par le *XIXe Siècle* et il a dit des choses qu'il est intéressant de reproduire, car l'évolution de ce prêtre deviendra certainement celle de bien d'autres. Il n'est pas douteux, en effet, que beaucoup d'honnêtes gens, appartenant au bas clergé, n'attendent que la possibilité de reprendre leur indépendance pour rompre avec la tyrannie réactionnaire de l'Eglise romaine.

Voici le programme de l'abbé Jouet:

Rétablir les principes du christianisme primitif, démocratique et socialiste, reposant, non sur un *Crédo* quelconque, mais sur la justice et l'honnêteté; *de telle sorte que la libre-pensée elle-même puisse l'accepter*. La vraie religion, dit l'apôtre, n'est que justice, charité et bienfaisance.

Pour cela, détruire l'organisation religieuse actuelle, la sacerdocratie romaine, née du Concordat, et véritable féodalité d'église, aussi oppressive qu'antichrétienne.

Et pour la détruire, montrer qu'elle ne repose que sur le mensonge et l'usurpation.

— Je n'entends point, dit-il, établir l'égalité universelle parmi les hommes. Mais nous devons tendre à un compromis permettant de soustraire dans la plus large mesure possible le travailleur à l'omnipotence du capital. Et pour atteindre ce but, il faut d'abord revenir au christianisme primitif, travesti depuis plusieurs siècles pour servir les intérêts et les ambitions d'hommes qui constituent sous la bannière de la papauté, une féodalité tout aussi dangereuse que l'aristocratie au moyen-âge et la juiverie dans l'époque moderne.

L'abbé Jouet rappelle ensuite les premiers siècles de l'Eglise, le judaïsme et le christianisme se sont confondus. J'ajouterai que saint Paul conservait dans son église ceux qui niaient la divinité et la résurrection du Christ. Cette divinité, qui n'a été érigée en dogme qu'au troisième siècle, dérive non point du christianisme, mais de la philosophie grécoromane.

Quant à l'Eucharistie, elle n'était dans le principe qu'un banquet où les chrétiens fraternisaient, mangeant le pain en souvenir du Christ ; quelque chose comme un banquet socialiste d'aujourd'hui où l'on porte un toast à la mémoire d'une gloire vénérée.

L'obligation de croire à la présence réelle ne remonte qu'au XIIe siècle, et Tertullien, qui a guidé l'enseignement officiel de Rome pendant trois cents ans, ne l'a jamais admise.

De même pour la confession et nombre d'autres pratiques.

Les textes des pères de l'Eglise sont constamments dénaturés. Et il suffira de les prendre dans leur intégrité pour convaincre d'imposture tous partisans du système actuel.

Voici la conclusion du prêtre devenu socialiste :

Quant au culte, il y aura probablement toujours des gens qui en voudront. Qu'on leur en donne mais en le simplifiant et en le rendant raisonnable. Que le prêtre, au lieu d'être comme aujourd'hui, avant tout, le ministre du culte, redevienne l'apôtre socialiste continuant les traditions de Jésus. *(Echo de Liége.)*

Correspondance.

Tours, le 6 août 1891.

Messieurs et chers coreligionnaires,

Le Spiritisme vient de perdre un de ses plus anciens, de ses plus éminents, de ses plus courageux propagateurs: M. T. Jaubert, vice-président honoraire du tribunal civil de Carcassonne, est mort avant-hier matin dans cette ville.

M. Jaubert s'occupait du phénomène de la *table parlante* dès le commencement de l'année 1852, c'est à dire à une époque où, si je ne me

trompe, le mot de Spiritisme n'était pas encore inventé. Le courage qu'il mit à proclamer alors la possibilité de communiquer avec les morts lui valut des ennuis bien grands. Que de railleries! que de moqueries! que de calomnies il eut alors à supporter! On le disait fou; on s'attendait à chaque instant à le voir commettre quelque extravagance, dans la direction des débats de la police correctionnelle, et l'on s'étonnait de l'intelligence et de l'habileté remarquables avec lesquelles il s'acquittait de ces difficiles fonctions.

Quand le président du tribunal prit sa retraite, il était tout naturellement désigné pour lui succéder, et il s'y attendait, et c'était sa légitime ambition et son plus cher désir. Mais il avait compté sans le clergé, très influent, comme on sait, sous l'empire. L'évêque partit pour Paris avec le dessein d'éviter à tout prix le scandale de la nomination d'un spirite à la présidence du tribunal.

Le ministre Baroche l'aurait cependant nommé, malgré cette intervention, s'il avait voulu consentir à mettre un seul instant, comme on dit, son drapeau dans sa poche. Mais il ne voulut pas. J'ai vu la lettre très digne qu'il écrivit alors au ministre et dans laquelle il professait hautement sa foi. Il manqua la présidence, mais il eut l'approbation de sa conscience, ce qui était bien préférable.

Tous les spirites connaissent ses *Fables et Poésies diverses, dictées par un Esprit frappeur*, dont quelques-unes obtinrent des récompenses à divers concours, notamment aux jeux floraux de Toulouse.

Le succès de cette publication fut très grand et contribua beaucoup à la propagation de l'idée spirite, à cause de la qualité du médium.

M. Jaubert était, depuis environ quatre ans, dans un déplorable état de santé, qui fait de sa mort une délivrance.

Saluons avec respect ce vieux lutteur qui part et nous devance dans ce monde où la récompense attend ceux qui, comme lui, ont soutenu, sans faiblir, le combat en faveur de la vérité.

Votre dévoué V. Tournier.

Voici le discours remarquable que mon ami, M. Lades-Gout, sénateur de l'Aude, a prononcé sur la tombe de M. Jaubert :

« Au moment de rendre à la terre l'enveloppe mortelle de celui qui fut Timoléon Jaubert, j'accomplis un devoir sacré en venant, au nom de ses nombreux amis, dont j'étais, apporter ici l'hommage de nos affectueux regrets et saluer une dernière fois cette dépouille qui fut le sanctuaire d'une haute intelligence et d'un noble cœur.

» Jaubert fut d'abord avocat au barreau de Carcassonne qu'il honora par son talent. Devenu plus tard magistrat, il occupa, pendant plusieurs années, avec une grande distinction et un culte constant de la justice, les fonctions de vice-président du tribunal civil. Quand survint la vacance du siége de président, ce siége, auquel il avait des droits incontestables, fut attribué à un autre. Quel crime avait mérité à mon ami cette disgrâce ? Je le dirai tout à l'heure. Ce crime, qu'au moyen âge, et même un peu plus tard, il eût expié par le bûcher, ne lui valut, grâce au progrès des temps, qu'un passe-droit, qu'on essaya même d'atténuer par la croix, d'ailleurs bien méritée, de la Légion d'honneur.

» Le nom de Jaubert est inséparable de l'idée de la doctrine dont il a été l'apôtre infatigable et fervent. Cette doctrine tant décriée, sur laquelle on a cherché à déverser tant de ridicule et contre laquelle on a lancé tant d'anathèmes, vous l'avez tous nommée, c'est le spiritisme.

» Je ne dirai que quelques mots, à l'encontre des erreurs et des préventions qui s'élèvent encore comme un nuage autour de cette sublime et consolante croyance. La doctrine spirite, c'est l'affirmation de l'immortalité de l'âme, avec preuves matérielles, nombreuses et indiscutables à l'appui.

» C'est la doctrine de la pluralité des mondes, établie d'ailleurs par la science, et de la pluralité des existences dans ces divers mondes, appropriés au degré d'avancement des êtres qui doivent les habiter.

» C'est le progrès indéfini dans la série sans fin des existences, alternativement incarnées et désincarnées, les premières plus particulièrement destinées aux épreuves, chacune étant la conséquence de celle qui précède et la préparation à celle qui suit. C'est l'avancement incessant par la vertu et surtout par celle qui les contient toutes, la charité.

» La doctrine de la réincarnation a-t-elle de quoi surprendre, même ceux qui professent la foi catholique ? Ouvrez l'évangile :

» Jésus répondit : En vérité, en vérité, je vous dis, personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau. » (St-Jean, ch. III, v. 3.)

» Mais Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Elie doit venir et qu'il rétablira toutes choses. Mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu et ils ne l'ont point connu... Alors ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé. » (St-Mathieu, chap. XVII, v. 11 à 13).

» Et si vous voulez comprendre ce que je vous dis, c'est lui-même (Jean-Baptiste) qui est cet

Elie qui doit venir. » (St-Mathieu, chap. XI, v. 14).

» En ce qui concerne la communication des esprits dont nous avions, mon ami et moi, la certitude absolue, relisez dans la Bible, au Ier livre des Rois, chap. XXVIII, le récit de l'évocation de l'ombre de Samuel, à la demande de Saül, par la pythonisse d'Endor.

» Oui, nous croyons à la communication des morts avec les vivants. Oui, les esprits ont dicté à Jaubert des poésies admirables dont il eût pu se faire gloire ; mais il ne l'a jamais voulu, aimant mieux rendre hommage à ses amis invisibles et à la vérité.

Oui, cher ami, grâce à cette vérité sublime à laquelle tu nous a initiés, moi et tant d'autres, nous savons que tu es là, près de nous, témoin des pieux devoirs que nous te rendons. Plus heureux que nous, encore asservis à la matière, tu nous vois, tu nous entends et tu lis dans nos cœurs, dans celui de ta digne compagne qui t'entoura si longtemps et jusqu'à la fin de sa tendresse et de ses soins dévoués, dans ceux de tes enfants qui te chérissaient, dans ceux de nous tous qui connûmes les charmes de ton amitié et dans la mémoire de qui tu vivras, jusqu'au jour où nous nous retrouverons. » V. T.

* * *

Naples, le 25 juillet 1891.

Messieurs,

Dans votre n° du 15 juillet, je trouve qu'on reproche au Dr Lombroso son manque de probité scientifique à propos des défis de Mrs Delbœuf et Donato.

Je crois faire chose qui vous sera agréable en vous expédiant deux nos récents de la *Tribune* qui s'édite à Naples. Dans le n° du 5 juillet dernier, vous trouverez les comptes-rendus des deux séances tenues ici dernièrement par M. Lombroso et d'autres médecins aliénistes avec le médium spirite Eusapia Paladino. Ce qui est remarquable dans toute cette affaire, c'est la lettre que M. Lombroso a écrite à M. Ciolti, dans laquelle il fait amende honorable vis-à-vis du spiritisme et où il se déclare *honteux* et *fâché* d'avoir combattu avec tant de ténacité les faits dits spirites.

Si rien ne s'y oppose je vous prie de reproduire les deux articles relatifs à ces importantes séances et surtout la lettre de M. Lombroso d'une valeur incontestable au point de vue du témoignage scientifique des phénomènes qui ont servi de base à la doctrine spirite.

Veuillez agréer etc.

Votre abonné,
G. PALAZZI.
Ingénieur, Corso Garibaldi 285.

Nota. — Nous avons reçu les journaux envoyés par notre honorable correspondant.

Nous espérons pouvoir bientôt le satisfaire dans la mesure du possible.

Nouvelles.

—

La Salpêtrière, à Paris, possède en ce moment un sujet très curieux.

Georges Poig..., ouvrier layetier, après un accident qui lui était survenu dans un ascenseur fut pris, à divers intervalles, d'accès de somnambulisme hystérique. Outre les symptômes ordinaires, phénomènes épileptiformes, cris, mouvements en arc de cercle, attitudes bizarres, il est d'une sensibilité extrême à la suggestion.

Ainsi, un morceau de papier jeté tout à coup devant lui prend, à ses yeux, l'apparence d'une bête qu'il s'efforce d'écraser du talon, en souvenir, paraît-il, d'une nuit passée chez un boulanger, où il fut fort incommodé par les cafards. Sa mémoire est hantée surtout par des scènes des *Mystères de Paris*, qu'il récite à haute voix : « Hé ! Tortillard monte sur la trappe, ouvre l'anneau avec ton surin... »

Il suffit de prononcer devant lui le nom d'Eugène Sue pour l'amener à déclamer ces scènes.

Si l'on frappe sur un gong, il a aussitôt la vision d'un enterrement militaire. Un verre rouge lui fait voir du sang; un verre bleu lui suggère l'idée d'une cérémonie religieuse. L'eau de Cologne lui donne des idées lubriques. Après de légers attouchements sur la face, il se frotte la joue, regarde en l'air, court après un papillon imaginaire qu'il se figure avoir senti passer.

Enfin, si l'on crie à ses oreilles : *Vive Floquet ! Vive Boulanger !* son esprit se transporte dans une réunion publique. Il applaudit des discours, prononce des harangues enflammées, vote un ordre du jour fantaisiste.

Poig... est doué aussi de seconde vue.

S'il écrit quelque chose et qu'on lui enlève ce qu'il écrit pour lui substituer une feuille blanche, il prend gravement celle-ci et relit textuellement ce qu'il a tracé sur l'autre.

(*Gazette*, du 30 juin 1891.)

* * *

— *La sœur Patrocinio.* — Une religieuse qui a joué un grand rôle dans les premières années du règne d'Isabelle II, sœur Patrocinio, est morte au couvent d'Aranjuez, près de Madrid, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Son procès eut, il y a quarante ans, un retentissement énorme : elle fut inculpée d'avoir des ailes invisibles et de voler sur les toits ! Des plaies toujours ouvertes aux

mains et aux pieds de la sœur la faisaient passer pour un être extraordinaire dont les miracles servaient à des intrigues politiques.

Après la révolution de 1868, la sœur Patrocinio disparut. Mais la restauration lui permit de rentrer en Espagne, et elle prit la direction du couvent de San-Pascual.

(Etoile belge.)

* * *

Une lettre de Léopold Ier. — Les ***Mémoires*** du duc de Saxe-Cobourg, neveu de Léopold Ier, contiennent quantité de faits intéressants. L'auteur avait écrit à son oncle, le roi des Belges, qu'il venait d'être confirmé, selon le rite de sa religion. Léopold lui écrivit une lettre de félicitations, datée d'Ostende, 11 août 1835. Voici un extrait de cette lettre :

« Le but le plus beau de la vie est de faire le bien, autant que possible. Pour se conformer au christianisme, l'on doit faire le bien sans ostentation à tous les instants de la vie ; l'on doit, avec des sentiments de bienveillance et d'humanité envers Dieu et les hommes, travailler au bien-être d'autrui.

» En somme, n'est véritable chrétien que celui qui à tout moment met en pratique les préceptes de sa belle et douce religion. Faire la chose est souvent assez difficile, surtout si l'on tient compte des multiples défauts de la nature humaine ; mais l'on peut et l'on doit faire beaucoup. Que ceci, mon fils, soit le but de notre vie. Avant tout soyez juste à l'égard de tout le monde. Mais le chrétien doit être plus juste, il doit être indulgent ; il doit bien peser ses actions, et dès qu'il doit agir contre telle ou telle personne, il doit examiner si celle-ci ne mérite pas d'indulgence, » etc.

(Gazette de Liége, 27 mai).

* * *

Le spiritisme dans la littérature. — *La dernière Bataille*, nouvelle œuvre de Drumont (1890) contient aux pages 263 et 264 ce qui suit :

« Gaston de X... est mort très jeune de la poitrine, et sa fin fut tout à fait chrétienne ;... le soir je revis mon ami, son visage exprimait une sérénité presque joyeuse ; je le quittai vers minuit, et, une heure après, j'entendis trois coups espacés, frappés dans la muraille.

« Tous ceux qui m'ont aimé, à quelque distance qu'ils soient de moi, me font ainsi leurs adieux en partant pour le grand voyage ; c'est un bruit particulier et qui ne ressemble à aucun autre ; il a je ne sais quoi de solennel, sans être effrayant, il fait vibrer quelque chose en moi ; je ne m'y trompe jamais, et je me dis : « Je vais apprendre la nouvelle d'un mort demain. »

(Revue spirite).

* * *

Fanatisme entretenu. — La *Gazette de Francfort* annonce que le pape vient d'accorder, sur la demande de Mgr Korum, évêque de Trèves, l'indulgence plénière à tout pèlerin qui ira visiter la tunique sacrée dont l'exposition commencera le 20 de ce mois.

L'évêque de Trèves a adressé, dans les premiers jours du mois dernier, aux habitants de cette ville un appel les invitant à fournir le personnel nécessaire pour constituer, autour de l'objet sacré exposé, une garde ayant pour mission d'empêcher que cet objet ne soit détérioré par des visiteurs qui, dans l'exaltation de leur piété, se laisseraient aller à en arracher des morceaux. La garde n'a pu être constituée jusqu'ici.

Les journaux rhénans annoncent que l'église vieille catholique de Mayence a résolu de protester contre l'exposition de la tunique. La protestation sera publiée sous forme de brochure, et toutes les églises vieilles-catholiques d'Allemagne seront invitées à la signer.

* * *

Une lettre privée envoyée à Santiago (Chili) contient une intéressante narration de l'évasion de plusieurs membres importants du parti congressiste poursuivi dans les montagnes, et de la mort d'un de ceux-ci, le senor Lastarria ancien sénateur et ministre.

En traversant la région montagneuse séparant Santiago de Mendoza, les fugitifs furent surpris par une terrible tourmente de neige et avant qu'ils eussent pu atteindre un refuge quelconque, M. Lastarria déclara qu'il n'en pouvait plus. Il était réduit à toute extrémité par les privations, le froid et les fatigues prolongées. Ses compagnons firent tous leurs efforts pour l'assister, mais bientôt il leur fut impossible de faire un pas en avant. Dans cette situation critique les congressistes se pelotonnèrent et s'emmitouflèrent le mieux qu'ils purent, se blottirent l'un contre l'autre afin de se réchauffer. Sur ces entrefaites, M. Lastarria fut atteint de délire et au cours de son accès il déclara qu'il voyait mourir son frère réfugié à La Conception.

M. Lastarria ne tarda pas à succomber. Il était mort debout, sans proférer une plainte, sans avertir ses amis qu'il était près de sa fin.

Toujours poursuivis par les troupes de Balmaceda, nos fugitifs, après beaucoup de privations et d'aventures périlleuses atteignirent enfin Mendoza.

Là ils apprirent, à leur profonde surprise que le frère de M. Lastarria avait en effet expiré au moment précis où leur ami, sur le point de rendre l'âme lui aussi, l'avait vu agonir dans une vision.

(*Etoile belge* du 25 juillet).

Denier de la propagande

Un ouvrier	fr.	0 50
Un anonyme	»	12 00

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 5 — Liége, 1er Septembre 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Fédération spirite belge

—

L'assemblée aura lieu le 6 septembre à Bruxelles dans la salle du *Petit Paris*, boulevard du Régent, avec entrée particulière, rue Ducale, n° 11, à 9 heures du matin ; elle sera reprise après deux heures de sursis, à 2 heures après-midi.

ORDRE DU JOUR :

Division de la Belgique en régions ;
Discussion des statuts et du règlement ;
Nomination du Comité ;
Institution des conférences ;
Examen du projet Duparque.

Communications spirites

(Suite)

3 MARS 1878.

Communication de l'Esprit de M. G., pharmacien, évoqué par son ami, M. B., capitaine au 15e.

— B., mon ami, je te remercie de ce que ta bonne amitié t'a fait faire à l'occasion de l'enterrement de mon corps.

Voici ce que ton ami de l'erraticité te dira le jour de ta mort : « Je n'ai pas pu rendre à ton corps ce que tu fis pour mon corps, je t'accompagnerai à ton entrée dans ce monde. »

Les Esprits débarqués nouvellement ne se reconnaissent pas tout d'abord ; ils ont besoin de l'aide de quelqu'un pour se diriger dans cette nouvelle existence ; je serai heureux d'être ce quelqu'un là.

Rappelle à G. ce que je le chargeai de dire à ma sœur.

Voulez-vous m'évoquer quelquefois ? J'ai été évoqué déjà trois fois : chez Tiffou, ici, jeudi et aujourd'hui.

Demande. Chez Tiffou, la première fois, il vous semblait que vous étiez à la pharmacie. Vous ordonniez à l'élève de préparer certaines ordonnances.

— La première fois, je me croyais encore vivant ; mais cela me fit apercevoir de la séparation de mon âme d'avec mon corps.

La seconde fois, A... me posa des questions comme à un aspirant au baccalauréat ès-sciences. Je répondis d'abord sérieusement, ensuite je me moquai de lui.

Demande. Comment se peut-il que les Esprits, immédiatement après leur mort, puissent connaître la manière de communiquer par le guéridon ?

— Les Esprits s'entr'aident, dans ces circonstances. Ce n'était pas moi qui faisais mouvoir le guéridon. C'était le père de celui qui se trouvait au guéridon. Dans ce cas celui qui fait mouvoir le guéridon ne fait que traduire la pensée de l'Esprit évoqué.

Demande. Vous êtes-vous aperçu, dès l'abord, qu'un autre Esprit transmettait votre pensée, par le moyen des coups frappés ?

— Je me suis aperçu de ce fait, à la fin de la conversation.

7 AVRIL 1878.

Autre communication du même Esprit.

Demande. Explique-moi, cher Esprit G., la

différence qui existe entre ta communication au docteur J. et celle au docteur S.?

— Tu dois comprendre, mon cher interlocuteur, que je devais m'exprimer différemment quand je parlais devant un auditoire nombreux, dans lequel se trouvait un tout jeune garçon, et quand, avant-hier, je parlais devant S., mon ami, L., mon confrère, très disposés à me pardonner des expressions un peu colorées, et toi dont la philosophie m'assurait le pardon. Donc, je dis à J. que je regrettais d'avoir abrégé ma vie par mon imprudence, mais je crus devoir taire la nature de cette imprudence. Chez L. je n'avais pas les mêmes raisons de me taire.

Je dis à J. que j'étais heureux, et cela est vrai, si je compare mon existence actuelle à celle de ma vie d'homme, de laquelle j'ai conservé, il est vrai, la passion honteuse que je me suis donnée et dont je souffre. Mais cela n'empêche pas que cette existence est de beaucoup préférable, car elle n'est pas soumise aux mille nécessités douloureuses de l'autre.

Vous ne pouvez pas vous faire une idée, même affaiblie, des splendeurs au milieu desquelles nous vivons. Dieu, je l'ai dit, et je le répète, est juste et ne nous punit que par les conséquences inévitables de nos fautes. Je souffre donc de la privation des plaisirs coupables auxquels je me suis, hélas! trop abandonné; mais comme je comprends aujourd'hui toutes les conséquences, toute la criminalité de ces plaisirs et tout l'intérêt que j'ai à me débarrasser du mauvais germe qui me les a fait rechercher, je bénis la souffrance qui contribuera à me débarrasser de ce germe funeste. Donc, tu peux comprendre que j'ai pu dire devant une nombreuse assemblée que j'étais heureux, et devant trois amis que je souffrais, sans me contredire.

Demande. Veux-tu dire quelque chose à M. M. J. et S.?

— Dis-leur que je me suis amusé en disant à ce fou de S. qu'ils devaient me piquer la veine à la jambe droite. R. et E. m'ont très bien soigné. Vive la médecine!

13 MAI 1878.

Les deux communications suivantes ont été données par l'Esprit d'une jeune fille, évoquée par sa mère, personne très dévote, mais très tolérante.

— Ma chère mère, c'est avec bonheur que je peux communiquer avec toi. Si tu pouvais comprendre le bonheur dont je jouis, au lieu de pleurer ma mort, tu t'en réjouirais. Dieu sait ce qu'il fait quand il donne un enfant, et quand il le reprend. D'ailleurs la mort ne nous a séparés que pour un temps. Oh! avec quels transports de joie je te verrai lorsqu'à ton tour Dieu te délivrera de cette obscure prison de la chair, pour te faire entrer dans la lumière et la liberté. Constance, espoir et foi en celui qui a fait le monde et qui le dirige d'après les règles de la souveraine sagesse. Voilà, chère maman, ce que doit faire tout bon chrétien.

Ma chère maman, tu pleures quand je te dis que nous nous reverrons; que ferais-tu si nous ne devions pas nous revoir?

Ma maladie était une obsession; mais, ô maman, au nom de Dieu, n'en dis rien, à cause de ce cher papa qui m'aimait bien, mais qui a le malheur de ne pas croire. Il faut compâtir aux faiblesses des autres, surtout lorsqu'ils sont bons, et papa est bon.

Demande. Que penses-tu des dispositions de ton frère? Réussira-t-il dans sa vocation?

— Paul est venu sur la terre, comme tous les autres hommes, pour subir son épreuve. Qu'il consulte sa raison et elle le guidera dans la voie du bien plutôt que dans celle de l'intérêt. Qu'il l'écoute et il sera heureux.

Demande. Il voudrait entrer dans les forêts.

— Qu'il entre dans les eaux et forêts, si c'est sa vocation; il trouvera là le moyen de faire son devoir comme ailleurs. C'est ce qui importe à Dieu, chère maman.

23 MAI 1878.

— Table de la Sibylle, je te bénis. Que tes pieds soient sacrés! ils me procurent la joie ineffable de communiquer avec ma douce maman. Sa richesse d'âme sera portée à l'opulence dans ce glorieux monde où je l'ai précédée et où je la recevrai avec bonheur, le jour de sa délivrance de la chair.

Ah! ma chère maman, Dieu est bien bon de nous réunir ainsi; et toi aussi, bien cher frère, je te recevrai dans le palais splendide de la grande existence, quand tu auras parcouru avec sainteté la carrière que la providence t'a tracée. Vitesse n'est pas promptitude. Donc, pas d'impétuosité dans ta marche; réfléchis avant de te déterminer. Il importe peu de s'élever dans le monde où tu es; ci qui importe, c'est de s'élever dans le monde où je suis. Et on monte dans ce monde d'autant plus que l'on a fait avec plus d'exactitude le devoir, tel que nous l'a tracé la conscience. Donc, consulte cette conseillère divine et obéis-lui; et la conscience bien consultée te dira que nul ne peut rester dans l'oisiveté, mère du vice, mais qu'on doit viser à être utile plutôt qu'à briller.

1er AOUT 1878

Communication de Madeleine Roan (mère de M. Azerm).

— Nos désirs ne concordent pas toujours avec la volonté de Dieu. Raisonnez donc un peu, chers enfants, et vous comprendrez que la loi des phénomènes spirites est la libre manifestation des Esprits de toutes les catégories. Donc, vous devez vous attendre à entrer en relations avec les esprits de toutes les catégories. Mais les Esprits légers sont toujours disposés à jaser ; les Esprits sérieux, au contraire, ayant des occupations graves, comme les hommes de leur qualité, sont beaucoup moins disposés à répondre à votre appel, non qu'ils le dédaignent, mais parce qu'ils manqueraient à leur devoirs. Mes chers enfants, ne vous plaignez pas de cela ; c'est la conséquence des lois qui président au développement de l'Esprit.

Sans efforts, sans études, sans travail, les hommes, ne progresseraient pas, et il faut qu'ils progressent. Ici, nous avons, comme dans votre monde, les moyens d'étudier. Les enfants et les vauriens s'amusent, mais les Esprits raisonnables étudient pour préparer leur incarnation nouvelle.

Si donc vous n'obtenez pas que nous répondions fréquemment à votre appel, dites-vous : il est occupé.

11 AOUT 1878

Communication d'un ancien proscrit de décembre, mort député de l'Aude, à un paysan, son frère de lait.

— Que pourrai-je dire à ce bon frère de lait ?

Je le regarde de la sphère que j'habite et le trouve bien heureux d'être très bon, car les hommes bons, sont accueillis avec bonté par le souverain Maître de l'univers.

Les méchants doivent subir de terribles épreuves. Donc, cher frère, réjouis-toi d'être bon. Cela vaut mieux que d'être puissant ou riche, parce que la bonté est le lien qui réunit les hommes entre eux et les unit à Dieu.

Vous ne saurez jamais, tant que vous vêtirez la chair, l'importance de la bonté. Votre cœur devrait être constamment ouvert aux bonnes pensées. De la bonté découle tout ce que l'on fait de grand dans le monde. Je dirai à votre raison d'étudier sérieusement la bonté ; elle y découvrira la vraie doctrine de Christ. Tous les vrais chrétiens sont bons.

La République triomphera par l'effort des bons et les méchants seuls s'attristeront de ce triomphe.

Mon cher Tournier, nous avons combattu et souffert ensemble pour elle. Réjouissez-vous des souffrances passées et de celles qui pourraient encore vous atteindre.

Ici, toutes les douleurs se changent en joies inénarrables. Mais l'exil ne vous sera plus infligé et ce ne sera plus que des douleurs morales qui vous atteindront dans la pénible entreprise de répandre l'idée régénératrice du spiritisme. Les vieux préjugés, unis à la meute tenace des intérêts cléricaux, vous poursuivront de leurs calomnies et de leurs mensonges ; mais l'amitié des gens de bien vous récompensera et vous soutiendra.

22 AOUT 1878.

Evocation d'un suicidé.

On comprendra facilement que je ne mette pas même les initiales, comme je le fais quand je crains de déplaire aux personnes intéressées.

— Mes amis, X... de X... demande à revenir sur la terre pour tenter de nouveau la redoutable épreuve de la vie. Il mit fin à ses jours dans un accès d'hypocondrie, causé par la fatale influence d'un Esprit de vengeance. Il voulait le tenir dans sa possession pendant le court instant qui sépare la mort de la renaissance à la vie spirituelle ; il a réussi. J'avais blessé cet Esprit dans une autre existence.

Ma mère a beaucoup souffert de ma mort, mais elle aura beaucoup plus à souffrir de la vie de mon frère.

Mes amis, c'est une terrible chose que le suicide. La punition est immédiate et bien douloureuse. Cependant j'ai moins souffert que d'autres, car je ne me suis pas détruit pour fuir la justice humaine ou la honte ; j'ai cédé seulement à la pression de ce méchant Esprit.

J'ai été faible, mais il importe que nous acquérions la force. C'est pourquoi je demande à Dieu de me laisser tenter une nouvelle épreuve dans des conditions identiques.

Le médium. Réfléchis bien avant de demander à te réincarner ; tu as déjà succombé sous la funeste influence d'un mauvais Esprit. Prépare-toi à de nouvelles luttes ; il vaut mieux attendre quelque temps encore que de trop se presser.

— Je te remercie.

Le médium. Qu'entends-tu par le court instant qui sépare la mort, etc. ?

— Les Esprits du mal, pendant ce court instant, se jouent de leurs victimes, en leur persuadant qu'elles sont condamnées à l'enfer éternel.

La douleur est immense. Cet instant est court pour ceux qui n'ont pas été de grands criminels. J'aurais dû dire : le court instant qui *devait* séparer ma mort de ma renaissance spirituelle.

Le médium. En mettant fin à tes jours, le mau-

vais Esprit qui te poursuivait ne t'aurait-il pas fait croire que tu faisais une action héroïque?

— Je n'étais pas en pleine possession de cet Esprit mais je subissais seulement son influence. Je me suis détruit par ennui de la vie.

SEPTEMBRE 1878

Evocation, avant l'enterrement du corps, de l'Esprit d'une jeune dame que j'avais vu naître et que j'aimais beaucoup. C'est l'Esprit de Mme Azerm mère qui lui sert d'interprète.

— Madame C... est ici, je lui servirai d'interprête.

Cher ami de mon enfance (à moi) j'éprouve la difficulté la plus grande à me reconnaître en ce nouvel état. Ma famille désolée me pleure comme si j'étais morte, et pourtant je vous affirme que je ne le suis pas. Mais je ne comprends pas comment je suis. Vous m'avez souvent dit que nous devenions des Esprits ; pourtant je suis toujours la même. Seulement, j'ai deux corps: celui qui est chez moi et celui qui est ici. L'autre est mort, mais celui-ci est plus vivant que celui que j'avais ne l'était.

Figurez-vous que je suis venue chez M. Azerm avec la vitesse de la pensée, quand cet ange est venu m'appeler.

Tous ceux que j'aime me pleurent: la pauvre petite se demande où est allée celle qui la chérissait par dessus tout, et je suis à côté d'elle.

Mes parents du ciel sont près de moi : mon cher père, ma chère grand'mère F... et d'autres que je ne puis vous nommer.

Votre cher père est venu des premiers ; il m'a dit que vous l'aviez envoyé, et sa chère femme m'a vivement embrassée. Quelle chose curieuse ! ma pauvre enfant et ce bon Eu... (son mari) m'appellent, et je les vois d'ici. Quels déchirements ! je ne puis me faire entendre d'eux. Cher M. Tournier, dites-leur que ce n'est pas ma faute : Dieu m'a séparée d'eux.

Je ne sais pas comment je remercierai cet ange de vous dire ce que j'ai à dire. Je veux étudier ce moyen, et, après, je vous parlerai moi-même. Pauvre enfant! pauvre Eu...! pauvre maman ! pauvre frère ! pauvre Mariannon ! (la bonne). Adieu, je vais à ma maison.

17 AOUT 1878.

Evocation de l'Esprit d'un vieux prêtre par un de ses paroissiens.

— Mon cher enfant, me voici à ton appel. Ta mère a dû te dire bien des fois combien je t'aimais. Ta mère a été la chère pénitente de son pasteur. J'ai pu apprécier toute la pureté de son âme et toute l'élévation de ses sentiments chrétiens. L'affection que je lui portais se devait naturellement déverser sur son fils. Vieillard, je sentais en voyant les grâces charmantes de ton enfance, revivre la fraîcheur de la mienne. Si ta jeunesse a dévié des principes chrétiens que j'avais fait pénétrer dans ta jeune intelligence, j'espère que l'étude des manifestations des Esprits t'y ramènera et te les fera comprendre d'une façon plus large et plus élevée.

La mort a des lumières que j'ai pu apprécier: aujourd'hui je développerais les enseignements contenus dans les Evangiles d'une autre façon.

Ma carrière de prêtre a duré bien longtemps. J'appartenais à l'ancien clergé gallican qui était animé de sentiments plus chrétiens que le clergé actuel. Cependant, je ne comprenais pas la religion du Christ comme je la comprends actuellement. La religion de cet Esprit céleste est en entier contenue dans ce sage précepte : « Aimer Dieu au-dessus de toute chose et le prochain comme soi-même ! »

Vous ne comprendrez Jésus que lorsque vous aurez dépouillé le vieil homme catholique, pour revêtir l'homme éternellement jeune que Jésus était; c'est-à-dire lorsque vous aurez compris que la conscience doit être en toute circonstance votre unique guide. La religion de la conscience est l'éternelle religion; par conséquent la plus jeune à la fois et la plus vieille.

Mon cher enfant, tu devrais demander à Dieu la grâce de comprendre son divin envoyé; ta pensée se reposerait en lui comme en une riche table bien fournie de mets les plus savoureux. La richesse morale est plus volontiers accordée à l'effort de l'homme que la richesse matérielle; car Dieu n'accorde pas facilement la richesse matérielle qui perd le plus souvent celui qui la demande.

Maintenant, à ma chère paroisse de S. D...

Son curé actuel est bien plus occupé des intérêts de la politique que de ceux de la religion. Il devrait comprendre que la mission du prêtre chrétien est de réunir, non de désunir. Mais, hélas!... Il y a un mot d'ordre général auquel doivent obéir les prêtres, et auquel ils obéissent avec trop d'empressement.

(A suivre.) V. TOURNIER.

Errata. — Dans le numéro du 1er août, page 19, première colonne, ligne 33, il faut lire *trance* au lieu de France.

Une conversion qui fera grand bruit.

—

Dans notre dernier n°, nous avons publié la lettre que M. l'ingénieur G. Palazzi, de Naples,

nous a écrite, au sujet de deux séances spirites, à la suite desquelles le savant Lombroso, de Turin, jusque là négateur ardent et obstiné du phénomène, a ouvert enfin les yeux et a fait amende honorable, en en reconnaissant la réalité.

La *Tribuna giudiziaria*, de Naples, consacre deux numéros à la relation de cet important évènement. Dans celui du 26 juin 1891, sous la rubrique

Les dernières expériences de spiritisme,

elle dit :

«Tout le monde connait le défi que porta, il y a peu d'années, au professeur Lombroso, de Turin, M. le chevalier Ercole Chiaia, de Naples. « Vous n'y croyez pas, disait le chevalier Chiaia au professeur Lombroso. Eh bien, donnons-nous un rendez-vous dans une ville que vous choisirez. Venez à Naples ou bien j'irai à Turin, et vous verrez ce que sait faire une femme qui n'est point une de ces nombreuses femmes d'esprit, mais simplement un médium qui ne vend pas même ses secrets, comme Mme Cagliostro. »

Maintenant nous sommes en mesure d'annoncer que l'expérience a eu lieu à Naples, dans une chambre de l'hôtel de Genève. Ont pris part à cette séance Messieurs les professeurs Lombroso, Tamburini, Ascensi qui composaient la commission pour les asiles d'aliénés, auxquels s'étaient joints Mrs Bianchi, Virgilio, Vizioli, Andriani, Penta et quelques autres.

Dans une chambre où nul ne pouvait s'attendre à des surprises, la femme fut attachée sur une chaise et deux des expérimentateurs étaient en contact avec elle de chaque côté, de telle sorte qu'elle ne pouvait faire aucun mouvement sans qu'on s'en aperçût. Il est inutile de dire que tous, alors même qu'on la leur aurait imposée, n'avaient pas la moindre parcelle de foi aveugle.

Eh bien, en pleine lumière, la table sur laquelle tous, y compris le médium, formaient la chaîne avec leurs mains, se souleva tantôt sur un pied, tantôt sur un autre et, enfin, s'éleva au-dessus du plancher et fit entendre plusieurs fois des coups qui semblaient venir de l'intérieur du bois. Les lumières étant éteintes, les expérimentateurs se sentirent tirer la barbe, les cheveux, les membres comme par des secousses subites et instantanées. Quelqu'un seulement vit une lumière derrière le rideau, mais tous entendirent le bruit de quelque chose qui se renversait. Cette chose n'était autre qu'un plat rempli de farine jusqu'au bord qui s'était renversé, sans en perdre même un atome, *ce qui fit dire à M. Lombroso qne le plus habile prestidigitateur n'aurait pas pu exécuter un tel tour, comme le rapporte le même journal, dans le n° suivant.*

Etait-ce des hallucinations que ces phénomènes constatés dans toutes les séances ?

Il est vrai que même chez des sujets très bien portants il peut se produire des hallucinations et des illusions que nous appelons physiologiques, ce dont ont spécialement parlé Helmholz, Aubert, Brewster, Morselli, Brièrre de Boismont et plusieurs autres. Mais il est difficile de l'admettre chez des personnes qui étaient dans des dispositions toutes contraires et faisaient tout leur possible pour ne pas en avoir. En outre, on commence à voir quelque chose de clair, de précis dans ces expériences et c'est une certaine répétition des mêmes faits et dans les mêmes conditions, ce qui doit exclure l'idée de l'hallucination. Quand ce n'est pas une fraude vulgaire, c'est certainement l'indice des premières ébauches d'une loi, attendu qu'un fait a une loi quand il se manifeste identique dans d'identiques conditions.

Et il nous semble que ce soit aujourd'hui le cas de se mettre à l'étude de ces faits pour en rechercher la loi, plutôt que de les nier. Et il nous semble encore plus, il nous semble que tout ce mysticisme, tout ce symbolisme inutiles qui troublent les esprits faibles, mais ne persuadent pas les esprits bien équilibrés une fois écartés ; que, de plus, le voile du mystérieux qui profite aux trafiquants mais non aux gens sérieux, également déchiré ; que débarrassés enfin de tout cela, il n'y ait plus à craindre pour l'avenir de la science positive, ni à désespérer de l'exacte interprétation des phénomènes. »

Dans le numéro suivant, 5 juillet 1891, la *Tribuna giudiziaria* consacre toute sa première page et les deux tiers de la seconde à la relation de ces faits.

«Dans notre dernier numéro, dit-elle, nous parlions d'importantes expériences de spiritisme faites dans notre ville, en présence de savants distingués. Maintenant nous sommes en mesure de publier les procès-verbaux, rédigés en double original par M. Ernesto Ciolfi et adressés au chevalier Ercole Chiaia et au professeur Lombroso, de Turin, qui assista personnellement aux dites expériences. »

Suivent les procès-verbaux très détaillés des deux séances, où sont indiquées toutes les précautions prises par les savants expérimentateurs pour éviter toute fraude. Précautions que tous les spirites connaissent. Nous nous contenterons donc de relever deux ou trois faits qui n'ont pas été signalés dans le résumé contenu dans le numéro du 26 juin 1891.

Quand la table s'éleva dans l'air, le professeur Lombroso exerça sur elle une pression qu'il évalua au poids de cinq kilogrammes, sans pouvoir

la faire le moins du monde descendre. Une sonnette qui se trouvait sur une table à ouvrage, s'éleva dans l'air, parcourut la chambre en s'agitant, descendit sur la table où les expérimentateurs faisaient la chaîne, en fit le tour en frappant plusieurs coups et s'éleva de nouveau. A ce moment, le docteur Bianchi qui avait quitté la table et se tenait debout derrière le médium, frotta vivement une allumette et put voir ainsi la sonnette en l'air et qui retomba sur un lit à deux mètres du médium. A la fin de la seconde séance, comme on venait de rallumer les bougies et qu'on causait, un bruit se fit tout à coup entendre dans l'alcôve ; les rideaux s'écartèrent et un guéridon sortit et se dirigea vers le médium toujours assis et attaché à la chaise. Deux de ces messieurs, craignant d'être mystifiés par quelqu'un de caché dans l'alcôve, y coururent et furent fort surpris de n'y trouver personne, tandis que, sous leurs yeux ébahis, le guéridon continuait lentement sa marche vers le médium.

Voici maintenant la lettre que le professeur Lombroso adressa à ce sujet à M. Ernesto Ciolfi.

Honoré Monsieur,

La double relation que vous m'envoyez est parfaitement exacte ; vous pouvez même ajouter, que quand on trouva la farine renversée, le médium avait annoncé qu'elle en aurait saupoudré la figure de ses voisins ; et telle devait être certainement son intention, évidemment avortée à moitié. Nouvelle preuve pour moi de la parfaite honnêteté du sujet et de son état de semi-inconscience.

Je suis très honteux et très affligé d'avoir combattu avec tant de ténacité la possibilité des faits dits spirites ; je dis des faits, parce que je suis encore contraire à la théorie. Mais les faits existent, et moi, des faits, je me vante d'être l'esclave.

Saluez le chevalier Chiaia et tâchez de faire mesurer le champ visuel et le fond oculaire du médium, parce que je veux m'en occuper.

Votre très dévoué C. Lombroso.

Turin.

Voilà donc l'illustre savant italien qui a trouvé son chemin de Damas. Fera-t-il comme St-Paul qui, après avoir combattu avec acharnement l'idée chrétienne, en devint le plus zélé propagateur ? C'est la grâce que nous lui souhaitons.

V. T.



Y a-t-il pour les animaux comme pour l'homme une autre vie ?

Un certain nombre de journaux ont annoncé en ces derniers temps une grande découverte scientifique en vue.

Depuis longtemps déjà des observateurs ont cru pouvoir affirmer qu'il se dégage un fluide des doigts de la main. Jusqu'ici on soupçonnait ce dégagement de fluide, mais on ne le voyait pas se manifester d'une façon claire, méthodique, positive.

Dans un mémoire lu à l'Académie des Sciences de Paris, le docteur Baraduc assure qu'il obtient cette manifestation tangible.

M. Horace Pelletier, un homme de science que nos lecteurs connaissent par ses nombreux écrits publiés sur la matière en question, a devancé depuis longtemps l'annonce de cette « grande découverte ». Ses expériences curieuses bien connues en font foi. Comme consécration elles lui ont valu d'ailleurs l'anathème des « gens bien pensants » et les critiques ineptes des ignorants.

L'article humoristique suivant prouve une fois de plus combien M. Pelletier sait avec raison mépriser de viles attaques souvent intéressées :

Je ne suis pas heureux, non, je ne suis pas heureux, je mène une vie empoisonnée par le chagrin, on tient sur mon compte de mauvais discours : Les uns affirment que je suis un suppôt du démon et quand je passe près d'eux ils se sentent pris d'une démangeaison de faire le signe de la croix. D'autres me considèrent comme un toqué, comme un franc toqué, comme tout ce qu'il y a de plus toqué, et lorsqu'ils me voient, ils ne peuvent s'empêcher de sourire entre eux et d'échanger de malicieux clignements d'yeux. Il en est aussi qui m'accusent de rouler dans l'abîme des superstitions. Croire à des êtres invisibles, à des forces inconnues qui donnent un démenti formel aux théories enseignées dans les établissements universitaires, c'est évidemment de la superstition. Pour quelques-uns encore je suis un parfait crétin qui prend au sérieux des fumisteries, qui gobe les contes et les balivernes dont sont encombrés les journaux magnétistes, hypnotistes, spirites. Je leur apparais sous la forme d'un de ces gallinacés, que les jésuites, dit-on, ont rapporté des Indes et que le populaire a baptisés du nom vulgaire de Dindons.

Enfin, j'ai des succès de fou rire, on ne me prend plus au sérieux. Le ciel heureusement m'a gratifié d'une trempe peu commune, je me sens du bois dont sont faits les héros, les hommes d'élite, les hautes intelligences auxquels la postérité pour les venger des injustices de leurs contemporains, a érigé des statues de marbre ou de bronze. Je réponds à la mauvaise attitude de l'opinion publique, ou plutôt de certaines individualités à mon égard par le plus stoïque dédain, je ne me laisse pas émouvoir, je reste ferme, inébranlable comme un roc. Bien loin de me laisser

abattre, je brave les vieux préjugés, les antiques rengaînes qui sentent le matérialisme démodé et discrédité et le voltarianisme défraichi. Aux sourires gouailleurs des plaisantins, j'oppose mon credo: « Credo in Petit Poucet, credo in Barbe-» bleue, credo in Peau d'âne, credo in Riquet à » la Houpe. » Oui, j'affirme que tous ces prétendus contes plus ou moins bleus, sont arrivés, et que s'ils ne sont pas arrivés ils auraient pu arriver. J'ai fait des choses encore plus renversantes, encore plus extraordinaires, et ces choses encore plus renversantes, encore plus extraordinaires ne sont que de la gnognote comparés à ce que d'autres ont fait, ou dont ils ont été témoins. Où allons-nous ? Où allons-nous ?

En dépit des matérialistes, des sceptiques, des Voltairianistes le monde marche, les opinions, les théories qui faisaient loi dans toutes les écoles au bon vieux temps jadis sont aujourd'hui renversées, les sciences impitoyablement proscrites et par le clergé et par les universitaires et par les Académiques, le magnétisme, l'hypnotisme, le spiritisme les ont mises, pour employer une expression triviale, cul par dessus tête. On soutenait autrefois que les bêtes n'avaient pas d'âme, tandis que des crétins, des idiots appartenant à l'humanité en avaient. Des faits nombreux accumulés chaque jour pendant des années et dans tous les pays, prouvent que les pédagogues de nos pères radotaient, qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient. Les journaux étrangers ne manquent pas d'enregistrer des dépositions de témoins sérieux qui donnent le démenti le plus catégorique à ces doctes radoteurs. J'ouvre par exemple le *Light* du 11 juillet et mes yeux tombent sur cet extrait du *New-York Sunday Mercury* :

« Have animals another life? Les animaux » ont-ils une autre vie? Telle est la question » souvent posée — je continue de traduire — par » des personnes qui ont des animaux favoris. La » femme d'un peintre paysagiste avait perdu un » chevreuil apprivoisé qu'elle aimait beaucoup. » Bien qu'il fut véritablement mort, elle l'entendit bondir dans les escaliers à l'heure où il » avait l'habitude de venir dès le matin boire un » bol de lait qu'on lui laissait à la porte. Le » prince de Solms-Braunfels, qui racontait ce » fait dit que la femme du peintre était con-» vaincue que le chevreuil avait voulu lui dire » adieu. Le prince de Solms raconta également » l'histoire d'une Voyante qui donnait la descrip-» tion exacte de l'esprit d'un cheval qu'elle » n'avait jamais vu pendant qu'il vivait et celui » d'une alouette privée aussi qui avait appartenu » au frère du prince. Mistress Howit Watts de » son côté mentionne le cas d'une servante, douée » d'une sensitivité extraordinaire qui voyait les » esprits des chats et des chiens, et le cas d'une » Lady qui vit l'esprit de son serin, lequel, après » être mort, bien mort, venait chanter à sa » fenêtre. » (1)

Donc les animaux de toute espèce ont une âme, elle survit à leur corps, elle est immortelle. Tout cela est bien autrement invraisemblable que les *Contes de Fées* et je me crois le droit de répéter en me moquant à mon tour des loustics « Credo in Petit-Poucet, in Barbe-Bleue, in Peau d'âne, in Riquet-à-la-Houpe ».

HORACE PELLETIER.

QUESTION DE RELIGION.

Nous lisons dans *la Justice*, journal politique de Liége :

«Nous avons parlé déjà d'un livre spirite, dû à la plume de M. Léon Denis, et portant le titre: *Après la mort.*

Nous reproduisons aujourd'hui les lignes suivantes extraites de la partie historique de cet ouvrage et relatives à la religion.

L'auteur ne donne pas à ce mot le sens qu'on lui attache généralement. Il dérive du mot latin *religare*, relier, unir. Sans être spiritualistes nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ce chapitre; ils se convaincront qu'ainsi entendue la religion n'offre rien qui puisse effrayer les vrais philosophes.

Ceci dit, nous cédons la plume à M. Léon Denis:

On se demande parfois si la religion est nécessaire. La religion, bien comprise, devrait être un lien unissant les hommes entre eux et les unissant par une même pensée au principe supérieur des choses. Il est dans l'âme un sentiment naturel qui la porte vers un idéal de perfection en qui elle identifie le Bien et la Justice.

S'il était éclairé par la science, fortifié par la raison, appuyé sur la liberté de conscience, ce sentiment, le plus noble que l'on puisse éprouver, deviendrait le mobile de grandes et généreuses actions; mais, terni, faussé, matérialisé il est devenu trop souvent, par les soins de la théocratie un instrument de domination égoïste.

La religion est nécessaire et indestructible, car elle puise sa raison d'être dans la nature même de l'être humain, dont elle résume et exprime les aspirations élevées. Elle est aussi l'expression des lois éternelles, et, à ce point de vue, elle doit se confondre avec la philosophie, qu'elle fait passer du domaine de la théorie à celui de l'exécution et rend vivante et agissante.

Mais pour exercer une influence salutaire, pour redevenir un mobile d'élévation et de progrès, la religion doit se dépouiller des travestissements qu'elle a revêtus à travers les siècles. Ce qui doit disparaître, ce n'est pas son principe, ce sont,

(1) Beaucoup de médiums racontent des faits analogues.
N. D. L. R.

avec les mythes obscurs, les formes extérieures, le culte, les cérémonies. Il faut se garder de confondre des choses aussi dissemblables. La vraie religion n'est pas une manifestation extérieure, c'est un sentiment, et c'est dans le cœur humain qu'est le véritable temple de l'Eternel. La vraie religion ne saurait être ramenée à des règles ni à des rites étroits. Elle n'a besoin ni de prêtres, ni de formules, ni d'images. Elle s'inquiète peu des simulacres et des formes d'adoration et ne juge les dogmes que par leur influence sur le perfectionnement des sociétés. Elle embrasse tous les cultes, tous les sacerdoces, s'élève au-dessus d'eux et leur dit : La Vérité est plus haute que cela !

On doit comprendre cependant que tous les hommes ne sont pas en état d'atteindre ces sommets intellectuels. C'est pourquoi la tolérance et la bienveillance s'imposent. Si le devoir nous convie à détacher les bons esprits des côtés vulgaires de la religion, il faut s'abstenir de jeter la pierre aux âmes souffrantes, éplorées, incapables de s'assimiler des notions abstraites et qui trouvent dans leur foi naïve soutien et réconfort.

Mais on peut constater que le nombre des croyants sincères s'amoindrit de jour en jour. L'idée de Dieu, autrefois simple et grande dans les âmes, a été dénaturée par la crainte de l'enfer ; elle a perdu sa puissance. Dans l'impossibilité de s'élever jusqu'à l'absolu, certains hommes ont cru nécessaire d'adapter à leur forme et à leur mesure tout ce qu'ils voulaient concevoir. C'est ainsi qu'ils ont rabaissé Dieu à leur propre niveau lui prêtant leurs passions et leurs faiblesses, rapetissant la nature et l'univers et, sous le prisme de leur ignorance, décomposant en couleurs diverses le rayon d'or de la vérité. Les claires notions de la religion naturelle ont été obscurcies à plaisir. La fiction et la fantaisie ont engendré l'erreur, et celle-ci, figée dans le dogme, s'est dressée comme un obstacle sur le chemin des peuples. La lumière a été voilée par ceux qui s'en croyaient les dépositaires, et les ténèbres dont ils voulaient envelopper les autres se sont faites en eux et autour d'eux. Les dogmes ont perverti le sens religieux, et l'intérêt de caste a faussé le sens moral. De là un amas de superstitions, d'abus, de pratiques idolâtres, dont le spectacle a jeté tant d'hommes dans la négation.

Mais la réaction s'annonce. Les religions immobilisées dans leurs dogmes comme des momies sous leurs bandelettes, alors que tout marche et évolue autour d'elles, étouffées sous leurs enveloppes matérielles, agonisent. Elles ont perdu presque toute influence sur les mœurs et la vie sociale, et sont destinées à mourir. Mais, comme toutes choses, les religions ne meurent que pour renaître. L'idée que les hommes se font de la Vérité se modifie et s'élargit avec les temps. C'est pourquoi les religions, qui sont des manifestations temporaires, des vues partielles de l'éternelle vérité, doivent se transformer dès qu'elles ont fait leur œuvre et ne répondent plus aux progrès et aux besoins de l'humanité. A mesure que celle-ci avance dans sa voie, il lui faut de nouvelles conceptions, un idéal plus élevé, et elle les trouve dans les découvertes de la science et les intuitions grandissantes de la pensée. Nous sommes arrivés à une heure de l'histoire où les religions vieillies s'affaissent sur leurs bases, où un renouveau philosophique et social se prépare. Le progrès matériel et intellectuel appelle le progrès moral. Un monde d'aspirations s'agite dans la profondeur des âmes, fait effort pour prendre forme et naître à la vie.

Ces deux grandes forces, impérissables comme l'esprit humain, dont elles sont des attributs, le sentiment et la raison, forces jusqu'ici hostiles et qui troublaient la société de leurs conflits, semant partout la discorde, la confusion et la haine, tendent enfin à se rapprocher. La religion doit perdre son caractère dogmatique et sacerdotal pour devenir scientifique ; la science se dégagera des bas-fonds matérialistes pour s'éclairer d'un rayon divin. Une doctrine va surgir, idéaliste dans ses tendances, positive et expérimentale dans sa méthode, appuyée sur des faits indéniables. Et des systèmes opposés en apparence, des philosophies contradictoires et ennemies, le Spiritisme et le Naturalisme, entre autres, trouveront en elle un terrain de réconciliation. Synthèse puissante, elle embrassera et reliera toutes les conceptions variées du monde et de la vie, rayons brisés, faces diverses de la vérité.

Ce sera la résurrection sous une forme plus complète, rendue accessible à tous, de cette doctrine secrète qu'a connue le passé, l'avènement de la religion naturelle qui renaîtra simple, sans cultes ni autels. Chaque père sera prêtre dans sa famille, enseignera et donnera l'exemple. La religion passera dans les actes, dans le désir ardent du bien ; l'holocauste sera le sacrifice de nos passions, le perfectionnement de l'esprit humain. Telle sera la religion supérieure, définitive, universelle, au sein de laquelle se fondront comme des fleuves dans l'Océan, toutes les religions passagères, contradictoires, causes trop fréquentes de division et de déchirement pour l'humanité. »

Denier de la propagande

Caroline Desbois, à Orléans	fr.	5.00
Reliquat du legs Jadot remis par M. Hermeaux, de Verviers, pour propagande par *le Messager*,	fr.	327.15
E. C., à T.	fr.	1.50

AVIS

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO | 20e ANNÉE — N° 6 | Liége, 15 Septembre 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Communications spirites

(Suite.)

17 NOVEMBRE 1878.

Je ne donne cette communication qu'à cause de sa singularité. L'Esprit qui se communique est celui d'un ancien cafetier dont la vie avait été des plus immorales. J'ajoute que de son vivant il se plaisait à jouer de mauvais tours aux gens et à les mystifier. Si c'est bien son Esprit, il pourrait bien avoir conservé ses anciennes habitudes et s'être encore joué de nous.

— Vie de peine est celle que je mène en ce monde. Je me communiquai jeudi dernier à vous d'une manière peu convenable; je vous injuriai, mes chers amis, mais ce n'était qu'une manière de me faire connaître.

Ton père, cher Tournier, a daigné se montrer à moi et il a fait pénétrer un rayon de lumière dans mon âme. Je commence à croire en la bonté de Dieu à laquelle je n'avais pas cru jusqu'ici.

Ta mère, cher Louis, avec la bonté qui la distinguait, est venue aussi me faire croire au pardon, hélas! peu mérité. Vous m'avez bien soulagé, en appelant sur moi l'attention de vos bons parents. Merci.

Le médium. Connais-tu la manière de communiquer par la table ?

— Votre science m'est tout à fait inconnue; mais je viendrai désormais dans vos réunions et j'écouterai vos observations.

Le médium. Nous vois-tu et nous entends-tu ?

— Je ne peux entendre qu'en étant à côté de toi, et je ne peux voir qu'en regardant par tes yeux.

Le médium. Si tu ne vois que par mes yeux, comment as-tu fait pour venir ?

— Une force invisible m'a conduit ici.

Le médium. Comment fais-tu pour te conduire ?

— J'ai prié l'Esprit de ma femme de me diriger.

Le médium. Où est-elle ?

— Elle est dans ma catégorie, mais plus clairvoyante. Nous sommes nombreux dans ce monde, mais il y en a de plus clairvoyants que d'autres.

Le médium. Où étais-tu avant de venir ici ?

— J'étais dans la maison que j'habitais.

Le médium. Comment le sais-tu puisque tu n'y vois pas ?

— Aux objets que je distingue par le contact.

Le médium. Comment fais-tu pour y voir par mes yeux et entendre par mes oreilles ?

— Je l'ignore. Adieu, je dois partir.

17 NOVEMBRE 1878.

Dictée spontanée.

— Tenez pour certain, mes chers amis, que Dieu a regardé la vérité comme la pierre angulaire de la doctrine de rénovation que les Esprits vous apportent. Donc, efforcez-vous de démêler dans les communications ce qu'elles contiennent de vrai et de faux. La vérité doit être conquise et non obtenue par la faveur : Si les Esprits d'erreur ne pouvaient pas se communiquer, vous arriveriez à croire qu'ils n'existent pas, et vous n'auriez ainsi qu'une science bien incomplète de ce que le monde invisible renferme.

Ne gémissez pas sur votre lot qui est composé de tout ce que ce monde invisible renferme d'Es-

prits de toutes catégories. C'est là le lot le plus riche, et cependant vous n'êtes pas contents.

Mes chers amis, le jour de la récompense approche. Ceux qui auront été les plus éprouvés seront les plus heureux et les plus triomphants. Le spiritisme a deux aspects : le matériel, que le phénomène constitue, et le moral dont la prédication est la fille sainte. La prédication ne peut être faite que par ceux qui possèdent le phénomène dans son intégrité et dans sa signification la plus complète. Vous pouvez être de ceux-là si, au lieu de perdre votre temps en lamentations stériles, vous acceptez les communications comme elles se font, et si, en les étudiant, vous savez conquérir la vérité sacrée qui s'en dégage.

UN ESPRIT.

24 NOVEMBRE 1878.

L'Esprit du fils d'un pauvre ouvrier à son père.

— Bon père, Dieu, avec bonté, a décidé de me laisser communiquer avec toi. J'ai vu avec bonheur celle que tu pleures. Nous sommes bien contents d'être ensemble. Le jour viendra bientôt d'être tous ensemble. Ne te désole pas : Dieu réserve de grandes joies à ceux qui ont confiance en lui.

Que le ciel est beau ! quand on a été bon, on y arrive. Donc, toi si bon, tu y viendras ; mais il faut supporter avec patience la douleur d'avoir perdu ceux qu'on aimait. La douleur est nécessaire à notre épuration. J'ai appris cela dans ce monde où les plus pauvres sont quelquefois les plus heureux, et les plus ignorants sont inondés de lumière et de science. Ah ! si tu voyais, tu serais ébloui, et tu seras un jour comme nous, car tous les bons sont dans la lumière. Les méchants seuls sont dans les ténèbres.

Père, écoute la voix de celui qui devait, selon la règle ordinaire, tè suivre dans la vie glorieuse et qui, par un sage décret de Dieu, t'y a précédé.

8 DÉCEMBRE 1878.

Evocation de l'Esprit d'un savetier ivrogne.

— Mes amis, me voici. Dieu a permis à l'Esprit de Cancot de se communiquer à vous.

J'ai beaucoup bu dans ma vie de savetier ; maintenant j'ai soif et je ne peux plus boire. Que cela est dur ! Mais c'est ma faute et ma très grande faute. Dieu nous punit par où nous avons péché ; donc, je ne me plains pas. Vienne une autre incarnation et je ferai en sorte de ne plus boire autant.

Si je pouvais boire encore un coup ! j'en serais heureux pourtant, car je meurs de soif. Mais, cependant, cela ne me viendrait pas en aide. Il vaut mieux souffrir et se corriger, que jouir et demeurer dans la fange du vice honteux de l'ivrognerie.

Vous verrez, quand vous viendrez, que ce monde est un vrai purgatoire : les vices y suivent les hommes comme des chiens attachés à leurs corps ; et ils les mordent d'autant plus qu'ils les ont mieux nourris et qu'ils leur ont donné ainsi plus de force. Ah ! mes amis, corrigez-vous de vos vices dans le monde de la vie corporelle, si vous ne voulez pas en être mordus dans celle-ci.

* * *

Pour qu'on puisse bien apprécier les communications qui vont suivre, signées Millet, je crois utile de donner quelques mots d'explication.

La maison du capitaine Azerm, où nous nous réunissions, est située près des remparts de la vieille Carcassonne, que nous appelons la Cité, et qui n'est guère aujourd'hui habitée que par de pauvres gens. La porte étant ouverte à tout venant, nos réunions étaient souvent très nombreuses et, généralement, composées en majorité d'habitants de la Cité. Les personnes d'un certain âge avaient connu le vieux Millet, tisserand, qui avait laissé une grande réputation d'honnête homme et d'homme d'esprit. Aussi, la première fois qu'il se communiqua, en se servant de sa formule habituelle de salut : *Votre serviteur Millet*, tous le reconnurent avec transport.

24 NOVEMBRE 1878.

Communication spontanée.

— Votre serviteur Millet.

Vous me permettrez de dire deux mots. Si jamais Dieu se communiquait à l'homme, il ferait bien de ne pas se montrer, car autrement vous le prendriez pour le diable. La vérité éblouit quand elle se montre à vos faibles yeux sans la précaution de se voiler.

Rarement l'homme croit ce que les Esprits élevés lui disent. Il faut que des Esprits bons, mais en rapport avec sa faible intelligence, lui manifestent la portion des vérités qu'ils possèdent. Alors il accepte, parce qu'il la comprend.

Le médium. Pourquoi as-tu commencé par *votre serviteur Millet ?*

— Parce que, quand je vivais, je me servais de cette expression.

Le médium. Si tu as quelque chose à nous dire, nous sommes disposés à t'écouter. Ces messieurs font l'éloge de tes bonnes qualités.

— Je les remercie.

Le médium. Plus rien ?

— Dieu a fait l'homme pour être heureux.

Le médium. Quelles sont les conditions ?

— Pour être heureux, il faut devenir bon.

Le médium. Celui qui n'est pas bon, qu'est-il?

— Un enfant.

Le médium. Il y a donc des enfants qui ne sont pas bons?

— Il y a des Esprits enfants.

Le médium. Comment change-t-on de catégorie?

— En devenant bon.

Le médium. Mais pour le devenir?

— Il est nécessaire que l'enfant change souvent d'habit, avant de devenir homme; de même, il est nécessaire que l'Esprit enfant change souvent de corps, pour devenir un Esprit homme. En un mot, comme l'enfant ne développe pas l'homme dans le premier habillement dont on le revêt, de même l'Esprit qui débute dans la vie, ne peut développer les énergies qui feront de lui un Esprit bon, que dans plusieurs existences corporelles.

22 Décembre 1878

L'Esprit s'adresse à un pauvre tisserand, médium et fils de médium.

— Ta doctrine, cher Estieu, est exacte; seulement elle est confuse dans ton âme et a besoin d'être éclaircie. Je vais essayer de le faire.

Dieu a créé les âmes ignorantes également, et leur a donné pour tâche de tout apprendre dans le vrai et dans le bien. Le vrai consiste plus particulièrement dans ce qu'on appelle la science, et le bien dans ce qu'on appelle la morale. De là la nécessité pour l'Esprit de devenir à la fois savant et honnête. Ce n'est que lorsqu'il est arrivé à posséder toute la science et toute l'honnêteté qu'il a atteint le but pour lequel il a été créé. Mais pour réaliser ce but, il y a des moyens qu'il importe au plus haut degré de connaître clairement. Donc, voici ce que la raison bien consultée nous dit à ce sujet.

Pour connaître, il faut étudier avec persévérance et avec effort. La paresse est le grand obstacle à notre développement; il faut donc lui déclarer une guerre à mort.

Dans l'ordre moral, c'est bien plus fort encore. L'homme est invinciblement porté à se considérer comme le centre et le but unique de la création. De là, l'égoïsme aveugle et féroce qu'il faut détruire avant de songer à faire le moindre pas en avant, la vie de l'individu se confondant avec la vie universelle.

Voilà le grand commandement que le Christ a admirablement formulé, quand il a dit que la loi et les prophètes consistaient à aimer Dieu et le prochain. Aimer Dieu, c'est aimer le prochain, car Dieu étant partout, est dans le prochain. Aimer le prochain, c'est aussi aimer Dieu, par la même raison.

Vie de travail et de peine est celle de l'Esprit dans la période de ses incarnations, car il faut qu'il combatte à la fois la paresse qui le détourne de la science et l'égoïsme qui le détourne de l'amour.

La pénitence est absurde si elle ne porte pas l'homme à acquérir la science et la bonté. Donc faire pénitence signifie, dans la langue de Dieu, s'imposer de douloureuses épreuves, afin d'arriver à être savant et bon.

Ton bien dévoué serviteur Millet, cher Estieu.
Mes chers amis, adieu.

29 Décembre 1878.

A un jeune homme qui évoquait sa mère.

— Mon cher enfant, Dieu a fait la terre pour être le lieu de vos épreuves; vous ne restez dans ce lieu que pour vous épurer. Lorsque votre âme a acquis le degré de perfection que l'Esprit doit avoir pour exercer dans le monde les fonctions attribuées à cet Esprit que vous appelez ange, Dieu le dispense de l'incarnation et l'élève à ces hautes fonctions. Mais l'ange revient quelquefois, lorsqu'il y a une grande mission à accomplir. Cela arriva à l'époque célèbre de la fin de la première moitié du siècle qui suivit la mort de Jules César.

Voyez la vie de Christ et vous reconnaîtrez en lui un de ces envoyés d'en haut. Jamais plus grande pureté, jamais plus grand détachement de ces biens matériels après lesquels le vulgaire court avec une ardeur si fébrile.

Rien de ce qui flatte la vanité ou les autres basses passions du cœur de l'homme ne le domina. Il ne connut que la seule passion de faire ce que le devoir lui commandait. L'amour des hommes le dominait au point que pour leur montrer la voie qu'ils devaient suivre, il se soumit à toutes les humiliations et à toutes les souffrances.

Mes amis, vous êtes appelés à voir une révolution religieuse aussi importante que celle à laquelle Christ contribua si puissamment. S'il ne se montre pas aujourd'hui à vos sens matériels, comme il se montra jadis à ceux des hommes de cette époque, cela n'empêche pas que c'est lui qui dirige encore ce mouvement divin. Ouvrez les yeux de votre âme et vous l'apercevrez à la tête des célestes phalanges, combattant les Esprits du mal qui s'efforcent de vous retenir sous le joug des vieilles superstitions.

Mes chers amis, il faut que vos cœurs s'élèvent à la hauteur des circonstances sublimes dans lesquelles vous vous trouvez. Il y aura beaucoup à combattre, beaucoup à souffrir; le ridicule vous poursuivra de ses sarcasmes; la puissante ligue des intérêts coalisés vous poursuivra; vous pourrez être atteints dans vos intérêts matériels et dans

vos affections les plus chères ; mais ne faiblissez pas. Il y a dans l'espace, au-dessus de vos têtes, des amis qui vous contemplent et qui préparent de brillantes couronnes pour les vainqueurs.

Mon cher enfant, car dans une autre existence tu fus le mien, pardonne-moi d'avoir pris la place de celle que tu évoquais ; le moment de vous dire ces choses était venu ; c'était mon devoir de le faire, et je l'ai fait.

Ta mère est là ; elle te bénit. Adieu.

Votre serviteur Millet.

19 JANVIER 1879.

— Ma destinée a été, dans ma dernière existence d'homme, d'être tisserand de linge de table ; mais j'avais été dans ma précédente existence un homme de savoir étendu. Ma destinée actuelle est de prêcher à ces braves gens de la Cité, que j'ai vu naître, la belle doctrine de la réincarnation dans différentes situations.

L'avancement de l'âme vers la perfection ne peut se faire qu'en se débarrassant de toutes les mauvaises passions, grandes ou petites, sérieuses ou ridicules. Vainement l'Esprit voudrait s'élever vers cet état de calme joie et de bonheur céleste, s'il conservait la jalousie, la cupidité, l'ambition, la vaine distinction entre ceux qui se trouvent au sein de l'opulence et ceux qui se trouvent dans la misère. Il faut que l'homme supporte la pauvreté sans en rougir et la fortune sans en tirer vanité. Quand l'Esprit est arrivé à ce dégré, il est bien près de devenir ce que vous appeler un ange.

O mes amis, ne murmurez jamais contre Dieu, quelle que soit la position inférieure où il lui a plû de vous placer. Toujours l'Esprit sérieux trouve moyen d'avancer, même dans les positions en apparence les plus défavorables, tandis que l'Esprit léger reste stationnaire dans toutes ; car, dans les malheureuses il perd son temps à murmurer, au lieu de faire des efforts qui l'amélioreraient ; dans les favorables, il s'endort, ou, ce qui est pire, il se laisse gagner par la vanité, l'orgueil, la luxure et, en un mot, par tous ces poisons de l'âme qui la retiennent éloignée de Dieu.

Si dans la cité il y a de la pauvreté, qu'il y ait de la foi raisonnée, de la force à mépriser ce qui passe et à s'attacher à ce qui dure. Cela vaut tous les trésors. Ce qui passe, ce sont les biens du corps, la fortune matérielle ; ce qui dure, ce sont les vertus, richesses de l'âme, qui la suivent dans sa marche éternelle vers Dieu. Adieu.

23 FÉVRIER 1879.

Voici l'époque des plaisirs du carnaval, mes chers amis de la vieille cité. Il faudra que la volaille paye les frais de vos amusements. Pauvre volaille ! je te plains. Mais je ne dédaignais pas de te mettre à la broche, quand j'étais de ce monde de voracité. Ta vie ressemble à celle de l'homme de bien que la canaille dévore.

Rappelez-vous, chers amis, vos prophètes. Ne les a-t-on pas mis à morts, et, après, l'humanité ne s'est-elle pas nourrie de la chair de la vérité ? C'était la substance même de ces envoyés de Dieu. Maintenant, à la vraie destinée de l'homme, il faut consacrer quelques mots. Le carnaval a ses attraits, mais il ne doit pas vous attirer tout à fait. Il devrait céder un peu de place à l'âme. Cette place je m'en empare avec bonheur. Mes amis, vous êtes les descendants de ces Albigeois qui, déplorant les égarements de la Rome des Papes, se séparèrent d'elle, afin de reprendre la tradition de la primitive Eglise. Ils furent persécutés et brûlés par les vicaires du pape. Aujourd'hui vous n'avez pas à craindre le pape ni ses bourreaux. Donc, levez de nouveau l'étendard de la vraie religion chrétienne. Les Esprits vous y convient et promettent de vous assister dans cette entreprise.

Courage, amis ! Adieu.

(A suivre.) V. TOURNIER.

Ce qu'on obtient et par l'appareil Fortin et par l'électromètre à cadran, et par une boussole, en forme de montre.

Messieurs les Rédacteurs du *Messager*,

Il est parlé dans ce moment-ci dans plusieurs journaux de France et de Belgique d'un mémoire de M. le Dr Baraduc, lu à l'Académie des Sciences de Paris, dans lequel l'auteur parle d'expériences qu'il a faites au moyen de l'appareil de M. Fortin sur un fluide qui se dégage des extrémités des doigts de certaines personnes. Cette expérience est très ingénieuse et très curieuse. Avec l'aide de mes sensitifs, je fais depuis près de trois ans des expériences à peu près semblables. Seulement, au lieu de l'appareil Fortin, je me sers tout simplement d'un petit instrument de physique connu depuis un très grand nombre d'années, qu'on appelle l'électromètre à cadran de Heuley, qui sert à apprécier le degré de charge de la machine électrique. Cet appareil très simple se compose d'une petite colonne de bois à laquelle est adapté un cadran d'ivoire divisé en 180 degrés. Au centre de ce cadran est un axe horizontal, auquel est fixée une aiguille légère de fanon de baleine, portant à son extrémité inférieure une boule de moelle de sureau. A mesure que les conducteurs, sur lesquels est placé l'électomètre, se chargent, l'électricité se répand sur la colonne

de bois et sur l'aiguille, et celle-ci, qui était d'abord abaissée, est repoussée et diverge d'autant plus que la machine est plus chargée. La même chose se passe quand un de mes sensitifs approche sa main près de l'aiguille de l'électromètre placé sur mon guéridon. Plus est élevé le degré de force psychique projetée hors de la main des sensitifs, plus grande est la divergence. Il se produit aussi des phénomènes d'attraction plus ou moins marqués, suivant la bonne ou mauvaise disposition atmosphérique.

L'appareil de M. Fortin consiste en une cage de verre dans laquelle on a fait le vide. Dans cette cage est suspendue une aiguille aimantée qui se déplace quand elle est influencée par le fluide humain ou par la force psychique émise par le sujet. Les résultats obtenus sont les mêmes que ceux obtenus par l'électromètre.

J'ai tenté la même expérience avec une boussole de poche en forme de montre posée au milieu du plateau de mon guéridon. Mes sujets ou sensitifs n'ont pas besoin d'approcher l'extrémité de leurs mains, il leur suffit de se tenir à une distance de près de deux pieds du guéridon et lorsque le temps est favorable ou que mes sensitifs donnent une plus grande émission de force psychique ou le fluide humain, ou de fluide animique suivant le nom qu'on voudra lui donner, l'aiguille de la boussole se déplace, de un à deux degrés environ. Mais pour obtenir un résultat appréciable il faut attendre dix bonnes minutes. L'effet a moins d'intensité qu'avec l'électromètre à cadran de Heuley parce que le verre de la boussole qui couvre l'aiguille aimantée paralyse l'effet du fluide humain comme il paralyse l'effet de l'électricité avec laquelle le fluide humain a beaucoup d'analogie. Tout le monde sait que le verre est mauvais conducteur de l'électricité.

En vous entretenant de mes expériences je ne prétends pas diminuer l'importance de celles de M. le docteur Baraduc, je n'ai d'autre but que de démontrer que sans avoir recours à l'appareil de M. Fortin qui est très ingénieux, on peut en se servant d'autres appareils moins sensibles constater chez certaines personnes l'existence d'une force à laquelle on donne pour la désigner les différents noms de fluide humain, fluide animique, force psychique.

Vous savez déjà qu'en faisant tenir à tour de rôle la main de mes sensitifs à deux pouces au dessus d'une aiguille aimantée placée à l'air libre et dans le sens de son méridien, celle-ci dévie d'un certain nombre de degrés et souvent même se met en croix avec la main. Voilà une preuve évidente de l'existence d'une force ou fluide en surabondance chez certaines personnes.

J'ai communiqué cette dernière expérience à plusieurs journaux et il en a été parlé notamment dans le *Voile d'Isis* par M. Lemerle, directeur du groupe d'études ésotériques qui est venu chez moi dernièrement et qui en a été témoin.

HORACE PELLETIER
Conseiller d'arrondissement,
Officier d'Académie à Candé (Loir et Cher.)

L'obsession.

Sous la rubrique *Terrible obsession*, nous lisions il y a quelque temps dans la *Réforme*, de Bruxelles, le fait suivant :

« La police de Liverpool a interné sur sa demande un individu qui se sentait irrésistiblement poussé à assassiner.

Cet étrange personnage, qui se dit notaire dans un bourg du Canada, s'est embarqué pour l'Europe dans l'intention d'assassiner tous les membres de sa famille. Il a lutté en vain, dit-il, contre ce terrible entraînement. Il s'est fait hypnotiser à Paris, espérant être délivré par ce moyen de la redoutable obsession qui, partout, le poursuit. Mais en vain. Il se rendit alors en Angleterre, mais se trouvant à Liverpool, il se sentit pris d'une telle envie de tuer quelqu'un, que, saisi d'épouvante, il entra dans un bureau de police et demanda en grâce d'être séquestré. Il a été satisfait au désir de ce malheureux qui sera soumis à un examen médical. »

Il va sans dire que nous savons fort bien que le mot *obsession* n'a pas le même sens pour les rédacteurs matérialistes de la *Réforme* que pour nous spirites. Mais n'est-il pas étrange de constater que nos savants, que nos médecins, malgré l'évidence de l'existence de deux êtres intelligents dans le même individu, ne parviennent pas à découvrir l'esprit obsesseur qu'ils recherchent toujours dans l'organisme matériel, sans jamais le découvrir?

Un autre fait, cueilli dans le même journal, nous prouve encore la présence de deux êtres, de deux intelligences bien distinctes, l'une qui pousse au mal, l'autre qui résiste :

« On vient d'arrêter sur le boulevard de Clichy un sauvage parisien qui aura eu le premier le mérite de concilier les besoins du tempérament anthropophage avec les exigences du code pénal. Tandis, en effet, que les sauvages actuellement connus trouvent tout simple de faire rôtir leurs voisins pour satisfaire leur appétit, cet honnête gourmet poussait le respect des lois jusqu'à se dévorer lui-même. Si on ne l'avait arrêté au milieu de son étrange festin, il est probable qu'il ne subsisterait aujourd'hui de sa personne

que ce qu'il n'en aurait pu manger. Au moment où les gardiens de la paix l'ont cueilli, le malheureux venait de se tailler dans le bras gauche, à l'aide de ciseaux, une bande de chair de 4 centimètres sur 22 millimètres de large et un demi centimètre d'épaisseur et le plaisir qu'il semblait éprouver à la dévorer était fort peu rassurant. Conduit au commissariat du quartier, il a été envoyé aussitôt à Ste-Anne à la suite d'un examen du docteur Garnier, l'éminent aliéniste, qui va continuer ses observations et saisir prochainement l'Académie de médecine de ce cas inédit. »

Sans nul doute, ajoute *la Réforme*, le rapport nous révèlera de stupéfiants mystères. — Nous n'en croyons rien. Tout au plus trouvera-t-on un nom scientifique à donner à la chose et puis ce sera tout. Quant à la cause, comme elle est de nature spirituelle, les médecins matérialistes ne pouvant la découvrir et à plus forte raison y trouver remède, les malheureux seront internés ainsi qu'il est d'usage, pour les milliers de cas analogues.

Et cependant la guérison est possible; spirites, nous le savons. Mais il est nécessaire après avoir reconnu la cause de connaître les moyens de procéder en pareils cas. Dans l'excellente revue spiritualiste *Op de grenzen van twee werelden*, de Mme Van Calcar, nous trouvons le récit d'un cas d'obsession assez remarquablement guéri. Le procédé employé nous paraît bon à imiter.

La famille, dans laquelle ce cas d'obsession s'est produit, habite près de Southampton et elle avait pour ancien voisin un spirite-magnétiseur, M. Martin Sturgis avec lequel on évitait d'être en rapport à cause de ses opinions. Le chef de la dite famille mourut d'une attaque d'apoplexie. La fille Kate, qui demeurait à Weymouth, arriva chez ses parents avec le vif désir de revoir son père. Mais celui-ci ne la reconnut pas avant de mourir; de là grand chagrin de la pauvre enfant qui après les funérailles, retourna bien affligée à Weymouth. Quelques semaines après, elle revint de nouveau chez ses parents pour cause de maladie et le lendemain on fit appel aux facultés de M. Martin Sturgis qui répondit avec empressement au désir de la famille désolée. Il trouva la jeune fille assise sur un sopha retenue par son frère aîné qui lui demanda s'il ne pouvait lui venir en aide.

M. Sturgis écrit qu'il fut épouvanté en voyant les ravages causés par la maladie en si peu de temps. Au lieu d'une jeune fille fraiche et éblouissante de santé qu'il avait vue quelques semaines avant, il avait devant lui un visage vieilli. Ce qui attira surtout son attention, ce fut le regard étrange, vitreux de la malade. Aucune parole ne sortait de sa bouche et elle ne semblait plus reconnaître personne. Le médecin consulté avait conclu à un cas de folie et il conseillait de transférer la malade dans une maison de santé, mais la famille résista et finit pas se décider de consulter le méprisé spirite, M. Sturgis.

M. Sturgis assura que si on voulait suivre ses instructions avec confiance en renonçant au médecin et à ses drogues, il y avait lieu d'espérer tout au moins que l'on éviterait la réclusion dans une maison de fous. On lui promit tout et dès le jour même, notre frère en croyance se mit à l'œuvre. Il convoqua pour le soir quelques amis spirites et, formant un groupe, il évoqua un Esprit-guide par la typtologie qui lui dit: «Vous vous trouvez en présence d'un cas d'obsession produit par l'Esprit du père de la jeune fille (mort, ainsi qu'il est dit plus haut, des suites d'une apoplexie). Le chagrin de la jeune fille d'une part, l'ardent et commun désir du père de revoir son enfant aimée d'autre part, ont produit l'effet, l'action de l'aimant. L'un a attiré l'autre et c'est ainsi qu'inconsciemment l'Esprit du père produit cette réflexion de souffrance sur son enfant. Évoquez-le pour lui faire comprendre le mal qu'il cause à son insu. »

M. Burns, le rédacteur du *Medium and Daybreak*, tout en approuvant l'évocation par la typtologie conseilla en outre une magnétisation pour dégager la malade. A la suite de la troisième magnétisation, la jeune fille recouvra tout à coup la voix et dit ces étranges paroles : « Que faites-vous? Pourquoi venez-vous avec le règne de Dieu ici? Vous devez cesser. »

Dès ce moment, elle se trouva délivrée de l'Esprit du père. Celui-ci bientôt, se manifestant par la table, le fit avec tant de violence qu'il en brisa un des pieds. D'une séance à l'autre, l'Esprit se calma et, peu à peu, on finit par lui faire comprendre le tort qu'il causait à sa fille. Il s'en montra très malheureux et affirma qu'il avait agi par ignorance, attiré par le sincère chagrin de son enfant. Il ne se doutait aucunement que son mal pût avoir une répercussion dans l'organisme de sa fille. La santé de celle-ci se rétablit rapidement. Ses parents crurent posséder en elle un bon médium et ils tinrent une séance en l'absence de M. Sturgis. Mais bientôt la jeune fille fut prise d'un grand tremblement dans tous les membres ressemblant à la danse Saint-Guy. M. Sturgis fut appelé et, par la typtologie, il apprit que la jeune médium était tombée au pouvoir d'un Esprit bohémien nommé Smith ; il fallut encore plusieurs séances et des magnétisations nombreuses pour la soustraire à cette nouvelle influence.

Par suite de la bonne direction de M. Sturgis, la jeune fille est aujourd'hui non seulement guérie, mais elle est aussi devenue un excellent médium-somnambule sur lequel les Esprits méchants n'ont plus aucun pouvoir.

Nous pensons que la méthode employée par M. Sturgis est souveraine. D'accord avec la personne obsédée, des amis spirites convaincus peuvent à l'aide de la typtologie, obtenir d'un esprit-guide les conseils nécessaires en pareils cas. La démagnétisation est aussi très recommandable et l'intervention sympathique des parents et amis ne doit pas être négligée ; par leurs bonnes pensées, ils peuvent venir en aide aux spirites assemblés et aux magnétiseurs qui se dévouent au dégagement du malade. Toutes ces conditions bien remplies, *la guérison est la plupart du temps certaine.*

Les cas d'obsession sont nombreux et variés. Nous tenons pour certain que les grandes afflictions causées par le décès de parents, ou de personnes aimées, engendrent une situation nuisible pour les incarnés et les désincarnés qui ne peuvent se résigner à leur nouvelle situation.

CH. FR.

Au revoir les amis !

Le 16 juillet, dans l'après-midi, au puits d'exhaure de la société du Grand-Hornu, près Mons, est arrivé cet accident tragique dont nous avons déjà parlé : Un ouvrier mécanicien, Célestin Bouloin, âgé de 48 ans, travaillant à la machine d'épuisement, fit un faux mouvement et tomba dans le puits, à une profondeur de deux cents mètres. Au moment même où il perdait l'équilibre et commençait sa vertigineuse descente, il cria d'une voix forte qui fut entendue de tous ses compagnons de travail : « Au revoir les amis ! »

De ce malheureux on n'a retrouvé que d'informes débris humains... Que pensez-vous de ce cri suprême lancé avec sang-froid par le travailleur borain au moment où il se savait condamné à une mort horrible ! Dans sa simplicité sinistre, ce fait ne vous remue-t-il pas profondément ?

Pour nous qui connaissons les braves houilleurs, il ne nous a pas surpris, s'il nous a touché. Il est l'affirmation même de cette solidarité qui existe entre les mineurs de nos bassins houillers, qui transforme tout ce petit peuple en une même famille.

Tout jeune, le houilleur est destiné au monstre, à la mine.

Qu'il travaille à la surface ou dans le fond, peu importe, c'est toujours pour elle qu'il donne son travail, ses forces chaque jour, tout le labeur dont il est capable. Et la lutte recommence pendant des années et des années, jusqu'à la trève finale, la mort. Aussi conçoit-on qu'il voue un attachement profond, durable, sincère, à celui qui partage sa vie de vaillance, enfermé comme lui dans cette tombe où veille le grisou, toujours prêt à le dévorer, ou bien qu'il travaille avec lui au fonctionnement de la machine, à plusieurs centaines de mètres au-dessus du gouffre béant, toujours ouvert pour l'engloutir. Menacés par les mêmes périls que des catastrophes répétées viennent durement leur rappeler, les travailleurs se rapprochent, se fusionnent complètement, et même sans s'en douter, sont animés les uns pour les autres de véritables sentiments fraternels. Ils s'appellent compagnons ; ils pourraient se donner le nom de frère, tant est vif et vrai le sentiment qui les unit.

C'est aux ouvriers, ses compagnons de lutte, que Célestin Bouloin a envoyé son dernier cri. « AU REVOIR, LES AMIS ! » Ma vie est finie, à vous ma dernière pensée, mon dernier remercîment pour tant d'aides secourables, mon dernier souvenir pour les bonnes parties menées ensemble les jours de repos. « AU REVOIR, LES AMIS ! » Vous aussi pensez à moi, et n'oubliez pas mes enfants, pauvres petits êtres qui vont être aux prises avec la faim·

« AU REVOIR, LES AMIS ! »

Oui, plus nous y songeons, plus cet adieu nous apparaît ainsi que le cri même sorti des entrailles de cette solidarité que nous saluons comme une des nobles manifestations de la fraternité humaine.

(L'éducation populaire.) CL. LYON.

Nouvelles.

Le *New-York World* du 1er mars contient un article de près d'une colonne intitulé : *Sarah Bernhardt hypnotisée*, où il est dit que la célèbre actrice a été jadis hypnotisée par un artiste de sa troupe qui a été démissionné à cause de ce fait avant qu'elle vînt aux Etats-Unis. Pour ce motif il aurait menacé de la tuer et serait même venu à New-York dans cette intention.

Il résulte aussi de l'article que Sarah Bernhardt avait une peur atroce d'être hypnotisée contre sa volonté et qu'elle a eu recours à l'inspecteur de police Byrnes qui l'a fait garder par ses détectives.

M. J. W. Cadwell, magnétiseur bien connu aux Etats-Unis, fait observer à ce sujet dans une lettre insérée dans le *Banner of Light* de Boston du 14 mars, que Sarah Bernhardt aurait pu se passer des détectives et même regarder son tourmenteur en face sans crainte d'être magnétisée

par lui, en plaçant simplement les bouts de son pouce et de son index ensemble. Voilà un procédé très simple et que les expérimentateurs feraient bien de vérifier.

* * *

M. D..., herboriste, à Rouen, membre de l'*Union Spiritualiste*, avait à son service un homme du nom de P... Celui-ci mourut au mois de juin 1890, à l'âge de 65 ans. Quelques jours après l'enterrement, des bruits insolites sont entendus à diverses reprises, chez M. D...; il semble que quelqu'un marche dans l'escalier et dans la chambre qu'occupait le défunt. M. D... s'assure que toutes les portes sont bien fermées, et qu'il n'y a personne... Erreur! il y avait quelqu'un: c'était P... qui *revenait*... Le fait se répéta un autre jour, et l'Esprit alla jusqu'à produire dans le mortier de l'herboristerie un vacarme tel, que les voisins s'en plaignirent. De plus, M. D..., qui est doué de médiumnité, vit plusieurs fois chez lui, l'ombre de son ancien serviteur.

Un guide spirituel consulté à ce sujet le 27 janvier, a répondu ceci: « C'est très curieux; je viens d'être mis en rapport avec cet Esprit; je lui ai fait part de votre demande : Mais, m'a-t-il dit, vous me questionnez sur quoi? Je suis là et y *suis* toujours été (sic). » Je vois bien ce qui s'est passé: cet Esprit, nouveau désincarné, ne doit pas se croire mort, et en tout cas, il est plongé dans les fluides épais, qui mettent obstacle à l'essor de son âme. Le mieux à faire c'est de prier pour son prompt dégagement. »

(Tiré de *la Pensée des morts*, organe de l'Union spirite de Reims et de l'Union spiritualiste de Rouen).

* * *

Une maison ensorcelée. — Supercheries ou manifestations physiques? C'est ce que l'avenir nous apprendra sans doute.

Nous lisons dans l'*Etoile belge* du 30 août :

« Un fait étrange révolutionne depuis quelques jours la commune de Mettet, province de Namur. Les époux Halloy, semblables à Philémon et Baucis, coulaient côte à côte de paisibles jours en cette localité: le mari a 82 ans; l'épouse 75. Un beau jour, leur quiétude se vit subitement troublée. Les portes de leur habitation s'ouvraient toutes seules, les tuiles tombaient du toit, la vaisselle sautait, dansait, se renversait et se brisait; des pierres traversaient la maison en tout sens, cassant les vitres.

La vieille montrait tous ces dégâts à ses concitoyens terrifiés, gémissant sur les malheurs dont elle était accablée: « C'est le diable, disait-elle, ma maison est ensorcelée. »

Les âmes sensibles et crédules de Mettet voulurent lui venir en aide, et des listes de souscription circulèrent dans la commune. L'autorité s'émut cependant à la nouvelle de ces phénomènes surnaturels et la gendarmerie y alla de sa petite enquête. Résultat : le bourgmestre a interdit toute collecte et la gendarmerie a averti les époux Halloy d'avoir à expulser définitivement le diable de leur demeure sous peine de se voir eux-mêmes poursuivis. Depuis cet avertissement, le diable — qui sans doute était un bon diable — ne casse plus rien chez le couple octogénaire. »

* * *

Pour la paix. — Le Comité Belge de la Fédération internationale de l'arbitrage et de la Paix, sous la présidence de M. Emile de Laveleye, vient d'adresser aux Chambres législatives une pétition en vue d'obtenir qu'une entente s'établisse entre les divers gouvernements d'Europe, dans le but d'assurer la solution pacifique des conflits qui pourraient surgir entre eux. Cette pétition a été envoyée à tous les sénateurs et députés, afin que chacune des personnes qui concourent dans notre pays à l'exercice du pouvoir législatif puisse user de son influence pour faire prévaloir les mesures éminemment civilisatrices préconisées par les pétitionnaires.

Correspondance.

M. l'Ingénieur Palazzi, de Naples, vient d'adresser à M. Papus la lettre suivante :

Italie, Naples, 4 septembre 1891,

Monsieur Papus,

Je sais que vous connaissez l'italien et c'est pourquoi je vous écris dans cette langue. Je m'adresse à vous comme directeur du *Voile d'Isis*. Dans le numéro de ce journal du 29 juillet 1891, je lis un compte-rendu ou, si vous l'aimez mieux, une correspondance écrite par M. Vurgey, dans laquelle on dit des choses peu flatteuses pour le spiritisme qui, d'après vous autres, est à peine le degré élémentaire de *votre grande science*. Mais ceci importe peu, car nous sommes aujourd'hui habitués aux courtoisies occultistes. Ce qui importe néanmoins, c'est de faire remarquer que la première partie de la correspondance de M. Vurgey, contenue dans le *Voile d'Isis* du 26 août, est très pointilleuse, chose peu louable pour un écrivain! Quant à la seconde partie, elle est complètement... comment dire?... non conforme *à la vérité*, quand ce monsieur se permet de dire que les spirites voudraient faire passer le Dr Lombroso pour un spirite.

Si M. Vurgey connaissait l'italien, il aurait pu lire dans la *Tribuna Giudiziaria*, de Naples, en même temps que les comptes-rendus des deux séances, la lettre du Dr Lombroso qu'on y a ajoutée à dessein, *pour que la vérité des faits ne fût en aucune façon altérée*. J'espère pourtant que ce monsieur connaît assez de français pour pouvoir lire cette lettre dans le numéro 5 du *Messager*, de Liége, du 1er septembre, et que cette lecture lui apprendra à être à l'avenir, plus exact dans l'exposition de la vérité des choses. S'y résoudra-t-il?... J'en doute !

Avec une estime toute particulière, j'ai l'honneur de vous saluer. G. Palazzi.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 7 — Liége, 1er Octobre 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Fédération Nationale

—

Les groupes et fédérations régionales de Bruxelles, de Liége et du Bassin de Charleroi, — auxquels s'étaient joints un nombre cousidérable de spirites de Bruxelles et de Charleroi — réunis en assemblée dimanche 6 septembre, ont arrêté, après discussion, le règlement ci-après :

Art. 1er. — La fédération nationale a pour but de relier en un faisceau compact et uni toutes les fédérations régionales créées ou à créer, tous les groupes organisés ou intimes, en un mot tous les spirites isolés qui ne font partie d'aucun groupe. Les fédérations régionales et les groupes conservent leur autonomie, leur indépendance; leur adhésion à la fédération n'implique aucune idée de subordination, mais seulement celle d'union et de fraternité, basée sur la devise de notre patrie : L'Union fait la force !

Art. 2. — Toutes les mesures importantes seront soumises aux sociétés et groupes fédérés par voie de referendum.

Art. 3. — Une assemblée générale des fédérés de Belgique aura lieu tous les trois ans au mois de septembre et sera tenue successivement dans les principales villes du pays.

Toutefois un congrès spécial ayant toutes les attributions des assemblées triennales pourra être convoqué dans le cas où la nécessité et l'urgence en seront reconnues.

Art. 4. — Le Congrès ou assemblée générale nommera à chaque réunion les membres du comité exécutif pour une durée de congrès à congrès.

En cas de décès ou de démission de l'un des membres du comité, il sera procédé à son remplacement, dans les trois mois par voie de referendum, et le membre élu continuera le mandat de son prédécesseur jusqu'à l'expiration du terme.

Art. 5. — Le comité exécutif est composé de 7 membres choisis de préférence parmi les affiliés résidant à Bruxelles et dans la province de Brabant.

Ces 7 membres se répartissent comme suit :

Un président, un vice-président, un secrétaire, un secrétaire adjoint, un trésorier et deux commissaires.

Ils sont élus à chaque congrès et sont rééligibles,

Des conférenciers délégués seront nommés par le comité exécutif après avoir pris l'avis du conseil fédéral.

Les attributions de ces conférenciers seront définies par le conseil national et les congrès.

Art. 6. — Le comité exécutif a pour devoir de veiller à la mise en pratique des mesures prises par le congrès et par le conseil national devant lequel il est responsable.

Il se réunit aussi souvent qu'il le juge utile, mais au moins une fois par trimestre.

Art. 7. — Le conseil national est formé du comité exécutif et des délégués des Fédérations régionales et groupes affiliés.

Art. 8. — Les Sociétés et Fédérations nationales ont droit à un délégué par 50 membres.

Les Sociétés et groupes de moins de 50 membres ont droit à un délégué.

Le mandat de délégué est triennal.

Art. 9. — Le conseil national se réunit une fois par an en septembre. Il prend connaissance

des rapports des sociétés et groupes affiliés ; décide des mesures de propagande et de tout ce qui peut contribuer au progrès du spiritisme en Belgique.

Art. 10. — Toutes les questions sont résolues par le Conseil national, sauf le recours indiqué à l'article 2 du présent règlement.

Art. 11. — Aucune cotisation ne sera imposée; les menus frais de correspondance, de location de la salle où se tiendront les réunions, etc., seront couverts par des dons volontaires.

Art. 12. — Le siège social est à Bruxelles.

Art. 13. — Les présents statuts et règlement pourront toujours être revisés à la simple majorité d'un congrès.

Ajoute :

Les délégués des spirites de Belgique pour la formation d'une fédération nationale chargent le comité exécutif provisoire :

1° De réunir en une liste les adhésions des groupes, sociétés et fédérations régionales ;

2° De soumettre les règlements et la nomination du Comité provisoire au referedum ;

3° De réunir après le réferendum le conseil national, afin de prendre les mesures nécessaires pour la nomination des conférenciers délégués.

Composition du Comité exécutif provisoire :

Mrs Fritz Charles; Paulsen ; Pierrard; Braun ; Martin ; Jambers ; Pette Joachim.

Communications spirites

(Suite.)

9 mars 1879.

Evocation de l'Esprit D..., par son fils.

— Mon cher enfant, de la demeure de ce monde de lumière, je t'entends et je te vois. Ma félicité serait bien grande de te voir marié.

Le médium. D. est marié ; tu n'es donc pas l'Esprit évoqué ?

— Je suis un Esprit léger qui se moque de vous.

Le médium. Tout en te moquant de nous, tu n'as pas l'air d'être un mauvais Esprit. Voyons fais-nous connaître ta situation ?

— Je me trouve dans une situation d'esprit rejeté de Dieu. Je me vois dans les ténèbres avec de nombreux compagnons. Nous souffrons de ne pas pouvoir nous amuser. Dieu nous punit d'avoir été pauvres de moralité : tous les jours de notre existence s'écoulent dans l'ennui. Vous devriez demander à Dieu de nous pardonner ; cela nous ferait du bien.

Le médium. Nous voulons bien ; mais il faut que tu te corriges.

— Je te comprends.

Le médium. Si nous ne nous étions jamais corrigés d'une partie de nos nombreux défauts, nous serions enfants comme toi et comme toi dans les ténèbres.

— Ta parole est de celles qui font réfléchir.

Le médium. Vois-tu quelquefois Millet de la Cité ?

— Non, Millet était un homme de bien : il est dans le ciel.

Le médium. Désires-tu le voir ?

— Oui.

Le médium. Hé bien, nous allons l'évoquer.

Esprit Millet.

— Mes amis, j'étais là ; j'attendais que cet enfant eût parlé. Vous avez bien fait de le moraliser ; il n'est que léger. De cet Esprit nous ferons ensemble un Esprit de bonnes résolutions. Dieu, à vos efforts, répondra en le recevant dans ses bras de père.

Mes amis, la route de l'éternité est semée de pièges pour chaque Esprit. Il ne se peut pas que les Esprits, au commencement de cette route, évitent ces pièges. Vous comprenez bien qu'il y a une enfance pour l'Esprit comme pour l'homme. L'enfant a besoin d'apprendre pour bien se diriger dans votre monde ; à plus forte raison, l'Esprit enfant a besoin d'apprendre pour se diriger dans cette immense carrière qu'il a à parcourir avant d'arriver à Dieu.

Aimez les Esprits enfants qui souvent viennent vous troubler en vous débitant des contes bleus, ou même en vous disant des injures et quelquefois des obcénités. Ce sont des sujets d'étude en même temps que des occasions d'exercer votre charité, en les moralisant. — Millet.

23 mars 1879.

— De la question de la réincarnation je désire vous entretenir.

Jésus a déclaré à ses apôtres que certaines vérités étaient au-dessus de leur intelligence et que, plus tard, il enverrait le consolateur qui les développerait. La réincarnation était de celles qu'il consentit à indiquer, mais que sa divine intelligence réservait à l'Esprit consolateur.

Les hommes de son temps étaient trop grossiers pour ne pas abuser d'une semblable doctrine; il fallait une raison plus développée pour en retirer les bons fruits qu'elle contient. La doctrine en question a le tort, aux yeux de l'esprit peu avancé, de vouloir ramener au bon chemin celui qui en est sorti, en le condamnant à

revenir au point où il était, lorsqu'il a dévié. Cette peine eut été insignifiante.

Pour des Esprits peu avancés, il fallait laisser planer au-dessus de leurs têtes la menace de l'enfer éternel. Celà seul était capable de les empêcher de commettre des crimes. La raison a fait aujourd'hui de tels progrès que les peines éternelles la révoltent au lieu de l'intimider, de sorte que cette menace, au lieu d'empêcher le crime, le favorise, parce qu'on n'y croit plus. Il faut donc substituer à ces peines, devenues non-seulement inefficaces mais absurdes et, par conséquent, nuisibles, en détruisant toute espèce de pénalité, il faut, dis-je, leur substituer une peine plus juste et que la raison accepte.

La réincarnation est le moyen le plus approprié à l'avancement de l'Esprit qui oblige à refaire ce qu'il avait mal fait; la réincarnation est la vérité. J'ajoute à cela, que dans ce monde de l'âme délivrée du corps, l'Esprit est puni ou récompensé selon qu'il a bien ou mal agi pendant sa vie d'homme. Mais les peines ou les récompenses sont toujours en proportion exacte avec la criminalité ou le mérite. Il serait donc injuste d'appliquer à un délit temporaire une peine éternelle; de même que la douceur de la récompense doit être limitée, puisque le mérite à des limites.

Dieu, mes chers amis, a de bonnes raisons pour faire ce qu'il fait. Dans tous les cas, ne murmurez jamais contre lui, s'il a voulu, dans une circonstance, faciliter à votre prochain la rude tâche de la vie corporelle. Savez-vous si dans une autre existence, précédente ou postérieure, vous n'avez pas été ou vous ne serez pas plus favorisés encore?

La route de chacun de nous est de la même longueur. Il y a des existences de luttes et les existences de repos. Tantôt nous sommes dans celle de lutte, pendant que le prochain est dans celle de repos, et vice-versa.

Donc, au lieu de jalouser celui qui se repose pendant que vous luttez ou de le dédaigner quand il lutte pendant que vous vous reposez tendez-vous fraternellement la main, car vous êtes, riches et pauvres, puissants et faibles, heureux et malheureux, les enfants d'un même père. — Millet.

8 NOVEMBRE 1879.

On avait demandé à un Esprit quelconque s'il y avait avantage d'évoquer le 2 novembre, jour de la fête des morts.

— Votre serviteur Millet.

L'âme des morts jouit de voir que les hommes qu'elle a aimés se souviennent d'elle. Le jour est indifférent, l'affection est tout. Des sphères célestes, elle descend à l'appel de celui qui pense à elle ; mais il arrive quelquefois que des Esprits de malice l'empêchent de se communiquer. De ce fait n'allez pas conclure que les Esprits de malice sont plus forts que les Esprits de bonté. Dieu a voulu que ces malheureux puissent se communiquer à vous, afin de vous les faire connaître et que, par vos instructions, ils deviennent meilleurs. Votre influence sur ces Esprits est plus grande que vous ne le pensez. Vous devriez les évoquer pour les moraliser. L'homme a le devoir d'agir sur l'homme et sur l'âme de l'homme, séparée du corps, dans le but de le faire progresser vers Dieu.

O mes amis, ne vous plaignez pas lorsqu'au lieu de l'Esprit évoqué il se présente un Esprit de malice. Votre devoir alors est de le moraliser. Tous les bons ont été méchants, et tous les méchants deviendront bons. Mais pour cela, il faut qu'ils comprennent l'intérêt que toute créature a de devenir bonne. Les bons étant les aînés des méchants, ils doivent agir envers eux comme d'autres ont agi dans le temps envers eux-mêmes, alors qu'ils étaient méchants eux-mêmes.

Tenez ceci pour assuré : Il faut faire aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît.

15 JANVIER 1880

— Vous êtes, chers amis, les pionniers des progrès à venir de l'humanité. De là, pour vous, la nécessité de la patience, de la persévérance, de la résignation et de la confiance en Dieu et dans les bons esprits.

Il est nécessaire que vous soyez éprouvés, comme il est nécessaire que les armes soient éprouvées avant de les livrer à ceux qui doivent les employer.

Réfléchissez à ce que la raison prescrit à l'homme de courage et de combat. Elle veut qu'il se prépare à la lutte par des exercices longs et pénibles. Le soldat recrue n'a jamais la solidité du vétéran éprouvé. Votre cœur s'affermit dans les déceptions que les Esprits méchants ou légers vous font éprouver.

Tous les médiums n'ont pas la même tâche à accomplir ; celle qui paraît la plus brillante est généralement la moins utile. Dieu ne demande pour le servir efficacement que des hommes auxquels le vain bruit de la renommée est indifférent et qui n'ont d'autre but et d'autre jouissance que l'accomplissement du devoir. Il vaut mieux être utile et ignoré qu'être inutile et connu de tous. Que la vanité ne vous enfle pas de ses fumées légères? Que le désir d'être utiles soit votre unique passion!

Mes amis, tous les rideaux tomberont un jour; la vérité apparaîtra aux yeux de tous; mais pour atteindre ce résultat, il faudra beaucoup de peines et d'efforts. Bien heureux, ceux qui auront peiné et se seront efforcés pour la vérité! Vous pouvez être de ceux-là, si vous le voulez. Ne perdez pas votre temps en doléances inutiles, lorsque vous passez longtemps sans obtenir ce que vous désirez, mais dites-vous: puisqu'il en est ainsi, c'est qu'il faut qu'il en soit ainsi. Dieu sait mieux que vous, ce que vous devez obtenir et ce que vous ne devez pas obtenir. Adieu. Millet.

11 MARS 1880.

— Mourir c'est à la fois vivre et toujours marcher dans la voie de la perfection, car l'Esprit avance toujours, alors même qu'il vous semble reculer. Le méchant est une étape vers le bon ; il est impossible de débuter par la bonté. La bonté est la chose qui est bien faite. Or, l'apprenti commence toujours par mal faire ; ce n'est qu'après beaucoup d'études et d'efforts qu'il arrive à faire bien. Le plus grand apprentissage est celui de la bonté ; donc c'est le plus long.

Si Dieu a voulu que les Esprits fussent punis des crimes commis dans l'incarnation, c'est uniquement pour les corriger des erreurs commises dans cet état.

Tremblez, hommes ! quand vous jetez la pierre au coupable, car c'est à vous-mêmes que vous la jetez. Le coupable est un apprenti qui a mal fait sa tâche. Or, vous êtes tous des apprentis ; donc, vous êtes exposés à mal faire votre tâche. Ceux qui font le mieux sont les plus indulgents. Imitez-les !

Jésus pardonnait à la femme adultère parce qu'il savait qu'elle avait été faible, mais que le repentir sincère la corrigerait et la rendrait forte.

Tous les prophètes ont annoncé l'avènement du pardon universel, parce qu'ils prévoyaient la repentance et l'amendement universels. Tous les hommes sont enfants de Dieu, et un père ne peut vouloir la perte d'aucun de ses enfants ; le dogme des peines éternelles est la plus monstrueuse des impiétés. Serai-je compris de vous, chers amis ? Millet.

1er AOUT 1880.

— Vous avez la mauvaise habitude d'évoquer sans préparation aucune ; vous devriez prier auparavant Dieu et les bons Esprits de vous assister.

Mes chers amis, la fête de Saint-Nazaire (fête de la Cité) m'inspire des réflexions que je tiens à vous communiquer. Les fêtes commémoratives de personnages aimés à cause de leurs vertus sont d'excellentes choses. Vous devriez témoigner de votre foi spirite en en instituant de telles, dans lesquelles vous honoreriez les véritables bienfaiteurs de l'humanité et non ces prétendus saints, dont toute la sainteté a consisté dans l'observance de pratiques ridicules. Si au lieu d'un saint vide de mérites civiques, comme Alexis, par exemple, mais plein d'égoïsme extravagant et de mépris pour les devoirs sacrés de la famille, vous honoriez des hommes tels que Socrate, Marc-Aurèle, Epictète, Jeanne d'Arc, Franklin et d'autres moins illustres, mais qui par leurs inventions et par leur dévouement ont fait avancer l'humanité dans la voie du progrès matériel et surtout moral, vous auriez trouvé le vrai culte.

Le jour de la fête de ces personnages illustres serait l'occasion d'instructions fort utiles. Vous raconteriez la vie de ces bienfaiteurs de l'humanité, et vous les offririez en exemple à vos auditeurs. Une semblable pratique constituerait la forme de culte la plus raisonnable et, par conséquent, celle qui contribuerait le plus puissamment à l'amélioration des hommes.— Millet.

(A suivre.) V. TOURNIER.

Encore une merveilleuse écriture sur ardoise !

M. Fréd. Evans, de Californie, ce médium dont la réputation pour les phénomènes d'écriture directe sur ardoises est si bien établie, réside depuis quelque temps en Australie et les journaux politiques, aussi bien que les feuilles spirites de ce pays en citent des faits fort intéressants. Nous avons eu, plusieurs fois déjà, l'occasion de parler dans cette Revue de ce médium distingué, en sorte que l'on pourrait croire que tout a été dit à son sujet ; nous pensons pourtant devoir faire connaître à nos lecteurs ce qui s'est passé dans une séance qui a eu lieu en présence d'une réunion d'expérimentateurs et dont les résultats ont été des plus concluants.

La Société psychologique de Brisbane avait organisé pour le 24 Octobre 1888 une séance dans laquelle la médiumnité de M. Fréd. Evans devait être mise à l'épreuve au moyen de l'écriture sur ardoise. L'assemblée se composait d'une quarantaine de membres, dont les espérances étaient, somme toute, assez limitées, sachant que c'était la première fois que le médium essayait d'opérer devant une réunion aussi nombreuse. Messieurs Ranniger et Phippard, nommés commissaires, furent chargés de surveiller les opérations. Après avoir lié ensemble et cacheté deux paires d'ar-

doises, qui avaient été auparavant soigneusement nettoyées et entre lesquelles on avait placé un petit morceau de crayon, chacun de ces messieurs prit en main une des paires d'ardoises et ils se placèrent à la table vis-à-vis l'un de l'autre ; le médium touche alors de ses doigts le bord des ardoises. Comme les assistants formaient le cercle et se tenaient par la main, de manière que les deux mains libres des commissaires étaient dans celles des deux messieurs placés à chaque extrémité, il y avait là une chaîne magnétique fermée par le contact des doigts de M. Evans, au point où ils reposaient sur les ardoises.

A peine le médium les eut-il touchées, que tous ceux qui faisaient partie de la chaîne ressentirent un fort courant, comme celui que produit une batterie galvanique, d'une intensité telle, que plusieurs messieurs ne pouvant y résister, durent quitter le cercle, tandis que l'un d'eux s'endormait profondément et ne se réveilla qu'après la fin de la séance. Au bout de cinq minutes, tout au plus, M. Evans pria M. Ranniger d'enlever les cachets de l'ardoise qu'il tenait et de l'ouvrir et, cela fait, on vit sur l'ardoise un portrait autour duquel se trouvaient différentes communications écrites, les unes avec le crayon d'ardoise, les autre en différentes couleurs.

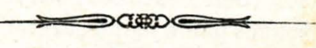
Deux minutes plus tard la seconde ardoise ayant aussi été ouverte, on y trouva trente messages d'autant de désincarnés, avec leur écriture et leur signature, partie en couleur et partie au crayon d'ardoise. L'écriture de quelques-uns de ces messages est si fine — 20 à 25 mots environ dans l'espace d'un demi-pouce — qu'il n'est presque pas possible de les lire sans l'aide de la loupe. Nous avons vu dans le *Banner of Light* du 23 février une reproduction de cette ardoise et nous avouons notre stupéfaction en lisant que ces 30 sentences différentes avaient pu être produites en un si court espace de temps ; mais, en outre, une circonstance particulière excita au plus haut point notre intérêt. On lit au centre de l'ardoise en écriture coloriée : « Carl H. Hartman est ici et vous souhaite à tous beaucoup de bonheur — *J'ai supprimé l'n.* »

On se demandait ce que cela signifiait, lorsque deux messieurs vinrent déclarer que, se trouvant un jour chez un médium écrivain, ils n'avaient pas pu tomber d'accord, si le nom devait s'écrire avec un *n* ou avec deux. C'est la raison pour laquelle l'Esprit avait fait remarquer qu'il *supprimait l'n*, donnant ainsi la preuve que la conversation antérieure de ces deux messieurs lui était connue. Cette différence d'orthographe s'explique par le fait que beaucoup d'Allemands venus en pays où l'anglais est la langue dominante et dont les noms se terminent en *mann*, tels que Hartmann, Willmann, Hofmann, etc., adoptent la terminaison anglaise *man* au bout d'un certain temps et l'Esprit avait ainsi voulu mettre fin à la discussion occasionnée au sujet de son nom.

Ajoutons que presque toutes les signatures étaient celles de personnes connues.

Pour montrer combien les directeurs de journaux du monde entier sont peu scrupuleux en ce qui concerne le spiritisme, nous ajouterons le fait suivant relatif au reporter du *Courrier*. Depuis bien des années, celui-ci a pris à tâche, pour expliquer les manifestations produites par la médiumnité de M. Evans, de les comparer aux trucs qu'exhibent sur leur propre théâtre les anti-spirites Maskelyne et Cook à Londres, ainsi que quelques autres prestidigitateurs. Il raconte comment il s'est présenté, tenant à la main deux ardoises qu'il avait nettoyées, cachetées et fermées en outre au moyen d'une bande de papier gommé et affirme qu'il s'est produit de l'écriture à l'intérieur, lors même que M. Evans n'avait pas touché les ardoises. Là-dessus le médium, pour lui fournir une preuve de la réalité du phénomène, avait tracé au crayon une croix sur l'ardoise, démontrant ainsi que s'il se produisait de l'écriture *par-dessus* les traits de la croix, cette écriture n'avait pu se tracer qu'après la croix et que par conséquent il n'y avait là aucun truc d'écriture chimique. Mais un journaliste ne se laisse pas convaincre lorsque cela n'entre pas dans ses idées et il ne se tint pas pour satisfait. Eh bien ! dit alors M. Evans, nous allons voir si nous pouvons obtenir de l'écriture en plusieurs couleurs, et il jeta l'ardoise sur le parquet. Après quelques minutes d'attente, l'ardoise ayant été relevée, on y trouva une communication en huit couleurs différentes, écrite par-dessus la croix. Cela n'empêcha pas le Reporter d'affirmer que les manifestations ne sont obtenues que par prestidigitation, sans expliquer toutefois comment elles se produisent. Un journaliste n'a pas le droit de proclamer la vérité, aussi longtemps que la majorité de ses lecteurs y est hostile. *Tout comme chez nous ! (sic).*

(*Spiritualistische Blätter* du 9 mai 1889).



Nécrologie

—

Le 14 septembre dernier ont eu lieu, à 3 heures, à La Neuville-en-Condroz (Liége) — avec le concours de la Société Spiritualiste de Seraing — les funérailles civiles de M. Jules Régnier, typo-

graphe, décédé à l'âge de 16 ans, fils de M. Abel Régnier, un frère militant qui sut toujours de longue date mettre ses actes en harmonie parfaite avec ses convictions.

Beaucoup d'amis et connaissances étaient venus de loin apporter à la famille le témoignage de leur douloureuse sympathie.

Après la prière pour les morts du *Livre des Évangiles*, d'Allan Kardec, lue par M. Gustave Gony devant la foule recueillie qui se pressait aux abords de la maison mortuaire, le cortège s'est formé drapeau et corps de musique en tête. Venaient ensuite les porteurs de couronnes suivis d'un grand nombre de dames. Parmi les assistants accompagnant le cercueil, recouvert du beau drap vert de la Société, on remarquait les principales notabilités de la commune. L'esprit dégagé des sots préjugés qui se font jour dans les campagnes, les habitants de La Neuville avaient tenu à marquer par leur présence à la cérémonie ce caractère d'indépendance vis-à-vis du clergé qui les distingue de ceux des localités voisines. Ils témoignaient aussi en cette pénible circonstance de leur respect pour une croyance philosophique qui compte aujourd'hui tant d'adeptes au beau pays de Liége.

Au cimetière la foule a entouré la tombe pour écouter trois excellents discours prononcés avec une émotion communicative. Une affliction sincère et générale, traduite en des termes touchants, a provoqué les larmes de l'assistance et rendu inoubliable cette scène d'adieux imposante de grandeur en sa simplicité.

M. Gérard, au nom des amis du village, a retracé la vie si courte du défunt. Ame aimante, caractère franc et loyal, fils dévoué et soumis, Jules Régnier pouvait être cité comme un modèle. Atteint subitement d'une maladie qui ne pardonne guère, les soins les plus dévoués n'ont pu conserver cet adolescent à ceux qui avaient concentré sur lui leurs plus chères et leurs plus ardentes affections.

Parlant au nom des compagnons de travail de Jules Régnier, M. Poncelet s'est fait aussi l'interprête des sentiments d'amitié qui les unissaient tous au cher disparu. Chacun d'eux voudra conserver en son cœur l'excellent souvenir des bons exemples donnés par le jeune et intelligent travailleur qu'un sort cruel ravit à la tendresse de sa famille éplorée.

M. Gustave Gony au nom des spirites a prononcé le discours suivant :

Frères et sœurs en l'humanité !

Au moment de rendre à la terre la dépouille mortelle de notre frère Jules Régnier, que la mort vient d'enlever à une famille qui le chérissait, ainsi qu'à de nombreux amis, permettez-moi de vous adresser quelques paroles au nom de sa famille et de toutes les sociétés spirites de la province de Liége.

Je ne viens pas vous faire de Jules Régnier, un éloge pompeux, vous le connaissiez mieux que moi attendu que depuis toujours, sa famille vit au milieu de vous ; je désire simplement vous dire quelques mots de sa foi religieuse.

L'inhumation se faisant sans l'intervention de ministre de culte et les derniers devoirs lui étant rendus par les parents et les amis, on pourrait, supposer qu'il était athée car il est généralement admis que pour servir Dieu, il faut l'intervention d'un prêtre ou ministre d'un culte quelconque. De nos jours cependant cette opinion rencontre de nombreux adversaires, qui n'en sont les adversaires que parce qu'ils ont compris que les cultes et les religions sont d'institution purement humaine, que les hommes dans les temps passés et de nos jours encore se sont écartés des principes de la saine, de la vraie morale prêchée par les fondateurs pour ne considérer dans les religions qu'ils transformaient à leur gré, que les instruments de domination et de despotisme.

Faut-il appartenir à une religion quelconque faut-il l'intervention d'un prêtre pour croire en Dieu ? — Le Créateur lui-même a mis dans nos cœurs le sentiment religieux. Faut-il l'intervention d'un tiers, doit-on appartenir à telle ou telle Eglise pour élever sa pensée vers Dieu, pour le bénir dans la prospérité et l'invoquer dans le malheur et l'affiiction ? Faut-il une intervention étrangère pour travailler à pourvoir aux besoins de sa famille, pour l'instruire de ses droits et de ses devoirs, la guider dans le chemin de l'honnêteté et de la vertu ? Faut-il un directeur de conscience pour venir en aide aux malheureux, pour consoler l'affligé, pour donner un bon conseil, pour comprendre que l'humanité est une famille de frères, enfant d'un même père et ayant les mêmes aspirations et les mêmes destinées ? Non ! Mesdames et Messieurs, les âmes quelque peu élevées, les cœurs généreux le comprennent, et Jules Régnier le comprenait parfaitement.

Notre frère Jules croyait en Dieu, non pas en ce Dieu vengeur, cruel, inexorable enseigné par les religions soi-disant divines, en ce Dieu qui est plutôt un épouvantail qu'un père, et dont on se sert pour dominer et asservir l'humanité par la terreur, mais il croyait en un Dieu Tout-Puissant et miséricordieux ; il croyait au Dieu enseigné par Jésus de Nazareth et dont tous nous sommes les enfants, il croyait en un Dieu juste, qui nous a donné à tous les moyens de parvenir

au bonheur par le développement intellectuel et le perfectionnement moral, à travers les existences corporelles qui sont le champ de travail de la vie éternelle. Jules Régnier croyait donc en l'immortalité de l'âme, mais il ne croyait pas à la réprobation éternelle infligée pour des fautes passagères, doctrine incompatible avec la miséricorde divine, car un châtiment éternel serait une approbation des mesquines vengeances humaines, et un Dieu bon n'exerce pas de vengeance et ne veut pas la mort du coupable, mais son retour au bien et son bonheur final.

Jules Régnier ne croyait pas à la béatitude éternelle, résultant presque toujours, selon les enseignements de l'Eglise, de circonstances fortuites, de l'accomplissement de formalités banales, de paroles mystérieuses prononcées en langue étrangère et auxquelles on attribue un pouvoir magique, mais il croyait au bonheur accordé au travail intellectuel et moral, à la pratique de la charité envers ses semblables sans distinction d'idées ni de nationalité, seules vertus auxquelles Jésus ait promis bonheur dans la maison de son père.

Jules Régnier n'avait foi que dans une religion, qui est celle du Christ, le noble martyr qui fut crucifié sur le calvaire de par la haine des prêtres et des tyrans, cette religion est toute simple et se résume en ces mots. « *Amour de Dieu et de l'humanité.* » Cette maxime renferme tous les devoirs de l'homme sur la terre et dans l'autre vie.

Vous voyez que la religion de notre cher défunt n'a besoin ni de rituel, ni de prêtres ni de cérémonies réglées, car tout homme est son propre prêtre et son sanctificateur de l'Eternel : son prêtre parce que, comme le Christ, il peut le prier, l'adorer sans intermédiaire ; son sacrificateur en lui immolant ses vices et ses mauvaises passions.

Nous n'avons nul besoin d'auxiliaire pour servir Dieu en travaillant au bonheur de nos semblables, et surtout en pardonnant aux plus intéressés qui lancent l'injure et l'anathème à quiconque ne croit pas comme eux.

Enfin, mesdames et messieurs, Jules Régnier cherchait la vérité religieuse sans soumettre aveuglement son jugement, sa raison, sa conscience à une autorité arbitraire. Cette liberté est le droit de tous et découle nécessairement de l'usage de notre raison et de notre intelligence, ces deux nobles facultés que Dieu ne nous a concédées que pour travailler à nous rapprocher de lui. Et Jules Regnier a fait un noble emploi de cette raison, de cette intelligence.

Dans les circonstances qui nous rassemblent, mesdames et messieurs, on dit ordinairement au défunt un éternel adieu qu'accompagnent les pleurs et les regrets, mais nous qui croyons à l'immortalité de l'âme nous disons : *au revoir*, nous nous retrouverons dans un monde meilleur pour travailler ensemble au bien-être, au progrès de l'humanité, et nous tâcherons de répandre enfin, sur cette terre, si imparfaite encore, la loi de Dieu, loi d'amour et de fraternité universelle.

Citations

Si l'hypnotisme offre des dangers quand il est appliqué sans mesure ou bien avec des intentions malveillantes et abusives, ce n'est point un motif pour en proscrire l'emploi. Nous condamnerions-nous à nous priver de l'usage du feu, parce qu'il peut occasionner l'incendie? Il en est de même de toutes les choses les plus utiles qui ont également leurs revers; mais c'est à nous de diriger avec sagesse les précieux éléments que nous donne la nature pour les faire servir à nos progrès successifs.

La découverte de l'hypnotisme, qui est celle de la force morale rendue en quelque sorte mécanique est une des plus grandes que nous ayons faites. Avec cette force, l'humanité redressera un jour les déviations morales comme déjà elle commence à redresser les déviations corporelles qui sont les maladies; et c'est seulement alors que, guéris de nos infirmités corporelles et morales, il nous sera donné d'atteindre à un état supérieur de la vie sociale.

Arthur d'Anglemont.

Nouvelles.

— La famille Le Gonidec possède dans les environs du Mans, en France, un vieux château que l'on prétend hanté par des esprits. Depuis longtemps on assure qu'une dame vêtue en vert apparaît chaque nuit dans une des chambres du manoir. Tous les membres de la famille et un grand nombre d'étrangers assurent ce fait assez curieux.

D'après un portrait de famille conservé dans la galerie du château, M. Le Gonidec croit pouvoir affirmer que la dame serait une aïeule.

Depuis quelque temps, un fait extraordinaire se passe dans le même château.

Les meubles du salon font pendant la nuit un bruit sinistre.

Des expériences ont été faites, et l'on a constaté que les bruits étaient bien réels, mais que les meubles ne changeaient pas de place.

Devant cette situation, il s'est produit un fait bizarre. On a voulu faire exorciser la maison par un évêque, qui a voulu être brave et coucher dans la chambre habitée par la dame verte. L'histoire raconte qu'elle a rendu sa visite nocturne au prélat, qui en a été malade.

Ces faits font le sujet de toutes les conversations des châteaux et chaumières de la Sarthe.

L'exorcisme n'a pas été triomphant, car on prétend que les bruits recommencent de plus belle. (*Gazette de Bruxelles du 12 septembre 1891.*)

* * *

Contre le militarisme.— Un roman de Mme Suttner fait, en ce moment, beaucoup de bruit en Allemagne. Les revues importantes et les grands journaux d'Outre-Rhin ont organisé autour de cet ouvrage la conspiration du silence. L'analyse suivante empruntée à la *Liberté* fera comprendre les raisons du mutisme voulu de la presse allemande :

« Sous le titre : *A bas les armes! (Récit d'une existence)*, c'est une protestation véhémente contre le militarisme. C'est un thème connu; mais en Allemagne, où il est pourtant tout indiqué, il a encore le mérite de la nouveauté.

Mme Suttner montre comment les enfants de l'Allemagne actuelle sont, dès le berceau, habitués, en jouant aux soldats, à « l'idée du meurtre et de la mort » et comment des générations et des générations sont dressées à fournir, pour une fausse idée de patrie, « de la chair à canon ».

Elle fait voir comment, au cas d'une guerre dont les motifs sont les plus souvent futiles, les deux peuples s'en rejettent l'un sur l'autre la responsabilité; comment tous deux invoquent « l'aide de Dieu, du même Dieu qu'ils adorent tous deux ». Toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les horreurs de la guerre, elle les étale sans pitié. Elle entend les cris des blessés, les craquements des os; elle respire l'odeur des cadavres, et ce livre n'est qu'un long cri douloureux contre le militarisme qui étreint l'Allemagne actuelle et contre sa fin fatale que est la guerre. (*Gazette de Liége*, 10 mai.)

* * *

Se souvient-on de Mme Auffinger, la somnambule extralucide qui avait annoncé qu'on retrouverait les assassins de Gouffé en Amérique? Elle vient de comparaître en police correctionnelle sous l'inculpation d'exercice illégal de la médecine. Elle avait, moyennant finances, conseillé à la mère d'un garde municipal, atteinte d'une bronchite, d'absorber un sirop pectoral pour la composition duquel elle avait remis la recette suivante : « Conseils à suivre pendant dix jours. Sirop pectoral à faire soi-même : Couper un radis noir en rondelles, ainsi qu'un ou deux oignons, étendre dans un saladier en les couvrant par couches de poudre de sucre candi, et laisser macérer trente-six à quarante-huit heures au plus. Passer au clair en exprimant le jus à travers un linge fin, conserver dans une bouteille et en prendre une petite gorgée lors des forts accès de toux. »

La somnambule, n'était pas seule poursuivie : son fils, Louis Auffinger, fondateur de la « Société magnétothérapique », qui l'assistait dans ses consultations, était assis à côté d'elle sur les bancs correctionnels. Le tribunal leur a « appliqué » seize amendes de cinq francs chacune. Sur la plaidoirie de Me Puech, la mère du garde municipal, partie civile, a obtenu 200 francs de dommages-intérêts. (*Etoile belge du 20 juin.*)

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 Cmes LE NUMÉRO 20e ANNÉE — No 8 Liége, 15 Octobre 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Fédération régionale

Séance du Comité du 27 septembre 1891.

Le bureau arrête l'ordre du jour de la prochaine réunion du Conseil fédéral comme suit :

1° Lecture de la correspondance.

2° Rapport des délégués à la réunion du 6 septembre à Bruxelles.

3° Mesures à prendre concernant le rapport.

4° Résultat du *referendum*.

5° Conférences mensuelles et désignation des conférenciers.

6° Rapport des délégués dans les groupes.

7° Propagande par la presse et la réclame.

8° Distribution des listes d'adresses et des statuts fédéraux.

9° Divers.

La réunion du Conseil aura lieu dimanche prochain, 25 octobre, à 10 heures précises, au nouveau local de l'*Union spiritualiste*, rue Agimont 12, à Liége.

Pour le Bureau
Le Secrétaire
GUSTAVE GONY.

Communications spirites

(Suite.)

Il y avait à la Cité un jeune vicaire, l'abbé C. que nos réunions contrariaient beaucoup. Pour en détourner ses paroissiens, il s'efforçait de leur persuader que l'Esprit Millet n'était autre que le diable. Un jour, il nous expédia une espagnole qu'il chargea de mettre son chapelet sur le guéridon, affirmant que Satan serait ainsi dans l'impuissance de le faire mouvoir, affirmation un peu téméraire, comme on va le voir.

C'est à cet abbé que l'Esprit Millet s'adresse dans les trois communications suivantes.

13 JANVIER 1881.

— Chers amis, Dieu a fait le monde, mais le clergé catholique le déférait si Dieu, après l'avoir fait, ne veillait pas à sa conservation. Si vous m'en croyez, vous repousserez ces gens de ténèbres, et vous vous adresserez directement à Dieu qui est la source de toute lumière. Vous ne serez vraiment chrétiens que lorsque vous aurez cessé d'être catholiques romains. Ce pauvre chapelet, témoin de l'abrutissante superstition à laquelle le clergé soumet ceux qui le suivent, me remplit de tristesse, car il témoigne, par son antiquité, de la difficulté avec laquelle le progrès vers Dieu se fait dans l'humanité. Le chapelet existait dans l'Inde, il y a plusieurs milliers d'années. Tant qu'il subsistera, il sera la preuve éclatante que l'humanité n'aura pas cessé d'être idolâtre. Ah ! chers amis, que la vérité a de peine à se faire accepter par l'homme !

Mes compliments à l'abbé C. Il ferait mieux de réfléchir aux paroles suivantes qu'il trouvera dans l'Evangile, s'il se donne la peine de le lire : « O aveugles ! conducteurs d'aveugles ! Si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux dans la même fosse. »

Je dis qu'il ferait mieux de réfléchir à ces paroles que de porter des défis à Satan, avec son chapelet. — Votre serviteur Millet.

23 JANVIER 1881.

— Si l'abbé C. désire avoir une conversation avec le diable, je suis à sa disposition.

Mon cher abbé, tu me méprises quand tu devrais me porter au pinacle, car je suis le plus grand ami de ton église. Sans moi, les messes seraient inutiles et la plus grande source de tes revenus disparaîtrait.

Je pousse les femmes au mal, et je procure ainsi de très agréables distractions à ces bons confesseurs dont tu fais partie ; je chasse la canaille du Paradis, de telle sorte qu'il n'y entre que des gens comme il faut, c'est-à-dire des gens bien rentés, qui ont pu laisser de beaux deniers pour se faire dire des prières en latin, langue qui a le don d'arriver à l'oreille de Dieu et de le disposer à l'indulgence. Je fais donc votre affaire en ne vous donnant aucun pouilleux dans votre royaume qu'il empesterait.

Ma chère église catholique devrait me placer sur ses autels, à la place de ce maudit charpentier qui vécut gueux comme un peintre et mourut comme un païen, sans se confesser à aucun prêtre.

Sacrebleu ! cher abbé, soyez un peu reconnaissant. SATAN.

13 FÉVRIER 1881.

— Chers amis, serai-je importun de demander comment l'abbé C... a pris la communication Satan ?

Dites-lui, à ce cher abbé, que sa raison vacille, tandis que Satan raisonne dûment quand il se donne comme la pierre angulaire de l'édifice catholique. Sa rigueur à l'endroit de ce personnage puissant n'a pas sa raison d'être. Mépriser le Diable quand on ne vit que par lui, c'est se montrer à la fois ingrat et insensé. Si le Diable était susceptible et se piquait au jeu, il pourrait bien se convertir ; et alors adieu le purgatoire ; adieu messes ; adieu confession ; adieu pouvoir de délier ; adieu prêtrise. Tout cela disparaîtrait avec le père de tout mal et de toute tentation. Ce serait dans la sphère catholique une révolution analogue à celle qui se produirait dans la sphère médicale, si le principe de tout mal physique cessait d'exister. Pauvres médecins ! Pauvres curés ! F. MILLET.

17 FÉVRIER 1881.

Spontanée.

— Les communications que Dieu permet ne sont utiles qu'à la condition qu'on les étudie avec soin. Chers amis, ne craignez pas de faire un examen de conscience. Si vous trouvez que la communication d'un Esprit renferme des vérités pénibles, ne fermez pas votre cœur à ces avertissements divins ; mais ne vous laissez pas aller au découragement si vous vous reconnaissez coupables.

Jésus pardonna à la femme adultère parce que, lisant au fond de son cœur, il y vit le repentir qui, comme le feu, purifie tout. « Allez en paix, lui dit-il, et ne péchez plus. »

Se corriger, voilà l'important. Celui qui s'est corrigé d'un défaut est comme celui qui ne l'a jamais eu. Tous nous avons été pécheurs : les anges ont été des démons. La loi du progrès continu est la loi de la création, et le progrès consiste à aller du mal au bien. Donc, ne nous complaisons pas dans nos vices. Reconnaissons-les quand on nous les montre ; mais ne nous laissons pas aller au désespoir, parce que nous sommes pécheurs. L'homme a commencé par être enfant. Or, les pécheurs sont des enfants qui deviendront des hommes, en se corrigeant. MILLET.

15 DÉCEMBRE 1881.

Communication obtenue à la suite d'une lecture de la Satire des systèmes de Voltaire.

— Chers amis, ma raison a été frappée à l'audition de cette belle poésie de Voltaire. Sa finesse satirique a parfaitement rendu ce que vous devez faire envers ceux que leur raison porte à combattre votre manière de voir sur les origines et sur la fin des choses.

Si Dieu voulait punir les fausses doctrines professées de bonne foi, il traiterait les hommes comme la roue de moulin traite le grain qui ne veut pas passer entre elle et la pierre de trituration. La roue, indifférente à la forme de ce grain, l'écrase parce qu'il ne fut pas fait pour passer dans un espace aussi étroit, mais Dieu, qui a fait l'homme, ne peut pas agir comme la roue de moulin qui n'a pas fait le grain. Il sait ce que peut faire et ce que ne peut pas faire l'homme, et ne lui demande pas l'impossible. Soyez de bonne foi, chers amis, et espérez en Dieu : la créature humaine est faite pour progresser. Si vous étiez parfaits, vous ne vous tromperiez jamais ; mais vous ne seriez pas des hommes, vous seriez des dieux.

Roue de moulin, arrière ! tu es le fanatisme et l'hypocrisie, et le pape infaillible et l'inquisition détestable.

Serrez vos rangs, libres-penseurs déistes. Roue de moulin, tu disparaîtras lorsque la raison de l'homme sera assez avancée pour comprendre qu'elle est faillible ; mais il faudra encore quelques jours de fatigue et d'efforts. MILLET.

10 JANVIER 1884

La route de la vie est semée de pierres et de

ronces, mais il s'y rencontre quelques fleurs très belles. Cueillez les fleurs quand elles se rencontrent sous vos pas, mais ne murmurez pas si vos pieds se meurtrissent aux pierres et se déchirent aux ronces. Dieu qui a tracé la route y a semé les fleurs, les pierres et les ronces, pour vous réjouir et pour vous éprouver. Joie pour vous délasser et épreuves pour vous fortifier, tout a été calculé avec science et amour par ce père éclairé et tendre.

Chers amis, quand vous serez débarrassés de ce voile de chair qui obscurcit votre vue, vous bénirez cet Esprit parfait, éternel, immense qui a créé par sa puissance infinie les mondes innombrables qui peuplent l'espace et qui les gouverne par son infinie sagesse. Si jamais la douleur vous poussait au blasphème, arrêtez-vous, enfants! la douleur est votre éducation; vous le reconnaîtrez plus tard.

Faites crédit à Dieu : c'est le débiteur le plus exact à tenir ses engagements; il ne laisse jamais protester ses billets; il verse au contraire dans la caisse de son créancier plus de valeurs qu'il n'en avait reçues.

Venez avec confiance dans ce monde où il paye ses dettes, vous qui avez eu confiance en lui, et pour un de douleur il vous donnera cent de félicité. Croyez-en celui qui porta dans votre monde le nom de Millet et qui vous souhaite, à l'occasion du nouvel an, toutes sortes de félicités. Adieu.

13 JANVIER 1879

Esprit Jaubert, mort à l'âge de 2 mois à 5 heures du matin. Il s'est communiqué à moi le même jour à 3 heures du soir.

— Ta prière a été entendue, cher ami de ma faible et éphémère enfance.

J'ai quitté ce monde où je n'ai fait qu'apparaître un instant.

La ténébreuse destinée a voulu que ma pauvre et tendre mère, ainsi que ce bon père, fussent éprouvés. Dieu a ses bonnes raisons, devant lesquelles il convient à l'homme de s'incliner avec résignation et respect.

L'épreuve a été aussi douloureuse pour celui qui a vu se rompre si promptement les liens qu'il avait eu tant de peine à former. Mais je m'incline devant cet arrêt de la providence, car je la sais juste autant que bonne. Que mes bons parents me donnent la consolation d'imiter mon exemple ; ils adouciront ainsi la douleur que je ressens de les avoir si tôt abandonnés. Ah ! s'ils savaient qui je suis. Mais Dieu ne permet pas que je leur découvre ce mystère. Va, cher ami, qui m'ignore aussi et que j'aime comme un bon père, va, et dis-leur que celui qui se résigne à la volonté de Dieu est encore le plus heureux des hommes, même au milieu des afflictions les plus amères, car de grandes récompenses l'attendent. Adieu.

19 FÉVRIER 1879.

A la table, il se produit le nom d'A...

Au verre d'eau, on voit A. couché au fond du verre, enveloppé de son suaire, les yeux à peine entr'ouverts, plongé dans un demi sommeil. Il se lève brusquement, le regard fixe et effaré, un bras en l'air. Il fait apparaître les lettres suivantes :

— Digos a mons parénts qué souffrici pla, pla, pla, è qué pénsoun pla a ïéou. (Dis à mes parents que je souffre beaucoup, beaucoup, beaucoup, et qu'ils pensent beaucoup à moi.)

Le lendemain, 20 février, le même Esprit donne par la table la communication suivante :

— Je demande à Dieu de me pardonner mes crimes.

Le médium. Vous devez exagérer vos fautes ; je ne vous crois pas criminel.

— J'ai été hypocrite.

Le medium. C'est un vice et non un crime.

— Ma femme a demandé à Dieu de me recevoir dans le ciel, mais Dieu me défend de sortir de la nuit de l'enfer.

Le médium. Il n'y a qu'un moyen pour en sortir, c'est de vous corriger du vice qui vous y a conduit.

-- Je demande à Dieu le pardon.

Le médium. Faites ce que je vous dis et il vous l'accordera.

— Merci.

Le médium. Nous demandons à un Esprit bienveillant de nous expliquer la situation de l'Esprit A...

Réponse. Ce pauvre Esprit a demandé à Dieu de le faire sortir des ténèbres ; Dieu lui a répondu par ta bouche de faire l'effort sans lequel nul progrès ne peut avoir lieu.

Cet Esprit a dans sa vie d'homme accumulé des ténèbres sur son âme, afin de cacher à ses semblables ses pensées. C'était ce que vous appelez un hypocrite. Or, l'hypocrite, vivant de ténèbres, est dans les ténèbres qu'il a formées lui-même. Il est puni par sa propre création. Pour sortir des ténèbres qu'il a amoncelées sur son âme, il faut, comme tu l'as bien dit, qu'il détruise son propre ouvrage, et ce ne peut pas être l'œuvre d'un jour.

Ainsi, mes amis, est fait le monde : nous sommes toujours punis par les conséquences de nos fautes.

20 MARS 1879.

Evocation d'un tisserand de la Cité, de son vivant messager des âmes, c'est-à-dire médium, par son fils, Estieu, également tisserand.

— Ta volonté de savoir ce que ton père voyait dans ce monde où il t'a laissé, après t'y avoir mis, sera satisfaite.

Je voyais des morts qui quelquefois me disaient des choses bonnes et quelquefois des choses mauvaises. Ils se moquaient souvent de moi et de ceux à qui j'en parlais. Les *set-sans* (sept psaumes de la pénitence) (*) allaient bien et même les messes; les *ritous* (les prêtres) n'y perdaient rien. A présent, je vois que vous autres vous changez ça. Vous faites bien. Dieu n'a pas besoin de messes ni de *set-sans;* il demande de bonnes actions.

Je m'étais imaginé d'être le messager des âmes bonnes, et j'étais le bouffon des âmes coquines qui aiment à se moquer des braves gens. Il y en a beaucoup ici. Prenez-y garde!

30 MARS 1879

L'Esprit qui se communique est celui d'un jeune homme, d'environ 18 ans, qui, par accident, se noya dans le Fresquel. Il était tout à fait illettré et sa première communication fut donnée en patois.

— Vous devez à Dieu de le prier, ma chère mère, et toi, ma chère sœur. Dieu a permis à l'âme de celui qui a trouvé dans le Fresquel une mort inattendue de se communiquer durant la période de trouble, où le mort n'est déjà plus l'homme et n'est pas encore l'Esprit. Aujourd'hui, je suis en pleine possession de ma personnalité d'Esprit. Je sais donc beaucoup de choses que j'avais oubliées pendant ma courte existence d'homme. Ne vous étonnez pas donc, si je vous parle en bon français.

Ma vie actuelle est pleine de lumière et de ravissements. Si vous pouviez deviner les délices de cette existence, lorsque l'homme a été bon, vous ne pleureriez jamais à la mort de celui qui l'a été.

Ma félicité est complète. Venez à la tombe de mon corps porter des fleurs, j'en serai heureux, parce que cela me démontrera votre affection; mais pensez à moi et cela me fera autant de plaisir, car le corps n'est rien et l'âme tout.

Vous vous demandez ce que Dieu a fait de moi. Il en a fait ce que sa justice fait de ceux qui n'étaient pas méchants. J'étudie dans le grand livre de la création; je regarde ce que ma nature a de défectueux, afin de le corriger et de pouvoir faire, quand je reprendrais un corps, une incarnation supérieure à ma dernière. Je ne peux vous dire rien de mieux. Adieu.

(A suivre.) V. TOURNIER.

(*) Il y avait des gens qui allaient, de maison en maison, dire pour les morts, sept psaumes de la pénitence, moyennant une petite rétribution.

LA CABALE

Voilà bien des siècles que l'on parle de la Cabale ou plutôt de la Kabbale qui est la véritable orthographe hébraïque. Ce mot est plein de prestige, il a l'heureux pouvoir d'exalter les imaginations, de les transporter, de les charmer, il a le privilège aussi de faire sourire les sceptiques et de courroucer les orthodoxes, les âmes pieuses et faciles à effaroucher qui voient dans la Kabbale une invention du démon, un piège ténébreux qu'il tend aux imprudents pour les faire tomber dans l'abîme. Les sourires des sceptiques, les railleries des incrédules ne sont pas, il faut le reconnaître, sans faire quelque tort à la Kabbale.

L'homme est naturellement porté à l'incrédulité aussi bien qu'à la superstition et quand il voit qu'une doctrine ou une science a des succès de fou rire dans un certain monde lettré et réputé éclairé, ennemi des préjugés et des superstitions, cette doctrine, cette science est perdue, déchue dans son esprit.

En revanche, lorsque cette même doctrine, cette même science tant raillée, tant bafouée, tant huée par les intelligences dites d'élite se trouve être en même temps l'objet des anathèmes et des malédictions de personnes pieuses plus fanatiques que véritablement instruites, tout d'un coup cette science, cette doctrine si dédaignée reprend tout son prestige. Sans le vouloir, les dévots, les amis de la religion lui ont dressé un piédestal, l'ont réhabilitée dans beaucoup d'esprits. On se dit : « Cette Kabbale n'est peut-être » pas ce qu'un vain peuple pense, si les uns rient » d'elle, d'autres la prennent très au sérieux et » lui font l'insigne honneur de la maudire et de » la condamner comme une science dangereuse, » terrible. Qu'est-ce donc que cette Kabbale sur » laquelle on porte des jugements si opposés, si » contraires? » Kabbale vient du mot hébreu Kabbalah qui signifie recevoir par tradition, recevoir oralement; la Kabbale est un enseignement oral et secret, une doctrine ésotérique qui ne se communiquait qu'à un infime petit nombre d'initiés qui avaient subi de difficiles et rudes épreuves.

La Kabbale renferme dans sa partie dogmatique ou métaphysique une philosophie spiritualiste éle-

vée, bien que certaines personnes l'accusent de côtoyer le panthéisme, et même, d'y tomber. On fait remonter la Kabbale jusqu'à Abraham et d'aucuns jusqu'à Adam, Moïse passait pour y être initié, et on prétend qu'il l'avait enseignée aux hommes de son entourage. D'autres ne la font remonter qu'à la captivité de Babylone, quelques-uns lui donnent une antiquité beaucoup moins grande encore et la font contemporaine de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie.

Il en est aussi qui vont jusqu'à soutenir que son origine ne va pas au-delà du moyen-âge, mais le plus vraisemblable est que la philosophie de la Kabbale, quoique très ancienne, n'a commencé à être réunie en un corps de doctrine qu'à partir de la captivité de Babylone. Tout en continuant à être un enseignement oral et secret communiqué à un très petit nombre d'adeptes, la doctrine de la Kabbale a été consignée dans trois ouvrages, le *Sepher yetzira*, dont on a attribué la paternité les uns à Abraham, d'autres à Moïse; le *Zohar*, qui, comme le précédent existe encore, et la *Mercaba* ou Char céleste qui est perdue. Ce que nous appelons l'Ecriture sainte, était considéré comme l'enseignement vulgaire, la doctrine destinée au commun des fidèles, tandis que la Kabbale, renferme une doctrine plus élevée, plus pure, la vérité dégagée de ses nuages et se faisant voir seulement aux intelligences capables de la sentir et de la supporter. Cette vérité n'apparaît dans les livres saints que revêtue d'allégories, et sous forme d'images et de paraboles parce que ainsi costumée elle est moins susceptible de choquer et de scandaliser les intelligences qui ne sont pas préparées à la recevoir sans voile. C'est du moins ce que prétendent les Kabbalistes. Soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, on aperçoit çà et là des traces nombreuses de la Kabbale, notamment dans Ezéchiel, dans le quatrième évangile, dans les Epîtres de Saint-Paul et dans l'Apocalypse.

On suppose que Jésus-Christ était profondément versé dans la Kabbale et qu'il la communiquait dans son enseignement secret à ses apôtres et aux soixante-douze. On pense aussi que douze et soixante-douze sont des nombres Kabbalistiques. Il est certain que dans l'Apocalypse le nom de la bête qui est en même temps un nombre est Kabbalistique, Saint-Jean l'Evangéliste et Saint-Paul étaient considérés comme très versés dans la doctrine secrète de la Kabbale. On a avancé aussi que Jésus-Christ ne chassait les démons qu'au moyen de certaines formules Kabbalistiques proférées mentalement.

Je n'assume point la responsabilité de ces différentes opinions, je ne puis affirmer si elles sont vraies ou fausses, je les rapporte, voilà tout. Je dirai seulement que nombre de chrétiens, non hérétiques, ont tenu les principes philosophiques de la Kabbale pour parfaitement orthodoxes, tandis que d'autres ont prétendu que les mêmes principes aboutissaient au panthéisme. Ce ne sont pas ses doctrines, souvent si profondes et si élevées, qui ont attiré à la Kabbale une grande renommée et qui lui ont valu un prestige encore intact, malgré le scepticisme qui dévore notre siècle et dont l'exagération ne tend à rien moins qu'à nous faire reculer. Ce qui a valu à la Kabbale tant de gloire, ce qui l'a faite si attirante et si prestigieuse, ce sont ses formules mystérieuses au moyen desquelles on peut communiquer avec le monde invisible et entrer en relation avec les intelligences occultes et d'un ordre supérieur. La Kabbale traite en effet du monde spirituel, elle défile toute sa hiérarchie, elle révèle les noms et les différents pouvoirs, les diverses fonctions des intelligences invisibles bienfaisantes ou malfaisantes. Elle indique des formules mystérieuses à l'aide desquelles on peut soumettre à sa volonté certains esprits et entrer en communication avec les intelligences occultes d'un ordre élevé et obtenir leurs faveurs et leur protection. Les noms, ou du moins une partie des noms des esprits et l'indication de leurs fonctions existe encore, mais les formules sont perdues. Pour en avoir connaissance, il faut s'adresser à un Kabbaliste praticien à qui elles ont été transmises oralement. Pour communiquer avec les esprits outre les formules indispensables, il fallait observer certains rites dont on ne trouve plus aucune indication dans les ouvrages kabbalistiques, mais dont les Kabbalistes praticiens font encore usage. Les formules et les rîtes étaient considérés comme de rigueur et comme tout à fait indispensables pour vous préserver des dangers terribles auxquels on s'exposait en entrant en relation avec des puissances occultes sans en avoir usé. Aussi, dit-on, que de nos jours des personnes qui ont voulu communiquer avec les esprits et les invisibles sans se soucier de la Kabbale, de ses formules et de ses rîtes dont elles ignorent parfaitement l'existence ont eu souvent a s'en repentir. Les Kabbalistes prétendent que les personnes qui se livrent à des expériences spirites sans les formules et sans les rites commettent une grave imprudence qui au premier moment peut leur être fatale. Si, pendant des années elles n'ont rien éprouvé, cela tient uniquement à ce qu'elles ont ont eu le bonheur de n'entrer en rapport qu'avec des êtres inoffensifs et que les méchants esprits du monde invisible n'ont pas tous le pouvoir de faire le mal, mais qu'il suffit d'une circonstance

imprévue pour que ces personnes ressentent les effets funestes de leur témérité. Les formules et les rites sont un préservatif absolument nécessaire contre la malice et la cruauté des intelligences occultes perverses. Il faut surtout éviter quand on fait assister des amis à des expériences curieuses d'attirer chez soi, des personnes d'un scepticisme outré et systématique qui par leurs railleries intimident et froissent les bons esprits, déconcertent les opérateurs et irritent les esprits mauvais qui sont généralement très susceptibles et ne respirent que vengeance. C'est, suivant ce qui m'a été conté, ce qui serait arrivé à un M. X..., très passionné pour les expériences spirites, dans lesquelles il était passé maître. M. X... avait été pendant de longues années un sceptique endurci et opiniâtre. Vaincu par l'évidence il avait fini par se rendre et il se livra avec ardeur à l'étude pratique du spiritisme. Il n'avait pas toujours réussi dans ses expériences, il avait essuyé bien des déceptions et bien des désillusions cruelles, mais il était tenace et persévérant et il finit par obtenir des succès sérieux et brillants. Il avait l'amour de la science et il avait la conviction que le Spiritisme était véritablement une science et l'expérience lui donna raison. Il communiquait avec les esprits qui sans se rendre visibles se manifestaient d'une façon à forcer les plus sceptiques à se reconnaître vaincus. Coups dans les murs au commandement, grattements dans les cloisons, agitation dans les rideaux de l'appartement, déplacement de meubles très lourds, tables à manger, buffets, armoires, canapés, fauteuils, carafes placées sur des tables qui se tenaient suspendues en l'air, fraicheurs au visage comme si un léger zéphir venait vous caresser etc., etc. Enfin à moins d'être tout à fait obtus ou de mauvaise foi on était forcé de convenir qu'il y avait des influences mystérieuses et invisibles qui agissaient. C'était principalement la nuit que le esprits consentaient à se manifester, le jour c'était comparativement peu de chose quoiqu'il fut impossible de douter. Les esprits ne montraient pas toujours une parfaite docilité, ils se faisaient parfois beaucoup désirer, et une heure souvent se passait sans la plus légère manifestation. C'est, comme par une sorte de malice, au moment où M. X... fatigué d'attendre en vain leur bon plaisir allait lever la séance que messieurs les invisibles daignaient donner quelques signes de leur présence. Un soir M. X... avait réuni dans la pièce où avaient lieu habituellement ses expériences cinq de ses amis parmi lesquels s'en trouvait un d'un scepticisme bruyant, turbulent, intolérant et de parti pris. Dans la pièce on remarquait un magnifique buffet, tout rempli d'objets rares et précieux en belle faïence, en porcelaine, des verres ciselés et de belles carafes en cristal. Les objets en faïence et en porcelaine étaient d'un très grand prix, et il y en avait pour une somme considérable. Les assistants étaient assis autour d'une table, silencieux et recueillis conformément aux recommandations de M. X... « Les esprits sont capricieux et chatouilleux, disait-il, la patience, le recueillement, le silence peuvent seuls les bien disposer. »

On était plongé dans la plus profonde obscurité et on attendit un quart d'heure, vingt minutes, une demi-heure. Le silence persistait toujours, on avait beau tendre l'oreille on n'entendait pas le plus petit bruit, pas le plus léger grattement, pas le moindre craquement de meuble. Le sceptique qui n'aimait pas attendre et pour qui une demi-heure était un siècle, témoigna de l'impatience, il se tortillait sur sa chaise, frappant du pied avec dépit. Enfin il se mit à gourmander les esprits à l'existence desquels il ne croyait pas et comme il était caustique et mordant il lança contre eux ses traits les plus piquants et les plus acérés. En présence de cette attitude, M. X... était sur les épines, il jugea que son expérience ferait un fiasco pitoyable. Il pensa que les esprits blessés, offensés dans leur dignité ne se manifesteraient pas. On attendit une autre demi-heure, les esprits restèrent inertes, on attendit encore un quart d'heure, puis vingt minutes. M. X... désolé, décontenancé abattu par son échec désastreux, et outré contre le sceptique qui vraisemblablement avait offensé les invisibles se préparait à balbutier quelques excuses à ses invités en rejetant la faute sur les esprits capricieux et un peu aussi sur l'attitude peu recueillie du voltairien, lorsque tout d'un coup celui-ci reçut une bourrade qui le jeta par terre avec sa chaise. Il se releva bien vite et sa première pensée fut d'accuser son voisin de cette brutale plaisanterie, mais à peine sur pied il en reçut une autre dans le dos qui ressemblait à un coup de poing. Puis, il se sentit tirer le bout du nez, pincer les mollets, il éprouvait dans la tête d'affreux picotements comme si on lui eut arraché les cheveux brin à brin et avec cela des coups assez forts dans les reins. Ce ne fut pas tout, comme le sceptique se dirigeait à tâtons vers le buffet pour se soustraire à son persécuteur invisible, le buffet ébranlé sur sa base tomba sur le parquet avec tout son contenu qui fut brisé en mille pièces. Si le sceptique qui avançait une de ses jambes n'eût reculé promptement, celle-ci, prise entre le buffet et le parquet était broyée. M. X... terrifié voulut allumer une bougie et ce ne fut qu'après avoir avec

ses doigts tremblants frotté en vain une demi-douzaine d'allumettes, qu'il parvint à obtenir de la lumière.

La lumière parut gêner les Esprits, leurs manifestations continuèrent cependant, mais sans dépasser les convenances, le sceptique fut encore taquiné, mais ces taquineries pouvaient passer pour de simples niches d'écolier; quelques fauteuils se déplacèrent et restèrent suspendus pendant une ou deux minutes, puis peu à peu tout rentra dans l'ordre. Malgré son horreur, cette séance fut décisive. Le sceptique fut converti et devint à partir de cette soirée un fougueux spirite, les autres assistants qui ne croyaient guère non plus aux Esprits se virent forcés de se rendre et M. X... put recruter dans ses cinq amis cinq nouveaux adeptes.

Mais cela lui coûta vingt mille francs, le prix de sa faïence et de sa porcelaine réduites en morceaux.

Un Kabbaliste ne manquerait pas de dire que si M. X... avait usé des formules Kabbalistiques et observé les rites, il aurait payé moins cher la conversion de ses cinq amis.

HORACE PELLETIER.

Spiritisme pratique

—

Profession de foi — Points fondamentaux

Dieu. — Nous croyons en un Dieu créateur de l'univers et de l'universalité des êtres; nous le croyons tout puissant et parfait en tous ses attributs; c'est-à-dire infiniment bon et miséricordieux, juste et sage. Nous considérons en conséquence comme blasphématoire toute représentation d'un Dieu particulier de peuple, race, religion ou secte et ne pouvons concevoir l'idée d'un être suprême vindicatif, jaloux ou injuste envers la moindre de ses créatures.

L'Ame. — Nous croyons à l'âme, à son immortalité et à son progrès indéfini. Nous croyons à la réincarnation des Esprits et à des vies successives dans les différents mondes.

Médiumnité. — Nous croyons à la communication des humains — Esprits incarnés — avec le monde des Esprits de différents degrés, bons et mauvais.

Progrès. — Nous croyons à la nécessité des épreuves terrestres en vue du progrès des êtres, mais non comme action d'une vengeance divine. Nous croyons à la nécessité et à l'efficacité de la prière qui rend meilleur, élève l'âme.

Origine de l'Esprit. — *Libre arbitre.* — Nous croyons l'origine des Esprits indistinctement la même: faibles et ignorants au début. Disposant tous de leur libre-arbitre, les uns progressent, d'autres s'attardent, se complaisant dans l'ignorance et le mal, cause unique des expiations et des épreuves douloureuses.

Principe

Nous croyons au gouvernement de Dieu et à son action incessante dans la création et dans la direction des mondes et des êtres qui les peuplent.

Nous croyons à l'avancement moral par la soumission absolue à une volonté du Créateur exprimée en des lois inéluctables. Nous croyons la loi morale éternellement et universellement égale pour tous; elle est amour, abnégation, justice, charité. Christ a dit: *Aimer Dieu par dessus tout et son prochain comme soi-même*; c'est toute la loi et les prophètes.

Nous ne devons donc pas craindre Dieu, mais l'aimer car il ne veut que le bonheur de toutes ses créatures.

Nous nous inspirons de la formule d'Allan Kardec, initiateur du Spiritisme: *Hors la charité, point de salut.*

Fédération nationale
Rue d'Or, 4, à Bruxelles.

Bibliographie.

L'*Almanach spirite pour 1892*, publié par l'Union spiritualiste de Liége, brochure de 64 pages, vient de paraître. Il est dédié à M. le vicomte de Torrès-Solanot.

Prix d'un exemplaire, fr. 0-15; 25 exemplaires, fr. 3-75; 50 id., fr. 5-50; 100 id., fr. 10.

Adresser les commandes à M. Prosper Foccroule, 47, quai de la Boverie, à Liége. Les prix sont établis franco de port et d'emballage; prière à nos frères étrangers de joindre à leurs commandes un mandat au nom de M. Foccroule.

* * *

Les miracles du moderne spiritualisme, par Sir Russel Wallace. Grand in-8, papier de luxe, 5 fr. broché, 6 fr. relié, port payé.

Cet ouvrage important du célèbre naturaliste anglais, émule de Darwin et membre du bureau de la Société royale de Londres, vient d'être traduit en français. C'est une œuvre très sérieuse à consulter comme résultat de longues et sévères investigations dans un domaine parcouru déjà précédemment par d'autres savants. Dans les 400 pages de ce beau volume les spirites trouveront avec les plus hautes visées humanitaires la sanction de la philosophie d'Allan Kardec.

Tous les phénomènes spirites cités dans l'œuvre de M. Russell Wallace, ont fait l'objet d'études rigoureusement scientifiques. Le spiritisme compte un monument de plus élevé à sa grandeur par un de ces princes de la science devant qui les fronts les plus orgueilleux s'abaissent.

Nouvelles.

Fédération nationale. — Ordre des réunions du dimanche (rue d'Or, 4, à Bruxelles). Lecture du procès-verbal et des communications médianimiques obtenues dans la précédente réunion. — Observations, allocution. — Prière. — Evocations par la typtologie et par d'autres médiumnités. — Collecte en faveur de la propagande. — Médiums somnambules à incarnations. — Prière de clôture.

Après la réunion, s'il y a lieu, médiumnité guérissante, magnétisations.

* * *

M. J. N. Maskelyne écrit au *Daily Telegraph* : « Ayant été plusieurs années reconnu par le public comme un anti-spiritualiste et *exposant* des fraudes commises par les médiums, vos lecteurs seront sans doute surpris d'apprendre que je suis devenu un croyant aux apparitions.

Plusieurs circonstances semblables à celles décrites par vos correspondants se sont présentées dans ma propre famille et dans celles de mes proches parents et amis, en sorte que bon gré mal gré, j'ai dû me rendre à l'évidence et reconnaître mes erreurs.

La plus remarquable apparition arriva à la mère de ma femme il y a quelques années. Un soir qu'elle était seule et occupée très tard à un ouvrage à l'aiguille, elle ressentit tout-à-coup une étrange sensation. Levant les yeux de sa couture elle vit dans un coin de la chambre sa mère qui la regardait attentivement. Elle se frotta les yeux et regarda encore, mais la vieille dame avait disparu. Elle pensa que c'était là un effet de son imagination et alla se coucher sans plus penser à la chose jusqu'au lendemain, où elle reçut la nouvelle qu'à l'heure même où sa mère lui était apparue elle était morte subitement.

Voici ce qui m'arriva à moi-même dans mon enfance : Un jour que je prenais une leçon de natation, je m'aventurai trop loin, perdis pied et tombai au fond de l'eau. Quand on m'en retira, j'étais bien près de rendre le dernier soupir mais grâce à des soins entendus, je revins à la vie. Mes sensations furent les mêmes que celles qui ont été déjà décrites plusieurs fois. Après le terrible sentiment de la suffocation, je tombai dans une agréable rêverie et le panorama des principaux événements de mon enfance défila devant moi. La dernière vision dont je me souvenais clairement, fut une vive peinture de ma maison. Je voyais ma mère et tout ce qui l'entourait. En rentrant chez moi, je lui cachai sérieusement ce qui venait de m'arriver, mais elle me questionna beaucoup, disant qu'elle s'était sentie étrangement mal à l'aise à mon égard, craignant qu'il ne me fût arrivé quelque accident ; elle était encore toute troublée. Je suis convaincu que si la chose était arrivée de nuit et que ma mère eût été seule, elle aurait vu mon ombre et peut-être celle de l'eau qui recouvrait ma tête, aussi clairement que je vis la sienne et celle de sa chambre. Plus tard en réfléchissant à ces faits, j'arrivai à la conclusion qu'il est parfaitement possible qu'un Esprit en influence un autre malgré la distance, surtout quand deux cœurs vibrent à l'unisson, ou pour parler plus correctement, quand deux *intelligences* vibrent à l'unisson. (*Melbourne Argus.*)

* * *

Une visionnaire. — Vienne 2 août. — On mande de Gyoma, en Hongrie, au *Fremdenblatt*, qu'une jeune paysanne de seize ans, habitant cette localité, prétend que le Christ lui est apparu en personne et lui a ordonné de ramener l'humanité pervertie au bien.

La jeune visionnaire, qui se nomme Suzanne Bida, a été mise sous la surveillance de la police, qui lui a interdit de faire des sermons dans les églises, ainsi qu'elle se le proposait.

(*Gazette* du 3 août).

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO   20e ANNÉE — N° 9   Liége, 1er Novembre 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME   QUESTIONS SOCIALES   MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Animisme et Spiritisme

BIBLIOGRAPHIE

Le *Light* du 19 septembre 1891 emprunte au *Religio-Philosophical Journal* une analyse de l'important ouvrage publié en allemand par Alexandre Aksakow, conseiller d'État à la Cour de Russie : *Animisme et Spiritisme.*

Rappelons ici que nous sommes redevables de ce volumineux travail — plus de 800 pages en 2 volumes — à une courte brochure d'Édouard von Hartmann, qui, sans avoir fait de cette question une étude suffisante, avait cru pouvoir attaquer et réfuter les théories spirites. On verra facilement auquel des adversaires on peut accorder le plus de confiance, si l'on met en regard les deux déclarations suivantes. Celle de Hartmann : — N'ayant jamais assisté à une séance, je ne me crois pas en droit de donner une opinion quant à l'authenticité des phénomènes en question (p. 16). — Celle d'Aksakow : Depuis 1855, époque à laquelle j'ai commencé à m'intéresser au mouvement spirite, je n'ai pas cessé de l'envisager à tous les points de vue, dans chaque partie du monde, et me suis tenu au courant de toute la littérature qui traite ce sujet. A l'origine, j'en acceptai les faits d'après les affirmations d'autres personnes et ce ne fut qu'en 1870 que je commençai à les étudier personnellement dans des séances privées que je tins moi-même avec l'aide de quelques amis intimes.

Les conclusions de von Hartmann peuvent être résumées comme suit : Les phénomènes ne sont pas produits par des esprits, mais par les médiums eux-mêmes ; ceux-ci sont des êtres doués de natures anormales, mais pathologiques. Le médium est — dans son opinion — à la fois auto-somnambule et — par rapport au cercle — magnétiseur. Une influence psychique d'un genre particulier développe en lui une force nerveuse, qui, en se transformant en vibrations lumineuses et caloriques, crée une force physique et peut opérer — même à distance — des phénomènes remarquables. Elle a le pouvoir de contre-balancer la force de gravitation, de faire surgir de l'écriture sans que le crayon soit touché, et cette force nerveuse — capable de pénétrer au travers de la matière — a même le pouvoir d'imprimer les pieds et les mains du médium sur une surface préparée à cet effet. Le médium agit, au moyen de cette force, sur les membres du groupe, comme un puissant magnétiseur, il les place sous l'influence d'une espèce de somnambulisme et les hallucine de telle sorte qu'il leur transmet ses propres idées et qu'ils croient voir et toucher des objets qui n'ont pas d'existence réelle, etc., etc.

Abordons maintenant le compte-rendu de l'ouvrage d'Aksakow destiné à réfuter ces théories, tel qu'il se trouve dans le *Light :*

Dans une longue préface de 20 pages, l'auteur déclare que le but de son livre est de prendre la défense des faits ayant un caractère médianimique, mais qu'il se servira, pour la discussion de ces faits, de la méthode critique de Hartmann lui-même. L'objet spécial de cet ouvrage est de rechercher si les « hypothèses naturelles » de von Hartmann suffisent pour expliquer d'une manière entièrement satisfaisante tous les phénomènes de la médiumnité. Il dit qu'il est indispensable de classer systématiquement tous les faits, si l'on veut parvenir à la solution du problème. La grande erreur du spiritisme est, suivant lui,

d'assigner à une cause unique — les esprits — l'ensemble des phénomènes, tandis qu'il y a, en réalité, trois causes différentes correspondant aux trois grandes catégories des phénomènes médianimiques, savoir; Le Personisme. 2° L'Animisme. 3° Le Spiritisme. Les termes Spiritisme et Médiumisme doivent s'entendre comme désignations générales similaires n'impliquant aucune hypothèse.

L'hypnotisme entraîne nécessairement la science vers le surnaturel; il l'obligera à admettre les phénomènes de l'Animisme et du Spiritisme. La condition immédiate de cette acceptation — qui n'est qu'une théorie provisoire — est déjà sur le point d'être reçue sous le nom de *Désagrégation psychique* ou division des pouvoirs de l'âme. Aksakow fait à l'indulgence de ses lecteurs un appel qu'il termine par ces mots: « Je me demande parfois, au déclin de ma vie si j'ai agi bien sagement en sacrifiant tant de travail, de temps et d'argent à l'étude et à la propagation des phénomènes de cette nature. Ne me suis-je pas engagé dans une mauvaise voie? Ne suis-je pas victime d'une illusion? N'ai-je pas perdu toute une existence à poursuivre un but qui ne justifiait et ne pouvait par récompenser mes efforts? Et toujours mon oreille perçoit cette réponse: Il ne peut pas y avoir de but plus sublime à viser dans une vie terrestre, que celui qui nous permet de prouver la nature transcendante de l'être humain et de démontrer que l'existence actuelle n'est qu'un acheminement vers un état supérieur! Aussi ne puis-je regretter d'avoir consacré ma vie entière à la poursuite de cet objet, alors même que — si l'on en croit la science — je l'ai fait dans des conditions impopulaires et illusoires; j'ai toujours envisagé ces conditions comme plus imparfaites que ne le fait la science elle-même. Néanmoins, si j'ai réussi pour ma part à apporter une pierre seulement qui puisse contribuer à l'érection du temple de l'Esprit, que l'humanité, répondant à sa voix antérieure, a commencé depuis tant de siècles à construire, cette source de satisfaction sera pour moi l'unique et la plus haute récompense à laquelle je puisse aspirer. »

Il parle dans son introduction des difficultés qu'il rencontra en Allemagne, en sa qualité de Russe, lorsqu'il voulut faire des investigations au sujet de ce genre de phénomènes. Il y créa une publication mensuelle (1) et chercha à attirer l'attention des savants sur les questions du nouveau Spiritualisme. Mais il se heurta à une opposition acharnée et ce ne fut que lorsque Zollner entreprit avec Slade ses remarquables expériences, que les choses prirent une autre tournure. Bientôt après Hellenbach, Du Prel vinrent s'associer à ces recherches.

Quant à la méthode la plus convenable pour procéder à ces études, il dit que, pour le faire d'une manière scientifique, il est bon de les scinder en raison des résultats acquis, qu'il formule comme suit: 1° Constatation des faits du Spiritualisme; 2° Constatation de la présence d'une force inconnue; 3° Constatation de la présence d'une force intelligente inconnue; 4° Détermination de la source de cette force — émane-t-elle de l'être humain lui-même ou doit-elle être attribuée à quelque autre source en dehors de l'être humain? est-elle subjective ou objective? cette dernière décision sera *l'expérimentum crucis*, la solution de la question. Jamais la science n'aura été appelée à rendre un jugement plus solennel. Si elle déclare que cette source est objective — qu'elle se trouve en dehors du corps humain — nous verrons alors les débuts du 5me acte, d'une révolution colossale dans les royaumes de la science et de la religion.

Aksakow passe rapidement en revue les différentes théories anti-spirites: la *Philosophie de mystérieux agents* de Royes, les *Discussions* de Brittan et Richmond, les *Mystères modernes expliqués* de Mahan, *Mary Jane* de Guppy, la *Force* de Bray, la *Force Odique* de Reichenbach, l'*Exaltation du système nerveux* de Collyer, le *Spiritualisme* de Hammond, les ouvrages de Carpenter et de Cox, les *Tables tournantes* de Gasparin, les *Tables parlantes* de Thierry, les *Etudes expérimentales* de Chevillard et l'*Essai sur l'humanité posthume* de d'Assier. Il décrit ensuite les phénomènes de matérialisation et il démontre que la théorie de l'hallucination affirmée par le Dr von Hartmann, ne tient pas debout en regard de la photographie transcendantale, au sujet de laquelle il mentionne les expériences de Beattie, Guppy, Parkes, Russell, Slater, Williams, Hudson, Reimers, Damiani, Professeur Wagner, Mumler et Jay Hartmann à Cincinnati, auxquelles il ajoute ses propres expériences.

Il entre aussi dans des détails sur les faits de matérialisation et de dématérialisation d'objets perçus par les sens et contrôlés par les photographies obtenues, celles, par exemple, de Crookes avec Katie King; sur la formation et l'apport de fleurs, de plantes, etc., etc. Il fournit des exemples, avec illustrations à l'appui, de matérialisations et de dématérialisations de formes humaines, qu'il prouve ne présenter aucun caractère hallucinatoire, par le fait qu'elles ont été vues simultanément et touchées par différents

(1) *Psychische Studien*, à Leipzig. (Note du traducteur.)

témoins, qui ont constaté et rapporté le phénomène de la même manière ; il cite des faits physiques, tels que l'écriture produite en présence de plusieurs personnes, les empreintes ou les esquisses en couleur et les moules en plâtre de formes matérialisées, ainsi qu'un grand nombre d'expériences dans lesquelles des êtres matérialisés ont été photographiés, soit par Ashton avec miss Favilamb, soit par le D[r] Frièse avec Eglinton, miss Wood, Reimers et Oxley ; puis il fait mention des expériences de Crookes, Hudson, Harrison. L'auteur parle aussi de ses relations personnelles avec Katie King et de ses séances avec Eglinton. Il présente ensuite ses observations sur les expériences en photographies de formes matérialisées prises dans l'obscurité, soit par lui-même, soit par Broullet et Reimers, ainsi que sur les moyens employés pour peser ces formes et constater les variations dans leur poids.

L'hypothèse de l'hallucination est passée en revue au point de vue théorique et il la réfute au moyen des thèses suivantes : 1° Principales difficultés de l'hypothèse hallucinatoire. 2° Opposition que rencontre cette théorie dans l'origine historique du spiritisme. 3° Pourquoi, si l'hallucination est imposée de propos délibéré par le médium, les formes ont-elles de la ressemblance avec le médium ? 4° Pourquoi la forme matérialisée cesse-t-elle, au bout d'un certain temps, de se montrer ? 5° La théorie de l'hallucination est en opposition avec celle de la force nerveuse de Hartmann.

Le caractère complexe des phénomènes physiques oblige à reconnaître l'œuvre d'organes invisibles existant quelque part ; ils ne peuvent pas s'expliquer par l'effet de la force physique seule. Les expériences des professeurs Hare, Varley et Hering prouvent que le pouvoir médianimique n'a pas de rapport avec l'électricité.

Il y a incompatibilité entre la théorie de la force nerveuse appliquée aux phénomènes les plus compliqués de la médiumnité et la conception d'une *force physique*.

Le second volume commence par une dissertation sur le texte des communications, comme preuve de leur origine extra-médianimique. Tout en reconnaissant avec Hartmann, qu'une grande partie des phénomènes de la médiumnité peut s'expliquer par des causes extra-médianimiques, l'auteur démontre qu'une autre partie oblige cependant à leur attribuer une origine extérieure au médium, savoir : 1° Les manifestations contraires à la volonté du médium ; il en cite plusieurs exemples, tels que les curieuses expériences du D[r] Dexter, relatées par le juge Edmonds, celles de la famille Cox et celles du révérend A. Phelps. 2° Les manifestations qui sont en opposition avec les convictions du médium, telles que le cas si instructif de l'écrivain bien connu, M. A. (Oxon) et celles qu'obtinrent le professeur Wagner et le professeur Hare. 3° Les manifestations qui font disparate avec le caractère et les sentiments du médium. 4° Les communications dont le contenu est au-dessus du niveau intellectuel du médium ; il en donne des exemples tirés des ouvrages de A. J. Davis, de celui de Dickens, *Edwin Drood*, qui fut terminé par communication spirite, des expériences de M. Barkas (réponses à des questions scientifiques) et du général Drayson (nouvelles astronomiques). 5° La médiumnité chez des enfants, même en bas âge, ceux de Cooper, Attwood, Jenckeu, Kiskup ; l'écriture sur ardoise obtenue avec le concours d'Essie Mott, âgée de deux ans ; les séances de Markee, à l'âge de deux ans aussi. 6° Langues qui lui sont inconnues, parlées par le médium, comme ce fut le cas chez la fille du juge Edmonds et chez d'autres ; communications par écriture ou signes télégraphiques inconnus du médiumet exécutions musicales par l'enfant du gouverneur Tallemadge, qui n'avait jamais appris la musique. 7° Phénomènes variés de différents genres, qui ne peuvent pas trouver d'explication dans un état de somnambulisme conscient et dont il cite plusieurs exemples, un en particulier tiré de son expérience personnelle. 8° Communication de faits inconnus, soit du médium, soit des personnes présentes, *(a)* lecture sans l'aide des yeux,(dans l'obscuritéet dans des endroits fermés) expériences de l'auteur, de M. Crookes et de M. A. (Oxon), ce dernier lisant dans des livres fermés. (*b*) Connaissance de certains faits sans la participation des organes des sens nécessaires dans l'état normal ; mentionnant un cas remarquable des expériences de l'auteur lui-même — un devise hébraïque de Cardoso. (*c*) Communications relatant certains évènements inconnus des assistants, d'après le juge Edmonds, le Major-Général Drayson, le D[r] Darey, et d'autres. 9° Communications de personnes complètement inconnues, soit du médium, soit des personnes présentes, celles en particulier de John Chamberlain attestées par douze témoins et celles de l'esprit Abraham Florentine à Londres, dont l'identité fut prouvée à New-York. 10° Tranport de messages à grandes distances : exemples cités par le professeur Hare et par M. Well, l'un de ces messages ayant fait le trajet de Lowell à Atlanta, soit 1,000 milles. 11° Transport d'objets à grandes distances, en particulier celui d'une photographie de Londres à Lowestoft ; expé-

riences de Zöllner, Crookes, Olcott et Cooper. 12° Les matérialisations, preuves visibles de forces agissantes.

Après l'énumération de tous ces faits occultes, il conclut qu'il faut en rechercher les causes dans un agent mystérieux résidant en-dehors du médium et que cet agent soit :

1° Ou un être vivant appartenant à cette terre ;

2° Ou un être vivant ayant vécu sur cette terre ;

3° Ou un être surhumain d'une espèce qui ne nous est pas encore connue. L'auteur poursuit ensuite l'examen de ces différentes alternatives dans un chapitre consacré à l'étude de l'hypothèse spirite, en prenant l'Animisme comme base du spiritisme. Il s'appuie sur les phénomènes *télépatiques*, dont il a eu en plusieurs occasions des preuves personnelles ; il mentionne les phénomènes *téléphoniques* ou d'apparitions à distance ; les phénomènes *télékinétiques*, mouvements à distance ; les apparitions de personnes vivantes ; les phénomènes *télésomatiques*, ou matérialisations à distance, la bi-corporéité. Divers exemples viennent à l'appui de ces affirmations. Il emploie le terme spiritisme pour ce qui concerne l'opération médianimique d'un être humain désincarné, constituant une étape au delà de l'Animisme et fait observer que la valeur intellectuelle des phénomènes médianimiques peut seule fournir la preuve de cette cause indépendante et qu'ils doivent alors prendre le nom de *spiritistiques*.

Son argumentation à ce sujet se résume ainsi :

1° Il énumère les difficultés contre lesquelles vient buter l'expérimentateur lorsqu'il lui faut distinguer entre les causes *animistiques* et *spiritistiques*, le point difficile étant de reconnaître la personnalité et de décider du genre de preuve qui peut être admis comme suffisant. Il discute sur l'identité d'une personne décédée, établie par des communications données dans la langue de son pays, langue qui était inconnue du médium, et fait observer que cette preuve est d'un bien plus grand poids encore lorsqu'une des personnes assistant à la séance ne connaissait cette langue ; les exemples de ce genre qu'il cite sont tirés de l'ouvrage du juge Edmonds.

2° L'identité de la personne décédée établie par des communications dont le style est bien caractéristique de celui du défunt, et par certaines expressions qui lui étaient familières, lorsque ces communications sont obtenues en l'absence de toute personne ayant connu le défunt. Il donne en exemple *Edwin Drood*, ouvrage inachevé de Dickens, une communication de Barbara Prititkow et d'autres.

3° Confirmation de l'identité d'une personne décédée, inconnue du médium, par des communications données avec l'écriture même qu'elle avait de son vivant; les exemples mentionnés sont ceux d'Estelle, femme de M. Livermore, J. D. Stiles, de J. Q. Adams, D. Nichols et d'autres, y compris un cas rentrant dans l'expérience personnelle de l'auteur — une lettre du prêtre Nicholas tracée en caractères spéciaux à ce personnage.

4° L'identité des défunts confirmée par une quantité de détails dans les communications, en l'absence de toute personne ayant été en relation avec le défunt.

5° Par la communication de faits qui n'étaient connus que du défunt ou ne pouvaient être communiqués que par lui.

6° Par des communications de défunts provoquées par des personnes qui avaient été en relation avec eux, mais obtenues en leur absence ; il rapporte plusieurs de ces faits mentionnés dans l'ouvrage du Dr N. B. Wolfe.

7° Confirmation de l'identité de la personnalité du défunt par des communications reçues en l'absence de toute personne l'ayant connu, et qui le faisaient reconnaître à certaines particularités psychiques, ou lorsque le médium éprouvait les mêmes sensations que celles qui avaient été ressenties par une personne décédée, soit au moment de sa mort, soit au cours de sa dernière maladie.

8° Confirmation de l'identité des défunts par leur apparition sous forme de figures matérialisées; discussion approfondie au sujet des difficultés à vaincre pour obtenir des preuves d'identité satisfaisantes; il déclare que la ressemblance de la forme matérialisée n'est pas une preuve absolue d'identité, celle-ci devant être cherchée de préférence dans la qualité intellectuelle des communications et il se montre fort réservé dans les conclusions qu'il formule touchant cette question d'identité.

Quelle sera, dit l'auteur, la conclusion définitive de tout ce travail en ce qui concerne l'hypothèse spirite. Cette conclusion, à laquelle nous ne sommes parvenu qu'après de laborieux efforts, c'est que le principe individuel survit à la destruction du corps, et qu'il peut, sous certaines conditions, se manifester de nouveau, par l'intermédiaire d'un corps humain sujet à des influences similaires. Quant à obtenir une preuve *absolue* d'identité, de l'individualité qui se manifeste, la chose peut être considérée comme impossible. Il faut nous contenter d'une preuve relative nous autorisant à croire à la possibilité du fait.

* * *

Il serait fort à désirer que l'important ouvrage d'Aksakow fût publié en français, ce qui serait facile, car, si je suis bien renseigné, c'est dans cette langue qu'il aurait été primitivement écrit. A combien de personnes qui ne lisent pas l'allemand, l'auteur ne rendrait-il pas service, s'il se décidait à faire paraître aussi en français « *Animisme et Spiritisme* »?

(Note du traducteur.)

Genève, 10 octobre 1891. L. G.

Préjugé partout

—

La voie naturelle et l'utilité de l'hypnotisme, par Astère Denis. — Verviers, 21, *Pont Saint-Laurent*, Paris, rue de Seine, Ernest Gilon, éditeur. Prix : 1 franc.

Rien de puissant, et aussi rien de tyrannique comme un préjugé. L'empire du préjugé est vaste, immense, il n'a point de bornes. Les empires les plus durables, ceux qui ont résisté à l'action destructive des siècles ont fini peu à peu, après des milliers d'années, par s'effondrer et disparaître. Le préjugé seul résiste, l'action des siècles est impuissante à son égard, il brave la faux du Temps, il est toujours debout, plus inébranlable, plus indéracinable que jamais. Le préjugé est de tous les temps, de tous les pays, de tous les climats, la mode inconstante ne peut rien sur lui, ou plutôt il est toujours de mode, et, comme Protée, il prend toutes les formes, il se transforme sans cesse. Sous le paletot moderne, il est exactement le même qu'il était sous la toge romaine ou sous la chlamyde grecque. On le retrouve sous le turban aussi bien que sous le chapeau haut de forme. Voltaire, le satirique, le mordant Voltaire, dont les traits et les sarcasmes étaient à longue portée et pénétraient dans les plus secrets replis du cœur humain, prétendait saper le préjugé, il lui faisait une guerre impitoyable, et, sans qu'il s'en doutât, le préjugé s'était niché sous sa perruque. Le XIX[e] siècle, quelque peu vantard, et fanfaron, prétend avoir achevé l'œuvre du siècle de Voltaire et avoir effacé les dernières traces du préjugé ; mais ce qui fait voir combien celui-ci est espiègle, combien il a de tours dans son sac, c'est qu'il a le toupet de faire la guerre au préjugé. On l'entend crier d'une voix tonitruante d'un bout du monde à l'autre : « Guerre ! Guerre au préjugé ! « Et il est lui-même le préjugé incarné, le préjugé éternel, indestructible. Le préjugé prend toutes les étiquettes, il s'intitule fièrement magnétiste; de même l'hypnotisme qui se prétend lui aussi ennemi du préjugé, a un préjugé contre le magnétisme qu'il traite de charlatanerie et contre une autre branche de science qu'il ne traite pas mieux. Par exemple, magnétistes et hypnotistes très fréquemment en lutte l'un contre l'autre, sont parfaitement d'accord quand il s'agit de réprouver et de renier cette autre science qui les touche de près, de fort près, j'ai nommé le spiritisme. Parfois, tout en se querellant magnétistes et hypnotistes semblent s'entretolérer mais quant à leur frère le spiritisme, horreur ! horreur ! *Vade retro Satanas*, arrière Satan ! En les voyant ainsi lancer cet anathème on les prendrait pour des confits en dévotion. Ils affectent des gestes de fanatiques chrétiens qui craignent d'être souillés par le simple contact d'un païen, d'un infidèle, d'un échappé de l'empire de Beelzébuth. Un hypnotiste, un magnétiste bien pensant évitent de s'égarer sur les confins du spiritisme, comme des gentilshommes du bon vieux temps pourvus d'un certain nombre de quartiers de noblesse et qui prétendaient avoir eu de leurs ancêtres, dans l'arche de Noé, ils craignent de *s'encanailler* en vivant dans la société de ce vil plébéien qu'on appelle le spiritisme : « Fi ! fi ! « semblent-ils dire avec une mimique de dégoût, » ça pue le peuple ! »

Je viens de lire un ouvrage fort intéressant intitulé *La voix naturelle et l'utilité de l'hypnotisme* par Astère Denis. Homme essentiellement pratique, Astère Denis connait à fond le sujet qu'il traite, il possède la science, il l'a étudiée avec ardeur, il l'a approfondie, si bien approfondie qu'il semble parfois s'égarer sur les confins du spiritisme. Mais ce n'est qu'une illusion d'optique une erreur du lecteur, M. Astère Denis s'arrête en deça, de la frontière, le mot de spiritisme n'est même pas prononcé une seule fois dans son livre. Est-ce pudibonderie ? Est-ce prudence ? Est-ce préjugé ? Je crains que les secrètes raisons qui l'arrêtent ne soient à la fois pudibonderie, prudence, préjugé. Il est si roué, si astucieux le préjugé ! il sait si bien se faufiler partout ! D'où vient donc magnétistes, hypnotistes, (je parle de certains magnétistes et hypnotistes, tous ne pensent pas de même) d'où vient donc cette réprobation à l'égard d'une science véritablement sœur, sœur jumelle de la vôtre, ou plutôt qui sous un autre costume est identiquement la même science que vous cultivez? Les anciens qui seront toujours nos maîtres n'établissaient pas entre les différentes sciences des lignes de démarcation aussi tranchées que nous autres modernes. Ce que sous des noms nouveaux nous appelons magnétisme, hypnotisme, spiritisme, ne constituait pour eux qu'une seule et même science, c'était la science secrète, la science sacrée qui conférait à ceux qui la possédaient le pouvoir d'opérer des miracles.

Guérir des malades et des infirmes, ressusciter les morts, nous appelons cela magnétisme ; s'élever dans les airs (lévitation) se transporter à travers l'atmosphère à une grande distance, apparaître à ses amis après sa mort, tracer des caractères d'une langue inconnue sur un mur, nous le nommons spiritisme; pour les anciens c'était tout simplement la science sacrée, la science que l'on tenait directement de la divinité, ou mieux c'était la divinité et non le diable, comme chez les modernes, qui opérait elle-même par l'intermédiaire d'un simple mortel. Le thaumaturge n'était qu'un instrument, un outil dont se servait l'être suprême pour agir sur nous. Quand un mort, un homme véritablement mort apparaissait à quelqu'un pour lui donner un avis utile, c'était toujours de la part de Dieu qu'il venait. Evoquer les morts, pour obtenir par leur moyen quelque chose de favorable du dieu souverain, c'était une science que la divinité avait daigné enseigner à un petit nombre d'hommes privilégiés pour le bien de l'humanité.

Tous les faits merveilleux appelés miracles ne relevaient donc que d'une science unique reconnue comme étant d'origine véritablement céleste, réellement divine. Les modernes qui se prétendent plus avancés et plus en progrès que les anciens, qui ne parlent même de leurs devanciers qu'avec une sorte de dédain, ont fait de cette science unique plusieurs tronçons et ont frappé de réprobation la plus merveilleuse, la plus céleste, la plus divine des trois sciences qui nous prouve que l'immortalité ne repose pas seulement sur des raisonnements de collège, mais bien sur des faits réels, indéniables, les dévôts la signalent comme une science du démon et les sceptiques (sous cette éttquette je comprends les hypnotistes et les magnétistes) la réprouvent uniquement par préjugé, par respect humain par crainte du ridicule. Les sceptiques qui se posent en ennemis irréconciliables du préjugé sont esclaves du préjugé, ils ont peur, ils tremblent de passer pour ridicules.

Je crains fort que M. Astère Denis, dans son ouvrage dont je recommande la lecture et dont je proclame hautement l'utilité, n'ait cédé un tantinet au préjugé, car il pouvait fort bien y glisser, sans trop se compromettre, quelques mots en faveur du spiritisme ou pour me servir d'une expression plus philosophique et plus relevée du spiritualisme, du spiritualisme pratique. Etre magnétiste ou hypnotiste et ne pas aller jusqu'au spiritisme c'est s'arrêter à moitié chemin, c'est agir comme ces bourgeois libérâtres qui, sortis du peuple rougiraient de pousser jusqu'à la démocratie. Oui, je le répète, je suis du parti des anciens, comme eux je prétends que magnétisme, hypnotisme, spiritisme sont une seule et même science, une science unique envisagée sous trois aspects différents n'ayant qu'une même origine.

Je reviens à l'ouvrage de M. Astère Denis : Il indique seulement quatre procédés d'hypnotisations, la fixation d'un objet brillant, le regard et le contact d'une autre personne que le sujet, les passes et les frictions, certaines frictions faites dans le dos. Il est une multitude d'autres procédés d'hypnotisation dont M. Astère Denis ne parle pas et qui ne causent aucune fatigue au sujet : l'imposition des mains sur la tête, l'application d'une pièce de 5 fr. en argent, d'une pièce de 20 fr. en or, au milieu du front, à la racine des cheveux; l'application à la nuque d'un morceau de brique, d'un bâton de soufre, d'un bâton de cire à cacheter, d'un bout de bougie. Pour réveiller on fait exactement l'inverse, c'est à dire qu'on applique à la nuque les mêmes substances qu'on appliquait au front et réciproquement on applique au front celles qu'on appliquait d'abord à la nuque. Il est encore d'autres procédés, que j'ai employés avec succès, le fameux bonnet de peau de chat, la peau de mouton, la peau de lapin, la baguette de coudrier, etc., etc., je n'en finirais pas si je voulais les citer tous. Il est vrai qu'ils relèvent de la polarité qui n'est guère en meilleure odeur auprès de certains magnétistes et hypnotistes que le spiritisme. Cependant Mrs de Rochas, Chazarain, Durville, qui ont étudié à fond cette branche de science ne sont point les premiers venus, ce sont des hommes positifs, sérieux, qui, chacun de leur côté, se sont livrés isolément à des recherches et sont arrivés exactement aux mêmes conclusions. Ceci doit donner à penser à ceux qui s'intéressent véritablement aux progrès de la science. M. Astère Denis, que je juge d'après son œuvre, est, lui aussi, un chercheur intelligent, un homme dévoué à la science, à ses progrès, et je l'engage à ne pas dédaigner l'étude de la polarité. Je l'engage aussi à fouler aux pieds le préjugé, cet éternel Protée qui s'affuble de tous les oripeaux et prend tous les masques, de braver le respect humain et de rendre au spiritisme la part qui lui est légitimement due. Ne nous arrêtons pas en chemin, laissons de côté les vains scrupules, moquons-nous des rieurs, allons jusqu'au bout, et posons un pied hardi sur le domaine de l'inconnu, de l'invisible, ou plutôt obligeons l'invisible de se manifester sous une forme visible. En France, en ce moment, on engage une lutte opiniâtre et incessante avec l'inconnu. Les personnes de la plus sévère orthodoxie en matière de religion, ne

craignent pas de se colleter avec le mystère. Les grandes dames les plus renommées par leur piété ont plusieurs fois par semaines, dans leurs hôtels, des séances spirites. On évoque les personnes défuntes qu'on a le plus aimées, celles qui vous ont laissé le plus de regrets et leur apparition bien loin de porter atteinte aux convictions religieuses des évocatrices les confirme et les fortifie. Le dogme de l'immortalité de l'âme n'est pas un expédient inventé pour nous consoler en nous berçant d'une vaine chimère, il n'est pas un moyen imaginé pour tromper cette soif de l'immortalité qui nous dévore, le dogme de l'immortalité de l'âme ne repose que sur la réalité, sur la vérité, il s'appuie sur des faits certains, indéniables. On peut le démontrer non seulement par de solides raisonnements mais par la simple vue, on le touche du doigt, il frappe nos sens. La photographie et la paraffine utilisées dans les célèbres expériences de savants anglais et italiens ont démontré matériellement la survivance de l'âme au corps. Au-delà de la tombe est cette vraie vie, celle qui mérite seule d'être appelée vie; la preuve en est faite journellement par ces phénomènes observés et étudiés suivant les méthodes rigoureuses. N'est-ce pas cela de la science, de la vraie science?

Horace Pelletier,
Conseiller d'arrondissement, à Candé (Loir et Cher).

Surveillance spirituelle

M. Wetherbee fournit au *Boston Globe* la relation suivante reproduite par le *Light* du 19 septembre 1891 :

Le Révérend M. J. Savage disait connaître un nombre de faits fort respectable qu'il ne pouvait expliquer que par l'intervention d'intelligences invisibles.

Je suis dans le même cas. Je ne sais pas quels sont les faits auxquels M. Savage fait allusion, mais voici un des miens. Si quelqu'un peut en trouver l'explication par une autre théorie, j'en suis bien aise pour lui; quant à moi je n'en vois pas la possibilité. Il y a évidemment là quelque chose qui dépasse l'hypnotisme ou la transmission de pensée. Je tiens à affirmer, avant d'entrer dans mon sujet, que ce que je vais citer est la vérité, rien que la vérité.

J'avais une nièce, du nom de Marie, qui habitait la Providence ; cette jeune personne, âgée de 16 ou 17 ans, était en visite chez moi lorsqu'eut lieu un incident qui mérite d'être raconté.

Etes-vous spirite, oncle John ? me demanda-t-elle un jour.

Certainement, répondis-je.

Ma mère prétend, ajouta-t-elle, que les spirites ne jouissent pas d'une bien bonne réputation ; puis elle me parla de certains faits qui s'étaient passés en sa présence et d'après lesquels je supposai qu'elle devait être sensitive et douée de pouvoirs médiaminiques. Je lui proposai alors de s'asseoir avec moi à une table, sur laquelle nous posâmes les mains, dans l'idée que nous obtiendrions peut-être des coups frappés ou des mouvements ; mais il n'en fut rien. Lui mettant ensuite un crayon dans la main, je lui dis de le tenir sur un cahier de papier, comme pour écrire. C'était du nouveau pour elle, car elle n'avait jamais vu faire cette expérience. Au bout d'un moment on put observer un léger mouvement des doigts et du crayon, qui commença à marquer des points sur le papier.

Elle en fut étonnée et me dit : C'est drôle, oncle John ! Ce n'est pas moi qui le fais, cela se fait tout seul.

Je m'intéressais à cette épreuve et voyant qu'elle devait être médium écrivain, je lui répondis : Eh bien ! Marie, laissez faire ; peut-être allez-vous écrire quelque chose.

Effectivement, après avoir griffonné pendant un instant elle écrivit un mot, puis un autre et continua alors à écrire jusqu'au bas de la page, qu'elle détacha du cahier, puis poursuivit sur la feuille suivante. Je lui voyais écrire couramment des phrases intelligentes, car je pouvais les lire facilement et suivais en réalité la communication à mesure qu'elle était écrite, tandis que Marie ne cessait de répéter : Que c'est drôle, ce n'est pas moi qui écris ; je tiens ma main aussi tranquille que je peux et je ne sais pas même ce que j'écris. Elle couvrit ainsi 4 ou 5 pages de cette écriture qui se termina par la signature *Emeline Clapp*.

J'avais lu les feuilles au fur et à mesure qu'elles étaient détachées et vu que la communication intelligente qu'elles contenaient était telle que je pouvais être certain qu'elle n'avait nulle idée de ce qu'elle écrivait. Je lui dis donc : Avez-vous jamais entendu parler d'Emeline Clapp ?

Non, répondit-elle, je n'ai connu que les tantes Caroline et Anna. La connaissez-vous, me demanda Marie, puisque c'est une Clapp ?

Je lui expliquai que cette personne était sa grand' tante, la tante de sa mère et de la mienne, qu'elle avait quitté ce monde depuis une quarantaine d'années, lorsque sa mère était encore une petite fille ; la tante avait une affection particulière pour cette nièce et, d'après le contenu de la communication, elle paraissait la reporter maintenant sur sa petite nièce.

Eh bien ! me dit-elle, lisons ce qu'elle a écrit. Cette communication était ainsi conçue :

A Marie. — Vous vous intéressez beaucoup trop à votre ami de collège, M. Chick et votre flirtation avec lui est déraisonnable. Cela vous fait du tort à tous les deux pour n'aboutir à rien; vous trouverez l'un et l'autre un parti convenable en temps voulu, mais pour le moment, comme je veille sur vous et que je vous ai prise en affection, je pense qu'il est de mon devoir de vous envoyer ce message et j'espère que vous avez assez de bon sens pour en finir avec cette affaire. Allez, en tout cas, faire vos confidences à votre mère, qui n'en sait pas le premier mot.

J'ai pris ce moyen pour arriver à vous et vous faire savoir que vous avez des amis qui veillent sur vous sans que vous en ayez nulle idée. Votre amie et parente, Emeline Clapp.»

Y a-t-il là quelque chose de vrai? demandai-je à Marie, connaissez-vous un M. Chick?

« Oui, répondit-elle, c'est un étudiant du collège, un homme fort bien, que j'estime beaucoup, et qui, de son côté, est très bien disposé à mon égard. » Cette divulgation de ses secrets et la manière dont ils étaient dévoilés lui donnaient grande envie de pleurer. Elle avait cru cette affaire entièrement ignorée et était stupéfaite d'apprendre qu'elle était surveillée par des yeux invisibles, d'autant plus qu'il était évident que j'en étais parfaitement ignorant, jusqu'au moment où l'eprit de tante Emeline était venu me donner ce renseignement.

Cette révélation de l'autre monde eut un résultat que l'intervention d'un mortel n'aurait pas obtenu et l'affaire fut bientôt enterrée; j'ai lieu de croire qu'elle n'osa pas résister à un pouvoir qu'elle tenait pour surnaturel.

Voilà un fait simple, positif, irréfutable, sur lequel je n'épiloguerai pas davantage. Chacun peut voir que, si j'ai dit vrai, cette communication ne pouvait pas émaner d'une intelligence terrestre. Il se pourrait que cette intelligence ne fût pas tante Emeline; un autre esprit invisible peut avoir eu connaissance de cette flirtation et s'être fait passer pour Emeline afin de donner plus de poids à sa démarche. J'estime toutefois que, vu les circonstances, on montrerait trop d'exigence en voulant contester cette identité, mais voulut-on le faire, il resterait en tous cas la preuve que nous avions été en présence d'une intelligence invisible, ce qui nous suffit déjà, puisqu'un tel fait rentre entièrement dans les affirmations du Spiritisme.

John Wetherbee.

Correspondance.

Un de nos abonnés parisiens M. Bouvéry, nous écrit ce qui suit au sujet de l'admission ou de la non admission au prochain congrès des écoles désignées sous le nom de *spiritualistes* :

« Eunemi de tout ostracisme, je repousse en principe tout ce qui pourrait de près ou de loin rappeler cette sorte d'expulsion qui n'est bonne qu'à enrayer le progrès, étant une façon de main mise sur la liberté de pensée. Le spiritisme doit être assez large, assez ouvert et assez sûr de la solidité de ses principes pour admettre la libre discussion de tout ce qui touche aux destinées humaines Laissons nos portes larges ouvertes afin que toute lumière qui viendrait à luire puisse nous éclairer.

Je voterai donc pour l'admission au prochain Congrès de toutes les écoles et de tous les hommes qui croient à l'âme, à sa survivance et à la possibilité des communications avec le monde des Esprits. Je dis bien à l'âme, à l'esprit, c'est à dire au principe pensant, immortel *qui est notre vrai moi* et qui constitue notre individualité, soit à l'état d'incarnation, sort à l'état de désincarnation.

Pourraient donc prendre part au congrès ceux-là même qui ne croyant pas que *tous* les phénomènes dit spirites sont dus aux esprits des incarnés, admettent cependant qu'un certain nombre le sont et ainsi rentrent dans la catégorie de ceux qui ont adhéré au *modus vivendi* du Congrès de 1889.

Encore une fois, pas d'exclusion, pas d'ostracisme, *tout au grand jour et pour tous.* »

Bibliographie

L'*Almanach spirite pour 1892*, publié par l'Union spiritualiste de Liége, brochure de 64 pages, vient de paraître. Il est dédié à M. le vicomte de Torrès-Solanot.

Prix d'un exemplaire, fr. 0-15; 25 exemplaires, fr. 3-00; 50 id., fr. 5-50; 100 id., fr. 10.

Adresser les commandes à M. Prosper Foccroule, 47, quai de la Boverie, à Liége. Les prix sont établis franco de port et d'emballage; prière à nos frères étrangers de joindre à leurs commandes un mandat au nom de M. Foccroule.

* * *

Vient de paraître, le deuxième volume de l'Omnithéisme, les *Harmonies universelles*, par M. A. d'Anglemont. Paris, comptoir d'édition. Prix : 6 francs.

Ce second volume est la synthèse de la nature comme le premier, *le Fractionnement de l'Infini* est la synthèse de l'Etre. Cet ouvrage étudie en général la substance, la vie et la loi universelles, analyse les atomes et les fluides et de la matière s'élève toujours à l'esprit, qu'il suit de règne en règne à travers toutes les transformations de la substance qui concourent à ses propres progrès.

Nos frères connaissent l'esprit scientifique et humanitaire qui anime l'auteur de cette œuvre d'une si haute portée philosophique. Ils liront avec fruit le nouveau livre de M. d'Anglemont, instructif sous tous les rapports.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 10 — Liége, 15 Novembre 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Communications spirites

(Suite.)

8 MAI 1879

Communication spontanée

— Ma raison, docile au rauque son de la trompette de l'ange des réincarnations, se réjouit de venir à l'épreuve de la chair, dans le corps de la fille des misères, qui naîtra dans quelques semaines, dans l'échoppe d'un savetier. Je me réjouis des misères qui m'attendent, parce qu'elles serviront à mon avancement dans la voie de la perfection. Je serai battue par mon ivrogne de père et par une méchante femme de mère.

Plus tard, mariée à un jeune homme de ma condition, je le perdrai après avoir eu de lui quatre enfants : deux filles et deux garçons. Je ne devrai à personne la volupté de nourrir ces chères créatures. Par un travail de forçat, je parviendrai à subvenir à leurs besoins, et j'en serai récompensée par la plus noire ingratitude. Devenue vieille et impotente, ils m'abandonneront à la plus affreuse misère; j'en serai réduite à mourir à l'hôpital. Eh bien, je ne cesserai pas de bénir Dieu, du moins je compte en avoir la force. Mes chers amis, adieu.

Le médium. Peux-tu nous dire ce qui te porte à demander une si redoutable épreuve ?

— Dans ma précédente existence d'homme, j'ai été très riche et très égoïste, de telle sorte que j'ai perdu cette incarnation, et je souffre beaucoup de cette perte ; car, en rentrant dans le monde de la véritable existence, j'ai été cruellement humilié, en me voyant au-dessous de ceux que j'avais écrasés de mon dédain. Je veux, coûte que coûte, réparer le temps perdu. Il est bien dur de se voir dépassé par ceux qu'on avait considérés follement comme au-dessous de soi, parce qu'ils étaient pauvres, tandis qu'on était riche et instruit. Richesse, poison de l'âme, je te maudis !

Le médium. La richesse n'est pas plus un poison que la pauvreté ; c'est le mauvais usage que l'on fait qui la rend telle. Socrate et Jésus n'étaient pas plus aigris par la pauvreté que Marc-Aurèle enorgueilli par la fortune et la puissance.

— Pardonne à un pauvre fou ! Tu lui as parlé la langue de la pure raison ; il en fera son profit Merci et adieu.

1er JUIN 1879

Un lycéen évoque mentalement un ami.

— Mes chers amis, devant Dieu et les hommes, je vous proteste que jamais je n'ai demandé la bourse ou la vie, cependant je souffre beaucoup.

Ma cervelle ne fut jamais bien solide dans mon crâne; je fis bien des sottises; j'aimais les femmes avec trop de passion. Telle a été ma conduite dans le monde du corps, que j'ai ruiné celui que Dieu m'avait donné. Je mourus d'épuisement.

Depuis ma mort, ce corps, pâle et décharné, me poursuit comme un spectre. J'ai beau vouloir le fuir, il s'attache à moi avec une persévérance infatigable. Vous ne parviendriez jamais, par les efforts de l'imagination la plus féconde, à comprendre l'effarouchement que ce corps obstiné me cause. Oh! que ce supplice est affreux! Ta volupté, matière, se change en cruel tourment. Des vies de ténébreuse obscurité seront la peine de ceux qui se laissent éblouir par tes splendeurs criminelles.

O chair! si ma destinée a été de jouir des plaisirs des sens, dans ma dernière incarnation, ma destinée actuelle est de souffrir de ces jouissances coupables.

Ma mère me pleure. Je te remercie des bonnes paroles que tu m'as dites. Mes amis, adieu.

6 JUILLET 1879

— Mes très chers frères de la Cité, je viens des voûtes célestes pour vous bénir. Je fus dans le temps votre curé. Je m'appelais Cr... Tu m'as deviné, Bouscatier qui m'as aidé dans la célébration de la messe.

Tous les jours de ma nouvelle existence, je pense à mes anciens paroissiens. Votre douceur de caractère, la très grande humilité de vos âmes me charmaient quand j'étais parmi vous. Vous ne m'avez pas oublié; je le vois avec bonheur. Maintenant, je prie Dieu de vous conduire dans le chemin de la vérité nouvelle.

Ce que les hommes de science tournent en dérision sous le nom de spiritisme n'est, en réalité, que le Christianisme tel que Jésus-Christ l'avait apporté sur la terre. Je l'ai prêché de la manière que je le concevais; mais, aujourd'hui, éclairé par une lumière divine, je vois que je le comprenais fort mal, avec toute l'Eglise de Rome qui s'en éloigne tous les jours davantage, surtout depuis que les Jésuites la dominent.

Mes chers enfants, Dieu a proclamé, cette dévotion des pharisiens une hypocrisie, par la bouche de son céleste Messie, lorsqu'il a appelé les prêtres de tous les temps, des aveugles, conducteurs d'aveugles. Je fus un aveugle de bonne foi; voilà pourquoi il a eu pitié de moi. Mais les aveugles par orgueil sont de plus en plus nombreux dans le clergé catholique, et le plus aveugle de tous c'est ce pontife de Rome qui a la folle et impie prétention de l'infaillibilité divine.

Eloignez-vous de ces insensés, et rapprochez-vous du Charpentier de Nazareth, qui voulait, avec raison, que les hommes adorassent Dieu en Esprit et en vérité, et qui faisait consister la religion dans l'amour de Dieu et du prochain. *Aimez-vous les uns les autres et aimez Dieu par dessus toutes choses, et vous aurez accompli la loi.* Adieu, mes chers amis.

15 FÉVRIER 1880

Évocation de l'Esprit d'une cantinière, par son mari.

— Mon cher mari, de ce côté-ci nous vous entendons et nous vous voyons. Quand tu viendras, tu verras ça. Ma foi ! c'est drôle de voir sans être vu.

N'aie pas de regrets à la vie; la mort vaut mieux, quand on n'a pas trop de boulettes sur la conscience. Tu n'en as pas beaucoup quoique un peu *chiffard*. Ne te presse pas pourtant de venir me rejoindre ! je t'attendrai.

De ce côté, Dieu a arrangé les choses mieux que du vôtre. Il y en a qui sont généraux et qui étaient de simples soldats : la bonté, voilà ce qui fait monter en grade, et non la naissance et la protection.

Ma position actuelle est bonne, car tu sais que je n'étais pas bien méchante. Adieu, mon bon.

22 FÉVRIER 1880.

La même cantinière évoquée par son fils.

— Mon cher fils, de la mort il ne faut pas dire du mal. Pour les braves gens, c'est la récompense; pour les coquins, c'est le châtiment salutaire qui les force à se corriger et à devenir bons, c'est-à-dire heureux.

Nous avons, à la vérité, tous des défauts à corriger. Donc, nous souffrons tous un peu. Mais cette souffrance est de celles dont on est bien aise, parce que l'on voit la guérison au bout. Dieu est à la fois un bon père et un bon médecin.

Enfant, comprends bien ceci: moins nous avons de linge sale à nettoyer, moins la lessive dure. Donc, tâche d'arriver ici avec le moins de linge sale à laver, et ta lessive durera d'autant moins. Adieu.

L'*évocateur*. Vois-tu ma petite sœur ?

— Sache qu'ici nous nous retrouvons tous, à condition pourtant que nous ne soyons pas trop éloignés par la différence de moralité; les scélérats ne vont pas avec les honnêtes gens.

24 JUIN 1880.

Communication de mon jeune et infortuné ami, Armand Tiffou qui, ainsi que quelques jeunes gens que j'avais initiés à la doctrine spirite, avait coutume de m'appeler maître.

— Ma chère maman, Dieu m'a reçu dans la sphère de ceux qui ont supporté une épreuve douloureuse sans trop murmurer. Ma joie est grande de me voir enfin délivré de ce corps qui m'enchaînait dans sa rude prison. Ta douleur de m'avoir perdu doit être tempérée par la certitude que je te donne de ma félicité actuelle. Vous ne pouvez pas comprendre, chers parents, ce lien terrible qui unit à ce corps matériel l'Esprit qui a besoin de s'épurer par l'épreuve. J'avais besoin de développer certaines facultés de patience, de modération et de support qui me manquaient complètement. D'un autre côté, ta vie et celle de ce cher papa avaient besoin de cette cruelle épreuve d'avoir un enfant dans cette triste situation.

Ne nous plaignons donc pas si nous avons eu chacun ce qu'il nous fallait pour notre avance-

ment. Je vis aujourd'hui dans la lumière, et je vois que ce cher maître avait bien raison, lorsqu'il me disait que je serais d'autant plus heureux que j'aurais plus souffert avec résignation.

Maintenant, cher oncle, dis à mon frère que j'ai fait ce que je devais d'après le conseil de ce cher maître (au sujet de sa sépulture) qui en sait plus de la vie d'outre-tombe que beaucoup de ceux qui y sont, ma foi! Retenez bien ceci, chers amis : Dieu se cache aux yeux de l'orgueilleux et se montre aux yeux de celui qui le cherche avec simplicité. Ton épreuve, chère maman, a été bien dure. Combien de regrets j'ai de tous ces mouvements de colère et d'impatience dans lesquels je te traitais si durement, ainsi que ce bon papa. Vous me les avez pardonnés, parce que le cœur d'un père et d'une mère pardonne tout; mais moi je ne me les pardonne pas, et ce souvenir seul jette un nuage dans mon ciel. Adieu.

30 SEPTEMBRE 1880

Encore une communication où le Major s'est substitué à un Esprit évoqué.

— Mon cher Ch..., riez de ma déconvenue. Je m'étais figuré que le néant me recevrait dans son sein doux et désiré ; la vie agrandie démesurément m'a ouvert ses horizons détestés. Mais cependant ma douleur a été de courte durée; j'ai compris vite la loi qu'il faut accepter. Quelque véritable que soit la maxime de Christ que les pauvres d'esprit verront Dieu, je confesse ne l'avoir pas encore vu. J'espère que je finirai par le voir, en m'appauvrissant encore. Sa face ne se montre qu'aux aveugles, et je suis encore un peu clairvoyant.

Sacré farceur de Tournier ! il sait admirablement jeter de la poudre aux yeux des imbéciles qui l'écoutent. Hier, j'étais à côté de lui au cimetière. J'ai bien ri en voyant pleurer ces idiotes de femmes. La morte se tenait les côtes, en l'entendant affirmer qu'elle irait au-devant de lui à son arrivée dans notre monde. Elle se f... de lui comme d'un melon pourri. Jamais cet Esprit d'élite ne consentira à s'avancer vers un pisseur de phrases morales comme lui.

Malade ! vois ta maladie. Tu t'es figuré faire beaucoup de prosélytes. Tu n'as réussi qu'à donner la diarrhée à deux ou trois femmes, et la constipation à quatre hommes. Voilà le résultat de ton éloquence. — Le Major.

(A suivre) V. TOURNIER.

A propos du Congrès socialiste de Bruxelles

Il serait bien tard pour rendre compte du Congrès international de Bruxelles, qui s'est tenu du 16 au 22 août. Nous n'en dirons qu'un mot, mais ce mot a besoin d'être dit. Un grand pas a été fait dans cette réunion, et l'on peut prévoir que c'est une phase nouvelle qui s'ouvre, dès ce jour, pour le socialisme. Trois choses surtout sont à remarquer. La première, c'est que l'union s'est faite sur le terrain vague du collectivisme comme le comprennent à la fois les socialistes allemands et les socialistes français. Les nuances qui les séparent sont de peu d'importance, et on a eu le bon esprit de les négliger. La seconde chose, c'est qu'on est parvenu à reconstituer l'*Internationale* en ayant bien soin de ne pas lui donner une direction centrale à demeure fixe, ce qui serait dangereux en ce sens qu'il n'y aurait qu'une tête à couper pour désorganiser le tout. La troisième chose à signaler, c'est l'accentuation qu'on a donnée au caractère pacifique du socialisme, en excluant du Congrès les représentants de l'anarchisme, auxquels on a justement refusé le droit de s'appeler socialistes. Ce sont en effet de simples perturbateurs qui aspirent à devenir des malfaiteurs de la pire espèce, n'attendant que le moment de détruire par le fer, le feu et la dynamite un état social qui, pour ne pas être le meilleur possible, n'en est pas moins supérieur à tout ce qui fut dans le passé historique de l'humanité, et laisse les voies ouvertes à tous les progrès, à toutes les améliorations, à toutes les aspirations généreuses de l'âme humaine.

Il peut être bon de rappeler que ce Congrès, composé d'environ deux cent cinquante Belges contre cent cinquante étrangers de tous pays, la Russie et le Portugal exceptés, a été provoqué par les socialistes de Belgique dans des vues politiques de grande importance pour leur pays. On sait en effet que le parti ouvrier belge revendique en ce moment avec beaucoup de vivacité, l'établissement du suffrage universel. Les conservateurs et les libéraux le lui refusent, offrant en place, avec l'abaissement du cens, un élargissement des bases électorales qui ne peut satisfaire les ouvriers incapables généralement de payer un cens quelconque. En effet, en Belgique plus qu'ailleurs, les ouvriers sont pauvres et leurs intérêts ne sont pas identiques à ceux des classes intermédiaires qui possèdent déjà quelque chose. Il s'agit donc pour les socialistes de conquérir le suffrage universel sans restriction, comme il est en France.

Il est bon que les ouvriers de tous les pays apprennent que la première condition pour être libres est d'acquérir cette égalité politique qui est faite de la souveraineté de chacun et de tous. Une classe qui n'a pas de rôle politique et ne

prend point part aux affaires du pays, ne peut rien pour son émancipation propre et son élévation progressive. Certes, la majorité des ouvriers n'est pas mûre pour le gouvernement. Avant d'être apte à diriger les affaires d'un grand pays, il faut apprendre à se gouverner soi-même et savoir diriger ses intérêts et ceux de sa famille; mais comme l'homme n'est jamais que ce qu'il se fait lui-même, et comme, d'une autre part, il ne possède que les libertés qu'il conquiert et qu'il sait conserver, les masses humaines ne peuvent s'affranchir et monter vers la lumière qu'en s'imposant aux privilégiés de la naissance et de la fortune. Le danger est pour elles dans leur ignorance et leur incapacité, qui peuvent les jeter entre les bras de quelque sauveur sans scrupules qui se chargera de faire leur bonheur en échange de leur autonomie dont elles n'auront pas su se servir.

Les choses se sont toujours passées ainsi et se passeront encore de même jusqu'à ce que les troupeaux humains aient vaincu leurs propres vices, et se soient dépouillés des ignorances séculaires que l'humanité traîne après soi depuis ses origines, et qui constituent son seul et véritable *péché originel*.

Nous ne finirons pas cet exposé sans faire quelques réserves sur les résolutions du Congrès. Nous avons dit ce qu'il a fait de bien; nous devons à la cause qu'il a représentée, et dont nous sommes aussi le dévoué serviteur, quelques critiques qui nous paraissent être des avertissements nécessaires. Ainsi, nous considérons comme un véritable malheur cet appel incessant à la haine contre la bourgeoisie et à la lutte entre les classes. Qu'est-ce que la bourgeoisie, si ce n'est ces mêmes travailleurs de la terre ou de l'industrie, issus du prolétariat et devenus, à la seconde ou à la troisième génération, plus ou moins capitalistes ou propriétaires par le travail, l'intelligence ou le savoir-faire?

Ceux-là sans doute ont réussi, tandis que beaucoup restaient dans la misère, mais il n'y a rien là qui ressemble à une classe privilégiée, et ce que nous avons à demander maintenant pour les prolétaires, c'est pour tous la faculté d'en faire autant. N'est-ce pas là ce que la République s'est toujours efforcée de réaliser, et celle-ci plus que tout autre, en mettant l'instruction à la portée de tout le monde ? C'était bien là, en effet, le premier pas à faire.

L'œuvre est encore très incomplète, mais elle ne cessera de s'étendre et de se perfectionner partout où règnera la démocratie avec l'esprit de notre Révolution. Le socialisme demande aujourd'hui, et nous le demandons avec lui, qu'avec l'instruction, les travailleurs puissent acquérir aussi les autres instruments de travail. Rien de plus juste, mais cette œuvre à accomplir, ce n'est pas la bourgeoisie qui y fait obstacle, puisqu'il s'agit, au contraire, d'augmenter sa puissance en permettant à un plus grand nombre d'ouvriers d'entrer dans ses rangs.

Et, entre nous, c'est là ce que chacun désire pour lui et les siens. Inutile sans doute de rappeler ici que c'est la bourgeoisie qui a fait la Révolution de 1789, et que les premiers fondateurs du socialisme lui appartenaient, sans compter Saint-Simon, dont l'aïeul était duc et pair, et dont la noblesse remontait à Charlemagne.

Ce que nous venons de dire sur la bourgeoisie, nous le dirons à plus forte raison sur les mots *capital* et *capitalisme*, dont on fait un si mauvais emploi, lorsqu'on enseigne aux ouvriers à regarder le capital comme leur ennemi immédiat et la source de tous leurs maux. Il n'y a ici sans doute qu'une affaire de mots, mais la plupart des malentendus ne sont que des affaires de mots. En prenant le mot capital comme synonyme du mot richesse, ce qui est sa signification la plus large et la plus usuelle, le seul crime du capital est de ne pas se trouver à la portée du travailleur. C'est justement cet état de choses que le socialisme a pour but de changer; mais cet état de choses n'est pas le crime du capital, au contraire, c'est *l'absence du capital*, chez le plus grand nombre, qui est le crime social par excellence. Cela provient d'une mauvaise répartition de la propriété et de l'accaparement des richesses, ce qui revient à dire qu'il y a des gens qui ont tout et d'autres rien. Quelle est donc l'œuvre que nous poursuivons, nous, les vieux socialistes, et moi, chétif, depuis déjà un demi-siècle, quelle est-elle, si ce n'est la socialisation de toutes les différentes formes du capital, comme instruments de travail et moyens de reproduction de la richesse ? Il est bien singulier qu'à une époque où les hommes ne vivent que pour acquérir de la richesse, on ait appris à ceux qui n'ont pas le sou à professer la haine du capital !

Quant à nous nous ne terminerons pas cette apologie du capital et de la richesse, sans rappeler ce que nous en avons déjà dit bien des fois, que le premier de tous les capitaux, c'est l'éducation; le second, l'instruction; le troisième, le travail avec la possession des instruments de travail nécessaires à chacun. Et ces quatres choses, qui sont la source de toute richesse et de tout progrès, constituent le capital auquel tous les hommes ont droit, à la seule condition de le faire se reproduire et se multiplier au profit de tous les membres du corps actuel de l'humanité et des générations futures. Car tout ce que nous

avons reçu de nos ancêtres, nous devons le transmettre, agrandi et amélioré, à ceux qui viendront après nous. CH. FAUVETY.

(La religion universelle).

Bibliographie

—

Choses de l'autre monde

Après la mort (révélation des mystères d'Outre-tombe; solution scientifique et rationnelle des problèmes de la vie et de la mort; nature et destinée de l'être humain; les vies successives); par Léon Denis. — Paris, librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais. — Prix: fr. 2-50.

Il y a dix ans, ce livre, comme tous ceux traitant des mêmes questions serait sans doute passé inaperçu, ou du moins on ne lui aurait accordé qu'un regard distrait, accompagné d'un sourire de pitié. Ni la profondeur des pensées, ni l'incontestable probité scientifique, ni le mérite littéraire de l'œuvre n'auraient prévalu contre le discrédit dans lequel étaient tombées les études spiritualistes. On n'en voulait plus depuis longtemps.

Mais comme en dix ans, tout a changé!

Le magnétisme d'abord, cette science si ridiculisée, si méprisée, si bien déclarée morte et enterrée a reparu, s'imposant de haute lutte aux corps savants, les obligeant à reconnaître sa puissance. On l'étudie aujourd'hui, on le pratique, dans la plupart des cliniques et des hôpitaux.

La lucidité somnambulique, la clairvoyance, la vue à distance, la transmission de pensées entre personnes éloignées, sont des phénomènes couramment observés et enregistrés par les docteurs Beaunis, Liébault, Paul Gibier, comme ils l'avaient été par Puységur, Deleuze, du Potet, et autres méconnus, qui, pour avoir devancé leur époque, furent brutalement traités d'illuminés et même accusés de charlatanisme.

Ce n'est assurément pas un observateur superficiel, un homme à qui l'on en impose, que M. le lieutenant-colonel de Rochas, un de nos meilleurs officiers en même temps qu'un savant classé au premier rang, *administrateur de l'Ecole polytechnique.* Eh bien! sait-on à quoi il utilise les rares loisirs que lui laissent ses absorbantes fonctions et ses travaux sur l'art militaire? A écrire des livres qui ont pour titre : *Les forces non définies*, *les Etats profonds de l'hypnose*, *le Fluide des magnétiseurs*, etc, etc.

Il me paraît, en somme, que ce pauvre magnétisme est suffisamment réhabilité et que l'heure est passée de plaisanter sur son compte. Aussi ne plaisante-t-on plus.

Mais il existe un autre ordre de faits, au fond connexes avec les phénomènes magnétiques, dont beaucoup de personnes ne veulent pas encore entendre parler, qui font pousser des cris railleurs aux uns, hausser les épaules aux autres.

Ces faits, que l'on crie ou que l'on se taise, qu'on les accueille par des railleries ou qu'on ferme les yeux et les oreilles, n'en finissent pas moins par triompher du scepticisme le plus endurci. Ils font de par le monde autant de bruit que le magnétisme-hypnotisme, et eux aussi ont, pour être présentés et imposés à la croyance, l'appui de savants dont ni l'autorité ni la bonne foi ne sauraient être suspectées.

C'est un docteur, professeur au Muséum d'histoire naturelle, délégué à diverses missions par le ministère de l'instruction publique, c'est M. Paul Gibier qui a publié deux livres : l'*Analyse des choses*, et le *Fakirisme occidental*, dans lesquels sont mentionnés les phénomènes les plus extraordinaires.

C'est un docteur, M. Dariex, qui vient de fonder les curieuses *Annales des sciences psychiques*, *recueil d'observations et d'expériences* sur la télépathie, les transmissions de pensées, les apparitions des vivants et des morts.

A côté de M. Dariex, fonctionne une commission d'études composée de Mrs Sully-Prudhomme (de l'Académie française), président ; G. Ballet, agrégé à la Faculté de Médecine de Paris ; Beaunis, professeur à la Faculté de Médecine de Nancy ; Ch. Richet, professeur à la Faculté de Médecine de Paris; le colonel A. de Rochas, administrateur de l'Ecole polytechnique ; L. Marillier, maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

Ces messieurs, qui ne sont point les premiers venus, se sont chargés de recueillir, en France, toutes les observations de faits étranges et inexpliqués et de faire connaître dans les *Annales des sciences psychiques* les phénomènes dont la preuve aura été faite. Et je puis vous assurer qu'ils exigent des témoignages sérieux, que leur contrôle n'est pas un contrôle indulgent.

Ce préambule un peu long m'a semblé utile à donner à mes lecteurs avant d'aborder le livre de M. Léon Denis. S'il y a parenté évidente entre la lucidité magnétique et les faits dits psychiques, ceux-ci ne font très certainement qu'un avec les phénomènes du spiritisme, tels que nous les expose l'éminent conférencier de la Ligue de l'enseignement. Ajoutons que M. Denis, au cours de ses nombreuses observations et expériences, a procédé avec une méthode aussi rationnelle, aussi scientifique, que les psychologues de Londres et de Paris.

Il faut toutefois se hâter de reconnaître que l'auteur d'*Après la mort* et les personnalités dont nous venons de citer les noms n'emploient pas les mêmes moyens, surtout n'ont pas le même but.

Les premiers *attendent*, en général, qu'on leur apporte des faits, puis ils les vérifient minutieusement, sévèrement.

Ils n'ont aucune théorie, aucune doctrine : ils se réservent, pour l'époque plus ou moins éloignée, où, suivant eux, il aura été enregistré un ensemble de phénomènes permettant de poser des principes.

M. Léon Denis, comme les autres disciples d'Allan Kardec, *provoque* la production des phénomènes, entre en contact avec les êtres manifestés dans les expériences, les interroge, les écoute, inscrit tout ce qui a été vu, entendu, tout ce qui a été dit, et en fait l'objet de profondes méditations.

Il tire ensuite des conclusions qui servent de base à une doctrine particulière sur Dieu, la création, le monde, la vie, l'homme et la morale, et cette doctrine il la proclame, la développe avec la foi la plus vive, la plus ardente.

Chez lui, l'expérimentateur attentif, prudent, avisé (et aussi peu facile à tromper que les membres de la *Société de recherches psychiques*, on peut en avoir l'assurance), quand les faits ont été contrôlés, se double d'un apôtre, d'un missionnaire, qui a charge d'âmes et veut répandre parmi les hommes la bonne nouvelle.

J'arrive à l'examen succinct du spiritisme tel que le présente M. Léon Denis.

Au delà de notre monde, dit-il, « un autre monde existe, non plus celui des infiniment petits, mais un univers *fluidique*, qui nous enveloppe, tout peuplé de foules invisibles. »

« Des êtres surhumains, *mais non pas surnaturels*, vivent près de nous, témoins muets de notre existence et ne manifestant la leur que dans des conditions déterminées, *sous l'action de lois naturelles, précises, rigoureuses*. Ces lois, il importe d'en pénétrer le secret, car de leur connaissance découlera pour l'homme la possession de forces considérables, dont l'utilisation pratique peut transformer la face de la terre et l'ordre des sociétés. C'est là le domaine de la *psychologie expérimentale* d'aucuns diraient des sciences occultes. »

Les êtres surhumains dont il vient d'être question, sont d'après les spirites les âmes des morts. Revêtus d'une enveloppe fluidique qui a reçu le nom de *périsprit*, ils ont la facilité de se manifester aux vivants. Le périsprit est l'instrument à l'aide duquel s'accomplissent tous les phénomènes du magnétisme et du spiritisme scientifiquement démontrés : Lucidité ; vue à distance ; pressentiments; apparitions; matérialisations instantanées et fugitives, et cependant tangibles, des défunts; tables tournantes, maisons hantées, etc. etc.

Mais tout le monde n'est pas apte à communiquer directement avec les esprits. Il faut des organismes d'un système nerveux très délicat et très sensible, dont le périsprit, plus indépendant de la matière que les autres, puisse en quelque sorte se fondre avec les fluides des invisibles. Ces êtres sont des *médiums*, c'est-à-dire des intermédiaires.

Voici maintenant, résumés en quelques lignes, les enseignements que les docteurs du spiritisme croient pouvoir nous donner, enseignements résultant autant de phénomènes eux-mêmes que des révélations faites par les êtres manifestés :

L'âme est immortelle.

La mort n'est qu'une transformation.

Chacun de nous renaît plusieurs fois, soit sur cette planète, soit sur d'autres, et cette évolution doit aboutir, pous tous, à l'union finale et bienheureuse avec Dieu.

Les méchants ont à subir des épreuves plus longues, plus pénibles, que les bons. Leurs étapes peuvent comprendre des milliers de siècles.

Dans les communications spirites, on a trop souvent affaire à ces méchants, désignés sous le nom d'*esprits inférieurs*. Ce sont eux qui, ayant gardé leurs défauts, leurs vices, leur malignité et aussi leur ignorance, leur préjugés, trompent, abusent les expérimentateurs imprudents et trop crédules, leur tendent des pièges, leur font croire des choses absurdes.

« Le monde invisible, dit M. Léon Denis, est, sur une plus vaste échelle, la reproduction, la doublure du monde terrestre. Là, comme ici, la vérité et la science ne sont pas le partage de tous. La supériorité intellectuelle et morale ne s'obtient que par un travail lent et continu, par l'accumulation de progrès réalisés au cours d'une longue suite de siècles. »

Ainsi s'expliquent les ridicules « révélations » qui ont jeté tant de discrédit sur les expériences de spiritisme. M. Léon Denis est le premier à en faire justice.

Il faut donc aux expériences, aux études sur le monde invisible, infiniment de sagesse, de persévérance, de prudence. Toutes les révélations, tous les enseignements doivent être passés « au crible d'un jugement sévère », et il ne faut « jamais abdiquer le droit de contrôle et d'examen ».

Léon Denis, parlant ensuite des écueils et des dangers *purement humains* dont doit se garder le

spiritisme, condamne avec une indignation véhémente le charlatanisme, la vénalité des faux médiums, des exploiteurs de tous degrés, et fait justement remarquer « que l'existence de produits falsifiés ne donne pas le droit de nier celle des produits naturels. »

Je le répète : les explications et les théories du spiritisme peuvent être discutées et combattues jusqu'à la négation absolue, autant par les spiritualistes qui s'en tiennent aux anciennes conceptions religieuses que par les matérialistes. Mais les faits s'imposent à tous, ils méritent d'être examinés sans parti pris.

Ce qui s'impose également, c'est la reconnaissance de la loyauté, de la bonne foi, de l'esprit investigateur de M. Léon Denis. Si jamais il fut une nature droite, profondément honnête, ennemie de toute fraude, répugnant avec horreur même à l'apparence du mensonge, c'est celle de l'homme qui a écrit *Après la mort.*

* * *

Que si après lecture de l'œuvre, chacun, selon les opinions qu'il s'est faites, selon son éducation, écarte ou admet la doctrine spirite, il y aura toutefois unanimité à s'incliner devant le penseur, à être convaincu et touché par le moraliste, à se sentir pénétré de sympathie pour l'ami de l'humanité, à admirer l'écrivain.

D'un bout à l'autre du livre il passe un souffle puissant qui subjugue, qui entraîne, qui remue l'âme dans ses plus intimes profondeurs. Partie historique, partie philosophique, partie scientifique, partie morale surtout, sont semées de pages superbes, où la beauté des pensées s'illumine encore des séductions du style le plus éloquent, le plus élevé.

Lisez l'Introduction, où M. Léon Denis fait connaître le dessein qu'il s'est proposé; lisez les chapitres intitulés: la Crise morale; l'Ame immortelle; l'Univers et Dieu; le But de la vie; les Epreuves et la mort; la Dernière heure; le Jugement; Justice, Solidarité, Responsabilité; Libre arbitre et Providence ; la Vie morale; le Devoir, Foi, Espérance, Consolation; l'Egoïsme; la Charité; la Prière; l'Amour; la Loi morale, etc., et dites s'il est possible d'avoir une conception plus grandiose des destinées du monde, c'est-à-dire de l'humanité, dites s'il fût jamais philosophie plus parfaite, morale plus pure, esprit plus ouvert aux sentiments fraternels et généreux, plus désintéressé, plus avide d'idéal et d'infini bonheur pour ses semblables.

Il n'est pas une vertu que ne recommande, avec une chaleureuse et pénétrante conviction l'auteur d'*Après la mort.* Il n'est pas un vice qu'il ne condamne, qu'il ne nous montre clairement comme le plus redoutable des obstacles dressés contre le progrès dans ce monde et dans l'autre.

Conclusion : le livre de M. Léon Denis, ayant nécessairement pour effet de faire penser et de rendre meilleur, quelque discutable que demeure d'ailleurs pour beaucoup, l'interprétation des communications spirites, est un bon livre.

La lecture en peut donc être conseillée à tous.

Les curieux des secrets mystérieux de la nature y apprendront mille choses dont ils ne se doutaient guère et qui élargiront considérablement l'horizon de leurs connaissances.

Les esprits que passionnent les spéculations de l'ordre philosophique seront ravis de voir les plus grands problèmes étudiés par M. Léon Denis avec une magistrale compétence.

Quant aux âmes sensibles, à celles qui aiment, elles ne peuvent manquer d'éprouver une vive délectation à se rencontrer dans la recherche de la félicité suprême avec une âme délicate et exquise entre toutes, qui sait si merveilleusement parler du dévouement, de la solidarité et de l'amour.

Enfin les amis du beau langage, du style pittoresque, imagé et poétique, qui convient si bien au sujet traité par M. Léon Denis, n'auront pas à regretter les instants consacrés à lire *Après la mort.* Ce livre, écrit avec un prestigieux talent, est l'œuvre d'un maître.

(La Touraine républicaine.) G. MÉRIGOT.

Nota. Le livre de M. L. Denis est en dépôt en Belgique : aux bureaux du *Moniteur Spirite*, à Bruxelles, 100, rue de Mérode. A l'Union spiritualiste de Liége, rue Agimont, 12. A l'Union spiritualiste de Seraing. rue Molinay, 16.

Correspondance.

Le « Perroquet bleu » et les Mahatmas.

Turin, 29 octobre 1891.

Monsieur le Directeur,

Au temps heureux où les foires brillaient de tout leur éclat, on voyait accourir de toutes parts des charlatans de toute espèce qui assourdissaient le public du bruit de leurs instruments. Du haut de leurs tréteaux en plein vent, ils haranguaient la foule de pigeons, la plupart villageois, toujours prêts à ouvrir le bec et à accepter aveuglément toutes les graines qu'on leur offrait. L'un vantait son élixir de longue vie, capable, assurait-il, de faire vivre plus que Mathusalem celui qui en ferait usage ; un autre débitait l'orviétan dont la grande puissance, connue dans tout l'univers et même ailleurs, guérissait de tous les maux passés, présents et futurs. Un dentiste se vantait d'extirper, sans la moindre dou-

leur, les dents, même les meilleures ; puis, c'était un mirifique onguent qui faisait disparaître les rides, rafraichissait le teint, rendait la peau blanche, souple et moëlleuse et, chose admirable! donnait des fiancés aux jeunes filles.

Et tous juraient que ce n'était pas un vil amour du lucre qui les poussait, mais l'amour le plus pur et le plus désintéressé de l'humanité. Ils ajoutaient que cet amour leur faisait un devoir sacré d'avertir le public respectable du danger que lui faisait courir le pompeux boniment de leurs concurrents dont le manque d'habileté pouvait les estropier, et les mauvaises drogues leur donner plus de maladies qu'ils ne se vantaient d'en guérir.

La roue de la fortune ayant tourné, les foires se sont vues peu à peu délaissées et les charlatans ont dû transporter leurs tréteaux ailleurs. Ils les installent aujourd'hui, sous forme de réclames et d'annonces, à la quatrième page des journaux. Toujours les mêmes promesses mirobolantes et les mêmes exhortations à se méfier de la drogue du concurrent et de la contrefaçon.

Et tout cela se produit sans que personne s'en émeuve, comme la chose la plus naturelle du monde et comme la conséquence logique de la loi proclamée par Darwin : la lutte pour l'existence.

Mais une semblable concurrence, et avec de tels procédés, ne s'était pas, du moins à ma connaissance, produite encore, entre des doctrines qui prétendent également régénérer le monde.

Le premier exemple que je connaisse m'est offert par l'article intitulé *Le Perroquet Bleu et les Mahatmas* — du *Voile d'Isis*, dans le numéro 42, du 7 octobre dernier.

Les mêmes avertissements qu'on donnait dans les foires, les mêmes réclames des journaux avec dénigrement des concurrents se trouvent répétés dans l'article sus énoncé, par les occultistes contre les théosophes. On y donne un échantillon des enseignements de la théosophie bleue, des actes et de l'ignorance de ses principaux membres, de leurs efforts faits en France pour y accréditer leur marchandise, au préjudice de la marchandise occultiste, et des insuccès qui furent la conséquence naturelle de sa falsification.

L'article du *Voile d'Isis* dit : — Mon devoir est de *mettre en garde les naïfs*... d'avertir les *assoiffés de fraternité* qu'ils suivront la filière de l'Etude impartiale et... 2° Désillusions et Protestations... (exactement comme dans la livraison de la marchandise avariée.) 3° Ecrasement ou révolte, avec démission ou expulsion. Et l'article continue à en dire de belles contre l'obstiné concurrent qui fait tort à son propre commerce.

Cette tâche accomplie, il entreprend de faire l'éloge de ses produits, et, s'adressant à ses compagnons *pas naïfs*, il les harangue en ces termes : — Mes chers compagnons, nous venons d'être indignement trompés ; on s'est moqué de nous pendant plusieurs mois, il est temps d'agir. *Faisons un groupe* — à notre propre ressemblance, comme Dieu quand il créa la lumière, en disant : *Gruppus fiat et gruppus factus est !...* — INDÉPENDANT !

Risum teneatis amici !

Votre très affectionné,

G. PALAZZI.

* * *

Libre-Pensée spirite. — Au sujet de la *profession de foi* publiée dans notre numéro du 15 octobre, émanant de la Fédération nationale de Bruxelles qui l'a votée dans sa réunion du 27 septembre, nous recevons de la Fédération liégeoise avis « qu'il ne peut nullement être question pour ses membres de considérer une telle profesion de foi comme un *credo* obligatoire, » dont acte.

Nouvelles.

La question de la crémation a été posée de nouveau au Congrès international d'hygiène, qui s'est tenu à Londres du 10 au 17 août. On s'y est longuement occupé, dans l'intérêt de la santé publique, des moyens de faire disparaître notre dépouille mortelle.

Le savant doyen de la Faculté de médecine de Paris, M. le docteur Brouardel, a établi que la décomposition des cadavres confiés à la terre, serait activé par un draînage d'air au travers du sol. Dans le même ordre d'idées, M. Seymour Haden a parlé de la réforme soutenue par l'Association de l'Eglise d'Angleterre, sous le nom de « terre à terre ».

Elle consiste à employer des cercueils en matériaux très facilement décomposables, tels que la pulpe de bois, et à inhumer dans les terrains perméables à l'air.

D'autre part, sir Henry Thompson, le chirurgien bien connu, président de la Société de crémation d'Angleterre, M. Georges Salomon, sir Spenger Walls, M. Caffort, de la préfecture de la Seine, se sont faits les champions du procédé plus expéditif de la crémation.

Le feu agit comme purificateur en moins d'une heure là où la terre demande au moins deux années, non sans présenter de graves dangers.

Les partisans de la crémation ont eu gain de cause. Sur la proposition de M. Georges Salomon, le congrès a voté, en assemblée générale, les résolutions suivantes :

Le septième congrès international d'hygiène confirmant les vœux des congrès internationaux d'hygiène qui l'ont précédé demande :

1° Que les gouvernements fassent disparaître les obstacles législatifs qui s'opposent encore à la crémation des cadavres ;

2° Qu'ils avisent à organiser la crémation des cadavres sur les champs de bataille.

(*Etoile Belge* du 22 août).

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 11 — Liége, 1er Décembre 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

PLUS DE SECRETS

Les secrets de la nature se révèlent un à un sous les yeux des sérieux investigateurs qui mettent à les approfondir les forces combinées de leur intelligence et des inspirations qu'ils reçoivent sans cesse du monde des Esprits. Pour que le travail soit complet, il faut que les deux choses se rencontrent et produisent l'effet qui doit en résulter naturellement par la force des choses et l'application créatrice de la loi divine, qui toujours crée, conserve, féconde et ne détruit que pour créer de nouveau. La création se répercute et renaît dans une création nouvelle lorsque l'heure est venue où elle doit mourir, comme on dit vulgairement, c'est-à-dire renaître, car toute mort est accompagnée, suivie, compliquée, si l'on veut, d'une renaissance.

La renaissance ou plutôt la continuation de la vie est une vérité, la mort serait plutôt un mensonge, si elle n'était cette renaissance même. Voilà un des grands secrets que la science a découverts ou plutôt que les Esprits de l'espace ont versés par degrés dans l'intelligence des hommes qui, par ce moyen et par ce seul moyen, est éclairée, quelles que soient les prétentions contraires que tant de gens peuvent avoir. Le monde des Esprits verse constamment ses lumières dans le monde des hommes. C'est une source qui ne tarit jamais, qui vivifie et réconforte, sans jamais s'arrêter, l'humanité corporelle, condamnée sans cela à demeurer fatalement incomplète et improductive. Cela a été dit bien souvent et ne saurait être trop répété ; c'est dans la mort que se trouve le secret de la vie et c'est pour cette raison que le Spiritisme est une chose non seulement utile et féconde en résultats précieux, mais encore une chose indispensable au progrès réel de l'humanité.

Sans lui tout demeure dans l'obscurité la plus profonde, dans les plus épaisses ténèbres ; avec lui la lumière jaillit de toute part. Le Spiritisme est donc le bienfaiteur de l'humanité à tous les points de vue ; il dévoile constamment des secrets qui mettent les chercheurs sur la voie de découvertes nouvelles qui, elles-mêmes, en font présager d'autres, en attendant qu'elles soient complètement réalisées. « Rien de caché qui ne doive être découvert, » rien d'inconnu qui ne doive être connu à son jour et à son heure, point de mystères qui ne doivent être éclaircis et vulgarisés. Le monde marche et les barrières qui semblaient devoir s'opposer toujours à son avancement se détruisant d'elles mêmes, se fondent pour ainsi dire au soleil de la vérité.

Les hommes qui disent : Jamais! en présence de certains progrès qu'on désire, de certaines aspirations qui, réalisées, produiraient un bien universel, se trompent assurément et se mettent souvent sans s'en douter, en contradiction avec la loi divine elle-même. La loi divine est une, elle s'applique à tous les êtres et personne ne peut s'y soustraire, car si cela était permis à quelqu'un, celui-là serait plus puissant que Dieu et contrebalancerait, par sa seule volonté, la puissance divine elle-même, ce qui est d'une impossibilité absolue. On peut s'attarder sur la route du progrès, on peut céder à des instincts rétrogrades en apparence, on peut être paresseux dans la tâche à accomplir, il arrive toujours un moment

où l'aiguillon pousse les retardataires de manière à leur faire franchir les obstacles les moins franchissables en apparence, et alors on fait en un instant ce qu'on aurait mis des années à accomplir.

C'est que la préparation des grands faits ne cesse jamais; cette préparation est lente parfois, persistante toujours, et ce qui semble tout d'abord une résistance devient souvent, sous l'empire de circonstances imprévues, un acquiescement formel et énergique aux choses que d'abord on repoussait. On a fait provision de force, d'énergie, de courage dans la résistance, quand on croyait devoir résister; on croyait être, on était de bonne foi en agissant ainsi d'après les lumières qu'on avait d'abord ou qu'on croyait avoir, mais vient une clarté subite qui montre l'erreur dans laquelle on se trouvait, et alors force, énergie, intelligence, on met tout au service de cette même cause, contre laquelle on luttait avec tant d'ardeur.

On a vu la vérité ou ce qu'on croit désormais être la vérité, on a eu son chemin de Damas, on est entré en possession d'un secret inconnu jusque là; dire qu'il ne peut pas y avoir d'erreur ce serait affirmer l'infaillibilité humaine, ce que nous nous garderons bien de faire: Nous nous contenterons de dire que les erreurs s'atténuent et que la vérité s'accroît. Puisque, selon la parole même de Jésus, il n'est rien de caché qui ne doive être découvert, il faut que l'homme soit en possession de la liberté des recherches, il faut qu'il ait ses coudées franches, et que personne ne puisse mettre devant lui des obstacles pour l'empêcher d'arriver à ce résultat. Quant à son intelligence, à sa puissance d'investigation, à ses aptitudes intellectuelles en un mot, elles sont son acquis, le fruit de son travail antérieur combiné avec les secours que toute personne reçoit du monde des Esprits par la volonté de Dieu même dont la loi souveraine a établi cette fraternité nécessaire.

Cette fraternité universelle, œuvre de Dieu, cette fraternité de tous les êtres intelligents, existe naturellement et comme une nécessité heureuse; ce ne sont pas les hommes ou les esprits qui la font, c'est un degré sublime, base d'un ordre à venir que tous doivent atteindre avec du travail et de la volonté. Travail sur soi-même, travail supérieur à tous les travaux, car il les domine tous; volonté souveraine et maîtresse, devant laquelle s'inclinent toutes les autres volontés, car elle les contient toutes et les domine. C'est là encore un secret que dévoile le Spiritisme, secret précieux en ce qu'il donne la clé de tous les mystères de la destinée ou, du moins, en ce qu'il ouvre des vues profondes sur chacun d'eux; ouvrez donc sans crainte cette porte qui est devant vous et derrière laquelle se trouvent d'innombrables et inestimables trésors!

Quelle chose vous arrête donc? Est-ce la crainte? Il est permis de craindre aux hommes longtemps asservis au joug de la servitude morale, étouffés dans leurs propres pensées par des pensées étrangères et dominatrices qui n'ont rien de divin, certainement, ni même de réellement humain. Aux enfants les lisières de l'enfance, aux hommes faits la liberté et les franchises de l'âge mûr; aux esprits avancés les sublimes hauteurs que ceux qui suivent ont encore grand'peine à entrevoir. Celui qui a dit que tout doit être découvert, et que, conséquemment il ne doit plus y avoir de secrets, le jour venu a dit aussi: « Cherchez et vous trouverez »; et pour chercher, il est indispensable de ne pas avoir un bandeau sur les yeux.

Déchirez donc le bandeau ou plutôt laissez-le fondre à la saine chaleur de vos aspirations fraternelles: Veuillez fortement dans ce sens, contentez-vous même de penser avec le ferme désir d'atteindre ce but de régénération qui donnera naissance au bien général tant attendu. Laissez dire ceux qui prétendent que la pensée par elle-même n'est rien, qu'aucun acte dit matériel ne peut être produit par la pensée, ce sont des ignorants en ceci, quoique fort instruits en une foule d'autres choses qui ne sont pas sans utilité, bien loin de là, mais qui émanent toutes d'une même pensée créatrice. Laissez-les dire et penser; pensez au passé pour le réveiller dans les profondeurs de votre mémoire; pensez au présent qui disparaît comme l'éclair; pensez à l'avenir, cette terre promise, cet inmanquable avoir de tous les travailleurs de l'heure présente!

Pensez à certaines choses nécessaires quoique déclarées impossibles par la routine et le préjugé et vous verrez plus d'une fois les obstacles les plus puissants disparaître comme par enchantement de la voie qu'ils semblent obstruer depuis si longtemps. Les obstacles au bien sont, comme toutes les choses, destinées à périr pour se transformer, à périr pour renaître dans des circonstances nouvelles, sous des aspects nouveaux et dans un autre but, car il faut que chaque chose vienne en sa saison, et que la meilleure même ne se présente pas avant l'heure, si ce n'est pour annoncer l'avenir; le chant du coq se fait entendre bien avant la venue de l'aurore et semble marquer les diverses étapes de la nuit. Les obstacles détruits se transforment et vont se porter plus loin pour arrêter à leur tour ceux qui voudraient marcher trop vite, et le meilleur moyen de les

déraciner, c'est de préparer leur destruction, la fin de leur tyrannie, par une pensée énergique et salutaire.

La pensée est une prière ardente, un désir calme et reposé, quand il est sage, d'atteindre un but au fond souhaité par tous; rien d'impossible à la pensée, car ce qu'elle ne fait pas un jour, elle le fait très certainement le lendemain. Voilà aussi un secret que tout le monde peut connaître, mais que le spiritisme seul peut expliquer d'une manière satisfaisante; ne jamais se rebuter, quelles que soient les difficultés apparentes, ne jamais se laisser abattre par une défaite, car chaque défaite rapproche l'être humain d'une victoire hors de conteste.

Nous ne parlons pas ici du sort des batailles homicides, des fratricides luttes qui souillent l'humanité au lieu de la glorifier comme on le prétend, bien que ces choses mêmes soient soumises à la loi universelle des oscillations et du progrès, nous parlons de la victoire certaine, au jour venu, de la paix sur la guerre, de la véritable civilisation sur la barbarie masquée de gloire. Ce jour, quand viendra-t-il? C'est encore le secret de l'avenir; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il viendra. Cet état de choses, est une maladie affreuse de l'humanité, et l'humanité sera lasse un jour d'être malade; et comme elle a le remède entre ses mains, elle se guérira elle-même quand elle le voudra bien. C'est encore une grave question, dit-on, il y a là de grosses difficultés. Allons donc! Mettez autant d'énergie à faire la paix que vous en mettez à préparer la guerre et vous verrez. Cet évènement viendra, il dépend de vous tous d'en hâter la venue, vous êtes mûrs pour cela. UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

Communications spirites

(Suite.)

Deux communications d'un évêque à un abbé, très intelligent et très libéral, qui l'avait beaucoup connu.

6 OCTOBRE 1880

— Mon cher abbé, Dieu a eu pitié de celui que vous avez connu. Mon Dieu a considéré que j'étais homme, et par conséquent, faible. Ce titre de Monseigneur, que ce bon médium veut bien me donner encore, est ma condamnation.

Celui qui fut mis à mort par les Monseigneurs de Jérusalem avait bien recommandé à ses disciples de ne pas reconnaître de Monseigneurs parmi eux. Mais l'orgueil, ce grand ennemi de la religion, les a rétablis, hélas! Je fus de ceux qui se sont affublés de ce vain titre; mais, vous le savez, je n'étais pas bien vain ni surtout bien méchant. Vous ne savez pas toutes les douleurs que j'ai éprouvées en pensant à ma condition d'évêque, quand je réfléchissais à ce qu'ont été ceux qui, les premiers, ont porté ce titre, alors redouté. La persécution, la misère, l'abaissement et le mépris : voilà quelle était leur condition. Ah! ils n'étaient pas des Monseigneurs; c'étaient de vrais chrétiens, c'est à dire les défenseurs et non les dominateurs de leurs frères.

Cependant, comme je vous l'ai dit, Dieu a eu pitié de moi, en considération de mon peu de vanité et de ma bonté relative. Je ne suis donc pas malheureux; mais je regrette de n'avoir pas vu clairement que toute la religion consiste dans l'amour, comme a dit le divin charpentier de Nazareth.

Mon cher abbé, adieu. Pensez à celui qui n'est plus Monseigneur, mais qui vous aime.

L'ABBÉ. — Êtes-vous toujours de la même opinion sur la question de l'infaillibilité?

— Ce que j'ai dit peut vous indiquer ce que je pense de cette impiété abominable qui s'appelle l'infaillibilité.

L'ABBÉ. — Pensez-vous que notre collège prospère?

— Nous ne pouvons pas généralement répondre à de semblables questions.

L'ABBÉ. — N'avez-vous pas d'observations à faire sur l'ouvrage qui va paraître?

— Dites à L... (l'auteur, un des membres les plus distingués du clergé) que je l'engage à bien méditer les Evangiles.

L'ABBÉ. — Que dois-je dire aux membres du clergé qui s'intéressent à vous et qui vous aiment?

— Dites à cette famille que je pense à eux et que je suis bien heureux de voir qu'ils pensent à moi. J'ai le regret de ne pas pouvoir dire davantage : Dieu ne me le permet pas, cher abbé.

7 OCTOBRE 1880

— La confession au prêtre est contraire au plus haut point à l'enseignement de Jésus. Qu'on me montre un seul passage du Nouveau Testament d'où il résulte clairement que les apôtres entendaient en confession les fidèles ou se confessaient eux-mêmes, je reconnaîtrai que Jésus a institué ce sacrement; car, s'il l'a institué, les apôtres ont dû se conformer à ces prescriptions; mais personne ne me montrera ce passage.

Jésus vint pour purifier le culte intérieur de toutes les adjonctions que les prêtres y avaient faites; donc il dut surtout repousser la plus dangereuse, car, mes amis, vous ne devez pas ignorer

qu'on se confessait dans l'antiquité. Les païens avaient leurs confessionnaux que le christianisme naissant renversa et que le catholicisme, son fils illégitime, a relevés.

La confession auriculaire a cela de particulièrement dangereux que, par le pouvoir d'absoudre du prêtre, elle met la casuistique à la place de la morale et le prêtre à la place de Dieu. Repoussez cette pratique nuisible, mais soyez prudents. Ce n'est pas le général téméraire qui remporte la victoire, mais le circonspect et celui qui calcule et sait attendre.

Cher abbé, vous êtes dans une situation délicate ; la place que vous devez emporter, vous compte au nombre de ses défenseurs. Vous vous trouvez dans la position du médecin qui doit employer la ruse pour faire à son malade une opération douloureuse mais salutaire.

Consultez votre conscience. Fermez l'oreille également à la voix de l'intérêt sordide et à celle de la *Donquichotterie* qui, sous les apparences de l'héroïsme, cache le plus souvent les calculs de la folie orgueilleuse.

LE MÉDIUM. — Pouvez-vous fournir à l'abbé des preuves de votre identité ?

— La seule manière de constater l'identité des Esprits est celle que vous avez indiquée. Cher abbé, de L... ne peut se faire reconnaître de vous que par ce moyen.

L'ABBÉ. — Monseigneur de L... simple, libéral et de l'ancienne Eglise, était, au Concile, contre l'infaillibilité papale.

— Cher abbé, vous me vantez trop; cependant je dois reconnaître qu'il y a un peu de vrai dans ce que vous dites de moi.

LE MÉDIUM. — Quelle est votre situation exacte ?

— Je dis hier, que Dieu avait eu pitié de moi; j'ajoute aujourd'hui que je suis heureux.

11 NOVEMBRE 1880.

Communication spontanée.

— Si dans la série des existences des Esprits Dieu a rudement vérifié la parole de Jésus : *Bien heureux ceux qui souffrent*, je devrais bien me réjouir, car je souffre horriblement.

Ma situation, dans ce monde, est vraiment des plus déplorables. Sous ma calotte de prêtre, ma pauvre tête éclate. Je vois des lueurs effrayantes ; la voûte de ma prison me paraît de feu, mais d'un feu sombre et menaçant. Par instants, je croirais être dans l'enfer ; mais je n'aperçois aucun démon. Je suis seul, bien seul. Les seules personnes que j'aie aperçues depuis ma mort sont celles qui se trouvent ici. Ta bonté, homme, qui, je ne sais comment, me sert de moyen de manifestation, me remplit de reconnaissance.

Je suis venu ici poussé par une force inconnue. J'étais curé de Ta..., il y a bientôt cent ans. Je séduisis plusieurs femmes, et même je violai des petites filles. De plus, j'empoisonnai le mari d'une femme que j'adorais. Maintenant je paie tous mes forfaits.

Mes amis, si un curé aussi coupable peut avoir des amis, ayez compassion de moi. Priez Dieu de ne pas détourner éternellement son regard d'un criminel bien grand, mais qui se repent bien sincèrement.

LE MÉDIUM. — Qu'entends-tu par *voûte de ma prison !*

— Dans la prison de ma vue, Je ne vois qu'une voûte au-dessus de moi. Cette voûte est d'un sombre menaçant..

24 MARS 1881

Evocation par le capitaine Azerm, du général O..., son ancien colonel

— Cher capitaine, votre appel affectueux me touche ; je viens à vous plein de joie. Le général O..., n'existe plus; c'est son Esprit qui vous répond, ce qui n'est pas la même chose. Tous les hommes, lorsque la mort les frappe, se trouvent changés d'une étonnante façon. L'âme se retrouve de nouveau, après une éclipse plus ou moins longue. Tous les hommes donc ignorent qui ils sont, jusqu'au moment de la délivrance du corps. Si j'ai été un chef rigide, c'est que dans mon existence antérieure, j'avais été un soldat indiscipliné. Si j'ai été plus souvent juste que bon, c'est que j'avais été trop faible dans ma précédente existence. Commandant de place pendant la guerre de cent ans, j'ai, par faiblesse désobéi à mes chefs et supporté la désobéissance de mes inférieurs. De ce fait est résulté la perte de la place que je commandais. Rentré dans le monde des Esprits, le souvenir de ma faute m'y a cruellement poursuivi. J'en ai beaucoup souffert, et j'ai, en conséquence, pris la résolution ferme de me montrer à l'avenir plus soumis à mes chefs et plus ferme envers mes inférieurs. Voilà le secret de ma dernière existence de soldat.

Maintenant, cher capitaine, laissez-moi vous dire combien le souvenir de mes camarades de tous grades m'est cher. Vous pouvez écrire à vos amis qui vous ont prié de m'évoquer que je suis bien sensible à cette marque de sympathie et de véritable camaraderie ; car, vous le savez, dans l'armée, tous, depuis le chef suprême jusqu'au simple soldat, sont des camarades. Si dans le cours de ma carrière j'ai fait par ma trop grande sévérité murmurer bien des officiers, je ne crois

pas avoir été jamais injuste envers aucun. Vous me rendrez cette justice de dire que j'aimais le soldat. J'ai déjà vu ici beaucoup de ceux qui ont été sous mes ordres, et pas un ne m'a tourné visage. Je dois ajouter, pour votre instruction, que j'en connais qui aujourd'hui, sont au-dessus de moi : le général de votre monde n'est pas toujours le général de celui-ci : la grandeur morale se cache quelquefois sous la capote du simple soldat.

21 Avril 1881.

Communication d'un Esprit mystificateur à l'abbé X. qui avait évoqué un de ses amis. Il est probable que les noms que cite l'Esprit sont de pure invention. Pourtant je ne mets que les initiales, parce que je crois qu'il existe des personnes qui portent ces noms.

— Cher abbé, je viens à votre aide. Votre ami est là.

Cher abbé, si ma religion est trop rigide, tenez pour assuré que souvent la neige recouvre un feu ardent. Selon Socrate, la religion est la conscience ; selon Christ, c'est l'œil intérieur, c'est-à-dire la conscience ; car il a dit : *Prenez bien garde que cette lumière intérieure ne se convertisse en ténèbres, car alors quelles ténèbres !*

Socrate et Christ ont prêché la même doctrine de salut. Ne vous semble-t-il pas que la doctrine de salut se trouve dans la conciliation de la philosophie de Socrate et de la religion du Christ ? Je me déclare partisan de cette conciliation. Dans ma dernière existence, mon Esprit, trop raffiné par les subtilités de la casuistique, n'a pas pu découvrir ces rapports simples en même temps que sublimes. Roue de voiture cinquième que cette théologie que vous avez, comme moi, étudiée pendant hélas ! trop de temps. Si Dieu a voulu se manifester à l'homme, ce n'est pas certainement à un théologien.

Mlle de Par... a parfaitement compris cela quand elle a dit à l'abbé de Pra... que Dieu était trop simple d'esprit pour comprendre ce que les théologiens disent de sa nature. Pie IX a fait les papes infaillibles. Donc, Pie IX a été plus fort que Dieu.

L'Abbé. — Ton nom ?

— J'ai dit : Mlle de Par... Donc, mon nom est écrit dans la communication.

L'Abbé. — Qu'est Mlle de Par... ?

— Elle a été, dans sa dernière existence, la pénitente de l'abbé Poud... qui s'est communiqué par elle.

L'Abbé. — Cela ne me paraît pas trop sérieux.

— Je me f... de vous. Vous ne comprenez pas que nous nous amusons.

L'Abbé. — Et pourquoi ?

— Pour intriguer.

L'Abbé. — Tu me connais ?

— Dans une autre existence nous avons été bons amis.

L'Abbé. — Dans quel monde ?

— Nous étions chefs des Rarois, dans la planète Mercure.

L'Abbé. — Les Rarois étaient peut-être une troupe de voleurs ?

— Une bande de théologiens. Ta question est impertinente.

L'Abbé. — Connais-tu la famille de laquelle tu me parles ?

— Je connais M. de Par..., je connais beaucoup de familles.

L'Abbé. — Monsieur de Par..., qu'est-il ?

— Ce M. de Par..., est un grand idiot.

L'Abbé. — Pourquoi ?

— Parce qu'il croit en Dieu et en l'immaculée conception.

L'Abbé. — Je demande encore : pourquoi ?

— Parce que Dieu ne peut pas avoir fait la sottise de s'enfermer, durant neuf mois, dans le sein d'une femme, immaculée ou non.

(*A suivre*) V. Tournier.

Les Aïssaouas

Nous lisons dans la *Justice* de Liége, du 8 octobre :

« Sans toutefois vouloir discréditer l'attrait qu'offrent certaines loges échelonnées sur notre champ de foire, la *Tente Marocaine* est, à mon avis, sans conteste, celle où le spectacle le plus profondément énigmatique, le plus surnaturel, se présente aux yeux du public littéralement « épaté ». On le serait à moins du reste. A l'heure où j'ai pénétré dans la tente — un peu avant neuf heures du soir — Aïssaoua-Soliman était assis au milieu de l'exigüe scène, grillant tranquillement une cigarette et promenant son regard doux sur l'assistance épeurée.

L'Aïssaoua-Soliman est un joli garçon, d'une grande amabilité, d'une admirable plastique, portant avec élégance un superbe costume asiatique, le torse puissant, drapé artistement dans les grands plis dramatiques d'un Kaïck blanc, la tête coiffée d'un fez.

Dans un petit discours préliminaire et débité en très bon français, l'Aïssaoua-Soliman narre les impressions qu'il ressent, suivant que son corps est à l'état naturel ou dans cet état de catalepsie qui lui permet de se mutiler affreusement sans ressentir la moindre douleur.

L'Aïssaoua-Soliman explique, ou plutôt prétend, qu'il arrive à cette invulnérabilité surprenante, par la confiance qu'il met en *Ben-Aïsada* et par la volonté dominatrice que possèdent les fanatiques de la secte musulmane. Aujourd'hui, dit-il, ce n'est plus par fanatisme que j'opère ; mais je ressens plutôt une jouissance (!) qu'une douleur lorsque je me mutile.

Après cette causerie qui ne manque pas d'intérêt, mais qui serait un peu longue à conter ici par le menu, l'Aissaoua-Soliman se débarrasse de son kaïck, penche la tête au-dessus d'une urne dans laquelle se consume du charbon de bois, répand sur le brasier une poudre dont il absorbe les vapeurs odorantes, balance le corps en avant et en arrière d'une façon désordonnée et rentre ensuite dans une période de calme pendant laquelle il exécute ses merveilleuses expériences qui consistent : à se percer d'outre en outre les oreilles, les joues et la gorge avec de longues épingles d'acier; se fait, au moyen d'un fer, sortir l'œil de l'orbite; s'enfonce un stylet dans la langue; se coupe le ventre avec un sabre; mâche du verre et l'avale; charme des vipères, se fait mordre par ces reptiles peu rassurants; puis, en guise de dessert, croque et avale la tête d'un de ces petits animaux si justement redoutés.

Après le fer, le feu, et plus invulnérable que l'invulnérable Achille, l'Aïssaoua-Soliman se brûle au moyen de mèches enflammées jusqu'au moment où les spectateurs plongés dans un état extatique, disent : « Assez! »

Ce qui est tout particulièrement incompréhensible chez le sujet, c'est que durant toutes ces expériences, son masque reste dans sa placidité naturelle et qu'il ne conserve pas la moindre trace des nombreuses mutilations qu'il se fait. Lorsqu'il retire les pointes d'acier, ses chairs restent exsangues ou saignent à sa volonté.

Pour quitter son septième ciel où la souffrance est inconnue et regagner notre fragile bâteau où, hélas ! nul n'est insensible, le déconcertant sectaire recommence les inflexions de torse faites au début, tombe à genoux et se prosterne quelques instants suivant la coutume musulmane.

J'engage fortement les sceptiques endurcis et les saint Thomas modernes à assister aux mutilations de l'intéressant Aïssaoua-Soliman. Comme moi, ils sortiront de la tente un peu... remué, en se promettant toutefois d'y revenir encore.

E. D.

Nota. — Comme beaucoup de liégeois nous avons assisté aux étonnantes expériences de l'Arabe dont il est ici question et notre stupéfaction a été grande à la vue d'exercices si peu compréhensibles.

Complétons les données si intéressantes du journal liégeois par l'article ci-dessous que nous empruntons à une feuille de Paris ; *la Terre illustrée.*

« Quand on voyage dans le nord de l'Afrique, parfois un arabe s'approche mystérieusement de vous et à voix basse vous propose de vous initier aux arcanes d'une secte inconnue. Si vous l'interrogez, il vous parle des Aïssaouas. Alors vous haussez les épaules : « Je les ai vus partout? » murmurez-vous.

Mais l'homme insiste. Ce que vous avez pu voir à Alger, à Bône, voir même à Tétuan, ce sont des Aïssaouas de fantaisie, des espèces de saltimbanques nomades qui en possesion de quelques secrets de la secte et des moins importants, se donnent en spectacle aux roumis. Les vrais Aïssaouas — les descendants des élèves de Sidi-Mohamed Ibn-Aïssa qui professait à Méquinez, il y a trois siècles — n'admettent aucun étranger à leurs exercices.

De fait, la curiosité de l'étranger qui se laissera prendre à ces promesses ne sera pas déçue. Il lui en coûtera quelques piastres, mais il aura fait ample provision d'horreur, sinon de terreur, pour toute sa vie.

Il est très exact que les exercices des fils d'Aïssa ne ressemblent que de très loin à ceux qui, par exemple, étaient exécutés à l'Exposition de 1889.

Dans une salle basse, recouverte d'un dôme d'où pendent des crocs de fer, enveloppés d'une balustrade derrière laquelle se pressent des Musulmans immobiles, dévidant le rosaire, un orchestre composé de six musiciens exécute une mélopée, d'abord lente, faite de coups frappés sur des tambours, au son profond avec des baguettes de cuivre, ou bien de grincements stridents sur des cordes à boyaux où le pouce sert d'archet. Vous, européen, vous êtes tapi dans un coin, enveloppé d'un burnous qui vous cache tout entier.

Alors une porte s'ouvre et les Aïssaouas entrent, conduits par leur chef, un grand vieillard ascétique, aux yeux qui semblent morts.

Les Aïssaouas, véritables colosses, maigres, aux muscles saillants, se placent en rond autour de lui : les tambours roulent, les cordes grincent, le charivari monte, grandit, siffle.

Peu à peu, ces hommes tressaillent, remuent, courent, sautent, bondissent, et alors commence une véritable orgie de tortures et de sang.

Point de prestidigitation. Celui-ci s'enfonce dans l'épaule un yatagan qui ressort par le dos, cet autre broie des feuilles de cactus dont chaque pointe lui transperce la langue et les joues, il en

est qui se ruent les uns sur les autres, se blessant, se déchiquetant. Tel autre pose le pied sur une pointe de fer qui déchire la chair jusqu'au genou, celui-ci prend des charbons ardents et se les place en équilibre sur le crâne dont la peau grésille et fume. Le sang coule, des hurlements éclatent, c'est une ronde démoniaque. Pendant une heure, toutes les inventions torturantes s'étalent hideusement jusqu'à ce que ces hommes tombent pêle-mêle, dans un cloaque rouge.

On sait que ces blessures se cicatrisent avec une telle rapidité que parfois le lendemain ces hommes peuvent se livrer de nouveau à ces épouvantables exercices.

Est-il vrai que, par des pratiques analogues à celles de l'hypnotisme, ils arrivent à se rendre insensibles à la douleur et à suspendre en quelque sorte le cours de la nature? Des expériences faites à Paris par les docteurs Luys et Bérillon, semblent justifier ces étranges théories qui prouvent une fois de plus que ce que nous savons le mieux, c'est que nous ne savons rien ! »

Miracles inédits de Jésus.

(Suite et fin.)

Les quatre évangiles de St-Mathieu, de St-Marc, de St-Luc et de St-Jean ne contiennent pas tous les miracles accomplis par Jésus, il s'en faut de beaucoup. Les auteurs des quatre évangiles ont simplement fait un choix qu'ils ont jugé le meilleur et en ont laissé de côté beaucoup d'autres dont le peuple émerveillé a gardé un long souvenir. Les quatre évangélistes se sont surtout attachés à la doctrine tandis que la masse des auditeurs et des contemporains du fondateur de la morale chrétienne, oubliant bien vite ses enseignements, a retenu principalement les faits qui l'impressionnaient davantage.

Les pamphlétaires juifs, comme je l'ai dit, ont rapporté de Jésus des faits extraordinaires dont il n'y a aucune mention dans le Nouveau Testament, mais qui, par la suite, ont été réunis avec soin et ont servi de preuves à ses ennemis pour appuyer l'accusation de magie et de commerce avec Beelzébuth, prince des démons, qu'ils faisaient peser sur lui. D'autres miracles consignés dans les Evangiles dits apocryphes lui sont également attribués, et il est vraisemblable que ceux qui les ont publiés, les tiennent de la bouche même des témoins et les ont également recueillis dans les conversations qu'ils ont pu avoir avec des personnes qui avaient connu Jésus et avaient assisté à ses prédications, ou avec des fils et petits-fils de plusieurs de ses contemporains.

Il ne faut pas considérer les évangiles dits apocryphes comme renfermant des mensonges, ils n'ont pas reçu la consécration canonique, voilà tout. Cela n'a pas empêché les premiers pères de l'Eglise et même des Pères des siècles postérieurs, St-Jérôme entr'autres, d'y puiser certains faits. La plupart des auteurs des Evangiles apocryphes n'ont eu pour but que de collectionner des faits et de les raconter et ils ont, à l'arrière plan, laissé la doctrine qui semblait les intéresser beaucoup moins. Les miracles qu'ils racontent n'en sont pas moins intéressants et ne sont pas inférieurs à ceux dont il est fait mention dans les Evangiles canoniques. Quelques-uns cependant ont une certaine couleur de légende qui pourrait faire douter de leur authenticité, notamment celui-ci qui aurait eu lieu pendant le voyage de Joseph et de Marie en Egypte : Joseph et Marie traversaient le désert où dardait un implacable soleil. Marie se sentait exténuée de fatigue ; tout-à-coup elle vit à quelques pas d'elle se dresser un palmier, et elle dit à son mari : « Reposons-nous un instant sous cette arbre. » Joseph l'y condnisit et elle s'assit à l'ombre, puis regardant les branches qu'elle voyait chargées de fruits : « Si nous mangions de ces dattes. » Elles sont trop hautes, répondit Joseph, il nous est impossible de les atteindre. Marie qui avait besoin de prendre un peu de nourriture se sentit quelque dépit de ne pouvoir se satisfaire, lorsque l'enfant Jésus, pour être agréable à sa mère dit au palmier : « Courbe-toi. » Le palmier docile courba sa tête jusqu'à Marie qui put cueillir des dattes tout à son aise.

Le fait suivant semble moins sentir la légende et avoir nn caractère d'authenticité plus marqué.

St-Joseph avait envoyé celui qui fut connu dans la suite sous le nom de St-Jacques *« faire du bois, »* Jésus l'accompagna. Mais Jacques après avoir amassé une certaine quantité de fagots, fut mordu par un aspic. La douleur lui fit pousser un cri. Jésus qui se trouvait à quelque distance, accourut, souffla sur la blessure et Jacques se trouva guéri instantanément.

Jésus avait beau n'être encore qu'un enfant, il avait déjà le pouvoir de ressusciter — pouvoir non moins précieux que celui de guérir toute sorte de maladies — qu'il possédait également à un très haut degré. Jésus se trouvait un jour sur un toit jouant avec d'autres enfants de son âge. Un de ceux-ci moins prudent que ses camarades tomba du toit sur la voie publique et fut tué sur le coup. Les parents du mort accusèrent dans l'excès de leur douleur Jésus, d'avoir précipité leur enfant dans la rue. Jésus leur répliqua : « Pourquoi m'accusez-vous? Interrogez votre fils, il vous dira la vérité. » Puis se tournant vers sa

prétendue victime et lui parlant d'une voix forte: « Zeinun, lui dit-il, est-ce moi qui t'ai précipité du toit? » — Non, non, dit le mort en se réveillant, ce n'est pas toi. — Et il fut complètement rappelé à la vie. Les témoins de cette résurrection inattendue furent dans l'admiration.

Jésus n'aimait pas les maîtres qui frappent brutalement leurs écoliers. Il fréquentait une école avec d'autres enfants et un jour que l'instituteur le molestait injustement et le frappait de la main, Jésus, irrité de ses façons brutales et voulant en même temps le punir de son injustice, ordonna à la main coupable de se sécher, ce qui eut lieu incontinent et causa la mort de l'instituteur.

Je n'en finirais pas si je voulais relater tous les miracles, toutes les merveilles que les juifs, les païens et les chrétiens de toutes sectes mettent sur le compte de Jésus. Comme les évangélistes canoniques, je me suis contenté d'en faire un choix et de n'en citer que quelques-uns. Ces miracles que St-Mathieu, St-Marc, St-Luc et St-Jean ont cru devoir passer sous silence, sont-ils véritablement authentiques? ne sont-ils pas le produit de l'imagination populaire? Pourquoi les auteurs des Evangiles non apocryphes n'en ont-ils pas parlé? St-Jean en donne la raison à la fin du 4e Evangile : « Il y a beaucoup d'autres choses que Jésus a faites, dit-il, et si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde même put contenir les livres qu'on en écrirait. »

HORACE PELLETIER,

Bibliographie

Procédés magnétiques du Professeur H. DURVILLE, avec une figure dans le texte. Extrait du 3e volume de son *Traité expérimental et thérapeutique de Magnétisme* (3e édition, sous presse). Brochure de 24 pages, 20 cent. à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Les procédés principaux du magnétisme — passes, frictions, insufflations, etc., qui ont permis à l'auteur de faire tant de guérisons inespérées, sont exposés méthodiquement, avec une clarté et une précision remarquables.

Ce petit ouvrage constitue un traité assez complet pour permettre à toute personne de magnétiser avec succès. C'est une brochure de propagande qui rendrait les plus grands services si elle était connue dans toutes les familles. On aurait rarement besoin de recourir au médecin et au pharmacien, car dans le plus grand nombre des cas, la femme serait le médecin de son mari; celui-ci le médecin de sa femme et de ses enfants. Les brochures de propagande éditées par la Librairie du Magnétisme sont vendues 12 fr. le cent.

* * *

La Librairie du Magnétisme, 23, rue St-Merri, à Paris, édite les ouvrages traitant du magnétisme, de l'hypnotisme, du spiritisme et des sciences occultes (demander le catalogue). Elle publie le *Journal du Magnétisme*, organe bi-mensuel de la Société Magnétique de France, 46e année, dout l'abonnement, qui est de 10 fr. par an, est remboursé en livres.

Nouvelles.

Voici quelques années à peine qu'on s'occupe sérieusement et scientifiquement des phénomènes d'hypnotisme et de suggestion et déjà les résultats qu'on en a tirés, surtout au point de vue thérapeutique, sont énormes. Voici un autre côté de la question. Sous le titre: *De la suggestion et de ses applications à la pédagogie*, le docteur Edgard Bérillon vient de publier une étude sur laquelle la *Revue pédagogique* appelle, à bon droit, l'attention de ses lecteurs.

Le fait acquis, c'est qu'il est possible, au moyen de la suggestion hypnotique, d'obtenir l'amendement d'enfants vicieux ou indisciplinables. « Lorsqu'on aura, dit le Dr Bérillon, à se préoccuper de l'avenir d'enfants vicieux, impulsifs, récalcitrants, incapables de la moindre attention et de la moindre application manifestant un penchant irrésistible vers les mauvais instincts, nous pensons qu'il n'y aura aucun inconvénient à provoquer l'hypnotisme chez ces créatures déshéritées. Pendant le sommeil hypnotique, les suggestions ont plus de prise. Elles ont un effet durable et profond. Il sera possible dans bien des cas, en les répétant autant que cela sera nécessaire de développer la faculté d'attention chez ces êtres jusqu'alors incomplets, de corriger leurs mauvais instincts et de ramener au bien des esprits qui s'en seraient écartés infaillliblement. »

La plupart des expériences faites par M. le Dr Bérillon, avec l'autorisation des parents, sur des enfants réputés indisciplinables ou incorrigibles, ont parfaitement réussi. Constatons qu'il n'est jamais survenu chez aucun des enfants soumis à ces expériences le moindre accident consécutif.

Il y a peu de temps, une expérience très concluante était faite à Bruxelles et nous la relaterons pour terminer. Un petit garçon avait été renvoyé successivement de plusieurs écoles communales de Bruxelles. Il était indisciplinable, vicieux et menteur. Le père était au désespoir, lorsque quelqu'un lui conseilla d'aller consulter le docteur P..., un de nos jeunes praticiens, qui s'occupe particulièrement d'études sur l'hypnotisme et qui a suivi les cliniques des docteurs Charcot et Bernheim à Paris et à Nancy. Il a fondé à Bruxelles une clinique d'hypnotisme médical, où il a déjà obtenu des résultats très encourageants. L'enfant lui fut donc amené, il l'examina et par deux fois, en deux séances, il l'endormit. L'enfant fut ensuite renvoyé en classe : à la fin de la première semaine, il revint avec un bulletin, tel qu'il n'en avait jamais obtenu... Sa conduite, depuis lors, s'est toujours améliorée et il est devenu un bon élève, travaillant bien et donnant d'excellents résultats. Ajoutons que l'enfant n'a rien perdu de ses qualités naturelles et que sa vivacité, son enjouement, sa gaité n'ont en rien diminué.

(*Etoile belge* du 20 août 1891.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 12 — Liége, 15 Décembre 1891

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Le Magnétisme curatif

—

Le Magnétisme curatif peut s'exercer sans provoquer le sommeil de la personne à laquelle il s'applique. La volonté qui n'est point ici une volonté suggestive, s'adresse non seulement à l'âme, mais au corps lui-même, à la région qui est à l'état de souffrance, ou bien à l'organisme tout entier, si celui-ci se trouve atteint d'une manière générale.

Au moyen du regard du magnétiseur, ou mieux encore, à l'aide de passes exercées par ses deux mains à une petite distance de la région malade, ou même par l'application de celles-ci sur la partie douloureuse, le fluide radiateur qui se dégage vient se mêler à celui du malade, qui, également rayonne extérieurement à lui. Par l'hypnotiseur qui agit magnétiquement, le magnétisme ainsi doué transmet ses propriétés bienfaisantes, c'est à dire que l'action magnétique a pour objet de produire l'épuration des fluides vitaux et psychiques du malade qui se trouvent contaminés dans leurs atomes véhiculaires constituants. Pour cela, ces atomes sont chassés par la volonté intuitive du magnétiseur, et ils sont remplacés par d'autres, de bonne valeur, puisés dans le milieu atmosphérique. C'est de cette manière que peut être guérie une maladie, surtout quand elle est une maladie simplement fluidique.

Si, en outre, les organes corporels se trouvent atteints dans leurs tissus, l'opération curative est plus complexe et à l'épuration des fluides, toujours nécessaire (car il n'y a aucune maladie qui ne soit accompagnée par une contamination fluidique), s'ajoute l'épuration de la matière organique contaminée à son tour par l'action destructive des microbes animaux, végétaux et minéraux. La puissance magnétique qui s'exerce sur les microbes animaux détermine leur *sommeil léthargique*, car ces microbes appartiennent tous aux espèces *réviviscentes* ; ils sont mis ainsi hors d'état de nuire ; et bientôt la guérison est la conséquence de leur inertie qui est l'équivalent de leur disparition. Les microbes végétaux et les microbes minéraux subissent également les effets du magnétisme qui réduit les premiers à un sommeil si profond qu'il est sans réveil, et détruit les derniers comme foudroyés dans les groupements corpusculaires déterminatifs de leur espèce. Mais pour obtenir de tels effets rétablissant la santé, il faut que les fluides qui agissent sur ces microbes soient doués de très grandes énergies.

Si des espèces malfaisantes et anormales apportent le trouble et la désorganisation dans l'organisme corporel, il est des espèces bienfaisantes également microscopiques et que l'on peut nommer les *espèces normales*, qui accomplissent des fonctions d'une grande importance dans la restauration continue des organes.

Ce sont ces espèces pareillement animales, végétales et minérales qui, recevant les influences du magnétisme, activent les forces générales chez les malades, et complètent sous cette impulsion le retour définitif à la santé, lorsque ce retour est possible.

Le magnétisme peut produire des effets curatifs pour rétablir les forces épuisées à la suite de grandes fatigues corporelles, ou de grandes fatigues animiques, c'est à dire morales ou intel-

lectuelles. Dans ces circonstances, l'affaissement de l'organisme décèle une perte de vitalité qui est due à l'engourdissement plus ou moins grand des *animalcules normaux* dont nous venons de parler, engourdissement qui, lui-même est une conséquence de cette déperdition des forces; c'est pourquoi une action magnétique étrangère réveillant ces agents vitaux, rend au corps des travailleurs plus actifs, en même temps que ses fluides sont régénérés.

Enfin, beaucoup d'affections morbides ou aiguës sont susceptibles d'être traitées par le magnétisme, lequel peut triompher d'un grand nombre d'entre elles, suivant les capacités guérissantes dont est doué le magnétiseur qui s'est donné pour tâche de les combattre.

ARTHUR D'ANGLEMONT.

(Extrait des *Harmonies universelles:* L'hypnotisme, le magnétisme, la médiumnité scientifiquement démontrés).

Comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme

Il n'y a que des degrés et des modes divers de suggestibilité.

PAR M. J. DELBŒUF

professeur à l'Université de Liége.

Tel est le titre d'un article intéressant que la *Meuse* de Liége a extrait de la *Revue de l'hypnotisme* du mois de novembre.

Nous en détachons le récit suivant d'un fait de guérison qui nous était connu:

J'ai pour voisin de campagne un sieur J..., âgé de plus de 80 ans, qui, depuis environ vingt ans, souffrait atrocement de névralgie faciale. Comme la plupart des malheureux qui se trouvent dans son cas, il s'était fait arracher tour à tour presque toutes ses dents, d'ailleurs saines. Il lui en restait encore sept. Persuadé qu'on ne lui avait pas encore extirpé la mauvaise, il se présentait en dernier lieu chez un dentiste renommé, docteur en médecine, qui l'éclaira sur la nature de son mal. Dès lors, il avait consulté sans succès nombre de médecins de Bruxelles et de Liége, qui, à bout de remèdes, avaient fini par lui conseiller la résection du nerf susorbiculaire. Il s'y résigna et fut opéré par le docteur L..., de Liége, qui lui enleva un centimètre et demi du nerf. L'opération ne lui procura qu'un soulagement momentané.

Je ne sais qui lui parla d'hypnotisme. Il vint me trouver. Je répondis évasivement.

Je n'avais pas envie, sans qu'un médecin m'y autorisât et fût présent, d'hypnotiser un homme de son âge, qui pouvait être frappé de mort subite sur sa chaise. On n'aurait pas manqué de faire endosser l'accident à moi et à l'hypnotisme. D'un autre côté, je trouve inhumain d'enlever à ceux qui souffrent un dernier espoir. Enfin, je ne recule devant aucune expérimentation, et alors je ne savais pas, non plus que je ne sais aujourd'hui, si l'hypnotisme avait déjà été appliqué aux névralgies faciales. Le récent discours du docteur De Jong, inséré dans le n° de septembre dans la *Revue de l'Hypnotisme*, n'en fait pas mention.

Or, au mois de septembre 1889, je reçus la visite de M. le docteur D..., de Liége, qui, dès lors s'est exercé, non sans succès, à l'hypnotisme. Il me priait d'aller hypnotiser un de ses malades, un ancien ingénieur des plus renommés, qui, depuis huit ans entre les mains des médecins pour un rhumatisme général avec complication, ayant vu son état s'aggraver d'année en année, était tombé dans un sombre désespoir, se refusait à tout traitement et appelait la mort. Un service en vaut un autre. Je contai à mon visiteur le cas de mon voisin et lui demandai de m'accompagner.

Nous trouvons J... affaissé dans son fauteuil, en proie à ses douleurs. J... a une forte barbe et des sourcils touffus. Le simple passage de la main devant la face lui causait, par l'agitation légère des poils, des crispations horribles. Il nous narre ses souffrances et sa vie misérable: pas de sommeil, repas imparfaits, élancements au moindre déplacement d'air. Quand il eut défilé ce triste chapelet, me tournant vers M. D... : « Vous voyez cet homme, M. le docteur; tous ses maux vont cesser. » Puis — le récit prend plus de temps que n'a duré l'action — regardant fixement le patient, je saisis brusquement sa barbe et la secoue avec violence en lui disant: « Vous n'avez pas mal, vous n'aurez plus mal! » Il n'avait pas eu mal. Je lui tirai la moustache, les sourcils, je lui pétris sa joue paralysée. J... et sa femme et le docteur, je pourrais même ajouter moi-même, sont stupéfiés. Je m'adresse de nouveau à M. D... : « A votre tour, docteur, essayez de lui faire mal, je ne vous regarde ni l'un ni l'autre. » M. D... essaya, ce fut en vain.

En sortant, il me dit : « Ses névralgies reviendront. — Pourquoi ? » répondis-je. La même prédiction me fut faite par d'autre médecins. Elle ne s'est pas réalisée. Voilà plus de deux ans de cela ; J... n'a plus rien ressenti.

J'aurais pu, à l'exemple de beaucoup d'autres, publier immédiatement ce fait de guérison . j'ai préféré attendre pour constater son caractère d'irrévocabilité. J'en fis seulement le récit à une Société de biologie que nous avons fondée à Liége, et en mai 1890, lorsque je passai par

Nançy pour me rendre à Montpellier, je le communiquai avec quelques autres à M. Bernheim. Dans le cours de mon récit, je dis : « Vous voyez qu'il n'y a pas d'hypnotisme. » Il m'arracha pour ainsi dire la parole : « Certes, il n'y a pas d'hypnotisme, s'écria-t-il, il n'y a que des degrés divers de suggestibilité »

Ce traitement, par simple affirmation, je l'ai appliqué, avec succès, entre autres à un haut personnage d'un scepticisme justifié, parce qu'il avait été promené d'hypnotiseur en hypnotiseur, à qui je demanderai un jour la permission de citer son nom, et à bon nombre de personnes de la bourgeoisie, pour migraine, sciatique, entorse et foulure. »

L'hypnotisme à la Chambre belge.

Nous lisons à ce sujet dans la *Gazette* de Bruxelles du 4 décembre :

Le projet de loi de M. Lejeune sur l'hypnotisme a été discuté et voté hier à l'improviste.

On sait que ce projet a pour but d'abord d'interdire les spectacles publics d'hypnotisme, ensuite de réserver aux médecins seuls le droit d'hypnotiser — même dans l'intimité — les individus n'ayant pas atteint un âge déterminé.

M. Le Jeune, l'auteur du projet, a bravement déclaré qu'il était en matière d'hypnotisme un parfait ignorant. Nous le croyons. Seulement, il est fâcheux qus tous les orateurs et tous les votants n'aient pas eu la même bonne foi que lui.

Des deux médecins que la Chambre compte dans son sein, l'un M. Eenen, n'était pas là ; l'autre, M. Thiriar, après une courte apparition, a disparu, visiblement épouvanté de ce qu'il entendait.

Il a été entendu que jamais le public ne devait être admis au spectacle de l'hypnotisation ; que, dans les cliniques mêmes des hopitaux, les démonstrations ne pourraient avoir d'autres spectateurs que les élèves-médecins ; que les médecins seuls pourraient hypnotiser des sujets de moins de vingt et un ans.

M. Grosfils et M. Warnant ont vainement demandé que les hypnotiseurs non-médecins puissent hypnotiser des mineurs sous la surveillance d'un médecin ; ils faisaient valoir que des médecins très savants ne possèdent qu'à un médiocre degré le pouvoir d'hypnotiser et que certains sujets ont une grande répugnance à se laisser endormir par certaines personnes et cèdent fort aisément à d'autres ; ils alléguaient les résultats obtenus avec l'hypnotisme, employé comme moyen d'éducation, dans une école de Verviers. Ils demandaient si le droit d'hypnotiser allait être enlevé à M. Delbœuf.

M. Le Jeune aurait bien consenti à inscrire M. Delbœuf dans la loi, à titre personnel, pour lui donner le droit de magnétiser. Mais c'est tout !

Il s'est accroché énergiquement, au nom de la morale, à la lettre du vœu de l'Académie de médecine demandant que l'hypnotisme ne puisse être exercé que par les seuls hommes de l'art, — un médecin qui n'a pas le pouvoir d'hypnotiser un sujet ne pouvant, d'après lui, surveiller l'hypnotiseur auquel il livrera ce sujet.

Ainsi, une fille de dix-huit ou vingt ans ne pourra être hypnotisée ni par son père, ni par son frère, ni par sa mère, ni par son fiancé ; une femme de moins de vingt et un ans ne pourra l'être par son mari ; il faudra, si elle doit avoir recours au magnétisme, qu'elle se livre à un médecin, à un étranger — à cause de la morale ! Bizarre, n'est-ce pas ?

Il y aurait eu, au cours de cette discussion imprévue bien des choses à dire qui n'ont guère été dites. Ce qui en ressort le plus clairement, c'est l'extrême difficulté de faire une bonne loi sur l'hypnotisme.

Les dispositions votées hier, avec leur apparence de sévérité, laisseront subsister une multitude d'abus. La loi se ressent par trop de l'ignorance de son auteur.

Véritables mais étranges mystères occultes.

Une enquête sur les phénomènes spirites ouverte par le professeur James de la Société Psychologique expérimentale de St-Louis lui a amené beaucoup de réponses.

Parmi les expériences, celles d'une dame de cette ville furent choisies et publiées dans le *Post- Dispatch* de St-Louis. L'éditeur se porte garant de la bonne foi de cette dame. Voici ce qu'elle écrit :

« Souvent dans mon enfance j'aperçus à mes côtés des ombres légères qui passaient ou s'arrêtaient près de moi ; mais habituée dès mon jeune âge à leur présence, je n'y prêtais aucune attention et ne m'arrêtais jamais à les analyser. Avec le temps elles devinrent de moins en moins fréquentes pour ne plus m'apparaître dès l'âge de dix ans.

Mes parents, mes amis étaient alors tous de fervents méthodistes en sorte que je devins aussi plus tard membre de cette église et en suivis les cultes jusqu'au moment où dans la même année je divins épouse et veuve.

Après sept ans de veuvage, j'épousai un médecin, homme jouissant d'une bonne renommée qui me comprit mieux que moi-même.

Avant 1883, je n'ai jamais eu de rapports avec des spirites ni assisté à leurs séances, ni lu aucun livre traitant de leurs croyances, car tout cela pour moi n'était que l'œuvre du Démon.

En sa qualité de matérialiste, mon mari se vantait de pouvoir obtenir seul tout ce que les médiums obtiennent par le moyen des esprits. C'était un liseur de pensées du genre d'Irving Bishop et faisant tout ce que celui-ci faisait. Je raconte tout ceci afin que les investigateurs puissent bien se rendre compte des influences qui m'entouraient quand je fus entraînée dans les expériences psychologiques dont je vais parler.

La première arriva en août 1884; j'assistai avec mon mari à une conférence qui avait lieu en plein air dans un charmant bosquet. L'orateur était une dame âgée près de laquelle j'aperçus une forme légère que je pris d'abord pour être le produit et le reflet de la lumière à travers le feuillage qui nous entourait; le phénomène s'accentua bientôt au point de ne me laisser aucun doute sur la réalité d'une charmante créature en robe blanche et vaporeuse qui plaça sur la tête de la dame en question une couronne magnifique de roses blanches. J'en fis la remarque à mon mari qui ne voyant rien de tout cela, me crut malade et m'emmena à la maison, à Iowa, où nous demeurions alors.

Bientôt après nous partîmes pour Portland-Oregon, afin d'y passer l'hiver. Un soir que nous étions tranquillement assis, mon mari et moi, causant du pays que nous habitions, de son climat, etc., un cavalier s'approcha de nous. Cet homme, en grand uniforme bleu, épée au côté, et tout l'attirail d'un capitaine s'arrêta près de moi.

Je fis part au docteur de tout ceci car il ne voyait rien lui-même; il me répondit de demander à cette ombre quel était son nom. Le cavalier répondit : « *Capitaine* », puis il s'évanouit ainsi que son cheval. Quelques soirées plus tard il revint et nous dit qu'il serait pour nous un guide dévoué. Depuis lors il revint tous les soirs, parlant au docteur et le conseillant par mon moyen. Quand un danger nous menaçait, il nous en prévenait. Peu à peu nous devînmes très amis et très familiarisés avec le *Capitaine* et ses particularités, car il avait ses sympathies et ses antipathies comme un simple mortel.

En un instant il faisait de très longs voyages et nous apportait des informations qui, vérifiées ensuite, se trouvèrent toujours exactes.

Avant que mon mari eût ouvert sa correspondance, par le moyen du Capitaine j'en connaissais le contenu et les noms de personnes qui avaient dicté ces missives malgré tous les soins apportés à les cacher. Les lettres ouvertes faisaient foi de ma clairvoyance.

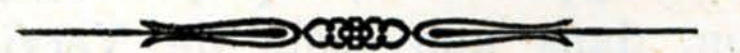
C'est aussi par ce moyen que le docteur diagnostiquait les cas obscurs car je voyais parfaitement dans l'intérieur du corps, l'endroit et la partie malade. Je pouvais aussi prévoir le jour de la mort ou la guérison du malade ainsi que le résultat des remèdes.

Le lecteur pensera sans doute que ma clairvoyance était un don de grande valeur pour le médecin, mais qu'il se détrompe, car en règle générale mon mari s'opposait à tout ce qu'ordonnait l'oracle, et malgré toutes les preuves à l'appui de ses conseils il ne voulut jamais s'en remettre à ce qu'il ne pouvait, disait-il, ni voir ni entendre.

Les esprits de mes parents et de mes sœurs viennent souvent m'entretenir de leur condition actuelle. Souvent je suis emportée dans d'autres planètes, dont je vois les habitants et entends leurs voix sans comprendre leur langage. Chaque sphère diffère par ses habitants, sa flore et sa faune. A ma rentrée dans mon corps resté auprès de mon mari, auquel il sert de téléphone, j'éprouve une sensation pareille à celle qu'on éprouve sur un rapide ascenseur.

Au mois d'août dernier le capitaine m'annonça qu'il passait à une sphère supérieure et deux semaines après il revint avec son cheval, mais ils étaient tous deux si peu tangibles que j'eus quelque peine à les reconnaître; cependant la voix de mon guide était toujours bien distincte, il me dit que d'autres esprits le remplaceraient auprès de moi.

Un soir que je visitais une planète inconnue, faisant à mon mari la description de ce que j'y voyais, il lui vint à l'idée de voir ce qui arriverait s'il m'enlevait la lumière jusque là si nécessaire à mes expériences (faute de la lumière du jour, la lumière électrique était la seule qui pût être employée). A cet effet, il plaça un écran opaque entre la lumière et moi, à l'instant même je tombai dans mon corps avec un choc si pénible que pendant deux mois je demeurai entre la vie et la mort; le docteur fit tout pour me rendre la santé, il dut m'emmener et me faire changer d'air. Le guide que j'avais lors de cette soirée fatale ne revint plus; j'en ai un autre maintenant dont je suis charmée, car les expériences d'à présent, loin de me fatiguer, me rendent de plus en plus forte. (*The Two Worlds*, 21 novembre 1890.)



Conférences publiques à Toulouse

—

M. Léon Denis, le conférencier spirite bien connu, vient de faire les jeudi 19 et dimanche 22 novembre deux conférences publiques à la Faculté des lettres de Toulouse sur le *Matérialisme et le Spiritualisme devant l'Histoire*. Le public avait répondu à l'appel du savant conférencier, et les derniers arrivants ont dû se contenter d'une place dans les escaliers; l'entrée était devenue impossible.

Nous n'essaierons pas de suivre M. Léon Denis dans les différentes parties de sa première conférence, nous nous contenterons de la résumer dans les grandes lignes.

« M. Léon Denis, disent les journaux de Toulouse: *les Nouvelles*, *la Dépêche*, auxquels nous empruntons ces détails, a fait tout d'abord l'exposé des doctrines matérialistes au point de vue social et de celles du spiritualisme au point de vue religieux; il a insisté sur leur insuffisance pour établir les bases de la doctrine de l'immortalité de l'âme. Il a établi que les preuves se trouvaient dans la nouvelle doctrine spiritualiste moderne et a cité à l'appui les expériences de William Crookes, Russel Wallace, en Angleterre, et en France, celles de Paul Gibier, Camille Flammarion, etc., qui tous démontrent d'une façon irréfutable la survivance de l'être et la possibilité de communiquer avec les morts.

» M. Léon Denis a été applaudi à plusieurs reprises. Mais ce qui prouve surtout à quel point il avait su captiver son auditoire, c'est que dans cette grande salle où se pressait, outre mesure, un public composé des éléments les plus divers, régnait le silence le plus parfait. La voix de l'orateur, très bien timbrée, il est vrai, se répandait aisément et allait frapper les oreilles les plus éloignées de lui.

» Le sujet était attrayant ; mais si le public a religieusement écouté, c'est qu'il était heureux, surtout, d'entendre cet élégant et pur langage que lui a apporté M. L. Denis.

» Dans sa seconde conférence, intitulée : *Le Spiritisme devant la Science*, l'orateur, à l'appui de ses dires, cite les auteurs les plus autorisés, et il rappelle, en commençant, avec quelle ironie, quelle incrédulité fût accueilli lespiritisme ou spiritualisme expérimental, à son apparition. Ce ne fut qu'à force de persévérance que les premiers adeptes purent se faire écouter, et attirèrent l'attention sur cette précieuse découverte, qui compte aujourd'hui en Europe et en Amérique des millions de partisans.

» Le conférencier fait connaître l'opinion des célèbres académiciens anglais déja nommés, puis d'Aksakow, conseiller d'Etat russe, du professeur Chiaia, de Naples. Passant aux faits, il énumère certaines expériences, comme les expériences photographiées, le moulage dans la paraffine de mains non humaines, l'écriture directe, etc., et enfin il cite le roman inachevé de Dickens, *Edwin Drood*, terminé par communication spirite à l'aide d'un médium illettré. Il cite encore les témoignages récents de Lombroso, célèbre criminaliste italien.

» Puis, voulant répondre sans doute à certaines restrictions qu'il devine, M. Denis explique à son auditoire fort attentif, que le spiritisme n'est pas le surnaturel, mais simplement l'étude d'un des côtés de la nature, la révélation d'un des aspects de la vie universelle, régie par des lois.

» Le conférencier nous entretient ensuite des découvertes similaires qui rapprochent la science du domaine du spiritisme et explique la vie de l'espace ; il parle successivement du magnétisme somnambulique, de l'hypnotisme, de la suggestion mentale, qui sont les solides bases, le faisceau de certitudes au moyen desquelles on arrive à prouver la survivance et l'immortalité de l'être, source de force morale, douce consolation si précieuse, si utile aux progrès de l'âme et à l'épuration de notre société gangrenée par le matérialisme. Ce sont enfin les preuves indiscutables d'une justice distributive dans l'univers : l'être retrouve au-delà de la mort la situation qu'il s'est préparée par ses actes et par l'impulsion donnée pendant sa vie vers le bien ou le mal.

» Nous regrettons de ne pouvoir donner l'admirable péroraison par laquelle M. Léon Denis a terminé sa conférence, mais il faudrait la reproduire textuellement.

» Les applaudissements chaleureux de l'auditoire ontcouvert les dernières parolesde l'orateur.

» L'appel à la contradiction n'a amené aucun antagoniste sur l'estrade. »

Le mardi 24 novembre, une troisième conférence, privée, réunissait les spirites de la région. Plusieurs professeurs de la Faculté, des *membres du clergé* et de la magistrature, ainsi que nombre de personnes de marque ont suivi les deux conférences publiques et écouté avec attention le sympathique conférencier dont la parole éloquente sait toujours charmer et souvent convaincre.

En somme, à Toulouse, le succès est complet pour les doctrines spirites qui, cette fois, sont prises en sérieuse considération, grâce à l'apôtre infatigable qui sait si bien concilier ensemble la raison et la science.

* * *

M. L. Denis compte se rendre à Rouen le 18 décembre où la salle de l'Hôtel-de-Ville est mise à sa disposition pour y donner deux conférences.

A Toulouse, les conférences ont eu lieu à la Faculté des Lettres où, jusqu'ici, aucune personne n'appartenant pas au personnel de la Faculté, n'avait été admise à prendre la parole.

* * *

Le journal *la Touraine républicaine* du 9 décembre, parlant de ces conférences et de l'éclatant succès qu'elles ont obtenu, termine son article par quelques considérations qui méritent d'être notées :

« Il est bon, dit ce journal, de faire ressortir cette particularité importante : qu'un conférencier n'appartenant pas au monde universitaire, n'étant un savant breveté ni en *us* ni en *x*, a été admis à exposer ses idées dans un monument académique, à parler magnétisme, suggestion, télépathie, spiritisme, en plein amphithéâtre d'une Faculté !

» Et la Faculté en question ne s'est pas écroulée ! Et les professeurs n'ont pas crié au scandale, n'ont pas couvert leurs têtes de cendres ! Pas du tout. Ils ont été les premiers à aller entendre l'apôtre du « spiritualisme moderne », à le couvrir d'applaudissements.

» C'est que, dans ce charmant pays du Midi, la science n'a point les allures hautaines, revêches, qu'elle affecte en d'autres régions, hélas ! trop nombreuses, et qu'on s'imagine sans raison lui être indispensables pour maintenir son prestige.

« Il y a donc quelque part une autorité académique à l'esprit intelligent, ouvert, accueillant, qui se rit des vieux préjugés, qui estime que la philosophie professée par M. Léon Denis, si pleine de grandeur et de véritable poésie, peut, sans péril pour la dignité de l'Université, être développée dans une enceinte dont les échos furent habitués à répéter les enseignements de Platon, d'Aristote, Cicéron et de Sénèque !

» On a compris, à la Faculté des lettres de Toulouse, que l'éloquence si chaude, si entraînante, mais en même temps si parfaitement littéraire, de M. Léon Denis, méritait d'être écoutée et goûtée d'un auditoire d'élite. On y a compris surtout que sa doctrine toute de justice, de charité et d'amour, bien que non reconnue officiellement, coordonnait et faisait s'accorder, sous une évidente inspiration du monde spirituel, et en même temps avec une logique rigoureuse, s'appuyant sur des faits scientifiquement démontrés, les plus magnifiques conceptions des théogonies et des religions de tous les pays et de tous les temps.

» Nous félicitons à la fois l'autorité académique de Toulouse, dont la largeur de vues et le mépris du qu'en dira-t-on sont dignes d'unanimes éloges, et notre ami Léon Denis, qui, par la force de ses convictions et son talent d'orateur, a su conquérir, dans un monde qu'on pouvait croire fermé, des amitiés aussi puissantes.

» Et nous félicitons aussi les heureux auditeurs, professeurs, savants, hommes du monde, magistrats, ecclésiastiques, qui se sont empressés, attentifs, sympathiques, autour d'un « prédicateur » que, il n'y a pas deux cents ans, la science aurait honni, la magistrature condamné et l'Eglise brûlé. »

Nécrologie

Un frère militant, vétéran de notre belle cause, M. Martin Martiny, industriel et conseiller communal à Herstal, vient de mourir à l'âge de 78 ans entouré de l'estime de ses concitoyens. Les funérailles civiles qui ont eu lieu le 27 novembre dernier, ont fourni aux adeptes spirites de cet important, industrieux et historique village, l'occasion d'affirmer courageusement une fois de plus, leurs croyances, en présence d'une foule imposante et recueillie qui comptait au moins 1500 personnes.

A la maison mortuaire, M. Grégoire, docteur en médecine et bougmestre de Herstal, a retracé toute la carrière politique du défunt, qui fut jusqu'à sa dernière heure dévoué à la cause du libéralisme et sut, avec zèle et intelligence, s'occuper des affaires communales malgré son grand âge.

Sur le parcours du long cortége se dirigeant vers le cimetière, une partie des habitants de la localité manifestait aussi par sa présence ses sincères et unanimes regrets pour l'homme de bien qui avait su conquérir les sympathies de tous.

Les discours au cimetière ont été écoutés religieusement.

Chef d'industrie bienveillant et affable, Monsieur Martiny était aimé de ses ouvriers. L'un d'eux, interprète de ses compagnons de travail, a dit l'adieu touchant au vénéré patron, dont les sentiments de justice et de bonté étaient appréciés partout.

Deux discours spirites ont ensuite été prononcés après ample distribution de brochures de propagande accueillies avec empressement.

Discours de M. J. Closset,
*échevin à Herstal, président de l'*UNION SPIRITUALISTE*, de Liége.*

Au nom de l'*Union spiritualiste* de Liége, je viens rendre un dernier hommage de sympathie et de gratitude à notre frère Martin Martiny qui fut pendant treize ans le trésorier dévoué de notre Société.

Je ne retracerai pas la vie de cet homme de bien, l'estime générale de ses concitoyens, dont il jouissait, me dispense de ce devoir. Je veux redire ce que furent les convictions philosophiques qui ont fait l'espoir et la consolation de

sa vie terrestre et qu'il sut toujours défendre avec énergie.

Martiny était spirite. A notre époque de matérialisme grossier et de fanatisme religieux, il osa affirmer ces deux principes : la libre pensée religieuse, l'existence et l'immortalité de l'âme.

A ceux qui seraient tentés de sourire et de prendre en pitié le spiritisme, que trop souvent ils ne connaissent pas, il me suffira, pour prouver la puissance et la vitalité du mouvement spirite actuel, de rappeler ce Congrès spirite international de Paris de 1889 auquel assistaient 500 délégués venus de tous les points du globe et parmi lesquels se trouvait notre ami Martiny ; il me suffira aussi de rappeler les expériences scientifiques faites par des savants tels que William Crookes, Wallace et Paul Gibier et en dernier lieu celles du célèbre professeur Lombroso en Italie, qui toutes ont confirmé des faits démontrant l'existence de l'âme.

Oui, Messieurs, une philosophie nouvelle est née, doctrine de paix et de progrès qui veut arracher le monde au double fléau de l'athéisme et du fanatisme.

Oh ! Sombres théories que celles qui prétendent que l'homme rentre dans le néant après une vie plus ou moins courte presque toujours remplie d'amertume et de douleur !

Quoi ! vous prétendez que notre *Moi conscient*, que l'être pensant qui a aimé, voulu, souffert, doit finir dans le vide !

Mais dans ces conditions, ne voyez-vous pas que vous anéantissez à jamais les principes du bien et du beau, du juste et de l'injuste ? Le dévouement, le sacrifice seraient alors des utopies absurdes !

D'ailleurs, la science ne nous dit-elle pas que *rien ne se perd* et vous voudriez que notre unité morale se perdît à jamais !

Non ! tout ne meurt pas dans l'homme ! Convaincus par des études et des recherches expérimentales, nous ne cesserons de crier la vérité à tous en dépit des sarcasmes et des railleries : *la vie ne peut se limiter à une existence terrestre*. Ayant pour mission ou travail, de réaliser en nous la *perfection*, nous devons pour arriver au but accomplir des existences multiples qui sont nécessaires pour notre épuration. Nous poursuivons un idéal splendide. Nous avons foi en cette trilogie sainte qui sera un jour la devise de la société régénérée par les progrès économiques et moraux : le Bien, le Beau, le Vrai !

Nous avons la conviction qu'il y a dans l'Univers un éternel principe de justice, une éternelle loi de progrès; l'examen philosophique des découvertes de la science moderne nous démontre l'existence d'une Unité consciente régissant toutes choses et cette Unité, nous l'appelons Dieu ! C'est notre phare dans les luttes de la vie.

Puisse cet exposé imparfait et incolore réveiller dans quelques âmes la soif de connaître ! Quant à toi, mon cher et vieil ami Martin, c'était répondre à ton désir que d'exposer tes principes ! Sois fort, sois heureux dans la vie spirituelle ! Au corps nous disons : adieu, mais à l'âme qui vient de s'en dégager, nous disons : « Au revoir ! »

Discours de M. Prosper Foccroulle

Avant de quitter ce champ dit de repos et de rentrer dans les agitations de la vie, qu'il me soit permis, au nom de la *Fédération Régionale*, d'adresser aussi un suprême adieu, un dernier souvenir à la dépouille mortelle d'un frère en croyance qui fut un noble cœur.

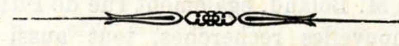
Ta vie, ami Martiny, fut simple et laborieuse, ta mort édifiante. De toi l'on peut dire : il n'eut pu mieux agir, il n'eut pu mieux finir !

Un des premiers au pays de Liége, tu as su montrer un courage et une intelligence virils en arborant hautement le drapeau du Spiritisme.

Cette philosophie consolante et sublime est l'affirmation de l'existence du monde des Esprits, de l'immortalité de l'âme basée sur l'observation de phénomènes dont la réalité a été scientifiquement démontrée. Nous croyons à la pluralité des existences et à la pluralité des mondes, mondes appropriés au degré d'avancement des êtres qui doivent les habiter. C'est le progrès indéfini pour les incarnés et les désincarnés passant par une série d'existences qui toutes contribuent à notre avancement moral, chacune d'elles étant la conséquence de celle qui précède et la préparation à celle qui suivra. C'est l'avancement incessant vers lequel tend l'homme vertueux, l'homme charitable.

Cher ami Martiny, grâce à ces sublimes vérités du spiritisme que tu as connues ici bas, nous savons que ton Esprit est là, près de nous, témoin des pieux devoirs que nous te rendons. Plus heureux que nous, encore asservis par la matière, tu nous vois, tu nous entends et tu lis dans nos cœurs, dans ceux de tes enfants et petits-enfants, qui toujours t'entourèrent de leur tendresse et de leurs soins dévoués, dans ceux aussi de nous tous qui connurent les charmes de ton amitié et dans la mémoire de qui tu vivras jusqu'au jour où nous nous retrouverons.

Ami Martiny, nous te saluons, en te disant non pas adieu, mais au revoir !



Nouvelles.

—

L'hypnotisme en justice. — Le tribunal de Nivelles condamnait, il y a quelques mois, le docteur Carlier, les frères Sylvain et Gustave Vandevoir, l'un tailleur et l'autre cordonnier, tous trois habitant Braine-le-Château, chacun à huit mois de prison. Les frères Vandevoir passaient dans le village pour des spirites ayant le pouvoir de diagnostiquer les maladies. Lorsqu'un client se présentait, Gustave Vandevoir, après quelques passes magnétiques, endormait Sylvain sous le nez duquel il passait un linge appartenant au malade; Sylvain à ce moment nommait le genre d'affection dont était atteint le consultant. Ces consultations se passaient chez le docteur Carlier qui, lui, après le diagnostic de Sylvain, rédigeait son ordonnance.

Sur appel interjeté par les condamnés, la cour de Bruxelles, après des débats très animés, a prononcé l'acquittement de tous les prévenus.

La cour décide que l'emploi de l'hypnotisme par un médecin, quelque discutable qu'il puisse être, n'est pas un fait délictueux. En conséquence, le docteur Carlier et les frères Vandevoir sont acquittés. (*Gazette de Liége*, 3 décembre.)

* * *

Mystérieux bris de vitres. — On se souvient des exploits du « diable » de Hermée, qui occupa si longtemps la presse et qui fit tant courir la police et la gendarmerie. Le quartier d'Outre-Meuse est en train de passer à la postérité pour des faits du même genre.

Avant-hier soir, entre 5 et 6 heures, un grand rassemblement était formé rue de Pitteurs, au coin de la rue Grande-Bêche et on y commentait de façons différentes les nombreux bris de carreaux de vitre qui, depuis quelque temps se commettent en cet endroit, sans que l'on parvienne à découvrir le ou la coupable.

A ce moment là, une pierre lancée dans un grand carreau de la vitrine de M. Delhougne, marchand de chaussures de la rue de Pitteurs, venait de le mettre en morceaux.

Prévenue aussitôt, la police de la division se rendit immédiatement sur les lieux et pendant une grosse couple d'heures explora les environs, mais vainement. Comme elle ne parvenait pas à découvrir l'auteur de la casse, un peu bredouille elle s'en retournait vers 8 heures.

Les agents étaient à peine partis de quelques minutes qu'une seconde pierre était lancée, cette fois dans la toiture vitrée de l'atelier de coutellerie de M. Boland, également rue de Pitteurs.

De nouvelles recherches, tout aussi infructueuses que les premières, furent encore faites.

On entend d'ici les cancans, les commérages occasionnés dans ce quartier populaire par ces bris de vitres aussi mystérieux que nombreux.

Depuis une couple de mois environ, en effet, ces faits délictueux se reproduisent.

Chez M. Montulet, négociant, rue de Pitteurs, chez M. Ledent, vitrier-encadreur, demeurant également rue de Pitteurs, des carreaux de vitre ont aussi été brisés et tout aussi mystérieusement.

Quant à M. Bolland, c'est pour la cinquième fois qu'il est victime du « diable d'Outre-Meuse; » en ce qui concerne M. Delhougne, il n'a encore eu que trois carreaux mis en pièces par ces pierres « diaboliques. »

(*Gazette de Liége* du 4 décembre.)

* * *

Nous lisons dans *la Gazette* de Bruxelles du 15 novembre 1891 :

« Il y a un an, une ferme de la commune de Coray, en France, était devenue inhabitable : les meubles remuaient tout seuls : des pierres, des bâtons pleuvaient de tous les côtés; les habitants de la ferme, les curieux même recevaient des gifles sans voir la main qui les frappait. Tout ce bruit dura un mois et cessa.

» Après s'être reposé un an, les esprits se réveillent; ils ont choisi pour objet de leurs malices la ferme de Kermorvan, dans la jolie petite commune de Pluguffan, à une douzaine de kilomètres de Quimper. Depuis plus de quinze jours, chaque nuit, les esprits reviennent; les meubles changent de place, les objets disparaissent. Un matin, en se réveillant, la bonne de la ferme trouva sous son matelas un énorme couteau qui, la veille, était dans la cuisine; un autre jour, c'est une serpe qui est venue de la grange se planter contre le ciel du lit.

» Tous les soirs, 60 à 80 personnes sont réunies dans la cour de la ferme et reçoivent l'une un caillou, l'autre une gifle, voire une pomme de terre !

» Les esprits ont même la malice de ne pas la faire cuire avant de la lancer !

» Quant au tapage, il a été, certaines nuits, assourdissant : un des domestiques, qui dormait profondément, s'est réveillé par terre, son lit venait de se briser.

» Enfin, deux braves gendarmes envoyés de Quimper ont passé toute une nuit à la ferme de Kermorvan. Ils ont été temoins des cailloux tombant de tous côtés, principalement du haut de la maison. Ils ont fouillé partout et n'ont rien découvert. Très fatigués, comme ils sommeillaient au coin du feu, une violente gifle réveille l'un d'eux. Il étend la main et saisit... le bras de l'autre gendarme !

» Ils n'ont pu que rédiger un procès-verbal en bonne et due forme contre les esprits.

» Quant aux bonnes gens de Pluguffan, ils sont certains d'être les victimes des *viltansous.* »

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO 20e ANNÉE — N° 13 Liége, 1er Janvier 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager, à Liége.**

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

AVIS

Nous prions nos abonnés de l'étranger, dont l'abonnement est expiré, de vouloir bien le renouveler le plus promptement possible par un mandat-poste international à l'ordre de M. H. Saive.

Quant à nos abonnés belges, qu'ils veuillent bien prendre note que l'Administration des postes fera présenter à domicile nos quittances de réabonnement dans la première quinzaine de ce mois.

A nos lecteurs

Le *Deus nobis haecotia fecit*, de Virgile, n'est pas le fait des spirites, car un Dieu ne leur a pas donné des biens et des loisirs.

Ce sont des travailleurs pour la plupart, amis du savoir et des vérités rationnelles ; après avoir laborieusement gagné le pain quotidien, ils lisent et méditent, se rendent un compte sévère des idées présentées par un auteur, pour les adopter si elles sont conformes avec le bon sens, et les rejeter si, au lieu de bon grain elles ne donnent que de l'ivraie.

Depuis la création du *Messager*, ces travailleurs qui ont un but à atteindre soutiennent ce courageux organe du Spiritisme, avec les économies matérielles qu'ils peuvent réaliser, avec les travaux intellectuels qu'ils exposent dans les colonnes de ce vaillant journal ; quel est donc ce but à atteindre ? est-ce une réalisation commerciale dont les bénéfices leur donneront les biens et les loisirs dont parle le poète ? Non, les spirites visent plus haut et si leur royaume est de ce monde, ils veulent aussi en emporter la meilleure partie dans les cieux, dans les sphères appelées à recevoir les âmes qui ont rempli leur mission sur la terre, avec dignité, avec solidarité.

Ils savent que le corps est un organe admirable, puisque, sans lui, leur âme n'aurait aucune notion du monde extérieur, et que, par lui, elle recueille des images qui représenteront après la mort du corps la caractéristique de toute une existence ; ils bénissent donc le grand architecte qui a construit tous les corps plastiques, sourient à leurs peines parce qu'ils savent le pourquoi de leurs efforts, et ce pourquoi, ils l'exposent bravement dans la feuille amie, *le Messager*, le bon et le fidèle confident.

O vous qui connaissez *le Messager* et le suivez depuis vingt ans dans sa lutte contre l'obscurantisme et les préjugés, ô vous qui savez observer, dites-vous que ce journal doit vivre pour le bien qu'il a fait et pour celui qu'il se propose d'accomplir ; tendez-lui une main fraternelle et apportez-lui votre abonnement et celui de vos amis ; faites aussi que la rédaction dont j'ai parlé, ne puisse avoir la moindre appréhension quant à l'existence matérielle du très vaillant organe spirite de la région de Liége.

O vous qui avez le *Deus Nobis haecotia fecit*, de Virgile, sachez prendre une parcelle des biens qui vous donnent des loisirs ; ayez le doux loisir d'envoyer cette parcelle à M. H. Saive, administrateur désintéressé, comme le sont tous ses collaborateurs du journal *le Messager* ; c'est ce que je souhaite, en faisant des vœux à tous nos frères, pour l'année 1892. PAUL.

Communications spirites

(Suite.)

3 JUILLET 1881

M... était un menuisier, vieux républicain. Il

mourut paralysé. Je prononçai quelques paroles sur sa tombe. Je donne sa commuuication, faite trois jours après sa mort, à cause de cette singularité, qu'il dit souffrir encore de la partie droite.

— Merci des paroles d'éloge que vous avez, cher ami, prononcées sur ma tombe. Je ne méritais pas autant; mais j'étais content de vous entendre et de voir tant de monde à ma sépulture. Si elle avait eu lieu aujourd'hui, il serait venu deux cents habitants de Tr... (son village), et tous les ouvriers de Carcassonne y auraient assisté, plus beaucoup de citoyens de la bourgeoisie.

Je me trouve assez bien. Cependant je souffre encore un peu de la partie droite. La paralysie a cessé, mais je ressens une gêne de ce côté. Ma maladie a été amenée par la débauche. Je dois expier mes fautes; c'est justice. De ce côté-ci, tout ce qu'on a fait de mal du vôtre doit être expié. Je ne fus pas méchant; donc je ne suis pas mal. Mais je fus étourdi, et je dois payer mes étourderies.

Ma mort a causé des colères aux cléricaux. On vous injurie, cher ami. Méprisez ces injures; ici on vous estime et on vous aime. Adieu.

4 JUIN 1881

A peine les journaux nous eurent-ils appris la mort de Garibaldi que quelques membres de notre groupe voulurent l'évoquer. Je crus devoir accéder à leur désir. J'avais eu l'honneur de serrer la main de l'illustre patriote italien, à Gênes, vers 1853 ou 1854; de plus, j'étais l'ami de quelques émigrés italiens qui étaient les siens. Cela me donna un faible espoir qu'il pourrait répondre à notre appel. En tout cas, voici ce qu'il nous fut répondu :

— Coscienza val più che scienza. La coscienza è la voce d'Iddio. La scienza è come la luce, che illumina coloro che hanno buoni occhi e che abbaglia coloro che hanno occhi deboli. Repubblicani ! ascoltate sempre la coscienza, ma non disprezzate la scienza, perchè aiuta la coscienza, quando l'uomo fortifica l'occhio interno, la ragione, sbarrazzandola affatto dai pregiudizü, che sono i suoi mali più dannevoli che tutte le oftalmie per li occhi del corpo.

Vostro Giuseppe Garibaldi, che vi ringrazia d'averlo chiamato, e che è morto da troppo poco tempo per estendersi molto. Addio.

Traduction.

— Conscience vaut plus que science. La conscience est la voix de Dieu. La science est comme la lumière qui éclaire ceux qui ont de bons yeux et qui éblouit ceux qui ont les yeux faibles. Républicains ! écoutez toujours la conscience, mais ne méprisez pas la science, parce qu'elle aide la conscience, quand l'homme fortifie l'œil intérieur, la raison, en la débarrassant complètement des préjugés qui sont ses maladies plus préjudiciables que toutes les ophtalmies, pour les yeux du corps.

Votre Joseph Garibaldi, qui vous remercie de l'avoir appelé, et qui est mort depuis trop peu de temps pour pouvoir s'étendre beaucoup. Adieu.

17 JUIN 1882.

Encore l'évocation d'un homme illustre, à laquelle je me suis prêté. Je la donne parce qu'elle est, il me semble, très intéressante, qu'elle soit de Zöllner ou d'un autre.

Evocatton de l'Esprit de Zöllner.

— La raison de l'homme a de tout temps également été attirée et repoussée par ces faits qualifiés de merveilleux. Sa tâche est d'examiner avec soin ces faits voués à l'admiration des uns et au mépris des autres, pour les dégager de l'alliage impur de la charlatanerie et de la crédulité idiote qui, malheureusement, les rendent inacceptables à la plupart des hommes.

Pendant ma dernière existence, je fus assez heureux pour constater la réalité des phénomènes produits par le médium Slade. Les savants, mes confrères, me conspuèrent comme fou ; mais ma conduite, conforme à celle de Crookes et de quelques autres vaillants disciples de la vérité autant que de la science, aura produit ce résultat de fournir aux propagateurs de l'idée spirite une puissant argument en faveur de leur doctrine. Ce résultat est suffisant pour me récompenser de toutes les douleurs que mon affirmation m'a values.

Chers spirites, ne vous découragez pas. Si vous pouviez seupçonner la plus faible partie des joies dont la vérité inonde ceux qui l'ont servie, vous béniriez les peines que vous éprouvez à défendre sa cause. Je fus un savant astronome, mais toute ma science n'a pas la centième partie de la valeur de mon courage à proclamer une vérité méprisée. La force qui fait découvrir le vrai est d'une nature beaucoup moins élevée que celle qui donne le courage de le proclamer, au risque de provoquer ln moquerie et méme la persécution et la mort. Christ est le plus grand, parce qu'il servit avec plus d'éclat et de courage que tous la vérité.

20 AVRIL 1882

Sur la prière. Communication spontanée.

— La prière à Dieu ne peut pas avoir la même forme ni le même esprit que la prière à l'homme ou à l'Esprit.

Dieu est l'être absolument parfait; donc il sait

ce dont nous avons besoin et il nous l'accorde sans que nous ayons besoin de lui demander. Mais cela n'empêche pas que la prière à Dieu n'ait son efficacité; seulement il faut qu'elle revête une forme particulière. Lorsque nous nous adressons à des créatures imparfaites comme nous, nous avons l'espoir de nous les rendre favorables et, par conséquent, d'obtenir d'elles ce qu'elles peuvent nous accorder.

La créature imparfaite ne se montre favorable qu'à celui qu'elle connaît et qui lui inspire un sentiment d'affection. Si nous n'appelons pas l'attention de l'homme ou de l'Esprit sur nous, lorsque nous avons besoin de lui, il ne peut pas deviner notre besoin. Dieu, au contraire, sait tout ce dont nous avons besoin et, comme il veille constamment sur tous les hommes, il fait pour eux ce qu'il doit faire, mais seulement ce qu'il doit faire. S'il devait intervenir chaque fois que nous avons un besoin à satisfaire, il nous annihilerait; il ferait de nous des poupées. L'ordre de l'univers est tel que vous devez, ô hommes, vous aider les uns les autres; et j'entends par hommes tous les êtres raisonnables, qu'ils soient ou non revêtus d'un corps.

La prière aux Esprits est un devoir parce qu'il faut que les liens entre les deux mondes se fortifient de plus en plus. Dieu veut que ses enfants s'aident et s'aiment. Il répond à celui qui le prie: si tu veux être heureux, car le désir du bonheur est au fond de toute prière, aime. Le bonheur est dans l'amour, ne le cherche pas ailleurs.

Il est permis de prier Dieu, à condition que la prière se résumera toujours ainsi :

Que votre volonté soit faite et non la mienne.

La commmunication suivante est de l'abbé A. B..., évoqué par sa sœur. Elle porte un tel cachet d'identité qu'il est impossible à ceux qui ont connu l'abbé de ne pas le reconnaître. Or, j'ai connu l'abbé dès ma plus tendre enfance. Il avait une dizaine d'années de plus que moi. Nous l'avons toujours tous considéré comme un cerveau fêlé. Mais la plus grande de ses extravagances fut d'entrer au grand séminaire, à l'âge de 40 ans. Il eut une cure qu'il ne put pas garder longtemps, et il revint se fixer à Carcassonne, comme prêtre habitué.

En vieillissant, il était devenu très avare. Il comprenait, comme il me le confessa une fois, tout ce que cette passion avait d'odieux, mais il ne pouvait se vaincre.

Il prit pendant quelque temps sa pension chez sa sœur, mariée et mère de famille ; mais il était tellement insupportable à tous, qu'il fut impossible de continuer cette vie en commun. Plus tard, il voulut la reprendre, mais sa sœur refusa.

Quelque temps avant sa mort, il se décida à prendre une bonne, à laquelle il légua presque toute sa fortune, uniquement pour jouer un tour à sa sœur.

5 Avril 1883.

— Tous les prêtres m'ont abandonné ; vous l'avez vu, cher M. Tournier. Il n'y avait que quatre prêtres à mon enterrement, et encore c'était par force ; car c'eût été une honte pour le clergé s'il n'en était venu aucun.

Mon cher M. Tournier, vous avez raison de les combattre. J'ai bien ri en lisant votre réponse à l'évêque. Tout est bien dit dans ce petit livre, surtout ce que vous dites de la situation de l'église catholique. C'est une boutique d'épicier ; on y débite toute espèce de drogues, excepté celle du Christ.

J'ai été un vrai avare, mais je n'ai pas été un hypocrite. Je disais la messe comme je l'avais apprise ; je ne cherchais pas à tromper les gens. Je m'étais fait prêtre parce que j'avais le cerveau un peu dérangé. Mais j'étais de bonne foi :

Toi, J..., (sa sœur) tu devrais me plaindre au lieu de me blâmer. Si tu ne m'as pas voulu, tu as bien fait. J'étais extravagant. Ton mari a un meilleur cœur que toi ; il m'aurait accepté, et il aurait eu tort, car vous n'auriez pas pu me supporter.

— Sa sœur. — Des étrangers ont hérité.

— Je me fiche de mon héritage. Qu'est-ce que tu en aurais fait? tu es assez riche.

— Ils le boiront.

— Ils le boiront ! hé bien, ils feront mieux que moi qui me suis laissé mourir de faim, au milieu de l'abondance. Quant à toi, qu'as-tu fait pour gagner mon bien ? Rien ! Tu en as déjà trop. Refuse si tu n'es pas contente. Ta richesse est assez grande. Vivras-tu cent ans ?

Ta famille se trouve ici : j'ai vu notre chère mère, notre cher père et tes enfants. Nous nous sommes pardonnés ; fais-en autant. La fortune n'est pas le bonheur ; je le sais à présent. J'étais extravagant parce que j'étais malade. Serais-tu sans défauts ? Si Dieu me donne la grâce de revenir sur la terre, dans un corps bien conformé et doué de santé, je ferai mieux. Sache qu'il faut être indulgent.

(La fin au prochain n°) V. Tournier.

Le guérisseur Sequah à Liége

L'américain Sequah, le guérisseur de rhumatisme est dans nos murs depuis quelques jours et de même qu'à Amsterdam, à Anvers, et en

dernier lieu à Namur, il révolutionne la population liégeoise.

Laissons d'abord la parole à notre confrère le *Journal de Liége* qui dans son numéro du 18 décembre présente la chose avec beaucoup d'humour tout en trouvant la note juste :

C'est, dit-il, la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable qu'il soit donné de voir.... Mais n'allons pas à l'exemple de Madame de Sévigné, entasser davantage les expressions de notre admiratif étonnement !

Cette merveille, ce phénomène, c'est...devinez! Voyons, dites, c'est quoi ? — Vous y êtes ! m'écrierai-je, si je voulais, comme en Cour d'assises, faire de mauvais calembourgs. Mais j'aime mieux rester grave — aussi bien s'agit-il de choses graves : Sequah !...

Trêve donc au persiflage, arrière les gouailleries et foin du scepticisme.

Sequah guérit le rhumatisme. C'est vrai : je l'ai vu ! Sequah rend la liberté de leurs membres à des malheureux cloués depuis de longues années dans un fauteuil ou condamnés au pénible usage de la béquille, incapables de tout travail ! C'est vrai, je l'ai vu. En un mot, Sequah fait des miracles, je l'ai vu, ce qui s'appelle vu, de mes yeux vu.

Hier, un malheureux, affreusement atteint de la douloureuse maladie est, à dos d'homme, hissé sur la plate-forme. Il ingurgite le remède interne que lui présente le médecin (un Anversois ! paraît-il) ; il se laisse, dans la coulisse, sous les yeux de douze témoins choisis dans l'assistance, frictionner par Sequah avec de l'huile indienne, revient sur la scène et, aux joyeux flonflons d'un orchestre tapageur, se livre aux entrechats les plus échevelés, les plus acrobatiques ! Il était guéri !

Le public bienveillant acclame et trépigne d'aise, (c'est la majorité).

Les gens malveillants disent: Qu'est-ce que cela prouve? Le mal ne reviendra-t-il pas?... Un autre — un médecin peut-être — insinue qu'il est possible que le pauvre diable meure des suites de sa médication. Un dernier, plus malin, parle d'hypnotisme! Mais la grosse majorité répond: Quand tout cela serait, qu'importe? Ce pauvre diable n'a-t-il pas retrouvé, momentanément au moins, l'usage de ses jambes? Et n'est-ce rien que ce résultat ? N'est-ce rien que la joie et la grande émotion éprouvées par ce malheureux? S'il meurt eh bien ! c'est un de moins que vous aurez sur la conscience, messieurs les savants!

Les savants n'ont rien répondu, alors la foule — car il y avait foule — s'est précipitée à la pharmacie Sequah, et les flacons « d'huile indienne » se sont vendus à un nombre colossal d'exemplaires!

Sequah a eu la généreuse idée de percevoir un droit d'entrée de deux sous au profit du Bureau de bienfaisance. Nous l'en remercions au nom des pauvres. C'est une philanthropique habileté.

Nous engageons donc très vivement les Liégeois à se rendre au Casino Grétry, ce sera faire œuvre charitable. »

* * *

Le représentant de la maison Sequah que Liége possède en ce moment, se présente à nous comme un charlatan : il a une troupe de musiciens singulièrement accoutrés qui parcourent la ville sur un char doré attelé de quatre magnifiques chevaux; lui-même ne se présente en scène que revêtu du costume mexicain.

Comme tout le monde nous avons assisté à quelques-unes de ses conférences toujours suivies de démonstrations pratiques et nous avons été émerveillés des résultats qu'il obtient. C'était le 12 décembre, trois jours après son arrivée. Après avoir annoncé qu'il applique son traitement à celui qui veut se confier à lui, on a hissé sur la scène un ouvrier de notre ville, le sieur Pierre Laurent, rue Petite-Bêche, 10, rhumatisé depuis 5 mois et incapable de travailler. Au bout d'un quart d'heure de traitement, il est apparu jetant sa béquille et sautant en bas de l'estrade pour parcourir la salle et attester sa guérison,

Sequah n'opère qu'un malade à la fois. Ce qu'il fait, chacun peut le faire, dit-il ; il s'agit seulement de se procurer ses médicaments.

A la séance du soir, nous avons vu apporter sur l'estrade un habitant de la rue St-Séverin, plus gravement atteint, le vieux Delairesse, notoirement connu depuis deux ans comme incapable de marcher sans le secours de ses deux béquilles. Sous ses yeux il a vu tuer dernièrement sa fille, la veuve Niesens, sans pouvoir quitter son fauteuil. Après un traitement de 20 minutes, nous l'avons tous vu marcher devant nous sans béquilles. Il a même dansé sur la scène avec Sequah.

La guérison de Delairesse n'a pas été définitive, nous dit-on, mais cet homme était atteint de paralysie et Sequah ne s'engage qu'à guérir les rhumatisés.

Sequah ne parle que l'anglais. Il est assisté d'un interprète, d'un médecin et d'un pharmacien ; ces derniers délivrent les médicaments pour se conformer à la loi, le guérisseur n'appartenant pas à la profession médicale. Les deux

flacons, remède interne et remède externe, avec instructions, se vendent ensemble cinq francs.

Jamais nous n'avons vu autant de monde au Casino Grétry que mercredi soir, 24 décembre ; on s'y étouffait littéralement. Ce jour-là Sequah présentait au public une dizaine de malades qui ont été soignés à ses séances et dont la guérison est ainsi confirmée. Le guérisseur a demandé à l'assistance s'il devait continuer ses séances, le public a répondu affirmativement en lui faisant force ovations.

Un portrait spirite

(Traduit du BANNER OF LIGHT *du 9 mai.)*

George et Zernah Pratt sont deux résidents bien connus de West Braintee, Vt. Un de leurs enfants, George L. Pratt, est mort chez eux le 19 janvier 1864, âgé de seize ans et quatre mois. Son portrait spirite fut obtenu environ six ans après son décès.

N.-B. Starr, un médium de Port Huron, Mich., fut l'instrument au moyen duquel le portrait fut obtenu. Alors qu'il séjournait à Fall River, Mass., M. Starr reçut une communication provenant censément de George, le fils décédé de M. Pratt, sollicitant le médium de faire son portrait. M. Starr n'avait jamais entendu parler de la famille Pratt. Il écrivit à West Braintee et acquit la certitude que la communication était fondée. Il fit la connaissance de M. et de Mme Pratt, et prit des arrangements pour faire le portrait. De son vivant le portrait du jeune Pratt n'avait jamais été fait, et même aucun de ses habits n'avait été conservé.

Le portrait fut dessiné dans une petite chambre à coucher à une fenêtre. Toute la fenêtre, sauf un tout petit carreau fut couverte d'un châle en laine. L'exécution dura trois heures. La veste dépeinte était précisément du même type que celle que le fils avait portée en dernier lieu. Des instructions spéciales furent données pour la cravate et son ajustement, et toute chose était aussi parfaite que si elle eût été dessinée par un copiste. Le portrait est dans un cadre de deux pieds sur un et demi pied, entièrement rempli.

M. Starr passa seulement une nuit chez M. Pratt. Ce portrait satisfit parfaitement la famille Pratt. Les amis et voisins furent d'accord pour reconnaître que c'est un excellent portrait de l'original.

Voilà un cas que les sceptiques expliqueront difficilement, à moins d'admettre la théorie d'une intervention spirituelle.

GEO SEVERANCE.

South Royalton, 27.

Bibliographie

Les Esprits élémentaires, par Karl Grün. — Volume in-16 de 263 pages. Prix : 3 francs. Chez M. Léon Lobet, à Verviers.

En éditant par souscription cette œuvre posthume, à laquelle la presse libérale a fait par anticipation de magnifiques réclames, les amis de Karl Grün ont obéi à un sentiment très louable : faire œuvre de reconnaissance à la mémoire du défunt et de sympathique solidarité à l'égard de sa famille.

Comme écrivain, Karl Grün jouissait d'une bonne réputation dans les lettres belges où il est connu surtout par ses contes, ses romans, ses légendes et ses poésies. L'ouvrage dont il a laissé les matériaux lorsque la mort l'a surpris, porte la marque de son esprit éminemment poétique en même temps que foncièrement positiviste et matérialiste.

Karl Grün ne croyait pas à l'existence des Esprits, scientifiquement démontrée aujourd'hui par les phénomènes spirites. Au commencement de sa carrière, alors qu'il était attaché en qualité de chimiste à l'établissement de la Vieille-Montagne, cet écrivain s'est trouvé en rapport avec notre ami M. Adolphe Longpretz qui le fit assister à quelques séances de spiritisme. Il obtint, nous fut-il rapporté, des preuves qui battirent en brèche son scepticisme et lui donnèrent sérieusement à réfléchir. Plus tard, Karl Grün revint de ses premières impressions, il nous attaqua furieusement, et à plusieurs reprises, dans un journal hebdomadaire de Verviers. Nous avons lieu de croire que dans le pays des ombres où il se trouve aujourd'hui avec notre ancien directeur, Karl Grün reconnaîtra enfin son erreur. Ce qui est certain, c'est que l'écrivain verviétois est mort dans l'impénitence finale, en véritable spiritophobe, nous n'en voulons pour preuve que le passage suivant que nous détachons de son introduction des *Esprits élémentaires*, page 9 :

« ... On connait les écrits et les actes du comte de St-Germain, de Cagliostro, de John Beaumont, de Swedenborg et d'autres, qu'on peut classer en charlatans célèbres et en hommes de bonne foi, mais aveugles, hallucinés. Le mouvement qu'ils ont créé ne s'est pas arrêté au dix-neuvième siècle. Nous avons vu à l'œuvre la farce des tables tournantes et des esprits frappeurs du spiritisme moderne. Les disciples d'Allan Kardec, ces pince-sans rire mêlés à quelques intelligences bornées, nous ont parlé d'esprits qui vivent encore « à moitié, » qui souffrent de se montrer, et dont l'apparition laborieuse n'a jamais charmé les vi-

vants. Des savants ont donné dans ce travers, Wallace, Crookes, Perty ont fait profession de spiritisme ou le font encore. Au fond, ce genre d'élucubrations est aussi peu sérieux que les conjurations de la sorcellerie. »

Mais alors, nous dira-t-on, si les esprits sont des chimères, si toutes les histoires qui s'y rapportent ne sont qu'un tissu de fables et de superstitions, pourquoi Karl Grün a-t-il écrit ce livre ? Pour trois raisons principales, nous semble-t-il :

« La première : La superstition, dit-il, est la croyance de ceux qui sont venus avant nous et qui ne pensaient pas comme nous. N'est-il pas intéressant de savoir ce que croyaient nos ancêtres ?

La deuxième : Il s'agit de combattre les superstitions dans ce qu'elles peuvent avoir de nuisible pour les destinées de l'homme ; dans ce qu'elles peuvent être un obstacle au développement de la raison humaine, à l'essor du progrès, de la liberté, de la vérité. La lecture des *Esprits élémentaires* contribuera à atteindre ce but.

La troisième : On éprouve, dit Karl Grün, un profond regret en voyant combien la nature tend à devenir vide, à mesure que les esprits élémentaires disparaissent de nos croyances. Il ne tient cependant qu'au poète de les faire revivre et de ne pas se laisser entraîner à la remorque du positivisme moderne. »

Chez tous les peuples et dans tous les siècles, dit-il plus loin, les mêmes visions se retrouvent sous une forme variable. Il y a unité dans la façon de comprendre la nature aux époques où la poésie, l'imagination, la religion naturelle tenaient lieu de sciences exactes. De là l'existence des *Esprits élémentaires*, sorte de divinités de rang inférieur qui logent :

Dans l'eau, comme les Ondines, les Sirènes, les Nymphes, les Naïades, les Dryades, les Nixen, (esprits de l'eau chez les Germains) les Vierges-Cygnes, les Ariels, etc.

Dans l'air, comme les Sylphes, les Djinns (esprits de l'air des Arabes) les Génies, les Elfes, (chez les Scandinaves) les Dames blanches, les Bonnes gens (en Ecosse), les Makralles (en Ardennes) les Satyres et Sylvains (dans les forêts et les montagnes) les Larves, les Ogres, les Vampires, les Loups-garous, les Fées, les Sibylles, les Objets magiques anneaux, talismans, sabbat, etc.

Sur la terre, comme les Gnomes, les Géants, les Cyclopes, les Nains, les Dactyles, les Corybantes, les Pygmées, les Kourigans, les Taquins, les Lutins, les Pucks (Scandinaves), les Sotais et les Massoteys (en Ardennes) les Nutons (Namur) les Sarrasins (Hainaut), etc.

Dans le feu, comme les Salamandres, les Feux-follets, les Cyclopes, les Vesta et Vestales, les Pénates, les Lares, les Mânes, et finalement Méphistophélès, Satan, Belzébuth et le Diable, le superbe esprit élémentaire du feu.

La légende existe partout, dit Karl Grün. Que ce soit dans les jungles où le grand tigre fait ondoyer son superbe pelage aux feux du soleil tropical, dans les steppes de la Russie qu'animent seuls les hurlements des loups, dans les îles de la Méditerranée où, grâce à l'espace et aux lointains bleutés, la forme des choses exerce un empire irrésistible, dans les forêts de chênes du centre de l'Europe pleines encore du frisson sacré laissé par le culte druidique, dans les vallées sauvages de la Norwège ou sur les pics glacés de l'Islande, partout des divinités inférieures président plus ou moins aux destinées humaines.

C'est la poésie. Elle est née avec l'homme, avec ses aspirations vers le Beau, avec sa tendance à se créer un sort meilleur, ou, ce qui revient au même, avec sa soif de progrès. Depuis que l'homme connaît les forces naturelles, qu'il les règle ou qu'il les exploite, cette poésie tend à disparaître. Mais, aujourd'hui encore, notre cœur n'est réellement ému, notre Moi n'est fortement impressionné que lorsque le littérateur dépeint la nature, l'anime, la peuple de visions vaporeuses. Beaucoup de nos contemporains, quoique très intelligents, ne ressentent rien quand on fait vibrer cette corde. Des gens « graves » considèrent la poésie comme une sorte de maladie mentale dont il faudrait garantir l'humanité. Ces gens « graves » peuvent être de parfaits épiciers, d'excellents fabricants de drap, voire même des banquiers heureux, — des hommes, non ! Une scission profonde s'est faite dans l'humanité. La science positive, l'industrialisme, les mathématiques froides et abstraites, ont desséché bien des cœurs. Nous avons des gens pratiques et des rêveurs. Aux premiers appartient l'empire du monde. En sont-ils plus heureux ? Certainement non ! »

On le voit, le livre de Karl Grün n'est pas une nomenclature aride de noms de divinités et d'esprits ; la note philosophique et poétique s'y trouve adroitement mêlée à ses nombreuses et populaires légendes de Sorcellerie, de Magie, de Nécromancie, de Folklorisme, etc.

Karl Grün a largement mis à contribution les ouvrages de Henri Heine et de Paracelse, alchimiste suisse du 15e siècle, qui professa la médecine à Bâle, écrivit 364 livres et opuscules, nous disent ses biographes, et mourut assassiné à Salzbourg en 1541.

Une dernière citation de l'auteur pour finir et qui nous servira de conclusion :

« L'étude des superstitions, a-t-il dit, rend compte de beaucoup de faits journaliers; elle éclaircit bien des horizons embrumés et explique parfois les pratiques les plus extraordinaires, comme cela est arrivé depuis les révélations fournies par un examen plus attentif du magnétisme et de l'hypnotisme — et, ajouterons-nous, du spiritisme. »

* * *

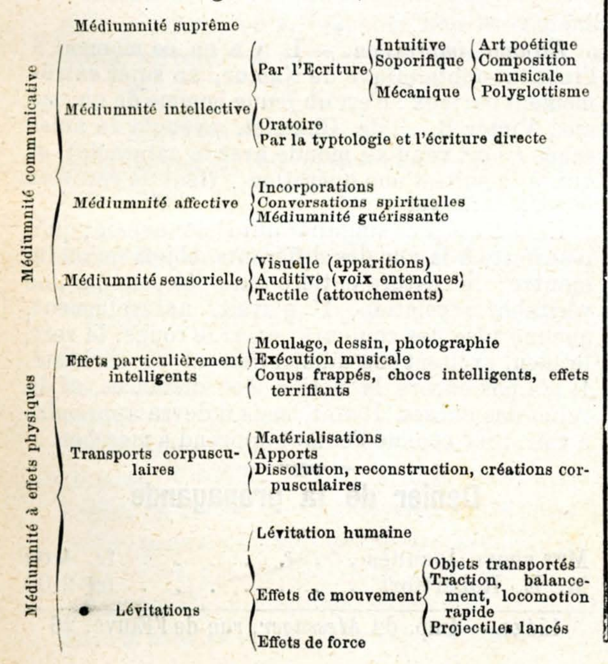
Eôraka, notes sur l'ésotérisme, par un templier, M. le comte de Larmandie. Paris, 1891, Chamuel et Cie, éditeurs. Prix : fr. 3-50. — Volume in-12 de 190 pages qui ne manque pas d'originalité.

L'auteur est un initié qui fait partie d'une société de « Rose-Croix catholiques » à la tête de laquelle se trouve le Sâr Péladan. L'imprimatur du grand maître, qui s'étale gravement au commencement du volume, déclare que rien n'est contraire, dans son livre, à l'orthodoxie catholique ni à l'orthodoxie magique !

Classification des Médiumnités

La médiumnité se partage en trois ordres principaux donnant lieu : à la médiumnité à *effets physiques*, à la médiumnité *communicative* et à la médiumnité *suprême*.

Le tableau sériaire que nous publions ci-après, intéressera sans nul doute nos lecteurs. Il est extrait des *Harmonies universelles*, un ouvrage spirite de haute science psychologique publié par M. Arthur D'Anglemont l'année dernière.



Nouvelles.

Curieux cas de somnambulisme. — On écrit de Sainte-Maxime (Var) :

Le jeune D..., de la commune du Plan-de-la Tour, fait en ce moment le sujet de toutes les conversations.

En effet, il se livre à des actes si extraordinaires qu'on se refuserait à y croire, s'ils ne se passaient tous les jours, au vu et au su de tout le monde.

Ce jeune homme est depuis quelque temps complètement paralysé des jambes ; il ne peut faire un mouvement sans le secours des béquilles ; depuis la même époque, il est atteint également de somnambulisme. Lorsque ces accès le prennent, il parle, il chante, se lève, s'habille, écrit dans l'obscurité et possède la liberté complète de ses jambes.

Dans la nuit de mardi à mercredi, il est parti pour Sainte-Maxime, suivi de près par des amis, et des parents qui ne le perdent jamais de vue pendant ces sortes de crises.

En route, il formula tout haut le désir d'aller trouver un de ses amis, ouvrier boulanger à Sainte-Maxime; il s'y est rendu en effet, s'est fait ouvrir, après avoir longtemps frappé à la porte, a demandé à boire ; il est reparti ensuite pour le Plan-de-la-Tour, où il devait se rendre, d'après ce qu'il disait, à 5 heures du matin; il y arrivait en effet un peu avant et attendait l'heure qu'il avait fixée assis sur un banc. Au premier coup de cinq heures, il allait se coucher après avoir fait 20 kilomètres.

Quelques heures après il se réveillait, sans la moindre fatigue et sans aucun souvenir de ce qu'il avait fait, mais toujours paralysé et sans pouvoir faire aucun mouvement.

Ajoutons que, pendant ses crises, il serait très imprudent de le toucher, le moindre contact d'une personne lui procurant des émotions terribles. *(L'Etoile).*

* * *

La Fraternidad de Buenos Ayres, mentionne un remarquable phénomène produit dans un cercle à Paysandre (Uruguay.) Sur la demande du guide du cercle, une bougie en stéarine fut placée dans un petit poêle, et après examen, la matière fondue fut trouvée changée en une couronne, une croix, et le mot Juan (Jean) le tout très bien modelé. Le phénomène fut répété dix fois de suite. (*Harbinger of Light*, 1er novembre.)

* * *

Nous remarquons que *La Revista Espiritista*, de Montevidéo. vient d'accomplir la vingtième année de son existence. Elle est publiée aux frais exclusifs de Senor Justo de Espada, et est distribuée gratuitement. (Idem.)

* * *

Le numéro d'août de la revue les *Psychische Studien*, de Leipzig, contient un rapport assez détaillé de la controverse qui a eu lieu à Magdebourg à la suite des séances spirites de Miss Fay, le compte-rendu d'une séance du Dr Slade avec M. J.-F. Sniper de New-York et une lettre du professeur A.-R. Wallace adressée à M. Oxon, sur les mystérieux pouvoirs de Mme Annie Abbott, affirmés par son frère qui en a été témoin à Stockton, en Californie. (Idem).

* * *

Mme Annie Abbott, dont il est parlé ci-dessus est une jeune femme originaire de l'Etat de Georgie, Etats-Unis. Elle donne en ce moment à l'Alhambra de Londres des séances qui restent une énigme pour la presse et les hommes de science de ce pays, aussi bien que pour ceux de l'Amérique.

Les extraits des journaux anglais, notamment le *Daily Telegraph* du 18 novembre, constatent qu'en présence de comités choisis dans l'audience, Mme Abbott montre en action une force psychique et occulte du caractère le plus merveilleux : elle soulève, par le simple attouchement de ses doigts délicats, des poids énormes, des chaises dans lesquelles deux ou quatre hommes très lourds ont pris place ; d'un autre côté et sans exercer en apparence le moindre effort, elle résiste aux forces de plusieurs hommes très forts qui cherchent à la faire bouger de place ou qui veulent lui arracher une queue de billard qu'elle tient en mains.

Nous partageons l'avis du *Banner of Light* qui affirme dans son numéro du 28 novembre que Mme Albott, la femme magnétique de Georgie comme on la nomme, est un instrument médianimique inconscient, car elle ne sait donner aucune explication des phénomènes qu'elle produit depuis son enfance. La même hypothèse ne pourrait-elle pas s'appliquer à Sequah, en partie du moins ? En admettant que ses médicaments aient une vertu intrinsèque et réelle, ne pourrait-il pas être aidé par des forces spirituelles qui opèrent par son organisme physique, et même sans qu'il s'en doute ?

* * *

Un nouveau liseur de pensées. — En avons-nous vu cette année de ces hommes extraordinaires qui prétendent lire dans le cerveau, qui vont chercher vos pensées sous votre crâne avec la dextérité de pick-pockets tripotant dans vos poches, sans douleur ? Bruxelles possède aujourd'hui un nouveau liseur de pensées. Le malheur que s'ils se suivent, ces devins se ressemblent terriblement. C'est toujours à quelques détails près, la même façon de procéder. Donc M. E. Delward's nous a convié hier à une petite matinée scientifique, où nous avons vu se renouveler la scène aujourd'hui classique du vol simulé. Vous savez en quoi elle consiste. Un spectateur va prendre un objet quelconque dans la poche de son voisin et s'ingénie à le cacher dans des endroits insoupçonnés.

L'opération faite, l'expérimentateur arrive, les yeux bandés, et découvre successivement le voleur, le volé et la cachette. Il semble qu'il y ait là un moyen infaillible appelé à simplifier dans l'avenir la tâche des magistrats instructeurs chargés de confondre les voleurs récalcitrants qui s'obstinent à ne vouloir pas avouer. Mais il y a un *hic*. Le liseur de pensées n'arrive à toutes ces découvertes qu'à la condition d'avoir à ses côtés un témoin du vol et des opérations qui ont suivi celui-ci. Encore faut-il que ce témoin indique mentalement, et avec la volonté énergique d'être obéi, où le liseur doit aller pour mettre la main sur le voleur, par où il doit passer, etc. N'importe. L'expérience est curieuse et produit toujours de l'effet, surtout chez ceux-là qui ne l'ont jamais vu exéter. (*Etoile belge* du 5 décembre.)

Nota. — M. Delward's est un jeune homme de 24 ans à la physionomie intelligente et qui parle correctement le français ; il vient de donner à Liége, au Pavillon de Flore, une série de séances qu'il a reproduites dans plusieurs sociétés de la ville.

Dans son n° du 9 décembre, *la Meuse* donne un compte-rendu détaillé des expériences qui ont eu lieu dans ses propres bureaux.

D'après notre grand confrère, Delward's est de beaucoup supérieur à Cumberland.

* * *

Etrange impression. — Il y a en ce moment à l'institut ophtalmique de Namur, un sujet extrêmement curieux : c'est un jeune homme de quinze ans, Victor B..., de Châtelet, aveugle de naissance (il est venu au monde avec la cataracte), et qui, à la suite d'une opération, vient de recevoir le sens de la vue.

Rien n'est plus singulier que l'étonnement qu'il manifeste à la vue des différents objets qu'on lui montre ; la nature entière aura été pour lui une véritable révélation. Il n'avait, naturellement, aucune idée des couleurs ; aussi le rouge, le vert, le bleu, excitent son admiration et sa curiosité. Il n'a pas encore la notion des distances, ni du relief des choses. Il voit, mais il devra apprendre à voir, tout comme l'enfant apprend à marcher.

Denier de la propagande

Mme veuve Joannès	fr. 4-00
M. E. Robertfort	fr. 2-00

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes^ LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 14 — Liége, 15 Janvier 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Communications spirites

(Suite et fin.)

La dévotion à St-Joseph menace, depuis quelque temps, de remplacer complètement, chez nos dévotes, la dévotion à la Vierge. C'est à lui qu'elles s'adressent pour obtenir ce qu'elles désirent, par exemple, un logement agréable et à bon marché, comme c'est le cas actuel. Si le saint fait la sourde oreille, on lui passe au cou une corde portant une pierre, et on le menace de la lui laisser jusqu'à ce qu'il ait exaucé la prière.

C'est à une jeune dame, qui l'avait menacé de cette punition, en l'évoquant, que la communication suivante est adressée par un esprit farceur.

11 MAI 1883

— Malédiction ! avoir été le père du sauveur du monde et se voir passer une corde au cou par une dévote, gentille ou non, n'y aurait-il pas là de quoi jeter la sainteté par-dessus les moulins et descendre du ciel, armé d'un rabot, pour lui rifler le cerveau ?

Mesdames, quoique saint, je n'ai jamais méconnu les droits du beau sexe à mon égard. Mais, tudieu ! pas de corde, autrement je serais capable de vous embrasser sur les deux joues. Pensez-vous donc que les saints soient des momies ? Corbleu ! Dieu, en nous recevant dans le ciel, ne nous a pas fait déposer notre cœur à la porte, comme un vieux parapluie mouillé. Sacrebleu ! c'est tout le contraire. Ici, les cœurs se développent, et je me sens capable de faire *entrer dans le mien au moins trente mille* vierges.

L'esprit de Mlle R... se montra dans le verre d'eau et témoigna le désir de se communiquer à moi par la table. Mlle R... était spirite. Nous l'avions enterrée la veille, et j'avais prononcé un discours sur sa tombe.

27 AVRIL 1884

— Cher médium, la cérémonie de l'enterrement de mes pauvres restes m'a vivement touchée. Je vous remercie bien d'avoir voulu prendre part à cet acte de piété fraternelle. La foi que j'avais dans l'immortalité n'a pas été déçue. Je suis aujourd'hui pleine de vie et de force ; la vieillesse et les infirmités ont disparu pour faire place à la jeunesse rayonnante de vigueur et à une santé dont les incarnés ne peuvent se faire une idée.

L'espace immense s'ouvre devant ma volonté de tout voir et de tout comprendre, et je le parcours avec ravissement. Oh ! que la création est belle ! Tous les esprits de l'espace seront touchés de la manifestation de la bonté de leur père le jour, où, tous éclairés de la lumière céleste, ils comprendront la magnificence du plan d'après lequel le monde a été fait. Ils connaîtront la signification de la douleur qui, dans les parties basses de ce monde, nous aiguillonne, afin de nous faire sortir des ténèbres et monter vers la lumière qui inonde de sublimes rayons les régions élevées.

Ma dernière existence fut celle d'une pauvre femme illettrée. J'avais besoin d'acquérir certaines vertus d'humilité et de patience que j'avais trop négligé d'acquérir dans ma précédente existence. Dans cette existence, en effet, j'avais beaucoup brillé par l'esprit et par une culture intellectuelle dont j'avais été un peu trop fière.

L'âme de l'homme a besoin de l'épreuve de la

pauvreté, comme l'acier a besoin de la trempe. On s'amollit dans la fortune : on se fortifie dans l'adversité. Il y a des vérités morales dont vous doutez toujours un peu, parce que vous ne les voyez qu'à travers une épaisse nuée de préjugés et de couardise. Ici, nous voyons les vérités dans toutes leurs sublimes beautés. Cette vue nous ravit et nous enflamme. Voilà pourquoi nous descendons dans le corps avec un courage héroïque, pour marcher à la conquête des qualités qui nous manquent et que nous savons être les degrés pour monter à des sphères plus élevées. Mais le corps s'interpose entre l'âme et ces divines vérités, et le désir perd de sa force en proportion de la perte de la clarté. Cependant, la marche en avant, quoique plus lente que nous ne l'avions espéré, se fait, et nous rentrons dans le monde de la lumière avec une force nouvelle et sur un degré plus élevé.

Ne vous découragez pas, chers amis, l'effort n'est jamais perdu. Adieu.

* * *

Pour répondre au désir d'un spirite de Chatellerault, nous évoquâmes deux sœurs de la charité, dont une était morte à l'hôpital de Carcassonne. Comme les deux communications, sans être identiques, ont de nombreux points de ressemblance, je me contente de donner la seconde qui me paraît offrir un peu plus d'intérêt.

14 mai 1885

— Tous les esprits des célestes sphères ne communiquent pas entre eux. « Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, » a dit le Christ. Les élus les habitent; chacun selon le degré de son avancement se trouve dans une de ces demeures. Christ habite une des plus élevées. On peut s'élever aux yeux des hommes sans cependant atteindre à la hauteur de ce divin envoyé. C'est mon cas comme celui de ma sœur de M... Nous avons été sans doute de braves filles, mais notre esprit manquait de cette force qui fait qu'on pense par soi-même et qu'on puise les éléments de sa foi dans sa conscience et dans sa raison au lieu de les accepter de la main des hommes.

Recevoir directement l'inspiration de Dieu, voilà le signe le plus certain de l'élévation de l'esprit; voilà ce que Christ faisait. Il dédaigna les prêtres asservis à la lettre qui tue et, brisant cette entrave il s'élança dans les régions célestes pour s'y emparer de l'esprit qui vivifie. Jésus fut grand par le caractère rationnel et raisonnable de son enseignement. Il le fut surtout parce qu'il fut en même temps cet enseignement vivant.

L'exagération, l'enthousiasme aveugle sont le signe très certain d'une infériorité relative. Les religieux pèchent par ces deux côtés.

Christ vécut comme le reste des hommes. il ne chercha pas à se distinguer d'eux par la singularité de son costume ou par la rigueur excessive de sa vie. Il mangeait et buvait comme tout le monde. Il travaillait pour gagner son pain quotidien. Il ne demandait à ceux qui le suivaient ni austérités ni jeûnes. Il leur demandait seulement d'être bons et de ne jamais faire à autrui ce qu'ils n'auraient pas voulu qu'autrui leur fit. Toute sa religion consistait, vous pouvez le lire dans les Evangiles, dans l'amour de Dieu et du prochain.

J'ai aimé Dieu et le prochain, mais catholiquement, quand j'aurais dû le faire raisonnablement. Voilà le motif de mon infériorité relative. Chers amis, adieu.

28 mai 1885

T..., architecte, évoqué par son frère

— Ma chère femme a vu la communication que j'ai donnée. Elle se trouve combattue entre ses vieilles croyances qui lui défendent de croire et son affection pour moi qui l'y entraîne.

Elle désire connaître l'état dans lequel je me trouve. Je lui dirai qu'ici chacun expie ses fautes, ses péchés ou ses crimes. Je n'ai jamais commis de crimes, elle le sait, mais j'ai des fautes et des péchés à me reprocher. Donc, j'ai à les expier. Seulement, ce n'est pas un diable à cornes, à queue et à fourche qui est chargé de cette besogne. C'est quelqu'un de plus respectable; c'est ma conscience élargie et éclairée par le développement donné à mon intelligence par la mort. N'ayant d'autre bourreau que moi-même, je ne suis pas, vous le comprenez, bien à plaindre.

Chère femme, quand tu viendras me rejoindre, tu ne me trouveras donc pas dans une chaudière d'eau bouillante, cuisant comme un pois dur, mais tu me trouveras comme un ami heureux de se réunir à toi.

Cher frère, que j'ai méconnu, et voilà mon plus gros péché, cher frère, pardon et mille fois merci pour ce que tu as fait pour moi et pour ce que tu continues à faire en la personne de ma chère femme. Adieu.

11 juin 1885

Evocation, par le capitaine Azerm, de l'Esprit d'un de ses amis B..., grand matérialiste et grand réactionnaire.

— Cher Louis, je reconnais à présent mon erreur. Si de l'homme le corps meurt, il n'en est pas de même de l'âme : B... est encore de la catégorie des vivants. De ce côté de la tombe, je suis

plus frais et plus gaillard que de l'autre ; mais ma raison a besoin de se développer, car je ne comprends rien à ce qui se passe ici. Dieu est je ne sais où ; je ne vois que des Esprits comme moi. Ta foi en Dieu est bien grande. Eh bien, la mienne l'est moins. Si Dieu existe, pourquoi ne se montre-t-il pas ? Ni les esprits, ni les hommes ne le voient. Sais-tu ce que je pense ? c'est que Dieu c'est nous tous.

Malgré cela, je crois que la République est un mauvais gouvernement ; il faut à tout un chef. Eh bien, il n'y a pas de chef dans le monde, et voilà pourquoi il marche si mal. Si ta République était le meilleur des gouvernements, il faudrait s'en aller de ce monde.

Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de Dieu ; je crois comme le médium : Je n'ai pas créé le monde, mais nous l'avons créé

26 FÉVRIER 1886

Communication du commandant T..., ami du capitaine Azerm.

— Chers amis, T... autrefois ne croyait pas au phénomène spirite, aujourd'hui il est bien forcé d'y croire, puisqu'il le produit lui-même.

Ma position dans ce monde est bien drôle : je n'ai jamais cru à l'enfer ni au ciel, et cependant je suis dans l'un ou dans l'autre. Seulement, je crains fort que ce monde ne soit en même temps l'un et l'autre. Il y a des Esprits heureux et des Esprits malheureux. Si c'est là l'enfer et le ciel, alors l'enfer et le ciel sont aussi sur la terre ; car vous avez aussi des heureux et des malheureux. Mais la différence consiste en ceci : ici les braves gens sont heureux et les coquins malheureux. Selon moi, Dieu règne ici, le diable chez vous. Si Dieu se cache chez vous, il se montre ici. Tous les Esprits se trouvent placés dans des catégories différentes. Les bons voient les méchants et n'en sont point vus. Voici la raison de ce fait : les bons ont une enveloppe extrêmement subtile et les méchants une enveloppe extrêmement grossière. Mais nous sommes cependant dans le même monde. Si ma femme a été si soucieuse de mon salut, elle peut se tranquilliser ; je ne suis pas mal. J'ai bien quelques peccadilles à me reprocher et je me les reproche. Mais ce n'étaient pas des crimes, et la douleur que j'éprouve d'avoir été trop faible est ma seule peine. Adieu.

* * *

Ces communications ont été pour moi un sujet d'étude. C'est comme sujet d'étude que je les donne aux lecteurs du *Messager*.

V. TOURNIER.

Tours, 30 juin 1891.

Faits spirites

Nous lisons dans la *Gazette*, de Bruxelles, du 10 janvier :

Voilà les « esprits frappeurs » qui recommencent leurs farces à Paris.

Une brave femme de soixante-six ans, Mme Boll, qui occupe un petit logement au rez-de-chaussée, 38, rue du Couëdic, se dit absolument terrifiée par les évènements qui se passent chez elle. Depuis dimanche, c'est le sabbat. Meubles, verres, vaisselle, tableaux, globes, tout se brise, tout est projeté sur le sol avec un bruit infernal, tandis qu'il semble qu'une pluie de sable coule le long des murs.

Mme Boll habite avec deux orphelins qu'elle a recueillis, un garçonnet de douze ans et une fillette de quatorze.

Dimanche soir, alors qu'elle attendait l'arrivée des enfants qui étaient au théâtre, elle se retourna brusquement en entendant un bruit de verre brisé : c'était son pot à eau qui venait de se fendre en trois morceaux.

Elle n'eut pas le temps de se lever pour examiner la cause du bris ; un petit bol placé sur une table venait de décrire un arc de cercle et de se briser sur le parquet de la chambre.

Ce fut alors une danse folle de tout ce qui était vaisselle et verrerie.

Un globe, sous lequel Mme Boll gardait précieusement la couronne de fleurs d'oranger de son mariage, se fendait en quatre morceaux ; la lampe à pétrole se brisait avec un bruit sourd.

Affolée, la vieille dame appela au secours.

Un voisin, M. Muller, arriva aussitôt, accompagné d'un autre locataire, M. Guener, qui habite le logement au-dessus de celui de Mme Boll.

Les phénomènes ayant alors cessé, ces messieurs ajoutèrent d'abord peu de foi au récit qui leur a été fait ; ils crurent que la locataire du rez-de-chaussée était devenue subitement folle.

Mais, au bout d'un moment, voilà que deux gravures sous verre, accrochées au mur, tombent en même temps, et qu'un vase intime qui se trouvait dans une table de nuit ouverte s'élance — c'est le mot — dans la chambre et vient se briser près de la porte d'entrée.

Stupéfait, M. Guener cherche à approfondir le mystère. Il sonde le mur, il ouvre les placards, il examine le plancher. Rien !

Tout étant rentré dans l'ordre, Mme Boll se coucha tremblante, et une partie de la nuit se passa sans incident.

Le fils adoptif de la vieille dame se mit également au lit. Mais, vers trois heures du matin, il

fut réveillé par un bruit de vitre brisée. Il se lève, allume la bougie, et s'aperçoit que la boule de son lit de fer vient de sauter ; elle a traversé le carreau de la porte d'entrée, pour aller tomber dans la cour, à côté du robinet de la pompe.

C'est à la suite de ce dernier phénomène que M[me] Boll se décida à aller prévenir le lendemain M. Percha, commissaire de police.

Celui-ci, comme les voisins, commença à rire et demanda à son interlocutrice si elle n'avait pas quelquefois des hallucinations; pourtant, sur les explications claires, précises de M[me] Boll, il se rendit rue du Couëdic, 38.

Il n'eut pas de peine à constater les dégâts. Du reste, les phénomènes se reproduisirent devant lui. Il dut empêcher de tomber une armoire pleine d'objets de ménage et il assista à la danse de la table et des chaises qui semblaient être mues par une machine électrique.

Mieux que cela encore. Le commissaire avait fermé la porte derrière lui et il fut impossible de la rouvrir, malgré sa force. Il dut sortir par la fenêtre.

Ces faits sont confirmés par M. Bugeot, épicier, rue Du Couëdic, ainsi que par M[rs] Georges et Havenard, cordonnier et boulanger, habitant la maison.

Vendredi encore, le réveille-matin posé sur la commode du logement de M[me] Boll a fait des siennes : arrêté à six heures, il se mit à marcher à quatre heures de l'après-midi et à sonner six heures.

Un verre plein d'eau posé sur la commode, au bout de cinq minutes, a éclaté avec une détonation semblable à celle d'un petit canon de cuivre chargé de poudre. Il n'y avait plus sur la commode que de la poussière de verre.

M[me] Boll ne couche plus dans son logement depuis lundi ; un locataire de la maison lui a offert l'hospitalité, tandis que M. Guener a recueilli les enfants.

Tout le quartier est effrayé ; et la situation de la maison, directement au-dessus des catacombes, n'est point pour diminuer l'effroi que causent ces manifestations.

Bibliographie

Réponse à un article bibliographique signé F. Ch. Barlet dans le journal l'*Initiation*, décembre 1891

Deux de mes ouvrages intitulés : l'un *Dieu et l'Etre Universel*, abrégé de l'*Omnitheïsme*, l'autre le *Fractionnement de l'Infini*, qui est le premier volume de cette œuvre, ces deux ouvrages ont été l'objet de la critique de M. F. Ch. Barlet, dans l'*Initiation ;* c'est à cet article que nous allons répondre.

Les lecteurs du numéro que nous venons de citer ont dû être étrangement étonnés de voir que M. Barlet, une des plus éclatantes lumières de l'occultisme, ait consacré *trois mois d'un travail acharné*, (voir la note insérée dans l'*Initiation* de novembre) et *trente-cinq pages* à la critique d'une œuvre qu'il estime avoir si peu de valeur qu'il en déconseille la lecture. Dépenser autant d'encre, de temps et de savoir pour deux livres bons à être jetés au panier, n'est-ce pas en vérité se livrer à un travail entièrement puéril ? Et l'on se demande à quelle quantité considérable de pages se fut arrêté le prolixe critique pour apprécier ces mêmes volumes, s'il leur eût trouvé une valeur réelle.

Mais passons, et voyons quelle est la nature de cette critique sévère qui même, en certains passages semble toucher au blâme.

1° L'auteur des deux ouvrages incriminés est accusé d'être souvent en contradiction avec lui-même.

2° Son œuvre est remplie d'erreurs scientifiques.

3° Il ignore les principes de la métaphysique et méconnaît les véritables bases de la série ternaire, qui sont en quelque sorte le critérium de son œuvre.

Sur le chapitre des contradictions de l'auteur avec lui-même, contradictions annoncées comme devant être très nombreuses, nous dirons avec regret pour le critique, qu'il a oublié d'en citer aucune. C'est après avoir lu et relu attentivement ces trente-cinq pages écrites par M. Barlet, que nous avons constaté cette très regrettable lacune que pourra vérifier parfaitement tout lecteur consciencieux.

Mais de notre côté, nous allons établir, avec preuves à l'appui, que les rôles ont été renversés, et que c'est M. Barlet lui-même qui se contredit dans ses appréciations. Et de plus, nous ferons voir qu'il a dénaturé la pensée de l'auteur en écourtant une des citations qu'il a faites, et à laquelle il a supprimé des membres de phrases, ce qui rend cette citation entièrement obscure et incompréhensible. Chose plus grave encore, dans le but évident de ridiculiser notre œuvre, il lui attribue des idées exprimées par des phrases ou par des mots erronés qui ne sont pas dans le texte, mais qui sortent de la fertile imagination du critique.

RECHERCHE INFRUCTUEUSE DES CONTRADICTIONS DE L'AUTEUR

A la page 232 de *l'Initiation* nous lisons : « Il

est indispensable que le lecteur nous accompagne encore dans les subdivisions principales suivantes, où nous trouvons des catégories essentielles au système; il est curieux de voir aussi comme il dévie dès le début, égaré dans la confusion des principes métaphysiques. » On croirait assurément que le critique va signaler les non-sens ou les contradictions qu'il annonce si pompeusement, mais il s'en garde bien, et demeurant sur ses affirmations dans le plus profond mutisme, il continue l'énoncé du texte.

On lit ailleurs, page 246, ligne 20 : « Dieu nous est donc représenté comme l'Etre absolu, infini, intelligent, personnel, par conséquent extérieur au monde (interprétation inexacte). Mais cette notion simple, sinon incontestable, s'obscurcit aussitôt dans une suite de *contradictions* » (que le critique oublie encore de nous signaler).

Enfin, page 262, ligne 4 : « sur un canevas à peine perceptible de principes fondamentaux, une suite énorme, diffuse et confuse de *développements contradictoires*, disproportionnés, inadéquates aux principes alternativement solennels et mesquins, dissimulant mal sous la draperie des grands mots retentissants les petites choses banales de la vie matérielle. » — Très belle diatribe, en vérité, et dans laquelle le critique semble beaucoup se complaire, mais il se garde bien de la justifier d'aucune manière, et des fameuses contradictions que l'on attend en vain, par un grand excès de prudence, il ne parle jamais.

CONTRADICTIONS DE M. BARLET

A la page 233, M. Barlet donne en substance le texte qui se rapporte à l'être humain intégral tel que nous l'avons décrit : 1° comme être corporel ; 2° dans sa nature animique et corporelle ; 3° comme *être animique*. Il dit : « les subdivisions de ce dernier sont remarquables (seul et unique éloge qu'il ait fait de notre œuvre) ; il comprend : la *corporéité animique*, *l'âme rectrice* humaine et la *divité animique*. Celles de la *nature animique* sont : la *substance animique*, la *vie animique* et les *lois animiques*. » — Chacun croira que M. Barlet a reconnu ici une description visible et tangible de l'âme, par la pensée du moins, du moment où il accepte qu'elle puisse être corporelle et substantielle à sa manière ; mais point : le sérieux critique se hâte de se contredire page 236, ligne 18, en disant : « *L'auteur parle de l'âme sans jamais la définir.* » — Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier une manière de faire aussi insolite...

SUPPRESSION DANS LA TRANSCRIPTION DU TEXTE

Voir page 256 de *l'Initiation* : « Fluide tonique (il faut lire fluide sonique), agent le plus puissant, et plus bas, même *générateur de la force*, ainsi qu'on vient de le découvrir de nos jours... car si la vitesse se trouve emprisonnée, elle a son expansion pour se faire jour qui se traduit par autant de forces partielles qu'il est de vibrations également partielles (Dieu et l'Être Universel, page 154). »

Il est certain que cette phrase n'a aucun sens du moment où on lui a enlevé *quatre lignes* d'une manière qui paraît être intentionnelle, comme l'indiquent les points qui coupent et dénaturent le sens de cette phrase que nous rétablissons comme il suit : « *Ce qui développe cette force considérable en lui*, (parlant du fluide sonique) *c'est la vitesse de ses vibrations dans les sons aigus, et de même que la force est multiplicative de la vitesse, réciproquement la vitesse est multiplicative de la force*, car si la vitesse se trouve emprisonnée, elle a son expansion pour se faire jour, qui se traduit par autant de forces partielles qu'il y a de vibrations également partielles. Mais si le nombre de celles-ci est considérable en un court espace de temps, la force produite devient considérable elle-même. »

ALTÉRATION DU TEXTE.

Page 244, ligne 22, il est dit : « L'auteur détaille fort longuement en son abrégé cette physiologie s'étendant sans fin sur les organes des facultés, sur la classification de fluides psychiques. (Note 2) Il en donne une classification ternaire de près de cent espèces. On y peut remarquer : l'assassinat, la noirceur, le favoritisme, l'affection nauséabonde, les fluides *gustatif*, *olfactif*, *volitif*, *pondératif*, *rationnel*, etc., etc. »

A l'exception des cinq derniers fluides psychiques que nous avons soulignés et que nous considérons comme indispensables pour l'exercice de la pensée, nous demandons à l'éminent critique de vouloir bien citer les pages de nos ouvrages où il a rencontré les noms des quatre premiers fluides de cette série qu'il énumère avec tant de complaisance et qui n'a jamais eu d'autre origine que son inépuisable fantaisie.

CRITIQUE SCIENTIFIQUE

Sur ce point, M. Barlet se montre tellement réservé dans ses appréciations qu'il n'en fait aucune. Mais nous allons voir combien il a été malheureux dans le choix des sujets sur lesquels il voudrait bien faire tomber son inexorable critique qui, malheureusement pour lui, n'a pu que rester muette.

« En mathématique (nous dit-il page 255) la partie algorithmique est divisée en calcul *algébrique*, calcul *arithmétique* et calcul *concret.* » Et

rien de plus. Ici ce n'est pas nous qui lui répondrons: qu'il lise dans le dictionnaire des sciences, de Bouillet, au mot « mathématique » les divisions qui s'y rapportent, et il y verra les *mathématiques appliquées* auxquelles nous avons donné le nom de *calcul concret*, puis les mathématiques pures qui comprennent l'*arithmétique* et l'*algèbre*. C'est bien exactement ce que nous avons écrit.

Plus loin : « La géométrie est distinguée en trois parties: la *géométrie configurative*, la *géométrie descriptive*, la *géométrie de l'espace*. — Voir ces divisions dans le même dictionnaire scientifique.

Critique de même valeur pour la mécanique (même page). Nous avons dit : la motilité, qui constitue la vie dans l'être, se compose de trois principes : 1° de la *force*; 2° du *mouvement* qui vient s'ajouter à la force; 3° de la *vitesse* qui est le régulateur de la force et du mouvement.

Notre contradicteur qui semble posséder autant de science en mécanique qu'en mathématique, ignore assurément que force, mouvement et vitesse sont trois éléments très différents. La force est passive, elle peut s'exercer sur place, mais il lui faut pour cela une certaine somme de mouvement et de vitesse. Le *mouvement*, qui est la translation des mobiles d'un lieu à un autre, a besoin d'être associé à la force qui le transforme en *force motrice*, sous peine de demeurer dans l'inertie ; puis c'est la vitesse qui est la mesure ou le régulateur du mouvement. Quant à la vitesse, nous la voyons tout à fait distincte de la force et du mouvement ; elle est l'agent des *transmissions* des fluides ; telles les transmissions télégraphiques, téléphoniques ou autres; mais également il faut à la vitesse force et mouvement. Où donc avons-nous commis l'erreur scientifique dont on nous accuse ?

M. Barlet semble ne voir jamais que le *simple* dans la nature, il a horreur du composé. Or, il ne se doute pas le moins du monde, que le simple ne se rencontre nulle part d'une manière absolue. Il ignore complètement l'existence de cette loi admirable qui a pour formule que *tout est en tout* et que bien souvent nous avons fait intervenir dans nos démonstrations, partout où doit se montrer la loi de *solidarité* dont notre contradicteur semble n'avoir que faire. Voilà pourquoi la plupart de ses critiques portent à faux parce qu'il se trouve dépourvu de la connaissance des grands principes du vrai.

C'est encore cette fausse idée *simpliste*, comme disait le grand et immortel Fourier, qui lui fit méconnaître la loi de progrès qui exprime le complexe ou le composé successif provenant de qualités s'ajoutant à d'autres qualités. Et Dieu lui-même n'est-il pas *absolument composé*, puisqu'il embrasse en soi la somme qualitative intégrale de tout ce qui est ? Au contraire, l'être atomique minéral est le plus inférieur d'entre les êtres parce que précisément c'est lui qui est le plus simple, et cependant, si simple soit-il, il est déjà composé, autrement il ne pourrait être constitué d'aucune manière.

Sans nous arrêter davantage sur les nombreuses citations de nos soi-disant erreurs scientifiques auxquelles le critique ne sait opposer aucun argument, aucune démonstration faisant voir que nous sommes en contradiction avec la science actuelle, jetons un regard sur ce qu'il prétend être nos erreurs anatomiques, conservant d'ailleurs encore sur ce chef, en fait de preuves, le même mutisme qu'auparavant.

Cependant, nous nous attendions à voir ici une critique tout à fait magistrale, car le *Bulletin trimestriel* de l'occultisme publie en permanence depuis l'année 1890 une note ainsi conçue sur deux de nos ouvrages : « *Dieu et l'Être Universel :* ouvrage systématique, panaché d'erreurs scientifiques, surtout en ce qui concerne l'anatomie humaine et la physiologie cérébrale. L'auteur fait de véritables tours de force pour tout faire rentrer dans le système trinitaire. » « *Enseignement populaire de l'Existence universelle*, même critique. »

Eh! bien, Monsieur l'anatomiste Barlet oublie, comme c'est son habitude, de nous faire toucher du doigt ces erreurs dont nos ouvrages sont *panachés*, suivant cette élégante expression. Il se contente, ou à peu près, de nous faire observer que les localisations cérébrales que nous avons attribuées aux diverses facultés de la pensée, peuvent ne pas être exactes pour le physiologiste surtout et il ajoute : « Il est bien regrettable que l'auteur dédaigne de nous apprendre sur quelles observations toute cette science est fondée. »

A cette question, que nous trouvons très raisonnable du reste, voici ce que nous allons répondre :

Une étude toute spéciale des facultés de la pensée (étude qui va bientôt paraître dans le troisième volume de l'*Omnithéisme* intitulé *l'âme humaine* et qui s'imprime en ce moment), a été faite par nous pour déterminer d'une manière précise et mathématique le nombre des types fondamentaux de ces facultés. Des *preuves* et *contre-preuves* sont données de l'exactitude de la nomenclature sériaire des éléments pensants, basée sur la loi d'*analogie* et sur la loi de *solidarité* qui est ici la loi de corrélation vérifiant l'exactitude des rapports des différents termes entre eux.

C'est donc après avoir déterminé ces facultés principales de l'âme humaine, au nombre de vingt-sept seulement, neuf pour les sens, neuf pour les facultés affectives, neuf pour les facultés de l'intelligence, que nous avons recherché dans le cerveau humain, les organes particuliers qui devaient leur être affectés. Conduit également par les trois mêmes lois de *série*, *d'analogie* et de *rapports réciproques*, nous avons trouvé dans le milieu cérébral proprement dit, le même nombre d'organes pour localiser ces vingt-sept facultés de la *pensée consciente*, sans parler ici du domaine cérébelleux, où nous avons également déterminé les organes de fonction et de pensée instinctive qui le concernent.

Nous abandonnons ce travail aux physiologistes : c'est à eux de vérifier si notre classification est ou non sans reproche ; mais nous avons confiance, étant données les lois qui nous ont dirigé dans cette étude, en la réalité de ce classement.

C'est ici le lieu de répondre à notre contradicteur sur le nombre considérable de fluides psychiques dont il nous attribue la paternité, et qu'il a évalués gratuitement à près de cent espèces (notes de la page 244). Or, on vient de voir que toutes les facultés de la pensée consciente étant au nombre de vingt-sept, comme les organes qui sont leur réceptacle, (négligeant ici les facultés de *répercussion intime*, et leurs organes, formant un ordre à part,) il ne peut y avoir un plus grand nombre de fluides psychiques pour les mettre en vibration.

Mais, nous dit-on, les facultés pensantes ne peuvent être engendrées par des fluides. C'est ce que nous allons brièvement examiner.

Les sens, qui font partie de ces facultés et qui sont localisées en des organes appartenant à la face, sont mis en vibration par des fluides qui sont particuliers à chacun d'eux. Les organes visuels, ou les yeux, vibrent sous l'action de la lumière, M. Barlet le mettra-t-il en conteste ? L'action n'est-elle pas la même du *fluide sonique* pour le sens de l'*ouïe* ? du fluide *calorique* pour le sens du *toucher* ? L'odorat, lui aussi, n'est sensitif que sous l'influence des vibrations odorantes, ou du *fluide odorant*, et on peut démontrer que les saveurs ne donneraient aucune sensation à la langue ou au palais, si ces saveurs n'étaient vibratoires.

Or, les vibrations exercées par les fluides externes sur les organes également externes des sens, ont leurs conducteurs pour les transmettre aux *couches optiques*, où se trouvent les organes internes qui leur correspondent, et de là au *moi* qui perçoit la sensation.

Mais cette loi de formation et de transmission fluidique de la sensation au *moi* pensant, n'est pas exclusive aux facultés des sens ; nous avons démontré qu'elle était commune aux facultés affectives et à celles de l'intelligence. Ayant comparé l'ensemble organique, réceptacle des vingt-sept facultés, à un orchestre dont chaque instrument, ou organe, est appelé suivant l'occurence à donner sa note particulière sous la direction du *moi*, on conçoit le rôle indispensable des fluides faisant vibrer ces organes de facultés ; comme dans nos instruments de musique, c'est également un ébranlement vibratoire qui est le producteur du son musical qu'ils font entendre. Inutile d'insister davantage sur ce point.

ARTHUR D'ANGLEMONT.

(*A suivre.*)

Une réhabilitation

Il est à remarquer que les attaques contre le spiritisme deviennent de moins en moins fréquentes. Cependant la presse ultramontaine en France, obéissant à un mot d'ordre, daubait encore dernièrement sur les spirites. S'inspirant du procès Buguet qui eut tant de retentissement dans la presse en 1875, l'épiscopat faisait déclarer par ses organes que tout spirite était dupe ou escroc. On se basait notamment sur la condamnation de M. P. G. Leymarie, le successeur, disait-on, d'Allan Kardec, qui avait été condamné dans ce procès pour escroquerie. Naturellement ces bons apôtres se gardaient bien de dire que c'était sous Mac-Mahon, lorsque la réaction cléricale battait son plein et que l'occasion lui semblait favorable alors de desservir le spiritisme auprès de ses disciples.

M. Leymarie pensait que les recherches des savants les plus estimés sur la production de la photographie spirite, telles que celles de W. Crookes et Sir Russell Wallace, détruiraient d'elles-mêmes cette condamnation politico-religieuse ; voyant que cette *réhabilitation* tardait trop, et voulant dégager ses frères en croyance, *il l'a demandée* à la Cour, à Paris, et *il l'a obtenue.*

Désormais, nul n'a le droit de dire que nous sommes des escrocs ; les juges qui avaient créé cette épithète, l'ont effacée complètement en Cour suprême, et c'était simple justice

Nous félicitons notre F. E. S. d'avoir réclamé ce qui lui était strictement dû et de toujours servir notre cause. Défenseur des idées spirites, M. Leymarie n'a jamais émis la prétention d'être le successeur d'Allan Kardec, titre dont l'ont affublé les ignorants et les cléricaux qui savent

pourtant que dans le spiritisme, il n'y a que des chercheurs, des amis de la Vérité, ennemis des Dogmes et des Papautés héréditaires.

Les séances de Sequah

—

Le représentant de la Compagnie Sequah dont nous parlions dans notre dernier numéro étant tombé gravement malade, un second Sequah de la même firme occupé à visiter d'autres localités belges, est venu le remplacer. Avec celui-ci, le succès des séances données au Casino Grétry n'a fait que s'accroître. Le 8 janvier, foule énorme de nouveau. M. Sequah II, aidé du gracieux concours de Mme Sequah et de plusieurs artistes de notre ville avait organisé un concert de charité pour lequel on se disputait les places et qui doit avoir rapporté une somme très rondelette. Il y avait plus de 2,000 personnes dans la salle. Entre les deux parties du programme, M. Sequah a soigné, en vue de tous cette fois, un de nos concitoyens, le sieur Philippe Vidal, cruellement rhumatisé des jambes. Vigoureusement frotté avec l'huile indienne, le patient, au bout de 20 minutes a prouvé par une danse échevelée qu'il avait retrouvé toute l'élasticité de ses membres. Seize autres malades dont les noms et adresses sont publiés dans la *Justice* ont défilé ensuite sur la scène, affirmant par leurs dires et leurs ébats chorégraphiques leur guérison plus ou moins complète.

Comment sont-elles si promptement obtenues ces cures merveilleuses qui frappent d'étonnement nos médecins quoique toutes certainement ne soient pas durables ? Est-ce par les vertus de l'huile indienne seulement ? Le magnétisme développé par un énergique massage, la suggestion appuyée d'une habile mise en scène, ne sont-ils pas les principaux facteurs qui interviennent ici ? Nous ne pouvons que constater les effets produits en souhaitant que les hommes de science s'occupent de la question.

Nouvelles.

—

La loi sur l'hypnotisme. — M. Léon Lobet, président des Soirées populaires de Verviers, a adressé au Sénat une lettre ouverte pour lui demander d'apporter quelques amendements au projet de loi sur l'hypnotisme.

Le Sénat a fait droit à cette demande dans une certaine mesure en admettant un amendement où l'exercice de leur art par les hypnotiseurs non médecins, serait subordonné à une autorisation annuelle des commissions médicales provinciales. Le projet devra donc revenir à la Chambre.

M. le professeur Delbœuf, a propos de ce projet de loi, a commencé dans la *Revue de Belgique* du 15 décembre, une nouvelle campagne en faveur de la liberté de l'hypnotisme. Dans un premier article, il débute par flétrir la manière inconsidérée dont on fait les lois en Belgique, et rappelle qu'en France, le ministre de la guerre a interdit l'emploi de l'hypnotisme aux *médecins militaires*, en tant que les médecins n'en connaissent pas encore la pratique. En Belgique, au contraire, le législateur s'arrange pour les investir au fond exclusivement de cette prérogative et l'enlever aux gens qui en ont fait une étude particulière. Et, cela sous quel prétexte : la santé publique et la morale !

* * *

L'hypnotisme en Autriche. — On lit dans la *Revue scientifique* du 19 décembre :

« La Chambre des Députés de Belgique vient de voter une loi défendant les expériences publiques d'hypnotisme. D'un autre côté, au cours d'un débat récent à la Chambre des Députés d'Autriche, M. Schlesinger a prononcé un discours sur la valeur de l'hypnotisme et les devoirs de l'Etat pour en faire bénéficier les populations. L'orateur a reproché violemment aux Universités leur indifférence à l'égard de ces questions, déclarant que cette indifférence n'était rien moins qu'un « crime » et que les législateurs devaient intervenir pour y mettre un terme et faire tout ce qui est en leur pouvoir pour encourager l'étude de ces questions et en tirer parti pour l'humanité. »

* * *

Peintures spirites. — L'éditeur du journal *Light* expose en ce moment dans ses bureaux, Duke Street, 2, à Londres, une série de peintures spirites qui ont appartenu à feu M. Benjamin Coleman et dont la description a été donnée jadis dans le volume II du *Spiritual Magazine*. Ces peintures ont été exécutées sans aucun agent humain, par la médiumnité de Mme E.-J. French, de New-York, dans l'année 1861. M. Coleman affirme que quelques-uns de ces dessins ont été exécutés respectivement dans le court espace de huit à quinze secondes, plusieurs sont parfaitement peints. Les attestations furent données, outre M. Coleman, par le juge Edmonds, le Dr Robert T. Hallock, le Dr John F. Gray, Mrs J. Gurney, S.-B. Britten, le professeur Lyman, et plusieurs autres personnes, dames et messieurs dont la probité et la position ne peuvent être mises en question.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO | 20e ANNÉE — N° 15 | Liége, 1er Février 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME | QUESTIONS SOCIALES | MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Qu'est-ce que le Progrès ?

Qu'est-ce que le progrès ? Le progrès consiste-t-il à aller toujours en avant ? Ne peut-on pas, en croyant de bonne foi aller en avant, revenir en arrière ? Notre siècle s'intitule fièrement siècle de lumières et de progrès, est-il bien sûr d'être véritablement un siècle de progrès ? Un homme d'intelligence a comparé le progrès à un cercle ; vous partez d'un point de ce cercle, vous allez toujours, toujours en avant, et à force d'aller toujours, toujours en avant, vous arrivez juste au point d'où vous êtes parti. C'est un peu l'histoire de la fin de notre siècle. On étudie, on examine, et cela très sérieusement et avec persistance, une foule de choses qui remontent à la plus haute antiquité et qui eussent fait sourire nos grands papas de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci. A force d'aller en avant nous retournons en arrière. Aujourd'hui le mot de magie cesse de faire sourire, on croit s'apercevoir que ceux qu'on appelait autrefois des magiciens, des thaumaturges, étaient de véritables savants dont la somme de savoir était sous bien des rapports plus considérable que celle de nos savants actuels. Ils savaient autrement et bien plus profondément, et ils faisaient mystère de leur science, ne la révélant qu'à ceux qu'ils jugeaient incapables d'en abuser. Ce mystère même dont ils s'enveloppaient les faisait paraître plus grands, on les considérait comme des hommes d'un ordre supérieur ayant pouvoir sur la nature entière. Ils exerçaient, disait-on, une grande influence sur les éléments. Non seulement ces hommes extraordinaires auxquels on attribuait des relations avec la divinité, guérissaient toutes sortes de maladies, ressuscitaient les morts, mais encore ils soulevaient et apaisaient les tempêtes, ils déchaînaient les orages et faisaient tomber la grêle, ruinaient les moissons, détruisaient les récoltes.

Dans les derniers temps de l'Empire romain, les empereurs Constantin, Théodose et Honorius publièrent des édits dans lesquels ils menaçaient des peines les plus sévères ceux qui provoqueraient les pluies, les grêles, exciteraient les tempêtes, et au 9e siècle Charlemagne renouvela ces édits et veilla à ce qu'ils fussent strictement appliqués. Il m'est difficile de croire que les souverains que je viens de citer et qui n'étaient pas des hommes d'une intelligence ordinaire fussent superstitieux et crédules au point d'ajouter foi à des idées de bonne femme. Il fallait que dans ce pouvoir que s'attribuaient certains individus d'agir sur les éléments, il y eût au moins quelques légers fondements de vérité.

A leur tour, les philosophes aussi bien que les magiciens prétendaient exercer leur influence sur les différentes forces de la nature. Au dire de Porphyre, Pythagore arrêtait la grêle, dissipait les nuages, calmait les tempêtes, de même Empédocle, Epiménide et Abaris. Toute l'antiquité affirmait que les druidesses chassaient les nuages, imposaient silence aux tempêtes, et que le tonnerre lui-même, à leur commandement, cessait de faire retentir sa terrible voix. Y a-t-il quelque petit grain de vérité dans ces récits considérés pendant si longtemps comme légendaires? Il ne me paraît pas impossible que certaines personnes particulièrement douées aient eu quelque

pouvoir sur les forces occultes de la nature. Quelques-unes ont passé pour avoir autorité sur les Esprits qui dirigent les éléments et c'est par le moyen de ces Esprits dociles qu'elles produiraient ces effets qui ont tant impressionné ceux qui prétendent en avoir été témoins. Il est hors de doute qu'il y a des gens qui ont en eux un excès de fluide, de force psychique qui projetée au dehors, agit sur des objets inanimés. C'est en maniant cette force que les thaumaturges orientaux accomplissent des prodiges vraiment stupéfiants. Louis Jacolliot raconte qu'un fakir du nom de Covindassamy dirigeant sa main vers un grand bassin plein d'eau le fait bouillonner au point que l'on voit surgir sur sa surface de véritables tempêtes en miniature.De mon côté, vivement impressionné par le récit de Jacolliot, j'ai essayé, avec le secours de mes sensitifs, de répéter le miracle du Fakir, j'ai réussi, mais dans une proportion bien plus faible encore.

L'eau a bouillonné, elle s'est agitée et calmée à ma voix. J'ai renouvelé l'expérience nombre de fois, toujours l'eau a bouillonné, et très fréquemment, quoique pas d'une façon toujours constante, elle a obéi docilement à ma voix. J'en ai conclu que les récits des anciens pouvaient n'être pas complètement mensongers et qu'ils devaient être tout au plus exagérées ou embellis. Il est certain, il est incontestable qu'il existe de rares individus qui, grâce à leur organisation toute spéciale, ont en eux une puissance extraordinaire qui leur permet d'agir sur les éléments et sur les forces occultes de la nature. Beaucoup de médiums ont réussi à provoquer dans un récipient dans lequel ils avaient versé de l'eau, de véritables et minuscules tempêtes et à obliger un tout petit navire construit tout exprès de faire un véritable naufrage. Pour soulever les flots du petit océan, ils n'ont eu besoin que de commander d'un ton impératif à l'eau de s'agiter, elle obéissait docilement. D'autres étendaient leurs mains près du bord du récipient sans le toucher et la force psychique émanée de leurs doigts suffisait à bouleverser la surface de l'eau et à forcer le liquide en s'élevant de sauter par dessus les bords. C'était la photographie en petit d'une tempête parfaitement caractérisée. Des magnétiseurs ont prétendu, en usant de leur puissance magnétique, produire des tempêtes sur une pièce d'eau, et un jour d'orage chasser les nuages et empêcher ainsi l'orage de se déchaîner dans l'endroit où ils se trouvaient. La pluie qui tombait par torrents de tous les côtés n'osait tomber à ce même endroit. Il résulterait de toutes ces expériences et de bien d'autres, que le progrès ramène forcément les sciences humaines à leur point de départ, c'est à dire où elles étaient dans l'antiquité.

L'hypnotisme, qui a forcé les portes de la science officielle et s'est fait accepter par elle, est, personne ne le contestera, tout à fait dans le progrès, il est considéré comme pouvant rendre de signalés services dans la thérapeutique et comme une nouveauté dans l'art médical. Or, l'hypnotisme était sous un autre nom parfaitement connu et pratiqué dans l'antiquité la plus reculée. Les Orientaux, qui tiennent leur science de leurs ancêtres contemporains de Moïse, connaissent à fond les ressources de l'hypnotisme et nous dépassent de beaucoup, eux que nous traitons de stationnaires. Ils sont véritablement nos maîtres et nous ne sommes, comparés à eux, que des débutants ; cependant, ils n'ont pas fait le plus petit pas en avant, ils se trouvent juste au même point où en étaient nos pères il y bien des milliers d'années. Quoique nous allions, nous autres Occidentaux, toujours, toujours en avant, nous ne sommes qu'à la veille d'atteindre le degré des sciences qu'on possédait au temps des Pharaons. Cependant ne nous décourageons pas, quelques pas de plus en avant, encore un peu de progrès et nous toucherons enfin cet âge lointain presque antéhistorique.

Horace Pelletier,
Conseiller d'arrondissement, Officier d'Académie,
à Candé par les Montils (Loir et Cher).

Le réveil religieux.

Toulouse, 12 janvier 1892.

Dans sa chronique du 19 octobre dernier, adressée à la *Dépêche* de Toulouse, M. Francisque Sarcey débute ainsi :

« Il se fait en ce moment, à Paris tout au moins, » dans les esprits de la génération nouvelle, un » mouvement dont je suis très frappé. C'est un » retour à je ne sais quel mysticisme vague et in- » conscient, c'est un besoin de pénétrer l'au-delà » qui semble tourmenter les âmes. Ce goût tout » nouveau de religiosité se traduit aux yeux par » une foule de faits plus ou moins significatifs, et » l'on y pourrait rattacher, par exemple, le » nombre incroyable d'écrits qui paraissent en ce » moment sur le Spiritisme et toutes les formes » qu'il affecte, et qui, tous, sont lus avec passion » par un public avide de merveilleux. »

Et plus loin l'article se termine ainsi :

« Il y a évidemment quelque chose dans l'air. »

« On aime le mystique, le nuageux, le symbolique... » et enfin :

« C'est une mode ; je ne crois pas qu'elle ait » encore infecté la province qui est, par bonheur,

» plus fidèle gardienne du vieux bon sens fran-
» çais. »

Dans un article de la *Dépêche* du 7 janvier dernier, ayant pour titre : *Le réveil religieux*, M. Jaurès dit à son tour :

« Il y a quelques jours, M. Sarcey signalait ici » même comme un réveil de religiosité. On se » plait à parler de nouveau des choses religieuses. » Il ne voit guère là, qu'une mode, une passa- » gère défaillance du bon sens français. J'accorde » sans peine qu'il y a dans cette sorte de renou- » veau mystique beaucoup de frivolité, et l'ennui » d'esprits blasés. Mais je crois fermement *qu'il y* » *a autre chose*... etc. »

Sur quoi je suis entièrement de l'avis de M. Jaurès. Qu'il y ait, comme dit M. F. Sarcey, quelque chose dans l'air, c'est possible ; mais il n'est du tout ici question de mode. C'est plutôt, il me semble, une ère nouvelle qui commence.

Fatiguée de dogmes trompeurs, la Société a quitté enfin ses vieux vêtements — ou croyances d'un autre âge — ce qui est un signe de renouveau, pour s'imprégner des enseignements positifs, encore incomplets, qu'apporte aujourd'hui la science.

Aux chocs de ces révélations nouvelles, le doute, en changeant presque subitement nos mœurs, a desséché le cœur, un peu dans toutes les classes.

Mais, tenant tête à ces écroulements, la nature — pour faire acte de Providence — procède aux transformations morales en édifiant sur d'autres bases ce qui ne peut pas périr. Ce que la science semble avoir tué, elle peut le rendre bientôt, je l'espère, transformé, surtout dans ses grandes lignes.

Or, cet attrait nouveau des questions religieuses, — immense soif du cœur qui réclame — est, je crois, simple suggestion de la nature, atavisme ou hérédité de l'âme qui, un instant égarée, se retourne formée dans les conditions nécessaires pour croire et pour espérer au lieu de nier son avenir.

Un article intéressant de la *Dépêche* du 5 janvier, signé Homodel, vient à l'appui d'idées qui me sont chères. Je lis :

« L'homogénéité de la matière n'était pas le » seul dogme des Alchimistes.

» Pour eux l'unité de la substance n'était que » le corollaire de l'unité de force dans la nature. »

Si tout est dans tout, comme on dit couramment; s'il y a unité de substance dans l'Univers; forcément le matérialisme pur ou négation de l'immortalité de l'âme ne peut plus être une doctrine, puisque par le transformisme adopté par les écoles spiritualiste et matérialiste, la substance universelle toute matérielle d'abord et à la longue infiniment épurée. devenant le creuset où se forment les âmes, il en résulte nécessairement la théorie de l'âme immortelle avec toutes ses évolutions dans l'avenir.

Donc, même avec les conséquences inattendues de l'enseignement positif de la science nouvelle, l'âme peut entrevoir son évolution progressive là-bas, là-bas, dans l'Eternité.

Or, désormais l'humanité croyante pouvant se passer de docteurs qu'un gouvernement paie en échange d'une politique d'opposition, il suffira qu'il y ait des initiateurs et des missionnaires et toute âme, *librement*, cherchera sa voie.

M[me] CORNÉLIE.

Bibliographie

—

Suite de la réponse à un article bibliographique signé F. Ch. Barlet, publié dans le journal *l'Initiation* du 15 décembre 1891.

Critique Métaphysique.

La seule question de métaphysique paraissant avoir quelque valeur, que nous adresse M. Barlet, est celle-ci : (voir la note de la page 238, ligne 10.)

« Or, nous verrons que ce Dieu (Dieu infiniversel) qui est défini au début comme *l'âme universelle*, est la somme de toutes les âmes individuelles. Comment donc cette somme peut-elle donner naissance à ces mêmes âmes individuelles ? Qui des deux est né le premier puisqu'ils se sont engendrés réciproquement ? et s'ils sont coéternels, comment s'engendrent-ils l'un l'autre ? »

Rien de plus facile que de répondre à cette question en apparence assez complexe. — D'après les principes de l'*omnithéisme*, il n'y a pas de création à proprement parler en ce sens que tous les *germes d'êtres* sont incréés et coexistent avec Dieu dans l'infinie antériorité, jusqu'à ce qu'ils soient appelés à entrer dans la vie effective. Sans ces germes qui sont des germes animiques, aucune âme ne pourrait être créée, comme aucun corps ne peut naître sans son germe qui est sa graine ; c'est la même loi de part et d'autre, car nulle part le créé ne peut naître de rien. Ainsi, quand Dieu féconde les germes d'êtres et les appelle à la vie réelle, il ne fait qu'ajouter ces nouveaux venus aux êtres qui existent déjà. Et comme ces germes étaient éternels dans le passé, ils le sont également, une fois éclos, dans leur avenir inextinguible, étant indestructibles dans le cours de leur croissance et de leur transformation progressive, car les parties, intégrales du Grand-Tout divin ne peuvent s'anéantir jamais.

Aussi est-il inexact de dire que Dieu et les germes d'êtres *ou les êtres*, se sont engendrés réciproquement, puisqu'ils ont le même âge dans l'antériorité infinie. — Et il n'en peut être autrement, car Dieu Infiniversel, qui est le Grand-Tout, doit toujours se posséder lui-même dans la plénitude de sa propre substance, que celle-ci soit à l'état de germe d'atomes, ou que ces atomes soient éclos pour composer progressivement la grande hiérarchie spécifique des êtres. — Ces principes sont développés dans le Fractionnement de l'Infini, aux deux chapitres de *l'incréation animique* et de la *création animique*, auxquels nous renvoyons notre contradicteur.

Ailleurs, page 246, le critique donne cette citation qui ouvre le premier chapitre de notre abrégé :

« Dieu infiniversel est l'âme éternelle, l'âme sans limites, l'âme absolue, le Grand-Tout vivant que le Firmament infiniment multiple représente dans sa splendeur. » Tel est le début de l'abrégé. Un peu plus loin nous lisons : « Supprimant le principe de l'Etre personnel divin intelligent, aussitôt tout s'anéantit. » — Mais nous disons qu'il n'en peut-être autrement d'après la preuve que nous avons donnée de la constitution de *Dieu infiniversel* ne pouvant résulter que de l'adjonction infiniment multiplicative de *Dieu Omniversel*. N'est-il pas certain, en effet, que si vous supprimez toutes les parties constituantes d'une unité, vous l'avez anéantie en tant qu'unité.

Que M. Barlet veuille bien nous dire ce qu'il resterait de son individu corporel si on lui enlevait une à une toutes les fractions organiques qui le composent? Assurément il ne resterait de lui corporellement que zéro. Le fait serait le même de part et d'autre.

Mais il est beaucoup plus simple, n'est-ce pas? d'affirmer que Dieu n'est formé d'aucune partie composante, c'est-à-dire d'absolument rien, ou, en d'autres termes qu'il n'est que néant. C'est encore le vieux préjugé de ce spiritualisme incorrigible dans sa candeur, qui prédomine dans l'occultisme, prétendant malgré son impuissance à l'expliquer, que l'esprit ne peut être formé par aucune substance (je ne dis pas matière) si perfectionnée, si subtile soit-elle.

Pour nous, nous avons établi que l'*esprit* a pour constitution celle qui lui est donnée par les fluides générateurs de sa propre organisation, ayant pour moteur le triple *moi interne*, *intermédiaire et externe*, déjà décrit dans l'abrégé. En notre volume intitulé *l'âme humaine*, cette description de l'esprit est beaucoup plus ample et explique dans ses plus grands détails le mécanisme de la pensée. Mais à l'exclusion des fluides psychiques, cette démonstration de la pensée devient entièrement impossible. Voilà pourquoi il est interdit aux spiritualistes intransigeants de l'expliquer jamais.

Oui, nous sommes simultanément *spiritualiste et substantialiste*, parce que nous considérons l'esprit et la substance, ces deux éléments de l'être, comme complémentaires et absolument inséparables l'un de l'autre, car partout où il y a esprit il y a substance, comme partout où il y a substance, et même matière la plus grossière, il y a esprit, et cela en chacun des êtres atomiques minéraux qui la constituent. Dieu lui-même ne se soustrait pas à cette dualité, ou alors il ne serait point âme en soi, car l'âme se compose de substance matérielle dans son corps animique proprement dit, et de substance fluidique dans son esprit. Et comme Dieu Infiniversel se confond avec le Grand-Tout qui est nécessairement le contenant de toute matière corporelle et de tous les fluides générateurs de l'esprit, il est donc lui-même toute substance matérielle et toute substance fluidique ou tout esprit. Cependant nous avons expliqué comment l'esprit, quoique formé par la substance fluidique, se distingue de celle-ci qui lui sert d'instrument de manifestation. (Tome III.)

Sur le principe constituant de l'âme humaine, M. Barlet ne peut plus nous contredire, à moins d'une inexcusable versatilité, l'ayant accepté lui-même page 233, puisqu'il a reconnu comme vraies la *corporéité animique*, l'*âme rectrice* et la *divité animique*. Si donc notre contradicteur reconnaît en Dieu le principe animique sans lequel il ne se trouverait en possession d'aucune faculté pensante, notre contradicteur est bien forcé d'admettre que Dieu aussi est en possession du corps animique matériel à sa manière, de l'âme rectrice qui est fluidique, et même d'une divité supérieure qui relie chaque omnivers à l'infiniment grand divin.

Ainsi toute la critique que nous adresse M. Barlet sur la question divine tombe à néant, puisqu'il nous a fait l'aveu tacite qu'il était de notre avis sur la description que nous avons donnée de l'âme humaine. Malheureusement pour lui, il ne s'est pas aperçu que tout est tellement lié dans notre œuvre, que quand on accepte un seul de ses principes, on est saisi comme par un engrenage qui contraint à les accepter d'une manière successive, parce qu'ils ne sont pas nés de l'arbitraire ou de la fantaisie, mais qu'ils sont au contraire les fidèles représentants de la nature.

On nous reproche l'innombrable quantité d'objets traités dans cette œuvre, sans s'apercevoir que quand on veut fidèlement décrire la nature

si complexe, si variée dans son admirable unité, on ne découvre encore que quelques parcelles de ses richesses si considérables. Pour les esprits étroits et à courte vue, ces descriptions et démonstrations analytiques sont insignifiantes assurément, comme le sont celles de la géométrie pour les esprits incultes, mais pour le réel iuvestigateur, il n'y a rien qui n'ait son importance, parce que le plus simple des phénomènes se rattache quand même à la science. Vous remuez un de vos doigts et vous voyez en cela le fait le plus vulgaire, mais le penseur profond saura écrire des volumes sur le fonctionnement de ce petit organe qui, pour être expliqué demande la connaissance de l'anatomie, de la physiologie et même celle de l'âme humaine.

(A suivre.) A. D'ANGLEMONT.

Correspondance.

—

Douai, le 2 janvier 1892.

A Messieurs les Membres du Comité d'administration de la revue *le Messager*.

Messieurs et bien-aimés Frères en croyance,

En vous envoyant le montant de son abonnement, permettez à l'un des plus humbles de vos frères en croyance de vous exprimer les vœux qu'il forme, non seulement pour vous, mais aussi pour l'avenir de la Revue que vous dirigez avec tant de dévouement et de persévérance.

Permettez-moi de plus de vous remercier, en mon nom et en celui des frères qui m'entourent, pour les soins assidus que vous apportez à la bonne composition d'un journal qui vulgarise si bien et d'une façon toute particulière les principes de cette belle philosophie qui fait notre bonheur à tous. Grâce à vos nobles efforts et à ceux tentés par nos frères sur tous les points du globe, nous pouvons espérer, et même être certains, que dans un avenir rapproché notre belle doctrine aura conquis non seulement son droit de cité, mais aussi la puissance nécessaire pour éclairer de sa lumière bienfaisante tous les recoins de notre pauvre planète encore si arriérée.

Déjà ce Spiritisme, si ridiculisé jadis, a surmonté bien des obstacles et renversé bien des barrières. Il est entré dans une phase nouvelle, l'attention s'est réveillée autour de lui.

Le ridicule, dont on cherchait par tous les moyens à entourer ses adeptes, a fait place à des sentiments plus élevés. On a pour eux aujourd'hui non seulement des prévenances mais aussi, parfois, un certain respect.

Dans notre cité Douaisienne, qui possède un renom de bons principes, de belles manières et surtout de grande érudition, il n'est pas rare de voir les adeptes du spiritisme sollicités par ceux-là mêmes qui, autrefois, se seraient écartés d'eux comme de pestiférés et qui viennent aujourd'hui les prier de leur donner des explications sur ce que comporte le Spiritisme comme philosophie ou comme science.

Un exemple entre tous.

Le jour de la Noël, au moment où je recevais la visite de notre si dévoué frère M. Bonnefont, six jeunes gens appartenant à la meilleure société Douaisienne venaient me prier de leur accorder un entretien sur le Spiritisme. Je leur donnai rendez-vous pour le soir, et à l'heure indiquée ils arrivèrent.

Pendant deux heures, mon ami et moi avons eu le plaisir de captiver leur attention. La lutte avait été chaude.

Cet entretien a été suivi d'un autre qu'ils ont sollicité et que je leur ai donné dans la soirée du 29 décembre. Cette fois ils m'ont quitté en me priant de les recevoir de nouveau quand ils auraient étudié. Ils vont m'ont-ils dit, se procurer les ouvrages du Maître et celui de notre si dévoué frère M. Léon Denis, ouvrage que je leur ai tout particulièrement recommandé.

Si à cette relation je vous ajoute que d'autre part les professeurs, instituteurs et institutrices de nos lycées et établissements scolaires étudient la philosophie et s'y intéressent d'une façon toute particulière et me demandent de les aider dans leurs recherches, vous reconnaîtrez avec moi qu'il y a dans tout cela « les signes des temps »...

Courage donc, mes frères, car notre cause est belle et Dieu est avec nous.

Bien à vous de cœur et agréez, je vous prie, l'effusion fraternelle que mon cœur vous envoie.

J. JÉSUPRET, PÈRE.

Nécrologie

—

Mercredi, 13 janvier, a eu lieu, à 3 heures, à Jemeppe, l'enterrement civil de Mme veuve Gony, avec le concours de la Fédération spirite régionale de Liége.

Une foule d'amis et connaissances de la famille lui ont témoigné leurs sympathies en assistant aux funérailles.

Au cimetière, deux discours spirites ont été prononcés, l'un par M. Houart, l'autre par M. Paulsen.

Voici le discours de M. Houart :

Mesdames, Messieurs,

Au nom des amis de la famille de Mme Gony,

je viens rendre ici un légitime hommage à la mémoire d'une bonne et courageuse mère de famille, d'une femme de cœur et d'esprit que chacun de nous regrette.

Mme Gony est morte en libre-penseuse, bien qu'ayant été élevée dans les mystères de la foi romaine; elle s'est éteinte sans vouloir user des prétendus secours de la religion, parce qu'elle avait cessé de subordonner sa raison à des enseignements qui en sont la négation, parce que son intelligence et sa conscience, affranchies de ces enseignements dogmatiques, s'élevaient au-dessus de cette foi aveugle qui paralyse le jugement à ce point que les victimes de cette foi, c'est à dire les pauvres fanatiques, en arrivent à perdre l'exacte notion du bien et du mal; Mme Gony a su s'élever au-dessus de cette foi misérable qui atrophie l'intelligence et stérilise les sentiments; cette femme de bon sens a compris sans doute qu'il n'appartient à personne, qu'il n'est au pouvoir d'aucun, fut-il pape ou roi, de s'interposer entre Dieu et les hommes, que le plus digne entre tous est le plus vertueux et que l'élévation morale seule est la marque de dignité qui rapproche de la Divinité.

Mme Gony était également une femme de cœur; elle a été une épouse vertueuse et dévouée, une mère affectionnant les siens avec toute la tendresse désirable.

Et de cette intelligence émancipée, de ce grand cœur, de cette affection tendre, il ne resterait rien, selon le théories matérialistes, rien que le souvenir ? Après une vie d'épreuves, de tribulations, de misères de tous genres, il n'y aurait que le néant, où chacun viendrait échouer, les bons comme les mauvais, et où viendraient se confondre le bien et le mal ? Franchement, s'il en était ainsi, ce ne serait guère la peine de naître pour la plupart et, pour beaucoup d'autres, il serait assurément préférable de ne pas venir. Mais heureusement il est une philosophie nouvelle, le spiritualisme expérimental, qui nous apprend la raison d'être de toute chose et qui, en révélant notre origine, nous explique le but de l'existence, nous indique l'avenir, la destinée heureuse pour laquelle nous sommes créés. C'est la consolation des malheureux, l'appui des faibles, le soutien des affligés; c'est l'espérance apportant les forces et le courage nécessaires pour surmonter les difficultés de la vie et supporter patiemment les épreuves qu'elle rencontre; c'est enfin la science occulte démontrant les progrès et les destinées de l'âme, par la pluralité des existences et sa vie heureuse en des mondes où le mal a complètement disparu des mœurs de leurs habitants.

Ce sont là d'ailleurs les seules données conformes à la raison, les seules qui apportent quelques lumières à l'humanité égarée, perdue dans l'obscurité des erreurs, et qui donnent une solution rationnelle au problème de l'existence.

Pour nous, spirites, Mme Gony n'est pas entièrement anéantie : son corps matériel nous est ravi, il rentre dans l'élément universel, mais son âme est là, immortelle, aussi sensible aux marques d'affection qu'auparavant, entourant ceux qui lui sont chers de ses effluves bienfaisantes.

Nous dirons donc un éternel adieu à son corps, mais à son âme nous disons: au revoir dans un monde meilleur.

Pourquoi la vie ?

Pourquoi la vie ? M. Léon Denis, l'auteur de cet opuscule remarquable sous tous les rapports, vient d'en publier la 19e édition. Peu de livres spirites, après les œuvres d'Allan Kardec ont eu pareil succès. C'est que, sous un format modeste, l'auteur a su, dans un style facile, attrayant, imagé, résumer et mettre à la portée de toutes les intelligences le *pourquoi de notre vie sur ce globe.*

A ceux qui souffrent, il donne l'espérance, à ceux qui doutent il expose les problèmes de l'existence de l'homme : d'où il vient, où il va, quelles sont ses destinées. Il est esprit et matière ; il vient de Dieu, sa destinée, qui est le but suprême, est de progresser sans cesse, grandir de vie en vie, s'éclairer par l'étude ; se purifier par la douleur, acquérir des qualités toujours plus nobles ; enfin collaborer à l'œuvre du Créateur, réaliser en tout le bien, la justice. — Voilà le livre.

Pourquoi la vie est le vade-mécum du spirite, comme il sera l'initiateur de quiconque veut avoir du spiritisme une idée vraie, en saisir toute l'économie, s'initier enfin aux grands principes sur lesquels il repose.

B. M.

En vente à la librairie d'Heur, rue Pont-d'Ile, Liége; à la librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, à Paris et 100, rue de Mérode, Bruxelles. Prix, quinze centimes l'exemplaire.

Nouvelles.

La maison hantée de Montrouge. — Quelques réflexions du journal *Paris* par le spirituel écrivain qui signe « Caribert ». Après avoir constaté les faits que nous avons relatés dans notre précédent numéro, ce sceptique honnête ajoute :

« La personne qui habite cette maison n'est ni spirite, ni spéculatrice. C'est une vieille brave dame fort ennuyée, qui hausse les épaules quand on parle de revenants et qu'on lui dit qu'elle a la visite de ses voisins d'en-dessous, ses voisins des catacombes. Les phénomènes sont réels, attestés par les témoins les plus dignes de foi, sans excepter le commissaire.

» Voilà un sujet d'études pour nos savants. Craindraient-ils le ridicule? Ce serait en ce cas ignorer que le ridicule c'est de nier systématiquement sans voir. On voudra attribuer *à priori* ces manifestations singulières à des phénomènes dits naturels, et l'on émettra quelque opinion absurde. Pourquoi depuis que les gens de science y sont conviés, s'obstinent-ils, se cantonnent-ils dans le domaine rétréci de leur pauvre savoir, à ne point vouloir tenter d'exploration au-delà? Qu'est-ce que cette résistance à analyser une force indéniable, aux très visibles effets, qui, depuis des milliers d'ans, se manifeste dans les mêmes conditions, se présente sous les mêmes aspects, se dessine, enfin, universelle et latente?

» Non. Nos pontifes, de par le brevet enregistré sur peau d'âne qu'entre confrères ils se sont octroyé, se renferment dans les vérités du dogme réputé science. Il y a des phénomènes qu'ils tiennent pour non orthodoxes. Tout ce qui dépasse leur entendement borné est soupçonné d'hérésie.

» L'affirmation d'un magnétisme inconnu, d'une électricité non définie, les laisse insensibles et boudeurs. *On ne leur a pas enseigné ça quand ils étaient petits.* Or, ils ont la prétention grotesque de connaître tout ce qui est rationnel. Et aux manifestations d'un ordre non étudié, ils opposent leur veto réactionnaire : « C'est impossible! » Ce qui est impossible, c'est ce qu'ils ne comprennent pas, c'est ce qu'ils n'expliquent pas, ce qu'ils n'ont pas vu.

» Lombroso à leurs yeux est devenu un fou. Car Lombroso, sceptique comme eux, a eu la probité d'aller aux renseignements, et il en est revenu disant :

» Je suis tout confus et au regret d'avoir combattu, écrit-il, avec tant de persistance, la possibilité des faits dits spirites; je dis des faits, parce que je reste encore opposé « à la théorie. »

* * *

Encore le diable. — Un correspondant de Marche-en-Famenne écrit à *la Chronique* que cette paisible petite localité est sous le coup d'une vive émotion. Un honorable ecclésiastique, le vicaire de l'endroit, est l'objet de mille persécutions, qui semblent l'œuvre de mécréants appartenant à l'autre monde. La nuit, des mains invisibles le tirent hors de son lit, renversent ses meubles, brisent sa vaisselle.

En vain a-t-il émigré chez un sien ami : ses fantastiques persécuteurs l'y ont suivi. La gendarmerie n'a pu que constater les faits sans en découvrir la cause. *(La Meuse.)*

Nota. — Dans *la Meuse* du 14 janvier, un correspondant revient longuement sur ces manifestations spirites affirmées, paraît-il, par deux autres prêtres. Nous citons la fin de son article :

« Un abbé courageux coucha dans la chambre même de son collègue; il s'en sauva terrifié; un autre voulut recommencer l'expérience, elle faillit lui coûter cher.

» Un matin, comme le vicaire s'habillait dans la sacristie pour dire sa messe de 5 heures, les dévotes entendirent soudain un bruit terrible. On accourut et on vit le pauvre homme gisant sur le sol, une énorme armoire sur lui, le mobilier brisé, les surplis, les chasubles et les étoles à terre, lacérés et piétinés.

» Inutile de vous dire la terreur de la population marchoise; on ne sait à quel saint s'adresser pour faire cesser cette étrange affaire.

» Est-ce sérieux? me direz-vous. Mais très sérieux; mille personnes vous affirmeront la réalité matérielle des faits. Quant à la cause, quelle est-elle? C'est le diable, disent certains; c'est un simple cas de somnambulisme, disent les autres. Qui a raison? »

Il est à remarquer que les journaux cléricaux n'ont soufflé mot jusqu'ici de cette histoire dans laquelle sont intéressés directement trois oints du Seigneur. Ce serait pourtant le moment ou jamais de prouver l'efficacité des exorcismes, de l'eau bénite, etc.

* * *

M. Emile de Laveleye, l'éminent professeur de notre université, le publiciste polyglotte dont la réputation s'étend au loin, a succombé après une courte maladie. La ville de Liége lui a fait de glorieuses funérailles. M. de Laveleye a favorisé par ses écrits l'évolution religieuse et sociale qui se prépare, il ne s'est pas occupé spécialement de spiritisme mais il était sympathique à nos doctrines dont il a constaté ici même la haute portée morale. Que la mémoire de cet homme de bien soit bénie.

Prochainement nous donnerons un extrait de son dernier grand ouvrage, *le Gouvernement dans la Démocratie*.

* * *

Sequah. — Séance gaie hier soir au Casino Grétry, pendant laquelle Sequah a présenté une vingtaine des malades qu'il avait « frottés »

pendant son séjour à Liége. La plupart de ces malheureux, sachant qu'ils voyaient Sequah pour la dernière fois, — il quittera Liége demain ou lundi, — s'étaient cru obligés de lui témoigner *coram populo* leur vive reconnaissance. La plupart sont arrivés avec des bouquets, des corbeilles de fleurs artificielles, agrémentés d'Adresses, de speechs, de discours écrits dans un style amphigourique qui a suscité l'hilarité du public lettré et des ovations sans fin des galeries.

Un des ex-malades un monsieur revêtu d'une superbe pelisse, vient ensuite lui passer au cou un cordon retenant une large médaille en argent. Sequah, qui ne comprenait pas un traitre mot de ce qu'on lui débitait, souriait, saluait, remerciait, se laissait embrasser, tandis que d'énergiques *Brabançonnes* accompagnaient chacune de ces démonstrations. C'étaient des scènes inénarrables, inoubliables.

Quand ils eurent tous remercié Sequah et conté au public le récit de longues souffrances endurées avec résignation jusqu'au jour où Sequah leur est apparu comme un sauveur, dont le nom béni, disent-ils, sera toujours sur leurs lèvres et sur celles de leur famille, cette exhibition hilarante se termina par un cancan et une chanson de circonstance, reprise en chœur par les malades.

Dans le concert, Mme Sequah a recueilli une ample moisson de bravos.

Sequah lui-même parut dans le concert et chantonna une chanson anglaise. Un membre du Bureau de bienfaisance en profita pour lui offrir une médaille en vermeil, portant au revers : « Les pauvres de Liége. A M. Sequah. »

(*La Meuse* du 23 janvier.)

* * *

La compagnie Sequah. — S'il faut en croire une correspondance publiée par le *Journal de Liége* du 8 janvier, le chef de la maison Sequah serait un dentiste Yankee, nommé W. Cox, qui exercerait en ce moment son industrie aux Indes ; il prétend guérir, au moyen de ses remèdes, les rhumatismes, le choléra et d'autres maladies, fait des recettes fabuleuses avec les indigènes mais a tous les médecins du pays contre lui. Ce dernier renseignement n'a pas lieu de nous étonner beaucoup, puisque nous voyons le même fait se produire ici. Le Sequah liégeois, que nous avons appelé le n° 2, — le n° 1 étant en ce moment à Nice pour se refaire la santé, et il y a un autre Sequah n° 3 à Gand — a été assigné à comparaître le 23 janvier devant le tribunal correctionnel de notre ville ; il est accusé ainsi que son médecin et son pharmacien, d'avoir exercé l'art de guérir sans être entièrement dans les conditions exigées par la loi, une véritable querelle d'allemand que leur a suscitée la commission médicale provinciale. Les débats ont eu lieu en présence d'une foule immense et comme on en voit rarement au Palais.

Ce qu'il s'agissait de savoir avant tout et ce qui intéressait le public, c'était si réellement des cures merveilleuses ont été obtenues avec le remède Sequah; ce point n'a pas été touché par le tribunal. On y a constaté que l'huile indienne est un remède secret dont on ne connait pas exactement la composition, il y entre de l'huile de foie de morue et de la térébenthine, l'analyse figure du reste sur chaque flacon ; les prévenus ne sont que les employés d'une puissante compagnie anglaise, Sequah (limited) au capital de 7,500,00 francs dont le siége est à Londres et qui rapporte de plantureux dividendes à ses actionnaires. Le tribunal prononcera son jugement à quinzaine.

Après la séance la foule a ramené le guérisseur à l'Hôtel en lui faisant de bruyantes ovations ; le soir, après sa dernière représentation on lui a donné une sérénade. En ce moment il doit être à Verviers.

On a reproché à Sequah, dit *la Meuse*, au tribunal, de ne pas masser selon les règles de la science, les personnes qui ont assisté à sa manière de faire nous font observer que ce n'est pas un masseur, mais un frictionneur. Quand à l'huile dont il se sert, il est probable qu'elle n'est pas plus un mystère que les huiles et les pommades dont se servent les masseurs de tout pays quand ils opèrent. Chacun a son corps gras de prédilection. Nous avons vu masser et frictionner à Liége avec *la Hippacea*, une pommade indienne, et à Vichy avec une sorte d'huile de pin très odorante. Ça faisait du bien également. Mystère et frictions !

* * *

Le professeur H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, rouvrira son cours pratique de magnétisme appliqué au traitement des maladies, le jeudi 25 février, à l'*Institut magnétique*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Denier de la propagande

M. F. Lannoy	fr.	5.00
M. Becker Noël	»	2.00
M. Boussac.	»	1.00
M. D. L.	»	5.00
M. Haasser.	»	5.00

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 16 — Liége, 15 Février 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager, à Liége.**

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

La démocratie dans ses rapports avec le sentiment religieux.

(Extrait du *Gouvernement dans la Démocratie*, par Emile de Laveleye.)

Plus les institutions d'un peuple deviennent démocratiques, plus il est nécessaire qu'elles aient pour base un sentiment religieux, sincère, profond et éclairé.

Ce n'est qu'à cette condition qu'elles s'affermiront et dureront.

Le ressort habituel des actions de l'homme, l'égoïsme, le pousse à poursuivre son bien-être et son plaisir, sans tenir compte de la justice et des droits d'autrui. Pour qu'il remplisse ses devoirs envers autrui et envers la patrie, il faut qu'il dompte ses passions et au besoin se sacrifie. Il ne le fera que s'il reconnaît une loi morale qui l'y oblige et s'il y a en lui un mobile qui le détermine à y conformer ses actes. D'où peuvent lui venir cette connaissance et ce mobile ?

Dans les sociétés primitives, certaines coutumes s'établissent dictées en partie par les nécessités. Les hommes s'y soumettent passivement comme à un instinct naturel. C'est là le frein et la règle souvent méconnus, il est vrai, qui, toutefois, maintiennent un certain ordre aux époques de barbarie.

Dans les temps de foi, l'enseignement religieux donne cette règle des actions ; il l'imprime profondément dans les cœurs et ainsi, quand ils ne sont pas sous l'influence de passions trop violentes, les hommes obéissent à ces prescriptions.

Mais dans nos démocraties modernes, les coutumes ont perdu leur empire ; la foi est chancelante et est effacée en bien des âmes ; l'autorité n'a plus de prestige. L'homme est libre et dégagé des lisières qui le retenaient dans la ligne droite. La notion du devoir doit donc tenir lieu des entraves et des contraintes qui ont disparu. Plus la liberté est complète, plus le sentiment moral doit être actif, afin que le citoyen fasse spontanément ce qu'il faisait autrefois forcément.

Mais qui lui fera connaître la loi morale, qui surtout mettra en lui le ressort qui en assure le respect ? On ne dit plus comme au dix-huitième siècle, que l'homme est naturellement bon et que, sans les mauvaises lois, la société serait parfaite. Au contraire, on le dépeint comme une espèce particulière de quadrumane, plus féroce, plus dévoré de luxure que les autres. Seulement on croit que la science et la morale sans religion suffisent à assurer la bonne conduite de ces bêtes déchaînées, parce que leur intérêt, dit-on, les y pousse.

Quelle illusion !

Avec l'idée religieuse, la morale même disparaît : elle n'a plus de fondement et à coup sûr plus de prise sur les âmes. La science, réduite à l'observation matérielle, ne peut connaître que ce qui est, non ce qui doit être. S'il n'existe pas, en dehors du réel tangible, un idéal de justice et de bien, comment puis-je être tenu de m'y conformer ? Si l'homme n'est autre chose qu'un peu de matière constituée d'une façon particulière, on ne conçoit pas que cet assemblage de molécules de carbone, d'azote, d'oxygène, puisse avoir des devoirs à remplir. Quel est le devoir du lion, du mollusque ou de l'algue, de la pierre qui tombe

ou du vent qui souffle? Jamais le matérialisme ne pourra fournir une base à la loi morale. Je comprends la morale indépendante de tel ou tel culte, mais non indépendante de la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme. Sans ces deux idées, il n'y a plus aucun motif raisonnable pour ne pas poursuivre mon bien-être et mon plaisir, même aux dépens d'autrui. Sans hésiter je sacrifierai les autres, si j'y trouve mon profit ; mais me sacrifier aux autres, pourquoi et dans quel but ?

Si tout finit avec cette existence, quelle raison valable me donnerez-vous pour que je m'expose à la perdre, au service de mes semblables ou de la patrie ? Que me donnerez-vous en échange ? L'estime, la gloire, la reconnaissance de la postérité, tout cela m'importe peu, puisque je n'en saurai rien. Ces idées peuvent entraîner des hommes formés par des religions ou des philosophies spiritualistes, qui malgré tout, sont encore attachés aux choses de l'esprit ; mais parlez-en à un matérialiste logique et pratique, il haussera les épaules et, à son point de vue, il n'aura pas tort.

L'athée qui raisonne juste n'exposera sa vie ni pour défendre son pays, ni pour sauver son semblable, car si tout meurt avec le corps, pourquoi sacrifierait-il ce par quoi il jouit de tout le reste. Le dévouement, en ce cas, est une sottise et le sacrifice une duperie.

La négation de la spiritualité de l'âme déracine les motifs raisonnables d'être juste et honnête. Si je puis m'enrichir en échappant au Code pénal, pourquoi ne le ferais-je pas ? L'éclat des millions fait tout pardonner ! Je ne vois aucune bonne raison de m'abstenir d'une indélicatesse, d'un abus de confiance, d'un vol même, s'il doit être à la fois impuni et profitable.

Le devoir sans Dieu et sans vie future est un très beau mot, mais il est vide de sens. L'homme, comme tous les êtres organisés, même la plante, poursuit son bien. L'amour du moi est le principe de conservation des espèces ; sans cet instinct, qui domine tous les autres, elles périraient. Espérer que l'homme, pour faire son devoir, renoncera au plus léger agrément sans intérêt et même contrairement à son intérêt, c'est une illusion naïve. Dans l'homme, il y a toujours la bête avec tous les appétits de l'animalité ; pour qu'il les dompte, il faut qu'une religion ou une philosophie spiritualiste l'arrache aux sens et lui donne l'intérêt spirituel comme mobile de ses actions. L'homme cherche son bonheur, comme la pierre tombe, par une loi de nature ; il est donc inutile de lui prêcher le devoir complètement désintéressé. Ce qui est possible, c'est par la foi, d'ouvrir des perspectives éternelles, qui font que l'on considère avec mépris tous les biens terrestres et que l'on y sacrifie avec joie tout, même la vie.

La destruction de l'idée religieuse donnerait aux revendications des classes inférieures une âpreté sans merci. Ils sont bien inspirés, les chefs du communisme révolutionnaire qui, en tête de leur manifeste de guerre contre la société, inscrivent la négation de la Divinité. Plus vous jetterez l'homme dans les sens, en lui enlevant tout espoir de compensation céleste, moins patiemment il supportera les inégalités sociales, qui le privent de sa part de bien-être dans ce monde qui pour lui est le seul réel. S'il voit qu'il ne peut l'obtenir, il sera pris contre les institutions dont il se croit la victime d'une haine diabolique et d'une fureur de destruction effroyable. C'est sous l'empire de ce sentiment que la Commune a mis le feu aux monuments de Paris, qui étaient les symboles des pouvoirs établis. Maxime Du Camp, en finissant son remarquable livre sur Paris et ses organes, se sent pris d'une grande tristesse à l'idée que cette ville splendide, cette merveille de la civilisation, qu'il vient de décrire dans tous ses détails, deviendra un jour la proie des flammes. Il est certain que c'est l'athéisme qui allumera la torche, avec laquelle le communisme révolutionnaire voudra tout anéantir, le jour où, vaincu, il ne croira plus pouvoir réaliser ses rêves de rénovation sociale.

Quand tout est ébranlé à la fois, les institutions et les traditions, quand, sous l'empire de la démocratie, l'ordre social se transforme chaque jour et que les dépositaires du pouvoir changent sans cesse, les hommes ne se sentent plus contenus ni par le respect de l'autorité politique, ni par celui de l'autorité religieuse et alors les chances de désordre augmentent.

L'absence de toute contrainte déchaîne les uns, épouvante les autres. Les travailleurs, n'espérant plus en un autre monde et ne cherchant plus le bonheur qu'en celui-ci, veulent à tout prix et même par la violence établir un ordre meilleur qu'ils sont encore incapables d'organiser et de faire marcher. Tous ceux qui ont à perdre appelleront un maître, et, même les révoltés, désespérés de ne pouvoir réaliser leur idéal, l'accepteront, croyant qu'il le leur assurera.

En tout cas, morale indépendante, morale agnostique ou morale religieuse, il faut qu'elle soit enseignée au peuple. Qui s'en chargera ? Jusqu'à présent, en tout pays, c'est le ministre du culte qui l'a fait. Dorénavant seront-ce les philosophes ? Evidemment non. Si donc l'enseignement de la morale est nécessaire comme fondement à la pratique de la liberté, l'enseignement d'une religion ne l'est pas moins à celle de la morale.

Réponse à un article bibliographique signé F. Ch. Barlet, publié dans le journal " l'Initiation „ du 15 décembre 1891.

(Suite et fin).

Cette analyse des origines de l'être (que nous donnons dans leurs principes fondamentaux,) analyse que le critique trouve si prolixe, nous paraît au contraire bien écourtée encore, et nous regrettons de n'avoir pu lui donner une plus vaste étendue. Le lecteur intelligent qui veut bien nous suivre sans idée hostile ou préconçue, ne se plaint pas de la confusion que nous reproche notre contradicteur qui ne sait pas ou ne veut pas se servir du fil d'Ariane avec lequel, sachant se conduire, on lève facilement toutes les difficultés, surtout quand elles sont plus apparentes que réelles. C'est du moins ce que nous disent tous ceux qui nous lisent avec un esprit bienveillant et sincère, nous félicitant au contraire de la grande clarté de nos démonstrations. Mais pour cela ils s'aident de la série qui classe mathématiquement chaque terme étudié à sa véritable place.

C'est cet ordre sériaire que M. Barlet prétend être fautif, ne s'apercevant pas que c'est précisément celui de l'occultisme qui ne repose sur aucune base rationnelle.

Dans notre *ternaire* nous avons à la base le terme *passif*, à la suite de celui-ci le terme *actif* et au sommet le terme *régulateur*. Or, ces trois termes n'ont pas été choisis d'une manière arbitraire, car tous trois réunis représentent *l'être et la nature* dans leur intégralité tels que nous les avons définis. En effet, le terme *passif* correspond au *corps* et à la *substance*, le terme *actif* correspond à *l'âme et à la vie*, le terme *régulateur* correspond à la *divité* et à la *loi*. Dans toutes nos séries, ces trois termes sont représentés, et de plus, tandis que la loi *d'analogie* est le guide intelligent des assemblages des termes, la loi de *solidarité*, ou des *rapports réciproques*, vient contrôler la justesse et la régularité du classement.

Dans l'Occultisme, le ternaire se compose du *passif* à la base, de *l'actif* au sommet, et du *neutre*, comme terme *intermédaire*. Nous dirons d'abord que le neutre est un terme tout à fait de fantaisie, car être neutre c'est n'être ni l'un ni l'autre, *c'est n'être rien*, ou bien on dira que le neutre est l'un et l'autre, ce qui ne vaut guère mieux parce que cela est inexact.

Je cite un des ternaires de l'occultisme, celui qui exprime la famille et qui se présente ainsi :

L'homme,
l'enfant,
la femme.

L'enfant devrait être placé à la base de ce ternaire, parce qu'il exprime le principe essentiel passif. Quoi de plus passif en effet, que l'enfant, qui, surtout dans le bas âge, n'agit que sous l'impulsion et la direction des parents !

La femme, que vous faites passive, est au contraire l'élément éminemment actif dans la famille, quand elle n'est point ployée sous le joug despotique de l'homme. N'est-ce pas elle qui est le centre des puissantes attractions, le véritable moteur des grands entraînements, des grandes passions qu'elle ressent souvent avec d'indomptables énergies, surtout quand elle est mère ; et cela parce qu'elle représente le sublime principe *d'amour* qui, lui-même, est le *moteur de la vie universelle*. Quand la femme manque dans la famille, tout y est triste et glacé, parce qu'il y manque sa douce gaité, son charmant sourire et son *entrain* irrésistible. Elle ne peut donc représenter dans la série familiale l'élément passif.

L'homme n'est pas doué d'une activité débordante comme la femme, car sa dominante, qui est la réflexion, fait de lui le conseiller de celle-ci et le guide de l'enfant ; aussi ce qui le caractérise c'est le principe *régulateur*, qui lui donne force de loi dans la famille.

Mais dans chaque terme sériaire, à côté du principe en titre, les deux autres principes trouvent aussi leur place, mais en sous-ordre et en certaines proportions. Voilà pourquoi l'homme qui prédomine par le principe régulateur, n'en possède pas moins une très grande activité animique, quoique moindre que chez la femme. Mais cette activité de l'âme est très effacée chez l'enfant qui n'est réellement actif que par le corps. De même la femme a le principe régulateur, mais moins développé que celui de l'homme, et chez l'enfant ce principe n'est pour ainsi dire encore qu'à l'état rudimentaire. Enfin, le principe *passif* qui est en dominante chez l'enfant, se manifeste aussi chez la femme et même chez l'homme d'une manière graduellement diminutive.

Les occultistes ne connaissent pas ces lois de combinaisons sériaires, c'est pourquoi leur principe ternaire est entièrement discordant.

Maintenant passons à la dualité ou au binaire. Ce mode sériaire a pour base fondamentale le *couple sexuel*, et comme les deux membres de ce couple sont nécessairement complémentaires l'un de l'autre, il en est de même de toutes les autres dualités, qui sont calquées sur ce modèle. C'est pourquoi toutes nos dualités, reposant sur ce principe, sont exactes, tandis que celles de l'occultisme ne le sont qu'autant que le hasard les favorise.

Ainsi, l'opinion du critique est erronée quand il constate notre dualité représentée par l'*Etre principal* et par les *êtres rudimentaires*, lesquels forment réellement un *couple complémentaire*, parce qu'ils ne peuvent subsister l'un sans l'autre, pas plus que l'unité ne peut être constituée indépendamment des parties qui la composent.

Quant au système *septénaire*, il ne se rencontre que très exceptionnellement dans la nature, et il ne peut donner les générations sériaires qui, seules, appartiennent au système ternaire. Et cependant, c'est sur le septénaire, ce *type irrationnel de série*, que l'occultisme établit les bases fondamentales de l'être humain qui, pour lui, est le summum des formes d'existence, ne voyant point au delà.

D'après ces considérations, l'occultisme ne possédant aucun des principes réels constitutifs de la loi sériaire, pèche entièrement par la base, et ne peut prétendre représenter une science normale.

M. Barlet nous conteste le sous-titre de *synthèse*, que nous avons donné au *fractionnement de l'infini (synthèse de l'être)* et qui appartient aussi au deuxième volume de l'*Omnithéïsme*, les *Harmonies Universelles*, exprimant la *synthèse de la nature*, ces deux volumes représentant entre eux la synthèse intégrale. Cependant, le critique fait l'aveu que *nous avons touché à toutes les questions*, que nous avons accumulé un amas d'éléments de tous ordres, que nous avons même touché à presque toutes les doctrines, et comme tous ces éléments, formant entre eux un tout complet, ont été classés avec un ordre méthodique et précis, bien qu'il ne veuille pas le reconnaître, n'est-ce donc point une synthèse intégrale qui a été réellement construite ? Mais nier ne suffit point pour contredire la vérité, bien que cela se fasse chaque instant.

On nous reproche d'avoir omis dans nos tableaux sériaires *l'involution* ; mais nous ne reconnaissons nullement l'existence de ce faux principe. pas plus que celui de la *chute originelle*, cette vieille légende des temps antiques, que la raison repousse aujourd'hui.

L'involution est contraire à la loi de progrès qui ne marche jamais d'une manière rétrograde dans son vaste ensemble. Si on a vu sur cette terre des sociétés s'effondrer les unes sur les autres, celles-ci ont légué les progrès qu'elles avaient accomplis à des sociétés nouvelles qui ont poursuivi ou poursuivront également une marche ascendante suivant l'ordre des destinées. De même, si l'individu est sujet à recul, c'est d'une manière intermittente et temporaire ; car celui qui, par le travail, a créé dans son âme des facultés et des qualités lui composant un avoir animique déterminé, ne peut en être dépouillé jamais, parce que la loi divine manquerait d'équité envers lui. Du reste, l'analogie va confirmer ce que nous avançons.

La maladie corporelle, si intense parfois qu'elle conduit celui qui la subit jusqu'au bord de la tombe, cette maladie une fois guérie, la santé se retrouve tout entière, et l'organisme est rentré en pleine possession de lui-même comme auparavant, rien n'ayant été enlevé au corps. La loi est la même pour l'âme, car l'âme déchue est une âme malade; mais quand celle-ci est revenue à la guérison, elle se retrouve ce qu'elle était avant sa maladie. Autrement Dieu serait injuste; même envers le plus grand coupable, du moment où celui-ci a effacé la faute par le repentir qui l'a purifié, car il le dépouillerait alors de son propre bien, jadis légitimement acquis. Et puisque l'être après la chute temporaire se relève toujours sous l'étreinte de la loi de souffrance qui le force à la réhabilitation, il n'y a pas d'*involution* le faisant descendre forcément dans le malheur qu'il ne mérite plus lorsqu'il s'est réhabilité.

Pour nous résumer nous disons :

1° que M. Barlet n'a pu établir aucune contradiction de l'auteur avec lui-même.

2° qu'il est resté muet dans la critique scientifique, s'étant contenté de poser les questions sans les résoudre et n'ayant pu découvrir aucune allégation contradictoire.

3° qu'il a échoué dans sa critique métaphysique, ayant adopté, sans y prendre garde, et malgré lui peut-être, les principes émis par l'auteur sur la constitution de l'âme humaine et qui renversent les siens de fond en comble.

L'œuvre de destruction systématique à laquelle s'est livré M. Barlet contre l'Omnithéisme, avec des sentiments si évidemment hostiles, nous porte à croire qu'il la continuera sur chacun des cinq autres volumes devant faire suite au Fractionnement de l'Infini (et dont le deuxième a paru), à moins que, découragé par l'insuccès, il ne veuille céder sa plume à un autre plus compétent. Mais lui, et ses collègues peuvent, si bon leur semble, renouveler à perpétuité dans leur *Bulletin trimestriel* la note si flatteuse par laquelle ils désignent nos deux abrégés, et même y faire figurer tous nos autres volumes au fur et à mesure qu'ils auront paru, avec cette même légende : PANACHÉ D'ERREURS SCIENTIFIQUES. Plus d'un lecteur de ce Bulletin en sourira, s'il a pris connaissance dans l'*Initiation* de l'article critique signé Barlet, ou s'il a lu la réponse que nous faisons aujourd'hui à cet article ; et il arrive quelquefois que le sourire est le plus sévère des blâmes...

Souvent déjà nous avons reçu la flèche du

Parthe ; *l'Omniteïsme*, paraît-il, est gênant pour beaucoup d'esprits, et on tente bien des efforts pour le faire périr dans son germe avant qu'il soit entièrement éclos. Mais toutes ces tentatives sont impuissantes à nous émouvoir, parce que nous savons que la vérité est une force invincible contre laquelle viennent se briser les dents les plus acérées, et que tôt ou tard elle triomphe de ceux qui la persécutent.

Cependant, si nous pardonnons à nos adversaires visibles ou invisibles, ce n'est pas sans un sentiment de peine profonde que nous voyons tant d'acrimonie dépensée autour de nous en échange de nos efforts pour éclairer et améliorer les âmes. Mais si quelques-uns nous sont hostiles ouvertement, si d'autres essaient vainement de nous frapper dans l'ombre, par contre, combien de cœurs généreux, combien de grandes et belles intelligences viennent à nous chaque jour, nous pourrions dire de tous les points du globe, pour nous seconder dans la tâche que nous avons entreprise. Et fort de cet appui, nous ne craignons pas la haine, même la plus invétérée pour notre doctrine, parce que la haine c'est la faiblesse, tandis qu'il n'y a de puissance réelle que dans la loyauté, que dans l'amour du bien, du juste et du vrai que nous essayons de répandre et de pratiquer nous-même.

ARTHUR D'ANGLEMONT.

Deuxième réponse au journal "l'Initiation„ sur un article bibliographique

(*Numéro de Janvier 1892)*

Un premier article bibliographique a paru dans le journal *l'Initiation* de décembre 1891, signé Ch. Barlet, attaquant violemment deux de mes ouvrages sur l'Omnithéisme: *Dieu et l'Etre Universel* et *le Fractionnement de lInfini*. Nous avons publié notre réponse à cet article dans plusieurs journaux qui nous ont donné l'hospitalité de leurs colonnes en même temps que nous l'avons adressée à M. Barlet et aux rédacteurs de *l'Initiation* les ayant laissés libres de nous répondre sans en avoir manifesté le moindre désir.

M. Barlet n'a pas eu assez d'héroïsme pour faire insérer nos pages dans son journal, car c'eût été avouer bien humblement que, sa critique étant tombée dans le vide, il avait échoué sur tous les points. Nous avons constaté, en effet, qu'aucune des contradictions imputées à l'auteur n'avait été signalée, et que le critique, au contraire, s'était mis en contradiction avec lui-même. Tout aussi peu heureux dans son fougueux réquisitoire lancé contre nous, c'est en vain qu'il nous a accusé de nombreuses erreurs scientifiques dont il n'a su donner la preuve d'aucune.

Ayant été attaqué sur les principes fondamentaux de la !oi sériaire dont nous avons établi les formules rigoureusement scientifiques, il nous a été facile de démontrer que l'occultisme, qui lui aussi se sert de la série à sa manière, reposait sur des bases entièrement erronées et tout à fait fantaisistes, qui ne pouvaient que fausser tous ses classements. Dès lors, tout étant à refaire dans cette science, prétendue telle, elle ne pouvait se targuer d'enseigner les notions du vrai.

Voilà, en quelques mots, ce que nous avons exposé dans notre réponse, et tous ceux qui la liront en en comparant le texte avec celui de l'article écrit par notre contradicteur, seront convaincus que nous avons scrupuleusement respecté la vérité.

Eh bien non ! Il paraît que toutes les preuves très circonstanciées que nous avons données contre les allégations inexactes de M. Barlet, sont devenues notre propre condamnation et doivent servir au contraire à son apothéose. Mais comment s'en étonner : ne serait-ce pas là un des miracles de la magie ?

Lisez *l'Initiation* de janvier 1892, et vous y verrez textuellement : « *L'Initiation*, implacable dans sa ligne de conduite, a « exécuté » un système enfantin présenté comme une synthèse merveilleuse. » C'est donc l'*Omnithéisme*, et non l'Occultisme, qui a été réduit au silence ! Quels seront ceux qui le croiront quand ils auront sous les yeux les preuves du contraire. Mais à cela comment répondre, si ce n'est par une pitié profonde pour de tels égarements de la conscience.

Dans ce second article de dépréciation systématique de notre œuvre, on a essayé de combler en partie le vide si complet de la critique antérieure qui avait été faite sur nos prétendues *erreurs anatomiques*.

Un anatomiste, très éminent sans doute, — et qui sait si ce n'est M. Encausse lui-même, tout récemment sorti des bancs de l'Ecole de Médecine, s'il n'y séjourne encore — nous dit textuellement et très poliment: « Quand un auteur s'est permis ENTR'AUTRES ERREURS SCIENTIFIQUES, de localiser une faculté dans le *trou de Monro*, une autre dans le *trou borgne*, une autre dans le *corps calleux*, (simple organe de communication à fibres blanches), il devrait avoir la pudeur de rester coi. »

Il paraît que M. l'anatomiste auquel j'ai l'honneur de répondre, ignore ce que sont les *facultés pensantes*, ce que sont les origines des fonctions que celles-ci accomplissent, et ce que peuvent et doivent être les organes qui servent à les faire mouvoir.

Assurément, nous ne sommes pas de ceux qui

admettent que les facultés pensantes sont formées de toutes pièces par les cellules cérébrales, ou par des secrétions de liquides pensants, ce qui serait plus merveilleux encore. Nous avons démontré dans nos ouvrages, et même dans notre réponse à M. Barlet, que toutes ces facultés étaient représentées par des fluides constamment vibrants, porteurs des propriétés qui les distinguent dans leur type d'espèce. Si la science actuelle n'en est point encore arrivée là, cela nous importe peu, et nous n'avons nul souci de nous trouver en contradiction avec elle, parce que bientôt elle reconnaîtra que nous avons découvert la vérité.

Ceci établi, il est facile de comprendre que la faculté pensante commande à la fonction, en exerçant celle-ci au moyen du fluide qui la constitue elle-même. Ainsi la fonction est toujours tributaire de la faculté. Quant à l'organe de cette faculté, il doit être construit ou disposé de telle sorte qu'il puisse obéir à la fonction qui le fait mouvoir.

On nous dit que le *corps calleux* est un simple organe de communication, sous ce prétexte futile qu'il est formé de substance blanche, faisant entendre que, pour ce motif, il ne peut être le siège d'aucune faculté pensante. Or, d'après ce que nous venons d'exposer sur la constitution fluidique de chaque faculté, qui occupe l'organe matériel au moyen duquel elle s'exerce, il importe très peu que cette substance matérielle cérébrale soit grise ou blanche, comme il est indifférent qu'un flageolet, par exemple, soit en bois de buis ou en bois d'ébène pour qu'il rende des sons. En conséquence, le corps calleux, indépendamment de la couleur grise ou blanche de sa substance, n'en sera pas moins un organe de faculté pensante.

Nous connaissons ce fameux *veto*, insuffisamment motivé, qui refuse d'une manière absolue certaines propriétés de la *substance grise* à la *substance blanche*. Mais combien souvent les vivisecteurs commettent de graves erreurs, de très bonne foi sans doute, tandis que d'autres observateurs, plus profonds ou mieux favorisés par les circonstances, viennent renverser les systèmes qui ont paru le plus solidement établis.

D'autre part, nous avons exposé que le *trou de Monro* était l'organe de l'*ouïe intime de l'âme*, vibrant dans l'action des courants fluidiques venus de l'extérieur pour plonger dans cet orifice. Ce qui explique le fonctionnement de cet organe, tel que nous le représentons ici, c'est qu'un sujet hypnotisé entend distinctement la *voix mentale* de l'hypnotiseur, qui est silencieuse cependant, tandis que l'organe de l'ouïe proprement dit n'aura recueilli aucun son.

Le trou de *Monro* est aussi l'organe d'audition silencieuse que nous venons de faire connaître ; et nous pourrions donner une explication analogue pour justifier la faculté pensante, également localisée fluidiquement, et fonctionnant dans le *trou borgne*.

Nier cette démonstration, ce serait nier également qu'un instrument à vent, qui est percé de trous pour marquer les diverses notes de la gamme, représente en chacun de ces orifices, comme un organe particulier, ce qui est incontestable. Ici, le souffle de l'exécutant est la faculté fonctionnante faisant jouer l'organe qui rend un son particulier suivant la situation qu'il occupe sur le corps de l'instrument. La loi donc est la même ici que pour la faculté pensante.

C'est surtout ce que nous voulions démontrer à notre contradicteur anatomiste (qui semble ne posséder aucune notion de *l'anatomie transcendante*, bien inconnue de l'occultisme), pour lui enseigner que lorsqu'on veut faire une critique valable, il faut avoir en soi l'esprit d'observation, et savoir mûrement réfléchir, avant de parler ou d'écrire, sous peine de tomber souvent dans les plus regrettables erreurs.

Pour finir, nous déclarons que nous ne répondrons plus désormais aux critiques inconséquentes et sans portée qui nous sont faites par les rédacteurs de l'*Initiation*, considérant ceux qui nous les adressent comme trop peu sérieux pour attirer notre attention.

A. D'ANGLEMONT.

Le spiritisme et la presse

Les expériences du professeur Lombroso, de Turin, dans le domaine des phénomènes spirites, avec le médium Eusapia Palladino de Naples sont vivement commentées en ce moment dans le monde savant de Berlin à en juger par une correspondance particulière insérée dans *la Gazette* du 2 février. Nous devons nous borner à citer la fin de l'article intitulé : *Une nouvelle découverte*. Nos lecteurs se rendront suffisamment compte par là de la position que prend M. Cesare Lombroso en présence de ces phénomènes indéniables pour lui et qu'il regrette d'avoir niés si longtemps. Ils se convaincront en même temps que les explications du savant italien, spirituellement réfutées d'ailleurs par le correspondant berlinois, sont impuissantes à rendre compte de tous les phénomènes :

Et alors arrive la nouvelle science destinée à remplacer celle d'Allan-Kardec.

« C'est la force psychique d'Eusapia qui se tra-

duit en force effective et qui va chercher ces tables, ces sonnettes, ces rideaux et les met en mouvement. C'est le fluide actif des nerfs qui fait qu'une main invisible caressait le menton du professeur Vinzioli (oh !), qu'une bouche lui donnait des baisers (!), qui dirigeait les doigts mystérieux glissant sur nos corps.

« Les âmes vulgaires ne songent qu'aux tromperies et se dispensent ainsi de réfléchir. Mais tout soupçon a disparu pour les psychiâtres ! »

C'est extrêmement intéressant !

On veut supprimer le spiritisme pour l'absorber dans la psychiâtrie, espérant ainsi gagner à la croyance aux phénomènes des tables tournantes ceux qui n'admettent pas le surnaturel. On leur explique comment les choses peuvent se passer par une simple transmutation ou transposition des forces vitales de l'homme.

Ah ! la découverte est piquante. Elle fera son chemin. La théorie de l'effectivité des forces psychiques va mettre entre les mains des psychiâtres un instrument dont nous allons les voir jouer magistralement :

— Avez-vous de la force psychique effective ? Voyons !

Pourvu que M. Lombroso ne tombe pas un jour sur un médium ventriloque. Il faudrait alors qu'il se convertît de nouveau, car il entendrait parler les esprits et qui parle existe.

Et cette Eusapia qui est restée sans rire quand le paquet de rideaux est venu donner en plein sur la tête de Lombroso ! En voilà une qui sait garder son sérieux ; mais on a ri pour elle à Berlin.

* * *

Du correspondant londonien de *la Meuse*, du 29 janvier :

« La localité de Ballybrieken (Irlande) est en révolution à la suite de manifestations spirites qui ont fait fuir la majeure partie de la population. Un constable retraité demeurait dans la localité avec sa famille ; il était occupé comme gardien d'une ferme dont le tenancier a été expulsé. Il y a trois semaines, il se plaignit au poste de police que son sommeil avait été troublé par des bruits surnaturels. On lui envoya une escouade de constables. Ceux-ci s'établirent en sentinelles autour de la maison, tandis que des camarades y entrèrent avec le maître du logis. Les mêmes manifestations se renouvelèrent, on entendit des voix, les meubles dansèrent une sarabande de circonstance et les courageux constables, plus morts que vifs, ne découvrirent rien.

» Le locataire déménagea et vint se loger près de la ville : il fut tranquille pendant quinze jours; puis, samedi dernier, les revenants le retrouvèrent, car le sabbat recommença et les voisins terrifiés s'enfuirent à leur tour.

» La police a établi un cordon rigoureux d'observation autour des maisons hantées ; le curé est venu exorciser le *grimancien*, mais rien n'y a fait et pendant les deux nuits suivantes, le tapage des esprits infernaux a recommencé sans que les policiers puissent en découvrir la cause. »

Nécrologie

Dimanche 17 janvier avait lieu à Seraing l'enterrement d'un de nos frères en croyance, M. Benoît De Vliegher, qu'une maladie bien pénible a enlevé à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis.

Un cortège d'au moins 1500 personnes, précédé de la section musicale et du drapeau de l'*Union Spirite* de Seraing, a conduit la dépouille mortelle de notre ami au champ du repos. Ces funérailles simples et dignes, comme savent si bien les organiser nos frères de Seraing, ont été comme d'habitude, faites avec cet esprit de recueillement dont l'effet utile est aujourd'hui bien constaté parmi la population intelligente de notre industrieuse contrée.

La prière d'usage qui se trouve dans l'*Evangile* spirite a été dite à la maison mortuaire. Sur la tombe, au milieu d'une foule compacte, MM. Houart, Engel et Pirotte ont prononcé des discours spirites très instructifs donnant à l'assistance attentive un résumé de la vie mouvementée du laborieux mineur qu'une mort prématurée a ravi à la tendresse de sa jeune famille. En rendant hommage au dévoûment de ce brave travailleur qui sut prêter un concours actif et intelligent aux diverses sociétés coopératives et de secours mutuels de la région, nos amis ont aussi exprimé leur estime profonde pour ce penseur émancipé, ce philosophe de la classe ouvrière affranchi des théories dogmatiques de la religion romaine. Ils ont dit ce que furent les opinions philosophiques du défunt, puisées dans l'étude des phénomènes spirites qu'il connaissait depuis longtemps. En opposant la foi religieuse du cher disparu aux enseignements catholiques, nos frères propagandistes qui n'hésitent jamais dans leur système de diffusion spirite, ont de nouveau fait ressortir à la foule assemblée l'importance morale et scientifique de notre doctrine philosophique destinée à régénérer l'humanité.

Nous nous joignons à eux pour exprimer à la famille De Vliegher nos meilleures sympathies. A l'homme de bien dont les salutaires exemples porteront des fruits bienfaisants, nos bons souvenirs !

* * *

Nous avons parlé assez longuement l'année passée du dernier ouvrage de M. Jean Fontaine, intitulé : *Comment je veux mourir*. L'auteur y exprimait sa volonté formelle d'être enterré en libre penseur, sans l'assistance du clergé. Jean Fontaine étant venu à mourir, un incident est survenu le jour de son enterrement lorsque le clergé

a fait son apparition à la maison mortuaire. « De vives protestations, dit le *Journal de Liége* du 1er février, ont été formulées par les parents de M. Fontaine et par les personnes qui avaient veillé le défunt jusqu'à son dernier soupir. Celles-ci ont eu beau affirmer que Jean Fontaine était mort fidèle à ses convictions et avait formellement refusé de recevoir le prêtre, le clergé a passé outre. »

Jean Fontaine, malgré ses opinions avancées, entretenait de bons rapports avec certains membres du clergé ; est-ce pour cette raison qu'on a voulu en faire un croyant malgré lui ? Dans tous les cas, cette violation posthume de la liberté de conscience ne portera pas bonheur au clergé, elle engagera certainement beaucoup de libres penseurs à prendre leurs précautions en écrivant et transmettant à un ami ou à une société rationaliste ou spiritualiste leur testament philosophique.

Nouvelles.

—

Affaire Sequah. — Le tribunal a statué le 6 février.

Les médecins — le premier est décédé — sont acquittés. Sequah et son pharmacien, M. Scheywaert sont condamnés à différentes amendes se montant à 574 francs. Ces peines sont conditionnelles, c'est à dire que si Sequah ne subit pas une nouvelle condamnation d'ici à deux ans, il ne paiera rien.

Comme on voit, beaucoup de bruit pour peu. Avec cela que le public n'est pas plus éclairé qu'auparavant sur l'efficacité des remèdes Sequah, en vente aujourd'hui chez plusieurs pharmaciens de Liége.

Le Sequah gantois est poursuivi à son tour. Peut-être ce nouveau procès jettera-t-il un peu plus de lumière sur ce point. A lire en attendant, dans la *Gazette* de Bruxelles du 4 février, une correspondance sur « Sequah hypnotiseur » où il y a à prendre et à laisser, selon nous.

* * *

Le curé Kneipp. — Le Sequah bavarois qui guérit les rhumatismes et un grand nombre d'autres maladies par des applications rationnelles et variées de l'eau a, d'après le *Münchener Tageblatt*, reçu à Wœrishoven des cadeaux de Noël en très grand nombre d'Angleterre, d'Amérique, de France et même de Chine. Les lettres qui accompagnent ces dons expliquent que les donateurs ont été guéris par l'application de sa méthode décrite dans son ouvrage : *Ma cure d'eau*, et que ne pouvant se rendre à Wœrishoven, ils tiennent ainsi à exprimer au curé leur reconnaissance.

* * *

La transmission de la pensée est de nouveau mise en évidence par une troupe de passage qui a débuté au théâtre de l'Alhambra de Bruxelles.

« Les Hicks, dit *l'Etoile belge*, du 5 février, se livrent à des expériences de transmission de la pensée d'autant plus attrayantes qu'elles sont très élégamment présentées.

» L'un des Hicks prie un spectateur de lui indiquer à voix basse ou par écrit, une phrase musicale quelconque. Et sur le champ Mlle Nelly la chante sans la moindre hésitation.

» Avis aux gens perspicaces qui auraient envie de découvrir le truc. »

* * *

Le Congrès des libres penseurs. — Le conseil général de la Fédération nationale des sociétés des Libres Penseurs a décidé que le Congrès annuel se tiendra à Malines, le dimanche 21 avril.

Les questions suivantes seront portées à l'ordre du jour.

Le suffrage universel et la Libre Pensée. Les religions sont-elles compatibles avec l'organisation sociale de l'avenir ? La crémation. Envoi de délégués au Congrès international de Madrid. La Libre Pensée doit-elle organiser une fête des morts ?

* * *

Le Bulletin des sommaires du 20 janvier, sous sa rubrique « sciences occultes » dit que « les incidents de *hantise* d'une maison à Paris, quartier de Montrouge, ont réveillé toute la question du spiritisme et de l'occultisme. Un journal, entr'autres, (*Eclair*. Paris. Suppl. 171) reproduit le récit sur la maison hantée de Castelnaudary que fit jadis Allan Kardec dans sa *Revue spirite*. »

* * *

La mort de M. Emile de Laveleye a produit à l'étranger, de même que chez nous, une grande impression et, de toutes parts, des témoignages de regret se sont fait entendre à la nouvelle de sa brusque disparition.

Un comité va se mettre à l'œuvre pour lui ériger un monument à Bruges, sa ville natale.

AVIS

Nos abonnés de l'étranger en retard de paiement sont informés qu'une quittance leur sera présentée dans le courant de ce mois.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 17 — Liége, 1er Mars 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Autobiographie de Joseph Armitage

(Traduite du *Médium and Daybreak* du 10 avril 1885.)

—

A la demande de nombreux amis, M. Joseph Armitage, médium, jouissant en Angleterre d'une très honorable réputation, a consenti à donner au *Médium and Daybreak* le récit des principaux évènements de sa vie, particulièrement en ce qui concerne ses expériences spirites, et nous en avons extrait les notes suivantes, que nous croyons être de nature à intéresser les lecteurs du *Messager*.

Joseph Armitage naquit le 27 mars 1843; ses parents, voués à l'agriculture dans les environs de Huddersfield, et qui n'avaient pas d'autre enfant, étaient des gens de condition fort modeste. Ayant perdu son père à l'âge de cinq ans, il vint demeurer chez sa grand-mère à Batley Carr, avec sa mère, qui faisait du calandrage pour subvenir à son entretien et à celui de son fils. Ces deux femmes s'acquittaient scrupuleusement de leurs devoirs religieux et, dès ses jeunes années, Joseph dut fréquenter les écoles de l'église anglicane le dimanche aussi bien que les autres jours. Il suivait les leçons du Révérend John King et reçut en 1850 un petit exemplaire du nouveau testament et des psaumes, ce qui était la plus belle récompense et qu'on ne décernait qu'au meilleur élève. Mais bientôt M. King ayant été remplacé, Armitage qui faisait déjà preuve d'énergie et d'indépendance, fut froissé par une mesure qu'il trouva injuste, que le nouveau ministre avait prise à son égard, et il ne fut pas possible de le déterminer à retourner dans cette école; il fréquenta dès lors une école et une chapelle méthodistes à Dewsbury.

Son premier métier fut celui d'enrouleur de bobines, après quoi il apprit à tisser. Il n'avait que 14 ans lorsqu'il perdit sa mère, restant ainsi complètement orphelin; mais il fut reçu dans la maison d'un cousin qui n'avait qu'une petite fille et qui voulut bien se charger de lui. Quoique fort bien traité par ce parent et par sa femme, il ne fut plus l'objet des gâteries d'une mère trop faible vis-à-vis d'un fils unique et ce changement lui fut très avantageux. Son nouveau protecteur était fabricant de lainages à Batley Carr, en sorte qu'il put mettre à profit son apprentissage antérieur. Il se construisit un petit métier de 12 pouces sur 9 et commença, dans ses moments perdus à s'essayer à la fabrication de morceaux d'étoffe. Son cousin l'encourageait dans ses bonnes dispositions, disant que cela pourrait lui être utile plus tard, ce qui se réalisa effectivement.

CHEZ LES MÉTHODISTES

Quoique ceux avec qui je vivais, poursuit M. Armitage, allassent à l'église anglicane, je continuais à fréquenter la chapelle et l'école de New-Connection à Dewsbury, dont je devins un membre actif. Aucun évènement notable ne se présenta jusqu'au moment où une contestation avec l'associé de mon cousin me décida à entrer dans une nouvelle voie. J'avais alors 20 ans. Mon petit métier à tisser, et les travaux qu'il m'avait permis d'exécuter, m'avaient mis à même de gagner ma vie soit par ma tête comme dessinateur, soit avec mes bras comme tisserand ; je trouvai d'abord un emploi de dessinateur avec 26 shellings de salaire par semaine, puis j'occupai deux ou trois fonctions différentes qui me

servirent de jalons pour une profession définitive.

Je me souviens d'avoir dit, vers cette époque, à un écolier qui avait quitté la congrégation de New-Connection pour se joindre aux Unitaires, qu'il irait en enfer ; c'était très sérieusement que je lui adressais cette menace, lors même que je n'avais rien à reprocher à ce camarade, si ce n'est qu'il abandonnait *la croix*, *le sang et le sauveur* pour la chapelle Unitaire. Mais il nous arriva justement alors, à moi et à quelques-uns de mes collègues de la classe supérieure, de nous voir en butte de la part de notre maître à quelques mauvais tours qui me donnèrent des doutes sur la religion et la sincérité de son christianisme.

J'avais l'habitude de prendre des notes sur les sermons que j'entendais : un de nos meilleurs ministres avait pris pour texte un dimanche matin que « *l'homme est jugé d'après les actes commis dans son corps* » et j'avais trouvé parfaitement admissible sa manière de représenter la balance de la Justice. Mais le soir le même pasteur prêchait sur ce que « *le péché ne peut pas entrer dans le royaume des cieux* » et disait que si un homme venait à mourir sans s'être repenti d'un péché, il ne pouvait pas avoir accès au ciel, quelle qu'eut été, du reste, sa vie passée. En comparant la prédiction du soir avec celle du matin, je ne voyais pas la possibilité de les mettre d'accord, la première disant qu'il était facile de gagner le ciel par de bonnes œuvres, celles-ci compensant les mauvaises, tandis que la seconde prétendait qu'un seul péché dont on ne s'était pas repenti pouvait nous envoyer pour l'éternité dans cet étang de feu et de soufre auquel je croyais alors entièrement. Devant me rencontrer le mercredi suivant dans une réunion avec ce même ministre, je résolus de lui demander l'explication du problême. Il me répondit qu'il n'aurait pas supposé que j'envisagerais le sujet de cette manière ; que, quant à lui il avait écrit les deux sermons en vue de chacun des textes, mais sans les comparer l'un à l'autre comme je l'avais fait.

Il me dit que je paraissais être porté à la réflexion et il m'engagea à réfléchir pour mon propre compte ; je suivis son conseil et après avoir pesé les agissements et la conduite du maître de l'école je me décidai à quitter école et chapelle.

MARIAGE

Lorsque j'eus obtenu la place de dessinateur, je retournai vivre chez mon oncle où j'avais déjà habité pendant quelque temps à la mort de ma mère. Je songeai alors à me créer un intérieur et réussis fort bien dans le choix d'une compagne avec laquelle mon union a été très heureuse depuis cette époque et jusqu'à ce jour. J'avais pris la résolution de ne pas me marier avant de pouvoir satisfaire à trois conditions : 1° Etre en mesure d'entretenir un ménage. 2° Vivre chez moi. 3° Avoir 21 ans accomplis. Ces trois conditions furent réalisées, car je me mariai à l'église de Batley le 29 mars 1864, à l'âge de 21 ans et un jour et le même soir nous nous rendions seuls à notre domicile, au haut de Batley Carr.

UNITAIRIANISME ET DIFFICULTÉS DANS LA VIE

Ayant l'esprit tourné vers les idées religieuses, je voulus savoir ce que mes amis avaient gagné par leur entrée dans l'église unitaire ; j'assistai aux services de leur chapelle et fus charmé de ce que j'y entendis.

Dès ce moment je fus admis dans cette secte, à laquelle je consacrai une partie de mon temps, remplissant avec joie les fonctions de maître à l'école du dimanche, et je sentis alors que je m'élevais d'un degré de plus sur l'échelle du progrès. La fabrique pour laquelle je travaillais s'étant trouvé arrêtée dans ses affaires, je dus chercher une autre place. J'essayai d'abord de m'établir pour mon compte, mais comme je n'avais pas les capitaux nécessaires, j'acceptai une place dans un autre département, mieux en rapport avec l'état de ma santé, car le dessin et l'étude ne me convenaient pas. Mon salaire s'élevait alors à 24 shellings par semaine et ma santé se raffermit, quoique je fusse parfois sujet aux esquinancies et aux rhumatismes. J'étais plutôt enclin au pessimisme et me laissais facilement abattre ; j'eus ainsi à lutter pendant quelques années, au bout desquelles je me trouvai en face des plus grands chagrins qui m'aient atteint dans ma vie.

C'était en 1870, dans les mois d'avril et mai. J'avais alors cinq enfants, deux filles et trois garçons. La petite vérole règnait dans le voisinage et comme les trois aînés allaient à l'école, je suis certain que c'est de là qu'Albert apporta la contagion ; je le soignai beaucoup pendant cette maladie, dont je fus atteint à mon tour. Je gardai la chambre pendant sept semaines au cours desquelles deux de mes enfants succombèrent à côté de moi et un sur mes genoux. J'entrais en convalescence lorsque les rhumatismes se mirent de la partie et il fallut m'aider de deux cannes jusqu'au moment où j'allai faire une cure à Askern, d'où je revins complètement rétabli.

SPIRITISME

Je continuais à être un des fidèles de l'église et de l'école unitaires lorsque survint l'incident

le plus mémorable de toute ma vie : Comment et pourquoi je suis devenu Spirite. J'avais un cousin, W. Fenton, qui avait passé près de 4 années en Amérique et qui, à son retour, me parlait parfois de spiritisme. Ce mot m'était inconnu, de même que les choses qu'il me racontait. Sur tout autre sujet j'avais pleine confiance en lui, mais sur cette question j'avoue que je doutais de sa véracité, car tout cela me paraissait par trop déraisonnable et même ridicule. Il m'était déjà arrivé cependant de changer plusieurs fois d'avis quant aux questions religieuses, lors même qu'anciennement je ne pensais nullement devoir en venir là ; je me souvenais aussi du camarade que j'envoyais en enfer parce qu'il s'était rallié aux Unitaires ; bref j'en vins à la conclusion qu'avant de condamner, il était de mon devoir d'entendre, d'examiner et d'expérimenter moi-même.

UNE VISITE A BOWLING

Un dimanche, en septembre 1872, en suite d'arrangements préliminaires, nous nous mettions en route pour Bradford, W. Fenton et moi, faisant à pied ce trajet de huit milles, et arrivions vers midi à notre destination, Harker's Yard, Bowling. Le local de la séance était situé à un premier étage, au-dessus d'une écurie, l'emplacement suffisamment spacieux et nous prîmes place vers le milieu de la salle. Nous étions tout yeux et tout oreilles ; ma curiosité était extrêmement surexcitée. Il y avait au haut de la salle une longue table, derrière laquelle était assis le médium, John Blackburn ; Nathan Wood se tenait à un des bouts et Joe Bland à l'autre. Nathan entonna d'abord un hymne, puis lut une leçon et après un second chant John Blackburn se leva et prononça un discours sous l'influence spirituelle ; je m'efforçai pendant tout le temps de le trouver en faute, mais sans y parvenir. Lorsque le discours fut terminé, le contrôle dit que, si on voulait bien le lui permettre, il se nommerait et Nathan Wood l'ayant engagé à le faire, il dit : mon nom est Squire Walker ; j'habitais Stainland et je suis décédé le — donnant la date dont je ne me souviens pas — mais je n'oublierai jamais de quelle manière Fenton se tourna vers moi et me dit :

« Par ma foi, Joe, je le connais. » « S'il en est ainsi, au nom de Dieu, pose lui quelques questions, » lui répondis-je vivement, de telle sorte que tout le monde pût m'entendre. C'est ce qu'il fit, et le communiquant donna le nom de son père, George Walker, et celui de sa mère; il dit qu'il avait été enrouleur de bobines de son vivant et indiqua aussi les noms de ses oncles ainsi que leur profession. Comme on avait pu constater que toutes ces réponses étaient correctes, l'esprit ajouta: « Je vais vous dire quelque chose que vous ne savez pas: Mon père a fabriqué un orgue qu'il a vendu 8 liv. sterl., mais il n'a reçu que 30 shellings; il en fait maintenant un autre qui a huit jeux. » Il dit aussi que sa mère avait le don de double vue et que dès sa jeunesse elle voyait des choses par le moyen de cette faculté. Il nous demanda ensuite de chanter un hymne favori, puis la séance fut levée. Nous restâmes dans la salle pour questionner John Blackburn; le médium était presque aveugle et, à notre grande surprise, ne savait pas ce qu'il venait de dire; mais, ce qui nous étonna encore plus, c'est qu'il n'avait aucune connaissance des particularités qu'il avait racontées; nous n'avions après cela qu'une chose à faire, c'était de nous rendre dans la localité désignée pour y faire une enquête et constater si ce qu'avait dit le médium était vrai ou non. Dans la soirée nous nous rendîmes à la salle des séances de J. Wade. C'était celui-ci qui présidait et nous y entendîmes plusieurs médiums; mais il ne se passa rien de remarquable jusqu'au moment où Tom Tate se leva et fit un discours dans un langue étrangère que personne ne comprit, mais qui me rappela la Tour de Babel et le jour de Pentecôte.

(A continuer.)

Les somnambules à la recherche des criminels

M. Edmond Le Roy nous donne, dans *Gil Blas*, un moyen de suppléer à l'insuffisance de la police: c'est de recourir à la science des somnambules. Voici cet article que nous recommandons tout spécialement à l'attention de M. le ministre de la justice, qui vient de prouver à la Chambre et au Sénat combien sont profondes ses connaissances en somnambulisme, magnétisme, hypnotisme, etc.

* * *

« La chose est-elle possible, dit M. Le Roy, et le somnambulisme peut-il donner de pareils résultats ?

» — N'en doutez pas, Monsieur, nous disait hier une devineresse à laquelle nous posions cette question. Bien souvent, nous avons été utilement consultée pour retrouver des voleurs et des assassins. Le possible, pour nous, est immense; et notre puissance est bien plus grande que ce siècle, dans son incrédulité, ne se l'imagine...

» Deux faits, entre tous, aisément contrôlables, prouvent notre puissance : la disparition du secrétaire de Jules Favre, M. Lecoq de Boisbau-

dran, en 1868, et celle de l'huissier Gouffé, il y a deux ans.

» Vers la fin d'octobre, M. Lecoq de Boisbaudran, avocat, secrétaire de Jules Favre, entreprit un voyage en Piémont. Bientôt, on n'eut plus de ses nouvelles et ce fut seulement sept mois après, le 12 mai 1869, que la famille reçut une dépêche lui annonçant qu'on avait découvert le corps de M. Paul Lecoq de Boisbaudran, assassiné, dans les environs de l'endroit d'où il avait daté ses dernières lettres.

» Mais ce qu'il y avait de vraiment étrange dans ce drame, c'est qu'on savait, depuis les premiers jours de novembre, comment le malheureux avait été assassiné.

» Inquiets du silence de leur fils et redoutant un malheur, le père, la mère et la sœur de M. Paul Lecoq étaient allés à sa recherche. Mais après un mois d'investigations et de démarches, ils avaient été obligés de revenir sans avoir pu recueillir aucun indice sur son sort.

» Connaissant la vanité de ces recherches, des avocats, amis de M. Paul Lecoq, allèrent consulter une somnambule célèbre de Paris, Madame A..., qui leur dit : 1° que M. Paul Lecoq avait été assassiné tel jour, à telle heure et de telle manière ; 2° que c'était un homme bien mis, qui voyageait avec lui, qui lui avait donné trois coups de poignard, au cou, à l'épaule et à la poitrine ; 3° que M. Paul Lecoq s'était défendu avec son couteau, mais qu'un paysan survenu l'avait achevé à coups de bâton, et que tous deux l'avaient volé.

» La somnambule faisait la description de l'endroit où il avait succombé, des objets qu'il portait et des deux assassins. On vérifia qu'elle avait dit vrai, quant aux vêtements et aux objets que M. Paul Lecoq devait avoir au moment de sa mort. Alors, six avocats, amis de M. Lecoq, allèrent immédiatement en Italie à sa recherche.

» Ils ne le trouvèrent point. Ils consultèrent de nouveau la somnambule, qui leur donna une seconde fois la description des lieux, mais ils ne trouvèrent rien. Le cadavre de M. Paul Lecoq était recouvert de boue et de feuilles. Ce fut seulement au mois de mai qu'on le retrouva, les neiges en fondant l'ayant mis à découvert.

» L'autopsie établit que le jeune secrétaire de Jules Favre avait été assassiné.

» Ce qu'il y d'étrange encore, c'est que, cinq ou six jours après la disparition de M. Paul Lecoq, alors que ses parents venaient de partir à sa recherche, un étranger vint se présenter à Paris à leur domicile. Comme il n'y avait personne, cet individu demanda l'adresse d'autres parents. On lui indiqua celle de M. Lecoq, oncle du jeune homme, directeur de l'Ecole impériale de dessin.

» Il s'y présenta, disant qu'il avait appris que M. *Paul* avait disparu, et qu'il l'avait accompagné jusqu'au point où l'on cessait justement de trouver ses traces.

» Il insista surtout pour savoir si on faisait des recherches pour le retrouver.

» Le signalement de cet individu fut reconnu plus tard pour être celui de l'assassin, tel que la somnambule l'avait décrit. On a même cru remarquer en sa possession des objets appartenant à M. Paul Lecoq.

* * *

» Ces faits, Monsieur, vous les trouveriez racontés dans les journaux de l'époque, mais il vous suffirait de relire le numéro de *la Lanterne* du 14 août 1889 pour voir de quelle manière cette même somnambule, Mme A..., a fait la lumière sur l'affaire Gouffé.

» Deux rédacteurs de *la Lanterne* vinrent la consulter ; ils avaient apporté un gant et une cravate de l'huissier disparu.

» La somnambule, une fois magnétisée par son fils, dit que le disparu avait été attiré dans un piège, qu'il avait été assassiné à Paris, dans le quartier de la Madeleine, mis dans une grande boite ou dans un coffre et transporté en province, dans les environs d'une grande ville de garnison, Lyon, croit-elle, et qu'il serait retrouvé le 23 août. Ceci se passait le 12 août.

» Sur ces entrefaites, un cadavre complètement décomposé fut découvert, abandonné le long d'une route, près d'un petit bois, à Millery, dans les environs de Lyon.

» Or, après maintes recherches et maintes contestations entre la police et les parquets de Lyon et de Paris, il fut reconnu que ce cadavre pourrait bien être celui de Gouffé. On dut alors, pour s'en assurer, en faire l'autopsie.

» Le cadavre fut reconnu officiellement pour être celui de Gouffé à la fin d'octobre ; mais, en réalité, il a bien été retrouvé le 23 août, comme la somnambule l'avait annoncé, assassiné et transporté dans une ville de province. Il fut aussi prouvé que le crime avait été commis par Michel Eyraud et Gabrielle Bompard, à Paris, rue Tronçon-Ducoudray. près la Madeleine.

» Le 18 octobre de la même année, Mme Landry et Mlle Gouffé, sœur et fille aînée de la victime, à leur tour, vinrent, avec sa calotte, consulter la somnambule, qui reconnut aussitôt, dans son sommeil, avoir déjà été consultée pour cette recherche et déclara formellement que le cadavre de Millery était bien celui du malheureux Gouffé, donnant comme preuve que la troisième molaire de droite lui manquait et qu'on n'avait qu'à

constater que la même molaire manquait au cadavre. Ce qui fut reconnu parfaitement exact dans la suite. Elle alla même plus loin dans ses investigations, puisqu'elle vit, en outre, et bien avant que les journaux en parlassent, que Gouffé avait un léger défaut dans un œil, de plus une certaine raideur dans une jambe, résultant d'une névrose antérieure et déterminant une sorte de claudication. Enfin, elle leur annonça que deux des coupables seraient arrêtés dans les trois mois qui suivraient la consultation et qu'ils étaient partis en Amérique.

» Or, trois mois après, jour pour jour, comme si elle avait voulu donner raison à la somnambule, Gabrielle Bompard se constituait prisonnière entre les mains de M. Lozé, préfet de police, èt déclarait être de retour d'Amérique, où elle avait laissé Eyraud, son complice.

» Comme on le voit, tout ce que la somnambule a annoncé dans ses diverses consultations, s'est réalisé dans ses moindres détails, même quand elle a annoncé que le cadavre avait été enseveli dans un sac de toile grise et que ce sac avait été cousu avec du fil bis par une jeune et jolie femme, qui n'était autre que la belle Gabrielle, et que cette femme savait parfaitement d'avance, en le faisant, l'usage auquel il était destiné. Effectivement, puisque c'est elle qui, avec l'aide d'Eyraud, y a glissé le cadavre.

» Tout cela n'est-il pas surprenant et ne prouve-t-il point les immenses services que peut rendre une bonne somnambule voyante dans bien des cas? »

* * *

« Allons, Messieurs de la police, conclut *Gil Blas*, courez chez la somnambule. »

Chez la somnambule ? Mais vous ignorez donc, confrère, que le somnambulisme va être rangé chez nous dans la catégorie des délits et puni de quinze jours à un an d'emprisonnement ?

C'est alors que les voleurs et les assassins vont avoir beau jeu. Avec sa loi sur l'hypnotisme, M. Lejeune nous enlève la dernière chance que nous avions de les découvrir.

Singulier ministre de... la justice.

(*La Meuse* du 27 décembre.)

* * *

La somnambule dont il est ici question est Mme veuve Louis Auffinger, la mère de M. Louis Auffinger, éditeur-propriétaire de la *Chaîne magnétique*. Cette dame a donné récemment de nouvelles preuves de sa lucidité somnambulique dans le double assassinat du boulevard du Temple, à Paris. Voici ce qu'on peut lire à ce sujet dans la *Lanterne* du 28 décembre 1891 :

LA SOMNAMBULE. — *Une intéressante consultation.* — Les lecteurs de la *Lanterne* ont encore présente à la mémoire l'étonnante consultation qu'a donnée Mme Auffinger, somnambule, à un de nos rédacteurs, au sujet de l'assassinat de M. Gouffé.

Tout ce qu'elle avait annoncé s'est trouvé réalisé.

Quelques jours après le crime du boulevard du Temple, le même rédacteur s'est rendu chez Mme Auffinger avec un linge ayant servi à envelopper le cou de Delphine Houbre après le premier pansement.

Immédiatement, dès qu'elle fut endormie, la somnambule déclara que l'assassin était un ami de la famille Dellart, que depuis longtemps il avait quitté Paris — et qu'il serait arrêté dans la semaine de Noël.

Ces déclarations ou ces révélations, comme on voudra les appeler, Mme Auffinger les a renouvelées le lendemain, à dix heures du soir, dans les bureaux même de la *Lanterne*, en présence de deux amis de la famille Dellart et de plusieurs de nos collaborateurs.

Mme veuve Auffinger a dit de plus, ce soir-là, que l'assassin était un jeune homme sorti depuis peu de temps du service militaire, qu'il était armé de deux couteaux, achetés dans un bazar. L'un était très long et l'autre était un couteau de poche.

La somnambule a ajouté qu'après le crime l'assassin n'a pas, dans la soirée quitté le quartier, où suivant elle, il aurait même couché. Il s'est rendu du coté de la place de la Bastille pour se laver et enlever les taches de sang qu'il avait sur son vêtement.

Le lendemain, a-t-elle ajouté, il est revenu devant la maison du crime, s'y est longuement promené en compagnie d'une personne qui lui ressemblait beaucoup.

Mme Auffinger, quand nous lui avons demandé où il était à cette date, c'est-à-dire le 10 décembre, absorbée dans ses recherches a répondu, en agitant d'une façon significative le pouce et l'index : « Il n'a plus d'argent. »

Un des amis de la famille Dellart lui ayant demandé si l'assassin avait changé de costume avant le crime, elle répondit : Oui.

— C'était un soldat?

— Oui, répondit-elle !

— A-t-il volé quelque chose?

— Oui, il a dû emporter des papiers, mais pas d'argent.

. . . .

Tel est l'ensemble des révélations faites par Mme veuve Auffinger qui sont devenues, on le voit, en grande partie des réalités.

Faits Spirites

Le « Spiritualisme moderne » nous met en mesure de comprendre et de classer la longue série d'anomalies et de phénomènes occultes de diverses natures qui ont eu lieu antérieurement à ce qu'on a dénommé les *manifestations Spirites*.

Les ouvrages de Robert Dale Owen contiennent un compte-rendu très détaillé de nombre de phénomènes. L'un d'entre eux mérite d'être mentionné comme affirmant combien est grande la quantité de « mystères » restés inexplicables avant le Spiritisme.

En 1841, le Major Edward Moor a publié un petit livre intitulé *Bealing Bells* (les cloches de Bealing) ; il contenait le compte-rendu d'une mystérieuse sonnerie de cloches dans sa maison, sise à Great Bealings, Suffolk, sonnerie qui continua durant 53 ans. Toutes les tentatives faites par lui, ses amis, les poseurs de sonnettes, pour en découvrir la cause furent inutiles ; on ne put produire la même sonnerie rapide et retentissante, par un effort quelque persévérant qu'il fût. Le Major Moor écrivit un récit de ce fait aux journaux en demandant des avis à ce sujet. En outre de certaines insinuations sages qui lui furent faites lesquelles accusaient les rats, ou un singe, d'être la cause efficiente de ces sonneries, il reçut quatorze informations relatant toutes des cas de sonnerie mystérieuse de cloches dans différentes parties de l'Angleterre ; nombre de ces sonneries duraient depuis bien plus longtemps que celle du Major et toutes étaient restées également inexpliquées. L'une d'entre elles avait duré 18 mois sans interruption ; une autre avait eu lieu à l'hôpital de Greenwich, où ni l'employé chargé des travaux, ni le poseur de sonnettes, ni les hommes de science n'avaient pu découvrir la cause de cette anomalie. Un clergyman écrivait pour raconter l'existence de phénomènes curieux, d'une nature très sérieuse, se continuant dans sa paroisse depuis neuf ans ; il ajoutait qu'il était en mesure de prouver que ces phénomènes avaient lieu dans la même maison depuis 60 ans ; un autre cas a duré 20 ans, on pouvait le faire remonter à un siècle.

Quelques uns des détails de ces cas sont très instructifs ; la fourberie est ici absolument la plus incroyable, la plus insensée des explications qui puisse en être donnée. »

(Extraits de ***Les Miracles et le Moderne Spiritualisme*** par Sir Russel Wallace).

* * *

Edgar Poë a écrit un conte fantastique ou l'horloge d'une ville, au lieu de sonner midi, sonne treize heures, à la stupéfaction générale des habitants. Voici que ce conte serait devenu une réalité.

Les journaux anglais disent que, dans la nuit du 14 au 15 novembre, à minuit, les membres d'un club politique, situé à quelques pas du Parlement furent surpris d'entendre l'horloge de Westminster sonner le quart en même temps que les heures et de constater qu'elle avait sonné treize fois.

Cet évènement fut fort commenté d'autant plus que c'était le jour où la santé du Prince Georges, frère du duc de Clarence, inspirait des inquiétudes et que c'est une superstition qui a cours depuis longtemps, que quand l'horloge de Westminster — communément appelée « Big-Ben » — sonne irrégulièrement l'heure, un malheur doit fatalement arriver à la famille royale dans les trois mois suivants. Deux mois plus tard le duc de Clarence était mort.

(*Gazette de Liége*, du 30 janvier).

Un calculateur prodigieux

A la dernière séance de l'Académie des sciences de Paris, M. Darboux a présenté à ses collègues un jeune calculateur exceptionnellement doué.

Ce savant rappelle qu'en 1840 le géomètre Cauchy présenta déjà à l'Académie un calculateur, Henri Mondeux, qui jouissait à cette époque d'une réputation universelle. Fort de ce précédent, M. Darboux demande la permission de présenter à son tour à l'examen de ses collègues un calculateur extraordinaire qui non seulement fait des calculs de tête, mais résout des problèmes algébriques avec une facilité et une célérité incroyables.

Sur l'invitation de M. Darboux, Jacques Inaudi vient se placer devant le bureau. C'est un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, d'origine piémontaise, mais naturalisé français depuis longtemps, petit de taille, trapu et d'une constitution solide. Le développement de sa tête est un peu au-dessus de la moyenne ; son crâne, qui offre un front très droit et très haut et un angle facial développé, ne paraît pas présenter des mensurations anormales.

Jacques Inaudi fait face à l'Académie et a, par conséquent le dos tourné au tableau noir sur lequel M. Darboux écrit les deux nombres que voici:

4.123.547.238.445.523.831

d'une part, et

1.248.126.138.234.128.910

de l'autre. M. Darboux, après avoir énoncé les chiffres, prie le calculateur de faire la soustraction. Inaudi répète de mémoire et sans broncher les chiffres.

« Est-ce bien cela ? dit-il. On répond : « Oui. » Un sourire passe sur ses lèvres. « Je fais la preuve, » dit-il en clignant fortement des yeux, et, immédiatement après, le calculateur énonce la solution demandée. L'Académie tout entière applaudit.

M. Darboux lui pose une autre question : « Quel est, dit-il, le nombre dont le cube et le carré additionnés donnent une somme égale à 3.600 ? » Moins de deux secondes après, Inaudi répond : « C'est le nombre 15. »

Après quelques autres épreuves portant toutes sur des rangées démesurées de chiffres, Jacques Inaudi annonce à l'Académie qu'il peut parler et calculer à la fois et mener de front deux calculs.

L'épreuve suivante a lieu. M. Poincaré propose au calculateur le problème suivant : « Faire le carré de 4.800, le diminuer de 1 et diviser par 6. » M. Bertrand pose en même temps la question suivante : « Quel jour de la semaine était le 11 mars 1822 ? » Inaudi répond immédiatement : « Le 11 mars 1822 était un lundi. » Une personne née ce jour-là aurait aujourd'hui tel nombre d'heures, de minutes, de secondes. (Tous ces chiffres ont été reconnus exacts.) Le résultat de l'opération proposée par M. Poincaré est le nombre de 1.960. (1) (Applaudissements.)

Les mathématiciens de l'Institut étaient émerveillés.

En présence de facultés aussi surprenantes, l'Académie pensant qu'il était peut-être possible de tirer parti des procédés mnémotechniques employés par Inaudi, a nommé une commission composée de Mrs Darboux, Poincaré, Charcot, Chauveau et Tisserand, qu'elle a chargée de se rendre compte de la méthode dont se sert ce calculateur.

(*Etoile belge* du 11 février).

* * *

Le calculateur Jacques Inaudi a donné hier, dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, devant les élèves des lycées de Paris, la séance que nous avions annoncée. Les proviseurs et censeurs des lycées Louis-le-Grand, Henri IV, Saint-Louis, Montaigne et Lakanal, quelques professeurs et de nombreux élèves ont proposé à Inaudi les opérations les plus compliquées. Il a fait avec une incroyable rapidité, des multiplications et des divisions portant sur des nombres de 24 chiffres, extrait des racines carrées et cubiques avec 17 décimales. Ces opérations résolues, Inaudi a répété tous les nombres qui avaient été inscrits sur le tableau (il y avait plus de 400 chiffres) et sur lesquels il avait opéré sans les avoir devant les yeux, et cela après une heure d'intervalle ! Les facultés mnémoniques d'Inaudi sont exclusivement tournées vers les opérations numériques et les problèmes algébriques. Ainsi, le jeune calculateur ne sait presque pas lire, presque pas écrire et à une demande que lui faisait le président de la réunion, M. Gidel, proviseur du lycée Louis-le-Grand, il a répondu qu'il avait toujours été incapable d'apprendre le moindre récit littéraire.

(*Etoile belge* du 15 février.)

* * *

Jacques Inaudi est probablement un médium voyant et auditif. Au sujet de son cas nous disions dans notre n° du 1er juillet 1880 :

Médium ou non, Jacques Inaudi n'est pas moins l'une des preuves vivantes les plus convaincantes et les plus intéressantes des acquis antérieurs.

Les phrénologistes diront que, avec un front tellement proéminent, une bosse des chiffres tellement développée, tout s'explique. Nous croyons avec les phrénologistes, les physiognomonistes et les chiromanciens, que tout est dans tout et que les diverses tendances et prédominances qu'apporte tout enfant venant au monde, peuvent se montrer visibles, pour qui sait les voir, sur le crâne, la main, le pied, etc. ; nous sommes d'accord avec tous les observateurs et chercheurs qui s'exercent à pénétrer le langage de ces divers signes, à condition que les dits chercheurs veuillent bien ne plus présenter comme une *cause* ce qui n'est qu'un *effet* et permettent à la libre volonté d'effacer, par la persévérance et l'incessant effort telle fausse bosse, telle fausse ligne, pour y substituer tel autre signe vrai, bon et durable.

Nous éprouvons un véritable plaisir à constater, en présence d'une énigme vivante, tel que le nouveau Mondeux, la contenance plus qu'embarrassée de messieurs les libres-penseurs matérialistes, positivistes, physiologistes et autres anti-réincarnationistes. Comment pourraient-ils s'y prendre, en effet, pour expliquer la création, la vie, en-dehors de l'idée de justice? et comment, d'autre part, concilier cette même idée de justice, avec les inégalités sans nombre qui, dès le berceau déjà, divisent tous les humains entre eux.

Si cette existence est la seule que nous accomplissons et qu'un Dieu, selon les uns ou la nature, selon les autres, nous l'impose, pourquoi toutes ces partialités, toutes ces inégalités de la première heure? Pourquoi des crétins, des muets, des aveugles, des idiots, des souffreteux et des bien portants ? Pourquoi les uns naissent-ils mendiants et les autres privilégiés et riches? On répondra que les inégalités sociales et celles qui touchent aux vices de l'organisme s'expliquent par l'état de fortune ou de santé des parents eux-mêmes. Bien que n'acceptant pas ces raisons, les réfuter étant trop long, passons.

Mais quant aux inégalités morales, quant aux inégalités intellectuelles, on ne saurait passer de même ; pourquoi dans une même famille, recevant les mêmes soins et la même affection de bons parents, tel enfant se montre-t-il *naturellement*

---

(1) La solution de ce problème est évidemment fausse, ou les données en sont erronées. N. d. l. R.

intelligent, tel autre *naturellement* borné, tel affectueux et bon, tel autre indifférent et vicieux ? Mystère ! mystère ! répondent à l'unisson tous les penseurs qui, depuis le commencement des âges, ont voulu deviner la charade. *Préexistence*, dit simplement le spiritisme, et soudain ces énigmes impénétrables, inaccessibles jusqu'à ce jour aux plus grands des génies, sont comprises à l'aide de cette clé magique, même par des enfants qui les peuvent expliquer. En même temps, cette même clé nous permet d'apercevoir, à travers les scories épaisses qui enveloppent l'âme d'un Troppmann, l'étincelle d'un diamant brut qui, sous l'action de la souffrance (ô justice !), et les efforts séculaires du labeur personnel (ô liberté !), atteindra un jour l'éclat et la pureté d'un Christ (ô sainte fraternité).

Nouvelles.

Les savants et le spiritisme. — Le d[r] Dariex a fondé, il y a quelques mois, à Paris, les *Annales des sciences psychiques*, recueil d'observations et d'expériences. Cette revue est l'organe de la commission pour l'étude de la télépathie. Les membres les plus en vue de cette commission sont M[rs] Sully-Prudhomme, Ballet, Beaunis, Richet, de Rochas, Marillier. Ces savants et ces philosophes se proposent de faire, en France, ce qu'ont fait, en Angleterre, M[rs] Gurney, Myers et Podmore, auteurs de *Phantasms of the living*, et de publier chez nous — au sujet des phénomènes que les uns nomment *télépathiques*, que les autres appellent tout simplement *spirites* — des procès-verbaux aussi précis, aussi rigoureux, que ceux édités par la *Society for psychical Research*, de Londres. Il va sans dire que les rédacteurs des *Annales des sciences psychiques* prennent les mêmes précautions que les savants anglais pour ne pas être trompés. Ils interrogent les témoins avec la même prudence ; ils écartent tout ce qui leur paraît douteux. Les récits qu'ils recueillent et publient sont donc exacts, précis et corrects. Nous ne pouvons que les féliciter au sujet de la façon dont ils procèdent. Toutefois nous voudrions voir, chez eux, plus d'impartialité et d'indulgence pour les spirites qui, en somme, sont leurs précurseurs... *(Revue spirite.)*

* * *

Les spirites berlinois ont la fièvre. On nous annonce la prochaine arrivée de M[me] Eusapia Palladino, de Naples, dont nous avons déjà parlé et qui a été proclamée le premier médium de l'Europe par le professeur Lombroso.

(*Gazette*, de Bruxelles, du 25 février).

* * *

Nous apprenons par le *Banner of Light* du 30 janvier, le décès de M. C.-G. Helleberg de Cincinnati (Ohio), un de nos frères les plus dévoués des Etats-Unis, et bien connu de nos lecteurs. Son corps a été inciméré le 2 janvier. Son esprit s'est communiqué immédiatement à un médium voyant, M. R.-S. Lillie, présent pendant l'opération.

M. Helleberg a publié quelques temps avant sa mort une brochure de propagande ornée de nombreux dessins, intitulée *Remarkable spirit manifestations*, où il rappelait les principales expériences de W. Crookes; il y avait ajouté quelques pages concernant ses propres expériences avec différents médiums. Nous nous proposons d'y revenir prochainement.

* * *

Paris, 16 février. — Un riche propriétaire de l'Oise vient d'offrir à M. Georges Berry une propriété de 50 hectares, d'une valeur de cent cinquante mille francs pour y fonder une colonie agricole destinée à recevoir des invalides du travail.

M. Georges Berry a prié le Comité central des œuvres du travail, dont il est vice-président, de l'aider dans cette fondation, qui va se faire tout de suite.

* * *

Liége, 17 février. — Vous connaissez les admirables institutions de la Vieille-Montagne et tout ce que cette puissante société a fait pour le bien-être de sa classe ouvrière.

Cette société va faire mieux qu'elle n'a fait jusqu'à présent.

La pension de ses vieux serviteurs, quelque large qu'elle soit, n'assure peut-être pas une indépendance complète au vieillard qui doit avoir recours à l'obligeance de parents ou d'amis pour trouver un toit et une vie de famille.

Le Conseil a eu la pensée généreuse de construire une ferme modèle où, moyennant une redevance relativement faible, une chambre confortable, une nourriture saine et abondante, un repos plein de douceur et d'agrément sera assuré aux vieux travailleurs.

C'est des derniers personnels de MM. les administrateurs que cette œuvre sera créée.

J'apprends, à ce sujet, qu'un vaste terrain vient d'être acquis sur le plateau de Cointe pour l'établissement de cette ferme modèle.

Le terrain seul coûte cinquante mille francs.

* * *

Des cas d'influenza, très curieux à cause de leurs suites, viennent de se produire à la prison des femmes d'Agram. Vingt femmes atteintes de cette maladie ont eu des accès de folie furieuse au cours desquels elles ont détruit tout ce qui leur tombait sous la main et ont maltraité les gardiens de la prison d'une façon épouvantable en leur mordant les mains et en leur arrachant les cheveux. Ces accès de rage sont périodiques ; les malheureuses qui en sont atteintes en pressentent l'approche et supplient leur entourage de les lier pour qu'elles ne puissent pas faire de mal, tant à elles-mêmes qu'aux personnes qui sont autour d'elles.

(*Gazette de Liége*, du 11 février.)

Nota. — Voilà des cas d'influenza pour le moins très bizarres et qui ressemblent à s'y méprendre à des cas d'obsessions bien caractérisés.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C[mes] LE NUMÉRO 20e ANNÉE — N° 18 Liége, 15 Mars 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager, à Liége.**

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Une Chasse

« En voilà un !... en voilà deux ! grâce au ciel » je ne serai pas bredouille ! » Vous croyez peut-être que je reviens de la chasse au poil et à la plume et que je rentre chez moi avec un lièvre ou tout au moins deux perdreaux dans mon carnier ? pas du tout, pas du tout, je reviens simplement de la chasse aux Revenants. Pour cette chasse il n'est pas nécessaire d'arpenter une vaste étendue de terrain, de parcourir les guérets, il me suffit de rester chez moi et de fouiller dans mes bouquins ou de puiser dans l'excellent journal anglais *Light*, où les revenants poussent comme du chiendent, on n'a que l'embarras du choix. Il suffit de parcourir ses colonnes et de se baisser pour y ramasser du gibier de l'autre monde. On peut dire que *Light* est à la hauteur du siècle, la question Revenant y est traitée sérieusement et discutée comme un dogme. En effet, les temps sont bien changés, on ne rit plus aujourd'hui des Revenants comme autrefois, ils ne sont plus considérés comme des histoires de nourrices, ils sont devenus une science qu'on étudie gravement et à laquelle on a donné la très pompeuse étiquette de hallucination télépathique. Certaines sommités de la Faculté de Médecine de Paris dont le nom a de l'éclat font aux Revenants, aux spectres, aux fantômes, l'honneur de les éplucher, de leur faire subir un examen. On ne s'occupe pas seulement des fantômes humains, on s'occupe aussi des fantômes d'animaux et on s'est assuré que les bêtes, ni plus ni moins que les humains, sont douées de la faculté merveilleuse de voir des spectres. Ils sont nombreux parmi les hommes ceux qui ont pu voir des spectres, ils sont si nombreux, pour ne pas dire si innombrables qu'on pourrait se demander : « Qui n'a pas eu la bonne fortune » de voir un fantôme au moins une fois dans sa » vie ? » Quant à moi je n'ai pas encore vu de fantômes, mais je puis me vanter d'en avoir pas mal exhumé, entr'autres celui-ci que j'extrais d'un ouvrage espagnol *el donado hablador por el doctor Geronimo de Alcala Yanez y Riveira*, écrivain du 16me siècle. Je traduis :

« Un jeune gentilhomme pourvu du grade d'en» seigne dans l'armée de l'Empereur Charles» Quint apprit qu'un de ses amis, enseigne » comme lui, qui habitait le même hôtel et la » même chambre et pour lequel il ressentait une » vive affection, venait d'être tué raide par un » arquebusier ennemi. Le jeune enseigne survi» vant en fut si pénétré de douleur qu'il resta » enfermé tout seul dans la chambre commune, » n'ayant dans la pensée d'autre idée que la perte » cruelle qu'il venait de faire. Vaincu peu à peu » par la fatigue et brisé par l'excès même de son » chagrin, il se mit au lit laissant près de lui une » veilleuse allumée. Il s'était à peine glissé sous » sa couverture qu'en jetant machinalement les » yeux vers la porte de sa chambre qu'il n'avait » pas oublié de fermer à double tour il aperçut » ce même ami dont il regrettait profondément » d'être séparé pour jamais. Il le vit pâle, blême, » les yeux éteints. En présence de cette appari» tion inattendue, le jeune enseigne resta frappé » de stupeur ; le fantôme de son ami et lui se re» gardaient sans proférer une parole. Après un » instant, le mort se dépouilla de ses vêtements

» et vint prendre place dans le lit à côté de lui. » Saisi de frayeur, le jeune enseigne se serra le » plus qu'il put vers la ruelle, tirant à lui les » draps et tenant autant qu'il le pouvait ses » jambes hors du lit. En dépit de ses efforts et de » ses précautions, il ne put éviter le contact » d'une des jambes du trépassé qui lui parut si » froide qu'il se sentit glacé jusque dans la moëlle » de ses os, il éprouvait exactement la même sen- » sation que s'il eut été enseveli dans la neige. » Ne pouvant dissimuler l'effroi que lui causait ce » fâcheux voisinage, il le manifesta par des gestes » expressifs. Le mort qui comptait probablement » sur un accueil tout différent, quitta le lit, s'ha- » billa silencieusement, puis tout doucement il » se fondit comme une vapeur et disparut com- » plètement laissant son ami si déplorablement » impressionné qu'il lui fallut plusieurs mois » pour se remettre des suites de la frayeur qu'il » avait éprouvée. »

Voilà, on en conviendra, une apparition des plus horripilantes, une de ces apparitions comme il s'en produisait dans le bon vieux temps. Que dis-je, dans le bon vieux temps ? En cette fin de siècle c'est exactement la même chose, lisez plutôt les *Annales des Sciences psychiques*, vous en verrez bien d'autres.

Je passe maintenant à l'apparition d'un toutou décédé. Je laisse la parole au narrateur, qui est anglais, je me contente de traduire en français.

« Une dame de mes amies perdit un chien » qu'elle affectionnait particulièrement. Peu de » jours après la mort, elle le remplaça par un » autre fort joli qui lui succéda dans son affec- » tion. Un jour qu'elle se trouvait seule avec son » nouveau favori, elle leva les yeux de son ouvrage » et ne fut pas peu étonnée de voir le fantôme de » son vieux chien. Son successeur se mit aussitôt » à aboyer jusqu'à ce que le spectre se fût éva- » noui, puis il se mit à gratter à la porte avec in- » sistance pour qu'on le laissât aller dehors. Sa » maîtresse s'empressa de lui ouvrir et de lui » donner la liberté, et il en profita pour courir » tout droit à l'endroit du jardin où son prédé- » cesseur avait été enterré. »

Le *Light*, auquel j'emprunte ce fait intéressant, lui a donné pour titre « Fantômes d'animaux ». Que de choses à étudier ! Que de questions à examiner ! Qui eut jamais pensé, il y a vingt ans, qu'un jour viendrait où l'étude des Revenants deviendrait une science !

HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, Officier d'Académie, à Candé par les Montils (Loir et Cher).

Autobiographie de Joseph Armitage

(SUITE)

(Traduite du *Médium and Daybreak* du 10 avril 1885.)

—

LA CONSTATATION

W. Fenton, mon compagnon, avait travaillé à Stainland avant d'aller en Amérique et il y avait fait la connaissance de Squvie Walker, de son père et de sa famille ; mais il ignorait sa mort et les autres faits mentionnés par John Blackburn, en sorte qu'il fut convenu que nous irions à Stainland pour savoir exactement ce qu'il en était. Ayant la charge de l'école le dimanche suivant je ne pouvais pas m'y rendre ; je dis donc à Fenton : « Si vous voulez y aller je m'engage à croire ce que vous m'en rapporterez, quel que soit le résultat de votre enquête. » Il partit donc et se rendit directement chez Georges Walker qui le reçut cordialement et lui demanda quel était le motif de sa visite après tant d'années d'absence. Fenton répondit qu'il était chargé d'une mission d'un genre spécial, au sujet de laquelle il lui donnerait tous les renseignements possibles s'il avait l'obligeance de répondre à quelques questions qu'il venait lui poser. Et d'abord « où était leur Squvie » ? Le père branla la tête et dit qu'il était décédé un certain jour, correspondant exactement avec la date indiquée à Bowling par John Blackburn. « Vous avez fait un orgue, n'est-ce pas ? » demanda alors Fenton. « Oui. » « Et vous l'avez vendu ? » « Oui. » « En avez-vous jamais été payé ? » « Il me semble, mon garçon, » répondit-il, « que vous êtes un peu goguenard aujourd'hui ; mais, à vrai dire, je ne l'ai pas été, car je n'ai tiré que 30 shellings sur les 8 Livres st. que je l'avais vendu. » « Encore une question : Vous en fabriquez maintenant un autre, n'est-il pas vrai ? » « Oui, mon garçon, il est là, recouvert d'un châle. » « Combien contient-il de jeux ? » « Huit, » répondit-il. Après avoir acquis la certitude de la vérité de tous ces faits, Fenton raconta au père et à la mère tout ce qui s'était passé le dimanche précédent. Ils se décidèrent alors à avoir une séance avec la table et le père se mit à jouer sur l'orgue inachevé l'air préféré de Squvie ; pendant qu'il jouait la table se mit à battre la mesure. Deux cousins de Squvie étant arrivés on leur raconta l'étonnante histoire ; ils s'assirent alors sur les marches de l'escalier, près de la porte, et voyant danser la table ils dirent qu'ils croiraient si elle venait jusqu'à eux. La table répondit qu'elle le ferait et elle le fit en effet ; mais au moment où elle arrivait vers eux, ils sautèrent sur leurs pieds, prirent la porte aussi vite qu'ils purent, courant jusqu'au sommet

de la colline sans regarder une seule fois en arrière et il n'y eut pas moyen de les faire revenir. Fenton passa la journée dans la famille de Walker et apprit de la mère qu'elle avait été toute sa vie douée de la double vue.

A son retour il me fit son rapport, comme je le raconte ici. Je n'eus pas l'ombre d'un doute sur sa véracité, lui ayant promis au départ de croire à ses affirmations, lors même que j'avais été incrédule au sujet de ses expériences précédentes.

GROUPE EN PETIT COMITÉ

Nous étions alors décidés à faire nous-mêmes des expériences, mais ne savions comment nous y prendre. Ayant appris qu'il se tenait des séances dans une famille de notre connaissance, nous demandâmes l'autorisation d'y prendre part. C'était chez un évangéliste de l'église méthodiste primitive, nommé David Boocock, qui voulut bien nous recevoir dans son groupe, quoique, dit-il, ils ne fissent ces expériences qu'entr'eux, pour voir s'il y avait réellement quelque chose de vrai là-dedans ; si tel était le cas il lui serait bien difficile d'y croire, mais si cela ne reposait que sur des duperies, son devoir lui imposait de les démasquer, ce qui entrait aussi dans notre manière de voir. Le soir du mardi suivant nous tenions notre première séance dans une chambre au premier étage et en complète obscurité, ce qui ne me plaisait guère, car il n'y avait pas moyen de voir comment les choses se passaient. Nous étions six : Boocock et sa femme, la sœur et le frère de sa femme, Fenton et moi. Ils avaient eu déjà plusieurs séances et le beau-frère, qui commençait à ressentir l'influence des esprits, s'agita et s'efforça de parler, mais ne put prononcer que des paroles complètement inintelligibles pour nous ; on aurait pu le croire en proie à une crise de nerfs. Nous revînmes le mardi suivant et sur ma demande, on alluma une chandelle que l'on mit sur le plancher dans le coin le plus reculé de la chambre, en sorte que l'on y voyait un peu. Pendant la séance qui dura à peu près une heure, le beau-frère fut pris du même genre d'agitation que précédemment, mais plus accentué, à ce qu'il nous parut. On descendit ensuite au rez-de-chaussée pour une séance avec la table ; c'etait une table à trois pieds, d'un vieux style. Fenton et moi n'étions pas dans le cercle — bien éclairé par le gaz — et nous nous bornions à examiner ce qui allait se passer. Après le chant d'un hymne, ils se mirent à interroger la table. Je me dis alors : J'ai déjà vu du bien extraordinaire, mais voilà qui est encore plus fort : parler à une table de bois ! Aussi, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis la table se lever et commencer à répondre ! Je ne savais où j'en étais ; les idées traversaient mon cerveau comme des éclairs et une clarté nouvelle qui, depuis, ne m'a plus quitté, commençait à luire dans mon esprit. Quand ils me dirent que c'était leur mère, morte depuis plusieurs années, qui faisait mouvoir la table et répondait ainsi en frappant des coups, j'eus de la peine à comprendre ce qu'ils entendaient par là, lors même que le phénomène se produisait sous mes yeux. Je n'avais pourtant aucune raison de croire qu'ils voulussent se tromper eux-mêmes et, à côté de cela, je les connaissais comme étant d'honnêtes gens. La semaine suivante se passa pour moi dans une attente fièvreuse ; le soir venu j'étais au rendez-vous, mais Fenton et David Boocock ne s'y trouvaient pas, en sorte que notre cercle se composait de quatre personnes seulement. La séance au 1er étage donna les mêmes résultats, à la faible lumière de la chandelle comme précédemment, mais ce jour là je fus saisi d'une agitation insurmontable ; je tremblais de la tête aux pieds et j'étais couvert d'une sueur froide, le beau-frère avait ses convulsions et notre état excitait l'hilarité des deux femmes. Je ne me rendais pas compte de ma position, mais l'heure s'écoula et nous recouvrâmes notre tranquillité habituelle. Sur ces entrefaites, David était rentré et nous descendions au rez-de-chaussée, où devait se tenir la séance avec la table. Je ne m'y assis pas avec les autres personnes et le même contrôle — la même intelligence — que précédemment, vint encore se manifester. Un coup signifiait non, trois coups oui. Lorsqu'ils eurent fini d'interroger je demandai à poser aussi une ou deux questions et, en ayant obtenu la permission, je commençai ainsi : « Est-il nécessaire de croire au sang de Christ pour être sauvé ? » Un coup bien accentué de la table répondit : « Non. » Ils se regardèrent avec étonnement, car ils s'attendaient à tout le contraire, d'autant plus que leur mère avait fait partie jusqu'à sa mort de la secte des méthodistes primitifs et qu'elle avait eu une foi entière dans l'efficacité du sang. Pour la première fois ils commençaient à douter de la véracité de l'intelligence qui se communiquait. Je demandai ensuite : « Est-il nécessaire de croire à la Rédemption pour être sauvé ? » Un « Non » distinct me répondit de nouveau. Ils furent alors persuadés que ce n'était pas leur mère qui leur parlait, car, de son vivant, elle s'était entièrement ralliée à cette doctrine. Pendant qu'ils étaient à discuter sur ce que pouvait être cette intelligence, je posai encore une question : « Peut-être n'est-ce pas ce que l'on croit, mais ce que l'on fait ? » La table frappa immédiatement trois coups si accentués que tous tres-

saillirent et furent ramenés à la réalité des faits. La même réponse ayant été donnée une seconde fois, ils décidèrent d'un commun accord que c'était bien leur mère qui s'était communiquée, car elle s'était efforcée de faire de sa religion la règle de sa vie, plutôt que la règle de sa foi. La séance se termina ainsi. Dans le cours de la semaine, je reçus une lettre de David Boocock, me disant qu'ils n'en tiendraient plus à l'avenir. Ils étaient bien convaincus qu'il y avait là quelque chose ; mais il s'agissait pour eux de choisir entre le spiritisme et le méthodisme primitif et, s'ils continuaient à tenir des séances, ils se verraient en fin de compte obligés de rompre avec des associations anciennes et bien-aimées ; et plutôt que de se séparer de leurs amis, ils préféraient renoncer au spiritisme.

UNE EXPÉRIENCE PLUS HEUREUSE.

Cette lettre nous rendit, mon ami et moi, plus désireux que jamais de poursuivre nos investigations. Il fut question de tenir des séances chez moi, mais ma femme y fit opposition, menaçant, si nous le faisions, de jeter la table à la rue, car tout cela ne pouvait venir que du diable. Comme je tenais à conserver la bonne harmonie dans notre jeune famille, je me mis en train de chercher quelqu'un qui eut une table ronde, car je croyais encore que le vieux modèle à trois pieds était de toute nécessité. Je proposai l'affaire à John Wilson, un Unitaire qui tenait un petit magasin avec sa femme et sa fille et que je connaissais de longue date. Ce fut en novembre 1872 que j'arrivai chez lui au moment où il fermait sa boutique et nous nous plaçâmes aussitôt tous les quatre autour de sa table, dans la cuisine, nos mains posées à plat dessus. Au bout de quelques minutes la table se mit en mouvement et, comme un des cotés s'élevait, Mary Ann Wilson s'écria : « Dieu me soit en aide, Joe, que se passe-t-il donc ? » « Je n'en sais rien, » lui répondis-je. Mais ce que je peux dire, c'est que ces moments furent pour nous tous des plus solennels que nous ayons jamais passés. Ellen se cacha entre les genoux de son père et, si quelqu'un nous avait vus, il nous aurait trouvés aussi blancs que des feuilles de papier. Nous nous regardions les uns les autres tout bouleversés et les yeux pleins de larmes. Lorsque nous fûmes remis de notre émotion, Mary Ann demanda à la table s'il y avait là quelqu'un de la famille de Joe. La table qui n'avait pas cessé de se mouvoir frappa un coup bien net, qui me remit en mémoire les conditions observées chez David Boocock. Mary Ann demanda alors si c'était quelqu'un de sa famille. Trois coups frappés donnèrent la réponse, après quoi il y eut une nouvelle pause jusqu'a ce que nous eussions repris courage pour continuer. « Est-ce ma mère ? » Un coup. « Est-ce sœur Ellen ? » Trois coups bien distincts répondirent immédiatement ; puis encore une pause pendant laquelle nous essuyons nos larmes. « Est-elle heureuse ? » « Oui. » « Combien d'enfants a-t-elle laissés ? » « Deux. » « Quel âge avaient-ils ? » Le nombre d'années fut indiqué exactement par les coups, ainsi que le temps écoulé depuis son décès. La séance fut levée après cela et ce fut autour du feu que la conversation s'engagea sur les communications extraordinaires que nous venions de recevoir.

DÉVELOPPEMENT DE MA MÉDIUMNITÉ.

Il fut convenu que nous recommencerions le lendemain. Je racontai à ma femme ce que nous avions obtenu, mais elle persista à l'attribuer au diable. A chaque séance j'étais saisi des mêmes sensations que lors de notre réunion autour de la table chez Boocock ; je ne pouvais pas rester tranquille, malgré tous mes efforts, mais je ne m'en ressentais nullement une fois la séance terminée. Je me dis que, quoi qu'il dût arriver, je coulerais à fond cette question et, tous les soirs, par tous les temps, j'allais chez John Wilson. La curiosité de ma femme en fut enfin excitée et elle se décida à venir avec moi afin de voir ce qui pouvait tant m'intéresser ; elle m'accompagna donc un soir, mais ne voulut pas se mettre avec nous à la table. La séance eut lieu comme à l'ordinaire et lorsqu'elle vit l'effet qu'elle produisait sur moi elle se mit à pleurer et crut que j'allais avoir une attaque. Les Wilson la calmèrent et elle constata qu'il n'en restait aucun effet pernicieux. Elle n'aimait pas ces moyens de développement et redoutait qu'ils fussent nuisibles à ma santé ; mais il n'en fut rien.

EXCITATION POPULAIRE.

Le bruit se répandit bientôt dans le public que nous faisions venir des esprits chez John Wilson et comme c'était alors chose toute nouvelle, ceux qui demandaient à assister aux séances étaient si nombreux que nous ne pouvions pas les admettre tous. Etant le seul médium et ayant justement commencé à faire des discours médianimiques, ce fut sur moi que retombèrent principalement le mépris et les médisances. On m'insultait dans les rues, on disait que j'avais le cerveau fêlé et que l'on serait obligé de venir me chercher dans le char vert pour me conduire à l'asile des aliénés. On fit courir des bruits de toute espèce, en sorte que la foule commença à envahir la rue du côté de la maison où nous nous réunissions ; nous fûmes donc obligés de choisir un autre local connu des membres du groupe seulement.

(A continuer.)

Soliloques

I

On nous dit: *Ni Dieu, ni maître*. Eh bien, soit: Ni Dieu, ni maître. Seulement il est une autorité dont nous ne pourrons pas nous affranchir, devant laquelle il faudra, bon gré mal gré, se courber. Cette autorité, c'est la loi. Oh! non la loi inscrite dans nos codes, que nous avons faite et que nous pouvons changer à volonté ; il n'en est plus question. Je veux parler de la loi éternelle, immuable, inflexible, qu'aucune volonté n'a faite, qu'aucune volonté ne peut modifier, car elle est l'expression même des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses et leur règle souveraine. Toutes les fois que nous la violons, un peu plus tôt, un peu plus tard, inévitablement elle nous frappe. Le poisson est organisé pour vivre dans l'eau. Si, voulant conserver vivant un poisson, vous le sortez de l'eau, il meurt. Vous avez violé la loi et vous êtes puni. L'homme a des besoins à satisfaire, s'il veut vivre et se bien porter. S'il ne les satisfait pas, ou si, en les satisfaisant, il n'observe pas les règles de l'hygiène, il souffre.

Et la loi morale commande tout aussi impérieusement et punit tout aussi inévitablement que la loi physique. L'homme, à cause de ses nombreux besoins, qui vont tous les jours augmentant, ne peut se passer du concours des autres hommes ; livré à ses seules forces, il ne pourrait pas vivre. Il y a donc une solidarité étroite entre tous les hommes, qui doivent forcément vivre en société. C'est la loi. Donc tout acte qui tend à briser ou même à relâcher le lien social étant une violation de la loi, doit-être puni ; car, je l'ai dit, la loi morale frappe aussi inévitablement que la loi physique. Un châtiment certain attend donc les meurtriers, les voleurs, les hypocrites, les trompeurs, etc., etc.

Mais on m'objectera qu'on a vu de tout temps l'homme sans scrupules, qui foule aux pieds toutes les lois morales, arriver à la fortune, aux honneurs et même à la gloire, vivre et mourir heureux, tandis que l'honnête homme, le serviteur dévoué du devoir, vit la plupart du temps dans l'obscurité, l'abjection, la misère, la persécution, et meurt quelquefois dans les tourments.

A cela, je répondrai qu'il n'est pas bien sûr que l'immoralité triomphante soit aussi heureuse qu'elle le paraît. Nous portons tous en nous, le triomphateur comme les autres, un trouble-fête, une voix intérieure qui nous reproche nos fautes, nous menace et mêle son amertume aux douceurs du succès coupable. Cette voix, nous l'appelons la conscience. Mais qu'est-ce que la conscience ? et pourquoi s'acharne-t-elle à appeler *mal* la violation de la loi, quand cette violation nous procure des jouissances, et pourquoi appelle-t-elle *bien* l'observation de cette même loi, quand il n'en résulte pour nous que des dommages ? Ah ! c'est qu'elle sait, peut-être, que tout ne finit pas avec cette vie, qu'elle est suivie d'une autre où la loi, qui avait sommeillé, se réveille et frappe. C'est que la conscience, c'est peut-être nous qui gardons l'empreinte confuse de cette autre vie où nous avons été et où nous reviendrons ; de sorte que le triomphe du méchant et l'abaissement du juste, dans ce monde, serait la preuve de l'existence de l'autre, ou, du moins, une forte présomption.

Mais il y a autre chose pour celui que ce raisonnement ne convaincrait pas; il y a un fait, vieux comme l'humanité, fait toujours affirmé par quelques-uns, toujours nié par d'autres, et qu'aujourd'hui on s'est enfin décidé à étudier sérieusement. Et de l'étude sérieuse de ce fait, il ressort d'une façon claire, évidente, incontestable que la conscience ne se trompe pas; qu'il y a un autre monde; que ce monde est habité par les âmes de ceux que nous appelons les morts; que là chacun de nous se trouve dans la situation qu'il a créée lui-même par la façon dont il a vécu sur la terre; et cela par une conséquence logique, sans que, si nous souffrons, nous puissions accuser personne que nous-mêmes de nos souffrances. Et ces souffrances sont graduées depuis les horribles tourments du grand scélérat qui, ayant accumulé, pendant sa vie d'homme, les ténèbres morales sur son âme, se trouve, après sa mort, plongé dans ces ténèbres que son épouvante peuple des fantômes menaçants de ses victimes, jusques aux simples regrets de celui qui n'a commis que de légères fautes. Plus haut, ce sont des joies inénarrables, un bonheur que rien ne vient troubler, juste récompense des fidèles serviteurs de la loi.

Cette étude est à la portée de tout le monde : il suffit de le vouloir pour la faire. Mais il y en a qui ne le veulent pas, de peur d'être obligés de se réformer. Ils font comme l'autruche, et, comme elle, ils seront frappés.

V. Tournier.

Encore Inaudi

Le *Patriote illustré* du 6 mars a publié un excellent portrait de Jacques Inaudi. De l'article qui l'accompagne, nous extrayons ce qui suit :

C'est à Paris qu'Inaudi a fait ses débuts en 1880, à l'âge de treize ans. L'étude de sa faculté est ce qu'il y a au monde de plus intéressant.

Inaudi est comparable à un musicien qui nous charme sans avoir jamais appris la musique et sans connaître aucune note. Lorsqu'il arriva à Paris, il ne savait ni lire ni écrire et ne connaissait pas un seul chiffre. Il eût été incapable de faire une addition au crayon. Cependant il donnait déjà presque instantanément la solution de problèmes assez compliqués. On lui demandait, par exemple, combien il s'est écoulé de minutes depuis la naissance de Jésus-Christ ou combien il y aurait d'habitants sur la terre si les morts de dix siècles ressuscitaient, ou la racine carrée d'un nombre de douze chiffres, et il donnait la réponse exacte en deux ou trois minutes — tout en causant d'autre chose et en s'amusant, car il était assez espiègle.

* * *

Voici sa manière de calculer, elle est simple et naturelle, quoique contraire à notre habitude classique de commencer par la droite et par les unités.

On lui donnait à multiplier 869 par 427.

800 par 400	=	320 000
800 — 27		21 600
60 — 400		24 000
60 — 27		1 620
9 — 400		3 600
9 — 27		243
Total. . .		371 063

Le plus grand prodige ici, c'est la mémoire. Les nombres que vous lui donnez se fixent dans sa pensée, fussent-ils énormes. Une heure après, un mois plus tard même, vous les lui redemandez ; il s'en souvient, sans aucune erreur. — Mais il n'a guère d'autre mémoire que celle-là...

Les facultés mnémoniques d'Inaudi sont exclusivement tournées vers les opérations numériques et les problèmes algébriques. Le jeune calculateur ne sait presque pas lire, presque pas écrire, et ne s'y intéresse pas d'ailleurs. Mais il est passionné pour le calcul. Ça l'amuse énormément.

Nous lisons dans l'*Etoile belge*, du 18 février :

Non seulement les journaux scientifiques, mais la presse tout entière, ont été mis en émoi par les aptitudes extraordinaires du jeune Inaudi. Nous en avons parlé dans notre Chronique de France, et, si nous nous en occupons encore, c'est que nous voyons en Jacques Inaudi un cas qui vient confirmer la thèse que soutenait, il y a quelques jours, à l'Université de Bruxelles, le célèbre anthropologue Houzée.

Il avait étudié la constitution cérébrale des orateurs, et, selon le plus ou moins de développement de certains centres nerveux, il les avait classés en visuels, auditifs, musculaires.

Les visuels ont le centre nerveux visuel considérablement développé. Pour être « en verve », inspirés, si vous voulez, il faut qu'ils voient un auditoire nombreux, des physionomies diverses, des allées et venues. Il leur serait impossible d'être éloquents, en parlant dans leur cabinet de travail. Les improvisateurs sont ordinairement visuels.

Vous avez ensuite les auditifs. Ceux-là ne trouvent l'inspiration que dans le son des mots qu'ils énoncent : chez eux la phrase est harmonieuse, la période est fréquente, le nom est escorté de qualificatifs et d'attributs plus nécessaires à la coupe ou à la chute de la phrase qu'au sens même. L'intarissable phraseur qui préside chez nous aux destinées de la magistrature, M. Lejeune, pour l'appeler par son nom, est le type accompli de l'auditif. L'auditif est naturellement musicien : On sait le talent de violoniste que possède maître Lejeune. Mais le cas le plus remarquable d'orateur auditif est incontestablement celui de Tibérius Gracchus, qui débitait ses discours, comme un acteur quelque récitatif d'opéra, avec accompagnement de tambourins et de flûtes tibicines.

Les musculaires sont les plus communs parmi les orateurs. Ils joignent le geste à la parole. M. Constans doit être un musculaire, comme Tibérius était un auditif : chez le ministre français, le geste supplée même l'argument verbal. C'est là une exception parmi des exceptions. L'orateur musculaire ne pourrait s'exprimer, si, par exemple, on lui mettait les menottes. Combat-il un adversaire, il lui tend le poing. Se désole-t-il au sujet de quelque calamité publique, il lève les bras au ciel. Il est des orateurs, dont les gestes n'ont aucun rapport avec ce qu'ils disent. Dans ce cas, c'est la moelle qui agit, et non le cerveau : ce sont des orateurs médullaires, comme les appelle le docteur Houzée, rachidiens, comme dit le docteur Desmeth.

L'étude à laquelle s'est livré le savant anthropologue n'avait pas trait seulement aux orateurs. En fait d'auditifs, il a cité Mozart, qui exécuta le tour de force suivant : les cérémonies de la semaine sainte, si bien faites pour inspirer le génie d'un grand artiste, l'avaient appelé à Rome, et il avait assisté, auprès de l'ambassadeur d'Autriche, à tous les offices célébrés par le pape dans la chapelle Sixtine. Le *Miserere* d'Allegri, chant sublime que les souverains pontifes n'avaient permis à qui que ce fût de copier, le frappa d'étonnement et d'admiration. Il l'écouta, plongé dans une sorte d'extase, et chacune des notes de

ce morceau divin se grava tellement dans sa mémoire — grâce à son centre nerveux démesuré — que, rentré à l'ambassade, il put l'écrire en entier. Notez que l'exécution de ce morceau exige un orchestre d'au moins cent musiciens !

Comme cas de visuel, le savant professeur a cité le pâtre tourangeau Henri Mondeux. C'est ici que nous touchons à notre phénomène Inaudi ! — Inaudi n'est que la résurrection de Mondeux. La nature se plaît parfois à renouveler ses prodiges. Le jeune Mondeux subit un examen approfondi devant le général Liagre, un des plus forts mathématiciens que la Belgique ait produits.

— Comment exécutez-vous nos opérations ? lui demanda le directeur de l'Ecole militaire.

— C'est bien simple, répondit le pâtre. A mesure que vous énoncez vos chiffres, je les vois *dans ma tête*, disposés en carrés composés toujours des mêmes nombres, sauf les restes. Vous me dites : 4132, par exemple. Je vois 4 carrés composés de 1000 pierres (remarquez la forme concrète : des pierres), et un morceau de carré en comprenant 132. A mesure que vous me dictez d'autres nombres, je complète mes carrés de pierres. Alors, je vois l'ensemble : c'est la solution.

Voilà comment s'explique cette rapidité dans l'art d'effectuer des opérations.

Il doit en être de même chez Inaudi.

Cette puissance visuelle est évidemment anormale. Elle peut provenir d'une affection cérébrale héréditaire, modifiée par des circonstances multiples. Elle peut être la conséquence accidentelle d'une fièvre : Taine, dans son beau livre de l'*Intelligence*, cite le cas d'individus qui, après une forte fièvre, avaient eu la mémoire si affinée, qu'ils se rappelaient, mot à mot, des discours entendus dix ans auparavant.

C'est encore le cas de répéter que les belles intelligences ne se rencontrent pas dans les cerveaux bien équilibrés. *(Opinion.)*

Conférences spirites

Le dimanche 6 mars, beaucoup de spirites de Liége et des environs s'étaient donné rendez-vous à Jemeppe-sur-Meuse pour entendre la conférence publique d'un orateur protestant évangéliste qui s'était donné pour « mission » de prouver que « les enseignements de la doctrine spirite se réfutent d'eux-mêmes ».

Les pitoyables arguments invoqués à cet effet par le conférencier — lequel s'aidait de petits papiers contenant des extraits sophistiqués des œuvres d'Allan Kardec — ont fait sourire nombre d'auditeurs lettrés qui connaissent ce vieux jeu des adversaires intéressés à dénigrer les enseignements élevés du spiritisme.

Désireux de donner la réplique, quelques-uns de nos frères ont voulu prendre possession de la tribune et — toujours le vieux jeu — on a refusé de les entendre. Heureusement, qu'ils purent, dans un autre local, satisfaire sur l'heure au désir de tous les spirites réunis demandant une réfutation en règle des erreurs volontaires ou autres commises dans un but peu louable par M. Durand, conférencier.

Un peu honteux sans doute de leur procédé, les évangélistes vinrent se mélanger aux spirites et à l'audition de la belle conférence réfutatoire que sut improviser M. Paulsen, ils durent convenir que le spiritisme, par les vérités éternelles qu'il enseigne en s'appuyant sur des démonstrations rigoureuses, mérite la considération des vrais penseurs, esprits indépendants que n'aveuglent plus les préjugés et les erreurs enseignés par les religions dogmatiques.

Après échange de discours sur divers points traités, les adversaires bibliques du spiritisme ont accepté la discussion courtoise qui leur fut offerte pour dimanche 13 courant, au local de l'*Union spirite*, rue Agimont, à Liége.

M. Durand, qui s'est éclipsé après avoir donné sa conférence et n'a pas cru devoir suivre ses ouailles pour entendre M. Paulsen dans sa réplique, voudra sans doute réapparaître le 27 mars, à 3 heures, au beau local des Fanfares, à Jemeppe. C'est là qu'au milieu d'un public de choix, il voudra courageusement renouveler ses attaques contre les disciples d'Allan Kardec. L'*Union spirite* de Liége dispose pour ce jour-là de la belle salle de la célèbre société de musique ; elle y a organisé une conférence spirite où voudront se faire entendre les contradicteurs de la doctrine qui nous est chère. A M. Durand ou — s'il se trouve incapable de répondre, — à d'autres représentants de l'église évangéliste plus érudits, la parole sera donnée pour l'édification de tous ceux qui recherchent la vérité. D'autres contradicteurs seront aussi entendus.

Les n^{os} des premiers mois de 1875 du *Messager* (4e année), contiennent la longue et excellente réponse instructive faite sur tous les points à M. Durand, pasteur évangéliste à Liége, qui a précédé naturellement son fils dans la voie des attaques contre notre doctrine philosophique, réponse écrite de main de maître par l'un de nos anciens collègues. Elle réduisit au silence les membres de l'église évangéliste qui croyaient triomphante, alors comme aujourd'hui, l'argumentation puérile qui sert de base à leurs critiques.

Bibliographie

L'inspiration profonde, active, inconnue en physiologie, par Sophia, marquise A. Ciccolini (avec figures dans le texte).

Il ne s'agit point ici de l'inspiration spirituelle, mais de la manière de respirer pour s'éviter beaucoup de maladies, triompher de la débilité et vivre longtemps. L'auteur nous raconte qu'à l'âge de seize ans et demi, elle quitta le pen-

sionnat où elle fut élevée, munie d'un diplôme d'institutrice ; plus tard, devenue épouse et mère, elle tomba dans une anémie atroce. Les médecins ne trouvèrent rien de mieux pour l'en guérir, que de la soumettre à une nourriture extrêmement fortifiante, mais non pas à l'air, ni aux exercices du corps, ni aux promenades, ni aux courses dans les bois et sur les dûnes, ni enfin à la respiration active à laquelle plus tard elle dut son salut. C'est à Paris qu'elle finit par le trouver, dans l'exercice du chant, chez un professeur dont tous les efforts tendaient à produire chez ses élèves la respiration profonde. Il avait un petit truc à lui : il les faisait toujours chanter la bouche fermée. On parvenait ainsi et tout naturellement au but sans le connaître. En trois mois d'exercice journalier sous sa direction, l'auteur constata que la circulation du sang chez elle se trouvait accélérée, elle se fortifiait visiblement, avait les pieds chauds et recouvrait la voix.

Flammarion enseigne que nous devons nous nourrir aux trois quarts d'air. Or, pour que la nature puisse nous nourrir d'air, il faut que nous lui donnions l'emplacement pour le loger. Pour cela, développons nos poumons par un simple mouvement mécanique, déplissons les 1700 à 1800 millions d'alvéoles dont ils se composent, et l'air s'y engouffrera, avide de nous nourir, de renouveler notre sang, toujours plus, à mesure que nous l'en chasserons davantage par la respiration active.

Les médecins grecs et romains exerçaient et professaient la respiration profonde, unie au refoulement d'air, pour combattre nombre de maladies. Plus tard, l'*Art respiratoire humain* tomba dans l'oubli, il a fallu qu'une femme de cœur, instruite par l'expérience et par les écrits du Dr Paul Niemeyer, fît à ce sujet des remarques très lucides et entreprit un réel apostolat contre les préjugés, la routine et les mauvaises habitudes.

Guidée par un grand enthousiasme humanitaire et désirant propager la connaissance de son livre, la marquise Ciccolini en abandonne le produit au profit d'œuvres humanitaires. Le dépôt principal est chez Mme Lucie Grange, directrice de *la Lumière*, boulevard Montmorency, 75, Paris-Auteuil, qui le vend au prix réduit de un franc.

* * *

Lettre à nos coréligionnaires sur la valeur rationnelle des expressions sensibilité, sentiment d'existence, immatérialité, par Jules Putsage. — Mons, établissement typographique de Léopold Loret, 1892.

Cette brochure de 58 pages tend à réformer la phraséologie de Colins en restituant leur sens propre à plusieurs de ses expressions principales, la différence entre le mode de démonstration de Colins et celui de l'auteur réside en ce que la méthode de Colins le conduit à conclure : que c'est la *nature* du sentiment d'existence appelé par lui sensibilité, qui est immatérielle ; tandis que d'après M. Putsage, c'est la *cause* du sentiment d'existence, de la perception de la sensibilité qui est de nature immatérielle.

* * *

On parle beaucoup en ce moment des « Maisons hantées » et des phénomènes spirites. Aussi est-on toujours curieux de mieux connaître ces faits étranges surtout quand ils sont observés par un expérimentateur sérieux. M. de Bodisco, chambellan de S. M. l'empereur de Russie, nous raconte en un court volume ; (chez Chamuel, 29, rue de Trévise ; prix 5 fr.) *Traits de lumière*, les expériences spirites qu'il a faites à Saint-Pétersbourg dans ces dernières années. Une préface de *Papus* expose l'état actuel de la question et plusieurs planches en couleurs reproduisent certains des faits observés.

Si nous ajoutons que ce volume a été traduit en anglais et en allemand, on jugera de la place qu'il a prise auprès du public indépendant.

* * *

Almanach démocratique pour 1892 ; troisième édition. Prix : 15 centimes.

Cet almanach contient cent articles, extraits ou pensées, et est dédié à Célestin Demblon, l'écrivain et l'orateur socialiste dont la plume et la parole furent toujours au service des opprimés contre toutes les exploitations.

Tout ce qui concerne l'Almanach doit être adressé à M. H. Hanoteau, rue Jolivet, 42, à Vottem-lez-Liége.

Nouvelles.

M. Léon Denis, de Tours (France), conférencier de la *Ligue de l'enseignement*, donnera trois conférences spirites à Bruxelles le mois prochain, le 17 avril à la *Maison du Peuple*, le 21 à la *Bourse* et le 24 à la *Salle St-Michel*.

D'autres conférences sont annoncées pour être données ensuite à Liége et à Verviers par M. Denis, l'auteur du savant ouvrage : *Après la mort*.

Denier de la propagande

Anonyme	Fr.	50 00
M. Vandermaesen.	»	2 00

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 19 — Liége, 1er Avril 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Autobiographie de Joseph Armitage

(SUITE)

(Traduite du *Médium and Daybreak* du 10 avril 1885.)

MES PREMIERS CONTROLES

Ils furent faciles à identifier. L'un d'eux était le mari de Mme Dobson, désincarné en 1872, laissant une femme qui devait, avec trois enfants, faire face aux difficultés de la vie ; aussi était-elle fort affectée et, plus d'une fois, elle avait eu l'intention de se suicider. Nous lui dîmes que Tom avait fait mouvoir la table et qu'il avait parlé par ma bouche ; mais elle était trop abattue pour se décider à venir chez nous, d'autant plus que la foule obstruait l'entrée de la maison, en sorte qu'il fut décidé que nous aurions une séance chez elle. Pour être plus sûr du succès je transportai notre table habituelle de Densbury à Batley Carr chez Mme Dobson. J'étais encore si novice que je croyais une table de ce modèle absolument nécessaire. C'était un peu avant Noël et, comme je cheminais dans l'obscurité, les remarques des passants qui prenaient pour la peau d'un tambour le plateau blanc de la table et qui pensaient qu'il y aurait quelque représentation intéressante dans le voisinage, m'occasionnèrent une certaine hilarité.

Arrivé chez Mme Dobson la table fut bientôt en mouvement ; cette dame se convainquit que Tom n'était pas mort et depuis ce jour nous tînmes chez elle des séances régulières. Elle put se convaincre, à plusieurs reprises, que son mari avait la faculté de se mettre en communication avec elle et reconnut, après en avoir fait une étude approfondie, que c'était bien son mari qui lui parlait quelquefois par ma bouche et lui disait des choses qui n'étaient absolument connues que d'elle et de lui. Aussi finit-elle par être complètement des nôtres.

ESSAI D'ÉTUDE

Je fis dans sa maison une expérience que je n'ai pas renouvelée depuis ; c'était de me préparer pour un sujet sur lequel je devais parler. Ma médiumnité parlante avait commencé à se développer devant de modestes assemblées à nos réunions du jeudi soir. Pendant que j'étais sous l'influence, le sujet qui se traiterait le jeudi suivant était annoncé. A l'occasion dont je parle ici, le texte indiqué était sur « la tentation au désert » et j'en fus informé lorsque je revins à l'état normal. Je résolus de lire dans le nouveau testament ce qui avait trait à cette question et, comme je devais assister à un enterrement à Kirkburton, j'emportai un Testament pour lire dans le train ; mais le wagon était très-cahoté, en sorte qu'il ne me fut pas possible de lire, ce dont je fus assez contrarié. Je ne parlai à personne de cet incident et vins comme à l'ordinaire le jeudi suivant à la séance. Lorsque je fus revenu à moi je vis sur tous les visages de malins sourires et l'on me demanda : « Alors qu'y a-t-il donc avec le Testament ? » La première chose qu'avaient faite les esprits après m'avoir intransé avait été de raconter aux assistants mon aventure et de les initier à mon secret. Les esprits s'étaient supérieurement acquittés de la tâche ; aussi n'ai-je jamais essayé dès lors de me préparer pour un discours de ce genre.

CONTROVERSE AVEC LE MINISTRE

Jusqu'à cette époque je n'avais voulu lire aucun écrit spirite afin de conserver toute mon indépendance et je continuais à fréquenter l'école et la chapelle Unitaires, quoique avec moins de régularité que par le passé. J'étais alors généralement connu sous le nom de « l'Esprit frappeur ». Le ministre m'ayant fait prier de passer chez lui, je me rendis à son appel, sans en connaître le but, que pourtant je soupçonnais. A mon arrivée je sus de suite à quoi m'en tenir : la Bible était sur la table en compagnie d'une certaine quantité de courtes notes et la conversation fut bientôt entamée sur le sujet, mon interlocuteur s'efforçant de me faire comprendre que c'était mal d'avoir affaire avec les esprits. Il consultait ses notes et me citait des passages de la Bible à l'appui de ses arguments. J'attendis patiemment la fin de sa péroraison, après laquelle il me demanda ce que j'avais à répondre. Je lui répondis qu'il m'avait attaqué fort habilement, mais que, comme il n'avait envisagé qu'une des faces de la question, j'allais, à mon tour, lui montrer l'autre face. Tout ce qu'il m'avait dit avait rapport aux puissances du mal et à l'appel des esprits dans un but égoïste ; il fallait aussi considérer l'autre côté de la question, savoir de quelle manière les esprits pouvaient être utilisés dans un bon but; il se convaincrait alors qu'il était possible d'obtenir les « dons » aujourd'hui aussi bien que dans les temps anciens. A sa demande sur ce que le spiritisme m'avait enseigné, je lui répondis : « Eh bien, M. Smith, puisqu'il le faut, je dois vous dire que, jusque il y a peu de mois, j'avais cru qu'une personne comme vous, qui êtes prédicateur et professeur, était meilleure qu'un individu comme moi, simple ouvrier de fabrique et lui était supérieur ; mais la première chose importante que le spiritisme m'a enseigné, c'est que nous étions tous égaux ; que vous n'êtes pas plus que moi ; vous êtes une personne, moi une autre, voilà tout. » Après avoir discuté pendant quelques heures, il me dit : « Je crains bien, M. Armitage, d'avoir de la peine à vous convaincre. » « Voyons, M. Smith, lui répondis-je, si vous voulez vous asseoir à cette table et me prouver que j'ai tort, j'en resterai là ; sinon, je peux, moi, m'y asseoir et vous prouver que j'ai raison. » Nous nous séparâmes ainsi, non moins bons amis, quoique la discussion eût duré jusqu'à minuit.

PREMIÈRES SÉANCES PUBLIQUES

Nos domiciles devinrent bientôt trop exigus, car un nombre toujours plus grand d'investigateurs se présentaient à nos réunions ; il nous fallut donc aviser à nous procurer une salle un peu vaste, mais il y avait alors tant de préjugés contre nos idées qu'il ne nous fut pas possible d'en trouver une à louer. Notre première séance publique eut lieu dans un magasin appartenant à la maison de laquelle je suis encore employé. Nous nous réunîmes le samedi pour un thé et le dimanche pour des séances ; M. et Mme Scattergood vinrent de Bradford nous prêter leur concours et nos séances obtinrent un plein succès. Le bénéfice résultant de la mieux-value du thé et de quelques souscriptions nous encouragea dans notre décision de nous procurer une chambre et de la meubler. Il fallait nous contenter d'une pièce qui avait servi de dépôt de chiffons et qui était complètement nue, en sorte que nous eûmes à la plafonner et à crépir les murs. Des chaises furent achetées de rencontre ; le samedi 19 juillet 1873 nous inaugurions notre nouvelle salle par un thé et le dimanche nous y commencions nos séances ; tout cela nous donna suffisamment de besogne. Nous avions pris une licence comme lieu de culte pour notre salle, afin d'être protégés contre l'opposition malveillante qui s'était déclarée ouvertement et nous pûmes commencer, quelques amis et moi, à faire des conférences. Les bruits les plus ridicules furent mis en circulations et en ma qualité de seul médium j'eus à en supporter la plus large part. Mais comme je sentais être du côté de la vérité et que ma conscience ne me reprochait rien, je ne craignais pas d'aller de l'avant ; lorsque les gens huaient, criaient ou me lançaient des sobriquets, je gardais le silence, ne me retournant jamais pour riposter et tout cela s'égouttait comme l'eau sur le dos d'un canard. J'avais ceci en ma faveur ; c'est que personne ne pouvait s'attaquer à ma moralité et que j'étais suffisamment connu, ayant vécu dans la localité toute ma vie. Mes facultés médianimiques étaient assez variées. L'esprit d'un certain Wesleyen, nommé Mathieu Wilson, me contrôlait parfois et porta la conviction chez plusieurs personnes qui l'avaient bien connu de son vivant et trouvèrent tout-à-fait péremptoires les preuves qu'il donna de son identité.

MÉDIUMNITÉ GUÉRISSANTE

Un nouveau champ vint s'ouvrir pour moi ; je commençai à guérir par l'imposition des mains. Voici comment j'eus connaissance de cette faculté : Un de mes camarades de la fabrique ayant eu le bras écrasé dans un engrenage, je l'accompagnai à Gawthorpe chez Mme Swift pour obtenir de ses docteurs une ordonnance ou qu'elle vît ce qu'il y avait à faire. Arrivés chez elle nous ne lui expliquons pas le but de notre visite et la prions seulement de nous donner une séance. Elle me con-

naissait très bien, car j'avais assisté quelques fois aux réunions qui se tenaient à Gawthorpe et elle avait aidé à mon développement. Elle tomba vite en transe et non seulement lui donna l'ordonnance désirée, mais lui raconta aussi certaines choses qui lui étaient arrivées plusieurs années auparavant. Le lendemain, comme son bras le faisait beaucoup souffrir, je lui pris la main sans penser à quoi que ce soit dans le moment ; mais aussitôt que je l'eus saisie, la douleur le quitta et vint se fixer chez moi. Il dit qu'il la sentait partir par le bout des doigts. Cette expérience était nouvelle pour moi et je pus bientôt me convaincre que je possédais un pouvoir dont je ne m'étais jamais douté.

GUÉRISONS DIVERSES

Une de mes premières guérisons fut celle d'une personne que des rhumatismes avaient empêché d'aller à son ouvrage pendant 15 jours. John Wilson lui avait parlé de Mme Swift, mais en l'engageant à venir chez lui le dimanche après-midi pour avoir une séance avec moi, ce qu'il fit; il avait le bras en écharpe, bien enveloppé de flanelle, etc. Je fus bientôt sous l'influence du contrôle et lui pris la main dont je fis enlever les bandages. La douleur disparut bientôt et avant de nous quitter la main qui était tenue en écharpe à son arrivée était déjà capable de manier sa chaise. Je ne saurais pas dire lequel était le plus reconnaissant, car nous nous réjouissions tous du bien qui venait d'être fait. Il put se rendre à l'ouvrage dès le lendemain, quelque faiblesse dans le bras lui rappelant seule son mal antérieur. Il se présenta un autre cas à l'occasionde conférences données à Heckmondwike un dimanche après midi et le soir par M. Burns. Après la conférence de l'après-midi quelques-uns des assistants s'étaient réunis à l'Hôtel de la Tempérance de Benson pour prendre le thé. Pendant qu'on le préparait, quelqu'un vint demander si Joseph Armitage était là. Je me présentai et l'on me dit venir me chercher de la part de M. Joseph Ellis, à quoi je répondis que je ne le connaissais pas et ne savais pas où il demeurait; que, du reste, ayant commandé le thé, je ne pouvais pas me rendre à sa demande; mais le messager répliqua qu'il me conduirait et que je pourrais y prendre le thé. J'y allai donc et m'y trouvai en face de John Wilson et de sa femme. M. et Mme Ellis m'accueillirent cordialement et je fus bientôt là comme chez moi. Mme Ellis avait eu, un mois auparavant, une attaque qui l'avait laissé paralysée d'un côté, en sorte qu'elle ne pouvait pas vaquer à ses occupations de ménage et qu'elle avait bien de la peine à se traîner. M. Ellis prépara le thé et après que nous l'eûmes pris, la séance commença ; lorsque je fus sous l'influence, les contrôles se mirent à opérer sur Mme Ellis par des passes et du massage, ce qui fut suivi d'un si bon résultat qu'elle recouvra de suite l'usage de son côté malade et put venir avec nous entendre le discours de M. Burns sur le « Spiritisme. » Le changement avait été si subit que M. Ellis ne croyait pas qu'il serait durable, n'ayant jamais rien vu de pareil. C'est dans cette persuasion qu'il se rendit le lendemain de bon matin à son magasin, mais revint plus tard pour allumer le feu et préparer le déjeuner, ne pensant pas que sa femme fût capable de se lever. Jugez de sa surprise lorsqu'il trouva à son retour le feu allumé, le déjeuner prêt et Mme Ellis allant et venant par la maison comme si elle n'avait jamais été malade. En revanche, je dois convenir que je m'en ressentis pendant une huitaine de jours. Je pourrais citer bien d'autres faits du même genre, mais je ne cherchais pourtant pas à me mettre en avant comme guérisseur. Dans mainte occasion je cédai à la demande des clergymen de l'église d'Angleterre qui avaient recours à mes bons offices, mais il était entendu que je n'en parlerais pas, decraintede porter préjudice à leur position. Comme bien des gens se refuseront sans doute à me croire sur parole, je puis dire que le Révérend C. Smith, ministre de la chapelle Unitairienne dont je faisais partie, fit une enquête auprès des personnes que j'avais guéries, afin de s'assurer de la réalité de ces faits et qu'il put se convaincre qu'il était inutile de chercher à les nier.

LE CONTRÔLE ET LE MINISTRE UNITAIRE

Un jeudi soir, M. Smith vint assister à notre séance en compagnie de quelques-uns des membres de sa congrégation. Il avait écrit d'avance un certain nombre de questions qu'il voulait poser à mon contrôle lorsque je serais sous l'influence et croyait par là mettre dans l'embarras l'intelligence qui se communiquait. Ses questions furent émises l'une après l'autre et il y fut répondu de la première à la dernière de telle sorte qu'il en fut lui-même tort décontenancé. En outre Mme Addy lui dépeignit son père, dont l'esprit était à côté de lui, et il reconnut très franchement l'exactitude de cette description.

DE CŒUR ET D'AME DANS LA CAUSE

A cette époque je m'étais complètement séparé de la secte Unitaire pour me vouer sans réserve à la cause spirite. Je sentais que là était la vérité et que cette doctrine était supérieure à tout ce que j'avais connu jusque là. Ma santé s'était fortifiée et j'avais pris l'habitude de regarder les choses par leur bon côté, plutôt que par le mau-

vais. La nature m'apparaissait plus grande et plus glorieuse que je ne l'avais jamais vue et, quant à la vie future : le feu et le soufre, l'éternité des peines et l'enfer des théologiens, tout cela avait fait place en mon cœur à la lumière de la vérité spirituelle ! Je me sentais poussé à travailler dans cette direction en dépit du mépris, du ridicule et de la calomnie ; et, comme toutes les idées qui sont en avance sur les opinions courantes doivent passer au creuset de la persécution, je ne fis pas exception à la règle. Mais le temps est le grand régulateur ; avec les années les préventions se sont dissipées et ne subsisteut plus que chez certains esprits étroits du genre de ceux dont je vais citer un exemple.

(A continuer.)

Soliloques

II

Depuis longtemps, un point d'interrogation trotte dans mon cerveau. J'ai beau le chasser, il revient toujours, avec une persistance que rien ne lasse. Il assiège ma pensée et m'obsède au point que force m'est de le satisfaire, si je veux avoir un peu de repos. Or, voici ce qu'il me demande :

Pourquoi y a-t-il des matérialistes d'une rare élévation de caractère ; d'une vertu à toute épreuve ; que ni les promesses les plus brillantes, ni les menaces les plus terribles ne pourraient plier à commettre une action indigne, un outrage à la loi morale ?

Le problème est difficile à résoudre, mais je ne le crois pas impossible. Voyons :

La beauté exerce sur ceux qui peuvent la contempler dans tout son éclat, une influence immense. Il y a des organisations musicales sur lesquelles une fausse note produit le même effet qu'une brûlure, et qui, à l'audition d'un beau morceau, supérieurement interprété sont ravies, en extase. Et il en est ainsi pour tous les autres genres de beauté. Mais la beauté qui a, de tout temps, exercé la plus grande influence, c'est la beauté humaine.

L'histoire est pleine des actes héroïques qu'elle a inspirés, des prodiges d'abnégation et de sacrifice qu'elle a enfantés. Or, si telle est la puissance de la beauté physique sur ses adorateurs, quelle ne doit pas être, sur les siens, celle de la beauté morale, d'un ordre infiniment supérieur ! Et voilà, sans nul doute, le secret de la haute vertu de certains matérialistes, adorateurs de la beauté morale.

Il reste cependant à expliquer comment de si grands esprits sont impuissants à se démontrer l'existence de l'âme et son immortalité, et s'abaissent jusqu'à se considérer comme un agglomérat fortuit d'atomes aveugles. Cette explication est, à mon avis, la suivante :

L'âme, nous le savons, est enfermée dans le corps comme dans une prison. L'exercice de ses facultés ne peut avoir lieu qu'au moyen d'organes contenus dans le cerveau. Si donc l'organe correspondant à une faculté vient à manquer, la faculté est annihilée. Et c'est parce que l'organe de la métaphysique manque chez les hommes dont il est question que, quelque grands qu'ils soient, ils ne peuvent résoudre les questions d'existence de Dieu et d'immortalité de l'âme.

Ai-je donné une réponse satisfaisante ?

Ce qui me le ferait croire, c'est que mon point d'interrogation s'est tellement éloigné que je l'aperçois à peine dans les profondeurs de l'horizon.

(A continuer.) V. TOURNIER.

Conférences publiques et contradictoires

—

M. Paulsen, conférencier de la Société Spiritualiste de Liége, a donné le dimanche 27 mars une conférence instructive sur le Spiritisme, dans le beau local de la Société des Fanfares à Jemeppe-sur-Meuse.

Environ 300 personnes avaient répondu aux invitations lancées par des frères et amis ayant à cœur de voir réfutées de nouveau, comme elles le méritent, les critiques si inconséquentes de l'école évangéliste.

Devant un public très attentif, M. Paulsen a retracé l'historique du spiritisme, cette doctrine si consolante et aujourd'hui si répandue. Dans un langage clair et élégant, il a su charmer longtemps son auditoire par un exposé lucide des titres qui ont valu à nos croyances les sympathies du monde intelligent. Parlant des bases sur lesquelles reposent ces croyances, il a cité l'opinion des hommes de science qui ont expérimenté sans parti pris et qui ont tous conclu à la réalité des phénomènes. Doué d'une belle érudition, l'orateur s'en est servi à souhait pour réfuter de nouveau en passant, les assertions souvent intéressées des théologiens de toute robe qui tendent à n'admettre comme vérités que les seuls enseignements puisés dans les Ecritures saintes.

L'appel à la contradiction a ramené sur l'estrade M. Durand, conférencier évangéliste.

La thèse qu'il a développée en sa qualité d'adversaire du spiritisme peut se résumer comme suit :

Nous sommes des frères en croyance spiritualiste. Je ne nie pas les communications spirites.

Si je combats la doctrine que vous en faites découler, c'est parce qu'elle enseigne des erreurs qui, à mon avis, ne peuvent en rien hâter le progrès de l'humanité. Le Maître que vous citez comme ayant coordonné les dires des êtres qui parlent par vos médiums, se montre très insuffisant pour élucider les questions les moins ardues.

Les enseignements de celui qui a donné son sang pour la rédemption du genre humain me suffisent pour faire mon salut.

La doctrine spirite est basée sur des erreurs facilement démontrables pour peu que l'on commente les contradictions que je relève dans les livres d'Allan Kardec.

Si vous communiquez avec des esprits,

Soyez en défiance de vous-même.

Soyez en défiance des esprits trompeurs.

Soyez en défiance du médium dont on ne connait jamais la valeur, dont le périsprit plus ou moins grossier sera toujours un obstacle à la communication avec des esprits supérieurs.

L'édifice du spiritisme est assis sur une « planche pourrie ». (*Sic*)

M. Paulsen, voulant répondre séance tenante à M. Durand, ne put bien à regret retenir les auditeurs plus longtemps. La réplique sera donnée à Liége, rue Agimont, le 3 avril à 3 heures. On y convie Mrs les Evangélistes ainsi que les auditeurs des conférences désireux de s'instruire sur un sujet philosophique aujourd'hui si plein d'attrait.

De sincères remercîments sont dus aux propriétaires du local des Fanfares, lequel avait été mis gracieusement à la disposition des conférenciers. Des esprits étroits ont pu seuls blâmer la largeur de vue manifestée en cette circonstance par ces amis de la libre pensée.

Les Spirites et les Evangélistes

—

. . . .

« Le spiritisme me rendit, aussi, compréhensibles ces paroles d'Ezéchiel qui sont la négation la plus explicite des peines éternelles :

« Si l'impie fait pénitence de tous les péchés » qu'il a commis, s'il garde tous mes préceptes et » s'il agit selon l'équité et la justice, il vivra » certainement et ne mourra point.

» Je ne me souviendrai plus de toutes les » iniquités qu'il avait commises ; il vivra dans les » œuvres de justice qu'il aura faites.

» Est-ce que je veux la mort de l'impie ? dit le » Seigneur Dieu, et ne veux-je pas plutôt qu'il se » convertisse, qu'il se retire de sa mauvaise voie » et qu'il vive (chap. XVIII, v. 21, 22, 23).

» Dites-leur ces paroles : Je jure par moi-» même, dit le Seigneur Dieu, que je ne veux pas » la mort de l'impie, mais que je veux que l'im-» pie se convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voie » et qu'il vive (ch. XXXIII, v. II).

Dieu ne condamne pas ses enfants à des châtiments éternels puisqu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais au contraire, qu'il se convertisse et qu'il vive. Pour rentrer en grâce avec lui et vivre dans les œuvres de justice que l'on fait, il suffit donc de prendre la ferme résolution de changer de vie, de se repentir et faire des efforts persévérants pour s'améliorer et se convertir. Il n'est donc pas besoin non plus d'être saint pour que Dieu daigne s'occuper de nous ; et les paroles suivantes : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin » (St-Mathieu, Ch. IX v. 10, 11, 12) sont un flagrant démenti donné par Jésus à certains ministres de culte qui n'ont pas craint de dire, du haut de la chaire dite de vérité, que les bons esprits peuvent se communiquer, mais seulement aux personnes saintes, c'est à dire justement à celles qui n'ont plus besoin de leurs instructions. Enfin ! toujours ce Dieu tantôt partial, tantôt inexorable, tantôt vengeur, suivant les besoins de ceux qui s'en disent les représentants sur la terre et entre les mains desquels il n'est qu'un serviteur, un instrument devant se plier à tous leurs caprices !

. . . .

On se demande souvent quel peut être le mobile de ceux qui s'acharnent à combattre le spiritisme et à le présenter comme un ennemi dangereux ! Pour être logique, ne doit-on pas conclure que s'il sait résister aux lâches attaques dont il est assez souvent l'objet de la part de ceux qui se croient intéressés à le dénigrer et qu'il continue toujours tranquillement sa marche à travers tous les obstacles que l'on suscite sur sa route, c'est qu'il est doué d'une force qu'il serait au moins absurde d'attribuer à une chimère ? Au reste, se borner à injurier et à calomnier le spiritisme et ses partisans, n'est-ce pas avouer son impuissance à le combattre logiquement, par un raisonnement supérieur et des arguments péremptoires ? De semblables moyens sont aussi employés, par certaines gens, envers les enfants à qui ils veulent faire peur... On peut donc, facilement, se faire une idée de l'importance du spiritisme par les forces que certains adversaires déploient pour en arrêter l'essor : s'ils ne voyaient en lui qu'une chimère, un rêve creux, leur conduite ne serait-elle pas absurde ?

Cette réflexion a fait naître chez plus d'un le désir de connaître cet hôte importun qui ose ainsi venir contrarier, d'une manière si visible, les partisans de la foi aveugle, de l'immobilisme. Mais, en général, ces curieux sont très étonnés de ne trouver à l'inconnu aucune des couleurs qu'ils avaient dû lui supposer. Il en est toujours ainsi avec la vérité ; il suffit qu'elle se présente bien nue pour se faire accepter. Comme elle est *une*, on ne peut longtemps la présenter sous un faux nom, et ses adversaires, en voulant la travestir, s'en font les propagateurs inconscients. C'est ainsi que les desseins de Dieu s'accomplissent toujours. » J. LERUTH.

Correspondance entre un pasteur évangéliste et un spirite

Auteur : M. J. Leruth, à Poulseur-Liége

—

Nos lecteurs reliront avec fruit et intérêt l'excellente brochure portant le titre ci-dessus et d'où sont extraites les lignes précédentes. Dans l'analyse qui en fut faite, l'un de nos collègues disait dans le n° du *Messager* du 15 avril 1881 :

« ... On y verra que la manière de combattre mise en pratique par les pasteurs protestants ne diffère guère de celle de leurs confrères catholiques, que les arguments qu'ils invoquent contre le spiritisme sont aussi filandreux que ceux des ecclésiastiques romains, et que leurs conclusions sont aussi jésuitiques que celles que pourraient produire leurs plus terribles ennemis, les disciples de Loyola. On trouvera dans les lettres du pasteur H... le même ton autoritaire que fait entendre Rome quand il s'agit d'imposer la foi aveugle ; des propos qui sont loin d'être inspirés par le véritable esprit évangélique ; une facilité de tronquer le véritable sens des mots, comme la possède le théologien rompu aux subtilités casuistiques et, finalement une obstination enfantine à ne plus vouloir continuer la lutte, parce que l'on se sent à bout d'arguments, obstination d'autant plus ridicule qu'elle se manifeste chez un homme ayant fait des études spéciales et qui se trouve aux prises avec un simple artisan n'ayant d'autres armes que le bon sens et le raisonnement à opposer à son savant adversaire. »

Conférences spirites

—

Bruxelles St-Gilles, 18 mars 1892.

Messieurs les membres du Comité du Messager, *à Liége.*

J'ai recours à votre obligeance pour m'aider à réparer dans la mesure du possible un oubli du *Moniteur spirite*, oubli qui n'est du reste dû qu'à une fausse appréciation du temps.

Je vous serais donc reconnaissant d'annoncer dans votre prochain numéro du *Messager* que M. Léon Denis, le sympathique et savant auteur du livre *Après la Mort* et de *Pourquoi la Vie ?* a bien voulu nous promettre de venir donner à Bruxelles trois conférences les 18, 21 et 24 avril. La première : *Le Matérialisme* et *le Spiritualisme devant l'Histoire et devant la Révolution;* la seconde: *Le Spiritisme devant la Science* (les phénomènes et leurs causes) ; la troisième : *Le Spiritisme devant la Raison* (la pluralité des Mondes et les Vies successives des Êtres).

Les heureux effets que ses conférences ont produit à Toulouse, à Nantes, à Bordeaux, à Rouen, villes qu'il a successivement parcourues, et où, sous son inspiration des groupes spirites d'études et d'expérimentation se sont établis et vont sans cesse s'agrandissant et se multipliant, ces heureux effets, dis-je, se produiront dans notre pays. De nombreux groupes sont formés depuis longtemps dans les grands centres, à Bruxelles, à Liége, dans le pays de Charleroi. Ils acquerront une nouvelle vigueur sous l'impulsion que leur donnera la parole éloquente et sympathique du savant conférencier.

Nous indlquerons dans le prochain numéro du *Moniteur spirite* les locaux où seront données les conférences annoncées.

Veuillez agréer, chers et honorés confrères, l'expression de mes sentiments fraternels.

B. MARTIN.

Bibliographie

—

Il paraît que les occultistes éprouvent souvent, trop souvent même, le besoin d'injurier leurs voisins les spirites qui, cependant, ne les tracassent pas beaucoup.

Agacé par ces attaques continuelles, notre vaillant coreligionnaire, l'ingénieur Palazzi, de Naples, leur a répondu, dans une brochure intitulée : *Gli odierni occultisti.* — Les occultistes contemporains.

C'est une magistrale volée de bois vert, appliquée sur les épaules de ces messieurs, qui doivent l'avoir vivement sentie.

Le savant auteur leur dénie d'abord tout droit à se dire les continuateurs des anciens occultistes, dont la tradition a été depuis longtemps interrompue, et dont nul, aujourd'hui, ne peut se vanter de connaître les doctrines. Et il le leur prouve avec une rigoureuse logique, en s'appuyant sur des citations historiques incontes-

tables, empruntées même à leurs propres auteurs.

Il s'étonne ensuite, et avec raison, que les occultistes, s'ils ont, comme ils le disent, le dépôt des plus sublimes vérités, se refusent à les faire connaître et les réservent pour les seuls initiés. De sorte que voilà une société philosophique qui, à la fin du dix-neuvième siècle, affiche la ridicule prétention d'avoir une doctrine ésotérique ! Vraiment, les occultistes, qui aiment tant à rire des spirites, n'auraient pas besoin de sortir de chez eux pour satisfaire leur passion.

Enfin, il est une chose que notre frère de Naples ne peut pas arriver à comprendre, tant son cerveau de spirite est obstrué, c'est que, lorsque nous croyons communiquer avec les Esprits, la plupart du temps, nous ne communiquons qu'avec leurs loques. Une loque est un lambeau du vêtement que, d'après les occultistes, un esprit, en sortant du corps, abandonne, pour pouvoir s'élever plus facilement vers les hautes régions. Une loque qui donne une communication intelligente, c'est, comme qui dirait, un pantalon de M. le docteur Encausse (1) qui donnerait, en son absence, une consultation médicale. Et les occultistes comprennent ces choses ! Etonnez-vous après cela qu'ils se moquent de la lourdeur d'intelligence des spirites !

Il paraît que la lecture du travail de l'ingénieur napolitain a beaucoup amusé M. Papus. Cela prouve le bon naturel de M. Papus, et qu'il n'est pas difficile de l'amuser.

CANTADINO.

(1) M. Papus.

Nouvelles.

—

M. J. Bell, un belge établi à Gualeyuaychû, Entre-Rios, République argentine, nous écrit que le groupe qu'il a contribué à former est en bonne voie et que beaucoup d'adeptes et de bons médiums s'y rencontrent.

Le gouvernement argentin vient d'approuver les statuts du cercle philanthropique « Asilo Naval » de la Société Spirite « Constancia » de Buenos-Ayres.

* * *

Une maison hantée. — Est-ce qu'après les maisons hantées de Paris et de Rouen, il y en aurait une, à présent, dans le Pas-de-Calais ? Oyez plutôt ce qu'on raconte dans une commune des environs de Vitry-en-Artois. Les époux X... s'étaient couchés vers 9 heures du soir. A peine étaient-ils endormis qu'un vacarme épouvantable se produisit dans leur demeure ; la table et les chaises dansaient, le lit tremblait, la vaisselle cliquetait. Nos époux se lèvent, tremblants de peur, pour essayer de mettre un frein à ce charivari. La femme veut arrêter la table, mais en vain : la table danse, danse et fait danser la femme. Le mari veut maîtriser une chaise, tentative inutile : la chaise continue ses mouvements et fait marquer la cadence au mari. Dans cette lutte contre les meubles, notre homme se rappelle qu'il a lu un mauvais livre dans la soirée. Aussitôt il tourne ses efforts d'un autre côté. Il saisit le mauvais livre et le jette au feu. Mais le livre s'en échappe et vient se cogner contre le nez de son adversaire. Le livre rebelle est de nouveau remis au feu. Cette fois, il se consume. Cependant, aucun changement ne se produit dans la demeure endiablée. Le vacarme continue et ne se calme qu'à la pointe du jour pour recommencer de plus belle la nuit suivante. Les époux X..., qui affirment à tout le monde ce que nous venons de raconter, se trouvent si effrayés qu'ils ont abandonné leur logis pour se réfugier dans une maison voisine. Sur les conseils de quelques bonne femmes, ils sont allés trouver le curé d'un village voisin. (*Etoile belge*, du 23 février.)

* * *

Les lecteurs de l'*Etoile belge* n'auront pas été peu étonnés d'apprendre que le spiritisme, si bafoué parfois dans les colonnes de ce journal bruxellois, comptait en haut lieu un partisan convaincu et dont on ne serait pas douté.

Nous lisons en effet dans son n° du 6 février que M. Thibaut, ancien président de la Chambre des représentants « tout en étant d'une dévotion à rendre des points à toute la rédaction du *Courrier de Bruxelles*, était piqué de la tarentule du spiritisme. Il habita longtemps un appartement de la rue du Marquis où il organisait de petites séances de tables tournantes et d'esprits frappeurs de complicité avec son propriétaire, etc. » M. Thibaut, d'après l'auteur des *Silhouettes parlementaires*, aurait joué là un rôle passablement ridicule. Parbleu ! Et Victor Hugo, et Vacquerie et Mme Emile de Girardin et mille autres. Tous gens de peu et d'un ridicule achevé???

* * *

On écrit de Bruxelles, 14 mars à la *Meuse* :

« Le rapport déposé jeudi à la chambre nous a appris que la loi sur l'hypnotisme, si hâtivement votée, recevra ce tempérament heureux et très-insuffisant du reste, dû à l'initiative du Sénat, que les Commissions médicales pourront autoriser des personnes étrangères à l'art de guérir à exercer l'hypnotisme.

Tempérament heureux, disons-nous, car cette science nouvelle fait de nombreux adeptes et nous avons pu, par nous-même, constater des résultats surprenants, obtenus sur certains malades. Citons, notamment, l'exemple suivant :

Un de nos praticiens, qui a fait à Nancy un séjour prolongé à l'effet d'y suivre les expériences si intéressantes auxquelles on procède avec tant de succès, a en traitement un jeune garçon d'une dizaine d'années qui était en proie à des accès épileptiformes des plus accentués et des plus fréquents. Le petit malade était frappé d'hébétude et avait à deux reprises tenté de se suicider. En désespoir de cause, on l'avait même considéré comme atteint de folie et placé dans une maison d'aliénés. Depuis qu'il est traité par l'hypnotisme, les crises épileptiformes ont à peu près complètement cessé. La physionomie de l'enfant dénote le réveil de l'intelligence. Le malade est gai, enjoué. Tout en un mot, fait prévoir une guérison radicale. Il a suffi de quelques mois de traitement pour obtenir ce résultat.

Ayant eu l'occasion de voir l'enfant venir rendre visite à son médecin, nous avons constaté que le sommeil hypnotique avait été obtenu en quelques minutes. Des exemples de ce genre — et vous en connaissez à Liége surtout par centaines — doivent être mis au jour, car ils sont de nature à convaincre les plus incrédules.

* * *

Magnétisme. — La communication, par une personne dépourvue de diplôme, du fluide magnétique à des malades constitue-t-elle l'exercice illégal de la médecine? Cette question vient d'être soumise aux magistrats de la 10e chambre correctionnelle du tribunal de la Seine, devant lesquels comparaissait le magnétiseur Scoquart, escorté d'une foule de clients transformés pour la circonstance en témoins à décharge et qui, tous ont déclaré à la barre que, par l'imposition des mains faite sur les parties malades, M. Scoquart les avait guéris de maux réputés incurables par toutes les sommités médicales.

Le tribunal, se conformant à la jurisprudence de la cour de cassation de France, qui interdit aux personnes non diplômées « tout exercice » de l'art de guérir, a condamné le prévenu à 15 fr. d'amende.

On sait que, sous ce rapport, la législation n'est pas la même en Belgique qu'en France. En Belgique, pour qu'il y ait exercice illégal de l'art de guérir, il faut que l'examen ou la visite des malades soit accompagnée de la remise ou de la prescription d'un remède. Ce qui n'est pas le cas pour les magnétiseurs, comme l'ont écidé maintes fois les Cours d'appel et la Cour de cassation. *(La Meuse.)*

* * *

Un de nos abonnés de Montréal (Canada) nous écrit : Si nous sommes nouveaux dans la doctrine, nous pouvons dire que nous comptons ici pour quelque chose dans le mouvement spirite. Nous avons beaucoup d'Anglais avec nous qui ont abandonné le système américain. Ils ont lu avec intérêt les ouvrages d'Allan Kardec traduits en langue anglaise et une communauté de vues s'est établie, l'harmonie fraternelle règne ici. Il y a sept ans, nous comptions à peine vingt spirites dans Montréal et aujourd'hui, malgré la lutte que nous avons à soutenir contre un clergé aussi intolérant que partout ailleurs, nous sommes au-delà de mille adeptes travaillant au succès de la belle et noble cause que vous défendez làs-bas avec toute l'ardeur désirable. Nous n'ignorons pas les nombreuses difficultés qui s'opposent à la diffusion des grandes vérités que nous révèlent les Esprits.

J'aurai le plaisir de vous écrire une autre fois pour vous donner des détails sur la marche de notre société.

ALLEN B. C.

* * *

Télépathie. — Le correspondant londonien de *l'Etoile belge* écrit à ce journal en date du 19 mars :

« L'enquête du coroner a été ouverte hier à l'Hôtel Victoria, à Runcorn sur les cadavres de Mme Marie Deeming et de ses quatre enfants. Après les formalités légales, les corps, affreusement décomposés, ont été mis en bière. La puanteur était telle que les jurés étaient obligés de fumer force pipes et cigares.

» Albert Deeming, un frère de l'assassin qui lui ressemble étonnamment et qui avait épousé la sœur de Mme Marie Deeming, a fait une déposition émouvante. Il chérissait sincèrement sa belle-sœur et ses neveux et nièces. Il y a huit mois, très inquiet de ne plus recevoir de nouvelles, mais les croyant en Australie, il fit un rêve dans lequel il les vit assassinés, et dans l'état où il devait les trouver aujourd'hui. Or, la date de ce rêve semble devoir coïncider avec celle du crime. Ce saisissant cas de télépathie a vivement impressionné le coroner et le jury. »

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C[mes] LE NUMÉRO 20[e] ANNÉE — N° 20 Liége, 15 Avril 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M[r] H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Autobiographie de Joseph Armitage

(SUITE ET FIN)

(Traduite du *Médium and Daybreak* du 10 avril 1885.)

AU CONSEIL SCOLAIRE

On me proposa pour membre du conseil d'école de Soothill. Le vicaire demanda si j'étais Armitage le spirite et, sur la réponse affirmative, il déclara qu'il ne voulait pas siéger avec moi; mais on lui dit que, si j'étais nommé, il faudrait bien qu'il en prenne son parti. Je fus effectivement élu et sa Révérence eut à siéger avec moi durant sept années, car je subis avec succès l'épreuve de deux élections successives pour ce conseil et, pendant tout ce temps, je ne manquai qu'à une seule séance. Il se vante d'être un des plus anciens membres des conseils d'école en Angleterre, ayant été appelé à remplir cette fonction pendant près de douze années consécutives. Quant à moi je ne pense pas me tromper en supposant avoir été à peu près le premier qui ait été nommé deux fois de suite dans un conseil d'école, quoique spirite et médium.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES

J'avais commencé à visiter le Yorkshire en ma qualité de médium à incarnation et j'étais connu dans bien des localités. Cependant je n'avais encore vu que fort peu de manifestations physiques en dehors de celles obtenues au moyen de la table. C'est chez M[me] Dobson que je fus pour la première fois, témoin d'expériences intéressantes dans ce genre. John Blackburn d'Halifax vint nous donner une séance; il se faisait accompagner par Benny Bottombey, parce qu'il était presque aveugle. Nous choisîmes deux d'entre nous qui, munis d'un cordon de 25 yards de long, furent chargés de le lier sur sa chaise. Le cordon fut doublé et ses mains attachées ensemble au moyen d'un nœud coulant, ou nœud de marin, que l'ou consolida ensuite par un second nœud pour l'empêcher de glisser. Chacun des commissaires prit ensuite un des bouts de la corde et attacha John de la manière qui lui paraissait la plus sûre; ils réunirent ensuite les deux bouts sous la chaise et les lièrent ensemble, comme on le fait pour attacher une mêche à un fouet. Après l'avoir mis dans cette position, on le transporta sur sa chaise dans la chambre voisine, où on le laissa seul, dans l'obscurité la plus complète, tandis que Benny et une vingtaine de nos amis restaient à la cuisine, chantant des hymnes et faisant la conversation, jusqu'à ce qu'on nous dit d'entrer daus la chambre où se trouvait le médium. Celui-ci était libre, cela avait pris moins de temps qu'il n'en avait fallu pour l'attacher, ce dont nous fûmes d'autant plus surpris que cela s'était fait dans l'obscurité, ce qui rendait la chose bien plus difficile qu'à la lumière. Il nous fallut chercher la corde qui se retrouva derrière la porte. Le médium disant que si nous voulions la raccourcir les esprits se chargeraient de l'attacher, nous la coupâmes en deux et celui qui l'avait attaché et moi nous cachâmes ce bout de corde dans la chambre obscure entre la paroi et le piano et le recouvrîmes d'un mouchoir; nous deux étions seuls dans le secret. John Blackburn resta sur sa chaise et on le laissa dans l'obscurité. Au bout de 20 minutes il donna le signal d'entrer et il fut trouvé attaché de telle sorte qu'il ne fut pas possible de le délier. Après

avoir défait neuf nœuds, il fallut couper la corde pour lui rendre sa liberté. Cette séance n'était pas rétribuée ; nous n'avions eu à payer que ses frais de chemin de fer et ceux de son compagnon; tout le monde resta bien convaincu de la parfaite authenticité du phénomène.

DESSINS MÉDIANIMIQUES

On me montra un jour un dessin fait médianimiquement par une dame de Dublin ; ce dessin qui appartenait à Mathieu Parkinson, un de nos membres, représentait un arbre dont chaque feuille avait l'aspect d'une figure ou d'une personne. J'en fus tellement frappé que je me fis donner des détails sur la manière dont ce dessin avait été obtenu et que j'écrivis à cette dame pour la prier de vouloir bien en faire un pour moi. Elle accueillit favorablement ma requête et m'engagea à lui envoyer mon propre papier, marqué de mon nom, de manière à pouvoir le reconnaître aisément lorsqu'elle me le renverrait. Ainsi fut fait et je possède maintenant ce dessin, ainsi que huit autres du même genre qui sont déposés dans notre salle de séances à Batley Carr. Plus tard je me décidai à rendre visite à cette dame à Dublin et j'ai fait dès lors ce voyage à plusieurs reprises. Cette personne est dans une position aisée, elle vit avec sa fille et a 70 ans environ. Je l'ai vue travailler à sa peinture que je peux affirmer être tout-à-fait authentique. Elle avait près de soixante ans, me dit-elle, lorsqu'elle commença à pratiquer le spiritisme ; pendant longtemps elle avait été invalide et avait dû garder le lit, mais le spiritisme lui avait fourni les moyens de se rétablir et de développer sa médiumnité pour la création de ces remarquables peintures. Elle me fit aussi faire la connaissance d'un monsieur et d'une dame qui avaient obtenu par des moyens matériels des preuves d'intelligence bien positives. Ayant été invité chez eux, j'en sortis encore plus convaincu de la vérité de la communion spirituelle, car j'y entendis des coups frappés dans toutes les parties de la chambre et j'y vis la grande table se promener par la salle à manger comme si elle eut été pleine de vie, sans aucun contact quelconque, ni avec nos mains, ni avec nous, et en pleine lumière de trois becs de gaz. Lors même que je n'aurais pas vu autre chose à Dublin, j'aurais été amplement dédommagé de mon voyage par la constatation de ces phénomènes. Mais j'y suis retourné plusieurs fois, ainsi que ma femme et Mme Dobson.

MATÉRIALISATIONS

Je désirais voir aussi ce genre de manifestation et me rendis à cet effet à Newcastle, il y a deux ans, au mois de novembre ; j'y donnai, par la même occasion, des conférences à Weir's Court le dimanche, matin et soir. Dans l'après-midi j'assistai à la séance de Miss Wood, en compagnie de ma femme qui y séjourna toute la semaine, tandis que moi je reprenais le train de nuit pour être le lundi matin à mon ouvrage. La salle des séances était d'une grandeur convenable ; l'angle formait un cabinet, dans lequel j'attachai Miss Wood au moyen de vis dont j'eus soins de constater la position exacte, afin de pouvoir m'assurer s'il y avait été touché ou non. On tira ensuite les rideaux qui fermaient le cabinet. La salle était éclairée par le gaz dont on avait adouci la clarté au moyen d'une lanterne en verres de couleur. Il y avait là une paire de balances et un petit orgue, muni d'une manivelle. Les assistants furent installés tout autour de la salle jusque près des rideaux, tandis que le centre restait libre pour faire place aux esprits matérialisés. Huit apparitions, venant du cabinet, sortirent par l'ouverture des rideaux. Quatre d'entr'elles allèrent droit aux balances et furent pesées, leurs poids variant entre neuf et quarante neuf livres quoiqu'elles fussent toutes, suivant leur appararence, de grandes personnes. Deux de ces formes apparurent en même temps, l'une sortant par le centre des rideaux, l'autre par le côté. « Pocha », une petite fille, sortit et tourna la manivelle de l'orgue. Comme je pouvais atteindre le vêtement ou la draperie qu'elle portait, je voulus voir s'il avait une lisière, ou s'il était ourlé ; je suis assez connaisseur en tissage et j'avais envie de savoir quel genre de fabrication c'était. Je m'en saisis donc et cherchais à trouver le bord lorsque le tissu ou ce que cela pouvait être, se fondit dans ma main et il ne me fut possible ni d'en trouver le bord, ni d'en déchirer un morceau. Le Seigneur sait comment cela a pu se faire, mais non pas moi ; ce que je peux dire c'est que lorsque la séance fut terminée, c'est tout au plus si je pus aller jusqu'à ma tasse de thé ; cet évènement m'avait enlevé toute vitalité et toute force et je déclarai qu'on ne me reverrait pas à une séance de matérialisation, lors même qu'on me paierait pour cela. Mes lecteurs peuvent douter de ce que j'affirme ici, puisque j'en ai fait moi-même tout autant lorsqu'on me racontait anciennement des expériences de ce genre ; mais cela ne changera rien à ces faits que je suis prêt à certifier dans la maladie et dans la santé, dans la vie ou dans la mort, dans cette sphère d'existence et dans celle qui est à venir.

MES TRAVAUX POUR LA CAUSE

Il y aura bientôt douze ans que je suis médium

à incarnation et, pendant tout ce temps, j'ai été engagé presque chaque dimanche, généralement dans le Yorkshire, où depuis cinq ou six ans dix sociétés se sont groupées sous le nom de « Comité des Spiritualistes du District de Yorkshire. » Je n'ai jamais manqué à un de mes engagements, ce qui prouve en faveur de ma santé, quoiqu'un jour, à la suite d'un accident, ce ne fut qu'avec l'aide d'une canne et d'une béquille que je pus me rendre à la séance. Je n'ai jamais reçu un penny pour mon travail en faveur de la cause ; cependant il m'a été offert des centaines de fois une rétribution que l'on me pressait d'accepter. J'ai toujours senti qu'une bonne santé valait encore mieux que des salaires en livres, shellings et deniers et c'est à ma médiumnité que j'attribue la santé dont j'ai joui ces dernières années, car il n'en avait jamais été ainsi auparavant. Je suis occupé dans la fabrique six jours de la semaine et gagne suffisamment pour subvenir à mon entretien et à celui de ma famille, et j'ai cru devoir travailler gratuitement en faveur de la vérité et de la diffusion d'une cause qui a été pour moi le sujet d'une si grande bénédiction. J'ai inscrit sur mon agenda 40 à 50 enfants qne j'ai été appelé à nommer (baptiser) dans les différentes salles du Yorkshire. Un dimanche après-midi, à Keighley, je n'en eus pas moins de sept à nommer ; c'est à Bradfort que j'ai rempli cet office pour la première fois et, en dernier lieu, à Halifax.

SERVICES FUNÉRAIRES

Une autre branche de mon activité a été de conduire à leur dernière demeure les restes d'amis de la cause qui sont entrés dans ce pays vers lequel je me dirige rapidement aussi. Ce fut Elisabeth Mortimer, une de nos sœurs les plus dévouées de Batley Carr, pour le service funéraire de qui je fus appelé la première fois au cimetière de Batley, conformément à son désir ; dès lors j'ai rempli en seize occasions diverses le même mandat. Je me suis acquitté du même devoir pour M. Jarvis, de Bradford, un des fondateurs de l'église spirite, pour Mathieu Parkinson et sa femme, deux vétérans de la cause ; enfin, le dernier, mais non le moins méritant de ceux envers qui je remplis cette tâche, fut John Blackburn, mon cher et digne ami, frère et prédécesseur, avec qui fut enterré en même temps et dans la même tombe, son petit-fils, âgé de 13 mois, qui l'avait suivi dans l'autre monde à un jour d'intervalle. J'ai aussi été appelé huit fois, dans différentes localités, à faire des services en mémoire des disparus. L'un d'eux, que je fis à Keighley, pour notre frère John Wright, fut particulièrement imposant. L'assemblée réunie dans Temperance Hall était une des plus belles à laquelle j'aie jamais assisté, en fait de réunion spirite.

CURIEUSE COÏNCIDENCE

M. Armitage fait ici le récit des funérailles de John Blackburn et d'un autre coréligionnaire, George Shore ; ces événements n'offrent guère d'intérêt que pour les habitants de la contrée qui avaient été plus ou moins en rapport avec ces deux personnes. Il raconte cependant un fait de coïncidence assez curieux pour mériter de trouver place ici : George Shore ayant été assez gravement malade, une année environ avant sa mort, M. Armitage se renseigna auprès du secrétaire de l'hôpital de Dewsburg, pour savoir à combien reviendrait un séjour dans un établissement de convalescents. Il lui fut répondu que moyennant 36 shellings son protégé pourrait entrer pour trois semaines à Southport Home. Le dimanche suivant il introduisit le sujet au comité du district qui se réunissait à Bradford, disant qu'il ne voulait pas ouvrir de liste de souscription pour cet objet, ni savoir ce que chacun donnait. Dans l'après-midi, ayant à présider à l'église de Walton Street, où Mme Britten devait parler, il attendit que la collecte ordinaire fut terminée et formula alors sa requête en faveur de George Shore. Mme Britten lui dit à l'oreille qu'elle lui donnerait 10 shellings, puis il reçut de plusieurs assistants des pièces de monnaie qu'il mit ensemble dans la poche de son gilet. Ayant à parler le même soir à Oatley Road, plusieurs amis lui remirent aussi leur offrande et en retournant à la station quelqu'un l'arrêta encore pour lui donner deux pièces de monnaie. Une fois chez lui et après avoir soupé il retourna sa poche et se trouva en possession de la somme exacte de 36 shellings, composée de 53 pièces de monnaie, qu'il compta de nouveau, ne pouvant en croire ses yeux, d'autant plus qu'il ne savait nullement ce que chacun avait donné. Ayant encore à présider une réunion le lendemain, il prit toute cette monnaie pour la montrer à la congrégation et eut alors la satisfaction de recevoir encore une petite somme, qui servit, et au-delà, aux frais de voyage de l'invalide pour Southport. Ce séjour apporta une amélioration sensible dans l'état de George Shore, mais elle ne fut que passagère et, une année après, Joseph Armitage accompagnait sa dépouille terrestre à sa dernière demeure.

Voici les deux derniers paragraphes de cette biographie.

LE SPIRITISME DEVANT LE LIT DE MORT

On me demandera peut-être si j'ai parfois

assisté quelqu'un qui fût sur le point de quitter ce corps pour passer dans le monde spirituel et comment nos coréligionnaires se sont comportés à leur dernière heure. Je peux répondre que cela m'est arrivé plus d'une fois et que je les ai toujours entendus s'applaudir d'avoir connu les glorieuses vérités de la communion spirite. En ce qui me concerne, je puis dire que cette communion est une lampe à mes pieds et une lumière sur mon sentier ; qu'elle m'a délivré de toute crainte de la mort et de tourments éternels et l'a remplacée par la connaissance de ce qu'est la vie présente et par celle d'une vie future où régnera un éternel progrès.

CONCLUSION

Si les faits et les expériences que j'ai placés sous les yeux du lecteur peuvent donner à quelques-uns l'envie de s'atteler aussi au char du progrès, j'aurai atteint mon but, qui est de laisser un peu d'amélioration dans le monde, par suite du passage que j'y ai fait. Une bonne conscience me suffit pour toute rétribution et je ne demande qu'une chose, c'est que la santé et la force me permettent de poursuivre ma tâche jusqu'au jour où Dieu, que je peux appeler mon Père, qui m'a placé ici-bas, jugera bon, dans son infinie sagesse, de m'appeler au Pays d'Eté (Summer Land) où toutes larmes sont essuyées et où il n'y a plus ni douleur, ni maladie : je n'ai aucune crainte. Je suis entouré de ma femme et de huit filles, âgées de six à vingt ans ; et chaque mardi soir nous formons un cercle, en famille, en sorte que nous ne nous bornons pas à pratiquer la religion du dimanche, dans une chapelle, mais que nous en faisons une affaire quotidienne.

La médiumnité se développe chez une partie des membres de ma famille et j'ai eu, par quelques-uns d'entr'eux les preuves les plus évidentes que l'on puisse obtenir de la communication avec les esprits. Tous mes enfants fréquentent le lycée spirite de Batley Carr, que dirige M. A. Kitson. Il a aussi formé, pour les enfants d'un certain âge, un cercle qui se réunit tous les mercredis soir et auquel prennent part trois de mes enfants. Mon expérience m'autorise a donner aux parents un conseil : Ne laissez pas inculquer à vos enfants, tandis qu'ils sont encore jeunes, des idées qu'il leur sera plus tard difficile de répudier et de déraciner. Créez de ces lycées qui soient en harmonie avec vos salles de séances, ainsi que le font les sectes, qui considèrent leurs écoles du dimanche comme des pépinières pour leurs lieux de culte. Faisons apprendre à nos enfants l'anatomie, la physiologie, la phrénologie et d'autres sciences analogues, plutôt que la théologie ; ils en deviendront plus sages et seront mieux préparés pour le combat de la vie.

L. G., traducteur.

Genève, décembre 1891.

Jésus et Apollonius de Tyane

En dépit de la sublimité de sa doctrine et des merveilles et des miracles qu'il a accomplis, Jésus-Christ n'a pas eu de son temps un bien grand retentissement.

L'historien des Juifs, Flavius Josèphe, — sauf dans un passage qui passe pour interpolé — ne le mentionne pas. Les historiens Romains n'en disent que quelques mots et le traitent avec un parfait mépris. On peut dire qu'en dehors de ses disciples et de quelques-uns de ses contemporains, Jésus était méconnu et peu connu. Nourri et entretenu par quelques personnes riches et généreuses qui acceptaient sa doctrine, il errait de ville en ville, de village en village et on le considérait comme un vagabond, comme un homme de rien, à qui certains personnages puissants qu'irritaient ses principes réputés subversifs, donnaient de temps en temps la chasse. Sa mort ignominieuse resta inaperçue et malgré le retentissement extraordinaire qu'elle eut dans la suite des siècles, elle n'impressionna pas plus ses contemporains en Judée que celle du premier venu parmi les gens de la lie du peuple. Cependant à mesure que le temps s'écoula et que sa doctrine se répandit, la gloire de Jésus grandit, elle s'étendit de plus en plus et son nom retentit d'un bout du monde à l'autre de l'empire romain. En voyant les progrès rapides et incessants des nouveaux dogmes professés par les chrétiens et qui chaque jour faisaient de nouveaux prosélytes, les Païens se virent obligés de prendre Jésus très au sérieux. Sa vie fut épluchée, étudiée, lue avidement et s'il ne parvint pas à se relever dans leur estime, s'il fut toujours considéré à peu de chose près comme un malfaiteur, force fut de reconnaître que du moins il n'était pas un malfaiteur tout à fait ordinaire. On lui trouva une certaine grandeur, un petit nombre de philosophes crurent entrevoir quelque chose d'élevé dans son enseignement, ses miracles attribués à une connaissance profonde des arts occultes furent admis comme certains et l'on fut obligé de reconnaître en lui un *magicien* tel qu'on n'en avait encore jamais vu. Un grand nombre de Païens étaient versés dans la magie, et quoique cela coûtait beaucoup à leur orgueil, il leur fallut bel et bien confesser que le magicien Jésus, celui qu'ils appelaient dédai-

gneusement le Galiléen, les dépassait de beaucoup. On n'avait aucun rival à lui opposer et cela froissait singulierement l'amour-propre des fervents sectateurs du vieux polythéïsme. Tel était l'état des esprits chez les représentants du vieux monde païen au temps de Néron, lorsque tout-à-coup on entendit parler à Rome d'un certain philosophe fraîchement débarqué de la Grèce où il avait laissé la réputation d'un thaumaturge extraordinaire. La haute société romaine s'occupa beaucoup de ce philosophe qui compta bientôt de nombreux partisans et on se racontait les uns les autres les choses merveilleuses qu'il avait accomplies en Asie Mineure et en Grèce. La nature l'avait doué d'un physique des plus avantageux, on trouvait je ne sais quoi de divin dans son regard, son éloquence était entraînante, irrésistible. Quoiqu'il fut vêtu très simplement et qu'il affectât une certaine négligence dans son costume, il était d'une propreté irréprochable et on remarquait je ne sais quel air de grandeur dans sa manière d'être et jusque dans la façon dont il se drapait dans son manteau. Ce philosophe qui faisait l'objet de toutes les conversations et dont la seule renommée excitait la jalousie ombrageuse de Néron, était Apollonius, originaire de Tyane en Cappadoce. Sa famille était noble et opulente, mais à la mort de ses parents, pour se consacrer tout entier à la philosophie, il abandonna sa part d'héritage à ses frères et ne se réserva qu'une faible portion suffisante pour la vie austère et frugale qu'il s'était imposée et qu'il observait rigoureusement. Il parcourut les Indes et une grande partie de l'Orient, séjourna quelque temps en Grèce où il excita l'enthousiasme et l'admiration et vint à Rome, considérée alors et sans conteste comme la capitale du monde civilisé. Apollonius appartenait à la secte des Néo-platoniciens et avait adopté le genre de vie des Pythagoriciens dont il ne s'est jamais écarté. Sa réputation comme philosophe était grande, sa réputation de thaumaturge était plus grande encore. Aussi les *Païens enregistrèrent*, avec le soin le plus scrupuleux, ses hauts faits thaumaturgiques et se sentirent heureux de pouvoir l'opposer à Jésus dont l'incontestable supériorité les humiliait. Ne voulant pas reconnaître en Jésus une grande personnalité suscitée par la Providence pour transformer la face du monde et améliorer le sort de l'humanité, ils s'obstinaient à n'admettre de véritablement supérieur que ses miracles qu'ils attribuaient à la magie. L'apparition d'Apollonius de Tyane eut pour les Païens l'effet d'un coup de fortune, ils avaient enfin trouvé, pour l'opposer à Jésus, un émule redoutable et capable d'éclipser sa gloire. Mais la gloire de Jésus ne fut pas du tout éclipsée, elle ne fut pas même diminuée ; sa supériorité resta intacte ; le paganisme n'en disparut pas moins et la société romaine n'en fut pas moins profondément transformée.

Ce n'est pas Apollonius qui se posa en rival de Jésus auquel il ne songeait nullement et dont il n'avait peut-être jamais entendu parler ; ce sont les Païens qui, en haine des Chrétiens opposèrent sans qu'il le voûlut sa personnalité toute récente à celle du supplicié de Nazareth. Apollonius, parfaitement détaché des choses de la terre et méprisant sincèrement les gloires et les fumées d'ici-bas, ne cherchait à rivaliser avec personne. Il aimait passionnément la philosophie à laquelle il avait sacrifié, sans hésiter un seul instant et poussé par une irrésistible vocation, une existence de luxe et de plaisir ; il s'était fait initier aux mystères et avait profondément étudié les secrets de la nature. C'est quand il jugea que sa science était suffisamment grande, qu'il opéra cette longue série de prodiges qui ont transmis son nom à la postérité, sans égaler toutefois Jésus qui plane encore au-dessus de lui. Pour être inférieurs aux miracles du fondateur du christianisme, les prodiges d'Appolonius de Tyane n'en sont pas moins extraordinaires et méritent d'être signalés ; et l'on comprend aisément que les Païens, aveuglés par leur partialité, l'aient placé sur la même ligne que Jésus. On voit dans les Evangiles Jésus ressusciter un mort que l'on conduisait en terre. Pendant son séjour à Rome, Apollonius ressuscita une jeune patricienne, fille d'un consulaire, que l'on conduisait au bucher. C'est la seule résurrection qui soit à l'acquis du philosophe. Jésus en a bien d'autres, parmi lesquelles, celle de Lazarre dont le corps enseveli depuis un certain temps, entrait déjà en putréfaction. Apollonius a chassé un démon du corps d'un jeune libertin qui le raillait. On ne compte pas les démons expulsés par Jésus. Jésus apaisait les tempêtes ; il n'est pas fait mention dans les auteurs païens qu'Apollonius en ait calmé une seule. Jésus, pourchassé par les Juifs comme un séditieux, disparaissait tout à coup ; Apollonius, traîné devant le tribunal de l'empereur Domitien, après avoir prononcé sa propre apologie disparait tout d'un coup au nez et à la barbe de sa Majesté impériale et des badauds qui s'entre regardaient ébahis. Il fut vu le même jour et à la même heure, s'entretenant avec ses disciples auxquels il se fit voir tout-à-coup à Pouzzoles, à cinquante lieues de Rome et du tribunal de Domitien. Peu de temps auparavant, étant en prison, il avait ôté par sa seule volonté et sans aucun contact les fers qu'il avait aux pieds. Même fait arriva à St-Pierre, emprisonné par ordre du roi Hérode,

l'ange qui le délivra fit tomber ses fers sans le toucher. Sous l'empereur Néron, un agent du tyran avait rédigé contre Apollonius un interminable réquisitoire. Au moment de lire son factum, l'accusateur fut tout surpris de ne plus voir aucune trace de caractère sur le papier et c'était pourtant bien le même papier. Par son pouvoir magique et sans avoir l'acte d'accusation entre les mains, Apollonius avait réussi à faire disparaître l'écriture. Cet incomparable thaumaturge était également doué de la double vue. Etant à Ephèse et s'entretenant avec ses disciples, Apollonius cessa de parler tout d'un coup, puis il s'écria, comme s'il eût été présent au drame terrible qui se déroulait à Rome : « Courage Stéphanus, frappe le tyran ! » Or, le même jour à la même heure, Domitien tombait sous le poignard de Stéphanus. Ce dernier fait complète le bagage thaumaturgique d'Apollonius, bagage merveilleux, extraordinaire et bien digne d'exciter l'admiration de la postérité, mais celui de Jésus est bien plus fourni, bien plus considérable, bien plus extraordinaire encore ; on ne saurait compter ses miracles qui furent entassés dans le court espace de trois ans, tandis que les prodiges perpétrés par le philosophe néo-platonicien sont éparpillés sur une longue, très longue existence. Apollonius fut, sans contredit, un illustre philosophe un admirable thaumaturge et il eut été unique sans Jésus qui a bouleversé la face du monde, transformé la société, détruit l'esclavage et amélioré la condition des hommes. L'influence d'Apollonius comme philosophe a été tout-à-fait éphémère et restreinte. Ses prodiges seuls l'ont recommandé à la postérité, ils constituent presque toute sa grandeur. Les miracles de Jésus sont ses moindres titres à l'immortalité. Peu de personnes connaissent Apollonius dont le nom n'est familier qu'à quelques lettrés, à quelques érudits, mais qui ne connait Jésus ?

HORACE PELLETIER,
conseiller d'arrondissement à Candé
(Loir et Cher)

Soliloques

III

Dans ma jeunesse, j'ai beaucoup rêvé : on rêvait beaucoup à cette époque. Je fus d'abord communiste avec Cabet, puis phalanstérien avec Considérant. Je croyais alors, dans mon enthousiasme naïf, que puisque une théorie sociale devait faire le bonheur de l'humanité, il suffisait de la proclamer pour que tout le monde l'adoptât. Je dus en rabattre. Le coup d'Etat m'ouvrit à moitié les yeux ; la réflexion me les ouvrit ensuite tout à fait. Je compris enfin que les réformes sociales, même les meilleures, ne peuvent produire des résultats sérieux et durables que si elles sont accompagnées de la réforme individuelle, la plus importante de toutes : si nous entrions dans le paradis avec tous nos vices, nous le changerions bien vite en enfer. Le Christ n'a-t-il pas dit : Le royaume de Dieu est dans chacun de nous.

Dans ce naufrage de mes croyances, deux surnagèrent : la croyance à l'immortalité de l'âme et à la réincarnation. Mais elles étaient un peu flottantes dans mon esprit et subissaient parfois des éclipses. Enfin je fus mis en présence du phénomène spirite, dont j'avais tant ri, et, cette fois, je fus bien forcé d'en reconnaître la réalité. Alors ma croyance à l'immortalité de l'âme et à la réincarnation m'apparut plus claire, plus complète, plus logique, et elle s'affermit dans mon esprit de façon à ne pouvoir plus être ébranlée.

Mais la réincarnation n'est pas comprise de la même façon par tous les spirites ; il en est même qui n'y croient pas du tout. De ceux-là, je ne veux pas m'occuper, du moins en ce moment. Il en est donc qui croient que chaque incarnation se fait sur un monde nouveau. Cela me paraît difficile à admettre, attendu que, puisque les mondes existent, ils doivent former un nombre, et que, ce nombre une fois épuisé, force sera de s'arrêter.

D'autres croient que ce qui doit surtout nous préoccuper dans ce monde, c'est d'acquérir les qualités nécessaires pour pouvoir nous élever jusques à un monde meilleur. Ils oublient, ce me semble, qu'un monde meilleur n'est qu'un monde amélioré, et qu'en améliorant celui où ils vivent, ils seront dans un monde meilleur, quand ils y reviendront. J'ajoute que, comme le pain qu'on a gagné par son travail, ce monde leur paraîtra d'autant plus meilleur qu'ils auront plus contribué à l'améliorer.

D'ailleurs, n'est-ce pas à une basse pensée d'égoïsme qu'on obéit lorsque on ne pense qu'à s'élever, sans le moindre souci de ceux qu'on laisse après soi, au mépris de la loi de solidarité qui nous relie aux autres hommes. Michelet a dit avec raison :

On ne se sauve pas seul.

L'homme ne mérite son salut que par le salut de tous.

L'animal a aussi son droit devant Dieu.

Nous sommes tous partis en même temps, et nous étions tons identiques au départ. S'il en est qui arrivent plus tôt que les autres, c'est qu'ils ont trouvé moins d'obstacles sur la route. Il est donc juste qu'ils attendent leurs frères moins favorisés et leur tendent la main ; car ce n'est pas leur faute s'ils arrivent plus tard. Ne serait-

ce pas là l'explication de la parabole des ouvriers de la dernière heure de l'Evangile ?

D'autres enfin croient que nous nous réincarnons surtout sur la même planète, celle qui a été destinée à notre humanite pour y vivre et la faire progresser. Je suis de ceux-là.

Si nous devons errer de monde en monde, si nous ne devons pas revenir sur cette terre, elle perd beaucoup de son intérêt à nos yeux, et nous nous en occupons beaucoup moins ; tandis que si nous sommes persuadés que nous y reviendrons, qu'elle est notre domaine, nos sentiments changent tout à coup à son égard. Nous savons qu'en travaillant pour nos successeurs, c'est pour nous que nous travaillons, et dès lors nous nous efforçons avec plus de soin et d'ardeur à la faire progresser physiquement et moralement. Et voilà pourquoi je suis de cette opinion ; car le caractère le plus incontestable du vrai, c'est qu'il produit le bien. V. TOURNIER.

Médiumnité en l'état d'extase

M. Sergeant Cox, qui n'est pas un juge de mince importance en matière de style littéraire, dit au sujet du langage plus ou moins inconscient tenu par certains médiums en état de catalepsie ou d'extase : « J'ai entendu un garçon de cabaret soutenir, lorsqu'il était en état d'extase, un dialogue avec un groupe de philosophes, sur la « raison et la prescience, » la « volonté et la destinée, » et maintenir sa propre opinion contre eux. Je lui ai posé les questions les plus difficiles de la psychologie, et j'ai reçu des réponses toujours réfléchies, souvent pleines de sagesse, invariablement exprimées en un langage choisi et élégant. Néanmoins, un quart d'heure après, quand il était sorti de son état d'extase, il était incapable de me répondre aux questions les plus simples sur un sujet philosophique et ne trouvait même pas de termes pour exprimer une idée terre à terre. » *(Que suis-je?* IIe vol., page 242.)

M. Russel Wallace ajoute à la suite de cette citation, dans son beau livre : *Les Miracles et le Moderne Spiritualisme :* « Je puis certifier que ce qui précède n'est pas exagéré me basant sur ce que j'ai observé fréquemment chez ce même médium. J'ai entendu d'autres parleurs en état d'extase (transe-speakers) tels que Mme Hardinge, Mme Tappan et Mme Peebles, des discours qui, en fait d'éloquence élevée et soutenue, de nobles pensées, de hautes conceptions morales, surpassaient les plus beaux mouvements que j'ai pu constater chez un prédicateur ou un conférencier. »

Quelques-uns des phénomènes les plus importants de l'histoire et de la nature humaine dont la science ne peut s'occuper, dit M. Russel Wallace, le spiritualisme les explique.

« Ce n'est pas un mince résultat que les spiritualistes soient en mesure de réhabiliter Socrate, comme ayant été un homme sain d'esprit et d'établir que son *démon* était un être spirituel intelligent qui accompagnait le grand philosophe dans la vie, en d'autres termes qu'il était : *son esprit gardien*.

Les non-spiritualistes sont obligés de considérer l'un des plus grands hommes dont l'histoire fasse mention, non seulement comme ayant subi durant toute sa vie une illusion d'esprit, mais comme un être assez faible, un fou superstitieux qui n'a jamais pu reconnaître son erreur. Ils sont obligés de nier le fait affirmé par les contemporains de Socrate et par Socrate lui-même, que cet esprit le prémunissait véritablement contre l'approche des dangers ; or il est consolant de croire que ce noble esprit, ce logicien subtil, ce sceptique religieux pour lequel les grands hommes qui furent ses élèves avaient de la vénération et de l'amour, n'a pas été la dupe de sa propre imagination au cours d'une longue vie, et que les avis que lui donnait son *daïmon* furent aussi sages que vrais. Nous éprouvons tous un soulagement réel de ne pas avoir de Socrate l'opinion erronée des non-spirites. »

Nouvelles.

Le *Banner of Light* du 27 février a publié un long et élogieux compte-rendu du livre de M. Léon Denis : *Après la mort*. L'auteur, M. Eayrs, dit en terminant son article : « Tel est l'esprit et le but de cet admirable livre. Une traduction anglaise est grandement désirée, car jamais nous n'avons rencontré un livre aussi bien adapté que celui-ci pour instruire les masses dans les très importantes vérités dont il s'occupe. »

* * *

Donato. — Le grand fascinateur que nous avons tant applaudi il y a quelques années, dit un journal de Namur, vient de nous revenir, avec une foule d'expériences nouvelles et toutours plus attrayantes, entre autres celle de faire chanter par les sujets les morceaux demandés par les spectateurs.

Donato se sert de la transmission mentale de la volonté pour faire obéir ses sujets à tous les ordres des spectateurs.

(*La Meuse* du 9 mars.)

* * *

Un guérisseur miraculeux. — *Le Havre, 29 mars.* — Après deux audiences, le tribunal correctionnel a prononcé son jugement dans l'affaire du cordonnier havrais Philippe Bloche, devenu célèbre dans la région par les guérisons soi-disant miraculeuses qu'il opérait.

Il prétendait voir dans l'intérieur du corps humain comme s'il eût été en verre; ses mains, disait-il, étaient attirées par une force invincible vers la partie malade et ses attouchements étaient souverains.

Plusieurs témoins ont déclaré au tribunal avoir été réellement guéris.

Une demoiselle Wolff, entre autres, atteinte de paralysie, raconte qu'après avoir été soignée sans succès par le docteur Charcot, elle est venue au Havre consulter Bloche ; elle est aujourd'hui complètement guérie.

Le tribunal a condamné Bloche à 10 francs d'amende pour exercice illégal de la médecine.

(*Gazette Petrus* du 31 mars.)

* * *

Au sujet du compte-rendu de la conférence donnée à Jemeppe le 6 mars, il nous est parvenu dernièrement une protestation signée E. Durand. Notre correspondant — qui n'avait pas cru devoir se pâmer d'admiration devant les arguments anti-spirites présentés par le conférencier sous forme de citations empruntées aux ouvrages d'Allan Kardec, prises isolément et sans commentaires, — nous a fait dire que ces extraits étaient sophistiqués et que des erreurs volontaires avaient dû être commises par l'orateur pour appuyer son argumentation. De l'avis de ceux qui ont lu ces petits papiers après la séance du 27, il appert qu'il ne s'y trouvait aucune copie mal faite. Toutes les citations étaient groupées avec art et ne tendaient à rien moins — tremblez spirites — qu'à *isoler* entièrement la « planche pourrie » sur laquelle, suivant le conférencier, l'édifice du spiritisme est construit.

Nous actons volontiers la protestation de l'honorable conférencier venu de Bruxelles, *spécialement invité pour entendre la réfutation annoncée!* Il n'a pu, nous dit-il, « qu'être peu satis- » fait de la conférence intéressante sur les sujets » les plus variés qu'il a entendue. De réfutation, » *point!* Les chrétiens évangéliques, habitués à » examiner toutes choses et à retenir ce qui est » bon, ont appris à ne pas se payer si facilement » de mots. »

Nous renvoyons les amateurs de polémique religieuse aux belles et bonnes pages écrites en 1875 sur le sujet qui nous occupe. Messieurs les membres de la Fédération liégeoise qui se proposent, dit-on, de répondre de nouveau par écrit à M. Durand trouveront dans la 3e année du *Messager* une besogne toute faite. Ils utiliseront aussi avec profit la brochure de M. J. Leruth, de Poulseur, intitulée *Correspondance entre un pasteur évangéliste et un spirite* dont nous avons cité des extraits dans notre dernier numéro.

A consulter avantageusement aussi la réponse de M. Tournier à l'archevêque de Toulouse.

* * *

A la conférence donnée à Jemeppe le 27 mars dernier, il a été distribué 450 brochures *Pourquoi la vie?* Des numéros du *Messager* avaient été adressés à beaucoup de personnes au préalable. Une centaine de numéros ont été aussi remis à l'entrée. C'est par erreur que nous avons dit que l'assemblée se composait d'environ 300 personnes. Il nous est affirmé qu'elle en comptait 600.

Conférences de M. Léon Denis

Nous rappelons à nos lecteurs que M. Léon Denis, de Tours, vice-président de la Ligue française de l'Enseignement, donnera incessamment une série de conférences publiques et contradictoires en Belgique :

A Bruxelles

La première conférence aura lieu le 19 avril à la Maison du Peuple. Sujet : *Le Spiritualisme devant l'histoire et devant la Révolution.*

La seconde, à l'Ecole communale, place Joseph Lebeau, le 21. Sujet: *Le Spiritisme devant la science* (ses phénomènes et leurs causes).

La troisième, le 23 avril. Sujet: *Le Spiritisme devant la raison* (Pluralité des mondes et les vies successives des êtres), se donnera salle St-Michel, rue d'Or.

Ces conférences auront lieu à 8 heures du soir.

A Liége

Au Casino Molière, rue de l'Ouest, sous les auspices de la Fédération spirite régionale.

La première conférence aura lieu le mercredi 27 avril, à 8 heures du soir.

Sujet : *La philosophie de la Révolution.*

La seconde, au même local, le vendredi 29 avril, à 8 heures du soir.

Sujet : *Le spiritisme, les faits.*

A Verviers

Au local de l'Emulation, place du Martyr, sous les auspices de la Fédération spirite régionale.

Une seule conférence aura lieu le lundi 2 mai, à 8 heures du soir.

Sujet : *Le spiritisme et le matérialisme devant l'histoire et devant la raison.*

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes^ LE NUMÉRO 20e ANNÉE — N° 21 Liége, 1er Mai 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Abraham Lincoln fut-il spiritualiste ?

L'ouvrage de M. Hartronft, qui porte ce titre, répond affirmativement à cette question : le président des Etats-Unis à l'époque de la guerre de sécession interrogeait les esprits dans les séances fréquentes tenues à la Maison-Blanche et auxquelles assistaient des personnages les plus influents.

M. Hartronft, apprenant que Mme Maynard, l'un des médiums dont s'était servi Lincoln, préparait le récit de ses séances et la sachant très honorable, lui promit de publier son ouvrage en contrôlant la véracité des dires de ce médium ; c'est ainsi qu'il a pu réunir les affirmations de personnes éminentes, en la forme légale, toutes attestant les récits de Mme Maynard aujourd'hui invalide et rhumatisante.

En avril 1861, les esprits de Miss Colburn déclaraient que la guerre commencée durerait plus de quatre ans, tandis que chacun ne voyait là qu'une petite révolte facile à réprimer ; le guide du médium prétendait qu'il y avait eu une grande réunion d'esprits en congrès céleste et que le médium serait obligé d'aller à Washington pour avoir des entrevues avec A. Lincoln. Une dépêche de son frère malade l'appela dans cette ville où elle rencontra un ami de son frère, employé au ministère de la guerre, cet ami était médium ; c'était M. Forster et en transe il dit à la jeune fille : vous croyez être venue pour chercher votre frère et le conduire chez vous ? vous avez une autre mission à accomplir. M. Laurie, un spiritualiste ami de M. Forster parla de Mme Maynard à Mme Lincoln qui voulut la recevoir, l'entendre, et fut vivement intéressée par la voix qui se servait de Mlle Colburn (aujourd'hui Mme Maynard) ; elle la pria de ne point quitter Washington avant d'avoir vu son mari, ce qui eut lieu le 8 octobre 1862. Le président avait lancé une proclamation pour l'affranchissement des esclaves, proclamation non ratifiée alors et suggérée par les esprits. Le médium, tout tremblant, fut reçu avec urbanité par le premier magistrat du pays. On forma un cercle. La jeune fille inconsciente et entransée s'avança vers le président et d'une voix mâle, assurée, sans s'interrompre, avec éloquence, elle disserta sur les plus graves questions ; parfois le président comprenait on ne peut mieux ce qui échappait aux autres assistants ; sa ligne de conduite lui était tracée, il devait affranchir immédiatement les esclaves.

Chacun, en écoutant la transmission de ces ordres supérieurs avait perdu de vue la timide jeune fille ; celle-ci, en s'éveillant, se recula confuse devant le regard du président. Tous méditaient. Un personnage demanda tout bas à Lincoln si le langage et la voix d'un personnage décédé n'avaient pas été reconnus par lui ; le président se leva, fixa le portait de Daniel Webster le célèbre homme d'Etat et répondit : oui, oui, c'est lui qui a parlé ; c'est très remarquable ; il répétait ces paroles en les accentuant.

M. Somes lui demanda si, réellement ses ministres cherchaient à lui faire remettre à plus tard l'affranchissement des esclaves. « En effet, répondit-il, mais dans des circonstances données : vous êtes tous mes amis et je l'avoue, il me faut une singulière énergie pour résister à la pression constante de mes ministres. » Puis il plaça sa

main sur la tête du médium, en disant: « Mon enfant vous possédez un don bien remarquable qui vous vient de Dieu, cela ne fait point de doute pour moi; je vous remercie d'être venue, votre présence est pour moi beaucoup plus importante que mes amis ne le sauraient supposer. »

En février 1863, Mme Lincoln pria Mlle Colburn de venir la visiter à Georgetown, près Washington; avant de partir, le guide du médium dit à M. Laurie qui devait l'accompagner : « Vous verrez le président que sa femme n'attend pas. » Au sortir d'une réunion ministérielle le président vit sa femme monter en voiture, voulut l'accompagner et assista à la séance préméditée par Mme Lincoln. Par le médium, le Dr Bamford se communiqua et déclara que les armées du nord, battues et décimées parlaient de se rendre tellement elles étaient découragées, état de choses connu seulement par le président et ses ministres; il décrivit exactement la situation, son danger. déclarant que la ville de Washington et la plus grande partie de la nation étaient restées fidèles à l'Union. « Vous connaissez parfaitement la situation, docteur, dit Lincoln, quel moyen faut-il employer pour la changer? » Aurez-vous le courage de vous en servir, répondit l'esprit?... Lincoln, en souriant, ajouta: « Faites-en l'essai. » Mon moyen est si simple que peut-être vous le trouverez insuffisant; en tout cas essayez-le; rendez-vous avec votre famille, sans autres personnes, au quartier général et montrez-vous aux soldats pour vous occuper de leurs maux et de leurs réclamations; prodiguez-vous en vrai père du peuple. « C'est facile dit Lincoln. » Faites connaître de suite votre intention, ajouta l'esprit du Dr Bamford et l'insubordinution cessera et les désastres vont cesser; surtout point de retard. Ainsi fut fait.

L'histoire a enregistré le récit de ce voyage, l'accueil enthousiaste fait au président, l'union de tous les soldats, comme l'avait prédit le Dr Bamford et la victoire se rangea désormais sous la bannière du nord; longtemps après, la nation connut seulement le danger auquel avait échappé la ville de Washington et le gouvernement. Le Dr Bamford avait aussi annoncé à Lincoln, dans cette même séance de février 1863, qu'il serait réélu président, ce qui s'accomplit.

Fin 1863, Miss Lincoln demanda au guide de Miss Colburn s'il pouvait lui dire le nom d'une personne présente à la séance; le médium la salua l'appelant par son nom, lui rappelant ses nombreuses batailles; alors le général Sickles ouvrit son manteau et montra son uniforme. Le président étant survenu, un homme d'État bien connu s'emparant des organes du médium discuta avec lui sur la question des esclaves libérés, donna le mode d'organisation pour régler leur avenir ou le *Freedmen's Bureau.*

En 1863, Miss Colburn eut des séances privées avec M. et Mme Lincoln qui n'en ont jamais parlé; le médium ignore donc ce qui fut obtenu.

En 1864, elle se trouva très intimidée, se trouvant seule avec le président et deux officiers supérieurs; Mme Lincoln prévenue vint à la séance et la jeune fille fut rassurée et entransée. En se réveillant elle se trouva debout devant une grande table sur laquelle se trouvait une carte des Etats-Unis; elle tenait un crayon et avait tracé sur la partie sud le plan de campagne convenu entre les généraux et Lincoln, au profond étonnement de ceux-ci. Le président fit asseoir le médium éveillé, l'engageant à ne point parler de cette séance, dans laquelle les esprits avaient tout commenté; ils approuvaient de grands et décisifs projets.

A la fin de 1864 arrivait le terme de cette longue et cruelle guerre; Lincoln avait eu des entrevues avec Forster Charles, le grand médium, aussi avec Mme Hamilton et Redmond; par ce dernier Lincoln fut prévenu qu'on le voulait assassiner lorsqu'il passerait à Baltimore et de se déguiser; il le fit et échappa à une mort certaine; le fait est officiel.

Pendant l'hiver 1864-1865, les médiums Forster et Colchester prédirent à Lincoln son prochain martyre; sa droiture, sa nature confiante le faisaient sourire à cette fin.

Sur le point de quitter la ville à la veille de la réélection présidentielle, Miss Colburn vint faire ses adieux à Lincoln; reçue immédiatement, dans la conversation d'adieu, le médium voyait l'ombre de l'assassin qui attenterait aux jours de ce grand homme, de cette nature généreuse, de ce vrai père du peuple; « je suis prévenu par divers médiums, répondait-il, mais je ne crains rien. » Ce trop de confiance vous sera fatal, dit-elle. « En tout cas nous reviendrons à Dieu, Miss Colburn? » dit le président.

Le président fut asssassiné.

Les faits racontés par Mme Maynard sont incontestables, ils ont le caractère de l'intégrité et de la vérité. Ce fut en vain que Mme Lincoln voulut lui donner argent et honneur; elle refusait, déclarant que cela lui ôterait le bonheur qu'elle éprouvait à être utile à l'homme pour qui elle avait un culte véritable. L'argent donné eût pu faire suspecter sa sincérité. Elle est heureuse, au déclin de sa vie, d'avoir cette certitude qu'un vrai grand honnête homme, un ami de l'humanité eut confiance dans les esprits qui se servirent des organes d'un médium sans prétentions, ami du vrai. *(Revue spirite.)*

Les jeûneurs

—

On écrit de Londres, 30 janvier :

Succi, le jeûneur italien qui, à l'Aquarium avait entrepris un jeûne de 52 jours, a dû renoncer hier vendredi à son jeûne sur l'ordre du médecin. Il avait jeûné pendant 43 jours 18 heures et 45 minutes.

Succi est spirite, il s'imagine qu'il possède un tempérament particulier difficile à définir et grâce auquel il peut, au moyen d'un peu de liqueur qui ne contient d'après lui, ainsi que cela a été vérifié par l'analyse chimique, aucune espèce de substance nutritive, faire ce qu'une autre personne ne pourrait accomplir.

* * *

On écrit de Paris, 23 février :

Une américaine, miss Nelson, a terminé lundi à midi, à l'hôtel Terminus, un jeûne de trente jours, pour établir l'efficacité d'un élixir merveilleux composé d'herbes et de fruits de l'Amérique du Sud. Miss Nelson proteste de son vif désir de céder à la France, son pays d'adoption (elle chante, depuis plusieurs années, dans les cafés-concerts de la capitale), le secret de cette mixture, appelée, suivant elle, à faire une révolution dans l'alimentation économique des soldats, des marins, des prisonniers, etc. C'est la première fois que miss Nelson se livre à un jeûne public ; elle avait tenté un essai de ce genre en particulier, et était restée, dit-elle, vingt-sept jours sans prendre d'autres aliments que deux verres par jour de sa tisane, soit 60 centilitres environ. Cet élixir a l'apparence, la coloration, la consistance et le goût du sirop de gomme, avec une odeur aromatique prononcée. L'état de la jeûneuse au commencement de l'expérience a été constaté par le bulletin suivant : pouls 92, température 36°5, respiration 22, état général très satisfaisant.

Son poids, qui était au début de l'expérience, le 23 janvier, de 81 kilos, n'était plus que de 75 kilos 475 grammes.

Les médecins ont rédigé le bulletin suivant :

Pouls, 90 pulsations, respiration 24, température du corps 36°3.

Le bulletin ajoute :

« L'état de miss Nelson est satisfaisant, malgré une certaine faiblesse du pouls qui dénote un affaiblissement du muscle cardiaque. Miss Nelson ne présente aucun autre signe de faiblesse et pourrait continuer son expérience pendant un temps plus ou moins long. »

* * *

Un des derniers numéros de l'*Intermédiaire des chercheurs* contient des renseignements curieux sur les jeûneurs et les jeûneuses des siècles passés.

Voici ce que dit cette intéressante publication :

En 1829, en Amérique, un homme, du nom de *Kelsey*, resta 53 jours sans manger, mais il buvait de l'eau en quantité considérable. A la fin des 53 jours il mourut. Dans le *Silloge* de Burman, on peut lire le cas extraordinaire d'une fille de Doddington qui resta au lit 21 ans sans manger ou boire au temps de la reine Elisabeth. « Hæc in lecto locata per viginti et unum annos integros neo cibum sumsit, nec liquorem hausit, nec membra movit. »

Il y avait aussi une fille suédoise qui ne prit pas de nourriture pendant six années, comme nous l'apprend une brochure publiée en 1711.

Licetus, à Padoue (1614), publia un traité sur ce sujet, *De his qui diu vivunt sine alimento.* Sir Thomas Browne, dans son livre célèbre, *Religio Médici*, parle d'une fille allemande qui vécut sans manger de viande, en respirant seulement l'arome des roses. Bucoldinnus nous a donné un livre, *De Puella quœ sine cibo per annos vitam egit.* Aulu-Gelle nous raconte que Favorinus disait qu'on pouvait guérir la boulimie par un jeûne de 3 jours. On apprend par l'*Histoire d'Alep*, du Dr Russel, que les habitants observent un jeûne volontaire de six jours ne permettant pas même à l'eau de toucher leurs lèvres.

La soif et la faim pendant les deux premiers jours sont affreuses : les deux jours suivants, ils deviennent tristes et lourds, et sentent mauvais ; à la fin du 6e jour, ils prennent un peu d'huile d'amande ; puis, un peu de bouillon. Il ajoute que l'appétit ordinaire leur revient très lentement.

Laurent Joubert, selon Bayle, avait soutenu dans ses *Paradoxes*, qu'un homme peut vivre longtemps sans manger ni boire. Et ses expériences démontrèrent qu'il avait raison. Mais on le persécuta sous le prétexte que ces jeûnes semblaient indiquer qu'il n'y avait aucuns miracles dans les jeûnes de Moïse, Elie et Jésus-Christ.

Soliloques

IV

C'est encore une question fort embarrassante que celle de la prière. Les uns disent qu'il faut prier, les autres qu'il ne le faut pas. Il en est même qui prétendent que la prière est nuisible, à cause de la confiance illusoire qu'elle donne à ceux qui prient. Qui a tort, qui a raison ? Peut-être tous ont-ils à la fois tort et raison.

J'ai entendu souvent raconter, par les paysans de mon village, l'anecdote suivante :

Une femme, qui aurait bien voulu que tous les jours de la semaine fussent des dimanches, afin de pouvoir honorer sans cesse le seigneur, par le repos, avait coutume d'aller chaque jour s'agenouiller, dans une chapelle, devant une statue de la Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Là, avec de grands soupirs, elle disait : — Bonne sainte Vierge, faites-moi vivre sans rien faire. — Le sacristain, ennuyé de ce manége, se tapit un jour derrière l'autel, et, au moment où elle achevait de dire : faites-moi vivre sans rien faire, il répondit, en imitant la voix d'un enfant : Il faut tous s'y faire. — Tais-toi, petit, dit la femme, en regardant l'enfant Jésus, laisse parler ta mère qui en sait plus que toi.

Cette anecdote est logiquement vraie. Combien de gens dont les prières ressemblent à celle de cette femme. Je connais des personnes dévotes qui, lorsqu'elles veulent l'accomplissement d'un désir, s'adressent à saint Joseph — car la Vierge est passée de mode. Si le saint est lent à s'exécuter, elles lui suspendent une pierre au cou et le menacent de l'y laisser jusqu'à ce qu'il les ait exaucées. Une de ces dames me raconta un jour qu'ayant à demander une faveur au saint, elle lui promit, pour l'obtenir, de lui faire dire une neuvaine. La neuvaine fut dite et la faveur ne fut pas obtenue. Elle en fit dire une autre. Même résultat. Une troisième ne produisit pas plus d'effet. Alors notre dévôte perdit patience. Elle se rendit à la chapelle du saint qu'elle apostropha ainsi : — Saint Joseph, je vous ai fait dire une neuvaine et vous ne m'avez pas exaucée. Je vous en ai fait dire deux, trois, et vous êtes resté sourd. Maintenant, je viens vous dire que vous pouvez aller vous faire f..... Comme je me montrais un peu étonné d'un tel procédé : — Voyez-vous, me dit-elle, avec les saints, il faut agir ainsi. Quand je rentrai chez moi, mon vœu était exaucé.

Qu'on vienne, après cela, nous parler de ces sauvages qui battent leurs marmousets, quand ils n'en obtiennent pas ce qu'ils veulent.

Il est vrai que tout le monde ne prie pas ainsi.

Mais la prière, quelque sérieuse, quelque élevée qu'elle soit, n'en contient pas moins la demande d'une chose quelconque et l'espoir d'obtenir cette chose. Or, la prière s'adresse à Dieu, à l'être parfait, connaissant tout, prévoyant tout et ne faisant que ce qu'il faut ; ou bien, elle s'adresse à un Esprit. Dans le premier cas, elle me paraît inutile et même irrévérencieuse. — Votre père céleste, disait Jésus à ses disciples, sait ce qu'il vous faut, avant que vous le lui demandiez. — N'est-ce pas, en effet, un peu outrecuidant que de vouloir tracer à Dieu sa conduite envers nous ? Ce que nous devons à Dieu, c'est l'adoration. Que votre volonté soit faite : voilà la seule chose que nous ayons raisonnablement à lui dire.

Quant aux Esprits, c'est autre chose. La prière apparaît ici, non seulement comme utile, mais encore comme nécessaire. Nous savons, nous spirites, combien est grande l'action des Esprits sur nous. Nous savons le secours que les bons Esprits peuvent nous prêter, soit en nous inspirant de bonnes pensées, soit en nous fortifiant dans nos épreuves, soit en nous aidant à repousser l'assaut des mauvais Esprits. Quand, sur cette terre, nous avons besoin d'un secours, si nous ne nous adressons pas à celui qui peut nous le prêter et qu'il l'ignore, nous restons dans l'embarras. Or, les Esprits sont des hommes, et si nous voulons qu'ils viennent à nous, il faut les appeler. Mais il ne faut pas oublier qu'ils ne peuvent pas tout, et que, même, ils ne doivent pas toujours nous satisfaire, sous peine de nous faire perdre le fruit de notre incarnation. Ayons surtout toujours présente à l'esprit cette sage maxime : — Aide-toi, le ciel t'aidera.

V. TOURNIER.

Les conférences de M. Léon Denis

(EXTRAIT DU JOURNAL *le Peuple*, DU 22 AVRIL)

Un auditoire singulièrement composé se pressait, mardi soir, dans la grande salle de la *Maison du Peuple*. Il y avait là des dames spirites, surprises de se trouver en ce curieux local socialiste, des zélateurs spirites en bon nombre, des gros et petits bourgeois, enfin des compagnes et compagnons du Parti ouvrier venus pour écouter la conférence sur le spiritualisme et le matérialisme.

Après quelques mots d'introduction du président, le compagnon Volders, qui dit que les orateurs sont libres dans le local ouvrier socialiste et qu'on entendra avec *intérêt, à l'heure où les* matérialistes et les spiritualistes se disputent le monde, l'exposé des doctrines de M. Denis, surtout si elles sont basées sur la science, la parole est donnée ensuite au conférencier.

M. Léon Denis, qui a été introduit par Mrs L. Pierrard, Flaam et Martin, trois de ses coreligionnaires, a parlé longtemps, avec facilité et élégance, d'une voix claire, et a présenté très habilement ce que nous nous permettrons d'appeler ses sophismes.

Toute sa conférence a été consacrée à la démonstration de la nécessité, au point de vue de la morale, d'une Puissance suprême et de la

croyance à l'immortalité de l'âme. Il a très adroitement invoqué la Révolution de 1789, qui a placé l'Humanité sous la protection de l'Etre suprême et proclamé que l'âme humaine était immortelle.

Il s'est ensuite efforcé de prouver que les sociétés civilisées ne peuvent se développer sans une morale ou une foi spiritualiste et que le matérialisme engendrait l'immoralité et la décadence des peuples et des races.

Il a conclu en disant que l'existence des phénomènes spirites — constatés *matériellement*, a fait observer plus tard Volders — a établi la réalité de l'existence d'une force supérieure et suprême, de l'existence d'êtres ayant une autre existence et vivant encore cependant. Sa conclusion a été un chaud appel en faveur du spiritualisme, consolation et régénération de l'humanité.

Une courte réponse, appuyée par le citoyen Servais, a été faite par le président Volders qui a dit que l'importance de la vie terrestre étant plus grande pour les matérialistes que pour les spiritualistes, ils devaient tendre à établir des sociétés plus civilisées et meilleurs, ensuite que l'immortalité de l'âme était remplacée pour eux par la foi certaine et positive dans l'immortalité collective de la race humaine.

La séance a été levée ensuite et le conférencier a promis de discuter dans de nouvelles réunions les points soulevés à la *Maison du Peuple.*

Nota. — M. Volders, auteur de cet article, ne parle pas et pour cause de la riposte qui lui a été faite par M. Léon Denis et qui a procuré à celui-ci une ovation du public.

* * *

EXTRAIT DU JOURNAL *le Suffrage Universel* DU 25 AVRIL

Samedi à 8 heures a eu lieu, à la Salle Saint Michel, la 3e et dernière conférence de M. Léon Denis, de Tours. Le sujet cette fois était: le Spiritisme devant la Raison.

Le conférencier, un convaincu, s'est attaché à examiner tout entier, sous toutes ses faces, le problème du spiritisme. Longtemps le spiritisme a été considéré comme une folie; maintenant il faut reconnaître que les manifestations se sont produites en si grand nombre que l'on a compris que le temps n'était plus au rêve; les faits sont patents; le spiritisme existe.

M. Denis parle des diverses façons dont le spiritisme se démontre.

Les sons d'abord, tantôt légers, tantôt graves, tantôt bruyants; le soulèvement des corps pesants par une force invisible ; le transport des corps dans le vide ; l'écriture directe tracée quelquefois même en langue étrangère, inconnue du médium; l'apparition de formes humaines inconnues de nous, lesquelles formes, photographiées, ont montré des pieds et des mains humains.

L'orateur parle ensuite des phénomènes d'ordre intellectuel : l'écriture obtenue mécaniquement par l'intermédiaire d'un médium, qui fait abstraction complète de sa volonté ; les incorporations, pendant lesquelles les sujets entrent en communication avec des parents morts et bien d'autres cas encore.

Il y a là tout un ensemble de preuves indéniables.

L'orateur passe ensuite en revue les faits par lesquels les incrédules croient pouvoir expliquer les phénomènes spirites. Les preuves évidentes n'existent-elles pas ? Les photographies ne sont-elles pas là pour fournir une preuve immuable de la véracité de ces phénomènes ?

M. Denis donne lecture d'extraits de diverses œuvres d'auteurs spirites.

Le principe individuel survit à la mort et, dans des circonstances quelconques, il peut encore se manifester aux hommes.

Le spiritisme fixe nos destinées; le spiritisme fixe notre avenir.

La survivance est prouvée; la survivance est établie par la présence des esprits.

Les esprits se communiquent pour nous donner des principes humanitaires, pour nous prouver l'existence de l'au delà, pour nous prouver enfin que chacun subit la responsabilité de ses actes.

Certains se moquent de ceux qui croient aux esprits; mais pourtant, dans la Bible comme dans l'Histoire, des faits puissants ont démontré l'existence de ces esprits. La présence d'esprits n'est-elle pas la conséquence de l'immortalité de l'âme ?

L'orateur croit à la pluralité des existences de chacun de nous : il n'y a que cela qui puisse nous expliquer les anomalies qui nous entourent.

L'oubli du passé, que l'on pourrait objecter, a une cause physique; mais il a aussi une cause morale: il est bon que le cerveau ne se souvienne plus des fautes passées et l'humanité, si troublée déjà, le serait encore davantage. C'est là la loi de justice, car il y a une loi de justice. Pour nous, il n'y a qu'une chose qui fasse la destinée: c'est le caractère. En somme c'est le monde occulte qui s'ouvre, qui s'ébranle et nous dit: avancez vers une société meilleure.

L'orateur a été vivement applaudi; mais il a cependant rencontré de nombreux détracteurs, des incrédules niant ses théories.

M. Léon Denis à Liége

—

Notre estimable frère en croyance, M. Léon Denis, de Tours, conférencier de la Ligue de l'Enseignement, a donné à Bruxelles les trois conférences spirites que nous avons annoncées dans notre numéro du 15 avril. Plusieurs journaux de la capitale en ont publié des comptes-rendus qui attestent chez les « grands savants de la presse » un retour vers la sage réserve de bon ton dont ils se sont si souvent départis à notre égard. Voir ci-dessus les extraits du *Peuple* et du *Suffrage Universel*. Le journal *le Soir* du 25 avril s'en occupe également.

La Chronique, du 25 avril, dit au sujet du conférencier : « M. Denis s'exprime avec aisance et facilité. Il a développé dans de précédentes réunions les doctrines philosophiques du spiritualisme expérimental. Il rappelle rapidement ces théories, énumère les principaux phénomènes spirites, rencontre les objections présentées par la science et s'attache particulièrement à faire ressortir la grande portée morale des doctrines spirites. Selon lui, la plus grande réforme à tenter, c'est la réforme du caractère humain. Les réformes matérielles ne peuvent suffire si l'on ne possède pas le moyen d'assurer la fraternité universelle et le règne de la justice.

» Cette réforme du caractère humain, on l'obtiendra le jour où tout le monde, écoutant les voix révélatrices des Esprits, saura où conduit la vie.

» La thèse est d'une morale irréprochable ; aussi dans la discussion contradictoire qui a suivi la conférence, n'a-t-elle été attaquée par personne. On s'en est pris plutôt aux phénomènes spirites.

» Avec beaucoup d'habileté, M. Léon Denis répond à ses contradicteurs. Vous niez l'intervention des Esprits, dit-il aux divers contradicteurs — qui ne veulent voir dans les faits cités que des cas pathologiques ou des fumisteries — comment expliquez-vous alors les photographies et les moulages qu'on fait de certaines apparitions ? Comment expliquez-vous le déplacement de certains objets dans le vide et la présence subite dans une chambre d'objets qui ne s'y trouvaient pas ? »

M. Denis, au talent duquel on s'est plu à rendre hommage, a été applaudi à toutes les conférences qu'il a données. A Liége, où nous l'avons entendu, son succès n'a pas été moindre qu'à Bruxelles.

Un millier d'auditeurs, dont beaucoup de dames, se trouvaient réunis mercredi 27 avril, à 8 heures du soir, dans la vaste salle du Casino Molière pour entendre notre estimable frère en croyance, dans sa première conférence sur *La philosophie de la Révolution française*.

Au bureau siégeaient les membres du comité de la Fédération spirite régionale présidés par M. Félix Paulsen. Après quelques mots d'introduction, le conférencier développe son sujet, il décrit à grands traits la situation présente grosse de périls, fait l'exposé des doctrines matérialistes au point de vue social, et de celles du spiritualisme au point de vue religieux. Il y a antagonisme entre la science enivrée de ses conquêtes matérielles, et la religion qui s'enferme dans ses dogmes étroits. De là provient une guerre sourde dans les esprits, et un déchirement dans les âmes avides de vérité.

L'orateur rappelle ce que fut la philosophie des grands génies de la Révolution dont les descendants qui ont fait la France contemporaine ont eu le tort de s'écarter, il démontre dans un beau langage qu'il nous est si rare d'entendre, que les hommes de 1789 étaient spiritualistes, que la Convention, où vibrait l'âme de la France, a proclamé l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, que la démocratie actuelle fait fausse route en s'associant au matérialisme, doctrine dont il a montré les funestes conséquences sociales. L'orateur constate que les plus grands philosophes depuis Platon jusqu'à Victor Hugo ont tous cru à l'existence d'une puissance souveraine, il cite les faits observés scientifiquement par des hommes dont on ne peut récuser la compétence: En Angleterre, MM. W. Crookes, R. Wallace; en France, Paul Gibier, Camille Flammarion ; en Allemagne, Zollner, etc.

L'appel à la contradiction amène à la tribune M. Oscar Beck, le leader de la Société des Libres penseurs de Liége, bien connu d'ailleurs par ses écrits contre le cléricalisme. M. Beck compte des amis parmi les spirites, il se dit stoïcien et altruiste et ne s'occupe pas de l'au-delà, il n'a pas besoin de cela pour être un honnête homme et un humanitaire. Habitué à prendre la parole dans les assemblées publiques, M. Beck a l'élocution facile et chaleureuse, mais il est absolument trop prolixe. L'orateur se déclare le champion de l'école matérialiste qui n'a pas encore pu faire ses preuves, croit-il, et qui seule est appelée à sauver la société. Il fait le procès de Voltaire et de J. J. Rousseau et place bien au-dessus d'eux Diderot, le véritable père de la Révolution française, il ne reconnait nullement à celle-ci le caractère spiritualiste que Robespierre a voulu lui imprimer. M. Beck est fréquemment acclamé par ses partisans qui se trouvent en nombre dans la salle, puis il aborde l'exposé de la doctrine

matérialiste. L'orateur annonce son intention bien arrêtée d'occuper la tribune aussi longtemps que M. Denis, ce qui frise quelque peu l'obstruction, il parle beaucoup de la femme et se lance dans des dissertations qui n'offrent rien de nouveau. On connaît le système : l'homme n'est que l'esclave de sa structure, de l'hérédité, de l'atavisme, de la nourriture qu'il prend ; s'il fait le bien c'est parce qu'il possède une bonne organisation, mais il n'en a guère de mérite. Nulle vertu, nul crime ne peuvent nous être imputés, car la nature qui nous forme et nous brise est seule l'arbitre de tous les actes de l'humanité, comme des autres mouvements de cet univers.

M. Léon Denis lui a répondu immédiatement, il a rencontré ses principaux arguments, et sa péroraison a soulevé les applaudissements de l'assemblée. Après lui M. Beck a de nouveau demandé la parole ; un jeune orateur de Verviers, M. Detry, qui ne manque pas de talent, a voulu contredire à son tour les théories de M. Beck, mais l'assistance visiblement fatiguée ne lui prête plus qu'une oreille distraite. Il était 11 heures lorsque le président leva la séance en remettant la discussion à vendredi soir, 29 avril.

Nous rendrons compte de cette réunion, qui promet d'être mouvementée, dans notre prochain numéro.

Bibliographie

—

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin, grande séance mensuelle du vingt-sept, par HAB. (Mme LUCIE GRANGE). — In-8° pot de 167 p., avec vignettes et couverture de luxe. Prix : 2 fr., plus 15 cent. de port. — Envoyer 40 cent. si l'on veut que les livres soient recommandés à la poste.

Table des Matières. — I. Fondation de la séance universelle du vingt-sept. — II. Considérations générales sur la Communion universelle des âmes dans l'amour divin. Conditions et effets de la pratique du vingt-sept. — III. Quelle est notre religion ? — IV. Triomphe de la Loi d'amour. Nos solidarités en Elle et nos vrais droits. — V. Les sauveurs du monde. — VI. Le cœur glorieux, signal de la nouvelle ère, signe de la rénovation et insigne de la Communion d'amour. — VII. Le secret révélé de la Prière. Action de la parole vivante de Dieu. — VIII. A la gloire des Mères ! — APPENDICE : Prières. Résolutions méditatives au nom du GRAND COMMANDEMENT « Aimez-vous ». — Quelques communications et un tableau des heures correspondantes entre les différents pays.

Dans notre société un peu trop rationaliste bien des gens, en lisant le titre de la brochure que nous annonçons ci-dessus crieront : *Au mysticisme.* Mais est-ce donc du mysticisme que de croire en Dieu, à l'âme immortelle, en la vie future ? Est-ce du mysticisme de continuer les relations de bonne confraternité que nous entretenons sur cette terre avec nos frères et sœurs qui nous ont précédés dans le monde spirituel ?

Nous ne pouvons pas, à cause de nos nombreuses préoccupations terrestres, entretenir avec chacun d'eux en particulier des rapports quotidiens, eh ! bien, réunissons-nous tous par la pensée, à un jour et à une heure voulus et formons tous ensemble un faisceau de souvenirs que nous leur enverrons collectivement et qui montera comme une prière vers l'Etre suprême. Voilà la pensée qui a dirigé l'auteur de ce livre que nous recommandons à nos frères en croyance.

B. M.

* * *

La Sfinge, de Rome, qu'a dirigée jusqu'à ce jour M. Ungher, sera dorénavant publiée à Naples, sous la direction de l'ingénieur M. G. Palazzi, l'auteur des *Occultistes modernes.*

* * *

A signaler une excellente brochure du docteur Ermacora, de Padoue, intitulée : *I fatti spiritici e le ipotesi affrettate — Les faits spirites et les hypothèses hâtées.*

C'est une réponse pleine de finesse, de convenance et d'humour, à un article du professeur Lombroso paru dans *La Vita Moderna* du 7 février dernier, et où le savant turinois prétend expliquer par la psychiâtrie les faits dont il a été témoin à Naples et que nos lecteurs connaissent.

Le titre de la brochure du docteur Ermacora indique dans quel sens elle a été conçue.

Nous ne citerons que les dernières lignes que nous approuvons sans réserve :

— « Ce que l'on peut sans crainte affirmer, c'est que M. Lombroso a exposé sincèrement ce qui lui a paru représenter la vérité. Par l'étude patiente, il réussira sans doute à la voir avec plus de clarté, et alors (répétant, mutatis mutandis, ce que lui-même enseigne) il saura, lui aussi, « se préserver de cette prétendue habileté de croire tous les autres incompétents et nous seuls les habiles, tandis que, hélas ! cette prétention pourrait nous entraîner dans l'erreur. » Et alors nous pourrons compter qu'il modifiera ses idées d'aujourd'hui, comme aujourd'hui, avec une abnégation exemplaire, il a modifié celles d'hier. »

Monsieur le docteur Ermacora a raison. M. le professeur Lombroso est un savant qui s'est fait un nom en soutenant avec éclat des doctrines matérialistes, ce qui est pour lui un grand empêchement à admettre l'action des Esprits dans les faits médianimiques ; mais comme c'est un homme de bonne foi, il finira par l'admettre, comme il a déjà reconnu la réalité de l'hypnotisme et du

phénomène spirite, après les avoir combattus avec acharnement.

CONTADINO.

* * *

Nos lecteurs peuvent se procurer aux librairies suivantes les ouvrages de MM. d'Anglemont, Laurent de Faget et Léon Denis, trois auteurs estimés que la haute pensée philosophique anime.

Crahay, rue de l'Université
Dheur, rue Pont-d'Ile, 21
Bellens, rue de la Régence
Gnusé, rue Pont-d'Ile, 51

L'Hypnotisme, le Magnétisme et la Médiumnité scientifiquement démontrés . . Prix : fr. 1.00
Enseignement populaire de l'Existence universelle . . . . » » 1.50
De l'Atome au firmament . . . » » 3.50
Après la Mort. . . . . . . » » 2.50

Nouvelles.

A la recherche d'un trésor. — Sous ce titre, nous lisons dans *la Meuse* du 23-24 avril :

« Depuis quelque temps, M. X..., rentier-propriétaire à Ans, suivait, paraît-il, assidument des séances de spiritisme qui se donnaient dans une maison particulière de Tilleur. Au cours de ces réunions, — où se produisaient naturellement les phénomènes les plus invraisemblables, — les auditeurs acquirent la « certitude » qu'un trésor avait été enfoui, par un ancien évêque de Liége, dans la propriété de M. X...

» Avec l'assentiment du propriétaire, M. X..., et à la condition que celui-ci participerait au partage du trésor, des fouilles furent faites par les nommés Jean D... et K... et la femme T..., de Tilleur. Dans la cour de la propriété susdite, — une ancienne ferme, — on creusa une galerie de six mètres dans la direction de l'habitation. Après quatre semaines d'un rude labeur, un éboulement se produisit et le malheureux D... fut enseveli. On le retira une demi-heure après à l'état de cadavre... »

Nota. — Nous avons pris quelques renseignements sur l'affaire ci-dessus qui fait l'objet d'une enquête judiciaire dont il convient d'attendre le résultat.

M. X..., propriétaire à Ans, n'est nullement connu dans le monde spirite, c'est un homme très honnête, nous dit-on, mais fort crédule. Quant aux spirites de Tilleur, nous ne les connaissons pas davantage et leur groupe n'est pas affilié à la Fédération. C'est une leçon pour beaucoup de nos frères qui acceptent avec trop de confiance les communications venant du monde invisible, alors que les esprits surtout se parent de quelque nom romflant. Qu'ils lisent et méditent Allan Kardec auquel il faut toujours revenir et qui nous prémunit si bien contre tous les dangers de la médiumnité, ils verront alors quelles questions on peut adresser aux esprits, ceux-ci ne pouvant en aucun cas être mis à contribution pour aider à la découverte de trésors ou à des inventions qui ne seraient pas le fruit du travail.

* * *

Liége va avoir son institut hypnotique. C'est au docteur Ernould qu'appartient l'initiative de cette création. Depuis plusieurs années, il a fait une étude spéciale de la question ; dernièrement, il est allé à Nancy, à la clinique du professeur Bernheim, qui l'a vivement engagé à mettre son projet en réalisation. M. Delboeuf, l'éminent professeur de notre université, Mrs Van Lair, Masius, Van Winiwarter, etc., l'ont également encouragé dans cette voie. Ce sont ces encouragements précieux qui ont décidé M. Ernould à créer ici un institut hypnotique.

* * *

La crémation. — Le nombre des incinérations à Paris va croissant. En 1891, il a été effectué à Paris 3,741 incinérations de corps amenés par les familles et les hôpitaux, et on a dû agrandir le deuxième colombarium élevé au Père-Lachaise. Actuellement, il existe vingt-deux fours crématoires en Italie ; l'Angleterre en a deux ; l'Allemagne en a inauguré trois en 1891 ; la millième incinération a été accomplie à Gotha, en janvier dernier. Enfin, il y a des crématoires en Suisse, en Suède, dans nombre de villes des Etats-Unis, à Buenos-Ayres, etc., à Tokio, au Japon, on effectue en moyenne trente incinérations par jour.

Dans la dernière assemblée tenue par la Société de crémation, M. Frédéric Passy a signalé l'opposition faite à l'incinération par le clergé catholique : « comme pour l'autopsie, jadis déclarée criminelle, dit-il, l'Eglise devra lever l'interdit qu'elle a lancé sur la crémation ». Il estime, en outre, que la municipalité parisienne n'a pas suffisamment donné satisfaction aux convenances sociales, du fait de l'absence totale de cérémonial lors des incinérations.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO 20e ANNÉE — N° 22 Liége, 15 Mai 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Expériences de C.-G. Helleberg avec le médium Stansbury.

Le 29 mai 1891, M. C.-G. Helleberg se rendit chez le docteur Dennis, n° 319, West Fourth Street, à Cincinnati, Ohio, où il rencontra le docteur James H. Dennis, Mme Clara E. Dennis, MM. Georges Addleman, Burke Pickett et Edwin J. Witherspoon, D. D. S.

M. Helleberg avait lu dans le *Banner of Light*, de Boston et aussi dans le *Better Way*, l'annonce du docteur D.-J. Stansbury ainsi que sa circulaire où il est dit :

« Afin de faciliter la démonstration scientifique du phénomène de l'écriture directe sur ardoise, sous de bonnes conditions expérimentales, à ceux qui ne peuvent venir me visiter en *personne, j'ai formulé* les conditions suivantes comme étant très propres à obtenir de bons résultats :

» Se procurer une paire d'ardoises neuves dont on ne s'est jamais servi, les nettoyer parfaitement avec du savon et de l'eau, ou de l'alcool si c'est nécessaire, en évitant de laisser des empreintes de doigts. Ecrire votre nom et adresse sur la surface extérieure des cadres, ainsi que tout autre marque d'identification que vous pourriez désirer. Ecrire aussi sur du papier les noms en plein des amis que vous voudriez évoquer, priant aussi les autres amis quelconques qui seraient capables de se communiquer ; insérer le papier entre les ardoises, avec un fragment de touche, avant de cacheter. Mettez quatre ou huit vis, des clous ou des rivets à travers les cadres, un ou deux à travers les deux bouts et les côtés, et cachetez les têtes avec de la cire; là-dessus apposez votre propre cachet de manière à pouvoir découvrir immédiatement toute tentative qui serait faite pour les ôter, les ouvrir ou les tamponner. »

Ayant vu ce qui précède, Helleberg avait résolu de faire une expérience avec le médium, le docteur Stansbury, et il avait apporté avec lui deux ardoises qu'il exhiba et nous demanda d'examiner et de l'aider à les cacheter, selon les prescriptions, afin de pouvoir porter témoignage des faits pour le cas où l'expérience réussirait.

Nous fîmes droit à sa demande, et nous examinâmes les ardoises, qui furent toutes bien nettoyées. L'une était une double ardoise d'écolier, et Helleberg nous montra un morceau de papier qui contenait d'un côté les noms suivants : George Washington, Abraham Lincoln, Frederic William, Auguste de Steuben, P.-H. Ling, Fredrika Bremer et Emilie Carlen. Sur l'autre côté se trouvait cette demande en suédois : « Om nagon Kan sa war god och skrif litet swenska for benefit for wära Landsmen och Landsmanninnor. » Il traduisit cela pour nous, comme suit : « Si quelqu'un est à même, soyez assez bon d'écrire quelque peu en suédois pour le bénéfice de nos compatriotes. » Ce morceau de papier et un fragment de crayon furent déposés entre les ardoises, qui ensuite furent vissées ensemble avec quatre vis, une de chaque côté; chacune de celles-ci fut vissée dans le ciment ; de la cire à cacheter fut adaptée sur les têtes des vis, où nous apposâmes nos cachets. Helleberg passa en outre un cordon autour des ardoises, et mit son propre

cachet sur le nœud. L'autre ardoise était un calepin-ardoise de trois feuilles, toutes nettoyées, entre lesquelles on introduisit un fragment de crayon et un papier, sur lequel se trouvait l'inscription qui suit :

« Le soussigné a été informé que les peuples du royaume de Suède sont fort en arrière dans la connaissance du Spiritualisme en comparaison avec d'autres nations européennes ; et comme j'ai eu le grand privilège d'avoir des communications valables d'esprits suédois historiquement bien connus, tels que Emmanuel Swedenborg, Gustave I de Wasa, la reine Christine, Charles XII, Mme Fredrika Ehrenborg, Otto Jacob Natt och Dag, l'archevêque Wallin, et l'évêque Tegnér, etc., et comme j'ai lieu de croire qu'ils désirent voir augmenter la connaissance spirituelle parmi leurs compatriotes qui sont aussi les miens, je me risque en toute sincérité à leur demander, si *possible*, de se manifester à l'intérieur de ces ardoises fermées de manière à faire naître dans toutes les classes du peuple suédois un grand désir de faire des investigations en cette très importante vérité »

« Charles Gustave Helleberg »

« Cincinnati, Ohio, mai 1891. »

Ces ardoises furent également vissées ensemble avec quatre vis, dont une en ciment, et nos cachets furent apposés sur la cire à cacheter sur les têtes des vis. Helleberg lia aussi autour de cette ardoise un cordon et imprima son cachet sur le nœud. Il envoya les ardoises dans une boîte au Dr D.-J. Stansbury, à Boston, Mass., le 30 mai 1891 selon reçu de l'Express Company des Etats-Unis, qu'il nous a montré. Le 14 juin, au soir, après qu'il nous eût informé que la boîte avec les ardoises était de retour, le Dr Dennis et sa femme lui rendirent visite à sa résidence de Auburn Street, 177, où ils se rencontrèrent avec les personnes dont voici les noms : Mme Addleman, M. George Addleman, M. Burk Pickett, M. Edwin y. Witherspoon, D. D. S., Mme Emma Muth, M. Julius Helleberg et sa femme, ainsi que C.-G. Helleberg et sa femme. Helleberg nous montra la boîte reçue de l'Express Company, qui fut alors ouverte en présence de toute la société, et les ardoises furent ôtées et examinées minutieusement, et nous trouvâmes tous les cachets intacts et dans la même condition que nous les avions mis le 29 mai, et aussi les cordons liés autour par Helleberg, avec les cachets en très bon état. Ceci ayant été bien établi, la cire fut grattée, les vis ôtées et les ardoises ouvertes en présence de tous. A notre étonnement nous trouvâmes : un portrait de Martin Luther avec son nom en-dessous et au-dessus : « Ton ami » ; un portrait de Christine, autrefois reine de Suède, tous deux dessinés en apparence avec de la craie blanche. En-dessous ceci :

« Aimer c'est accomplir la loi, et par l'harmonie les étoiles se meuvent dans leurs orbites.

» Christine. »

Il y avait un écrit en Chinois du fameux sage Confucius et aussi d'autres écrits qui sont littéralement copiés, comme suit :

Cher monsieur. — Nous serions bien aises de vous donner le message en suédois au bénéfice de nos compatriotes, mais les guides du médium ne connaissant pas cette langue, il n'est pas possible de le faire. Nous sommes souvent avec vous pour manifester notre présence, et nous nous réjouissons lorsque nous y parvenons. Vous recevrez bientôt une grande surprise.

« Emilie Carlén,
» Fredrika Bremer,
» P. H. Ling,
» William Auguste de Steuben. »

« Le monde des esprits vous reconnait comme un des porte-étendart de l'armée du progrès. Vous n'avez pas manqué d'élever la bannière de la vérité afin que tous puissent voir l'erreur de leur route. Reconnaissant votre fidélité, nous réunissons autour de vous un groupe de protection pour vous donner aide spirituel, force physique, et une sûre récompense dans la vie spirite.

« George Washington.
» Benj. Franklin,
» A. Lincoln,
» Thos. Paine. »

« Très cher. — Je viens ce jour sur les ailes de l'amour pour vous raconter les beautés du pays des esprits où votre propre home est en train de s'embellir considérablement. Ceci est de la joie, en effet, d'être une fois de plus en proche communion avec vous.

« Je suis comme toujours votre ange gardien.

Sophie.

« Mon ami. — Il est vrai que le peuple scandinare laisse beaucoup à désirer quant à la connaissance de la glorieuse vérité de cette philosophie, mais la lumière de vérité illuminera tous les endroits sombres, et notre peuple verra la grande lumière qui s'élèvera dans leur milieu. Une nouvelle dispensation va venir et un nouveau voyant se lèvera en Suède pour répandre la lumière et la vérité.

» Votre ami,

» Emmanuel Swedenborg. »

« Nous apposons nos noms comme étant parmi vos très sincères amis :

« GUSTAVE-I. WASA,
» REINE CHRISTINE,
» CHARLES XII,
» FREDRIKA EHRENBORG,
» OTTO JACOB NATT OCH DAG,
» L'ARCHEVÊQUE WALLIN,
» L'ÉVÊQUE TEGNER. »

« Confucius, avec un message en chinois. »

« KON TOO TISE
Confucius. »

« Cincinnatti, Ohio, le 23 juin 1891.

» Nous trouvons tout ce qui précède correct et en accord avec la vérité. En foi de quoi nous l'attestons de nos signatures.

« JAMES-H. DENNIS, D. D. S.,
» Mme CLARA-E. DENNIS,
» BURK PICKETT,
» GEORGE ADDLEMAN,
» EDWIN J. WITHERSPOON, D. D. S.,
» Tous de Cincinnatti. »

Nota. — Nous avons traduit cet article de la dernière brochure de propagande intitulée : *Remarkable Spirit manifestations*, publiée par notre regretté correspondant M. Helleberg, de Cincinnatti, Ohio.

M. Helleberg a joint à sa brochure les reproductions photographiques de toutes les ardoises qui ont trait à ces expériences.

Si l'on peut trouver regrettable que les communications avec des êtres spirituels, ainsi obtenues, manquent de cette importance littéraire ou autre que l'on recherche d'habitude, il n'en reste pas moins établi qu'une force agissante non définie manœuvre un bout de crayon dans l'obscurité et dans des conditions étranges, pour formuler des pensées attestant volonté et intelligence extra-humaine.

Que tous ceux qui nient encore fassent des expériences analogues. Peut-être parviendra-t-on à rencontrer parmi nos médiums des facultés aptes à produire ce phénomène si probant lorsqu'il se manifeste dans des milieux intimes et alors que les précautions prises excluent toute idée de supercherie.

Les prodiges de la suggestion

Nous avons annoncé ces jours derniers la création en notre ville d'un institut hypnotique par le docteur Ernould, à l'instar de celui qui existe à Nancy, et hier un de nos correspondants de Verviers nous parlait des cures merveilleuses qu'on obtient de cette science. Les journaux parisiens nous rapportent un fait particulièrement curieux obtenu par une sommité de Paris, M. Luys, à l'hôpital de la Charité, fait qui parle plus haut que toutes les démonstrations :

« Le 1er février dernier, Eugénie B..., une jolie fille de vingt ans, entrait à l'hôpital de la Charité, à Paris, pour crises et accidents nerveux variés. Elle offrait cette particularité qu'une énorme tache vineuse, de l'oreille gauche à la clavicule, couvrant tout un côté du cou et la moitié de la joue gauche, déparait sa beauté.

» On nomme vulgairement ces taches des « envies de vin. »

» Le docteur Luys et son chef de laboratoire, le docteur Gérard Encausse, eurent l'idée d'employer la suggestion pour faire disparaître cette *envie*.

» La jeune fille fut endormie par les procédés ordinaires et on lui suggéra, tout simplement, de ne plus avoir cette tache sur la figure et le cou.

» Trois jours après la première suggestion, le « nœvus, » toujours rouge violacé, laissait voir, au milieu du cou, un léger îlot blanc. En cet endroit, — un centimètre carré à peu près, — la peau avait repris la coloration naturelle.

» Chaque jour, on suggérait au sujet, de se débarrasser du « nœvus. »

» Le 28 février, les dimensions de l'îlot blanc avaient considérablement augmenté. De plus, la peau de l'oreille était devenue entièrement blanche.

» Depuis, l'étendue de la tache diminue de jour en jour. Elle semble se fondre, attaquée à la fois en son centre et sur ses bords. Les endroits où la peau reprend sa teinte naturelle s'étendent, très-lentement, il est vrai, mais enfin leurs progrès sont sensibles et — point essentiel — ils *persistent*. Ajoutons que la couleur générale des parties encore atteintes par l'*envie* semble avoir pâli. Le rouge violacé s'est atténué : le « nœvus » est devenu rose tendre.

» Des photographies prises de jour en jour attestent la réalité de ce commencement de guérison. »

Nous avons signalé ce cas pour son originalité, mais nos lecteurs se souviennent très bien des articles de M. Delbœuf qui ont été publiés dans nos suppléments et où se trouvaient de nombreuses relations de cures obtenues par l'hypnotisme dans foule d'affections nerveuses.

Le docteur Ernould a aussi à son actif des guérisons tout aussi curieuses, mais qui n'ont rien d'extraordinaire pour tous ceux qui savent

combien cette science promet de fertiles découvertes.

Voici une de ses dernières cures :

Un de nos amis, M. X..., — on comprend aisément les motifs qui nous font taire le nom, — a une jeune fille qui, depuis plus de quinze ans, était affligée, à la suite de maladie, d'une surdité presque complète. S'imagine-t-on le chagrin d'une jeune fille qui, depuis plus de quinze ans, souffre de cette cruelle infirmité ! En vain, on avait tout essayé ; les meilleurs spécialistes de Bruxelles avaient été consultés et avaient déclaré qu'ils étaient impuissants à apporter aucun soulagement. Bref, c'était être sourde à tout jamais, quand M. X... entendant parler des cures hypnotiques, résolut de tenter l'épreuve, se disant avec raison que si cela ne faisait pas de bien, cela ne ferait pas de mal non plus. M[lle] X... fut endormie et on lui suggéra qu'elle devait entendre. Dès le second jour, on constata une légère amélioration, elle percevait le tic-tac d'une montre posée contre l'oreille ; le lendemain, elle percevait assez distinctement certains bruits produits dans la pièce où elle se trouvait et, de jour en jour, le mieux persista à ce point qu'aujourd'hui — après quinze jours de traitement — M[lle] X... est délivrée de sa surdité.

(*La Meuse* du 24 avril.)

Conférences de M. Léon Denis à Liége

—

La deuxième conférence publique et contradictoire donnée le 27 avril avait attiré une foule plus nombreuse encore que précédemment ; la salle et les galeries du Casino Molière étaient littéralement bondées d'auditeurs désireux d'assister à la joûte oratoire annoncée entre champions d'idées philosophiques opposées. Les dilettanti du beau langage n'auront pas eu à regretter d'abord d'être venus nombreux à cette séance mémorable, ils auront ensuite, sans nul doute, tiré profit intellectuel de la belle leçon de Spiritisme donnée par M. Léon Denis dans son magnifique discours, que nous voudrions reproduire entièrement. Avec son talent bien connu, l'orateur français a tenu son auditoire sous le charme pendant une heure et demie.

Il a longuement parlé de ce Spiritisme expérimental qui remue aujourd'hui le monde entier, des conséquences philosophiques qui en découlent, des idées larges et généreuses qui sont l'apanage de tous ceux qui ont accepté les vérités éternelles enseignées par les Esprits ; il a montré les effets heureux que cet enseignement est appelé à produire en améliorant l'humanité par l'émancipation des consciences, le développement de la vertu : en favorisant le progrès moral et social.

Des applaudissements bien nourris n'ont pas manqué au sympathique orateur dont la diction si pure, la voix bien timbrée, le geste sobre mais éloquent enthousiasmaient l'auditoire.

Les libres-penseurs matérialistes plus nombreux que la première fois étaient venus, convoqués par circulaire spéciale. C'est que M. Oscar Beck, leur chef de file, était là pour défendre la doctrine matérialiste et athée. Il s'est inscrit comme premier orateur pour répondre de nouveau à M. Denis. Un second orateur ayant aussi demandé la parole, M. Paulsen, président du bureau, prie M. Beck d'être concis et de ne pas sortir du sujet ; mais celui-ci prétend parler aussi longtemps que M. Denis et de fait, il occupe la tribune pendant une heure 20 minutes. Nous l'avons entendu pendant trois quarts d'heure débiter, avec son laisser-aller ordinaire, des citations nombreuses : des pensées et extraits d'auteurs connus et inconnus tendant à établir la non existence d'un nommé Dieu. Cet être qui permet le mal, M. Beck ne l'a jamais vu, c'est *l'incognescible ;* il le combat carrément. Arrière Voltaire qui a dit : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ». Ce sarcastique auteur ne vaut guère Démocrite ! A l'exemple du disciple de Leucippe, M. Beck veut, après avoir fait le bien pour le bien seul, « comme un astre qui s'éteint sous l'horizon s'abandonner doucement au repos sans réveil ». L'orateur se dit Stoïcien ; il admire et enseigne la doctrine du philosophe grec Zénon sans vouloir admettre une grande vérité affirmée par cet auteur qui a dit que « l'âme humaine est une particule émanée de la divinité, elle tend d'elle-même à l'imitation du principe de son émanation. » M. Beck ne demande pas de récompense pour l'observance de la loi morale ; si la vertu était récompensée, ce serait alors de l'égoïsme. Il cite et exalte Flaubert et Renan, Mirabeau, Shopenhauer, Depaepe et quantité d'autres écrivains. Se dire aussi disciple de ces hauts éducateurs, est pour lui joie profonde. Il chante les mérites de ces esprits élevés qui ont versé des flots de lumière sur notre humanité ignorante mais n'ont jamais reconnu que Dieu se montre dans l'univers.

« La vérité est *une ;* on ne peut la trouver que dans la doctrine matérialiste. Foin des Esprits bons et mauvais qui, suivant vous, par la preuve de leur existence pourraient contredire les enseignements néantistes ! Que valent les expériences des ardoises qui se font sous une table ? Où sont parmi les médiums les hommes de génie qui

doivent régénérer le monde? Où sont ces Esprits peu obligeants qui ne daignent pas se manifester en ce moment pour convertir les incrédules? Que me fait à moi cette affirmation d'illustres savants anglais et autres attestant la réalité des faits spirites! M. Crookes dont vous citez si souvent le témoignage est un grand savant avouons-le, mais on sait que depuis plus de huit ans il n'a rien écrit pour confirmer ses expériences avec d'autres médiums!! Lisez, lisez, messieurs, le Grand Dictionnaire Larousse, vous apprendrez que comme partout ailleurs, les dupeurs sont en nombre dans les rangs spirites, ce qu'attestent certaines condamnations. »

Une interruption arrêta ici l'orateur qui allait sans doute citer les noms des personnes visées, entr'autres celui d'un homme honorable qui n'attend qu'une occasion de faire connaître par la publicité d'un procès la revision du jugement qui le condamna injustement. Avis charitable aux imprudents!

Il est passé onze heures lorsque la parole est donnée à M. Denis pour la réplique. A peine quelques vides se forment dans la salle, le public anxieux attendant avec impatience la fin de ce débat auquel se rattachent des questions d'un ordre si élevé. M. Denis, en des improvisations magnifiques, répondit pendant une heure aux divers points traités par son contradicteur. D'une érudition parfaite, l'orateur avec sa logique impitoyable et sa verve si éloquente, enthousiasma tout l'auditoire. Il ne laissa rien debout de l'argumentation de son adversaire. Le public souligna de ses applaudissements réitérés la façon brillante avec laquelle M. Denis repoussa toutes les attaques dont le spiritisme fut l'objet. Les libres penseurs eux-mêmes se joignirent aux spirites pour saluer de leurs acclamations le vaillant lutteur dont tous garderont ici le meilleur souvenir.

* * *

M. Beck dans ses critiques contre les faits spirites prétend que l'écriture directe n'a jamais été obtenue *qu'en dessous de la table*.

Nous espérons qu'il prendra connaissance du livre de M. Paul Gibier, directeur de l'institut antirabique de New-York. Cet ouvrage dont a beaucoup parlé M. Denis au cours de sa conférence, renferme des récits d'expériences qui excluent toute idée de tromperie.

M. Paul Gibier s'est rendu à l'évidence. M. Beck qui se déclare sincère et prêt à reconnaître son erreur, si elle lui est démontrée, doit regretter de n'avoir pas à l'occasion de la présence du médium Slade en Belgique, imité l'exemple de MM. les rédacteurs de la *Justice*, de Liége et de la *Chronique* de Bruxelles. Les comptes-rendus de l'époque attestent que les phénomènes ont été produits en pleine lumière.

* * *

Nous lisons dans l'*Union libérale*, de Verviers : du 3 mai :

« Il y avait hier soir une conférence sur le spiritisme par M. Léon Denis, de Tours, vice-président de la Ligue française de l'Enseignement. Cette conférence se donnait dans la grande salle de la société royale *l'Emulation* et avait réuni environ 350 personnes dont une trentaine de dames.

Il n'est pas du domaine de notre journal de suivre M. Léon Denis dans ses longues théories tout au moins intéressantes. Nous devons cependant rendre hommage à la science profonde, à l'érudition, au langage clair que ce charmant causeur a déployés pendant une heure et demie. Le public a surtout fait succès à l'orateur lorsqu'il a flétri avec vigueur le cléricalisme, ce parti de l'ignorance, ses préjugés et ses aberrations. Il n'y a pas eu de contradiction.

* * *

La *Justice*, de Liége a donné un compte-rendu de la première conférence de M. Léon Denis.

La *Gazette de Liége*, feuille épiscopale était dans son rôle en conspirant silencieusement sur une question trop brûlante pour ses patrons.

Le *Journal de Liége* est moins excusable. Il est vrai que les ennemis de Drumont sont souvent les ennemis des idées de progrès religieux.

Les disciples de Cujas qui trônent à la rédaction de cette feuille centenaire et tardigrade ne manquent aucune occasion, du reste, d'affirmer solennellement dans leurs articles qu'ils sont aussi immuables que des « buches ».

Mystère et négoce!

La Meuse a servi à ses lecteurs le compte-rendu suivant dû à la plume d'un « esprit trembleur » :

« *Conférence de M. Léon Denis de Tours, au Casino Molière. — Le Spiritisme.* — Convaincante, certes non, mais intéressante à plus d'un titre, cette conférence qui, avec les discussions qui ont suivi, a duré plus de quatre heures. M. Denis est un illuminé qui ferait rire s'il se bornait à nous raconter simplement ses histoires de revenants, mais il nous les présente avec une si réelle éloquence, avec une conviction si sincère, qu'on finit par l'écouter avec respect et le suivre avec intérêt. C'est là, il faut l'avouer, un succès qui n'est pas à la portée du premier venu. M. Denis nous a parlé deux longues heures du problême de l'existence, de notre destinée, du but de l'univers, des transformations de la métempsychose,

etc., se plaçant toujours à des hauteurs métaphysiques un peu trop élevées. M. Beck, qui lui a succédé, nous en a fait descendre. Le conflit s'est prolongé très tard, car il n'y a rien d'aussi entêté qu'un spirite, si ce n'est peut-être un libre-penseur.

L'ATHÉISME

... Celui qui enseigne à l'homme l'athéisme est aussi insensé que celui qui souffle le fanatisme ; ils sont tous les deux coupables de lèse-humanité. L'athéisme condamné par la raison, l'est plus fortement encore par la conscience ou par le sentiment intime. Erroné dans ses principes, il est épouvantable dans ses conséquences. En détruisant Dieu, il renverse du même coup les fondements de la morale et de la politique ; il dégrade la nature humaine. Dans ce triste système, le beau, le bien, l'amour, la justice, la fraternité, la bienfaisance, toutes ces choses sublimes qui font la gloire et la noblesse de l'humanité, ne sont rien par elles-mêmes et ne doivent être pratiquées qu'en vue d'un intérêt *bien entendu*. On trouve dans Voltaire des tableaux hideux des effets du fanatisme. On connait des tableaux non moins hideux des productions de l'athéisme : ce sont les pages de Tacite. On y trouve l'histoire désespérante, atroce, d'une société que l'athéisme dévore ! Les personnages mis en lumière, ce sont les Tibère, les Néron, les Caligula, les Domitien, c'est-à-dire des monstres, des tigres, des hyènes à figure humaine, dévorant, engloutissant, égorgeant par plaisir. Derrière eux, on voit ramper, tremblants, les descendants des Fabricius et des Scipion, avec les Collatins et les Virginius, qui livrent leurs femmes et leurs filles aux lascives et immondes voluptés de ces pourceaux couronnés ! Enfin, derrière ces monstres, on voit s'agiter, misérablement perdu dans l'ombre, le pitoyable troupeau des esclaves, machines à travail, chair bonne à la fornication des maîtres et à la nourriture des murènes ! Nous avons protesté ailleurs avec Voltaire, contre le fanatisme, au nom des victimes innombrables de ses fureurs ; nous protestons encore avec lui et avec tous les génies bienfaiteurs de l'humanité, au nom de ces mêmes victimes et au nom de toutes celles que dévorent l'oppression, la misère, la persécution, l'exil ou la mort, et qui ont mis leur dernière espérance en un Dieu rémunérateur, nous protestons de toute notre âme contre la désolante doctrine de l'athéisme.

B. Barbé.

Nécrologie

Le 17 avril dernier, ont eu lieu à Grivegnée près de Liége, les funérailles civiles de Christine Houba — fille de M. Jean Houba, un frère en croyance — décédée à l'âge de 6 ans environ.

M. M. D... un ami de la famille, initié depuis quelque temps à la doctrine spirite pour laquelle il professe une vive ardeur, a prononcé le discours suivant à la levée du corps :

« La mort, ce mot qui a inspiré la plus grande terreur chez tous les peuples, aussi bien anciens que modernes, commence à perdre de son crédit. L'homme, par son instinct de conservation, a regardé tous les changements s'opérant autour de lui ou même en lui, comme quelque chose d'anormal, de néfaste, dirais-je même.

Les aveugles, par exemple, dans la plupart des cas, préfèrent rester dans cet état que de se soumettre à une opération plus ou moins douloureuse qui leur procurera les jouissances de la vue.

C'est surtout, depuis les progrès faits dans le domaine des sciences matérielles ainsi que des sciences philosophiques, que la mort est descendue du trône d'où elle gouvernait par la terreur l'humanité toute entière.

Les forces de la Nature agissent d'après des lois bien fixes, instituées par une intelligence suprême, et leur but c'est le progrès universel, incessant, au moyen des changements, des transformations qu'elles impriment à la matière en général.

Elles élaborent ainsi des corps organiques et inorganiques plus parfaits et plus aptes à servir le but de l'intelligence humaine qui a pour devise : *par le travail vers le progrès et par le progrès vers la perfection*.

Tout, dans la Nature, nous prouve que la tranformation est une condition indispensable, essentielle du progrès. Que voyons-nous continuellement sur notre terre? rien que des transformations : une génération succède à une autre, transforme toutes ses institutions politiques, scientifiques et morales; pourquoi? parce que le progrès l'exige.

De même tous les phénomènes naturels que nous observons sur la surface de la terre, ont pour but de la rendre meilleure et faciliter ainsi la vie organique des êtres qui l'habitent.

La mort n'est en elle-même qu'une transformation de la matière, de l'état organique à l'état inorganique. Mais en plus, elle a pour résultat de rendre la liberté à cette force intelligente qui constitue notre Esprit et qui doit aussi subir de nouvelles transformations qui lui feront faire un pas de plus vers la perfection.

Quand des parents envoient un de leurs enfants à l'étranger, se privant ainsi de ses caresses, n'est-ce pas dans le but de lui faire acquérir plus de connaissances, de le faire avancer de plus en plus dans la voie du progrès?

Eh bien, dans le cas actuel, pensons que cette enfant nous a quittés pour aller dans un autre pays où il acquerra plus de connaissances, puisque notre milieu ne pouvait plus rien lui apprendre.

Comment, d'un autre côté, expliquer son séjour aussi court, parmi nous?

Eh bien, jetons un regard sur le passé de l'enfant et la réponse nous sera faite.

Nous tous, n'avons-nous pas remarqué les qualités morales qui caractérisaient cet esprit d'élite? Sa douceur, sa résignation, son amour pour tous ceux qui l'entouraient, ne sont ce pas des flambeaux qui doivent éclairer de leur lumière notre intelligence ?

Je veux dire que cette enfant, dans sa naïveté, dans sa pureté morale peut servir d'exemple à nous tous ; elle nous a, en effet, montré que la douceur la résignation et l'amour du prochain, en un mot la charité envers tous est le chemin vers lequel doivent se diriger tous nos efforts.

Pour finir, je dirai que de la part des parents, ce serait un manque de courage et même une infraction aux lois divines que de se laisser abattre et entraîner par le chagrin ; au contraire, ils doivent redoubler d'efforts et se considérer comme privilégiés d'avoir donné l'hospitalité pendant quelques années à un Esprit aussi trempé que bien celui de la petite Christine. »

Une foule nombreuse appartenant aux différents groupes de Liége et des environs assistait à l'enterrement. C'est la troisième fois dans l'espace de cinq ans que les habitants de Grivegnée ont été témoins d'une cérémonie de ce genre qui, non seulement les a beaucoup impressionnés, mais en a amené un certain nombre à la connaissance et même à la pratique de la doctrine spirite.

* * *

Le groupe spirite « De Rots » d'Ostende vient de perdre en Mlle Lams, de Slykens, un de ses membres les plus dévoués.

Mlle Lams, ancien receveur de la navigation, pensionnée de l'Etat, est décédée le 4 mai dernier. Nous rendrons compte de ses funérailles dans notre prochain numéro.

Bibliographie

—

L'Hypnotisme, le Magnétisme et la Médiumnité scientifiquement démontrés, par Arthur d'Anglemont . . . . Fr. 1.00

Enseignement populaire de l'Existence universelle par Arthur d'Anglemont . . . . Fr. 1.50

De l'Atome au Firmament, par Laurent de Faget. . . . . Fr. 3.50

Après la Mort, par Léon Denis. . Fr. 2.50

En vente à Liége aux librairies suivantes :

Crahay, rue de l'Université.
Dheur, rue Pont-d'Ile, 21.
Bellens, rue de la Régence.
Gnusé, rue Pont-d'Ile.

* * *

Vient de paraître : *Anatomie de l'Esprit humain*, science exacte des sens, des facultés affectives et morales et de l'intelligence; Extrait de *l'Ame humaine*, 3e volume de *l'Omnithéisme*, par A. d'Anglemont. Paris, rue Chabanais, 1. Prix 3 fr.

Nous voudrions parler avec compétence de ce beau livre dû à la plume d'un frère en croyance dont la science profonde nous émeut. Cet ouvrage renferme la description de *l'Ame* cessant d'être une insaisissable abstraction, apparaissant dès lors aux regards de la pensée comme un être organisé au moyen de sa substance éthérée.

Quoique différent de l'être corporel dans son organisation toute particulière, l'être animique subsiste cependant, d'après les lois de la vie, partout les mêmes en vertu de la grande unité de plan qui préside à la formation de toutes les existences.

De là une anatomie de l'âme parallèle à l'anatomie du corps dans les organes qui leur sont communs; et par ces organes, mis en vibration au moyen des fluides qui les animent, on saisit *l'explication du mécanisme de la pensée.*

* * *

Vient de paraître chez Alcan, 108 boulevard St-Germain, à Paris :

L'Hypnotisme devant les Chambres législatives belges, par J. Delboeuf, professeur à l'Université de Liége, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique. Prix : Fr. 2.00

Nouvelles.

—

Acte de générosité. — Un riche propriétaire, M. Charles Godtschalck, de Lillebeke, vient de léguer toute sa fortune, évaluée à trois ou quatre millons, aux hospices civils d'Ypres avec charge de créer sur une de ses propriétés sise à Wytschaete, un établissement d'éducation agricole, où seront recueillis des enfants orphelins ou aban-

donnés : 1° de la ville d'Ypres ; 2° de l'arrondissement ; 3° de la province.

L'institution devra être complétée suivant que les ressources le permettront, par l'adjonction ou la création d'une école ménagère pour les filles orphelines ou abandonnées.

Le désir du généreux donateur est que les enfants admis dans l'établissement y soient élevés, pour en faire, les garçons, de bons ouvriers agricoles, propres à tous les travaux du jardinage, d'agriculture, de surveillance des bois, de propriétés ; les filles, de bonnes femmes de ménage, de bonnes cuisinières, gouvernantes ou ménagères.

* * *

La question sociale vient d'être soulevée à l'assemblée générale des actionnaires d'une importante société linière de Gand.

M. Verhaege-Lammens, président de la Ligue ouvrière antisocialiste, a, en sa qualité d'actionnaire, demandé une répartition plus sage et plus moderne des bénéfices énormes réalisés par la Société ; il demandait que l'ouvrier fût associé à leur répartition.

L'assemblée a aussitôt voté un ordre du jour rejetant la motion de Verhaeghe. Cet incident fait grand bruit dans le monde industriel gantois.

(*Gazette* de Bruxelles du 22 avril 1891.)

* * *

Ecriture directe. — Au moins une vingtaine de fois j'ai assisté aux phénomènes suivants : sans l'aide d'une main humaine, sans exercer la moindre volonté, le crayon de soi-même se lève pour écrire des communications en slave, russe, vieux français. Ecritures rouges, bleues et noires sans que des crayons rouges ou bleus soient dans la chambre...

Je demande un jour à l'esprit comment soulager un membre de ma famille souffrant des oreilles. La crayon se lève de lui-même pour tracer la phrase suivante :

« Docteur Nicholson, 10, rue Drouot, Paris. »

Pour vérifier cette communication, le soir même j'écrivis à l'adresse indiquée au docteur Nicholson, sans avoir jamais entendu ce nom. Par la réponse du docteur, j'appris qu'il traitait les maladies d'oreilles, et qu'il demeurait effectivement dans la rue Drouot.

C. de Bodisco,
chambellan du czar de Russie.
Extrait de son ouvrage *Traits de Lumière.*

* * *

Krudner (Valérie de Wittenghaff, baronne de) célèbre thaumaturge, descendait d'une illustre famille russe, née en 1765 ; elle épousa le baron de Krudner, ambassadeur de Russie à Berlin. Elle publia, en 1802, un roman intitulé : *Valérie*, qui eut un grand retentissement. Ce fut à partir de 1806 qu'elle commença ce bizarre apostolat qui l'a rendue si fameuse ; elle était *médium* voyant et auditif, elle conversait avec les esprits et annonçait les évènements de l'avenir. L'empereur Alexandre Ier la consultait souvent et suivait les conseils qui lui étaient transmis du monde invisible par son entremise. Après les guerres du premier empire français, la baronne de Krudner se retira en Crimée où elle se livra à la pratique des œuvres de charité au milieu des populations tartares ; elle mourut en 1825.

(*Dictionnaire La Châtre.*)

* * *

A l'index. — Le journal *le Matin* a publié, il y a quelques jours, la dépêche suivante qu'il a reçue de Rome :

« Un décret du Vatican affiché met à l'index la *Vie de Jésus*, traduite en italien par M. Bonghi ; *Catholicisme et spiritisme*, par Jésupret et sept ouvrages de M. Emile Ferrière intitulés : *les Erreurs scientifiques de la Bible*, *les Apôtres*, *le Paganisme des Hébreux*, etc... »

Voilà la plus belle réclame que l'on puisse faire à l'intéressant ouvrage *Catholicisme et spiritisme*, de notre confrère M. Jésupret fils, de Douai.

* * *

Pensée. — Rien n'est plus instructif que l'incrédulité indignée de certains savants matérialistes devant tous les phénomènes qui tendent à prouver l'existence d'un monde invisible et spirituel. Aujourd'hui, quelqu'un qui s'avise de prouver l'Ame scandalise l'orthodoxie de l'athéisme autant qu'on scandalisait autrefois l'orthodoxie des Déistes en niant Dieu. On ne risque plus sa vie, il est vrai, mais on risque sa réputation.

(Édouard Schuré : *Les Grands Initiés.*)

* * *

C'est par le doute que l'homme essaie ses forces, grandit, et arrive à s'éclairer, à connaître les effets des causes ; le *scepticisme*, maladie honteuse et incurable de l'esprit, triste aveu d'impuissance, lâche désertion des intérêts de l'humanité, le scepticisme éteint peu à peu toute lumière intellectuelle et finit par accumuler d'épaisses ténèbres autour des consciences.

C. Henricy.

Denier de la propagande

Un spirite de France, fr. 30.00

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes^ LE NUMÉRO 20e ANNÉE — N° 23 Liége, 1er Juin 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Le but de la Vie et le problème du Mal

—

Nous n'acceptons pas cette croyance si répandue que le bonheur soit le but de la vie. — Cet idéal, pour être ancien et très enraciné dans les âmes n'en est pas moins faux, archi-faux. Expérimentalement, il est en contradiction avec tous les faits, dans la vie de la nature et dans la vie de l'humanité. Rationnellement, il aboutit à cette impasse de l'existence du mal, dont il est impossible de sortir avec la donnée contradictoire d'une création faite par un Dieu juste et bon et d'un ordre naturel fondé sur la dévoration mutuelle de tout ce qui existe et sur un ordre social fait de tant de misères, de vices, d'ignorances, de souffrances, de crimes et d'infamies !

Qu'est-ce à dire ?

Faut-il conclure au dualisme persan ou manichéen, à la lutte perpétuelle du bien et du mal ou à cette dernière conséquence d'une philosophie plus basse encore, qui s'est écriée : *Dieu c'est le mal !* et qui, maintenant, sous le nom de *Pessimisme*, n'a d'autre perspective à offrir à l'âme humaine que l'extinction, l'anéantissement de l'être dans le Nirvana ?

Non, certes, il ne faut vouloir rien de semblable, et ce n'est pas avec de telles espérances qu'on arrachera l'humanité aux terreurs et aux promesses décevantes du surnaturalisme chrétien.

Quant à nous, nous avons bien perdu notre temps si, depuis que nous plaidons dans la *Solidarité*, dans la *Religion laïque* et dans la *Religion universelle* en faveur de l'Idéal nouveau, nous ne sommes pas encore parvenu à faire comprendre que se perfectionner est l'objet de la vie, que la perfection en est le but et le couronnement suprême, non seulement pour l'individu, mais encore pour l'espèce, non seulement pour l'être humain, mais pour tous les êtres, et que, cet idéal une fois accepté, toute contradiction disparaît entre le spectacle du mal qui nous crève les yeux et la croyance en un Dieu juste, bon et tout-puissant ayant voulu cet ordre de choses.

Et en effet, lorsqu'il est bien entendu que la justice, la bonté et la puissance divines sont, non pas supérieures aux lois de l'Univers, mais identiques à ces lois, et que la porte est ainsi fermée au miracle, il suffit de comprendre que chaque être, par cela même qu'il est une émanation de la divinité et qu'il communie avec elle au sein de l'universelle harmonie, possède, en puissance, la faculté de développer le germe de la perfection divine qu'il porte en soi, pour avoir le droit de conclure, avec la science, que l'évolution progressiste est la loi de la vie, et que s'il est incontestable que le progrès de chaque être ne s'accomplit qu'au prix de la lutte, de la souffrance et de l'effort, on n'a qu'à donner à la vie, comme nous faisons, l'idéal suprême de la *perfection dans la plénitude de l'existence*, pour voir disparaître le problème du mal et arriver à l'équation de la loi de vie et de la loi de justice.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que c'est là le bonheur, à moins qu'on n'entende par bonheur la satisfaction du devoir accompli et l'état de l'être se sentant vivre en accord parfait avec la sainte harmonie des choses. Mais ce serait chan-

ger le sens des mots et permettre à chacun d'adultérer l'idéal divin en le faisant à son image.

L'idée du bonheur est toujours empreinte d'égoïsme et ne saurait s'accorder avec celle de la perfection. En effet, l'être arrivé à cet état divin où il n'a plus rien à acquérir pour lui-même, ne peut jouir d'une félicité parfaite tant qu'il voit le mal régner quelque part dans le monde, et d'autres êtres s'y trouver en proie. Son bonheur doit consister sans doute à travailler à les en délivrer, mais il ne le peut pas, car il n'y a pour chacun de progrès profitable que celui qu'il accomplit lui-même. De là une souffrance inévitable pour l'être ayant acquis cette plénitude de l'existence qui lui permet de se sentir vivre dans tout ce qui est en voulant vivre pour les autres, et ne pouvant pas réaliser, à leur place, le bien qu'ils ont à accomplir. Ces dissonances n'empêchent pas l'harmonie d'exister au sein de l'Univers, mais l'*Être* parfait en souffre d'autant plus qu'il a une plus grande puissance d'aimer, et nous n'avons pas le droit d'affirmer la félicité céleste alors que nos fautes, nos vices et nos crimes sont là qui font « pleurer le bon Dieu ».

Quant au problème du mal, notre conception non seulement le résout, mais le supprime. C'est ce que nous allons essayer de faire comprendre.

Commençons par écarter toute idée préconçue d'une création faite à un moment donné, par une volonté extérieure au monde. Prenons le monde comme il est réellement. Il est : cela suffit. Et quant à la création, elle s'explique assez dans toutes ses parties par les séries de transformations successives et progressives que tout être traverse, sans qu'il soit besoin d'aller chercher d'autres explications à ce qui est, que celle que la science nous donne.

Quant à nous, nous ne craignons pas d'affirmer que l'Univers, pris dans son ensemble, ne saurait avoir ni commencement ni fin, que la vie se suffisant partout à elle-même et rien n'étant perdu dans le monde ni esprit, ni force, ni matière, tout vit, se transforme et se renouvelle indéfiniment.

Mais nous n'avons pas même besoin de ces affirmations pour résoudre le problème du mal.

Il nous suffit de concevoir le monde comme étant à la fois *un et multiple*, ou si l'on veut comme une *unité multiple*, et d'assimiler le *macrocosme* universel au *microcosme* humain, pour dire que Dieu est à l'univers matériel et visible ce que notre moi conscient est à notre corps terrestre, ou, en d'autres termes, que Dieu est l'unité suprême à laquelle toutes les diversités viennent aboutir et ou s'harmonisent tous les rapports.

Dieu étant ainsi compris comme le *moi conscient* de l'univers, n'est pas plus en dehors de l'univers que notre propre moi n'est en dehors de notre corps terrestre. Il n'en est pas moins pour cela transcendant et supérieur à toute la phénoménalité de l'organisme universel qu'il domine, qu'il dirige et qui n'est pour lui, comme notre corps pour notre propre moi, qu'un instrument, un moyen de rapports avec tout ce qui lui est objectif.

(A suivre.) CHARLES FAUVETY.

(Extrait d'un volume qui vient de paraître à Paris, à la librairie des sciences psychologiques, rue Chabanais, 1, intitulé : *Nouvelle Révélation, La Vie, Méthode de la connaissance.* Prix : fr. 3-50.

Immortalité.

C'en est fait : point acquis dans l'Ame universelle,
Le *moi* s'est posé pour toujours.
Suis ton expansion, vie individuelle !
Va, sans compter les jours !
Tu peux faillir, errer, diminuer ton être,
Et te nier toi-même, et blasphémer Dieu !... Mais
Passer, t'évanouir, t'effacer, disparaître...
Jamais, jamais, jamais !

Voyez-vous ce travail de millions d'années
Créant enfin l'être pensant,
L'embrasant de la soif des hautes destinées,
Libre, fier et puissant !
Donnant à ses ardeurs l'immensité pour temple,
Epurant sa raison au creuset des douleurs,
Lui révélant la vie et lui disant : — « Contemple,
Aime, désire.... et meurs ! » —

Mystification ! Absurdité suprême !
— Meurs ! — Au profit de quoi, de qui ?
De Dieu, qui développe et dévore lui-même
L'être émané de lui ?...
Mais, pour s'alimenter, s'il lui fallait reprendre
Ce germe à peine éclos, qui n'a pu que souffrir,
Il nous eût épargné l'angoisse de comprendre
Que nous devons mourir.

Dieu ne peut infliger d'inutile torture ;
Si l'inévitable trépas
Devait anéantir toute la créature
Nous ne le verrions pas.
L'animal songe-t-il à cette heure terrible ?
L'homme seul, sait la Mort, et n'ose pas bénir,
Grande prévision, cette preuve infaillible
De son vaste avenir !

Ou bien, débris épars d'ébauches incomplètes,
Sommes-nous rejetés chacun
Pour servir à tremper des âmes plus parfaites,
Dans le foyer commun ;
Et toujours, à nouveau, sans que l'épreuve cesse,
Naissons-nous pour lutter, souffrir et mourir tous,
Tour à tour supprimés au profit de l'espèce ?...
Mais l'espèce, c'est nous !

C'est l'homme d'aujourd'hui, ceux d'hier qui vécurent,
Ceux qui doivent vivre demain,
Fils du même berceau dont les pas se mesurent
Sur le même chemin !
Qu'est donc cet être abstrait qu'on appelle l'Espèce,
Qui doit cueillir l'épi que chacun a semé ;
Comment existe-t-il, si l'on détruit sans cesse
Ce dont il est formé ?

— Mais ce n'est pas cela. D'abord, Dieu n'est qu'un rêve ;
Rayons ce mot naïf et vain !
Bonté, puissance, amour... or ça que l'on enlève
Tout ce fatras divin !
En vertu d'une loi sourde, aveugle et muette,
La matière se meut par son propre ressort ;
L'atome s'agglomère, ou bien se déconcrète :
C'est la vie... ou la mort !

Et c'est tout : c'est la loi ! qu'il végète ou qu'il pense,
Brin d'herbe, homme, instinct ou raison,
Entre tout ce qui vit, la seule différence,
C'est la combinaison.
Un peu moins de carbone, un peu plus d'oxygène,
Une dose d'azote, et Newton est à point !...
Eût-on jamais rêvé que la démence humaine
Pouvait aller si loin !

Ils ont fait plus : ils ont décapité leur âme :
Ils lui retranchent sans pitié,
Tout ce qui l'anoblit, et tout ce qui l'enflamme,
Sa plus riche moitié !
Cette soif d'infini, ces élans d'un cœur libre
Qui cherche, aspire et porte à l'Idéal ses vœux,
Savez-vous ce que c'est ?... Un défaut d'équilibre
Du système nerveux !...

Qu'importent ces erreurs pour le progrès du monde?
Qu'importe à l'astre radieux
Le nuage qui passe, et voile une seconde
Ses rayons glorieux ?
L'homme a l'horreur du vide, autant que la Nature ;
Dans sa recherche ardente il ne peut s'arrêter ;
Jusqu'au fond du néant son esprit s'aventure,
Plutôt que de douter.

Mais que notre horizon se découvre et s'étende,
Que les siècles régénérés,
Recouvrent tout-à-coup un grand Mot, qui descende
Des sommets inspirés ;
Que la lettre vieillie, et qui s'obstine à vivre,
Lasse de répéter vainement : *C'est écrit !*
Laisse tourner enfin les feuillets de son livre
Au souffle de l'esprit !

Et les cœurs, ralliés à la même croyance
Au dogme d'amour et de paix,
Grefferont librement la foi sur la science,
Dans le champ du progrès ;
Et, sûrs que d'une aurore une aurore est suivie,
Nous nous endormirons, pleins de sécurité,
Pour franchir tour à tour, les jalons de la vie,
Dans l'Immortalité.

(*Les Dogmes nouveaux*) EUGÈNE NUS.

Médiumnité en Orient

—

Madon, le 18 mai 1892.

Occidentaux, mes frères,

Qu'est-ce que la confession? C'est un sacrement, répond le catéchisme. C'est une institution utile, dirai-je simplement. Il faut se confesser au moins une fois l'an, prescrivent les commandements de l'Eglise. Il faut se confesser dix fois, cent fois l'an, se confesser sans cesse, constamment, et cela avec humilité avec toute la bonne disposition d'esprit possible. Il faut fouiller, fouiller jusque dans les moindres replis de son âme et de sa conscience et faire son *mea culpa*, son *mea maxima culpa*. Occidentaux, mes frères, confessons-nous avec zèle, ne nous passons rien, entrecherchons-nous des loulous, à la tête. Ah! en voici un que je tiens ! quel immense loulou! quelle horreur de loulou! notre orgueil, notre incommensurable orgueil, nous sommes pourris d'orgueil, le prurit de la vanité nous dévore. Nous avons le culte de notre petit mérite, nous refusons de rendre aux Orientaux nos prédécesseurs, nos pères, ce qui leur appartient. Il est vrai que les fils et petit-fils de nos papas et grand papas les Orientaux nous le rendent avec usure. Quand on leur parle de la civilisation des Occidentaux, ils répondent par un faible haussement d'épaules. Voyez plutôt les Chinois qui nous traitent de Barbares, ils nous appellent même peuples sans queue parce que nous n'avons pas le bonheur de posséder au sommet de la tête cette interminable queue qui descend jusque sur leurs talons et fait leur gloire et leur félicité. Nous ne sommes pas Barbares, cependant, nous avons notre civilisation à nous, elle nous a quelque peu grisés, il est vrai ; aussi, Occidentaux, mes frères, cherchons dans la confession un remède à nos griseries d'orgueil, confessons-nous, confessons-nous. Confessons, reconnaissons que malgré nos admirables découvertes, malgré nos magnifiques inventions, les Orientaux ne méritent pas tout à fait notre dédain et qu'eux aussi ont des talents et de la science, une science incontestable.

Nous parlons avec emphase du magnétisme, de l'hypnotisme et du spiritisme, les orientaux connaissaient ces sciences bien avant nous et ils continuent à nous dépasser et à nous dépasser de beaucoup. Ce que nous possédons de ces sciences n'est pas à la hauteur de notre immense orgueil et de nos folles prétentions, mais les Orientaux savent une foule de choses que nous ignorons. Ceci doit rabattre quelque peu de notre caquet et donner à réfléchir à notre incurable vanité. Nous exaltons, nous couronnons de fleurs ces fameux médiums de notre occident qui placent un fragment de touche entre deux ardoises et obtiennent par écrit des réponses à des questions que nous leur avons adressées, et cela, après avoir pris toutes les précautions imaginables contre la

supercherie. Cette expérience est admirable, elle est renversante, malheureusement de temps immémorial les Orientaux en font bien d'autres, témoin le fait qui suit raconté par Louis Jacolliot, un sceptique, un douteur opiniâtre, un incroyant relaps, mais un homme de droiture qui rapporte loyalement ce qu'il a vu : « Le fakir charmeur » avait apporté avec lui un petit sac plein d'un » sable très fin qu'il vida sur le sol et égalisa » avec sa main de façon à former une surface » d'environ cinquante centimètres carrés.

» Ceci fait il me pria de me placer en face de » lui, à une table avec une feuille de papier et » un crayon.

» M'ayant demandé un petit morceau de bois, » je lui jetai le manche d'un porte-plume, qu'il » posa délicatement sur le lit de sable . . . .

» Il étendit alors les deux mains horizontale- » ment devant lui et se mit à murmurer les for- » mules secrètes des évocations.

» Au bout de quelques instants, la tige de bois » se souleva peu à peu ainsi qu'il avait été dit, et » au même moment je me mis à promener mon » crayon sur la feuille de papier que j'avais placée » devant moi, traçant au hasard les figures les » plus étranges. Je vis aussitôt le morceau de » bois copier fidèlement tous mes mouvements, » et les arabesques capricieuses que je traçais se » dérouler à sa suite sur le sable.

» Lorsque je m'arrêtais, le crayon improvisé » s'arrêtait aussi, je recommençais... il me » suivait...

» Je vérifiai alors les signes tracés des deux » parts, il y avait identité parfaite.

» Le fakir, ayant de nouveau égalisé toutes » les portions de sable, me dit :

» Pense à un mot dans la langue des dieux, » le sanscrit.

» L'indou étendit alors les mains ainsi qu'il » l'avait fait précédemment, le crayon magique » s'agita, se leva graduellement et écrivit sans » hésitation le mot suivant :

Pouroucha (le générateur céleste)

» C'était bien celui auquel j'avais pensé. . .

» . . . .

» — Veux-tu poser une question mentale ? fit » le charmeur.

» Je fis un simple mouvement de tête en signe » d'acquiescement et le mot suivant fut inscrit » sur le sable :

Vasundarà (la Terre !)

» J'avais demandé quelle était notre commune » mère. »

Occidentaux, mes frères, confessons, confessons avec humilité et la rougeur au front que les Orientaux nous font la barbe. Confessons également que comparés à eux, qui sont des géants, nous sommes des nains orgueilleux.

HORACE PELLETIER,
conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé par Les Montils (Loir et Cher).

Victor Hugo et le Suffrage Universel

Tout récemment une feuille cléricale faisait étalage d'une pensée déiste de Victor Hugo, pour l'opposer à l'affirmation d'un libre penseur français.

Si, à notre tour nous nous emparions d'une déclaration écrite de Victor Hugo en faveur du suffrage universel?

Voici ce que disait, à propos du droit de vote pour lequel luttent avec tant d'opiniâtreté et d'énergie les ouvriers belges, celui qui fut appelé le plus grand penseur du XIXe siècle :

« Le plus grand acte de la révolution de 1848 fut d'établir le suffrage universel.

Et, voyez comme ce qui est profondément juste est en même temps profondément politique : le suffrage universel en donnant un bulletin à ceux qui souffrent, leur ôte le fusil. En leur donnant la puissance, il leur donne le calme.

Le suffrage universel dit à tous, et je ne connais pas de plus admirable formule de la paix publique : « Soyez tranquilles, vous êtes souverains ! »

Il ajoute : « Vous souffrez ! eh bien, n'aggravez pas vos souffrances, n'aggravez pas des détresses publiques par la révolte. Vous souffrez ! eh bien vous allez travailler vous-même, dès à présent, à la destruction de la misère, par des hommes qui seront à vous, par des hommes en qui vous mettrez votre âme et qui seront en quelque sorte votre main. Soyez tranquilles. »

Puis, pour ceux qui seraient tentés d'être récalcitrants, il dit :

« Avez-vous voté ? Oui. Vous avez épuisé votre droit, tout est dit. Quand le vote a parlé, la souveraineté a prononcé. »

Il n'appartient pas à quelqu'un de faire ni de refaire l'œuvre de tous. Vous êtes citoyens, vous êtes libres, votre œuvre reviendra, sachez l'attendre.

En attendant, travaillez, écrivez, parlez, discutez, éclairez-vous, éclairez les autres. Vous avez à vous aujourd'hui la liberté, demain la souveraineté : Vous êtes forts !

Il y a un jour dans l'année où le gagne-pain, le journalier, le manœuvre, l'homme qui traîne les fardeaux, l'homme qui casse des pierres au

bord des routes, juge les représentants, le sénat, les ministres, le président de la république. Il y a un jour dans l'année où le plus modeste citoyen prend part à la vie immense du pays tout entier, où la plus étroite poitrine se dilate à l'air vaste des affaires publiques ; un jour où le plus faible sent en lui la grandeur de la souveraineté nationale, où le plus humble sent en lui l'âme de la nation. »

DERNIÈRE OPINION DU MARÉCHAL DE MOLTKE ET LA PAIX

Nous confessons franchement que nous adhérons à cette idée souvent raillée d'une paix universelle européenne.

Ce n'est pas que des combats longs et sanglants ne puissent plus dès lors se produire, et qu'il n'y ait qu'à congédier les armées et refondre les canons pour en faire des rails de chemin de fer. Non ! Mais le cours entier de l'histoire ne nous démontre-t-il pas l'acheminement à cette paix ? Ne voyons-nous pas, à l'origine, la main de chaque homme levée contre son semblable ? Et, pendant le moyen âge, chevaliers, barons, bourgs et villes ne décidaient-ils pas leurs querelles par les armes jusqu'au jour où les princes leur interdirent le droit de guerre qu'ils prétendaient seuls posséder ?

Est-ce que maintenant la guerre de la succession d'Espagne ou même une guerre pour les beaux yeux de Madame serait possible ? La Hollande pourrait-elle rompre la paix pour une province ; Naples à cause du monopole du soufre, le Portugal pour la navigation du Douro ? Un très petit nombre de puissances a seul aujourd'hui le pouvoir de mettre en flammes le monde entier.

Les guerres deviendront toujours plus rares parce qu'elles sont devenues excessivement onéreuses, soit par les frais qu'elles occasionnent, soit par tout ce qu'elles obligent à négliger. La Prusse n'a-t-elle pas vu augmenter sa population d'un quart pendant les vingt-cinq années de paix, grâce à sa bonne et prudente administration ? et ses quinze millions d'habitants ne sont-ils pas mieux nourris, mieux vêtus mieux instruits que ne le furent ses onze millions ? Ces résultats ne valent-ils pas le profit d'une campagne ou la conquête d'une province ? Et surtout, ils ne sont pas obtenus aux dépens d'un autre pays, ni par les sacrifices énormes d'une guerre. — Et quel pays européen n'a pas fait de telles conquêtes intérieures, quoique peut-être moins grandes ? On est de plus en plus convaincu qu'on peut faire un usage plus profitable des milliards que l'Europe dépense annuellement pour ses budgets militaires, et des millions d'hommes vigoureux qu'elle arrache à leurs affaires pour les instruire en vue d'une guerre possible !

On a dit que si les guerres cessaient, l'humanité perdrait son énergie morale parce que les hommes n'apprendraient plus à sacrifier leur vie pour une grande idée ; pour l'honneur, la fidélité, la gloire, l'amour de la patrie ou de la religion. Ce ne serait pas impossible, en effet ; mais si la guerre devenait rare en Europe, il n'y aurait qu'à chercher un champ d'activité pour la force bouillonnante de jeunes générations, on le trouverait facilement.

L'Angleterre s'est créé dans toutes les parties du monde et sur toutes les mers, un théâtre où elle pourvoit les fils cadets de sa noblesse et éprouve le courage belliqueux de sa jeunesse. Elle ouvre ainsi à ses producteurs et à son commerce de nouveaux débouchés.

La France cherche à déverser en Algérie le superflu de son énergie, et, au nom de la civilisation, nous lui souhaitons dans l'avenir, un succès plus complet de ses efforts.

L'Allemagne ne devrait-elle pas vivement saisir une occasion pour propager ses habitudes et ses qualités d'activité et de persévérance au-delà de ses frontières ?

Nécrologie

Dans notre précédent n° nous avons annoncé la mort de Mlle Lams, de Slykens-Ostende, ancien receveur des droits de navigation, pensionnée de l'Etat, décédée à l'âge de 78 ans.

Les convictions spirites de notre sœur en croyance dataient de loin ; elle fut notre abonnée fidèle depuis 1872. Jusqu'à son dernier souffle, elle a conservé sa foi inébranlable, rejetant comme préjugé d'un autre âge cette « assistance » du prêtre salarié désireux de ramener au giron de l'Eglise une âme « égarée ».

Mlle Lams, était douée d'un caractère honnête, franc et viril qui lui avait gagné tous les cœurs. Elle jouissait de l'estime publique malgré les inimitiés serviles de ceux que gênaient grandement son courage à défendre notre belle cause et son ardeur toute juvénile à répandre les enseignements spirites. Dans un pays où le fanatisme catholique règne en maître, sa tâche était rude mais jamais elle n'a failli au devoir qu'elle s'était imposé, de répandre la bonne parole.

Selon ses dernières volontés, ses funérailles, qui ont eu lieu le 6 mai, ont été purement civiles. Elles avaient attiré au cimetière une foule nombreuse qui a écouté, sans aucune manifestation hostile, le discours suivant prononcé par M. Ch. Desmet, un frère en croyance ostendais:

« Mes sœurs, mes frères,

» Nous sommes unis par le lien commun d'une croyance qui se manifeste dans toutes les circonstances de notre vie. C'est ce qui nous permet de supporter nos souffrances avec résignation parce que nous savons que celles-ci ne sont que temporaires ; elles ne peuvent être qu'une expiation réelle de nos fautes passées, profitable à notre élévation morale future. C'est ici que nous devons montrer que nous comprenons cette grande vérité devant ces fosses de parents et d'amis qui nous ont été enlevés par le grand changement que l'on nomme la mort. Nous, spirites, nous sentons nos cœurs remués par une émotion toute différente de celle des chrétiens orthodoxes ou des matérialistes. Pour ceux-là, tout ce qui est possible n'est qu'un espoir plus ou moins vague basé sur des traditions ou reposant sur des assertions humaines. Pour les autres, l'idéal de la conduite en présence de la mort, n'est qu'une indifférence stoïque : les vivants seuls ont droit à leurs pensées ; se désoler pour quelqu'un qui est irrévocablement anéanti, n'est qu'une dépense d'émotion inutile. Ils s'efforcent donc de retenir leurs larmes, ils se détournent de la fosse et les suites du trépas doivent toujours rester pour eux une sombre énigme.

Il n'en est pas de même avec nous, mes frères. Nous ne plaçons pas notre confiance dans les enseignements insuffisants des hommes ; nous ne croyons pas que l'âme humaine est immortelle parce qu'on assure que le Christ fut aperçu après son crucifiement ; nous ne croyons pas aveuglément aux spéculations d'une école philosophique quelconque. Le voile s'est soulevé pour nous ; nous voyons et nous comprenons plus ou moins clairement que la mort est aussi naturelle que la naissance : ce n'est qu'un pas dans le grand voyage ascencionnel de l'âme. Lorsque l'esprit incarné a vécu son terme complet sur la terre, lorsqu'il a pratiqué la vertu, qu'il a accompli son devoir, l'heure de la libération ne doit pas être l'occasion de lamentations inutiles, mais bien celle d'une calme résignation.

Appuyons-nous donc sur les fondements solides de la foi spirite. Tâchons de vivre sagement et paisiblement. Devenons meilleurs, car le temps inexorable nous pousse vers la fin de notre existence terrestre. Le corps qui repose à nos pieds va bientôt disparaître ; il a servi d'enveloppe à un être humain qui avait depuis longtemps compris les vérités enseignées par les Esprits. Oui, Mlle Lams était profondément spirite, tous les principes de la doctrine qui nous est chère étaient profondément gravés en son cœur. Rendons-lui un hommage bien mérité ; elle a accompli sa destinée ici-bas sans faiblesse. Bonne et aimante pour tous ceux qui l'entouraient, nous comprenons les regrets que son départ inspire, à ceux surtout qui formaient sa famille, à ses deux frères aimés qui ressentiront douloureusement sa perte irréparable. Mais qu'ils se consolent ! l'âme de leur sœur chérie ne peut qu'être heureuse du changement. Elle est allée rejoindre ceux qui veillent sur nous en travaillant au progrès de l'humanité.

Au revoir, chère sœur, nous ne vous oublierons jamais ! »

Après ce discours, M. Desmet, dans une allocution en langue flamande, s'est de nouveau adressé à une partie des assistants qu'il savait peu lettrés. Après avoir parlé du Créateur des mondes et de son infinie justice, il a développé de nouveau avec à propos les principes de la doctrine spirite en les opposant aux croyances imposées de l'enfer et du purgatoire. L'orateur a su faire impression sur la foule qui s'est retirée en commentant ses paroles prononcées avec conviction. Nul doute que le clergé de l'endroit ne trouve des incrédules lorsque la calomnie sera encore utilisée pour combattre le spiritisme.

Réflexion entendue à la sortie du cimetière : *Ils croient tout de même en Dieu !!!*

Bibliographie

La Vivisection, ses dangers et ses crimes, par M. D. METZGER, ouvrage couronné par la Société Française contre la vivisection. Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, à Paris.

M. B. Martin, dans son journal le *Moniteur Spirite et Magnétique*, de Bruxelles, du 1er novembre, analyse cet important ouvrage destiné à combattre un abus odieux à tous les points de vue.

Emu des tortures qui sont infligées dans les laboratoires de physiologie — sous prétexte d'expériences et d'enseignement scientifiques — à des êtres capables de sentir et de souffrir, M. Metzger intervient en leur faveur pour obtenir la cessation de pratiques cruelles, inutiles et dangereuses.

En voyant les millions de victimes qui tombent vivantes, chaque année, sous le scalpel des médecins, les tortures qu'on leur fait subir journellement dans les amphithéâtres depuis la mort par la faim jusqu'à l'asphyxie; depuis les animaux gelés vivants jusqu'à ceux qu'on arrose d'huile

bouillante ou de térébenthine; depuis ceux qu'on recouvre d'un vernis imperméable; depuis ceux dont on mutile le cerveau ou la moëlle jusqu'à ceux qu'on éventre pour leur arracher les petits qu'ils portent; depuis ceux dont on tenaille les nerfs jusqu'à ceux dont on fait l'ablation des reins, de la rate ou tel autre organe; M. Metzger a senti son cœur s'émouvoir et dans un sentiment d'humanité, a voulu révéler ces crimes qui restent cachés au fond des laboratoires, ou enfouis dans des livres que les intéressés ont seuls le loisir ou la faculté de lire. Et ces atrocités dont il fait le récit ne sont pas le fruit de son imagination : il les a puisées dans les livres et les revues qu'ont publiés les auteurs de ces innombrables hécatombes.

De l'aveu des savants, toutes ces expériences ont été souvent nulles ou insuffisantes pour l'avancement de la science; faites sur des mêmes animaux par des expérimentateurs différents, elles conduisent à des résultats absolument dissemblables, ce qui fait dire à l'un d'eux : « Conclure des animaux à l'homme pour quelque méthode que ce soit, ce n'est pas faire de la science, c'est seulement compter sur le dieu hasard », et à Lawson Tail, chirurgien : « Si la vivisection a été nécessaire pour les recherches élémentaires aux temps primitifs, est-elle nécessaire encore maintenant que nous possédons des méthodes si belles et d'un développement si rapide dans cent autres directions » ?

La vivisection, ajoute ce savant, est une pratique absolument inutile qui devrait être abolie par voie législative.

Nouvelles.

—

M. Martin, dans son journal le *Moniteur spirite et magnétique*, du 15 mai, parlant des conférences de Bruxelles, dit :

« Comme nous l'avons annoncé, M. Léon Denis a donné à Bruxelles trois conférences publiques sur le spiritisme : la première, *le Spiritualisme devant l'Histoire et devant la Révolution ;* la seconde, *le Spiritisme devant la Raison ;* la troisième, *le Spiritisme devant la Science.* Ces questions palpitantes d'intérêt dans les circonstances actuelles, et nouvelles pour le plus grand nombre, avaient attiré à chaque conférence une foule considérable d'auditeurs pris dans toutes les classes de la société. L'éloquent et savant conférencier a su, par le charme de sa diction, l'exposition claire et précise de son sujet, par une logique serrée et la force de ses arguments, captiver pendant des heures entières l'attention de la nombreuse assistance qui, à différentes reprises, a souligné, par d'unanimes applaudissements, sa parole persuasive et convaincue. C'est qu'en effet, soit lorsqu'il a démontré que si la solution du problème religieux n'a pu être trouvée, c'est qu'il y a antagonisme entre la religion qui s'enferme dans ses dogmes comme dans une maison sans portes et sans fenêtres, et la science qui, enivrée de ses conquêtes matérielles, s'est désintéressée du monde moral ; soit quand, s'adressant à la démocratie, il lui a dit qu'elle s'est trompée, lorsque, voulant renverser les obstacles que lui opposaient les superstitions, elle s'est alliée au froid matérialisme qui dessèche le cœur, au lieu de se préoccuper des questions de l'au-delà qui élèvent l'âme et lui donnent force et courage; — soit lorsque, parlant de l'immortalité de l'âme, il estime qu'elle est prouvée expérimentalement par les manifestations psychiques et spirites qui attestent sa survivance, qu'il y a là un nouveau domaine moral encore inexploré, des faits manifestes qui ont attiré l'attention du monde entier en dépit des contradictions qui se rencontrent toujours à l'origine de toute science moderne; soit encore lorsque, faisant appel à la conscience humaine, il l'a rappelée au sentiment de la justice, du devoir, a hautement proclamé le libre arbitre et conséquemment la responsabilité de l'homme; le conférencier s'est élevé à une hauteur de vue telle qu'il a transporté l'auditoire.

» Mais c'est surtout dans ses réponses aux objections qui lui ont été adressées et auxquelles il a répondu avec une courtoisie parfaite qu'il a déployé un remarquable talent de logicien puissant et d'orateur éloquent.

» A la dernière conférence, quelques jeunes étudiants ont essayé, par des objections puisées dans des ouvrages d'auteurs hostiles à la doctrine spirite, d'enrayer le succès de la conférence, mais l'auditoire a fait justice de ces turbulents contradicteurs en accentuant par des applaudissements prolongés la réponse de M. Léon Denis.

» Ces conférences auront-elles opéré la conviction dans l'esprit de tous? Qui oserait l'affirmer? On ne déracine pas d'un seul coup des erreurs que les préjugés, l'ignorance ou les doctrines néantistes enseignées dans les hautes écoles ont répandues dans la génération actuelle.

» Au moins auront-elles soulevé le doute dans l'esprit d'un grand nombre. Le doute est le commencement de la sagesse et pousse à la recherche de la vérité. Un fait existe, c'est que le spiritisme, qu'on regardait comme le résultat d'un fanatisme aveugle ou le reflet d'une déplorable hallucination, est désormais classé, pour les esprits non prévenus et amis de la vérité, comme une doctrine rationnelle, scientifique, la seule qui donne à l'homme la clef de la vie et lui enseigne sa véritable destinée. »

* * *

La Meuse annonce dans son numéro du 22 mai

que l'Institut Hypnotique du Dr Ernould est ouvert tous les jours, rue Raikem, 24, à Liége, de 9 à 11 heures du matin et de 4 à 6 heures du soir, le dimanche après-midi excepté.

* * *

L'Aurore du Nouveau Monde du mois d'octobre contient ce qui suit :

A mon départ de Moscou je me rendis chez le général Yermoloff pour prendre congé de lui et lui faire mes adieux dans lesquels je ne pus parvenir à cacher mon émotion. Ne craignez rien, me dit-il, nous nous reverrons encore, car je ne mourrai pas avant votre retour. (Ceci se passait dix-huit mois avant sa mort). Dans la vie comme dans la mort Dieu seul dispose de nous, lui fis-je remarquer. Cependant, reprit-il, je puis vous dire positivement que je ne quitterai pas ce monde avant une année et même irai-je un peu plus loin ; suivez-moi dans mon cabinet. Là il ouvrit un bureau fermé à clef y prit une feuille de papier recouverte d'écriture qu'il plaça devant moi et me demanda qui avait écrit cela. C'est vous, répondis-je. Bien lisez. Je lus une espèce de memorandum, une suite de dates commençant l'année ou Yermoloff avait été promu au grade de lieutenant-colonel. Avec la netteté d'un programme tous les événements importants qui devaient arriver dans la vie du général, vie si remplie de faits illustres, se suivaient les uns après les autres dans l'ordre où ils étaient arrivés. Il me suivit des yeux pendant que je lisais, mais arrivé à la dernière date, il mit sa main dessus en me disant: Ne lisez pas ceci, car cette ligne révèle l'année, le mois et le jour de ma mort. Tout ce que vous venez de lire s'est accompli dans tous ses détails. Je vais vous dire comment j'ai écrit ceci :

« Quand je n'étais encore qu'un simple lieutenant-colonel, je fus envoyé dans un petit village de province. Mon logis se composait de deux chambres, l'une pour les serviteurs et l'autre pour mon usage personnel. Cette dernière n'avait d'autre entrée qu'en passant par la première. Un soir occupé très tard à mes écritures, je m'endormis à moitié sur ma chaise. Tout d'un coup en ouvrant les yeux, je vis en face de moi de l'autre côté de mon pupitre un homme qui, à en juger d'après ses vêtements, devait appartenir à la classe pauvre. Avant que j'eusse le temps de lui demander ce qu'il voulait cet étranger me dit:

« Prenez votre plume et écrivez ce que je vais vous dicter. » Me trouvant sous l'influence d'un pouvoir occulte et irrésistible, j'obéis en silence. Alors il me dicta ce que vous venez de lire et disparut. Quelques minutes se passèrent avant que je pusse me rendre compte de ce qui venait de m'arriver, après quoi je m'élançai dans la pièce voisine par laquelle l'étranger avait dû nécessairement passer. Mon secrétaire écrivait à la lumière d'un flambeau, tandis que mon ordonnance était couchée par terre près de la porte fermée à clef. Je demandai qui venait de passer par là. Personne, me répondit le secrétaire étonné de ma question.

Jusqu'aujourd'hui je n'ai jamais révélé ceci à âme qui vive, car on ne me croirait pas. »

La dernière date fut aussi fidèle que les précédentes. Le général Yermoloff mourut au jour et à l'heure signalés de sa propre main.

(*Religio-Philosophical Journal* du 29 nov. 1890.)

* * *

Conseils aux correspondants. — Nous empruntons au *Bulletin de la Chambre syndicale des Imprimeurs typographes*, de Paris, les bons conseils suivants dont les journaux de tous les pays seraient heureux de voir profiter ceux qui écrivent:

1° Quoi que vous vouliez adresser à un journal, faites vite et envoyez de même. Ce qui est nouveau quand vous le pensez ne le sera plus si vous perdez une heure.

2° Soyez bref, vous épargnerez le temps du lecteur et quelquefois le vôtre.

3° Ayez pour devise « des choses et non des mots » ; des faits plus que des réflexions.

Soyez clair, écrivez lisiblement, soignez surtout les noms propres et les chiffres. Ne mettez pas hier ou aujourd'hui, mettez la date.

4° Multipliez les alinéas et faites vos phrases courtes, vous ferez le bonheur du lecteur. Mettez plus de points que de virgules. Mais n'oubliez ni les uns ni les autres.

5° Ne surchargez jamais ni un mot, ni un nombre. Raturez ou écrivez plus loin ou au-dessus le mot douteux.

6° *Essentiel.* — N'écrivez jamais, jamais que sur un côté de la page. Cent lignes écrites sur le *recto*, séparées en vingt parties et remises à vingt ouvriers, se composent en sept minutes. Cent lignes écrites sur le *recto* et le *verso* ne peuvent plus être confiées qu'à un seul ouvrier et demandent plus de deux heures.

7° Une page qui exige plus de deux heures de composition court risque d'arriver trop tard pour l'heure du tirage et être renvoyée au lendemain.

8° Ce qu'on remet à demain est exposé à n'être jamais inséré.

9° Quoi que vous écriviez, signez. Mettez votre adresse.

N'ayez point d'inquiétude; un journal est un confesseur; il manquerait au devoir professionnel si, quand vous vous confiez à lui, il vous citait sans votre volonte formelle. Mais il ne peut tirer aucun parti d'une assertion qui n'a pas d'auteur.

10° Ayez en souci, par-dessus tout, la vérité.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

10 C^mes LE NUMÉRO — 20e ANNÉE — N° 24 — Liége, 15 Juin 1892

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Le but de la Vie et le problème du Mal

(Suite).

Quand vous perdez pied en parlant de Dieu, revenez à l'homme: Le moi humain vous fait comprendre le moi divin ; l'unité humaine est l'image de l'unité universelle, et la parole que l'Evangile met dans la bouche de Jésus est d'une vérité absolue: « Nul n'arrive au Père que par le Fils. »

Posant à la fois l'immortalité et le transformisme, je dis que tous les êtres gravitent vers Dieu, c'est-à-dire vers la perfection. La perfection est le but de la vie, et chaque être y est conduit par la lutte même de l'existence en communiant, selon sa nature et proportionnellement à ses puissances, avec son milieu planétaire qui le rattache à l'universel. L'homme a cela de plus, que, arrivé à communier sciemment par sa raison avec la raison universelle, et à régler sa conscience sur la conscience divine, il fait lui-même sa destinée. Son progrès ou sa rétrogradation est son œuvre. Il est libre, responsable de ses actes; il monte, descend ou reste en route dans sa marche vers l'état divin.

Que l'on comprenne bien cela: la perfection est le but de la vie, ce n'est pas le bonheur, la félicité, la béatitude. Ce n'est pas pour leur agrément que les êtres sont venus à la lumière, c'est pour travailler à travers tous les degrés de la vie, par l'effort et la lutte, par toutes les alternatives de la joie et de la souffrance, à leur développement et à leur divinisation!

Qu'il y ait plus de souffrance que de joie, c'est possible, mais si cela est, c'est que la douleur est, bien autrement que le plaisir et la jouissance, une cause d'amélioration, une condition de progrès. Du reste, il dépend beaucoup de l'homme, sur qui se résume la création terrestre et probablement celle de chaque création planétaire, d'établir l'harmonie sur son globe et de faire à ses semblables, de faire à tous les autres êtres, ses compagnons de voyage sur la terre et « ses frères inférieurs », une vie supportable et qui n'aurait que les alternatives de joie et de peine nécessaires au mouvement ascendant des espèces et des individus.

Espérons qu'il entrera bientôt dans cette voie!

Et maintenant, comment Dieu, s'il est la perfection, a-t-il pu créer le mal ? Dieu a si peu créé le mal, que le mal lui est incompatible et ne saurait venir jusqu'à lui. Il ne le connait que par la sympathie qu'il porte à tout ce qui vit et parce qu'il se sent souffrir dans tout ce qui souffre.

En effet, si Dieu est *l'Unité universelle, la vie dans sa plénitude*, et si tous les rapports s'harmonisent en s'universalisant, comme le mal ne peut s'universaliser, comme rien de ce qui aboutit au néant ou au contradictoire ne peut entrer dans la grande harmonie dont Dieu est à la fois le principe et la fin, la règle et la suprême expression, Dieu, non seulement n'est pour rien dans l'existence du mal, mais il en est la négation absolue, et si l'on ne craignait d'ouvrir la porte à la superstition en rappelant le vieux dualisme manichéen dans son symbolisme anthropomorphe, on pourrait dire que Satan est éternellement occupé à livrer bataille à Dieu (les té-

nèbres contre la lumière) et que Dieu ne cesse pas de le vaincre.

En définissant le critère rationnel de certitude, nous montrerons que la loi, le principe, le vrai absolu peut seul s'universaliser et que tout principe faux, toute institution anormale, tout mal moral qu'on essaye de généraliser par la pensée, aboutit logiquement, soit à la mort ou au néant, soit au contradictoire. La mort, le néant, c'est le contraire de Dieu qui est l'*Etre* éternel et la vie dans sa plénitude ; le contradictoire, c'est aussi le contraire de Dieu, qui est la Raison complète, universelle.

Comprenez donc alors que l'erreur et le mal sont des choses toujours passagères relatives et qu'il n'est pas une erreur de l'esprit, qu'il n'est pas un mal, soit physique, soit moral, qui ne soit le produit de la mort et du néant et ne doive retourner au néant et à la mort d'où il est venu !

Mais en même temps qu'il n'y a pas un mal, pas une erreur qui ne soit appelée à disparaître successivement d'ici et de là, il y aura toujours des maux quelque part dans le monde, et toujours des erreurs s'y produiront, et cela, justement parce que la création est éternelle et qu'elle va toujours s'élevant du moindre être au mieux et au plus grand et de degré en degré jusqu'à l'*Etre* parfait. Or, comment ces êtres infimes, étincelles de l'éternel foyer, qui ont tout à acquérir et tout à apprendre, pourraient-ils s'assimiler tous les éléments de la vie, du sentiment, de l'intelligence, s'ils n'avaient pas à parcourir, à travers le temps et l'espace, tous les degrés nécessaires à leur éducation, à leur développement, à leurs progrès de tout genre? Et comment, chétifs, pourraient-ils, sans l'erreur connaître la vérité, sans le vice, la vertu! Comment sans l'ombre verrait-on la lumière, et sans la sensation pénible, comment la sensation agréable serait-elle perçue? Songez qu'aucun être n'a été crée à l'état adulte, mais que tous venus d'un germe, nous sommes nés petits enfants et que nous avons eu tout à faire pour devenir des hommes. Que de chutes avant de marcher sur nos jambes et que de bégaiements avant de pouvoir parler!

Encore pour ce qui regarde notre corps et son développement, la nature a travaillé pour nous ; elle a travaillé à faire l'homme matériel, même avant que celui-ci n'eût apparu sur la terre, en créant successivement toutes les séries naturelles, dont notre espèce devait être la synthèse et le couronnement. Mais l'homme intellectuel et moral, il a bien fallu qu'il se créât lui-même ; et que de notions n'a-t-il pas eu à traverser avant d'arriver au peu de lumière qu'il possède ; que de choses n'a-t-il pas eu à faire pour achever l'éducation de ses sens, construire son entendement, illuminer sa raison, affermir sa conscience et produire cette âme qui contient son être futur et lui assure une vie immortelle !

Pour tous ces progrès nécessaires, il fallait la lutte et l'effort et la souffrance ; il fallait, non pas être créés par un Dieu qui se serait chargé de toute la besogne, mais être appelés à venir à lui en nous créant nous-mêmes à l'aide de nos rapports avec nos semblables et avec tout ce qui est. La nature nous a préparé le milieu et fourni les instruments qui devaient nous permettre de collaborer à la création éternelle. Faisons y notre œuvre. Il dépend de nous qu'elle soit généreuse et féconde pour tous ceux qui sont placés au-dessous de nous sur l'échelle de la vie. Tous ces êtres que nous avons foulés et sur qui nous pesons encore si lourdement, tous ces êtres qui se sacrifient pour nous faire ce que nous sommes, ne leur devons-nous pas de leur épargner la souffrance et d'améliorer pour eux les conditions de la vie ? Associons-nous donc de plus en plus à l'œuvre sublime ! unis à vos semblables, améliorons pour tous ses habitants notre domaine terrestre ; attirons à nous tout ce qui est en bas ; aspirons à atteindre tout ce qui est en haut, montons toujours vers la lumière et ne comptons sur aucune autre félicité que de nous voir devenir meilleurs, de vivre de plus en plus en harmonie avec la pensée divine, de la comprendre tous les jours davantage, et de vouloir toujours plus ardemment la réaliser dans la vie parfaite. En un mot, ne comptons que sur ce que nous aurons acquis et n'espérons être que ce que nous nous serons faits nous-mêmes. C'est là qu'est la récompense. Il n'en est pas de plus belle que la Perfection, et Dieu ne peut donner davantage.

CHARLES FAUVETY

(Extrait de son ouvrage : ***Nouvelle Révélation ; la Vie ; Méthode de la Connaissance*** qui vient de paraître à la librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais à Paris. Prix 3 fr. 50.)

La Mort

L'état de mort a dans tous les temps fait une impression profonde sur l'esprit des hommes. En présence d'un corps inanimé, l'homme n'a plus d'autre consolation que l'espérance ; il se persuade qu'il reverra celui qu'il a aimé, il tremble de retrouver celui qu'il a persécuté. Cette révélation instinctive de l'immortalité de l'âme a exercé une grande influence sur les idées religieuses de tous les peuples. Victor Hugo a dit sur le bord de

la fosse de Frédéric Soulié : « Les penseurs ne se défient pas de Dieu : ils regardent avec tranquillité, avec sérénité, quelques-uns avec joie, cette fosse qui n'a pas de fond. Ils savent que le corps y trouve une prison, mais que l'âme y trouve des ailes. Oh ! les nobles âmes de nos morts regrettés ne tombent pas dans un piége ! Non, le néant n'est qu'un mensonge ! Non, elles ne rencontrent point dans les ténèbres cette captivité effroyable cette affreuse chaîne qu'on appelle le néant ! Elles y continuent, dans un rayonnement plus magnifique, le vol sublime de leur destinée immortelle. » Pour les Grecs, la mort était fille de la Nuit et sœur du Sommeil. Ils ne lui élevèrent ni temples, ni autels ; les Romains imitèrent les Grecs. Cependant le paganisme ne donna pas à la mort les traits hideux que lui prêtent les chrétiens. « Ceux-ci, dit Benj. Barbé, nous la peignent sous les traits affreux d'un squelette armé d'une faux ; les païens au contraire, la représentèrent comme une belle jeune fille dormant du sommeil éternel dans les bras de sa mère, la Nuit, auprès de son frère, le Sommeil. La peur de la mort n'est qu'un sentiment favorisé par de faux préjugés, sentiment que la raison condamne et que toute noble passion peut vaincre facilement. L'histoire nous apprend que, pour un grand nombre de peuples, mourir dans certaines conditions était une chose digne d'envie. Les Grecs disaient : *Il est aimé de Dieu celui qui meurt jeune* ; et les Romains : *Il est doux et beau de mourir pour la patrie.* Les Arabes, les sectateurs de Mahomet, les adorateurs d'Odin, de Teutatès et beaucoup de peuples barbares mouraient avec joie sur les champs de bataille persuadés que ce sacrifice de leur vie était agréable à la Divinité. « En effet, la mort doit-elle être un objet d'effroi pour quiconque l'envisage avec sagesse, avec la simple lumière de la raison ? Qu'eût été la destinée de l'homme, s'il eût été condamné à mener éternellement une vie telle que celle dont il jouit sur notre terre ? Quel n'eût pas été son désespoir, s'il se fût senti fatalement et à tout jamais cloué à cette existence, sans aucun espoir de la voir jamais changer ? Dieu n'a pas disposé ainsi du sort de l'homme ni des autres êtres vivants. Ils les a soumis à des vies successives, à des variétés d'existences ; car la mort n'anéantit rien, mais ne fait que marquer des solutions de continuité dans certains phénomènes de la vie. Celle-ci, bien que préservée par les instincts de conservation, qui sont si énergiques et si puissants, n'est cependant pas aussi respectée dans l'individu qu'elle semblerait devoir l'être, si ces instincts étaient la loi suprême à considérer dans notre destinée. L'homme meurt à tout âge, dans le sein de sa mère, au berceau, dans l'adolescence, dans la virilité, sans atteindre à la vieillesse ; l'espèce seule est suffisamment protégée. Si ce mélange bizarre d'existences si diversement tronquées devait être suivi du néant, il faudrait dire que la création ne fut de la part de Dieu qu'un horrible jeu et que la misère humaine est aussi profonde que le chaos dans lequel l'homme resterait éternellement plongé. Mais on sent que l'être, pour subir une mutation d'existence, ne doit pas tomber dans le néant. La mort semble au contraire n'être qu'une renaissance. Sans doute au moment de la mort l'âme entre dans la pleine connaissance de l'être; elle sent alors toute l'importance du bien ou du mal qu'elle a fait durant la vie qu'elle vient de parcourir ; la joie ou le chagrin qui ressort pour elle de cette contemplation est la principale récompense ou la punition qui lui est réservée. Nul doute aussi que nos âmes n'aient la prescience de l'avenir et qu'elles ne découvrent les actions futures des hommes que nous avons laissés dans cette vie, celles par exemple qu'accompliront les êtres que nous y avons aimés. Combien alors nous nous réjouirons, nous, hommes de progrès, de les voir suivre l'impulsion que nous aurons donnée ; combien au contraire devront être désespérées les âmes des tyrans, des oisifs, des exploiteurs du peuple, au spectacle des malheurs sans nombre et des mauvaises actions, conséquences fatales de leur conduite sur cette terre, surtout si, dans des existences futures, elles doivent recueillir elles-mêmes le fruit de leurs principes funestes en reprenant, d'après la loi de la destinée, une nouvelle existence sur le globe qu'elles ont quitté! Tyrans, vous subirez à votre tour les douleurs de l'esclavage et vous goûterez les fruits de votre propre despotisme. Meurtriers des peuples, vous deviendrez victimes à votre tour; riches impitoyables, vous éprouverez les angoisses de la misère, les étreintes de la faim ; exploiteurs implacables, vous reviendrez nus sur cette terre et vous réclamerez en vain à vos petits-fils l'instrument de travail nécessaire à votre subsistance et dont vous aurez fait un privilège d'oppression, un monopole odieux.

M. L.

Une apparition aux Antipodes

La mère de ma femme avait à son service un cocher du nom de P., dont le fils, James Henry, avait été placé à Londres en apprentissage. Ce jeune homme m'était tout à fait inconnu, car c'est d'une manière indirecte que P., à deux reprises, me parla de lui. Etant à cette époque très occupé

par une grande paroisse, dont j'étais le pasteur, je me trouvais très peu au courant des affaires du cocher. Par une chaude après-midi d'été, en descendant la rue où sa maison était située, je fus un peu surpris d'en voir les volets fermés. Passant de l'autre côté, je vis sur le seuil de la porte un jeune homme vêtu de noir, tête nue, paraissant âgé d'une vingtaine d'années. D'après sa ressemblance avec P., je pensais qu'il devait en être le fils.

Cet adolescent s'approcha de moi et me fixa d'une façon si sauvage et si anxieuse que j'en fus tout émotionné. Je vis bien qu'il désirait vivement me parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche. A défaut de paroles, ses yeux, ses traits, ses gestes en disaient assez pour que j'y pusse lire la douleur et le reproche ; je finis par en être ennuyé et par me fâcher.

Pourquoi, me disais-je en moi-même, ce jeune homme me regarde-t-il ainsi ? Il paraît qu'il me connait de vue ; mais il n'a pas même la politesse de me saluer. A la première occasion je passerai chez lui et lui demanderai raison d'une semblable conduite, puis, poursuivant mon chemin, je ne pensai plus à cet incident.

Le mercredi suivant, j'eus à faire le culte funèbre au cimetière de la paroisse ; je demandai qui on enterrait, on me répondit que c'était un jeune homme de mon voisinage mort de consomption. Sans savoir pourquoi je me sentis tressaillir, j'avais complètement oublié le jeune P. J'attribuai mon malaise à l'ennui d'apprendre que quelqu'un de ma paroisse et de mon voisinage fût mort d'une aussi lente maladie sans que j'en eusse eu connaissance. Je demandai l'avis mortuaire et je lus James Henry P., âgé de 21 ans. A peine pouvais-je en croire mes yeux !

Je ne tardai pas à aller faire visite à P. et à sa femme et ce que cette dernière me raconta me mit encore plus mal à l'aise. Son fils ressemblait tellement à son mari que chacun en était frappé. Pendant les trois derniers mois de sa vie passés sous le toit paternel, il s'était souvent étonné que je n'allasse jamais le voir. Il désirait si ardemment avoir un entretien avec moi, que chaque fois qu'il me voyait passer devant la maison sans entrer, il en ressentait un très vif désappointement. Enfin il mourut en m'appelant, désirant toujours me voir arriver, mais hélas inutilement. Cette révélation me transperça ; je compris alors son apparition ; je n'étais pas allé le voir, mais à l'heure de sa mort il était venu lui-même me reprocher mon abandon. Je blâmai le docteur de ne m'avoir rien dit ; je blâmai les parents de n'être pas venus me chercher ; je me blâmai moi-même sans que je puisse dire pourquoi, et je me blâme encore, car son terrible regard me poursuit toujours.

Rév. Gérard Lewis,
(Nouvelle Zélande).

(The Two Worlds).

Soliloques.

V

J'ai souvent entendu émettre, par des spirites, l'opinion que, par le seul fait de notre connaissance du phénomène spirite, nous en savons plus sur nos destinées futures que les plus grands philosophes et que nous leur sommes supérieurs. Je ne puis pas être de leur avis. Sans doute, nous en savons plus que les philosophes matérialistes, et nous leur sommes supérieurs. Mais, quant aux philosophes spiritualistes, c'est autre chose. Ils savent aussi bien que nous que nous avons une âme ; que cette âme survit au corps, et, ce que le phénomène spirite ne donne pas directement, que l'immortalité de cette âme est absolue. Le phénomène spirite ne fortifie dans ces croyances que les esprits indécis, comme je l'étais ; les autres n'en ont pas besoin. L'expérience a certainement une grande valeur et il ne faut pas la négliger ; mais, en ces matières, elle doit céder le pas à la raison.. La raison, œil divin, voit l'invisible, tandis que l'expérience ne va pas au-delà de ce que nos sens matériels peuvent saisir. Les savants, aujourd'hui, admettent l'unité de substance que les métaphysiciens ont connue de toute antiquité, et Pythagore a dit que les nombres gouvernent le monde, plusieurs siècles avant les découvertes de la chimie moderne. Il est même à remarquer que l'expérience ne fait, en général, que confirmer les découvertes : Newton connaissait la loi de l'attraction universelle avant d'en avoir donné la preuve par le calcul.

Ce qui démontre jusqu'à l'évidence, que le phénomène spirite ne peut nous donner que ce que nous donne la raison, c'est qu'il y a des Esprits matérialistes qui, absolument comme des hommes, croient que leur intelligence n'est que le produit fortuit de la combinaison des atomes qui les composent ; que la désagrégation arrivera un jour, et qu'ils rentreront enfin dans le néant.

Le témoignage de la raison est au moins aussi sûr que celui des sens. Seulement, la raison n'est pas également développée chez tous les hommes. S'il y a des myopes au physique il y en a aussi au moral. Et comme il n'est pas possible à un myope de voir les objets trop éloignés, de même il ne l'est pas à un homme dont la raison est peu développée, de découvrir les vérités trop hautes.

Heureux ceux qui, pour croire à l'immortalité, n'ont pas besoin de preuves expérimentales.

— Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu : heureux ceux qui ont cru sans m'avoir vu, dit Jésus à Thomas.

V. TOURNIER.

Magnétisme et Hypnotisme

D'aucuns prétendent qu'il n'y a pas entre les magnétistes et les hypnotistes accord parfait ; à leurs yeux les magnétistes seraient les vieux et les hypnotistes les jeunes. Ceux-ci auraient l'avantage de représenter le progrès tandis que le magnétisme ne serait que le vieux jeu. A mon avis c'est une erreur, l'hypnotisme n'a de moderne, n'a de jeune que le nom que Braide, son réinventeur, a emprunté au grec. Il remonte à la plus haute antiquité, il est le contemporain du magnétisme, il est aussi vieux que lui. De tout temps, en Orient, on endormait par le moyen des passes; des sculptures remarquées sur les monuments de l'ancienne Égypte en font foi ; on endormait également en faisant fixer un objet brillant ou une torche allumée. La fixation d'un objet brillant n'était qu'un expédient magnétique, plus facile et plus à la portée de tout le monde que les passes, pour procurer un sommeil artificiel. L'hypnotisme n'a donc de nouveau que son étiquette et il n'a en réalité sur ce que nous appelons spécialement magnétisme, aucun avantage, au point de vue des effets obtenus; c'est au contraire le magnétisme proprement dit qui aurait la victoire. Par le sommeil produit par les passes, on provoque souvent un somnambulisme d'une lucidité extraordinaire qui semble rapprocher le sujet de la divinité. Bien qu'on obtienne des effets merveilleux avec l'aide de l'hypnotisme, je ne crois pas qu'on puisse arriver à un semblable résultat. Quoi qu'il en soit, l'hypnotisme a la vogue, il paraît même avoir détrôné son père le magnétisme, car on compte bien plus d'hypnotiseurs que de magnétiseurs et de plus les Académies ont, insigne faveur, ouvert à l'hypnotisme leurs portes toutes grandes. Il doit sans doute son succès aux mille expédients qui servent à procurer un sommeil magnétique, tandis que le magnétisme n'a toujours que les passes. La polarité humaine récemment découverte, est venue aussi apporter son contingent à l'hypnotisme. N'est-ce pas chose merveilleuse de pouvoir endormir et réveiller avec une poire, une pièce de cinq francs en argent, une pièce d'or de vingt francs, un morceau de cire à cacheter, un bâton de soufre, un bonnet de peau de chat, une baguette de coudrier, de frêne ou de laurier, une canne de bambou, la simple imposition des mains, etc. etc.? On dirait vraiment de la magie. Il est aussi d'autres procédés d'endormir peu connus, par exemple de faire fixer un miroir. J'ai endormi plusieurs fois mes sujets en les obligeant de se regarder dans un miroir à main. Au bout de peu de minutes, un lourd sommeil s'emparait d'eux et il leur fallait souffler bien fort sur les yeux pour les réveiller. J'ai réussi de même à les endormir en leur ordonnant de tenir leurs yeux fixés sur la surface miroitante de l'eau éclairée par le soleil. Il est aussi un autre procédé qui n'a pas, je le crois, été employé par les modernes et qui m'a été indiqué, par hasard, par un auteur grec. Il est des plus simples, il consiste simplement à graisser l'ongle du pouce, de l'index ou du médius d'un sujet avec de l'huile d'olive. On commande au sujet de fixer son doigt oint d'huile et après un instant il s'endort d'un sommeil de plomb. Vainement on le secoue, on le pince, on le torture de mille et mille manières, vainement on lui fait respirer de l'ammoniaque, le sujet ne se réveille pas, il est parfaitement endormi, tout ce qu'il y a de plus endormi. Quelque profond néanmoins que soit son sommeil, il est très facile de l'en arracher. Il suffit de lui souffler sur les yeux, il se réveille soudain. Cette facilité d'endormir un sujet fait comprendre pourquoi l'hypnotisme a plus d'adhérents que le magnétisme. Faire des passes est très fatigant pour le magnétiseur, tandis qu'avec les procédés que je viens d'indiquer l'opérateur n'éprouve aucune fatigue. C'est sans doute à la simplicité de ses procédés que l'hypnotisme doit d'être aussi répandu, ils sont à la portée de tous les expérimentateurs et n'exigent pas une longue étude pour devenir habile. Il n'en est pas de même en ce qui concerne le magnétisme; pour acquérir une certaine capacité, il faut beaucoup d'exercice, beaucoup de ténacité et de persévérance et en même temps une longue expérience. Mais aussi comme les effets en sont merveilleux, comme les résultats sont grandioses ! Il est vraisemblable que les anciens thaumaturges usaient tour à tour, suivant les circonstances et le tempérament des sujets, de ce que nous appelons Hypnotisme et Magnétisme. C'était pour eux une seule et même science.

HORACE PELLETIER,

conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé par Les Montils (Loir et Cher).

L'Hypnotisme à la Chambre

(Séance du 11 mai)

La discussion est ouverte sur le projet de loi amendé par le Sénat.

M. Grosfils critique la sévérité du projet, notamment en ce qui concerne les spectacles qui n'offrent pas, d'après lui, les dangers que l'on redoute.

Il propose un amendement ayant pour but de permettre à l'hypnotiseur autorisé soit par le gouvernement, soit par la Commission médicale provinciale, d'opérer avec l'assistance du médecin et de permettre au médecin lui-même de faire pratiquer l'hypnotisme par une personne non autorisée mais sous sa propre responsabilité.

L'honorable membre soutient que l'assistance du médecin n'offre pas toutes les garanties que l'on en attend, des médecins ayant quelquefois prêté assistance à des charlatans.

M. Magis se rallie à l'amendement de M. Grosfils.

M. Lejeune, ministre de la justice, insiste sur les dangers de l'hypnotisme qui donne l'omnipotence à certaines personnes. Il rappelle que l'Académie de médecine a dénoncé ces dangers, mettant ainsi le gouvernement en demeure d'intervenir.

Je ne crains pas l'assistance du médecin. Mais M. Soupart l'a réclamée au Sénat. Le médecin ne me dérange pas, parce que je n'y attache aucune importance. (Rires).

L'hypnotisme touche à la dignité humaine et à la santé publique et par conséquent ne doit jamais être un spectacle. Le juge aura à apprécier, c'est évident, mais nous devons être d'accord pour dire que la personne hypnotisée ne doit jamais être un objet de risée ou d'amusement.

M. Heynen se rallie à l'amendement.

M. Magis. Prenons les précautions nécessaires, mais n'allons pas, par une loi, entraver l'exercice de l'hypnotisme. J'aime mieux le contrôle du gouvernement que celui de la Commission médicale.

M. Lejeune. Soit, le gouvernement exercera lui-même le contrôle, mais il s'éclairera naturellement de l'avis de la Commission provinciale.

M. Woeste. On est d'accord pour reconnaître que les spectacles d'hypnotisme donnés dans un but de lucre ou d'amusement doivent être interdits. Mais je suppose des expériences médicales devant une assistance plus ou moins grande. On dit que le juge appréciera. Il faut cependant qu'il ait un criterium.

M. Grosfils. Il est impossible de le déterminer.

M. Woeste. Il importe cependant, puisque nous faisons une loi pénale, que le juge ait un guide.

M. Lejeune, ministre de la justice. Ce qui doit être réprimé, c'est le fait de faire appel à une curiosité malsaine. La précision est impossible à réaliser.

Après quelques mots de M. Eeman, la discussion générale est close.

M. Grosfils se rallie à la modification proposée par M. le ministre et substituant le contrôle du gouvernement à celui de la Commission médicale provinciale.

L'article ainsi modifié est adopté.

Les autres articles amendés sont adoptés.

Nouvelles.

Les spirites parisiens, suivant la coutume, se sont réunis en nombre le 31 mars dernier au cimetière du Père-Lachaise pour célébrer l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec. Le journal : *Le Spiritisme*, de mai, est consacré entièrement à la reproduction des discours qui ont été prononcés à cette occasion. Voici les noms des orateurs :

MM. Gabriel Delanne, Laurent de Faget, Alexandre Delanne, Camille Chaigneau, Bouvery, Auzanneau, Henri Sausse, Ernesto Volpi, De Reille, Nozeran.

* * *

La *Berliner Tageblatt* a publié un article dû à la plume du D[r] H. Barth intitulé : « Une excursion dans le royaume des Esprits, » où il rend compte de deux séances qu'il a eues avec la médium M[me] Eusapia à Naples ; à ces séances assistaient également le banquier Hirsch, Signor de Fiori de la *Neue Freie Presse*, MM. S.-S. Ciolfi, Cavalli et Calendra. Les manifestations physiques ont été nombreuses et extraordinaires. M. Hirsch, entr'autres, parlant en italien, exprima le désir de communiquer avec l'esprit d'une personne ensevelie au cimetière de Naples, il demanda à l'esprit, si présent, d'agiter la sonnette et de mouvoir la table. Immédiatement la sonnette se leva de la table « comme un oiseau » en tintinnabulant très clairement ; en même temps un coup retentissant fut frappé sur la table. M. Hirsch, qui se tenait adossé à la muraille, sentit une main qui lui passait sur les épaules ; il dit alors en français : « si c'est toi, donne-moi un signe, » et la main invisible se promena sur sa figure ; en même temps le médium qui était entrancé lui dit : « c'est une dame, une jeune dame ». L'esprit donna à M. Hirsch deux baisers sur les lèvres qui furent entendus par toute l'assistance. Le banquier avait

pensé, paraît-il, à sa femme, décédée depuis vingt ans.

Le Dr Barth, mentalement alors, exprima un désir qu'il formula en allemand pour demander la présence d'une personne qui lui avait été chère; il reçut des manifestations similaires.

(Tiré du *Harbinger of Light* de Melbourne du 1er avril.)

* * *

Nous extrayons d'un journal parisien les lignes suivantes confirmant la réalité des expériences si curieuses qui font l'objet de l'article de la feuille berlinoise cité plus haut :

« Lorsque l'occasion fut offerte au professeur Lombroso d'étudier les phénomènes réels du spiritisme et dès qu'il eût consigné ses premières observations, nous en avons rendu compte à nos lecteurs.

Aujourd'hui, avec l'autorité qui s'attache à son nom, il donne une explication de ces faits. Elle est absolument conforme à l'idée que s'en font tous ceux qui, débarbouillés des opinions reçues, ont pu se faire un jugement personnel et, libres de toute attache officielle, courageusement l'exprimer. (?)

Peu de savants ont poussé aussi loin ces études et aussi formellement conclu en faveur d'un état spécial de la matière qui paraît avoir échappé aux investigations séculaires de la science — hors peut-être aux Crookes, Lodge, Rochas, Gibier — encore le docteur Gibier inclinait-il vers le rêve de l'au-delà. (!!)

Pour mémoire, nous rappelons que le professeur Lombroso obtint ces phénomènes — semblables à tous ceux décrits jusqu'alors — grâce à l'intervention d'un médium féminin, Eusapia. Les aliénistes Tamburini, Virgilio, Bianchi, Vizioli ont lié une main et un pied de cette femme à une main et un pied de l'un d'entre eux pour la tenir en leur dépendance. La plupart des expériences ont été faites en pleine lumière ; quand elles ont nécessité l'obscurité, un médecin présent allumait au commandement, d'une façon instantanée, pour prévenir toute supercherie.

LES PHÉNOMÈNES OBSERVÉS

Dans les séances il s'est passé ceci : des coups ont été frappés dans la table ; une sonnette a tournoyé en l'air ; les visages, les mains ont été touchés par on ne sait quoi d'invisible ; une chaise a été ôtée et replacée sans intervention apparente ; une armoire s'est déplacée, « elle semblait, venant à nous, dit le professeur Lombroso, un grand pachyderme lent » ; un rideau a enveloppé ce savant qui ne put le soulever qu'avec difficulté ; de petites flammes jaunâtres se sont promenées ; de la farine qui était dans une assiette instantanément s'est coagulée. On a entendu une voix (la voix d'une morte), le banquier Hirsch a vu son image, c'était sa femme ; le docteur Barth a vu son père mort et en a reçu deux baisers. (Mais ces deux derniers faits se passèrent en dehors de M. Lombroso qui néanmoins les admet).

LES REVENANTS

Voici comment le docteur Lombroso explique que M. Hirsch, banquier, et le docteur Barth virent leurs parents morts, entendirent leurs voix.

» La pensée de la femme et du père de ces messieurs se transmet au médium et par lui à eux, car la pensée acquiert pour quelques hommes la forme d'image, image qui disparaît pour les autres à cause de la rapidité avec laquelle les idées s'assemblent. Ainsi ces messieurs virent l'image de leurs parents, dont ils avaient la pensée et le souvenir vifs et présents. »

Cette explication nous parait un peu superficielle. Car il y a des images spirites visibles pour plusieurs personnes à la fois. Le professeur Lombroso qui est en si bonne voie, nous rendra un grand service, en éclairant plus vivement ce côté de la question.

Au total, l'explication de ces phénomènes étranges, parce qu'ils sont rares, c'est qu'ils proviennent de l'état de santé du médium. Ils dérivent de l'interruption des fonctions de certains centres cérébraux, tandis qu'augmente l'activité d'autres centres, dans l'espèce, des centres moteurs. (!!)

LA PENSÉE CRÉATRICE. (!)

La pensée peut être une créatrice, une créatrice matérielle. Elle peut prolonger le jeu de l'organe, sans prolonger l'organe. Elle fait du mouvement et de la force. M. de Rochas ne découvrait-il pas ces jours derniers la présence de cette force qu'il nommait *l'extériorisation de la sensibilité* — c'est-à-dire une zone de sensibilité extérieure étendue à une distance plus ou moins grande autour de notre corps? Cette zone est naturellement spéciale à certains sujets placés dans certaines conditions psychiques.

Le docteur Lombroso croit que dans les temps très anciens, où l'on parlait moins, où l'on n'écrivait pas, la pensée plus volontiers se concentrait, s'accumulait et risquait de se répandre au dehors de l'individu par transmission directe, c'est à dire sans le secours de l'organe. Les miracles étaient des phénomènes réels mais médiumnimiques. Les névropathes en font toujours.

« Étudions donc, dit-il en terminant son rapport (la *Revue de l'hypnotisme* ne l'a publié qu'accompagné d'une notule prudente), comme dans

névropathie, comme dans la criminologie, comme dans l'hypnotisme, le sujet plus que le phénomène, et nous en trouverons l'explication plus exacte et moins merveilleuse qu'on ne croyait tout d'abord. »

A notre sens, l'excursion du docteur Lombroso témoigne d'un courage et d'une sincérité louables, mais elle est absolument insuffisante, trop écourtée, elle manque de la rigueur qu'un tel examen exige. Que nous sommes loin de Crookes et loin de Rochas ! D'identiques phénomènes ont été étudiés dans un rapport qu'on ne citera jamais assez, qui est de M. Donald Mac-Nab, un ingénieur. Nous y renvoyons M. Lombroso ; la lecture de ce travail parachèvera l'étude qu'il paraît vouloir faire de ces choses pour la plus grande satisfaction d'une curiosité qui honore l'homme et le place si haut dans l'échelle des êtres. »

Nota. — A notre tour, renvoyons l'auteur de cet article au scientifique ouvrage du grand naturaliste Russel Wallace, intitulé : *Les miracles du moderne spiritualisme.* Les théories des Chevillards de notre époque y sont réfutées de maîtresse façon.

* * *

Nous lisons dans la *Revue spirite* de mai que le célèbre médium Mme Eusapia est attendu prochainement à Paris. M. Leymarie a été chargé par le Comité de propagande de se mettre en rapport avec les collaborateurs du *Journal des Annales psychiques* pour assister aux séances en nombre égal. Les procès-verbaux de chaque séance seraient signés par tous les assistants.

* * *

Mme Francis, de San Francisco est connue depuis quelques années comme un excellent médium pour l'obtention de l'écriture directe sur ardoise. En retirant l'ardoise, munie d'un fragment de touche, de dessous la table, l'expérimentateur peut observer assez fréquemment le petit morceau de crayon en train d'écrire tout seul les derniers mots d'une phrase. Ce phénomène, très probant, a été observé dernièrement par le professeur Elliott Coues de la ville de Washington et M. W. E. Coleman, savant écrivain lesquels ont fait le récit de leurs expériences dans le *Religio-Philosophical Journal* de Chicago du 27 février dernier.

* * *

Mme Antoinette Bourdin rappelle aux Spirites qu'une pension internationale est instituée en Suisse. Le prix de la pension est de quatre à cinq francs par jour, suivant les chambres. Adresser les demandes à Mme Antoinette Bourdin, 3, rue Dancet, maison Durand, Plainpalais, Genève, en joignant timbre pour la réponse.

* * *

Le procès d'une voyante. — On vient de plaider devant le tribunal de Sarreguemines (Alsace-Lorraine) un curieux procès, qui a eu un grand retentissement dans toute la région, où l'accusée, Catherine Filljung a acquis une réelle célébrité.

Après avoir dû quitter, par suite de maladie, le couvent des carmélites de Lunéville, où elle était sœur converse, elle s'établit à Puttelange. Elle prétendit bientôt avoir des rapports directs avec la Ste-Vierge, qui lui apparaissait dans ses fréquentes extases, et, parcourant la région, elle y acquit la réputation d'une visionnaire, d'une sainte.

Catherine Filljung parvint à se faire confier par diverses personnes des sommes de 10, 20 et même 70,000 marcs, qu'elle consacra à la construction d'un orphelinat à Budange.

En 1885, l'institut était achevé et représentait une valeur de 150.000 marcs. La directrice de l'orphelinat se livra ensuite à une propagande active pour réunir les fonds nécessaires à l'entretien des quelques jeunes filles admises dans son établissement. Mais la justice allemande considéra les actes de la visionnaire comme des escroqueries et entama des poursuites dont l'instruction a duré plus d'une année.

L'inculpée a conservé des partisans nombreux qui affirment que Catherine Filljung est une victime des autorités prussiennes. De nombreux témoins ont été entendus dans l'affaire, qui passionne toute la contrée, où l'influence du clergé lui-même a été impuissante à détruire l'empire que l'accusée a pris sur une partie de la population. Après de longs débats, Catherine Filljung a été acquittée. Le ministère public demandait qu'elle fût enfermée dans une maison d'aliénés.

(*Etoile belge*, du 19 avril.)

* * *

Après la mort, exposé de la philosophie des Esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales, par Léon DENIS . . . . fr. 2 50

Cherchons ! réponse aux conférences de M. le professeur Emile Yung sur le Spiritisme, par Louis GARDY . . . . fr. 2 50

Nous expédions ces deux ouvrages franco aux prix indiqués.

Denier de la propagande

H. P. . . . . fr. 5 00

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26

TABLE DES MATIÈRES